



**HAL**  
open science

# Les élites dans les villes polonaises : étude de géographie sociale

Caroline Bouloc

## ► To cite this version:

Caroline Bouloc. Les élites dans les villes polonaises : étude de géographie sociale. Géographie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I; Polska Akademia Nauk, 2013. Français. NNT : 2013PA010721 . tel-02070552

**HAL Id: tel-02070552**

**<https://theses.hal.science/tel-02070552>**

Submitted on 18 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris I Panthéon-Sorbonne  
UMR 8504 Géographie-Cités  
Institut de Géographie et de l'Aménagement du Territoire (IGiPZ PAN)  
Académie des Sciences de Pologne

---

# Les élites dans les villes polonaises

Etude de géographie sociale

---

Caroline Bouloc

## **THESE**

pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris 1 et de l'Institut de Géographie et de  
l'Aménagement du Territoire (IGiPZ PAN) de l'Académie des Sciences de Pologne en  
Géographie

Présentée et soutenue publiquement à Paris le 7 décembre 2013

## **Sous la direction de**

Petros Petsimeris, Professeur à l'Université Paris 1  
Grzegorz Węclawowicz, Professeur à l'Institut de Géographie et de l'Aménagement du  
Territoire (IGiPZ PAN) de l'Académie des Sciences de Pologne

## **Jury**

Martine Berger, Professeure émérite à l'Université Paris 1  
Sergio Conti, Professeur à l'Université de Turin  
Lydia Coudroy de Lille, Professeure à l'Université Lumière Lyon 2  
Sylwia Kaczmarek, Professeure à l'Université de Łódź  
Petros Petsimeris, Professeur à l'Université Paris 1  
Grzegorz Węclawowicz, Professeur à l'Institut de Géographie et de l'Aménagement du  
Territoire (IGiPZ PAN) de l'Académie des Sciences de Pologne







# Remerciements

---

*Je tiens en premier lieu à remercier particulièrement Petros Petsimeris, qui m'a suivi dans mes premiers pas de géographe en ayant accepté d'être directeur de mes mémoires de Master, puis de cette thèse de doctorat, pour avoir fait progresser ma réflexion et accompagné cette recherche tout au long de sa réalisation, me poussant souvent à découvrir d'autres horizons.*

*Un grand merci également à Grzegorz Węclawowicz qui m'a accueillie très chaleureusement à l'Académie des Sciences de Varsovie, a tout mis en œuvre afin que mes nombreux séjours soient fructueux et grâce à qui, j'ai découvert une autre culture de recherche et une autre façon d'aborder la Géographie.*

*Je remercie également les membres de mon jury de soutenance, qui ont accepté de lire et d'évaluer ce travail.*

*Je me dois également de remercier le Ministère des Affaires Etrangères français qui m'a permis de financer mes séjours répétés en Pologne ainsi que l'Université Paris 1 pour m'avoir engagée en tant qu'A.T.E.R. pendant deux ans me permettant de finir cette recherche.*

*A Varsovie, ma gratitude va en premier lieu aux membres de l'Institut de Géographie et d'Aménagement du Territoire de l'Académie des Sciences de Pologne qui m'ont toujours très chaleureusement accueillie et fait de la place dans leurs locaux. Je pense notamment à Marcin, Magda S. et Beata. Je remercie tout particulièrement Marek Jerczyński, qui m'a soutenu tout au long de ce projet et aidée dans ma réflexion. Je n'oublierai pas les doctorants et cartographes de la salle commune du 4<sup>e</sup> étage pour les échanges et discussions que nous avons pu avoir. Enfin, je n'oublie pas non plus les nombreuses bibliothécaires de l'Institut qui ont été d'une efficacité incroyable pour me faciliter l'accès aux ouvrages et qui ont toujours accepté mes doléances, mêmes les plus improbables.*

*Je souhaite également remercier chaleureusement le Centre Michel Foucault de Varsovie (EHES) dont les nombreuses rencontres interdisciplinaires ont nourri ma réflexion et ont permis d'élargir mes horizons. Je pense plus particulièrement à Audrey, Benoit, Damien et Morgane.*

*A Paris, l'UMR Géographie-cités m'a apporté un soutien précieux en me permettant de travailler et d'étudier dans les meilleures conditions matérielles et techniques possibles. Merci à tous ces membres : chercheurs, administratifs et surtout doctorants qui m'ont accompagné pendant ces années, et qui, par nos échanges et nos quotidiennes discussions ont contribué à ce travail.*

*Je remercie toutes les personnes qui ont répondu à mes enquêtes, mais aussi à ceux qui m'ont aidée à les rencontrer notamment Marysia, Jeremi, Andrzej T., Charles L. et Marylka.*

*Je tiens à remercier plus particulièrement Gauthier pour nos nombreux échanges à propos de nos impressions respectives sur la Pologne, et Magda pour le véritable partenariat scientifique et amical que nous avons instauré entre nos deux pays.*

*Un grand merci à mes nombreux relecteurs Domitille, Anne-Lise, Antoine, Julie, Magda (de nouveau !) et Marielle, que je salue très amicalement pour m'avoir également accompagné dans mes débuts en tant que chercheuse et enseignante à l'université.*

*Enfin, je n'aurais pu réaliser cette thèse sans le soutien constant et la présence de mes parents, grands-parents, famille et amis. J'ai une pensée toute particulière pour Lucas qui a suivi cette aventure depuis ses débuts et sans qui rien n'aurait été possible.*







# Sommaire

---

<i>Introduction générale</i>	11
<b>PARTIE 1 - L'ESPACE URBAIN POLONAIS ET LES ELITES (CONCEPTUALISATION D'UNE TRANSITION) .....</b>	<b>19</b>
<i>Chapitre 1 - Des espaces urbains en mutation : passage d'un régime socialiste à un régime capitaliste</i>	21
<i>Chapitre 2 - L'élite polonaise : définitions et théorisations</i>	55
<i>Chapitre 3 - Comment les élites polonaises se perçoivent-elles ? Analyse des discours et auto-définition</i>	87
<i>Conclusion de la première partie</i>	120
<b>PARTIE 2 - DYNAMIQUES SPATIALES DES ELITES DANS LES VILLES POLONAISES (DE LA MOITIE DU XIX<sup>E</sup> SIECLE A 2002).....</b>	<b>122</b>
<i>Chapitre 4 - Les élites dans les espaces urbains d'avant-guerre : un découpage socio-culturel complexe</i>	124
<i>Chapitre 5 - Les élites dans les espaces urbains socialistes : une disparition des inégalités spatiales ?</i>	154
<i>Chapitre 6 - Les élites dans la ville post-socialiste : Une nouvelle fragmentation sociale de l'espace urbain.</i>	186
<i>Conclusion de la deuxième partie</i>	232
<b>PARTIE 3 - PERCEPTIONS ET PRATIQUES DE L'ESPACE URBAIN DES ELITES POLONAISES A VARSOVIE.....</b>	<b>234</b>
<i>Chapitre 7 - Lieux d'habitation, comportements et préférences résidentiels des élites varsoiennes</i>	236
<i>Chapitre 8 - Représentations et pratiques sociales de l'espace varsovien par les élites</i>	286
<i>Conclusion de la troisième partie</i>	312
<i>Conclusion générale</i>	314
<i>Bibliographie</i>	322
<i>Tables des matières</i>	366



## Introduction générale

---

« L'autocar était conduit avec virtuosité et filait à travers les riches plaines de Mazovie. Un par un sous des plaines artificiellement recouvertes émergeaient des châteaux forts entourés de parcs ou encore de luxueuses résidences étriquées. Nous croisions même des toilettes vitrées et des centres de culture européenne éblouissants éclairés même en plein jour, des rivières privées, des plages de galets pour l'extravagance, baraques de pauvreté qui, il y a encore vingt ans de cela, étaient considérées comme le summum des villas de luxe, jonchant les ruines des usines socialistes de terrains de golf ; aveugles et rappelant des bizarreries cubiques de la nature, des magasins de gros ; des pharmacies avec d'énormes croix en néon sur le toit perdues au milieu de terrains vagues ; entourés de fosses et de murs de granites, des sièges commerciaux de radios et de stations télévisées, de bars routiers, de pubs et de bordels, tout était différent et tout était neuf, la vieille Pologne communiste n'était reconnaissable que par les champs et les forêts, d'herbe et des arbres.

- Mon Dieu, autrefois, il n'y avait que des serres et des baraques faits de bric et de broc, et maintenant ? – Cette pensée qui m'est venue en tête n'était pas une révélation, mais j'avais un caractère bien trop faible pour ne pas la dire tout haut.
- Maintenant c'est pareil. Les serres et les baraques dépendaient des mêmes personnes qui possèdent aujourd'hui des châteaux et des palais. Aux mêmes familles en tout cas. Rien n'a changé. Les décorations ont changé. [...]
- Mais pourtant, il n'y a pas que les anciens communistes qui habitent là. Il y a des gens très différents : de jeunes entrepreneurs, des investisseurs en bourse, des artistes éminents et populaires ; il y a eu des changements, d'anciens propriétaires terriens qui ont récupéré leurs biens ; des émigrés qui se sont décidés à revenir.

- Tout à fait : tous sont communistes ou alors des émissaires du communisme. Ils dirigent. Et eux, d'autres encore les dirigent. »<sup>1</sup>

Jerzy Pilch, *Marsz Polonia*, 2008<sup>2</sup>

Le paysage urbain polonais est aujourd'hui difficilement reconnaissable pour celui qui ne s'y est pas promené depuis vingt ans. Dans l'œuvre *Marsz Polonia*, écrite par Jerzy Pilch en 2008, le narrateur quitte Varsovie pour la première fois depuis 1989 et redécouvre avec stupeur le paysage urbain et périurbain. Plus loin dans la narration il ajoutera : « Le monde a changé d'un coup, en une fraction de seconde j'ai vu le signe d'une étincelle. Je l'ai vu, mais je n'ai pas eu le temps de l'attraper. » (2008: p 47)<sup>3</sup>. Les mutations urbaines sont ainsi les plus palpables, les plus visibles et rappellent constamment aux Polonais que le changement a bien eu lieu, que leur société s'est bien transformée et qu'elle repose dorénavant sur de nouveaux fondements. Il y a donc eu rupture dans le temps, un avant et un après, le passage d'un système de pensée à un autre. Et pourtant les individus et leur passé ont continué à exister, formant une multitude de paradoxes qui constituent la Pologne d'aujourd'hui. A cet égard, la discussion entre le narrateur et son voisin de voyage interroge les membres d'une société qui ont réussi, l'un les défini comme de nouveaux acteurs et l'autre comme les mêmes qu'auparavant. Ces deux visions paraissent ici antagonistes, mais le sont-elles vraiment ?

Ce n'est en effet pas la première fois que les élites polonaises sont confrontées au changement, il fait partie de leur histoire. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, durant les différentes annexions de la Pologne entre l'Empire russe, la Royaume de Prusse et l'Empire d'Autriche (1772, 1793, 1795), un grand nombre d'entre elles a dû abandonner ses fonctions politiques, économiques et

---

<sup>1</sup> „Wirtuozersko prowadzony autokar pędził przez bogate mazowieckie równiny. Raz po raz zza sztucznie usypanych wzgórz wylaniały się otoczone parkami warowne zamki albo spartańskie kilkudziesięcioizbowe rezydencje. Mijaliśmy przeszklone nawet w kiblach i rzeźbiące pomimo południa oświetlone centra kultury europejskiej, prywatne rzeki z kamienistymi dla ekstrawagancji plażami, baraki biedoty, które jeszcze dwadzieścia lat temu były uchodzącymi za szczyt luksusu willami, rozpostarte na ruinach socjalistycznych fabryk pola golfowe; ślepe i przypominające sześciennie dziwowiska natury hurtownie; zagubione w szczerym polu apteki z ogromnym neonowym krzyżem na dachu; otoczone fosami i granitowymi murami siedziby komercyjnych rozgłośni radiowych i stacji telewizyjnych, przydrożne bary, puby i burdele – wszystko było inne i wszystko było nowe; starą komunistyczną Polskę przypominały jedynie pola i lasy, trawy i drzewa.

- Chryste Panie, kiedyś tu były same szklarnie i baraki z pustaków, a teraz? – Mało odkrywczą myśl przyszła mi do głowy, ale miałem za słaby charakter, by jej nie wygłosić.

- Teraz to samo. Szklarnie i baraki należały do tych samych ludzi, co dziś mają zamki i pałace. Do tych samych rodzin w każdym razie. Nic się nie zmieniło. Dekoracje się zmieniły. [...]

- Przecież tu nie tylko dawni komuniści mieszkają. Rozmaici ludzie: młodzi przedsiębiorcy, inwestorzy giełdowi, wybitni i popularni artyści; byli ziemianie, co odzyskali mieni; emigranci, co zdecydowali się na powrót.

-Zgadza się: wszystko to są komuniści albo emisariusze komunistów. Oni rządzą. A nimi jeszcze kto inny włada.”

„- Przecież tu nie tylko dawni komuniści mieszkają. Rozmaici ludzie: młodzi przedsiębiorcy, inwestorzy giełdowi, wybitni i popularni artyści; byli zamianie, co odzyskali mieni; emigranci, co zdecydowali się na powrót.

- Zgadza się : wszystko to są komuniści albo emisariusze komunistów. Oni rządzą. A nimi jeszcze kto inny włada.”

<sup>2</sup> Traduction © C. Bouloc, 2013.

<sup>3</sup> „Świat zmieniał się nagle, przez ułamek sekundy widziałem jego płomienisty znak. Widziałem, ale nie zdążyłem uchwycić”

artistiques pour s'exiler. L'histoire plus récente en est encore la démonstration puisqu'une grande partie d'entre elles a disparu de manière tragique non seulement à l'initiative des Nazis, mais aussi des Russes (massacre de Katyń, 1940). Ensuite, le gouvernement communiste d'après-guerre n'a cessé de faire taire l'ancienne élite aristocratique et intellectuelle afin de mettre en place des élites issues en grande partie du prolétariat, ce que l'on a ensuite appelé la Nomenklatura. L'élite polonaise a donc ainsi été malmenée, remplacée, redéfinie de nombreuses fois et la rupture qu'a annoncée l'année 1989 questionne sa formation, car les configurations sociales et politiques changent de nouveau. Le basculement vers une société capitaliste a complexifié les différences entre les individus, creusant les écarts de revenus et créant une société pyramidale de style wébérien entre un sommet riche détenant les pouvoirs économiques et politiques et une base représentant le reste de la population.

### ***Etudier les élites en géographie sociale***

Les élites ne sont pas un objet géographique en soi. Leur étude s'apparente normalement au champ de la sociologie. Cette catégorie a en effet été de nombreuses fois conceptualisée. De manière simple, il est possible de définir les élites comme un petit groupe d'individus qui se distingue du reste de la société par son statut économique, social, culturel et symbolique (P. Bourdieu, 1979). Cette classe domine ainsi le reste de la société notamment en imposant ses normes sociales et culturelles. En tant que géographe, l'intérêt d'étudier cette catégorie est justement de chercher à percer les processus de distinction spatiale qu'elle met en œuvre, imposant alors à la « masse » sa propre vision de l'espace.

La géographie sociale a en effet pour ambition de « décrire et d'expliquer les aspects de la vie en société qui contribuent à la différenciation du monde et à l'organisation de l'espace » (P. Claval, 1984, p. 101). Ainsi, faire de la géographie sociale dans l'espace urbain s'apparente à l'étude de la ségrégation, des distances, des concentrations et des liaisons sociales en cherchant à comprendre leurs conséquences sur cet espace. Ces dernières années pourtant, les questions sociales dans l'espace urbain se sont majoritairement concentrées sur la marginalisation, la pauvreté et l'exclusion, rarement sur les mieux intégrés et les plus privilégiés. Les travaux sur la géographie des sphères supérieures sont généralement anglophones, la dernière parution en date étant *The Geographies of super-rich* dirigé par I. Hay en 2013, ne faisant que confirmer l'intérêt que les anglophones portent envers ces populations. En France, ce sont principalement, voire exclusivement les sociologues M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (1989, 1992, 1996, 2005) qui ont étudié les mécanismes et processus de regroupement de ces catégories dans l'espace. Parallèlement en Pologne, l'intérêt porté envers les élites tient une place importante dans le champ de la sociologie (entre autres W. Wesołowski, 1998 et K. M. Słomczyński, 2000, 2002), mais ne fait l'objet que de quelques articles succincts en géographie sociale et urbaine (S. Liszewski, 1999 ; B. Jałowicki, 2000).

## ***Une géographie sociale des élites dans un espace en transformation***

L'ambition de cette étude est donc de chercher à enrichir le savoir empirique en géographie sociale et urbaine sur les classes privilégiées en Pologne, notamment dans un contexte où les formes et les structures sociales et urbaines évoluent et se transforment depuis 1989. En effet, la résurgence des différenciations économiques implique un degré de liberté de choix résidentiel pour les plus aisés qui n'était pas possible avant 1989. Cette catégorie de la population est donc active dans ce processus, « produisant » elle-même le changement et non le subissant (H. Lefebvre, 1970). C'est surtout par leurs actions (déplacements, choix de résidence, habitudes socio-spatiales) que le visage social de la ville se modifie et que les autres catégories sociales sont refoulées et/ou marginalisées. Au sein des sociétés capitalistes, les chercheurs observent un regroupement de ces catégories généralement dans des espaces protégés, se démarquant des moins nantis (G. Di Méo, P. Buléon, 2007). Le passage d'un système socialiste à un système capitaliste en Pologne interroge sur les nouvelles configurations sociales dans l'espace urbain polonais. Celui-ci devient à ce titre selon les théories d'Henri Lefebvre (1974) un espace *contradictoire* où s'entremêlent désintégration de l'ancien espace (social) et émergence du nouvel espace (social). Quels sont à cet égard, les nouveaux moyens et les processus de distinction sociale dans l'espace des élites polonaises, et quels sont ceux qui perdurent ? Cette catégorie de la population a-t-elle tendance à s'auto-ségréger afin de cultiver l'entre-soi qui leur est généralement propre ?

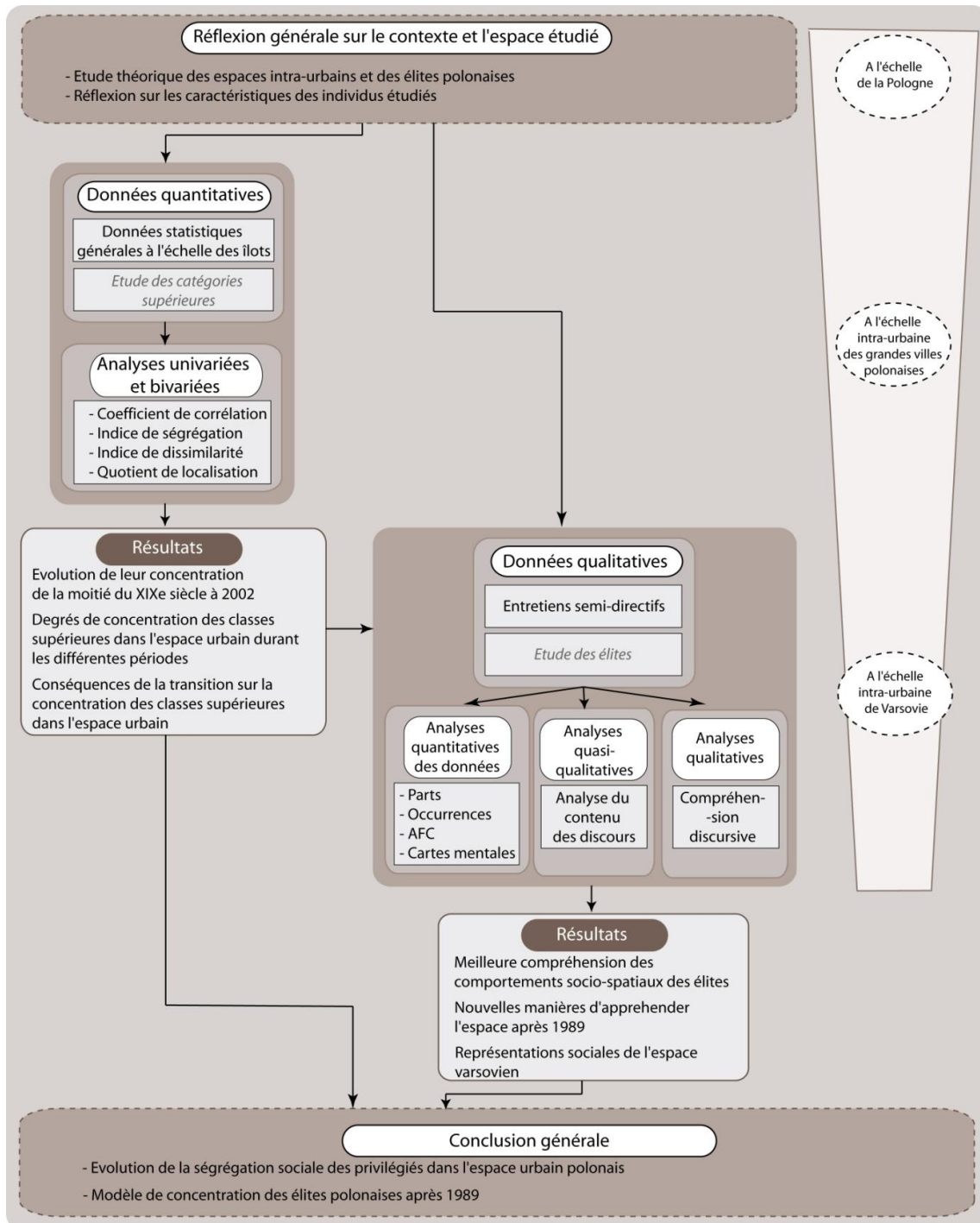
Répondre à ces questionnements nécessite de combiner plusieurs approches distinctes dans notre recherche, permettant une analyse complexe de la relation entre les catégories dominantes et l'espace social qu'elles produisent. Tout d'abord, il est indispensable de comprendre le contexte particulier de la transition et des changements socio-économiques dans lequel évoluent les Polonais, et surtout les changements sociaux au sein même de l'élite. Ensuite, il est souhaitable de repérer les positions sociales de la domination dans l'espace géographique par une analyse spatiale approfondie. Comprendre les positions actuelles des catégories dominantes revient à réaliser une « étude rétro de l'espace social dans son histoire » (H. Lefebvre, 1974, p. VIII), car une grande partie des formations actuelles s'expliquent par les formations passées. Par ailleurs, cette étude ne pourrait être complète sans une analyse approfondie des représentations sociales et des pratiques spatiales de ces catégories. En effet, les représentations mentales de l'espace façonnent les comportements spatiaux et permettent de comprendre et d'expliquer les processus de regroupement, de distinction et de mise à l'écart.

### ***Zones d'étude, jeu d'échelle et méthodes d'analyses***

Ces approches ne peuvent pas être méthodologiquement appréhendées de la même façon, car elles n'interrogent pas tout à fait les mêmes processus. C'est pourquoi chacune d'entre elles nécessite des outils et des méthodes d'analyses différents. En effet, une des grandes difficultés de cette étude réside dans la définition de la population étudiée qui n'est pas en elle-même une catégorie statistique. Les élites, comme nous l'expliquerons ultérieurement, se définissent de manières très différentes selon la conjoncture et la société étudiée. Leur délimitation reste ainsi floue, englobant une partie des catégories supérieures, mais dont les critères d'appartenance

restent plus subtils, si bien qu'une analyse spatiale grâce aux données statistiques ne suffit pas à comprendre les comportements sociaux et spatiaux de cette tranche de la population. Il a donc été nécessaire d'appréhender le problème autrement, en utilisant des méthodes plus qualitatives, notamment en menant des entretiens semi-directifs avec le type de personnes étudiées. Nous avons donc ainsi mélangé les méthodes dans le but de prendre en compte toutes les dimensions de la population étudiée à des échelles différentes d'analyse, en utilisant les approches préalablement exposées (Figure 1).

**Figure 1. Méthodes d'analyse et cheminement de la réflexion**

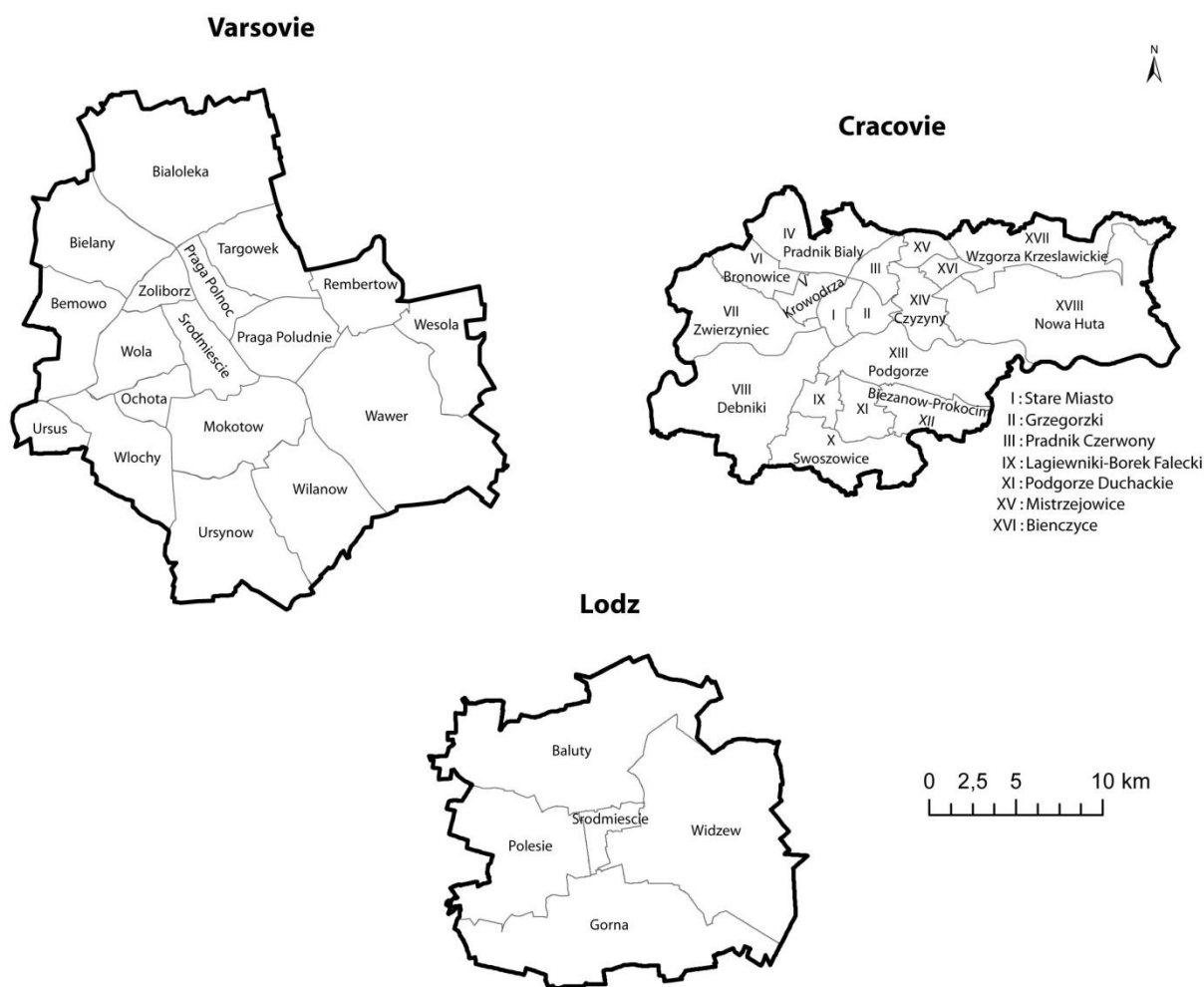


Auteur : Caroline Bouloc, 2013



D'une part, une analyse de l'espace social à macro-échelle urbain sera réalisée par l'intermédiaire des données statistiques disponibles pour les trois villes les plus peuplées de Pologne : Varsovie (1 708 491 habitants en 2011), Cracovie (759 137 habitants) et Łódź (725 055 habitants)<sup>4</sup> (Carte 1). Une comparaison rétrospective sera menée concernant la répartition spatiale des catégories dites supérieures de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à 2002<sup>5</sup>. Cette première analyse permettra d'identifier les grandes dynamiques spatiales des élites dans les espaces urbains polonais tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, et de repérer l'évolution de leur concentration dans l'espace.

**Carte 1. Tracés et délimitations administratives de Varsovie, Cracovie et Łódź<sup>6</sup>**



*Auteur : Caroline Bouloc, 2013*

<sup>4</sup> Les villes n'ont pas tout à fait la même superficie. Varsovie s'étale sur 517 km<sup>2</sup>, Cracovie sur 327 km<sup>2</sup> et Łódź sur 293 km<sup>2</sup>.

<sup>5</sup> Nous avons repris les recensements disponibles et les données statistiques sur toute la période. Les recensements deviennent systématiques pour les trois villes à l'Indépendance (1918), le premier datant de 1921, suivi par celui de 1931. Ensuite, il nous a été possible d'accéder seulement à ceux de 1978, 1988 et 2002 à l'échelle fine des îlots (*Rejon statystyczny*). La superficie de ces derniers est calculée de la même manière pour les trois villes (soit maximum 2 700 individus et 999 logements) facilitant la comparaison.

<sup>6</sup> Dans un souci de netteté et pour faciliter la lecture des phénomènes, les cartes ne seront plus présentées à la même échelle.

D'autre part, dans le but d'approfondir les comportements sociaux des élites dans l'espace, il sera mené une analyse qualitative qui reposera sur les données issues de 66 entretiens semi-directifs réalisés durant l'année 2011 à Varsovie. Ces données récoltées seront analysées de trois manières différentes. Tout d'abord, elles le seront quantitativement : récurrences des réponses, calculs des parts, mais également par l'établissement de cartes mentales (P. Gould, R. White, 1975) et d'une analyse factorielle des correspondances. Ensuite, certaines analyses seront de portées quasi-qualitatives notamment par l'étude du contenu des discours. Enfin, les entretiens auront pour vocation d'être interprétés de manière qualitative pour être dans une compréhension discursive des phénomènes. Ces données permettront de comprendre plus précisément les profils sociologiques des élites en général, mais aussi d'appréhender les directions que prennent les changements quant aux choix résidentiels des élites, ainsi que les représentations et les pratiques sociales de ces derniers dans l'espace urbain.

Ce travail combine ainsi plusieurs échelles. Une première réflexion générale relative aux changements qui ont eu lieu dans les villes polonaises de manière globale sera menée, permettant d'identifier les phénomènes qui ne sont pas encore expliqués ou définis. Ensuite, l'analyse quantitative à l'échelle intra-urbaine comparera les recensements des trois plus grandes villes polonaises. Enfin, l'analyse qualitative sera elle réalisée exclusivement à Varsovie, car en tant que métropole européenne, elle attire et produit des élites à l'échelle du pays, mais aussi parce qu'elle présente une structure sociale plus complexe et plus complète par rapport aux autres villes de la hiérarchie urbaine polonaise.

La première partie de cette thèse explore le contexte particulier de la transition politique dans l'espace urbain, ainsi que les particularités théoriques liées à ces espaces dans l'analyse des élites urbaines. Une réflexion théorique générale sera alors menée sur les particularités de l'espace urbain d'Europe centrale et de Pologne (Chapitre 1) ainsi qu'une étude plus approfondie sur ce que recèle l'emploi du terme élite et les modifications structurelles que cette catégorie a subi durant la transition (Chapitre 2). Cette mise en contexte permet en effet de comprendre l'impact d'une rupture politique sur la société et sur l'espace social urbain. Dans cette démarche, il a ensuite été possible d'identifier les individus étudiés et d'interroger leurs visions de la société polonaise ainsi que de leur propre catégorie en cours d'évolution (Chapitre 3).

Dans une deuxième partie, les dynamiques spatiales des élites dans les espaces polonais seront étudiées de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à 2002, dans le but d'exposer l'évolution de leurs concentrations. Nous faisons en effet l'hypothèse que la situation d'avant-guerre (Chapitre 4) permet de comprendre certaines continuités dans les représentations urbaines des habitants durant le socialisme, mais aussi encore aujourd'hui. Par ailleurs, le retour au capitalisme questionne sur la possible résurgence de la fragmentation sociale de cet espace. Ensuite, la structure socio-spatiale durant le socialisme doit également être étudiée, d'une part parce que les mécanismes ségrégationnistes mis en place durant cette période ont construit un modèle social de l'espace urbain extrêmement différent de celui préalablement existant. D'autre part, les structures sociales dans l'espace urbain sont des phénomènes qui évoluent sur le long terme et pour comprendre les

changements apparus récemment, il est utile de connaître l'espace en cours de désintégration (Chapitre 5). Par ailleurs, nous faisons l'hypothèse que des bribes de ce modèle sont encore perceptibles actuellement dans les rapports sociaux et les rapports spatiaux. Enfin, les nouvelles configurations sociales des classes supérieures dans l'espace apparues après 1989 seront étudiées et analysées afin de mettre en relief la direction qu'entreprennent ces changements (Chapitre 6).

Dans un troisième temps, nous resserrons le champ de la recherche exclusivement sur les élites varsoviennes, afin d'analyser plus en profondeur les représentations sociales et les pratiques de l'espace urbain de cette catégorie de la population, notamment leurs choix et leurs comportements résidentiels (Chapitre 7). Enfin, nous nous interrogerons plus particulièrement sur les représentations et les pratiques sociales de l'espace varsovien par les élites afin de comprendre s'il y a eu ruptures dans les représentations sociales et si l'année 1989 a été une coupure particulière dans ce processus (Chapitre 8).

# PARTIE 1

---

## L'ESPACE URBAIN POLONAIS ET LES ELITES (CONCEPTUALISATION D'UNE TRANSITION)

---

Les élites polonaises évoluent dans un espace urbain en profonde mutation. Contrairement aux pays d'Europe de l'Ouest, l'histoire urbaine polonaise s'est faite par de nombreuses ruptures dans le temps et dans l'espace. Avant d'étudier plus précisément l'évolution des dominations sociales qui s'est opérée dans ces espaces tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, il est nécessaire d'exposer les spécificités de ces derniers, et notamment d'expliquer en quoi il y a eu rupture et quelles sont les directions que prennent ces changements.

Cette partie a donc pour ambition de présenter la complexité des mécanismes de transition politique, économique et social sur l'espace urbain polonais, mais également sur la formation d'une élite polonaise. D'une part en effet, le passage d'une ville socialiste à une ville post-socialiste a été un processus long et difficile. Bien que le système de production de l'espace urbain se soit transformé, les villes polonaises d'aujourd'hui sont encore fortement empruntes de cet héritage. Définir ces espaces urbains dans ce contexte particulier nécessite une importante réflexion théorique et conceptuelle. D'autre part, la structure sociale polonaise s'est également profondément modifiée à tel point qu'il n'est pas évident que les mêmes individus soient qualifiés d'élites avant et après 1989. La définition de ce groupe et son emploi nécessite quelques précisions car il fait référence à des conceptualisations et des théories particulières, mais aussi parce que les changements sociaux ne sont pas encore intériorisés par la société.

Ainsi, le premier chapitre exposera la spécificité de la transition urbaine et politique. Le deuxième chapitre définira plus précisément les implications théoriques et conceptuelles de l'emploi du terme d'élite. Le troisième chapitre, quant à lui, cherchera à comprendre comment ces élites se définissent elles-mêmes.



« Lequel de ces mondes est « naturel » ? Est-ce celui d'avant-guerre ou bien celui de la guerre ? Les deux sont naturels, pense l'homme du XX<sup>e</sup> siècle, s'il lui a été donné de les connaître tous les deux. Dès lors, il n'y a ni institutions, ni mœurs, ni habitudes qui puissent échapper au changement. »

*Czesław Miłosz, La pensée captive, 1953*

## Chapitre 1

# Des espaces urbains en mutation : passage d'un régime socialiste à un régime capitaliste

---

L'Europe de l'Est en 1989 disparaît pour redonner naissance à l'Europe centrale et orientale. Cette dénomination a priori anodine reste pourtant la meilleure traduction du bouleversement qu'ont subi ces pays à la chute du mur de Berlin. Cet espace qui était défini par tout un bloc devient une multitude d'espaces n'étant plus socialistes, mais devenant de fait post-socialistes en voie de transformation pour devenir des espaces du capitalisme. De nombreux pays ont ainsi retrouvé leur pleine indépendance, leur développement ne résultant dorénavant que de leur gouvernement respectif et des choix qu'ils entreprendraient à l'avenir.

Ces changements politiques ont ainsi depuis plus de 20 ans affectés directement l'évolution de l'espace urbain d'un point de vue morphologique, fonctionnel et socio-économique. Il est utile de revenir sur les bouleversements qui ont opéré durant cette période charnière du passage d'un régime à l'autre en présentant aussi bien les spécificités du modèle socialiste, que

celui post-socialiste. Ce chapitre a donc pour vocation de réinterroger les mécanismes de création et d'évolution de l'espace urbain polonais dans ses différents contextes de changements à macro-échelle. A cet égard, nous réalisons un vaste état de l'art permettant de comprendre en profondeur les mécanismes de structuration des espaces urbains d'Europe centrale et plus particulièrement polonais durant les deux périodes.

Ainsi, ce chapitre est composé de deux parties. Tout d'abord, nous reviendrons sur les grands mécanismes urbains de la période socialiste. Puis, dans un second temps, nous analyserons plus particulièrement les grandes mutations de l'espace urbain qui sont apparues à partir de 1989 jusqu'à aujourd'hui.

## **1. Les grands mécanismes urbains de l'époque socialiste**

La période socialiste est en effet une période charnière du fonctionnement urbain en Pologne. Cette période que l'on pourrait aujourd'hui qualifier de momentanée, car elle représente seulement quarante quatre ans de l'histoire urbaine polonaise, a pourtant laissé une marque indélébile dans le paysage urbain. La reconfiguration profonde des structures urbaines avaient été réalisées dans le but de rompre avec le passé capitaliste et renier toutes les configurations héritées. Ainsi, l'appellation « ville socialiste » interroge sur l'existence ou non d'un modèle particulier propre à ces pays.

### **1.1. La ville socialiste : un modèle urbain à part entière**

#### **1.1.1. Un concept d'opposition ?**

Dans la littérature scientifique en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, on fait peu cas de la ville socialiste. Rarement ou très peu abordée dans les manuels de Géographie urbaine, elle n'en est pourtant pas moins un sujet d'étude pour de nombreux chercheurs et un moyen de comparaison non négligeable. La parution en 1979 de *The Socialist City* dirigé par R. A. French et F. E. I. Hamilton fut une première pierre à l'édifice et a permis d'ouvrir la voie comme outil de comparaison et de réflexion, car si l'appellation « ville socialiste » existe, c'est en partie par opposition à la « ville capitaliste » (I. Szelenyi, 1983 ; G. Enyedi, 1998, etc.).

Beaucoup rejette cette appellation tel que Manuel Castells dans *La question Urbaine* (1972) : « Une formation sociale n'éclaircit pas sa relation à l'espace, et très souvent, cela dévie plutôt la recherche, qui se réfugie dans une série de dichotomies idéologiques tenant à présenter l'envers de la logique capitaliste, au lieu de montrer les processus réels qui se développent dans les nouvelles formes sociales » (p 89-90). Le concept de ville socialiste a en effet été inventé en urbanisme et en architecture bien avant le socialisme réel, il ne s'agit que du prolongement des différents courants apparus au début du XX<sup>e</sup> siècle (B. Jałowicki, 1994). La ville socialiste reposait alors sur certaines caractéristiques fondamentales qui la différenciaient, selon les idéologues de la période, des villes capitalistes et qui faisait d'elle la nouvelle ville idéale (M. F. Parkins, 1953). G. J. Demko et J. Regulska (1987) ont ainsi défini plus précisément cet idéal. En

effet, celle-ci nécessite essentiellement sur l'abolition de la propriété privée, des privilèges de classe et l'application de l'équité définie par l'idéologie Marxiste et de ses leaders. Le secteur de l'habitat ne doit donc pas être discriminatoire, être spatialement différencié et les logements doivent être distribués de manière aléatoire sans qu'aucun groupe ne soit privilégié sur un autre. De la même manière le principe d'équité nécessite d'être appliqué par les infrastructures publiques pour l'accessibilité des services et des biens publics pour tous. Par ce biais, les mouvements pendulaires doivent être limités, les infrastructures de service ont l'obligation d'être proches des habitations, tout autant que les zones récréatives. Ce sont en effet sur ces principes que les pouvoirs publics ont essayé de gommer les inégalités héritées des comportements de l'époque capitaliste que ce soit dans l'approvisionnement d'infrastructures, de services ou d'emplois afin de promouvoir une meilleure égalité entre les villes et les campagnes, entre les villes (J. Musil, 1980), et à l'intérieur de celle-ci (F. E. I. Hamilton, 1979)<sup>7</sup>.

Cependant, si l'on se réfère strictement à l'idéologie politique marxiste soutenue par le gouvernement et les urbanistes de cette période, l'idée de ville communiste, où l'équité règnerait, a bien évidemment failli (B. Jałowiecki, 1994 ; D. M. Smith, 1996 ; G. Węclawowicz, 1997, J. Musil, 2005). G. Enyedi (1992, 1996) soutient également le fait que l'urbanisation durant cette période n'a pas véritablement changé par rapport à celle d'avant guerre, l'industrialisation socialiste n'a été, pour lui, que le renforcement de la position des centres urbains préexistants et la différence visible ne serait qu'un retard par rapport à l'urbanisation des pays capitalistes qui en essayant de le combler, ne font qu'imiter leurs mécanismes. Ainsi et dans la même direction, les structures urbaines que l'on observe dans ces pays ne sont pas forcément relatives à ces villes, mais existent tout autant dans les villes capitalistes (ex. les grands ensembles).

Malgré tout, il est indéniable que les villes des pays de l'ancien bloc de l'Est, avaient certaines caractéristiques communes découlant de la volonté de faire appliquer cette idéologie spécifique (équité et justice sociale) dans l'organisation de la société en utilisant l'espace comme moyen de la faire appliquer (F. E. I. Hamilton, 1979 ; G. Andrusz, 1987). Par ailleurs, la période socialiste a également été assez longue pour que les décisions et les méthodes employées aient eu des conséquences spatiales (R. E. Pahl, 1977). Ainsi, I. Szelenyi (1983), afin de répondre à la critique de Manuel Castells citée plus haut, expliquait que la différence fondamentale entre la ville socialiste et la ville capitaliste réside dans le fait que la première détient moins de diversité urbaine (entre les bâtiments etc.), moins d'économie de l'espace (mordant plus facilement sur les marges périphériques de la ville et sur l'espace rural) et moins de marginalité<sup>8</sup> (toutes les déviances liées à la pauvreté sont moins présentes) et son étude n'existe donc pas seulement par opposition à la seconde.

---

<sup>7</sup> Le rééquilibrage entre la ville et la campagne devait, entre autre, s'effectuer par la restriction de la taille des villes, ce qui n'a pas pu être appliqué au delà des années 1960, où la pression démographique en ville devenait impossible à canaliser. (F.E.I. Hamilton, 1979 ; J. Musil, 1980).

<sup>8</sup> Cette dernière, dans les années 1980 a eu tendance à augmenter : plus de prostitution, plus d'individus dormant dans les gares et les parcs etc. (I. Szelenyi, 1996).



En pratique, afin de répondre à la problématique de l'équité sociale, ces pays se sont dotés de gouvernements centraux exerçant un pouvoir décisionnel fort structurant le développement spatial. En effet, les réseaux de villes ont été organisés de façon hiérarchique reprenant l'ordre antérieure, mais incluant quelques villes de tailles moyennes afin de rééquilibrer l'espace (R. J. Demko, J. Regulska, 1987). En Pologne, dès 1954, de nouveaux centres administratifs ont vu le jour afin de compenser l'hégémonie des grandes villes comme Cracovie ou Varsovie (F.E. I. Hamilton, 1979). L'Etat est devenu l'acteur principal dans le secteur immobilier et notamment pour la construction de nouveaux logements (D. Smith, 1996, I. Szelenyi, 1996) et les marges de manœuvre des instances urbaines restaient en définitive assez faibles. Ainsi les grands plans d'urbanisme d'agrandissement urbain tel que Nowa Huta à Cracovie étaient décidés en haute instance.

Par ailleurs, le développement et de la structuration de la ville socialiste s'est fondée principalement sur un investissement colossal de l'Etat vers le secteur industriel. Ce fut notamment le cas en Pologne. En effet, l'embrassement de l'idéologie marxiste, a poussé les pouvoirs publics à investir massivement vers ce secteur. Ce choix a été un moyen d'accomplir une « révolution idéologique » (J. Regulska, 1987, p. 323) à l'échelle macro-économique. Ces politiques se sont ainsi répercutés sur la structure professionnelle urbaine (au moins la moitié des actifs en zone urbaine étaient ouvriers dans les années 1960), ce qui a été un moyen de neutraliser la petite bourgeoisie urbaine (G. Węclawowicz, 1988). De plus cette industrialisation a provoqué en bonne partie la croissance rapide des villes juste après la Seconde Guerre mondiale<sup>9</sup> (S. Nowakowski, 1988). Ainsi, des quartiers entiers accueillait des populations prolétaires qui leurs étaient destinés. La volonté de l'Etat a toujours été de construire des logements à proximité des industries, ou de faciliter la circulation domicile-travail par des infrastructures de transports. Malheureusement, cela n'a pas toujours été une réussite du fait du manque de moyen de l'Etat (D. M. Smith, 1998).

En outre, le troisième aspect, qui a profondément redéfini le développement de la structure urbaine, est la nationalisation de la propriété privée (entre autres : F. E. I. Hamilton, 1979 ; I. Szelenyi, 1983 ; G. J. Demko, J. Regulska, 1987 ; D. M. Smith, 1996). Cet aspect constitue en effet la base empirique de l'idéologie marxiste : la terre n'est plus une propriété individuelle, mais devient un bien collectif. Ce principe a été appliqué dans tous les Etats d'Europe de l'Est à la sortie de la guerre. La Pologne a gardé une grande part de propriétés privées par rapport à d'autres pays telle que la Slovénie, mais bien moins qu'en Hongrie (A. Zborowski, 2005). « Tous les logements dont les propriétaires avaient été tués durant la guerre, non retrouvés ou qui avaient déménagés, ainsi que toutes les maisons dépassant un certain métrage sont devenus la propriété de l'Etat »<sup>10</sup> (J. Dangschat, 1987, p 40). A la fin des années 1970, F. E. I. Hamilton ne relève pas

---

<sup>9</sup> S. Nowakowski précise que si l'exode rural est la cause fondamentale de la croissance des villes, elle n'est pas non plus la seule. Certains villages ont également à cette période reçu les droits d'appellation de zone urbaine, ce qui ne signifiait pas toujours qu'ils s'étaient agrandit. Le processus d'englobement des villages autour des grandes villes a également favorisé un plus fort taux de population urbaine.

<sup>10</sup> «All houses whose owners had been killed, lost or who had moved out, and all houses exceeding a certain size became state property»

moins de 40% du territoire urbain en « Vieille Pologne »<sup>11</sup> qui devait être privé. En outre, cette constatation est à nuancer, car selon L. Coudroy de Lille (1995) l'espace urbain n'escomptait en 1988 qu'entre 11 % et 26% de logements dans le secteur privé. Cette nationalisation s'est également accompagnée d'expropriation, généralement partielle<sup>12</sup> de certaines familles, afin de loger celles étaient à la rue après la guerre. En majorité, les familles anciennement propriétaires n'étaient pas expropriés si le terrain ne dépassait pas la « norme spatiale acceptable ». Cette dernière norme explique le nombre de propriétés qui sont restés privées dans les campagnes où les exploitations dépassent rarement cette norme.

A ces trois facteurs incontournables, nous pouvons ajouter deux aspects liés aux conditions d'habitation qui ont permis de définir la ville socialiste et plus particulièrement celle relative à la Pologne. Premièrement, il s'agit de la standardisation de l'espace habitable notamment par une mise en place d'une « norme spatiale acceptable » par personne (L. Coudroy de Lille, 1995) devenant le *leitmotiv* des urbanistes et des pouvoirs publics durant toute la période. Un nombre de mètre carré par personne était attribué, ainsi que le nombre de pièces dans un logement dépendait de la taille de la famille. Cette volonté de l'équité a favorisé la standardisation des logements par : les installations (souvent préfabriquées), le mode de chauffage (généralement centralisé) ; mais également par la composition des services et des besoins en fonction de la taille de la population d'un quartier donné etc. Ce dernier point est notamment révélateur de notre second aspect qui s'apparente au fort développement des infrastructures publiques (transports, écoles, infrastructures sportives, soins médicaux, lieux de culture, lieux récréatifs etc.) (E. Hamilton, 1993). Les pouvoirs publics ont fortement investi afin que l'accessibilité aux services publics soit la plus équitable possible sur tout le territoire polonais (F.E.I. Hamilton, 1979), dont un des principes était de diminuer le temps de transports domicile-travail. Malheureusement, dans les tous pays du bloc de l'Est, D. M. Smith (1996) constatait qu'au vue des coûts et des dépenses que cela engrangeait, la qualité des infrastructures était différente entre ville et campagne, entre les villes elles-mêmes, ainsi que selon les quartiers d'une même ville. Par exemple, les nouvelles résidences construites généralement à la marge de la ville manquaient souvent d'infrastructures notamment en ce qui concerne les transports et devenaient très souvent des quartiers-dortoirs éloignés de la ville, difficilement accessibles (G. Enyedi, 1998). Cet effet pervers était en effet perceptible également sur le territoire polonais.

Par ailleurs, d'autres caractéristiques sont à prendre en compte comme par exemple : l'abandon des privilèges des classes sociales et une mobilité sociale possible dont l'égalité des classes (G. Enyedi, 1998 ; P. Matějů, et al., 1979), la création d'une nouvelle classe issue du Parti<sup>13</sup> (G. J. Demko, J. Regulska, 1987), le contrôle des migrations internes par la mise en place d'un système de passeports (G. Enyedi, 1998), mais plus particulièrement par l'obligation de déclarer une adresse d'habitation aux autorités (L. Coudroy de Lille, 1995), ainsi, la mobilité

---

<sup>11</sup> L'auteur ne précise pas ce qu'il définit par « Vieille » Pologne (ang. *Old Poland*).

<sup>12</sup> Réquisition des pièces « en trop ».

<sup>13</sup> Les auteurs font référence aux « *apparatchiks* » que nous avons appelé nous-mêmes dans la première partie : la *Nomenklatura*.

résidentielle était entravée (P. Matějů, et al., 1979). C'est également l'ignorance des besoins de rénovation des centres-villes (G. J. Demko, J. Regulska, 1987, I. Szelenyi, 1996), excepté durant la période de reconstruction (environ sur une période de 5 ans après la guerre), la mise en place de lieux ou de bâtiment symboliques du nouveau régime (F.E.I. Hamilton, 1979) tel que le Palais de la culture et des sciences à Varsovie.

La période socialiste dans les villes se caractérise également par une croissance urbaine très peu dynamique. Et c'est pourquoi, à cause de la construction de micro-quartiers séparés les uns des autres, la ville socialiste est beaucoup moins dense que la ville capitaliste (I. Szelenyi, 1996). Plus spécifiquement pour l'espace urbain polonais, certains auteurs (G.J. Demko, J. Regulska, 1987) parlaient « de retard » par rapport à l'urbanisation des villes capitalistes. Cependant, d'autres comme I. Szelenyi (plus spécialisé sur l'espace urbain hongrois) sont gênés par cette comparaison préférant qualifier ces espaces de *sous-urbanisés* (ang. *Under-urbanized* ou *less urbanism*, p. 287, p. 294), dans le sens où la ville produit plus d'emplois qu'elle ne reçoit de population, marquant ainsi une différence fondamentale avec les villes capitalistes surtout avec celles du Tiers-monde où la population grandirait plus vite que celles des opportunités d'emplois<sup>14</sup>. Ainsi, l'auteur démontre que c'est par ce biais, que la ville socialiste est fondamentalement différente de la ville capitaliste : la sous-urbanisation est une conséquence de la structure socio-économique du système socialiste, c'est-à-dire une conséquence de l'élimination de la propriété privée et de la planification et de la redistribution centralisées du système économique. Dans le détail, il s'agirait surtout des économies faites par l'Etat sur les investissements non productifs tels que la construction de logements, ou encore d'infrastructures non productives telles que les écoles, les hôpitaux, les magasins etc., pour financer prioritairement les investissements productifs vers l'industrie, créant cette sous-urbanisation. Par ce principe, l'auteur rappelle que c'est la distribution économique qui a induit une urbanisation lâche de la ville socialiste.

Ainsi, en dehors des principes politico-idéologiques d'un modèle de la ville socialiste, dans les faits et dans la pratique une ville socialiste a réellement existé. L'organisation interne des espaces urbains polonais durant la période socialiste est très similaire aux autres villes de l'ancien bloc de l'Est, même si chacune de ces villes gardent ses spécificités propres de la même manière que les villes capitalistes diffèrent entre elles.

### 1.1.2. La structure interne de la ville

Le premier auteur à avoir essayé de schématiser la ville socialiste d'Europe centrale telle qu'elle existait durant cette période est F.E. I. Hamilton (1979). Son approche est d'autant plus intéressante qu'il fonde ce modèle sur son expérience et sa connaissance de l'espace polonais (Figure 2).

L'organisation de la ville est ainsi structurée en deux espaces distincts : **L'espace interne hérité** (ang. *The inherited inner area*) et la **zone urbaine socialiste extérieure** (ang. *The socialist*

---

<sup>14</sup> « « Under-urbanisation » simply means that under this pattern of industrialization and urbanization, the growth of urban industrial and tertiary sector jobs » (I. Szelenyi, 1996, p 295).

*outer urban area*). Le premier qui s'apparente à la période présocialiste s'est socialisé après 1945, tout en gardant son apparence physique d'avant guerre où la préexistante d'une différenciation interzonale est toujours visible et où les services commerciaux dominent, c'est-à-dire revêtant un fonctionnement plutôt centripète. En contrepartie, la **zone urbaine socialiste extérieure** qui est beaucoup plus uniforme en apparence, (construite après 1945 dans un laps de temps beaucoup plus court et très étendue dans l'espace), car regroupent des équipements standardisés qui s'apparentent à des quartiers ou résidences-dortoirs du fait que la population y vit mais n'y travaille pas. Son organisation est alors beaucoup plus polynucléaire.

Ainsi du centre-ville jusqu'en périphérie, on retrouve successivement différents types de zones (F.E.I. Hamilton, 1979) : **un cœur historique** (ang. *The Historic Core*), qui date généralement d'avant les années 1830, ancienne citadelle, ancien centre de commerce, contenant les plus vieux bâtiments de la ville. Les fonctions centrales y sont restées ou ont été transportées en périphérie de cette zone, pour ne devenir qu'une vitrine pour les touristes. Par ailleurs, les **vestiges de la ville capitaliste** (ang. *The Relict Capitalist City*) jouxtant ce cœur historique, construit entre les années 1850 et 1930, n'est que le prolongement du développement urbain de cette période. Selon F. E. I. Hamilton, il s'agit de la zone la plus différenciée entre les villes d'Europe centrale. Cette zone se caractérise par une densité de population très forte, une bonne infrastructure de transports, de loisirs, de culture, de santé etc. et une différenciation sociale interne. Après 1945, cette zone a été fortement socialisée, par en partie une redistribution de la population dans le stock de bâtiments disponibles et par la politique d'expropriation. Certains espaces de travail ont été réhabilités pour ensuite dans les années 1960, être déplacé en périphérie. Cependant, la socialisation n'a pas atténué les différences de conditions de vie entre les nouvelles constructions en périphérie et les logements des vieilles bâtisses, qui étaient généralement très rarement rénovées. Mais comme le rappelle F.E.I. Hamilton, cet espace hérité de la période d'avant-guerre était en cours de transition socialiste à la fin des années 1970. Ensuite, on retrouve des **zones de transition socialiste** (ang. *Zones of Socialist Transition*) qui apparaissent dès l'époque de reconstruction d'après-guerre autour des centres-villes. Cela concerne également des zones entières en périphérie remplacées par des constructions industrielles, comme par exemple Żerań-Bródno à Varsovie. Ces zones se veulent centrales et ont pour but de remplacer la structure antérieure de l'époque capitaliste. Ensuite, de **nouveaux centres-villes socialistes** (ang. *New Socialist City centre*) se dessinent dans les années 1970. L'urbanisation se développant, les vieux centres-villes ne sont plus en capacité d'accueillir toute la population, ainsi de nouveaux centres dans la ville sont mis en place afin de résorber le manque d'infrastructures. Il s'agit soit de rénovations ou d'agrandissements des anciens centres-villes, soit de constructions de nouvelles infrastructures sur un terrain vierge où naît une future ville socialiste. Enfin, l'aspect typique de la ville socialiste qui se retrouve dans tous les pays d'Europe de l'Est à cette période est représenté par **les quartiers résidentiels** (ang. *The Residential Neighbourhoods*) avec leurs propres services et structures aux centres composant des sortes de communautés. En 1979, ces quartiers représentaient de 35 à 40 millions d'individus. Cette idée prend source en Russie à l'*Academician Strumilin* en 1930. Pour ces penseurs, le concept de vie en communauté serait à la base de toute

société. Il fut donc indispensable de mettre en place des *micro-districts* qui seraient tout simplement des communautés autonomes de quartiers résidentiels incluant tous les services liés à la vie quotidienne comme les dortoirs, les lieux de nourriture, de récréation commune, les crèches, les maternelles, les écoles, les équipements médicaux, etc. Ce concept idéologique communiste de vie en communauté a été partiellement repris dans les plans d'urbanisme dans toute l'Europe centrale en constituant des quartiers résidentiels. En Pologne c'est sous le nom d'*osiedle mieszkaniowe* que ce concept se vulgarise<sup>15</sup> (L. Coudroy de Lille, 2011). Cependant, étant donné le manque de moyens de l'Etat durant la période, ces *osiedle* ne regroupaient pas toute l'infrastructure dans l'idéal décrit par l'*Academician Stumilin*, mais les besoins et services quotidiens étaient généralement présents et les services moins quotidiens étaient regroupés en centre-ville.

**Figure 2. La ville socialiste selon F. E. I. Hamilton (1979)**



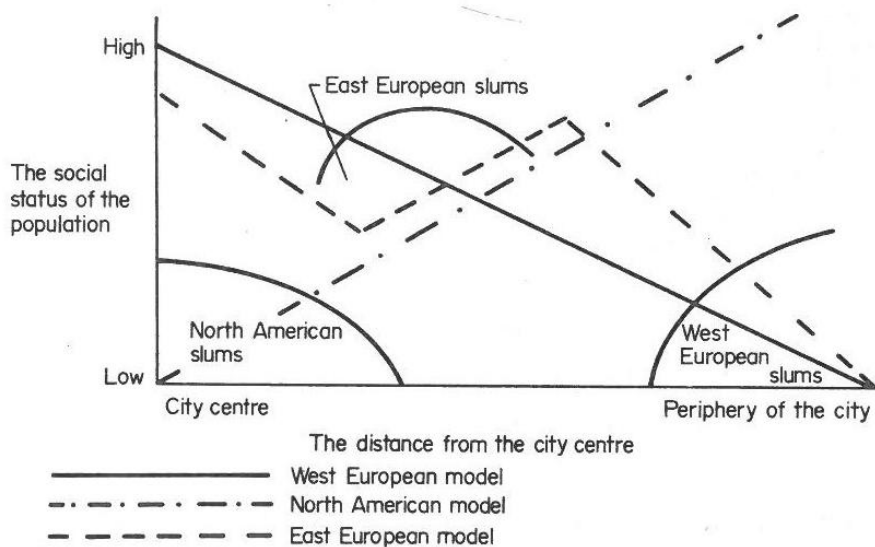
Source: R. A. French, F.E. I. Hamilton, (dir.), 1979, *The Socialist City. Spatial structure and urban policy*. John Wiley & Sons, Chichester

<sup>15</sup> Ce terme a été pour la première fois utilisé en 1930. Il s'agit selon l'architecte B. Brukalska d'un groupement de taille variable de *kolonia* (dont elles-mêmes sont composées de 200 à 250 logements), ainsi un *osiedle* rassemble généralement 5 000 habitants « qui représente un seuil suffisant pour une utilisation rationnelle des équipements collectifs » (L. Coudroy de Lille, 2011, p. 2). La langue courante transforme ensuite cette appellation pour désigner des ensembles d'habitation de façon plus général, même si quelque fois il est remplacé par le terme de *blok* (pâté de maison). Afin de décrire au mieux la réalité urbaine polonaise, nous utiliserons le terme d'*osiedle* renvoyant à tout l'impact idéologique qu'il transparait.

Par ailleurs, le modèle de F. E. I. Hamilton permet de visualiser l'isolation des différents quartiers résidentiels entre eux en périphérie de la ville. Ces derniers sont encerclés par ce qu'appelle l'auteur les **ceintures vertes** (ang. *Green Belts*) où au-delà se situe les grandes **zones industrielles** à l'extérieure de la ville qui ouvrent sur la campagne environnante intégrée.

Par ailleurs, au delà des spécificités fonctionnelles de l'espace urbain socialiste, certaines divergences sont à noter concernant également la structure socio-spatiale par rapport aux pays d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du nord. En effet, selon I. Szelenyi (1983), ces espaces diffèrent fondamentalement par le lieu de concentration des classes défavorisées (Figure 3).

**Figure 3. Le statut social et la distance au centre ville – modèle d'I. Szelenyi**



Source : I. Szelenyi, 1983, *Urban inequalities under state socialism*, Oxford University Press.

Cette comparaison permet de confronter la répartition sociale de l'espace urbain des différents types de villes dans le monde. Ainsi, les villes capitalistes sont représentées par deux modèles distincts : le modèle américain et le modèle ouest européen. Le premier présente une gradation de l'espace à l'image des modèles d'E. W. Burgess (1925) et de H. Hoyt (1939) : du centre-ville accueillant les populations les plus défavorisées aux banlieues de la classe moyenne supérieure. A l'inverse, les villes d'Europe occidentale présentent un gradient où les classes supérieures se concentrent dans le centre-ville et où les classes inférieures sont reléguées en périphérie. Or, selon l'auteur, le modèle des villes socialistes diffère de ces deux modèles cependant tout en s'approchant du modèle Ouest européen, présente une zone de transition – entre le centre et la périphérie – qui accueillerait des individus de statut social moins élevé que ceux des périphéries.

## 1.2. Une nouvelle forme d'urbanisation : un logement pour tous

Les réflexions urbanistiques et architecturales revêtant un caractère social en Pologne remontent à la période de l'entre-deux-guerres par l'application des idées corbuséennes, et celles

issues de la charte d'Athènes (J. Regulska, 1987). Cependant, ces réflexions n'ont rien de commun avec l'idéologie de la période socialiste qui bien au contraire était combattue par les dignitaires socialistes, car ne permettait pas une organisation centralisée (E. Zarzycka-Bérard, 2009). L'originalité de du pouvoir centralisé, réside dans le fait qu'il annonce « les ruptures architecturales et urbanistiques avant que celles-ci ne soient transcrites dans l'espace » (L. Coudroy de Lille, 2011). Si bien que le lien entre les architectes et les « consommateurs » est rompu, car comme le rappelle I. Szelenyi (1983) ou J. Regulska (1987) : auparavant l'architecte élaborait un projet connaissant le goût des futurs propriétaires ou savait à qui était destiné la bâtisse ; après le changement de régime, celui-ci construisait sans savoir exactement qui habiterait dans les logements. Ainsi, la politique de logement rompt avec les héritages d'avant guerre et tourne désormais autour de deux idées fondamentales : le logement doit être un bien universel ne reposant plus sur les lois du marché (D. M. Smith, 1996) et sa production ne doit pas dépendre de revenus immérités<sup>16</sup>. Selon E. Goldzamt (1971), architecte socialiste polonais, « l'activité urbanistique devient non seulement une utilisation des indicateurs économiques et techniques actuels, mais suit les lignes directrices et les modèles des objectifs sociaux du socialisme. L'activité urbanistique devient dans cette approche l'un des outils répondant aux besoins sociaux et l'un des leviers des représentations sociales »<sup>17</sup> (p 11).

### 1.2.1. Les différentes périodes d'urbanisation : un habitat de plus en plus standardisé

La première période d'urbanisation à la sortie de la guerre (5-6 ans<sup>18</sup>) est marquée par la reconstruction et par une architecture réaliste socialiste de type stalinien<sup>19</sup> (L. Coudroy de Lille, 1995, 2002) se concentrant majoritairement en centre-ville, où les bâtiments revêtent des fonctions représentatives (W. Malicka, 1987) en se plaçant comme « vitrine du nouveau régime » (Zarzycka-Bérard, 2009, p. 80). Cette période correspond à la volonté du régime d'imposer une révolution politique que J. Regulska (1987) date entre 1946 et 1960 où l'urbanisation suit principalement la grande industrialisation. Ces premières constructions qui se veulent monumentales « offrai[en]t incontestablement en URSS et en Pologne, les meilleurs standards de logement dans les années 1950 » (I. Amestoy, L. Coudroy de Lille, 2004, p. 116), car les matériaux utilisés étaient non standardisés. L'exemple que l'on peut citer le plus marquant est sans nul doute le quartier autour de la rue Marszałkowska<sup>20</sup> où encore aujourd'hui au croisement de la rue Nowy Świat et l'allée Jerozolimskie, on peut lire sur l'un des bâtiments : « La nation

---

<sup>16</sup> Ces fondements idéologiques ont été, de nouveau, énoncés dans le Rapport de l'Habitat de 1980 : droit au travail, droit à l'habitation, droit aux loisirs, droit à des conditions de vie adéquates, principe d'égalité (J. Regulska, 1987).

<sup>17</sup> Traduction du polonais: „Działalność urbanistyczna staje się nie tylko bieżącymi wskaźnikami ekonomiczno-tehnicznymi, lecz i modelowymi wytycznymi społecznych celów socjalizmu. Działalność urbanistyczna staje się w tym ujęciu jednym z narzędzi zapokajania potrzeb społecznych, a zarazem jedną z dźwigni społecznych wyobrażeń”

<sup>18</sup> Premier plan national de reconstruction de 3 ans (1947-49) , suivi du Premier plan économique sur plusieurs années initié en 1949 (sur 6 ans, puis sur 5 ans).

<sup>19</sup> En pl. *Socrealistyczne*. Ce modèle a été initié par le Plan de restructuration socialiste de Moscou de 1935 (Zarzycka-Bérard, 2009, p. 79)

<sup>20</sup> L. Coudroy de Lille développe cet exemple dans sa thèse intitulée *L'habitat à Varsovie* (1995) et dans son article co-écrit avec I. Amestoy (2004). Il s'agit du quartier *Marszałkowska Dzielnica Mieszaniowa* (MDM).

entière construit sa capitale »<sup>21</sup> qui témoigne de la propagande « stakhanoviste » de l'époque. Par ce biais, « les ouvriers les plus méritants des chantiers de construction reçurent quelques logements pour confirmer la rhétorique de la propagande » (p 118). On peut encore citer l'exemple du Palais de la culture et des sciences (en pl. *Pałac Kultury i Nauki*) au centre de Varsovie, construit entre 1952 et 1955 sur le modèle de l'Université d'Etat de Moscou<sup>22</sup>. C'est aussi durant cette période que l'on a pu assister à la construction de quartiers, voire de villes entières uniquement destinées à l'industrie. Ce fut le cas par exemple de *Nowa Huta* à côté de Cracovie, qui fut incluse dans les frontières de la ville permettant la diffusion de la classe ouvrière dans la ville-centre qui n'avait jamais héritée d'une telle tradition.

La période allant de la fin des années 1950<sup>23</sup> au début des années 1970 est marquée par un « changement progressif des priorités » (J. Regulska, 1987), car même si l'industrie reste centrale, son impact est moins fort qu'auparavant par la mise en place de planification à l'échelle des voïvodies, mais également l'Etat ayant compris assez rapidement qu'il ne pourrait pas prendre en charge toute la construction, investit et favorise les coopératives à prendre le relais (M. Ciechocinska, 1987). La rhétorique industrielle jusque-là diffusée donne lieu à une construction standardisée, car les matériaux, ainsi que les mécanismes de construction ont commencé à être utilisés à échelle industrielle (G. Enyedi, 1996). « Rien n'est plus adapté à la flexibilité que la notion de structures préfabriquées qui peut être assemblée, démantelée et recrée pour s'accorder aux nouveaux besoins sociaux »<sup>24</sup> (G. D. Andrusz, 1987). Ceci est d'autant plus vrai que l'industrialisation coûtant cher, de même que la construction de logements, les économies se faisaient au niveau des matériaux utilisés (G. Węclawowicz, 1988). Ainsi sont nés les grands ensembles, logements collectifs par excellence, symbole du socialisme<sup>25</sup> (M. S. Szczepański, 1994). L'habitat standardisé était donc construit en quartiers à échelle humaine (quelques pâtés de maison) à l'intérieur desquels l'on devait retrouver les infrastructures utiles pour la vie quotidienne (les écoles, la poste, la salle de sport, le commerce journalier, etc.). Cependant, les investissements vers le secteur immobilier devenant de plus en plus difficiles, les embellissements extérieurs et les infrastructures ont été peu à peu abandonnées. Les coopératives se sont alors focalisées majoritairement sur la construction et non plus sur l'aspect extérieur.

Ainsi donc s'est construit l'habitat des années 1960 – 1970 dans les villes en Pologne, créant par ce biais des subdivisions résidentielles autour de mini-centres et où un système hiérarchique des centres de service à l'échelle de la ville s'est mis en place (J. Regulska, 1987). Ces derniers étaient pourtant loin du concept idéologique qu'avait développé l'*Academician Stumilin* en Russie durant les années 1930. C'est surtout à partir de 1956 que les urbanistes se sont

---

<sup>21</sup> En pl. „Cały Naród buduje swoją stolicę”

<sup>22</sup> En 1990, ce bâtiment était encore le deuxième plus haut d'Europe, soit 160 m de hauteur (231 m avec l'antenne télévision) sur 3,3 hectares de terrain.

<sup>23</sup> A partir de 1956 (3 ans après la mort de Staline et année de la dissolution du Kominform), un allègement idéologique se fait sentir, visible dès la fin des années 1950 dans l'aménagement de la ville (W. Malicka, 1979).

<sup>24</sup> “Nothing better captures that mood of flexible response than the notion of prefabricated structures that could be assembled, dismantled and recreated to match novel social needs”

<sup>25</sup> A l'inverse la maison individuelle était perçue comme représentant le capitalisme et l'individualisme (M. S. Szczepański, 1994).



de nouveau intéressés à l'idée de quartiers communautaires en les considérant seulement comme unités spatiales (W. Malicka, 1979). Cependant ces communautés ont été créées artificiellement et ont eu du mal à devenir authentique (W. Siemiński, 1979). Les individus ont eu finalement plus de facilité à s'identifier comme faisant partie d'une même communauté à l'échelle de la ville, plutôt qu'à l'échelle de l'*osiedle*<sup>26</sup>. Au delà des volontés idéologiques de construction, la période est marquée par un manque de ressources permettant d'achever ou de commencer les plans d'urbanisme. De la sorte, les plus grands efforts étaient investis dans les services basiques, se répercutant sur l'achat ou le renouvellement d'infrastructures dans de nombreux *osiedla* (F. E. I. Hamilton, 1979), principalement pour ceux situés en périphérie.

Les années 1970 prennent un nouveau tournant (J. Regulska, 1987). Pour la première fois, une véritable planification de l'espace à l'échelle du pays s'est mise en place, car la lente croissance urbaine a été portée responsable des difficultés qu'encourait la croissance économique<sup>27</sup>. Ainsi, les mesures prises – outre la construction de nouveaux logements – se sont tournés fondamentalement sur la densité. En effet, d'une part les nouvelles constructions devaient être plus hautes afin d'accueillir une densité de population plus élevée, permettant de réaliser des économies d'échelle. Par ailleurs, les standards de construction ont été de nouveau minimisés et toutes les économies étaient bonnes à prendre, comme par exemple la construction de cuisine sans fenêtre (G. Węclawowicz, 1988)<sup>28</sup>. Parallèlement, les nouvelles constructions se sont concentrées fondamentalement dans les zones déjà urbanisées où les infrastructures étaient présentes au préalable, ainsi que près des industries. Enfin, les anciennes bâtisses ont été préservées dans le but de réduire la demande de nouvel appartement. Par ce biais, il y a eu une intensification des constructions et ce développement a conduit à l'amélioration des conditions de vie pour un nombre important de Polonais<sup>29</sup> (chauffage, eau courante, sanitaires etc.), ainsi qu'à une certaine homogénéisation de l'espace. En effet, la corrélation entre la composition sociale et les conditions de vie sur certains espaces a été fortement atténuée. Cependant, malgré un optimisme des autorités envers ces nouvelles planifications qui comptaient résorber les problèmes de pénurie de logements avant 1990, il y a eu une persistance d'écart entre les plans et leurs réalisations. Très souvent des projets qui devaient être élaborés dans les centres-villes n'ont jamais vu le jour ou sont restés au point mort en milieu d'élaboration. Par ailleurs, ces économies faites à toutes les échelles ont mis en place un habitat de piètre qualité architecturale et technique, très uniforme dont la taille moyenne des logements ne dépassaient pas 50 m<sup>2</sup> et revêtait une forme « monolithique »<sup>30</sup> (L. Coudroy de Lille, 1995, 2003 ; D. Smith, 1996). Cette planification a laissé peu de place à l'habitat individuel notamment en périphérie, car ce type d'habitat n'était pas valorisé jusque dans les années 1980.

---

<sup>26</sup> Au singulier : *osiedle* ; au pluriel : *osiedla*

<sup>27</sup> J. Regulska précise qu'il s'agit du Sixième Congrès du Parti de 1971 (1987).

<sup>28</sup> L'auteur précise tout de même que, malgré ces économies, ces appartements avaient tendance à améliorer les conditions de vie des polonais (p 137).

<sup>29</sup> G. Węclawowicz rappelle en 1988, que cela a permis notamment de faire disparaître les baraques en bois en centre ville.

<sup>30</sup> A titre d'exemple L. Coudroy de Lille explique qu'en 1960 à Varsovie , les coopératives livraient 80% des logements et en 1989, il s'agissait encore les deux tiers.

Les années 1980 sont marquées quant à elles par un désenchantement du système socialiste qui est alors perçu comme défaillant, car les instances publiques n'étaient finalement pas capables de fournir un logement décent pour chaque citoyen (J. Regulska, 1987). Les pouvoirs publics n'ont en effet pas réussi à résorber les problèmes fondamentaux de cette période : la pénurie de logement, l'augmentation des disparités spatiales dues aux différentes qualités de logements, le vieillissement du parc de logements ainsi que le manque d'infrastructure.

### **1.2.2. La production de logement : une pénurie constante**

Toute la période à partir de la reconstruction d'après guerre jusqu'à la fin des années 1980 est caractérisée par une pénurie de logement : la demande augmentant plus vite que la réserve du nouveau stock (J. Regulska, 1987 ; M. Ciechocinska, 1987). En effet, l'accès au logement est passé d'une demande effective liée au marché de l'immobilier (et à ses fluctuations) à un droit universel et par ce biais, la demande de logements s'est donc énormément élargie. Le logement a été ainsi perçu comme une récompense sociale. Pour étayer son propos I. Szelenyi (1983) relève une citation de Scott Greer<sup>31</sup> : « Si quelqu'un considère son logement comme une récompense sociale, si quelqu'un se considère comme un travailleur acharné, un citoyen honnête méritant une reconnaissance dans les autres sphères d'activité, mais ne peut toujours pas obtenir un logement adéquate, alors il se sent dupé. »<sup>32</sup> Une part de la pénurie s'explique alors par le sentiment d'insatisfaction des habitants, car le logement était devenu un bien qui leur était dû. Cependant, il n'était pas seulement possible d'expliquer cette pénurie par une simple manière de penser différente de la question du logement, d'autres facteurs sont à prendre en compte. En effet, premièrement, cette période est marquée par un exode rural et des transformations démographiques importantes faisant exploser la population des villes et se répercutant sur le parc de logement. Deuxièmement, le système économique socialiste a lui-même créé un dysfonctionnement structurel. En effet, l'Etat investissait principalement dans les secteurs dits « productifs » et le secteur immobilier en tant que « non productif » était peu financé ne permettant pas son développement. Troisièmement, la situation s'est renforcée à cause notamment au lent développement des technologies de construction et à l'emploi de méthodes extrêmement coûteuses. A cet égard, la rentabilité pour l'Etat de construire des logements n'étaient pas très importante (car le secteur de l'habitat n'était pas productif). En effet, les loyers étant devenu artificiellement bas, il n'était plus économiquement intéressant d'en produire.

### **1.2.3. Les inégalités du marché immobilier : des conditions de logements semblables ?**

La standardisation de l'espace habitable a eu un impact direct sur la vie des Polonais (J. Regulska, 1979), notamment dans les années 1970. Le logement ne se construisait donc plus pour un groupe social défini, mais pour toute la société (G. Węclawowicz, 1988). Ce faisant, ce n'est plus le niveau de production et le jeu des classes qui façonnent l'espace socio-spatial, mais la

---

<sup>31</sup> Greer S., 1966, « Problems of Housing and the Renewal of the City », [in:] H. S. Becker (dir.), *Social Problems*, New York, John Wiley, pp. 517 – 548. (citation p. 519)

<sup>32</sup> "If somebody regards his housing situation as a social reward, if somebody regards himself as a hard-working, honest citizen worthy of recognition in all other spheres of activity, but still cannot obtain adequate housing, then he feels cheated"

politique de la ville définie par le système des lois, ainsi que par les décisions formelles ou informelles du pouvoir qui décidaient du lieu où vivaient les individus. L'application de la loi limitant le nombre de m<sup>2</sup>/pers., le nombre de pièce selon la taille de la famille ont dans les premiers temps été assez difficiles à accepter par la population, car cela incluait l'expropriation de certaines familles de leurs logements. Les normes dépendaient principalement de la profession et variaient selon les périodes<sup>33</sup> d'une ville à l'autre fortement dépendantes du volume de logements disponibles<sup>34</sup>. L'expropriation totale était un fait rare, généralement il s'agissait de « co-locations forcées », surtout en ce qui concernait les grands appartements bourgeois, où la cuisine et la salle de bain étaient partagées (L. Coudroy de Lille, 1995, 2006). Toutefois, ces situations ont créé de si fortes tensions que les autorités ont dû déclarer qu'il s'agissait d'une situation temporaire d'après guerre (I. Szelenyi, 1983). Ainsi, les familles qui quittaient une partie du logement étaient rarement remplacées. Par ailleurs cela a créé des stratégies de regroupement familial : plutôt que de partager un appartement avec des inconnus, deux, voire trois générations, familles proches ou éloignées se regroupaient sous le même toit. La vie quotidienne s'articulait donc différemment, et même si le modèle socialiste prônait la famille nucléaire (1 logement = un ménage), il n'était pas rare de retrouver, par la force des choses, plusieurs ménages dans un même logement, dont le caractère « provisoire » se prolongeait assez aisément sur plusieurs années. Par exemple, les appartements occupés par deux ou plus de ménages à Varsovie en 1978, étaient 65 400, soit 12,7% des appartements (M. Ciechocinska, 1987), de la sorte un cinquième des appartements était surpeuplé vivant dans des logements d'une à deux pièces<sup>35</sup>.

En outre, les familles propriétaires du logement, devenaient locataires de l'appartement, les locataires restaient locataires, mais les loyers devenaient très modérés ne dépendant plus d'une localisation particulière, mais de la taille du logement et des revenus de la famille (I. Szelenyi, 1983). La location (ou « ancienne possession ») de plus d'un logement était interdit. En revanche, les familles qui n'avaient pas de logements ou qui étaient logées dans de mauvais appartements s'inscrivaient sur une file d'attente pour un logement sans grand espoir d'accéder à un meilleur. Comme le souligne L. Coudroy de Lille (2002), dès les années 1970, les enfants étaient inscrits dès leurs naissances sur la liste d'attente. Celle-ci pouvait dépasser une dizaine d'années, surtout pour les personnes qui arrivaient dans les grandes villes et dont l'immigration était peu justifiable.

Ce manque de logement obligeait également un nombre important de jeunes adultes à vivre chez leurs parents, même après leurs mariages. Certains ont ainsi échangé avec leurs grands-parents pour que ces-derniers retournent vivre avec leurs enfants, soit récupéraient le logement après leurs décès (J. Dangschat, 1987). La mobilité résidentielle était ainsi réduite. Compte tenu de cette paralysie, les occupants des logements jouissaient d'un statut de propriétaires restant dans

---

<sup>33</sup> M. Ciechocinska (1987), étudiant les logements à Varsovie durant la période 1950 -1985, a perçu une première période où les autorités ont diminué le métrage des logements jusqu'au milieu des années 1960 (entre 35 et 45 m<sup>2</sup>), une seconde à partir des années 1970, où le métrage est passé à 55, voir 60 m<sup>2</sup>. En 1978, la taille moyenne des appartements était de 44.6 m<sup>2</sup> et comptait 2,8 pièces (dont la cuisine), sachant que plus les appartements étaient grands, moins ils étaient nombreux.

<sup>34</sup> Comme le rappelle M. Cichocinska (1987), dans des cas extrêmes, cela pouvait être de 7 à 11 m<sup>2</sup> par personnes.

<sup>35</sup> Le surpeuplement était comptabilisé lorsque qu'il y avait plus d'une personne par pièce (la cuisine exclue)

ses logements presque à vie. A cet égard, L. Coudroy de Lille (2002) parle d'occupants « marqués par la fatalité ». « Cette mobilité réduite, l'assurance de pouvoir demeurer à vie dans un logement à un prix symbolique, l'extrême rareté des expulsions – faute de parc de relogement, ont forgé une attitude d'enracinement : très rarement propriétaires « vrais », les citoyens n'en considéraient pas moins que l'appartement qui leur était attribué était « à eux ». Le sentiment d'appropriation individuelle du logement résulte d'une pratique plus que d'un droit » (p. 28).

En Pologne, la production de logements urbains fut prise en charge par l'Etat dans un premier temps (tout au long des années 1950), puis celui-ci s'est déchargé en partie sur les coopératives à partir des années 1960, pour être enfin presque exclusivement confié à ces dernières à la fin du régime. Ceci a été une des spécificités du système polonais par rapport à ces pays voisins socialistes. Les choix d'attribution de logements et leur gestion se faisait par trois voix distinctes : la coopérative<sup>36</sup>, la commune ou l'entreprise<sup>37</sup>, mais restaient sous un étroit contrôle de l'Etat. Les habitants ne choisissaient donc pas le lieu de résidence, mais employaient des stratégies afin que leur soit attribué un meilleur logement (connaissances, pots-de-vin, situation dans le Parti, etc.). Par ailleurs, la régulation des zones résidentielles se faisait en partie par les échanges d'appartements (J. Musil, 1975 ; D. M. Smith, 1996) qui permettaient aux habitants de « troquer » leur logement contre un autre. Elle a été dans un premier temps interdite par les autorités, mais pensant qu'il s'agirait d'un bon moyen de régulation, l'interdiction a été levée moyennant par ailleurs une taxe d'échange (M. Ciechocinska, 1987). Cette régulation était tout de même ralentie, puisqu'il fallait que les deux « locataires » s'accordent pour cet échange, où la différence qualitative était compensée par une somme d'argent plus ou moins importante. Face à la multiplication de ces situations, l'Etat a décidé de durcir ce processus et vers la fin de la période ces échanges ont surtout concerné les individus les mieux positionnés socialement et politiquement, ainsi que les plus influents qui ont amélioré leurs situation par l'échange d'appartements, « les autres [étaient] laissés où ils étaient »<sup>38</sup> (*Ibid.*, p. 23).

Ces différents points jusqu'ici développés, ont ainsi accéléré l'uniformisation des conditions de logements, et ont conduit plus particulièrement à « une homogénéisation sociale des populations hautement diplômées » (L. Coudroy de Lille, 2002, p. 26). L'habitat ne se construit plus selon les groupes sociaux, mais pour la société dans son ensemble (Węclawowicz, 1988). Ainsi, comme le relève L. Coudroy de Lille (2002), une dynamique sociale est ainsi perceptible dans les *osiedla* où la part des classes supérieures est plus élevée, alors que dans les *osiedle* ouvriers, on remarque sans conteste « un repli des habitants sur la cellule d'habitation » où les espaces publics sont particulièrement dégradés et où les coopératives investissent peu.

Les espaces urbains durant le socialisme se sont fortement différenciés des villes capitalistes à la même période. Les décisions principales en matière d'urbanisme étaient prises au niveau de l'Etat, qui privilégiait principalement les investissements dans le secteur de l'industrie, abolissant du même temps la propriété privée, favorisant la standardisation de l'habitat et

---

<sup>36</sup> Logements dit de propriété coopérative : « spółdzielne własnościowe »

<sup>37</sup> Logements communaux.

<sup>38</sup> « the rest are left where they were »

développant les infrastructures publiques à l'échelle des quartiers résidentiels (*osiedle*). Par ce biais, la structure interne de la ville socialiste était devenue spécifique. Les zones d'habitation étaient plus lâches avec des quartiers résidentiels composés de grands ensembles non loin des zones industrielles pour faciliter les déplacements domicile-travail. Par ailleurs, la politique en matière de logement menée durant cette période essayait de rendre les chances équitables entre les habitants. De cette façon, une certaine homogénéisation des conditions de vie a été perceptible tout le long de la période.

Malheureusement, les inégalités résidentielles ont perduré en partie à cause de la pénurie structurelle de la construction immobilière rendant difficile l'acquisition d'un nouveau logement. A cet égard les résidents ont usé de stratégies diverses afin qu'un logement leur soit attribué, comme la cohabitation intergénérationnelle, l'entrée au Parti, ou encore les échanges d'appartements entre différents ménages. La période socialiste n'a donc pas fait disparaître les inégalités entre les habitants d'une même ville et le modèle socialiste a très vite montré ses limites en matière d'équité. Au début des années 1980, les pouvoirs publics ont marqué un certain relâchement envers le secteur de l'habitat à cause notamment de son incapacité à le financer. Il est alors devenu possible d'acheter un logement si les locataires étaient relogés, ou bien encore de construire une maison individuelle sur un terrain préalablement acheté. Ces allègements progressifs de la main mise de l'Etat n'ont pourtant aucune commune mesure avec les bouleversements qui ont eu lieu dans ces espaces après la chute du mur de Berlin provoquant une révolution urbaine incroyable et sans précédent.

## **2. La période transitoire : une nouvelle révolution urbaine**

La phase de transition a été un processus complexe dont l'initiative politique s'est mise en place en quelques semaines, voire quelques mois, englobant les changements administratifs (M. Ziółkowski, 1999 ; A. Zborowski, 2005). Elle a été suivie des réformes économiques qui ont transformé l'économie socialiste en économie de marché (A. Zborowski, 2005 ; K. Stanilov, 2007a). Cette seconde initiative a duré plusieurs années et dépend de la situation intérieure de chaque pays, cependant il est possible de repérer son avancé durant les années 1990. La troisième étape connue de cette période transitoire s'attache aux changements sociaux qui découlent des deux premiers et notamment aux changements dans la structure socioprofessionnelle, des styles de vies ainsi que du rapport à la famille et au monde. Cette étape prend bien plus de temps que les étapes précédentes, car elle demande un changement des mentalités qui ne s'effectue pas rapidement et s'initie principalement à la fin des années 1990 et au début des années 2000. Un nombre important d'auteurs, analysant la transition de façon générale, s'arrêtent à ces trois aspects en expliquant qu'à l'issue de ces transformations, ces pays auront fini leur période transitoire. Mais jusqu'où et surtout jusqu'à quand, cette période sera-t-elle terminée ? Quand le PIB/habitants et les salaires seront aussi élevés que celui des pays d'Europe de l'Ouest, comme semblent le

souligner les économistes ? Ne serait-il pas plus judicieux d'en chercher les finalités ailleurs et notamment dans le fait urbain ? Si l'on se réfère à la célèbre phrase d'H. Lefebvre (1974) : « l'espace (social) est un produit (social) » (éd. 2000, p. 39), il y a de forte chance pour que l'espace urbain soit la dernière pierre angulaire de la phase transitoire. Or plus de 20 ans après la chute du régime socialisme, vers quelles avancées sommes-nous de cet espace et quelle image de la société nous renvoient-elles ?

## **2.1. Vers une nouvelle ville capitaliste : la ville post-socialiste**

De la même manière que le terme « ville socialiste » faisait débat dans les années 1970 - 1980, celui de « ville post-socialiste » continue la polémique. Les deux termes paraissent plutôt proches, or l'utilisation du second à la manière du premier biaise sa conceptualisation. Alors que la « ville socialiste » englobe un concept général où les villes assujetties aux mêmes lois, aux mêmes réglementations (à quelques différences près) dont l'idéologie générale provenait de Moscou ; la « ville post-socialiste » ne prend son appellation que de la période de changements dans laquelle elle se situe (S. Liszewski, 2001) et non pas dans un modèle général. Il n'existe pas une ville post-socialiste type. Ce qui pouvait être constaté pour la ville socialiste est bien moins vrai pour la ville post-socialiste : chaque grande ville de l'ancien bloc de l'Est est sujette à des règles relatives aux pays dans laquelle elle est située beaucoup plus profondément qu'auparavant. Chaque Etat étant libre de ces propres décisions politiques, économiques et sociales, la période de transition débutant en 1989 façonne des espaces urbains de structures et de fonctionnements différents dont les caractéristiques deviennent propres à chaque pays, voir chaque région. La ville post-socialiste est en définitive la résurgence de la ville capitaliste, dont la caractéristique ne prend forme que dans la temporalité dans laquelle elle prend naissance, en l'occurrence après 44 ans de socialisme. Par ce passage volontaire d'un équilibre à l'autre qui a été pour le moins rapide, quelques chercheurs, dès le début des années 1990, prévoient et reconnaissent des comportements et des processus urbains proches de ce qu'y ait apparu en Amérique du nord ou en Europe de l'Ouest (K. Stanilov, 2007a). Les réponses à ces questionnements sont restées flous pendant plusieurs années, alors même que le processus de transition était en marche. Aujourd'hui, par le temps écoulé depuis le changement de régime, il est possible de donner quelques réponses à ces questionnements.

### **2.1.1. La transition : quid agis ?**

La période de transition en Pologne est liée à des processus aussi bien externe qu'interne. Les processus externes se situent dans un contexte historique spécifique qui est la chute de l'U.R.S.S., la chute du rideau de fer symbolisée par le mur de Berlin et la nouvelle dépendance de ces pays à l'Europe de l'Ouest (A. Zborowski, 2005). Ce contexte historique externe est accompagné d'un contexte interne à la Pologne non négligeable qui a permis la « réussite » de la transition : entre autres, la crise idéologique communiste, le renouveau de la conscience nationale, l'insuffisance de l'économie etc. (W. Stankiewicz 2004 : cité par A. Zborowski, 2005).

La transition se répercute trois aspects : l'Etat, la société et l'économie (J. Parysek, 1998, E. Wnuk-Lipinski, 1999). On passe ainsi d'un Etat à un parti unique à un Etat aux partis multiples, d'une démocratie du « peuple » à une société citoyenne, ainsi que d'une économie autoritaire de type paternaliste à une économie de marché libre. Ces trois aspects évoluent et se distinguent de la période socialiste selon leur organisation, leur structure et leur fonctionnement. Au-delà d'une organisation démocratique de l'Etat incluant la rivalité multipartite, sa structure passe d'un système centralisé à une hiérarchie verticale claire et fonctionnant dorénavant selon un modèle de démocratie classique. Par ailleurs, la société qui n'était pas libre de ces mouvements, s'organise de plus en plus en entités ; elle se diversifie également et est marquée par une plus forte polarisation sociale et économique (G. Węclawowicz, 1999 ; I. Szelenyi, 1996), alors qu'auparavant, selon J. Parysek (1998), la polarisation s'effectuait entre le pouvoir et la société ou encore entre les membres du parti et les non-membres. Cette société dans son fonctionnement gagne en liberté individuelle politique et religieuse et s'auto-organise en contraste à la période socialiste. Enfin, l'économie dans son mode d'organisation se privatise alors que durant la période précédente le secteur public dominait (fin des monopoles d'Etat) ; les entreprises gagnent en autonomie fonctionnant selon les règles du marché mondialisé où l'Etat n'intervient plus qu'à la marge.

Ces changements ont également une forte temporalité, chaque processus n'apparaît donc pas en même temps. La succession des changements selon les secteurs (économique, politique, social et culturel) a notamment été établie par M. Ziółkowski (1999) pour la période 1989 – 1997, puis par A. Zborowski (2005) pour la période 1998 – 2003 dont la succession des changements suit un ordre particulier. Les années 1990 sont en effet principalement marquées par les changements politiques et institutionnels. Puis ont été suivies par les changements institutionnels au sein du secteur économique. Les comportements de masse ont également évolué en adéquation avec ces changements institutionnels, par exemple par la mise en place de nouvelles habitudes de consommation. La stratification sociale a également beaucoup évolué surtout par la disparition de certaines professions et par la création de nouvelles. Cependant, selon M. Ziółkowski (1999), durant cette période, les changements sociaux liés à la composition familiale et à la religion ne se transforment pas radicalement, car les comportements sociaux n'ayant pas encore intégrés les changements économiques. Enfin, les institutions éducatives n'évoluent que très peu, restant en retrait des changements dans un premier temps. La période suivante, analysée par A. Zborowski (2005), est selon l'auteur quelque peu différente, car le système politique évolue encore, mais de manière moins importante que durant les années 1990. Par ailleurs, la mise en place d'un système économique, accompagné des lois qui lui sont relatives ne font pas non plus l'objet de changements aussi radicaux que durant la première décennie. Seul le secteur de la consommation a tendance à se transformer encore fortement. La stratification sociale quant à elle ne se modifie plus autant que durant les années 1990 sur un plan institutionnel, mais ceux-ci ont un impact direct sur la société polonaise dans son ensemble durant les années 2000. En outre, les changements sociaux par rapport aux configurations familiales ainsi que les comportements religieux ne sont pas encore affectés par le changement de régime. Enfin, les institutions

éducatives à partir des années 2000 se modifient fortement et sont redéfinies, en partie parce que de nouvelles professions ont vu le jour durant la décennie précédente.

Les changements survenus ces dix dernières années confirment les analyses précédentes. Les transformations institutionnelles concernant le système politique et le secteur économique ne sont plus aussi prononcées. Seuls les comportements de masse sont encore en redéfinition. Ce sont encore une fois les ces derniers qui évoluent. Par ailleurs, les instances éducatives quant à elles sont toujours dans un processus de renouvellement et de transformation aujourd'hui, notamment par la constante révision du baccalauréat ou encore l'ouverture ou la fermeture d'établissements supérieurs privés. Enfin, les changements sociaux liés la composition familiale, ainsi qu'à la religion commencent à se modifier et à être questionnés, notamment à travers les médias.

### **2.1.2. La transition : seule cause des bouleversements ?**

Ces changements sont loin d'être seulement le résultat de la période transitoire qu'a vécu la Pologne ces vingt dernières années. D'autres processus sont en jeu. Les sociétés d'Europe centrale sont ainsi exposées outre la transition d'un système socialiste à un système capitaliste, à la modernisation, à la mondialisation ainsi qu'à la métropolisation (J. Parysek, 1998 ; G. Węclawowicz, 1999 ; A. Zborowski, 2005 ; J. Musil, 2005).

La modernisation fait appel aux changements politiques, sociaux et économiques liés aux processus d'industrialisation, qui par l'avancée technique a transformé la société pré-industrielle en société industrielle. Les changements fondamentaux liés à ce processus est la croissance urbaine, l'exode rural, l'apparition de la famille nucléaire, la transformation de la structure professionnelle, l'augmentation de l'importance de la connaissance, la démocratisation des institutions publiques ainsi que l'apparition de l'Etat providence. Ce processus de modernisation est apparu au début du XX<sup>e</sup> siècle pour les pays d'Europe de l'Ouest, alors qu'il a été retardé dans les pays de l'ancien bloc de l'Est par les quarante-quatre ans de socialisme. Les transformations contemporaines ont permis de corriger et de finir ce processus de modernisation initiée au début du siècle. M. Ziółkowski (1999) qualifie notamment ce phénomène de « modernisation accélérée ».

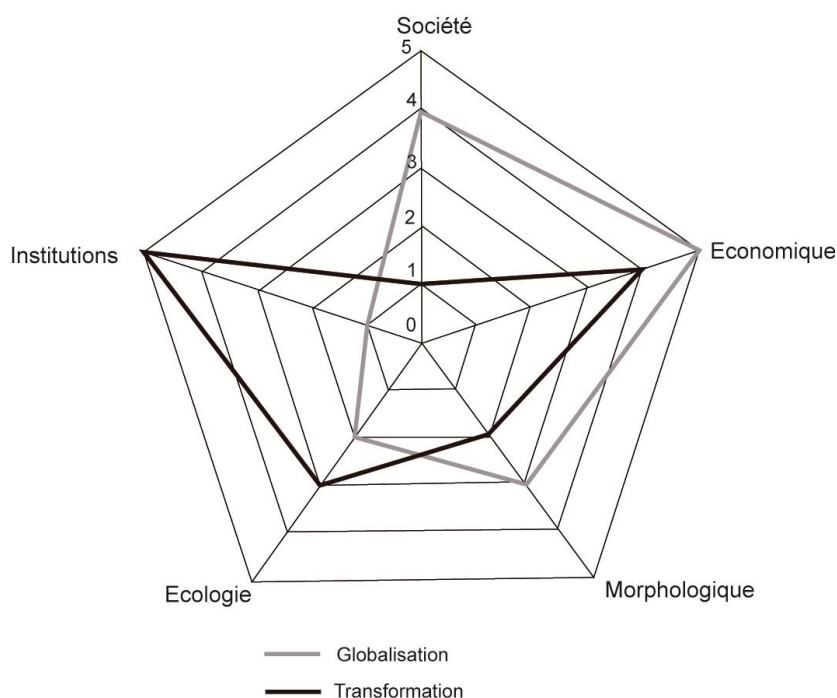
Le processus de mondialisation de l'économie quant à lui n'intervient pas durant la période de transition comme correcteur d'un quelconque retard, mais est un phénomène qui touche tous les pays du monde sans exception, et en l'occurrence, la Pologne n'est pas épargnée entrant dans ce processus au même moment que les autres parties du monde. Il est bien difficile par ce biais de définir ce qui est relatif au passage d'un système à un autre ou à la mondialisation, car celle-ci n'interfère pas seulement dans l'économie mais impacte directement l'espace urbain (J. Musil, 2005 ; A. Zborowski, 2005). En effet, ce phénomène a conduit à la concurrence des régions urbaines entre elles et par ce biais les polarisations spatiales sont plus fortes. Le système des villes en Europe centrale a évolué. L'importance de Moscou a faibli très fortement pour laisser place à Berlin (S. Conti, 1995 ; J.G. Ditter, 2004 ; L. Bourdeau-Lepage, 2004). Les régions urbaines ne sont pas les seules touchées par ce changement de configuration, mais l'espace intra-urbain présente également ces divergences par de fortes disparités entre les populations dont la



polarisation sociale devient de plus en plus importante (G. Węclawowicz, 2003, 2007). Par ailleurs, la mondialisation est également très fortement liée à l'Européanisation dont le processus d'intégration permet à la Pologne de se développer plus fortement.

Chacun de ces processus (transition et mondialisation) ont un impact direct sur les transformations apparues ces dernières années, mais n'influencent pas de manière semblable les différents domaines de développement du milieu urbain (Figure 4). Selon A. Zborowski (2005), la transition à proprement parler a surtout eu une influence importante sur les institutions et sur l'économie, quelque peu sur l'écologie, un peu moins sur la morphologie et seulement très peu sur la société. A l'inverse, la mondialisation a eu un fort impact principalement sur l'économie et la société, quelque peu sur la morphologie et un peu moins sur les institutions et le secteur de l'écologie.

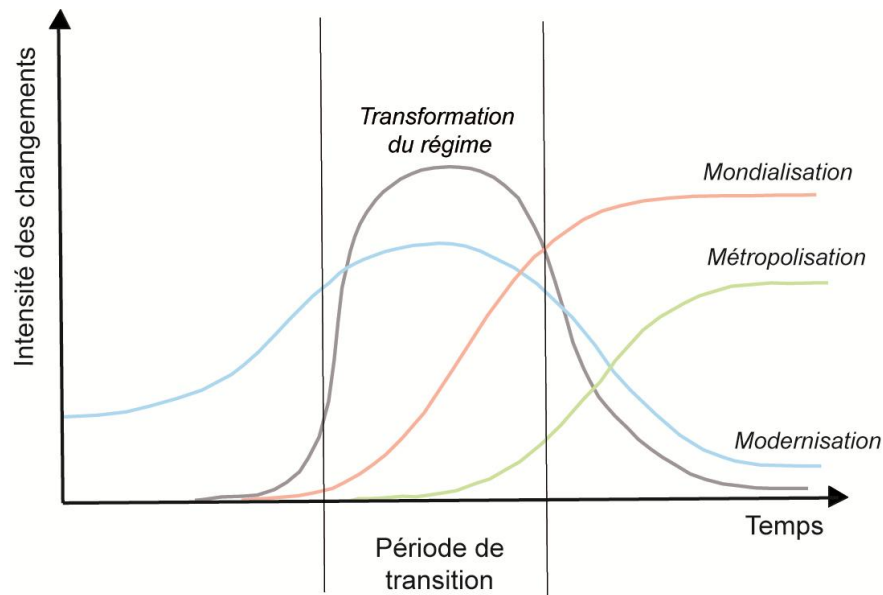
**Figure 4. L'influence des processus de transformation et de mondialisation sur les changements selon le domaine de développement de la ville**



*Source : A. Zborowski, 2005, p. 118*

Enfin, le phénomène de métropolisation est fortement lié à celui de la mondialisation. Les capitales d'Europe centrale sont devenues d'importants pôles de concurrence dans le réseau urbain. Varsovie en l'occurrence présente un fort potentiel (G. Weclawowicz, L. Coudroy de Lille, 1998). La Figure 5 ci-après, présente à quel point ces transformations sont dissociables les unes des autres. Selon A. Zborowski (2005), il est préférable de parler de « cascade de transformations » qui prend en compte différents courants venant de plusieurs sources.

**Figure 5. Processus de développement des villes en Europe Centrale dans la perspective des processus de transformation**



Source : A. Zborowski, 2005, p. 114

La temporalité des transformations est donc un facteur important du développement de ces espaces et la transition n'est pas la seule cause des changements survenus depuis 1989. Cependant malgré que ceux-ci soient de nature différente et qu'ils aient impulsé un nouveau souffle à l'espace urbain celui-ci est tout de même entravé par les héritages de la période socialiste.

### 2.1.3. Le poids du passé ou les sentiers de dépendance (*path-dependence*)

En Pologne, tout comme dans de nombreux pays de l'ancien bloc de l'est, l'espace urbain a été un des instruments utilisés afin de se convertir au capitalisme. Ainsi, de nombreux symboles du libéralisme sont très vite apparus dans les paysages urbains polonais afin d'oublier le passé et faire place à l'avenir. Cependant, il est vite apparu qu'ils ne peuvent pas effacer ou remplacer la forme urbaine qui a été construite et qui s'est accumulée durant la période socialiste (K. Stanilov, 2007a).

Il est en effet illusoire de penser que la période socialiste aura tendance à disparaître après une période de transition plus ou moins longue. D. Stark (1992b) est le premier à avoir pointé du doigt l'oubli général du lourd passé socialiste impossible à gommer que ce soit dans l'identité politique qu'en économie. Ce principe est reconnu dans les pays anglophones sous le terme de *path-dependence* difficilement traduisible en français par le « sentier de dépendance ». Ce concept a été utilisé la première fois par l'économiste Paul David en 1985. L'auteur prône alors que malgré le fait que le clavier dvorak soit plus ergonomique que le clavier qwerty, les entreprises n'ont pas investi dans ce nouveau modèle, car les coûts d'adaptation auraient été trop élevés pour que les employés se familiarisent avec celui-ci. Si l'on applique ce phénomène aux jeunes économies des pays d'Europe centrale, le même processus est en place. En effet, les « sentiers de dépendance » du système socialiste ont été très lourds de sorte que les premières années ont subi

de grandes difficultés structurelles expliquant la longueur du processus dans lequel se sont engagés ces pays.

La structure urbaine en cours de transformation de la même manière que les structures économiques ou politiques recèle de « sentiers de dépendance » créant des situations hybrides où se superposent ces modèles antagonistes. Ainsi, l'espace urbain polonais, comme celui des autres pays d'Europe centrale et orientale fonctionne avec cet héritage soit en continuité, soit en opposition, mais en aucun cas sans lui.

#### **2.1.4. La fin d'un processus ?**

Le processus de transition serait-il révolu ou quand prend-t-il ou prendra-t-il réellement fin ? Ce sont des questions auxquels les chercheurs ont voulu répondre dès la fin des années 1990. Hypothétiquement, la fin du processus se produirait au moment où ces pays « rattraperaient » les pays d'Europe de l'Ouest (M. Ziółkowski, 1999). A. Kojder (1999a ; 1999b) expliquait que tant que l'on utilise le présent pour décrire la transformation, cela signifie qu'elle est toujours en cours (« il se passe » au lieu d'« il s'est passé »). En l'occurrence en 1999, la majorité des chercheurs s'accordaient sur le fait qu'elle était toujours en cours (G. Węclawowicz, 1997).

Ces questions sont d'autant plus difficiles que les changements survenus dans les espaces urbains ne sont pas seulement dus au passage d'un système à un autre mais entrent dans le contexte complexe de la mondialisation. De plus ce questionnement ignore le simple fait que tout en Europe de l'Ouest est également « en cours » d'évolution (*in flux*) (G. Enyedi, 1998, p 9). La situation des pays n'est pas figée. La crise économique de 2007 en est le parfait exemple, car de nombreux économistes projetant le rattrapage économique de ces pays dans un laps de temps plus ou moins long n'avaient pas pris ce fait en considération si bien que le « rattrapage » ne s'effectuait plus sur un temps aussi long. Or, que le pronostique soit bon ou mauvais il est difficile aujourd'hui de savoir où en sera la situation économique de la Pologne dans quelques années, tant celle-ci est devenue dépendante et interdépendante aux aléas mondiaux. Comme le rappelle M. Ziółkowski (1999), le pays continuera son développement cherchant une meilleure place sur l'échiquier mondial mais il est impossible de présager du degré de son évolution à l'avenir.

Enfin, l'idée de « rattrapage » est mal venue, car il est peu probable que les pays d'Europe centrale se calque exclusivement sur le modèle d'Europe occidentale : « Les pays d'Europe de l'Ouest ont servi de modèle à l'Europe centrale durant des centaines d'années. Ils ont toujours été les pionniers, une source d'auto-renouvellement de nouvelles idées et d'institutions. Par ailleurs, l'Europe centrale est une région indépendante aussi bien au sens culturel qu'au sens historique. Certaines fois, elle était proche de l'Europe de l'Ouest et à d'autres moments elle en était plus éloignée, mais ces deux régions n'ont jamais fait qu'une »<sup>39</sup> (G. Enyedi, 1998, p. 10 – 11). Ainsi, la recherche de la fin de la transition est un faux débat apportant de fausse réponse. Le fait

---

<sup>39</sup> “Western Europe has been serving as Central Europe’s model for more than a thousand years. It has been serving as Central Europe’s model for more than a thousand years. It has always been the pioneer, a self-renewing source of new ideas and institutions. On the other hand, Central Europe is an independent region in a distinctively cultural, as well as historical, sense. At times it way has become closer to Western Europe, at other times it drifted further away, but the two regions have never become one”

important est donc d'étudier les transformations qu'elle a pu engendrer ou qu'elle engendre encore dans l'espace urbain et non pas d'en chercher sa finalité dans le temps.

## 2.2. Les transformations urbaines à la lumière de la transition

### 2.2.1. Un phénomène difficilement appréhendable durant les années 1990

Il existe une vaste bibliographie concernant les transformations urbaines qui se sont opérées dans les pays d'Europe centrale après 1989. Les premières analyses datant des années 1990 (I. Szelenyi, 1996 ; G. Enyedi, 1998 ; U. Sailer-Fliege, 1999 ; ou plus spécifiquement sur la Pologne : G. Węclawowicz, 1996 ; E. Biderman, 1998) présentent principalement les causes de ces changements (le passage d'un régime à l'autre) tout en analysant les premiers signes de ces transformations urbaines, essayent hypothétiquement de définir la ville post-socialiste. I. Szelenyi (1996) et G., Węclawowicz (1996) furent ainsi les premiers d'une longue série d'auteurs à essayer de définir et de décomposer les transformations urbaines après 1989. Cependant, la précocité de ces parutions ont permis simplement d'effectuer des suppositions sur ces transformations. G. Węclawowicz précisait notamment « qu'au moment de l'écriture (1994), les politiques urbaines n'ont pas encore été formulées de façon explicites »<sup>40</sup> (p. 79). A cet égard son analyse, même si générale, était pertinente car il annonçait les grands changements politiques, économiques et sociaux qui devaient avoir un impact sur l'espace dans les années à venir. Il mettait en valeur comme point central du changement de la structure urbaine, le retour de l'importance de la propriété privée (notamment par l'augmentation du nombre d'acteurs en compétition dans l'espace). De plus, la décentralisation était également pour l'auteur fondamental, dans le sens où les collectivités locales reprenaient un certain pouvoir sur l'aménagement de leur territoire. Ensuite, l'auteur observait une augmentation des différenciations sociales et spatiales, ainsi qu'une transformation des structures de l'emploi passant de la domination de l'industrie à celle du secteur tertiaire. Par ailleurs, le paysage urbain commençait à se modifier notamment par l'architecture des nouvelles constructions. Enfin, il repérait une transformation des valeurs et des symboles, modifiant les rapports des individus à la ville. Ainsi, le passage d'un régime à l'autre à eu un impact direct sur la structure sociale de l'espace urbain de sorte qu'une polarisation sociale était déjà à cette date perceptible, notamment par l'apparition de la pauvreté et de la marginalisation.

I. Szelenyi quant à lui a questionné notamment la fin de ce qu'il appelait durant le socialisme la sous-urbanisation (ang. *under-urbanization*, voir la partie 1.1.1. dans ce chapitre), dans le sens où il a supposé que la ville accueillerait de plus en plus de population venant des campagnes pour de multiples raisons économiques comme par exemple la disparition virtuelle du marché du CAEM<sup>41</sup>. Il constatait également que les retombées de l'expansion du secteur tertiaire

---

<sup>40</sup> "Since the beginning of the democratic transformation in 1989 up to the time of writing (1994), no explicit urban policies have been formulated"

<sup>41</sup> Conseil d'assistance économique mutuelle : Organisation d'entraide économique entre les pays de l'ancien bloc communiste qui avait été mis en place par Staline en 1949.

sur l'espace urbain étaient comparables aux dynamiques de croissance des villes du Tiers-monde. Par ailleurs, tout comme G. Węclawowicz, il a observé une augmentation de la marginalité durant cette période notamment par l'apparition de la prostitution et de sans-domicile-fixes ainsi que de la montée de la criminalité. De ce point de vue, il pensait ainsi y reconnaître le modèle urbain de la ville américaine, notamment par l'apparition d'une nouvelle dynamique d'étalement urbain principalement pour accueillir les populations les plus riches dans des maisons individuelles, alors que le centre-ville devenait la zone de la marginalité. Son étude extrêmement générale n'est pourtant plus aujourd'hui tout à fait pertinente, car les changements qui se sont effectués au début des années 1990 ont été extrêmement chaotiques et quelque fois seulement transitoires. Par ailleurs, de grandes divergences de développement entre les pays étaient visibles suivant la politique de transition que chaque gouvernement avait adoptée à tel point qu'il n'est pas possible de dresser un schéma commun de conséquences sur la structure urbaine entre les pays de l'ancien bloc de l'Est.

L'analyse de G. Enyedi (1998) deux ans plus tard restait encore extrêmement générale et hypothétique. L'auteur y relatait principalement les causes des changements qui apparaissent dans l'espace urbain et expliquait peu les conséquences sur la structure urbaine. Ainsi, selon l'auteur, les transformations urbaines proviennent de plusieurs facteurs : la destruction des anciennes connections économiques ainsi que de la création de nouvelles liaisons orientées vers l'économie du marché ; de la croissance du secteur privé provoquant de nouvelles inégalités géographiques au sein de la ville ; de l'émergence des économies locales et de l'établissement de gouvernements locaux (permettant aux villes de retrouver leur pleine possibilité de décider de leur développement et de la direction des aménagements futurs) ; de la réintroduction de la propriété privée favorisant la transformation de la société urbaine ; et enfin d'une polarisation sociale de plus en plus marquée à cause des inégalités de revenus grandissantes. Par ailleurs, l'auteur ajoute à ces causes générales, celles touchant plus particulièrement le secteur de l'habitat. L'environnement du secteur de la construction immobilière s'est en effet fortement modifié notamment par la mise en place de la propriété privée et par la dissolution du rôle prépondérant de l'Etat jusqu'alors. Enfin, l'auteur retenait la fin de l'isolement des villes au niveau international comme booster des changements en leur sein, car ainsi elles entrent dans une compétition économique importante notamment dans le but d'attirer des investissements étrangers et des entreprises de toutes sortes.

A la même date, E. Biderman (1998) présentait une meilleure compréhension de ces changements urbains et notamment cherchait leur résultat direct sur la structure urbaine plus particulièrement polonaise. Il étudiait d'une part les causes du non développement des grandes villes polonaises avant 1989 entravant les premières années de la transformation et d'autre part, il établissait ainsi des hypothèses concernant les changements touchant principalement la structure urbaine. Ces hypothèses ont l'avantage contrairement aux deux premières analyses (I. Szelenyi, 1996 ; G. Enyedi, 1998) d'approfondir les directions qu'entreprenaient les changements urbains durant les années 1990. Les premières transformations visibles dans ces espaces urbains selon lui s'apparentaient au comblement des espaces vides du fait de la capitalisation des terrains. Ce comblement s'est accompagné d'une intensification des terrains constructibles et d'un

assainissement des espaces dégradés à haute valeur marchande. De plus, les fonctions urbaines se sont diversifiées et les espaces ne sont plus monofonctionnels (par exemple les zones résidentielles accueillent dorénavant des commerces). Par ce biais, les fonctions commerciales de la ville ont été revitalisées et modernisées. En outre, l'abandon de certains secteurs économiques a favorisé la destruction ou la reconversion de certains lieux comme par exemple les zones industrielles. Par ailleurs, les villes ont accueilli de nouvelles constructions comme la maison individuelle, mais aussi de nouveaux immeubles collectifs dont l'architecture est différente de la période précédente, et dont les financements pour la construction et les manières de les gérer ont également changé. Enfin, les transformations urbaines n'ont été et ne sont ni planifiées ni coordonnées.

Cette analyse peut être complétée par celle d'U. Sailer-Fliege (1999), réalisée un an plus tard qui généralise les changements structurels de la ville post-socialiste durant les années 1990 pour tous les pays. L'auteure essaie ainsi de caractériser les spécificités de la ville post-socialiste par rapport à la ville socialiste mais aussi par rapport aux modèles capitalistes. Ainsi, selon elle, la ville (continuum urbain) devient de moins en moins homogène, notamment à cause de l'augmentation des zones aux fonctions tertiaires. Il est aussi possible de remarquer partout en Europe centrale une expansion du C.B.D.<sup>42</sup>, une spécialisation des espaces et une déconcentration de certaines activités. Par ailleurs, par l'abandon de l'industrie lourde, des zones entières au sein de la ville sont délaissées et de nouvelles zones sont investies surtout aux abords de la ville. En outre, la libéralisation de l'économie a favorisé durant cette première décennie l'apparition de petites boutiques, de commerces de rues, ainsi que de centres de commerce non intégrés liés au marché noir. Parallèlement, tout comme les auteurs précédents, U. Sailer-Fliege (1999) cherche à caractériser également le secteur de l'habitat, mais présentant un bilan plus concentré sur les problèmes liés à la privatisation de ce secteur. Elle a notamment repéré que la pénurie de logement qui existait durant la période socialiste à tendance à continuer durant les années 1990, voire s'accroître, rendant l'accès aux logements difficiles pour les plus défavorisés. L'apparition de la propriété privée a provoqué une baisse du secteur locatif d'Etat, une dégradation du stock de logements anciens et une augmentation de la ségrégation sociale dans l'espace urbain. Ce phénomène selon l'auteure provoquerait des migrations de l'urbain vers les campagnes. Elle ajoute également que la période a été marquée par une baisse de la construction immobilière, ainsi qu'un étalement urbain prononcé. Cette étude complète quelque peu la précédente, cependant certains aspects ne peuvent pas être appliqués directement aux espaces urbains polonais. C'est le cas notamment de la migration de la ville vers la campagne qui n'est pas du tout un phénomène visible en Pologne. Il apparaît à l'inverse un exode rural important. Par ailleurs, l'apparition du commerce de rue en Pologne est peut-être visible au début des années 1990, mais n'est plus du tout un fait avéré à la fin des années 2000. C'est pourquoi, il est possible de réaliser le même constat : une généralisation de l'impact de la transition à toute l'Europe centrale n'est pas réellement possible.

---

<sup>42</sup> *Central business district*

## 2.2.2. Les années 2000 : les transformations urbaines se stabilisent

Le dernier auteur en date essayant de généraliser les transformations urbaines survenues depuis 1989 à toute l'Europe centrale et orientale est K. Stanilov dans l'ouvrage *The Post-socialist City* qu'il a dirigé en 2007. L'auteur décompose en effet les caractéristiques des transformations urbaines en trois catégories : celles liées à l'aménagement urbain, à la forme urbaine ainsi que les impacts directs sur l'espace urbain. Cette analyse à l'avantage de dresser un bilan des transformations 18 ans après la chute du mur de Berlin et est donc *a priori* plus complète que les études précédentes. Cependant, l'auteur ajoute un système de valeur qualifiant les caractéristiques de manière positive ou négative pour le développement urbain gênant à la compréhension du phénomène.

A l'échelle de la Pologne, les études datant des années 2000 reprennent que partiellement ces typologies des transformations essayant de définir plus précisément à l'espace polonais (S. Liszewski, 2001). G. Węclawowicz (2003) a par la suite surtout pris en considération les transformations liées aux changements sociaux dans l'espace urbain, reprenant partiellement son analyse de 1996 : le retour des mécanismes liés à la mise en place de la propriété privée ; l'apparition des gouvernements locaux ; les changements liés à la structure socio-professionnelle (en partie en conséquence de la désindustrialisation) ; ainsi qu'une amplification de la polarisation sociale. A cet égard, il observe la création de zone de pauvreté et d'enclaves de luxes dans les villes étudiées. D'autres comme A. Zborowski (2005) approfondissent de manière à démontrer que les transformations urbaines dues simplement à la transition sont difficilement discernables tant d'autres facteurs sont en jeu (2.1.2).

Dans le but de définir au mieux ces transformations après plus de vingt ans de transition, nous reprenons ainsi partiellement la classification de G. Węclawowicz (1996 ; 2003), de K. Stanilov (2007a) et d'U. Sailer-Fliege (1999) pour les appliquer aux espaces urbains polonais, tout en réinvestissant les analyses précédentes ainsi que d'autres auteurs qui ont traité de ces questions de manières plus spécifiques lié à leur sujet d'étude (J. Hegedüs, I. Tosics, 1998 ; A. Zborowski, 2005). Ainsi, nous avons retenu les mesures prises par l'Etat polonais après 1989 afin d'appliquer l'idéologie capitaliste en ce qui concerne l'aménagement du territoire et qui ont des conséquences directes ou indirectes sur l'espace urbain (Figure 6).

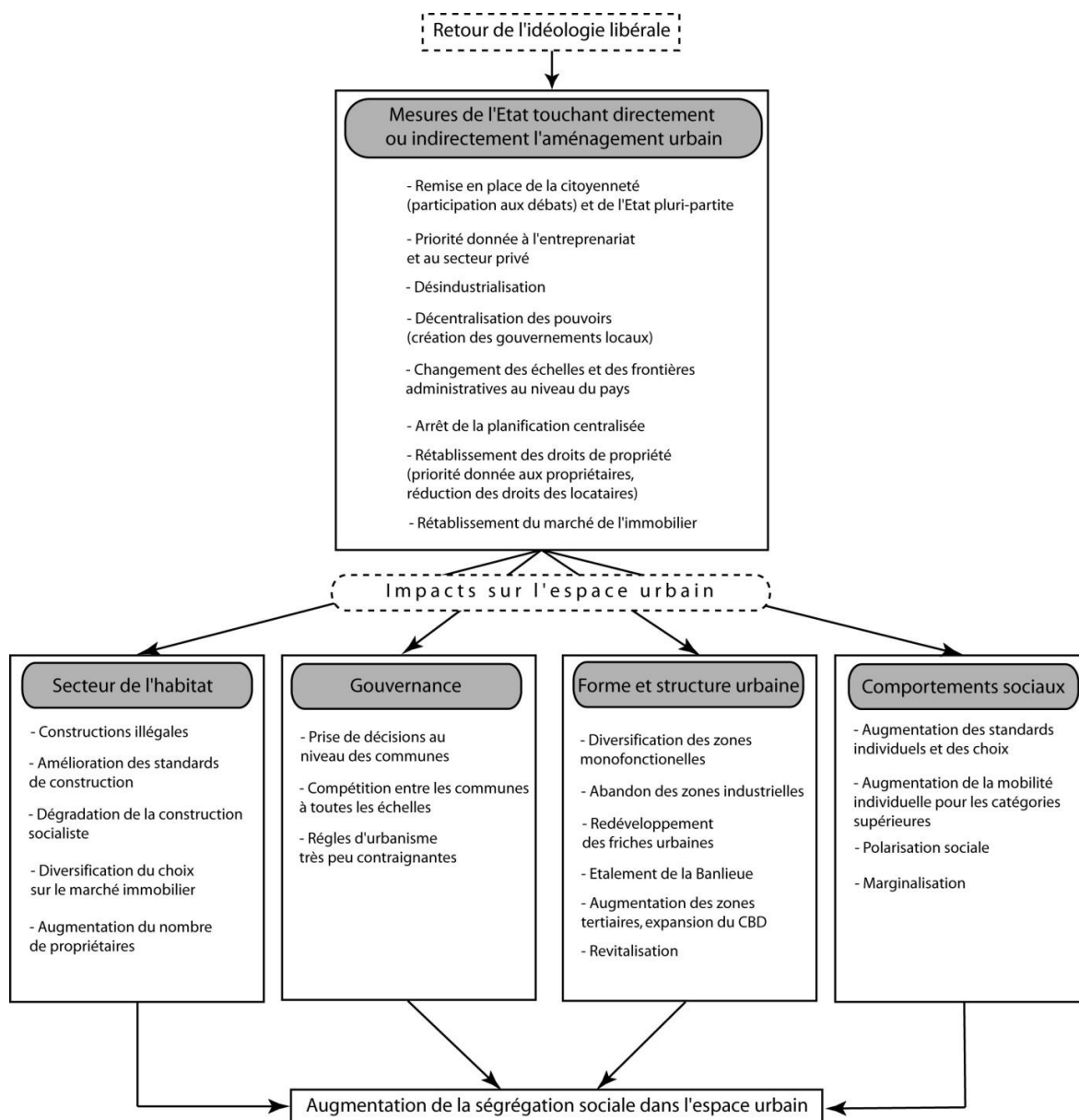
A partir de 1989 de nombreuses mesures ont été prises par l'Etat polonais afin d'effectuer la transition entre le régime socialiste et le régime capitaliste<sup>43</sup>. Certaines ont concerné plus particulièrement l'aménagement du territoire. D'une part, il a été fondamental que les individus soient replacés dans les débats publics notamment par la création d'un Etat pluripartite notamment pour que les questions d'aménagement du territoire soient débattues et réfléchies à plusieurs niveaux. Par ailleurs, dès les années 1990, l'Etat a favorisé l'entrepreneuriat et le secteur privé notamment en accueillant des investissements directs étrangers principalement localisé dans les

---

<sup>43</sup> Ces mesures ont été maintes fois citées et listées par les auteurs préalablement cités : I. Szelenyi, 1996, E. Biderman, 1998 ; J. Hegedüs, I. Tosics, 1998 ; G. Węclawowicz, 1999 ; S. Liszewski, 2001 ; A. Zborowski, 2005, K. Stanilov, 2007a

espaces urbains, tout en redéfinissant les accords économiques à l'international. En outre, le pays et surtout les zones urbaines ont connu une forte désindustrialisation. Il est possible de citer en exemple la région de Katowice où les usines minières d'Etat ont fermé peu à peu et laisse aujourd'hui un paysage urbain composé de friches industrielles de très grandes tailles qui sont loin d'être toutes réinvesties. Une autre des caractéristiques clés qui a influencé l'aménagement urbain a été la décentralisation du pouvoir aux collectivités locales où l'Etat s'est déchargé des questions de logements et d'aménagement urbain. Ceci a également provoqué l'arrêt de la planification centralisée au niveau de l'Etat. Enfin, durant les années 1990, le rétablissement des droits de propriété et la mise en place du marché de l'immobilier (où le prix d'un terrain dépend de sa valeur sur le marché) ont également été fondamentale dans le processus de restructuration de l'espace urbain polonais.

**Figure 6. Les impacts des mesures prises par l'Etat après 1989 sur l'espace urbain en Pologne**



Source : d'après principalement G. Węclawowicz (1996, 2003), U. Sailer-Fliege (1999), K. Stanilov (2007a).



Toutes ces mesures ont alors un impact sur l'espace urbain dans le secteur de l'habitat, en termes de gouvernance, sur la forme et le paysage urbain ainsi que sur les comportements sociaux au sein de la ville. Premièrement, dès les années 1990, le secteur de l'habitat a en effet été profondément restructuré<sup>44</sup> de sorte que les loyers ont commencé à augmenter car ils n'étaient plus fictivement tenu à la baisse dépendant ainsi de la valeur (nombre de m<sup>2</sup>, qualité du bâti) et la localisation du bien. Par ailleurs, les propriétaires de logements sont devenus de plus en plus nombreux au fil des ans devenant même majoritaire à la fin des années 2000. De nouvelles constructions immobilières ont vu le jour, notamment les maisons individuelles mais pas seulement. Ainsi, le marché immobilier se diversifie et les standards de construction s'améliorent. Ce n'est que durant les années 2000 que certains grands ensembles ont commencé à être rénovés<sup>45</sup>. Dès les années 1990, le secteur résidentiel est ainsi devenu moins homogène, mais aussi plus complexe (notamment à cause de la superposition des deux structures administratives). Deuxièmement, les questions de gouvernance ont été transmises aux collectivités locales de sorte que ce sont ces entités qui prennent les décisions du développement futur de l'espace urbain disposant de règles d'urbanisme très générales. A cet égard, les communes sont entrées en compétition pour attirer des résidents, des investisseurs, ainsi que des entreprises. Elles sont en compétition entre elles, mais aussi au niveau internationale. Troisièmement, les formes urbaines et architecturales évoluent. Il y a en effet une diversification des zones monofonctionnelles qui s'effectue. Parallèlement, la désindustrialisation provoque l'abandon de zones entières au sein de la ville. Ces dernières années, certaines friches industrielles ont été recapitalisées, d'autres ont été réinvesties. En outre la tertiarisation de l'économie et de la société, qui a surtout eu cours durant les années 1990, influe directement en accueillant de nombreuses zones commerciales. Généralement ces zones se situent en centre-ville où l'on remarque également une expansion du centre d'affaire. Ainsi, cela accélère son dépeuplement. Par ailleurs, surtout vers la fin des années 2000, une certaine revitalisation des centres-villes se remarque notamment par le réinvestissement des bâtiments publics (ou de leur destruction), mais aussi par le changement de propriétaires dans les bâtiments et de fonctions. Enfin, le continuum urbain a tendance à s'étaler de plus en plus. Le développement urbain est alors chaotique, certains espaces sont réinvestis (friches urbaines), revitalisés (en centre-ville), d'autres sont laissés à l'abandon. Quatrièmement, les comportements sociaux dans les zones urbaines évoluent. D'une part, les standards et les choix individuels augmentent notamment parce que les changements de style de vie et des comportements de masses évoluent (G. Węclawowicz, 2003 ; M. Ziółkowski, 1999). En outre, la mobilité individuelle croît également n'étant plus contrôlée par l'Etat. D'autre part, une forte polarisation sociale apparaît à cause des changements qui interviennent dans la structure sociale provoquant de fortes inégalités de revenus et de moyens. Ce phénomène provoque une marginalisation importante d'une part de la population. De ce fait, les mobilités des plus favorisées augmentent alors que celle des moins favorisés est inexistante. Ainsi, ces différentes transformations urbaines ont pour conséquences de théoriquement accentuer la ségrégation socio-spatiale des villes

---

<sup>44</sup> Pour plus de précisions voir 1. dans le chapitre 6

<sup>45</sup> Ces rénovations sont encore sporadique car il arrive souvent que les propriétaires soient institutionnellement différents (personnes physiques, coopératives ou encore les communes).

anciennement socialistes, d'une part parce que certaines populations déménagent et choisissent selon leur revenu économique leur localisation d'habitation et d'autre part parce que certains n'ont pas la possibilité de partir du lieu où ils habitaient durant la période socialiste.

Les grandes villes polonaises évoluent de manière extrêmement dynamique. Le paysage urbain est aujourd'hui méconnaissable et sans comparaison avec celui d'avant 1989. La ville capitaliste est en effet en cours de construction. Cependant, ces changements n'ont pas touché de la même façon les différentes zones urbaines.

## 2.3. L'évolution de l'espace urbain selon les zones urbaines

Les transformations urbaines ont été et sont encore extrêmement diverses dans les espaces urbains polonais. Cependant certaines zones se sont développées plus rapidement que d'autres notamment parce que leur rôle est spécifique dans le fonctionnement de la ville. Deux zones ont ainsi été principalement touchées par les changements : le centre-ville et la zone périphérique restructurant profondément la structure générale de la ville (J. Musil, 2005).

### 2.3.1. Le centre-ville comme vitrine de la transition

Le centre urbain durant la période socialiste se voulait le reflet symbolique de la puissance socialiste. Ainsi, dans les grandes villes, c'est surtout dans cet espace que se concentre l'habitat de d'architecture réaliste socialiste de type stalinien d'après guerre (M.F. Parkins, 1953), dont la portée symbolique n'est plus à démontrer (voir 1.1.2). Les fonctions administratives étatiques étaient regroupées en centre-ville ainsi que les rares espaces culturels nationaux tels que les musées, les théâtres. Dans les plans et dans l'idéologie socialiste de l'espace urbain, le centre-ville devait également offrir les commerces de seconde nécessité telle que l'ameublement, l'achat de voitures etc., dont la position centrale permettait à chacun de pouvoir en profiter, alors que les biens et services de premières nécessités devaient se retrouver à proximité des logements c'est-à-dire à l'échelle des *osiedla*. Néanmoins, le centre-ville manquait considérablement de commerce et était surtout le lieu du commerce des privilégiés de la période tel que l'atteste l'exclusivité des magasins PEWEX<sup>46</sup> (à partir de 1972) où l'on pouvait acheter des marchandises (surtout des produits des pays de l'Ouest : *Jeans, Coca-Cola* etc.) qui n'existaient pas dans les autres magasins en payant avec des dollars.

Le passage d'une économie socialiste à une économie capitaliste ébranle considérablement les fonctions centrales des grandes villes. Le secteur tertiaire foisonnant, fait du centre-ville une zone de commerce où les magasins pullulent tels que dans les pays d'Europe de l'Ouest, voire d'autant plus que le laissez-faire caractéristique de cette période fait des centres urbains des vitrines publicitaires dont les lumières, écrans géants et autres atours sont quelque fois très proches du symbole américain de *Times Square*. Les sièges sociaux des grandes entreprises

---

<sup>46</sup> La création de ces magasins répondait à une logique économique étatique qui en vendant les marchandises sans taxe particulière (en quelque sorte *duty-free*), donc moins cher que sur le marché libre, récoltait les devises étrangères des Polonais à moindre coût.

investissent également cet espace. Par exemple la commune centrale de Varsovie fait construire de grandes tours dès le début des années 1990 dans le centre afin de « cacher » le très symbolique Palais de la culture et des sciences offert par Staline, dont le futur jusqu'à encore très récemment a fait débat, évitant de très peu une démolition. L'ironie de la situation ne manque pas de piquant car le pourtour du Palais est affublé de symboles capitalistes (publicités en tout genre, marchands ambulants, supermarchés) qui font un pied-de-nez remarquable à ce dernier depuis plus de 20 ans. Ces dernières années, la valeur que peu revêtir la place centrale de la capitale en terme de symbole, mais surtout en terme de prestige est très largement discuté. Ainsi, de nombreux projets de constructions allant du musée contemporain à des gratte-ciels luxueux voient le jour et déjà les marchands ambulants ont été expulsés et le supermarché rasé afin d'en changer les fonctionnalités.

En outre, les centres des villes polonaises se dépeuplent, d'une part à cause de ces nouvelles fonctionnalités, mais aussi à cause du vieillissement de sa population. La pression du marché immobilier a repoussé un grand nombre d'habitants en zones périphériques. La polarisation des services et des fonctions tertiaires est grandissante. Les villes qui ont le plus de mal dans ce processus sont les anciens pôles industriels tel que Katowice qui est une des grandes perdantes de la transformation à cause de son passé minier trop lourd, où le démantèlement des infrastructures est extrêmement coûteux, ce qui laisse des friches industrielles vertigineuses. Toutefois certaines villes essayent peu à peu de s'extirper ou de se servir de ce passé encombrant, c'est le cas notamment de Łódź dont l'usine centrale de la ville a été totalement réhabilitée pour y accueillir un centre commercial, revitalisation qui se développe dans toute la rue principale Piotrkowska. C'est le cas également du centre-ville de Żyrardów, banlieue de Varsovie (30 min en train du centre), dont le passé prolétaire est fort depuis le XIXe siècle. Les nombreux bâtiments de l'usine en brique rouge, vestige de cette période sont transformés en loft pour essayer d'attirer les cadres supérieurs de Varsovie et ainsi profiter de sa métropolisation.

La grande gagnante de ces changements est bien évidemment la capitale qui profite des investissements étrangers de grandes ampleurs, ainsi que des grands projets urbains. Le développement du métropolitain est un des exemples les plus frappants de ces changements. Une première artère allant du nord au sud avait été érigée à partir de 1995 et la dernière station ouverte en 2008. Aujourd'hui les travaux de la seconde artère (d'ouest en est) sont d'une telle ampleur qu'une tranchée géante filait dans une des artères principales du centre-ville (approx. 1,5 km) encore en 2012. C'est le cas également de la démolition et de la reconstruction de la gare centrale de Łódź (*Łódź-Fabryczna*) qui laisse un trou béant, tel un cratère en plein centre-ville dont les travaux devraient durer de 2011 à 2015 (cf. photos réalisées par S. Kaczmarek, juin 2013<sup>47</sup>). Outre la construction d'une gare souterraine (ligne Varsovie-Łódź), ce ne sont pas loin de 90 ha. qui seront démolis, rénovés ou reconstruits. Un nouveau centre polyfonctionnel serait ainsi créé incluant les fonctions de transports (gare routière, gare ferroviaire), de commerces (centre commercial), de culture et d'éducation (centre culturel et artistique, musée, salle de festival et de

---

<sup>47</sup> « Démolition » par S. Kaczmarek, posté le 11 juin 2013, [fr.slideshare.net/everdeil/la-demolition](http://fr.slideshare.net/everdeil/la-demolition)

congrès), sans oublier la construction de nouveaux logements de standing supérieur<sup>48</sup>. Aujourd'hui cet espace central est totalement fermé aux riverains, ce qui façonne un paysage urbain atypique que les grandes villes d'Europe de l'Ouest telle que Paris n'ont jamais pu connaître ou peut-être il y a bien longtemps sous l'ère haussmannien.

### **2.3.2. La restructuration de la périphérie : un étalement urbain important**

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la banlieue des grandes villes polonaises accueillait principalement les individus qui venaient des campagnes pour travailler en ville qui ne pouvait pas se loger en centre-ville où les prix étaient trop élevés (A. Lisowski, 2004). Durant les années 1920 – 1930, un certain étalement urbain de type bourgeois s'était opéré surtout aux abords de la capitale dans les quartiers aujourd'hui internes à la ville tels que Mokotów, Żoliborz ou Saska Kępa. Depuis 1989, celui-ci a été réactivé et s'est accentué. L'époque socialiste n'a en effet pas été une période où les zones urbaines s'étaient étalées d'une part à cause de la pénurie de logements, mais également à cause de la limitation des migrations internes. Par ailleurs, les logements construits en périphérie de la ville, mal desservis proposait des conditions de vie moins bonnes que la ville centre ou même que la campagne. Le manque d'infrastructures dans ces zones était criant : peu de sécurité routière, une part importante des logements ne disposaient pas encore d'électricité, de gaz ou d'arrivées d'eau adéquates à la veille de 1989 (*Ibid.*).

L'étalement urbain est une des caractéristiques les plus spectaculaires de la période transitoire. En effet, une grande partie des nouvelles constructions de logements sont surtout situées en périphérie de la ville de sorte que, 42% des individus déménageant des grandes villes entre 1988 et 2002 se sont installés en banlieue (A. Lisowski, 2004). Cette migration concerne principalement des individus aux revenus élevés et surtout les jeunes couples avec enfants. La possibilité d'accéder à un bien individuel ainsi que la diffusion de l'automobile a changé les modes de comportements (J. Komornicki, 2011). Ainsi, la maison individuelle représente de plus en plus la réussite économique et sociale en opposition symbolique à la barre d'immeuble socialiste dans toute l'Europe centrale (K. Stanilov, 2007b). Ce phénomène touche principalement les communes les plus proches de la ville centre. Elle dispose ainsi d'un pouvoir de décision de plus en plus important et s'organisent dans le but d'attirer promoteurs et particuliers. Une étude sur ces populations début 2000 a démontré que leur attirance pour la banlieue se justifie par une volonté d'améliorer leurs conditions de logements tout en étant proche de la ville-centre (M. Grochowski, 2004). Peu à peu, les conditions de vie deviennent meilleures dans les zones périphériques et dans le centre-ville au détriment des zones intermédiaires (A. Zborowski, 2005).

Cependant le phénomène d'étalement urbain en Pologne est légèrement différent de celui connu en Europe de l'Ouest ou plus précisément en France<sup>49</sup> pour plusieurs raisons. D'une part, les constructions urbaines dans les limites administratives de la ville sont extrêmement lâches. A l'inverse des villes française, le repoussement des limites administratives de la ville centre ont

---

<sup>48</sup> <http://fotobolas.blox.pl/2009/11/Nowe-centrum-Lodzi.html>

<sup>49</sup> Le phénomène de l'étalement urbain et de la péri-urbanisation à Paris a été notamment décrit par M. Berger (2004) dans son ouvrage *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée ?*

précédé et anticipé l'étalement urbain. Ainsi, la « banlieue » ne se définit pas de la même manière. Un grand nombre de quartiers périphériques revêtent les caractéristiques de la banlieue, car sont extrêmement vides, soit boisés, soit agricoles et le réseau routier est peu déployé. D'autre part, l'étalement urbain est aujourd'hui beaucoup plus rapide que ce qu'à pu connaître les pays d'Europe de l'Ouest en générale. Cette dernière s'était effectuée en plusieurs vagues, en Pologne elle se réalise en une seule phase très rapidement en accompagnant le processus d'urbanisation (K. Stanilov, 2007b).

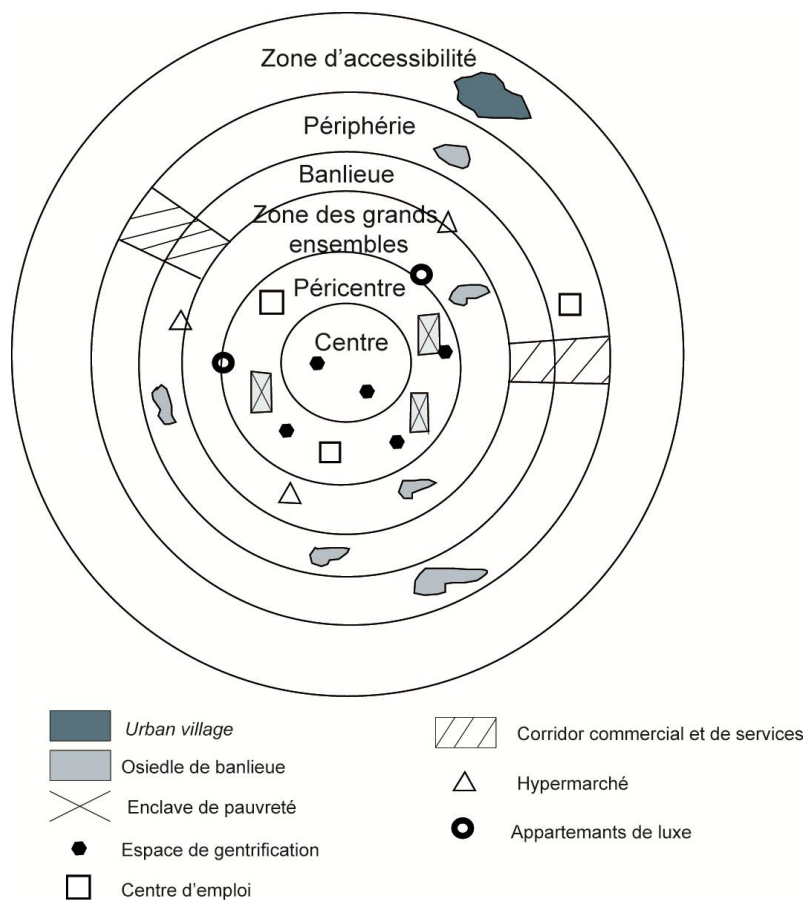
Par ailleurs, du fait de la rapidité du phénomène, il n'est pas accompagné d'infrastructures publiques adéquates et sont finalement palliés par des infrastructures privées (cliniques privées, crèches et écoles privées). Enfin, il semblerait que les banlieues en Pologne attirent principalement les classes supérieures et non pas les classes moyennes. En définitive, A. Zborowski (2005) en analysant le phénomène démographique de l'étalement urbain à Cracovie conclut que les villes polonaises se caractérisent par deux profils distincts. D'une part, la ville-centre se rapproche des profils occidentaux, et d'autre part, la sphère périphérique s'apparente au profil américain. Cette dualité serait ainsi donc la grande spécificité de la ville post-socialiste polonaise.

### **2.3.3. Nouvelle composition spatiale de la ville**

Plusieurs auteurs ont ainsi repensé la modélisation de la ville post-socialiste polonaise, car elle diffère de la ville socialiste pour les raisons que nous avons évoqué précédemment, toutefois elle ne se présente pas encore toutes les caractéristiques des villes capitalistes notamment des modèles de E. W. Burgess (1925), d'H. Hoyt (1939) ou de C. S. Harris et Ullman (1945).

Ainsi, les villes polonaises selon certains auteurs sont très proches structurellement du modèle de E. W. Burgess où l'organisation spatiale et fonctionnelle de la ville est concentrique et chaque anneau présente des caractéristiques spécifiques. On retrouve ainsi selon les auteurs de quatre (S. Liszewski, 2001) à six zones (A. Zborowski, 2005) sachant que les quatre premières zones sont relativement similaires et les deux dernières représentent : la périphérie et la zone de dépendance (migration pendulaire). La première zone dans les deux cas est représentée par le centre-ville. Ensuite on retrouve le péri-centre (A. Zborowski, 2005) ou la sphère interne (S. Liszewski, 2001) limitée par le chemin de fer, qui est caractéristique de l'expansion urbaine du XIX<sup>e</sup> siècle. Puis, la sphère externe (S. Liszewski, 2001) ou la zone des grands ensembles (A. Zborowski, 2005) car il s'agit de la zone d'investissement de la période socialiste (Figure 7). Enfin la banlieue qui dépend du centre-ville, très diversifiée et multifonctionnelle. Les deux zones qui ont le plus évolué ces dernières années sont : le centre et la banlieue. Par ailleurs, les zones entre ces deux espaces, profitent de manière passive aux changements.

**Figure 7. Modèle de la ville post-socialiste polonaise selon A. Zborowski (2005)**



Source : A. Zborowski, 2005, p. 121

Néanmoins chaque sphère détient ses spécificités propres. Le centre-ville présentant des fonctions plutôt monofonctionnelles, est le lieu de la concurrence économique où dominent les fonctions métropolitaines. Par ailleurs, cette zone est dépeuplée et devient également la vitrine de la pauvreté avec notamment l'apparition de sans-domicile-fixes. Par ailleurs, les changements dans la zone péricentrale (zone interne) sont relatifs à l'industrie. Les friches urbaines sont réinvesties et le secteur tertiaire augmente en importance comme dans le centre-ville. Toutefois, ce développement repousse la fonction d'habitation à l'extérieur, sachant que les *osiedla* de cette zone ont tendance à se dégrader et on y retrouve de nombreuses enclaves de pauvreté. Ensuite, la zone externe (zone de grands ensembles) se développe également notamment au niveau morphologique accueillant de grandes structures de services tels que les hypermarchés ou bâtiments sacrés et de la même manière que dans la zone interne, on assiste à une dégradation lente des *osiedla*. Enfin, la banlieue telle que nous l'avons décrite précédemment est une zone extrêmement dynamique où les changements d'utilisation des sols est fondamentale à son expansion (agricole ou militaire). Il s'agit également de la zone où la migration est la plus dynamique. Le dynamisme de la zone périphérique est bien moins marqué que celui de la banlieue. Cette zone accueille principalement les classes moyennes essayant d'imiter le style de vie des classes supérieures de la banlieue et se rabattent sur des terrains bien moins chers. La zone de dépendance (migration pendulaire) reste encore relative et concerne également les populations

les moins riches ne pouvant pas se permettent de vivre dans la ville-centre. Cette zone se caractérise par l'apparition d'*Urban village*, c'est-à-dire de village transformé en cité-dortoir entourés de champs agricoles.

En un peu plus de 20 ans, les villes polonaises se sont considérablement transformées. Leur structure ainsi que leur fonctionnement interne ne revêtent définitivement plus les caractéristiques de la ville socialiste. Ces transformations ne se sont pas opérées rapidement mais sont le résultat d'un long processus en plusieurs étapes. La temporalité des changements est donc décisive. Les années 1990 ont été assez chaotiques et certains phénomènes apparus durant cette période sont révolus aujourd'hui. Le changement de régime a eu un impact durable sur l'espace urbain polonais surtout à partir des années 2000. La structure fonctionnelle des villes s'est en effet complexifiée et deux grands espaces au sein de la ville ont été principalement touchés par les changements (les centres-villes et les zones périphériques). La ville socialiste fonctionnellement et structurellement parlant n'existe plus en Pologne, car les changements profonds qu'ont subis ces espaces ont laissé place à une nouvelle configuration qui se veut aujourd'hui pérenne, bien qu'elle soit en constante modernisation et développement.

## Conclusion

Les espaces urbains polonais sont en pleine mutation. Leur structure actuelle ainsi que leur manière de fonctionner dans tous les domaines ne sont sans aucune mesure, semblables à celles qui avaient été mises en place durant la période socialiste. Les grands mécanismes urbains d'aujourd'hui ont en effet rompu radicalement avec ceux de la période socialiste, se rapprochant des modèles d'Europe occidentale et d'Amérique du nord. Malgré tout leur structure interne garde une spécificité qui leurs est propre et dont le passé socialiste, même s'il est renié, est encore fortement présent et marque le paysage. L'espace urbain polonais est ainsi quelque peu hybride, car la nouvelle structure se superpose à la précédente rendant sa lecture bien plus complexe et même s'il s'agit d'espaces aujourd'hui capitalistes, ils sont peu comparables aux villes d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord.

Cette structure complexifiée en cours encore d'évolution questionne sur l'implantation des populations et surtout sur les mécanismes de concentration et de regroupement, car théoriquement si ces espaces urbains tendent à se rapprocher des modèles des villes capitalistes, les principes ségrégationnistes devraient en être également bouleversés. Si la structure spatiale des villes polonaises évolue, c'est aussi parce que la structure sociale en générale s'en est tenue bouleversée. Une polarisation sociale est ainsi visible, mais quels en sont les processus ? Et qu'en est-il vraiment pour les classes supérieures et surtout pour les élites ?

« Tous (...) sont égaux mais quelques-uns sont plus égaux que d'autres »

*G. Orwell, La ferme des animaux, 1945*

## Chapitre 2

### L'élite polonaise : définitions et théorisations

---

L'utilisation du terme « élite » est bien souvent imprégné d'un sens péjoratif, car cette catégorie de la population est présentée comme un ensemble d'individus détenant le pouvoir et fortement déconnectés des besoins du reste de la société. Au-delà de cette définition, le terme d'élite a été de nombreuses fois conceptualisé, reposant sur des recherches empiriques de sociétés très différentes. Les changements sociaux qui se sont amorcés à partir de 1989 réinterrogent ces grandes conceptions, car comment théoriser sociologiquement la disparition et l'apparition d'une nouvelle élite ? S'agit-il d'une nouveau groupe ou existe-t-il une continuité dans les processus de distinction sociale alors même qu'il y a rupture idéologique ?

Ce chapitre a ainsi pour but d'une part, d'explorer les différentes manières d'utiliser le terme « élite » et son implication conceptuelle en sciences sociales par l'intermédiaire de l'analyse des différentes théories sociologiques anglophones, francophones, mais aussi polonaises. D'autre part, il s'agit de questionner, au travers de ces grandes théories, les changements qui ont pu intervenir au sein de l'élite polonaise après 1989, notamment par l'étude des différentes analyses réalisées par des sociologues travaillant sur les pays d'Europe centrale.



Nous exposerons alors les théories générales qui ont permis de conceptualiser le terme d'élite des positions classiques aux plus contemporaines. Ensuite, nous présenterons les différentes recherches sociologiques qui ont été menées pour expliquer les changements sociaux qui se sont opérés depuis plus de vingt ans dans la société polonaise et notamment au sein de l'élite. Enfin, nous expliquerons plus précisément les spécificités historiques et structurelles de l'élite polonaise au sein de la société par le biais d'une typologie non exhaustive.

## 1. Etat de l'art des théories sociales du concept d'élite

Le terme d'élite est un concept théorique très largement utilisé en sciences sociales, pourtant son emploi sous-tend rarement la même définition et ne repose pas toujours sur les mêmes fondements théoriques. Quelques auteurs ont ainsi dressé des rétrospectives générales sous le nom de « Sociologie des élites » (J. Scott, 1990 ; M. Hartmann, 2007 ; J.-P. Daloz, 2010, J. Coehen-Huther, 2004), exposant les différentes conceptions et définitions s'inscrivant quelquefois dans des paradigmes extrêmement divergents. En effet, comme le souligne notamment J.-P. Daloz (2010), les théories se sont multipliées tout au long du XX<sup>e</sup> siècle mais se sont que très rarement complétées entre elles.

### 1.1. Autour d'une définition

Le terme d'élite prend ses sources dans la langue française du XVII<sup>e</sup> siècle, où l'on utilisait le terme « d'élite » pour désigner les meilleurs produits comme le vin ou les tissus (J. Sztumki, 1997). Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il a été utilisé pour désigner les individus les mieux positionnés socialement. Ce terme a ensuite été très largement diffusé dans les autres langues européennes vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment en Angleterre où la prononciation actuelle garde sa singularité originelle<sup>50</sup>. Aujourd'hui encore, dans le langage courant, le terme d'élite se définit comme « l'ensemble des personnes considérées comme les meilleures, les plus remarquables d'un groupe, d'une communauté » (*Le petit Robert de la langue française*, 2006) ou comme « les personnes qui occupent le premier rang, de par leur formation, leur culture » (*Ibid.*). L'intérêt de ces deux définitions provient de la césure qui est faite entre les élites et l'élite. En effet, dans la première définition, le terme d'élite ne fait référence qu'à un positionnement fonctionnel des individus composant cette élite: les plus doués, les mieux placés au sein d'un corps de métier, par exemple, favorisant l'utilisation plurielle de ce terme. La seconde en revanche décrit l'élite comme un groupe définissant structurellement une partie de la société et s'emploie donc au singulier. Cette dernière provoque une coupure au sein de la société entre l'élite et « la masse ».

Ces deux définitions du langage courant sont finalement issues des différentes visions sociologiques et exposent en partie la dichotomie paradigmatique qui existe entre les différentes

---

<sup>50</sup> Elite se lit [i'li:t] à la française, et quelquefois l'accent aigu sur le « e » est conservé

conceptions : doit-on définir l'élite comme les individus occupant la première place d'un petit groupe ou ont-ils une manière de se distinguer par un système de valeurs et de règles qui les place au dessus des autres dans la société?

Les dictionnaires scientifiques réduisent certes le champ d'investigation et précisent le terme, cependant chacun présente une définition s'inscrivant dans un paradigme différent. En effet, une partie des sociologues français propose une définition fonctionnaliste se fondant sur le statut professionnel et sur l'excellence de l'individu dans une activité quelconque, proche de la définition classique proposée par V. Pareto au début du XXe siècle<sup>51</sup> (voir 1.2.). De ce fait, ces derniers n'envisagent les élites qu'au pluriel. « Comme estimer revient à comparer et qu'on ne peut comparer que le comparable, on ne peut parler d'élite qu'à l'intérieur d'une branche d'activité » (R. Boudon, F. Bourricaud, 1990). Cette théorie s'est construite en réponse au marxisme, dans le but de démontrer qu'aucune élite « au singulier » n'existe, s'opposant à la théorie des luttes des classes (J. Coehen-Huther, 2004). Les branches professionnelles et le classement au sein d'une même branche laissent envisager un système complexe de l'excellence ne permettant pas de définir un groupe dans sa globalité. Pour R. Boudon et F. Bourricaud (1982), la théorie classique de V. Pareto paraît une explication possible de la complexité de la société moderne d'aujourd'hui : « On peut se demander au total si l'atténuation des phénomènes de stratification dans les sociétés industrielles, l'extension de l'éducation, et l'avènement corrélatif de phénomènes comme la culture « de masse » et le sport « de masse » ne redonnent pas une nouvelle vigueur à la théorie de Pareto ». Cette théorie de fondement libéral est aujourd'hui la plus répandue à l'étranger (par l'intermédiaire des écrits anglophones), à tel point que certains dictionnaires sociologiques<sup>52</sup>, notamment polonais, séparent « élite », « élite intellectuelles », « élite politique », ainsi qu' « élite du pouvoir ».

A cet égard, d'autres dictionnaires, comme *Le dictionnaire de la Sociologie* (1998) aux éditions Albin Michel, exposent la vision des sociologues de tradition marxiste ou néo-marxiste qui reprochent à ce découpage de laisser de côté ce qui touche aux relations sociales et aux luttes de classe, en n'ayant seulement recours qu'aux aptitudes individuelles (B. Guillemain, 1998). Ils se réfèrent pour leur part principalement à la classe possédante ou encore la classe dominante, et non pas seulement à la classe dirigeante : « La classe au pouvoir [étant] celle qui détient les moyens de production » (*Ibid.*). Par ce biais, est généralement préférée la vision devenue classique de C. Wright Mills (1957) définissant l'élite en termes de statut et distinguant ainsi trois types d'élites différentes : politique, économique et militaire. Ces élites ont des intérêts communs et ont ainsi la capacité de s'entendre pour maintenir leur tutelle sur la « masse ». Cette vision est proche de la dichotomie célèbre dominants-dominés de P. Bourdieu et ajoute surtout un aspect à la question dont V. Pareto fait abstraction : l'entente entre élites (de toutes professions). Par ce biais, l'élite représente une classe distincte qui structure la société.

---

<sup>51</sup> *Les systèmes socialistes* (1902) et *Traité de sociologie générale* (1916)

<sup>52</sup> *Słownik socjologiczny* de K. Olechnicki et P. Załęcki (1997)

Ainsi, la définition de la notion d'élite n'est pas unilatérale et dépend intrinsèquement du prisme par lequel la société est analysée. B. Guillemain (1998) rappelle que la notion d'élite a été et est toujours en partie « obscurcie » par la théorie de V. Pareto, excluant tout principe de lutte de classe ou ne s'en y référant que de façon fonctionnaliste. Nous ne pouvons que lui donner raison car il est peu probable que la circulation des élites soit seulement assurée par les aptitudes de chacun, les processus d'inégalités sociales étant beaucoup plus complexes.

Malgré tout, il est possible de repérer certains traits communs à toutes ces définitions scientifiques. D'une part, tous se fondent sur l'excellence plaçant un ou plusieurs groupes à la tête d'une société ou d'un groupe particuliers. D'autre part, ce groupe ou ces groupes se distingue(nt) par rapport aux groupes inférieurs, soit par leurs aptitudes (V. Pareto), soit par leurs statuts (C. Wright Mills), soit par un système de valeurs qui leur sont propres (P. Bourdieu, R. Aron). Mais aussi, il(s) se caractérise(nt) par une relation étroite avec le pouvoir politique en place (gouvernants ou proche des gouvernants). Ces traits communs ne permettent pourtant pas d'appréhender la construction de ce groupe particulier, car restreint, visible mais peu accessible que constitue l'élite. Afin de comprendre toutes les implications épistémologiques de cette notion, il est nécessaire de s'attarder plus longuement sur les grands paradigmes et théories qui ont fait vivre le terme d'élite.

## **1.2. Les théories classiques**

Les deux premières théories sociologiques qui ont tenté de définir ce qu'était l'élite et quels individus la composaient sont celle de G. Mosca (1884 ; rééd. en 1953) et V. Pareto (1919). Le premier a élaboré une esquisse, reprise et renforcée par le second. En effet, V. Pareto fut le premier à établir une distinction systématique entre l'élite et la masse, se fondant sur une opposition gouvernants – gouvernés. L'approche parétienne se construit sur deux concepts de l'élite. Le premier s'appuie sur un indice indiquant les capacités et les compétences d'un individu allant de 0 à 10. De cette façon, ceux qui ont l'indice le plus élevé dans leur profession font partie de l'élite. Selon l'auteur, il est possible d'établir une élite de brigands (mafia), d'ecclésiastiques ou encore de savants. Dans un second temps, V. Pareto se concentre plus précisément sur l'élite gouvernementale, composante visible de toutes les sociétés et qui par ce biais se veut universelle. Ces définitions reposent donc sur trois principes : (1) de fait, l'élite est une catégorie; (2) il n'existe pas de conception de valeurs morales ; et (3) son positionnement repose sur sa réussite (prospérité) et sur le pouvoir qu'elle exerce (domination) (B. Guillemain, 1998). Ainsi, cette conception s'appuie sur une philosophie politique et c'est ici son principal défaut. La volonté de l'auteur de s'opposer aux travaux de K. Marx n'a pas permis la neutralité du propos, de telle sorte que V. Pareto omet les effets de la lutte des classes et n'explique pas la circulation des élites. Cette conceptualisation est encore largement répandue au sein des chercheurs en sciences sociales, notamment en sciences politiques où le terme d'élite tout court se restreint à l'élite politique. Toutefois, cet usage faussé du terme ne permet pas une bonne lecture de ce groupe à l'échelle de la société entière. En effet, cette définition se concentre exclusivement sur les

hommes (très peu de femmes) actifs occupant des postes à responsabilité politique. Qu'en est-il de leurs familles ? Sont-elles des élites ? En suivant la conceptualisation parétienne, elles n'en font pas partie. Or, elles sont indubitablement ancrées dans ce processus.

A la suite de ces travaux, cinquante ans plus tard, C. Wright Mills (1956) réinvestit ce concept en essayant de le préciser. Ainsi, il rejette l'idée selon laquelle l'élite du pouvoir ne serait composée que de la classe dirigeante. Il élargit cette catégorie en y incluant en plus de la classe politique les grands entrepreneurs et les chefs militaires de haut rang. Par ailleurs, il suggère à plusieurs reprises l'importance et la persistance des anciennes familles aristocratiques aux fortunes traditionnelles. Il réintègre également la dimension des relations sociales (que V. Pareto avait négligée) en insistant sur le fait qu'il existe un développement de conduite commune. L'élite se définit alors en terme de statut, ayant des valeurs communes (sentiment de connivence) et où l'aptitude à diriger est répartie entre ces différentes composantes (politiques, entrepreneuriales, militaires). Cette conceptualisation a été maintes fois encensée par les sociologues, cependant le défaut souvent relevé dans les écrits de C. Wright Mills est l'impossibilité d'universaliser sa théorie qui s'applique exclusivement aux Etats-Unis.

Quelques années plus tard, T. B. Bottomore (1964) tente également de conceptualiser la notion en restant plus ancré dans la lignée parétienne, au sens où pour l'auteur l'élite ne peut être que fonctionnelle. Cependant, il ne limite pas la notion à la classe politique en place, mais l'étend aux têtes des partis politiques adverses. L'intérêt de son étude provient du lien qu'il reconstruit entre élite et démocratie, dès lors qu'il y a égalité des chances pour l'accession à ces postes clés. L'apport fondamental de cet auteur réside dans le fait qu'il essaie de sortir le concept d'élite de la confrontation avec la théorie marxiste, car selon lui l'égalité n'est pas antinomique à la notion d'élite. T. B. Bottomore a pour ambition de considérer un type idéal, plutôt que d'élaborer une théorie générale. Ceci permet de comprendre dans quelle mesure les relations qui existent au sein d'une société se rapprochent de ce type idéal. Pour l'auteur, la notion même d'élite est une construction sociale liée à l'histoire. Ainsi, l'évolution vers une société industrielle moderne se traduit par la disparition d'un régime de classes fondé sur les biens héréditaires et l'apparition d'un régime d'élite établi. Par ailleurs, il confère également un rôle fondamental aux intellectuels, aux nouveaux cadres et aux hauts fonctionnaires d'Etat dans la limitation du pouvoir de la classe dirigeante. Ces groupes n'ont en effet pas l'ambition de gouverner mais ils s'inscrivent dans une dynamique de rivalités et de conflits afin de conserver leur rang et d'empêcher la classe dirigeante de posséder un trop grand pouvoir. Cependant, la vision de T. B. Bottomore est quelque peu biaisée par la conception parétienne. Il essaie de sortir de ces définitions trop restreintes de l'élite mais reste focalisé sur la classe dirigeante, donc politique. Même si ses intentions étaient de replacer le discours dans un contexte plus neutre en détachant cette notion de l'inégalité de fait, sa vision reste fondamentalement très hypothétique (type idéal). Sa conceptualisation de la notion d'élite est de nouveau trop restrictive. Bien qu'il critique l'intégration que C. Wright Mills fait des grands entrepreneurs et des chefs militaires dans la définition d'élite, il se sent obligé de les intégrer à la réflexion dans un second temps. Par ailleurs, alors qu'il considère que l'élite dirigeante est celle qui détient le pouvoir, se limitant à la classe politique, il concède bien

volontiers un pouvoir particulier aux intellectuels, aux nouveaux cadres et aux hauts administrateurs, expliquant par ce biais que l'élite ne se limite finalement pas à la seule classe dirigeante (politique).

Ces conceptions du terme d'élite sont devenues classiques en sciences sociales. Aujourd'hui, l'utilisation du terme d'élite sous-entend majoritairement que l'on se réfère à celles-ci. La notion de pouvoir est ici centrale et c'est ce qui a peut-être rendu le débat difficile. C. Wright Mills est le premier à avoir essayé de sortir de ce schème, indiquant que le pouvoir n'était pas seulement détenu par ceux qui le représentaient. Or, choisir la notion de « pouvoir » comme seul fil conducteur n'est pas le meilleur angle de réflexion. Outre le fait que ces conceptions reflètent une vision très masculine de l'élite, présentant des inégalités de fait, elles s'intéressent peu à sa structuration et ne la replacent que très partiellement dans les relations sociales et les luttes de pouvoir. De plus, il n'est pas certain que l'étude seule de la classe politique permette de comprendre la structuration d'une société en cours d'évolution. A cet égard, les réflexions néo-marxistes sont d'un intérêt plus porteur, notamment celle de Pierre Bourdieu qui repositionne l'analyse de ce groupe dans les interactions sociales et de distinction.

### **1.3. Le paradigme bourdieusien ou les élites de la distinction**

La singularité du travail de P. Bourdieu est l'analyse précise des mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales. Ces divers travaux, notamment *La Distinction, critique sociale du jugement* (1979) mais aussi *La Reproduction, éléments pour une théorie du système d'enseignement* (1970) écrit conjointement avec J-C. Passeron, argumentent de façon approfondie l'importance du champ culturel (principalement dans le domaine scolaire) dans la mise en place des rapports de force et des conflits entre les différentes classes sociales. Cette théorie a été de nombreuses fois critiquée, présentée comme une approche se concentrant exclusivement sur les conflits sociaux et les rapports de force<sup>53</sup>. Néanmoins, le langage bourdieusien a pris un caractère universel, non pas par une duplication du modèle français au reste du monde, mais grâce aux mécanismes structuralistes qui permettent, par l'étude de ces champs et l'imbrication complexe de ces derniers, d'étudier, de comprendre et de comparer les sociétés.

Tout en s'inscrivant dans la lignée de ses prédécesseurs K. Marx et M. Weber, il critique le primat donné au facteur économique de la conception marxiste et inscrit l'ensemble des rapports sociaux dans ce qu'il nomme « l'espace social ». La différenciation des activités sociales a conduit à la constitution de sous-espaces qu'il nomme « champs » : politique, économique, culturel, social, etc. Par ce biais, selon l'auteur, une société se définit par l'imbrication de ces différents champs au sein desquels les conflits entre dominants et dominés s'opèrent. Par ailleurs, chaque individu possède quatre sortes de capitaux : économique, social, symbolique et culturel. Ainsi, la place d'un individu dans la société est déterminée par le volume de ces capitaux, mais

---

<sup>53</sup> Par exemple de la part de F. Vandenberghe (1999). Pour cet auteur, la culture n'est pas un moyen de domination mais elle est également un principe d'émancipation, une possibilité d'aller au-dessus de sa condition sociale.

aussi par leurs structures. Le volume des capitaux permet d'identifier à quelle classe il appartient (plutôt classe dominante ou classe dominée), alors que la structure permet au sein d'une même classe d'identifier des groupes particuliers (Aristocrates, « Bobos », etc.).

Selon l'auteur, c'est le capital économique qui joue le rôle principal dans les interactions sociales des sociétés occidentales modernes. Cependant, ce dernier est épaulé d'une part par le capital social qui permet d'instaurer des relations durables entre individus dans un groupe donné, et d'autre part par le capital culturel qui devient un instrument pour légitimer la position d'un individu dans l'espace social. Le rôle de ce dernier est complexe et se définit sous trois formes : l'institutionnalisé (diplôme), l'incorporé (façon de se vêtir), ou l'objectivé (nombre de livres). Ainsi, se développe ce que P. Bourdieu nomme *l'habitus* de classe qui permet à l'individu d'incorporer la condition de classe et les conditionnements qu'elle impose : manière de penser, sentir, agir et parler qui se révèlent durables.

Le langage bourdieusien ne prend pas en compte la notion d'élite mais préfère le terme de classe dominante, réintroduisant la conception de lutte des classes dans le processus de distinction. Afin de sauvegarder leur position de dominants, les individus développent des stratégies particulières où le capital culturel est principalement mis en avant. Par ce biais, les choix individuels (les goûts) sont directement assujettis à la classe à laquelle on appartient. La culture intervient alors comme un élément de domination symbolique, qui assure aux individus un atout légitimant leur propre position et permet la stabilisation de leur statut.

Comme, nous l'avons précisé précédemment, les élites sont de structure différente, elles s'orientent vers l'un ou l'autre de ces capitaux établissant une *structure en chiasme* se ressentant dans les pratiques culturelles. Plus tard, dans *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (1991), P. Bourdieu consacre fondamentalement sa recherche sur les intellectuels et les présente comme les dominés de la classe dominante. Il rappelle également que le capital culturel n'est utile que dans le but d'ajouter de la valeur, du prestige aux élites économiques, et permet donc de tenir la distance avec les classes inférieures et ceux que l'on appelle souvent « les parvenus ».

L'intérêt de ces travaux permet de présenter une définition des élites tout autre que celles des théories classiques. Certes, P. Bourdieu substitue le terme de classe dominante à celui de l'élite, mais il s'agit toujours du haut de la hiérarchie sociale. Pour P. Bourdieu, la définition de la classe dominante ne se limite pas à la notion de pouvoir et ne se distingue pas seulement par son capital économique. La faiblesse des théories précédentes repose en effet sur l'omission systématique du capital culturel ainsi que celle de la création d'une conscience de classe dont *l'habitus* permet de distinguer les différents groupes entre eux. Cette théorie est aujourd'hui quelque peu vieillissante, car elle repose sur l'analyse de la société française des années 1960-1970, cependant elle nous paraît la plus à même de décrire toute la complexité de la structuration de la classe dominante (par l'imbrication des différents capitaux).

## 1.4. Les nouvelles conceptions : dégénération des classes et post-modernisme

Vers la fin des années 1990, de nouvelles conceptions de l'élite ont émergé afin de saisir le lien existant entre cette catégorie et le processus de mondialisation en cours. A.-C. Wagner (1998) est l'une des premières sociologues françaises à mettre à jour ce phénomène. En effet, en interrogeant l'immigration des classes supérieures vivant essentiellement à Paris ou autour de Paris, elle arrive à distinguer une « culture internationale » qui permet à ces individus de se distancer des élites du pays d'accueil. Par cette mise à l'écart, ces élites qui se veulent internationales entrent directement en concurrence avec les élites nationales dans les dominations économiques et sociales du pays. Cette approche démontre en l'occurrence que l'analyse des classes supérieures ou plus particulièrement des élites ne peut plus seulement se limiter au cadre national. Les processus de création d'un monde économiquement connecté changent les rapports sociaux entre les acteurs.

Pour aller plus loin, dans la logique de l'émergence des villes globales (S. Sassen, 1991), certains auteurs parlent de classes métropolitaines, regroupant les hauts cadres dynamiques qui par définition cherchent à faire carrière, ne construisent une vie de famille que très tardivement et sont de grands consommateurs de biens et de services (B. Jałowiecki, 2000). Cette catégorie se rapproche du terme *yuppies* (*Young Urban Professional*), très populaire aux Etats-Unis au début des années 1980, mais aussi des différentes conceptions développées par les sociologues américains après les années 1960 jusqu'à aujourd'hui<sup>54</sup>. Elle repose principalement sur son capital de compétences la positionnant à des postes professionnels privilégiés et surtout sur un fort pouvoir économique fondé sur les réseaux corporatistes. Avec la mondialisation, ce style de vie s'est développé dans toutes les grandes métropoles, de sorte qu'une grande partie d'entre eux voyagent d'une métropole à l'autre sans véritablement changer de style de vie, laissant de côté les affinités nationales et identitaires et formant ainsi une classe à part (W. K. Carrol, 2010).

A cet égard, la thèse de R. Florida est la plus innovatrice, dans la mesure où ce dernier a combiné la classe métropolitaine (au sens économique du terme) avec l'image du *Bobo* (Bourgeois-Bohème) développé par D. Brooks<sup>55</sup> en 2000, prenant en compte plus particulièrement le style de vie. Ainsi, il nomme cette catégorie la classe créative, car elle est composée d'une part des professionnels engagés dans le processus de création (comme les scientifiques, les chercheurs, les ingénieurs, les artistes, les poètes et les écrivains, les acteurs, les architectes, etc, composant le « cœur créatif » de cette classe), et d'autre part des professionnels dits « créatifs » classés dans les services de haut niveau (juristes, avocats, financiers, managers) capables de résoudre des problèmes complexes. Ces individus partagent selon l'auteur un certain nombre de valeurs : l'affirmation de soi, le sens du mérite, l'ouverture d'esprit, etc., et représenteraient 30% des actifs

---

<sup>54</sup> Par exemple la conception de P. Drucker et F. Machlup : « *knowledge workers* », ou encore celle de E. O. Wright avec « *the new professional-managerial class* » et celle de P. Fussel (1983) : the « *X class* »

<sup>55</sup> *Bobos in Paradise : The New Upper Class and How They Got There*. Les Bobos constituent selon l'auteur un groupe social partageant des valeurs communes. Il est utile de rappeler que ce fut l'écrivain Guy de Maupassant qu'il l'utilisa pour la première fois pour qualifier la petite bourgeoisie intellectuelle du XIX<sup>e</sup> siècle.

aujourd'hui. L'intérêt de cette démarche par rapport aux précédentes est de replacer l'idée de classe supérieure dans le contexte de création de l'espace urbain. Le développement économique d'une ville dépend selon R. Florida de la présence de la classe créative. Cependant, la notion de classe qu'il utilise est très souvent critiquée, car elle est réductrice et reste floue ne s'inscrivant pas dans une réflexion de lutte des classes.

De façon plus générale, la conception de J. Pakulski et M. Waters est celle qui a fait le plus grand bruit. En 1996, ils publient *The Death of Class* (la fin des classes), expliquant que la division de la société en classe n'est plus une clé de lecture pour comprendre le fonctionnement des sociétés actuelles. En effet, selon les auteurs, la société contemporaine reste stratifiée suivant les statuts de consommation culturelle des individus. Par ce biais, la compétition au sein des entreprises est de plus en plus importante, ce qui provoque moins d'opportunités pour la classe dominante de se reproduire et de transmettre leurs privilèges aux générations suivantes. Le processus de mondialisation en est le principal responsable puisque les gouvernements nationaux ont de moins en moins de pouvoir face aux marchés économiques, provoquant des inégalités visibles principalement à l'échelle du monde et non plus spécifiquement à l'échelle nationale. Cette vision postmoderne de la société donne ainsi moins de pouvoir au rôle familial dans la reproduction des classes, ce qui favorise encore une fois leur déclin.

En allant plus loin, dans un tout autre champ, les travaux des essayistes suédois A. Bard et J. Söderqvist (2008) sont assez étonnants, car ils rompent avec les anciennes traditions sociologiques. Pour ces auteurs, ce n'est pas tant le rôle de la mondialisation qui favorise les changements de rapports sociaux, mais plus particulièrement la révolution technologique qu'est l'Internet. Cette révolution est, selon les auteurs, aussi importante socialement que l'invention de l'imprimerie par Gutenberg sonnait le glas du Moyen âge. A cet égard, les changements dans les rapports sociaux seront considérables et il apparaîtra ce qu'ils appellent « la netocratie », une élite composée des individus qui dominent l'information et la communication et qui ainsi accumulent le pouvoir non pas en produisant des objets physiques, mais par la création virtuelle. Cette netocratie s'opposerait à ce qu'ils nomment le « consumtariat ». Cette classe consommerait la création des netocrates mais ne maîtriserait pas elle-même l'information et la communication. Les auteurs expliquent que l'internet a sonné la fin du capitalisme dans le sens où il devient de plus en plus difficile qu'un petit nombre (la tête) contrôle le plus grand nombre (le corps) dans une définition étymologique du terme, et que tout sera soumis à l'interactivité, ce qui rendra la société par définition plus égalitaire.

Ces nouvelles conceptions sont encore en cours de construction pour la plupart, mais il est intéressant de constater qu'elles reposent toutes sur l'idée d'aptitude et de talent (excepté pour A.-C. Wagner) en se rapprochant sans y faire véritablement référence de la théorie de V. Pareto, alors que ce fut justement cet aspect qui lui avait été reproché.

Le travail d'A.-C. Wagner nous paraît ici le plus pertinent, car il se concentre sur une partie infime de la société : les immigrés des classes supérieures. Par ce biais, l'auteure prouve qu'il existe, par l'intermédiaire du processus de mondialisation, une tendance à la création d'une



classe internationale à part, dont les codes et les styles de vie sont spécifiques et se distinguent de l'élite nationale.

Par ailleurs, la classe métropolitaine (J. Pakulski, 2000) au sens où elle regroupe les « jeunes actifs dynamiques » nous semble transmettre une vision trop positive de cette « nouvelle » classe, trop proche de la vision parétienne, réengageant le principe de méritocratie liée aux aptitudes et aux talents dans la société actuelle paraissent être beaucoup plus une utopie qu'une réalité sociale. Cette conception n'interroge pas sur les conflits de classe qui sont, somme toute, seulement présents pour s'opposer à la vision traditionnelle de la bourgeoisie. Par ailleurs, ces définitions s'apparentent plutôt à une classe moyenne supérieure en cours d'ascension (compensant leur manque de capital social, économique ou culturel familial par un travail de « rattrapage »), car elles n'incluent pas ou peu le concept de pouvoir et de direction. En outre, la classe créative développée par R. Florida a l'avantage de retranscrire le débat de façon plus large dans le sens où elle joue un rôle prépondérant dans la construction urbaine, mais limitée à la « création ». Sociologiquement, dans un souci de définition du terme « élite », cette catégorisation perd de son intérêt car il est difficilement justifiable d'inclure toute la classe créative dans la classe dominante, et son hétérogénéité permet malaisément d'en définir une conscience de classe.

La disparition des classes sociales (J. Pakulski, M. Waters, 1996) est aussi un principe difficile à imaginer aujourd'hui. Selon nous les individus sont ancrés dans un contexte social et national particulier. En tant que géographe, nous ne rejetons pourtant pas le jeu des échelles et encore moins celui de l'importance du processus de mondialisation. Les classes sociales au sens bourdieusien du terme ne nous semblent pas « mortes » mais plus précisément complexifiées par le jeu des échelles et par la redéfinition de certaines interactions au niveau mondial.

Enfin, la vision d'A. Bard et J. Söderqvist de la société contemporaine n'est encore qu'une hypothèse quelque peu extravagante questionnant la révolution sociale qui s'exerce actuellement à cause de l'Internet. Le retournement du rapport de force entre les élites actuelles (la plus petite part de la population) et les netocrates ou futurs netocrates (la plus grande part de la population) nous semble déraisonnable et pour l'instant invérifiable. Les auteurs généralisent trop facilement leurs recherches, fondées sur la comparaison entre les comportements sociaux d'adolescentes finlandaises et coréennes, à toute la population mondiale.

Le fil conducteur de ces travaux est la redéfinition des interactions et des processus de création de classe aujourd'hui. Chacun pointe un aspect intéressant des changements qui s'opèrent dans les sociétés par les différentes facettes de la mondialisation. Par ailleurs, il est actuellement difficile de s'appuyer exclusivement sur ces nouvelles conceptions qui sont encore trop fragiles théoriquement. A cet égard, nous préférons donc fonder la définition de l'élite sur la conception bourdieusienne, qui nous paraît encore à l'heure actuelle la plus adaptée et la plus robuste pour une théorisation de la classe dominante (ou de l'élite) de façon générale. Malgré tout, ces grandes théories, qui se veulent pour la plupart universelles, ne s'adaptent pas tout à fait à l'explication de ce qu'est l'élite polonaise. Les contextes historique, économique, géopolitique et sociologique de

ces espaces doivent être définis pour comprendre en profondeur ce qu'est une élite polonaise après 1989.

## **2. La place de l'élite polonaise dans les changements sociaux amorcés en 1989**

Les différentes approches analysant les changements intervenus dans la structure sociale après 1989 sont issues de travaux sociologiques provenant d'Europe centrale et orientale (majoritairement de Pologne), mais aussi de pays anglophones. Ces approches inscrivent le concept d'élite dans les différents contextes épistémologiques que nous venons de développer. Le concept d'élite est rarement expliqué par les auteurs qui généralement le tiennent pour acquis. Pourtant, comme nous l'expliquons précédemment, ce concept n'implique pas les mêmes individus et catégories suivant les paradigmes auxquels l'on se réfère. Nous tentons donc dans cette seconde partie d'éclaircir et d'exposer les différents points de vue qui expliquent les changements sociaux intervenus depuis 1989. Nous présentons ainsi un kaléidoscope critique de ces différentes visions, qui se sont construites soit en opposition, soit en complément.

### **2.1. Une structure sociale en transformation : des approches divergentes**

#### **2.1.1. Une classification socio-économique réorganisée**

Certains sociologues polonais ont interprété les changements survenus après 1989 à travers le prisme socio-économique. Par ce biais, les chercheurs H. Domański (2004 ; 2005 ; 2007) et K. M. Słomczyński (2000 ; 2002) ont porté leur attention sur les changements intervenus au sein de la classification professionnelle et sur le lien existant entre les classes définies par la structure sociale et la classification professionnelle (K. M. Słomczyński, 2002).

Sans étonnement, H. Domański (2004) a constaté dans les années 1990 une augmentation de l'importance des professions liées au marketing, au système bancaire, à la finance, aux assurances, à la publicité ainsi qu'au consulting. Parallèlement, les professions libérales ont pesé de plus en plus fortement sur la structure de l'emploi, notamment la catégorie des chefs d'entreprises. Entre 1989 et 2004, le nombre d'entreprises a en effet été multiplié par quatre. De nombreux polonais se sont constitués auto-entrepreneurs afin de pouvoir vivre à leur compte durant la phase la plus difficile de la transition, soit entre 1998 et 2004 (P. Rusin, 2007), période durant laquelle le taux de chômage était en augmentation, atteignant 20% en 2004. La structure professionnelle devient très comparable aux classifications des pays occidentaux d'héritage libéral, et les inégalités se reflètent peu à peu dans les écarts de revenus, qui eux-mêmes conditionnant les différences de consommation et d'accès aux services.

La structure sociale durant le socialisme a été fortement homogénéisée. Cependant, il était d'usage de diviser la société en trois groupes distincts : l'intelligentsia (majoritairement les

personnes ayant un niveau d'étude supérieur (voir 3.2), les ouvriers et les agriculteurs. En fonction de la catégorie à laquelle un individu appartenait, il disposait de plus ou moins de privilèges, allant d'un nombre de tickets de rationnement plus important à un quota spécifique de places pour les étudiants dans les universités. Ce triptyque ne reflétait cependant pas tout à fait la réalité sociale des Polonais, et certains sociologues tel que K. M. Słomczyński (1989 ; 1996 ; 1997 ; 2002) ont très tôt essayé d'établir une structure socioprofessionnelle plus proche des réalités polonaises à cette période. En haut du classement se trouvait la Nomenklatura (voir 3) qui regroupait les dirigeants du Parti au niveau national mais aussi au niveau régional ; ensuite les employés de l'industrie lourde, qui sont devenus durant cette période un important segment de la population avec un poids politique majeur ; puis, la paysannerie, composée par des propriétaires de terres cultivables contrôlés et dépendants de l'Etat. Les employés de bureau formaient un quatrième groupe. Un cinquième groupe était défini par les individus organisant l'économie informelle, étant devenus une branche importante de la société polonaise. Enfin, les individus appelés semi-institutionnalisés organisant l'opposition au régime.

Après 1989, la semi-classe des nomenklaturistes a disparu, la part des employés de l'industrie lourde, celle des agriculteurs ainsi que celle des employés de bureau ont largement diminué et ont contribué à la montée du chômage. Les individus qui appartenaient à l'opposition semi-institutionnalisée durant les années 1980 sont en partie entrés dans la classe politique après 1989. De plus, selon l'étude d'E. A. Osborn et al. (1997), les nouveaux petits entrepreneurs qui sont apparus dans les années 1990 travaillaient au préalable en majorité dans l'économie informelle. De cette façon, K. M. Słomczyński, en partenariat avec G. Shabad (1997), a mis en place un schéma de classe spécifique aux pays d'Europe centrale (Pologne, Hongrie, République Tchèque). Ainsi, les employeurs (*employers*) constituent le premier groupe, suivis des managers (*managers*), des spécialistes (*experts*), des employés de bureau (*office workers*), des superviseurs de premières lignes (*first-line supervisors*), des auto-entrepreneurs (*self-employed*), des ouvriers qualifiés (*skilled manual workers*), des ouvriers non qualifiés (*unskilled manual workers*) et des agriculteurs (*farmers*). La classe supérieure est de cette façon représentée dans les trois premières catégories.

Par ailleurs, H. Domański (2000) a également étudié les mobilités sociales intergénérationnelles, et il démontre qu'il se crée alors une nouvelle culture bourgeoise grâce à ces transferts intergénérationnels du capital culturel par l'intermédiaire des hautes études, mais aussi par le style de vie aristocratique où le lien du sang reste fondamental. Les barrières sociales ont ainsi donc tendance à augmenter, même si l'intelligentsia tend à se diluer dans la société au détriment des entrepreneurs (H. Domański, 2004). Selon ces travaux, l'obtention d'un diplôme ou de la culture en général ne devient qu'un outil pour acquérir un statut professionnel à l'image des sociétés occidentales.

Cette approche permet principalement de mettre en relief le bouleversement économique survenu durant les années 1990 favorisant la création et la disparition de certaines professions, notamment l'effet de balancier du secteur secondaire vers le secteur tertiaire. Il est

ainsi indéniable que la structure socio-économique a extrêmement changé, se calquant sur le modèle des pays de tradition libérale. Toutefois, cette approche a le défaut d'accoler les systèmes de classification des pays occidentaux à ceux de la Pologne, utilisant les grandes théories de classes néolibérales et se souciant peu des différences structurelles qui peuvent exister. Par conséquent, K. M. Słomczyński (1989 ; 2002) regroupe les employeurs, les managers et les spécialistes dans une seule et même catégorie qu'il nomme *service class*, à l'image du schéma des classes socio-professionnelle de J. H. Goldthorpe (R. Erikson, J. H. Goldthorpe, 1993) utilisé en Asie Australe, en Amérique du Nord ainsi que dans certains pays européens. Ces similitudes avec les autres pays européens sont en effet de plus en plus présentes et visibles, cependant malgré un rapprochement des modèles économiques, de grosses différences sociales subsistent ; le passé socialiste crée notamment encore des situations hybrides qui sont finalement peu mises en valeur dans cette classification.

Les auteurs que nous avons cités, en privilégiant une approche socio-économique, n'utilisent pas le terme d'élite. En effet, les classes définies par les auteurs, se rapportant spécifiquement au statut socioprofessionnel, prennent peu en compte la structure interne de ces classes. Ainsi, ils mettent de côté les effets de cohésion, de conscience de classe et de reproduction sociale. La hiérarchisation sociale repose sur le critère strictement professionnel, de sorte que les classes sont définies tout aussi strictement. Avant 1989, la classe des nomenclaturistes pouvait se définir comme une classe d'élite puisqu'elle regroupait les individus les plus hauts placés politiquement, devenant ainsi les plus privilégiés de la société, cultivant l'entre-soi. Par ailleurs, après 1989, le statut professionnel perd de son importance au détriment du facteur économique, rendant les limites entre classes sociales plus floues. Dans la logique de H. Domański et K. M. Słomczyński, l'élite ne peut plus être définie socio-professionnellement, seule une classe supérieure plus large existe, constituant la *service class*. La définition de ce qu'est une élite polonaise dans la structure sociale est devenue moins nette, et même si la vision socio-économique apporte quelques réponses sur les changements intervenus en haut de la classification sociale, elle ne permet pas de définir pleinement à qui ou à quoi elle correspond aujourd'hui.

### **2.1.2. Une approche sociopolitique : les élites de pouvoir**

Dans la même lignée que ces travaux, certains sociologues analysent les élites à travers le prisme sociopolitique, à l'image de la définition classique de V. Pareto. Le but est de savoir si ces élites ont réussi ou non à construire et à consolider les pratiques et les institutions démocratiques qui se mettent en place à partir de la fin des années 1980 et au début des années 1990 (J. Higley, J. Pakulski, 2000 ; W. Wesołowski 1998 ; J. Higley, G. Lengyel, 2000). Cette analyse s'efforce de repérer s'il existe une coupure ou non dans la composition de l'élite (comme regroupement des individus détenant le pouvoir) avant et après 1989. Cependant, malgré un retour à la tradition parétienne, J. Highley et J. Pakulski reprochent à certains auteurs de simplifier le concept d'élite à une agrégation statistique des personnes les plus hauts placées. Ce groupe est au contraire, selon eux, caractérisé par une structure interne et une cohésion spécifique ; il est intégré dans la lutte des classes et engendre son propre système de reproduction et de recrutement. Toutefois, les auteurs

limitent cette conceptualisation dans le but de définir les nouvelles configurations politiques et les changements apparus. Ils n'acceptent pas de les employer dans une configuration plus globale de changements économiques et sociaux. Cette réflexion est d'ailleurs limitée par le fait qu'ils croient à la fin des classes sociales au sens classique (voir 1.4)

Le paradigme dans lequel se positionnent ces auteurs est extrêmement restreint et ne permet pas d'expliquer de manière globale les changements sociaux qui sont intervenus depuis 1989. Cette conceptualisation néolibérale de l'élite ne s'intéresse en définitive que très peu à la place de l'individu dans l'espace social et aux stratégies conscientes ou inconscientes qui sont mises en œuvre pour accéder à ces positions, mais elle analyse au contraire la macrostructure donnant lieu à une forme particulière de pouvoir.

Cette vision sociopolitique ne nous permet pas plus que la vision socioéconomique de comprendre plus précisément les mécanismes de création d'une classe dominante en Pologne. A cet égard, un autre point de vue a retenu notre attention.

### **2.1.3. La théorie des champs et les pays d'Europe centrale**

Les pays postsocialistes sont aujourd'hui face à un changement structurel de leur société, qu'il est possible d'interpréter grâce à la théorie des champs de P. Bourdieu. L'une des seules conceptions se rapportant au langage bourdieusien pour expliquer ces sociétés est principalement portée par I. Szelenyi et T. Zarycki. Ils réinterprètent la théorie des champs dans un contexte où les sociétés d'Europe centrale redécouvrent la propriété privée, après avoir analysé le fonctionnement et les mécanismes structurels durant l'époque communiste. Pierre Bourdieu, qui avait lui-même essayé d'appliquer ses concepts aux pays d'Europe de l'Est, notamment dans deux articles intitulés « La variante « soviétique » et le capital politique »<sup>56</sup> et « *Supplement. Distinction Revisited: Introduction to an East German Reading* »<sup>57</sup>, expliquait que le capital économique était ici remplacé par le capital politique. I. Szelenyi réinterprète le premier le langage bourdieusien en dépassant cette dimension du capital politique comme paramètre indispensable pour comprendre le fonctionnement des sociétés d'Europe centrale. Dans son ouvrage intitulé *Les élites en Pologne, en Russie et en Hongrie*<sup>58</sup> (1995), écrit en partenariat avec deux autres sociologues, D. Treiman et E. Wnuk-Lipinski, I. Szelenyi et ses collaborateurs conceptualisent ce qu'est une élite dans ces trois espaces en se focalisant principalement, à la manière bourdieusienne, sur le capital culturel. Il devient alors nécessaire d'étudier la place du champ culturel avant la chute du communisme et de comprendre les modifications structurelles générales communes à ces sociétés après 1989, afin d'être capable de définir au mieux la notion d'élite en Pologne.

---

<sup>56</sup> [in :] P. Bourdieu, 1994, *Raisons pratiques sur la théorie de l'action*, Paris, Edition du Seuil.

<sup>57</sup> [in :] *Poetics Today*, 1991, vol. 12, n°4, winter.

<sup>58</sup> Traduction du titre de l'ouvrage: I. Szelenyi, D. Treiman, E. Wnuk-Lipinski (dir.), 1995, *Elity w Polsce, w Rosji i na Węgrzech*, Warszawa, Instytut Studiów Politycznych PAN.

### 2.1.3.1. Une élite d'Europe centrale

D'après P. Bourdieu (1979), « l'espace social », définissant les rapports sociaux, est une base théorique permettant de mettre en avant les convergences et divergences structurelles entre les différentes sociétés, notamment par le mode d'imbrication des différents capitaux entre eux. C'est tout d'abord M. Voslensky (1980) qui s'est servi du capital politique afin d'analyser la spécificité structurelle de la nomenklatura russe. Ce n'est que durant les années 1990, après la traduction des ouvrages de P. Bourdieu, que de nombreux sociologues se serviront de sa conceptualisation afin de décrire d'autres sociétés. I. Szelényi, D. Treiman et E. Wnuk-Lipinski (1995) ont ainsi expliqué par l'intermédiaire de la théorie des champs les transformations sociales qui se sont opérées après 1989. Ils ont décomposé l'espace social de chaque période pour pointer les évolutions de structuration de la classe supérieure, en se fondant principalement sur la société hongroise, mais aussi polonaise et russe. L'imbrication des différents capitaux peut être extrêmement diverse entre les sociétés existantes, mais aussi dans le temps au sein d'une même société.

Les individus d'une société peuvent disposer de plusieurs types de capitaux : économique, social, culturel et symbolique. Le capital économique joue un rôle fondamental, dominant et conditionnant le capital social et le capital culturel. Ces deux derniers sont alors fortement institutionnalisés de façon rationnelle dans le but de soutenir le capital économique. Le capital symbolique est également un moyen de soutenir le statut social d'un individu, notamment par l'intermédiaire de rituels ou de protocoles (exemple : la légion d'honneur). Selon I. Szelényi et al. (1995), les différences entre les sociétés occidentales et les sociétés d'Europe centrale et orientale résident principalement dans les sous-types composant les capitaux et plus particulièrement au sein du capital culturel. I. Szelényi, en coopération avec B. Martin avait, dès 1987, mis en relief le fait que les intellectuels d'Europe centrale avaient un statut spécifique s'appuyant sur une dialectique symbolique, mais également sur un discours culturel critique anti-pragmatique et anti-économique (anti-capitaliste). Selon les auteurs, le capital culturel en Europe centrale et orientale a subi une forte autonomisation et par ce biais peut impulser une révolution. Cette différence s'explique par la disparition des entrepreneurs et des propriétaires après la Seconde Guerre mondiale qui a permis à une classe dominante reposant sur le capital culturel de prendre sa place. Ainsi, les auteurs présentent quatre catégories d'élites concurrentes durant le communisme. Tout d'abord, il y a les *bureaucrates « durs »* regroupant les hauts administrateurs, souvent qualifiés en Pologne de « béton du parti » (T. Zarycki, 2008). Ensuite viennent les *jeunes technocrates* provenant généralement de familles au capital culturel élevé. Ils sont principalement conservateurs et pragmatiques et prennent part au système communiste. La troisième catégorie est celle des *intellectuels de la nouvelle droite et des réformateurs communistes*, des intellectuels qui ne renient pas le système communiste ou ne prennent pas part aux oppositions. Enfin, on retrouve les « *combattants de la liberté* », plus ou moins conservateurs, mais qui se positionnent clairement comme anti-communistes. Ce changement de configuration au sein de la classe dirigeante ne s'est pas effectué sans conflits, et les grèves de mars 1968 peuvent être abordées par ce prisme (G. Eyal, I. Szelényi, E. Townsley, 1998). En effet, la gauche laïque (les « *combattants de la liberté* »)

s'est séparée du reste du groupe pour des questions morales afin de retrouver la symbolique aristocratique d'avant-guerre. Durant les années 1970, la césure entre les deux groupes est de plus en plus flagrante, notamment dans les styles de vie. Ce n'est qu'à partir de 1980 avec *Solidarność*<sup>59</sup> que s'est créé un large front anti-communiste en Pologne, rassemblant toutes les fractions composant l'élite.

Le passage du communisme au capitalisme est assimilé par ces auteurs (I. Szelenyi et al., 1995 ; G. Eyal et al., 1998) comme le « triomphe du capital économique sur le capital politique, mais surtout le retour de l'ancien rôle du capital culturel ». Dans les faits, cela se traduit par la surreprésentation des intellectuels dans les sphères politiques des pays centre-européens, contrairement aux occidentaux, mais aussi par une classification du prestige favorable principalement aux métiers liés à la connaissance et à la culture<sup>60</sup> (H. Domański, 1999).

Cette approche a le mérite, par rapport à celles exposées précédemment, de mettre en avant dans l'évolution de ces sociétés leurs spécificités propres, notamment le capital culturel qui est fondamental dans les recherches d'I. Szelenyi. Cette étude a été complétée par T. Zarycki en 2008, qui s'est concentré plus spécifiquement sur la société polonaise (qu'il compare à la société russe) afin de dégager des caractéristiques propres aux sociétés d'Europe centrale et de l'est, mais aussi dans le but de commencer un travail de définition d'une société non occidentale.

### **2.1.3.2. La spécificité polonaise**

Au-delà de *Solidarność*, T. Zarycki relève notamment le rôle singulier de l'élite d'opposition dans l'histoire de la Pologne, qui revêt un caractère symbolique et fondateur de l'identité nationale, renforcée par des idéaux aristocratiques. Par ailleurs, le rôle de l'Eglise ne peut pas être négligé dans les rapports sociaux durant le socialisme. Enfin, le rôle de l'intelligentsia dans la formation de l'identité de la classe dominante polonaise est loin d'être anodin.

T. Zarycki (2008, 2009) replace la conception de l'élite polonaise dans un contexte européen particulier. Bien que ces pays fussent centraux géographiquement, ils ne l'ont jamais été dans le système géopolitique et géoéconomique européen. De ce point de vue, ces régions périphériques se présentent avec un déficit en capital économique important qu'il a fallu combler par une autre sorte de capital, généralement par le capital culturel. Par ailleurs, se positionnant en périphérie (Pologne), l'influence du centre (pays occidentaux) concernant la culture est fondamentale, de telle sorte que pour l'auteur l'élite polonaise se tourne « de préférence vers le capital culturel incorporé post-aristocratique (héritage du XIX<sup>e</sup> siècle), mélangé à des valeurs de la culture classique des pays occidentaux d'aujourd'hui »<sup>61</sup> (T. Zarycki, 2008, p. 63). Etant donné

---

<sup>59</sup> Mouvement qui a joué un rôle clé dans l'opposition au régime de la République populaire de Pologne, initié et dirigé par Lech Wałęsa.

<sup>60</sup> Le Professeur d'Université se retrouve en haut de la classification selon le prestige.

<sup>61</sup> "W odniesieniu do Europy Środkowej i Wschodniej, gdzie rola tradycyjnej kultury arystokratycznej w życiu społecznym jest obecnie znikoma, mówić można bardziej o postarystokratycznym, a więc odziedziczonym po arystokracji, wymiarze kapitału kulturowego ucieleśnionego wymieszanym z wartościami kultury wysokiej współczesnych krajów zachodnich."

que l'apport des savoirs des sociétés périphériques n'est pas automatiquement inclus dans les canons universels de la culture classique, il se met en place de très forts sous-champs nationaux, voire même transnationaux à l'échelle de l'Europe centrale et orientale, disposant d'une plus grande autonomie.

Selon les travaux de l'auteur, les changements sociaux survenus après 1989 touchent principalement le capital culturel et permettent également d'identifier en profondeur la singularité de ces sociétés par rapport aux pays d'Europe occidentale. La théorie de P. Bourdieu (1979) décompose le capitale culturel en trois axes : institutionnalisé (le fait de valider ses acquis par un diplôme), incorporé (façon de se mouvoir ou de se comporter) et matérialisé (nombre de livres, type de livres, etc.). T. Zarycki ajoute non seulement un sous-type au capital culturel : l'informel<sup>62</sup>, mais il dresse les caractéristiques de chaque sous-type pour les sociétés polonaise et russe (Tableau 1).

Le capital culturel **institutionnalisé** (1) repose sur les mêmes fondements que celui des sociétés occidentales. Deux sous-groupes d'individus se distinguent à l'intérieur de ceux qui possèdent ce capital : les technocrates (diplômes économiques et techniques) et les intellectuels (diplômes en sciences humaines et artistiques). Le capital culturel **incorporé** (2), quant à lui, correspond au champ post-aristocratique en lien plus ou moins fort avec le capital social. Ce capital peut être défini par un niveau de compétences dans la culture classique et par un style de vie raffiné. Ensuite, l'auteur ajoute un capital culturel **informel de milieu** (3), dans le sens où il s'agit de sociétés d'Europe centrale. Celui-ci se définit par une aspiration à la domination symbolique, passant par une modification de certaines caractéristiques spécifiques liées à l'identité de groupe par rapport aux symboles universels du prestige culturel. Par ce biais, trois types différents d'élites existent en Pologne et en Russie, qui sont spécifiques à cette informalité. Tout d'abord, le capital intellectuel (a.) correspond de façon élargie à ce que l'on appelle communément l'intelligentsia, présentant la capacité de discourir, promouvant l'éthos intellectuel de l'érudition et ayant des connaissances de l'esthétisme et d'un style de vie intellectuel. Ensuite, le capital d'opposition (b.) est la capacité d'un individu à se rapporter aux valeurs d'opposition anticommuniste (par exemple) et au style de vie d'opposition. Enfin, le capital religieux en est la dernière composante, se présentant comme la capacité à se référer aux valeurs religieuses et par les compétences acquises dans la culture religieuse (aussi bien des coutumes que des hiérarchies internes). Ces trois types n'excluent pas la création d'un autre potentiel qui peut alors se fonder sur un autre ethos. Dans un dernier temps, le capital culturel **matérialisé** (4) se décompose en trois branches : il peut être technique (par exemple un ordinateur spécifique), humaniste (monuments), aristocratique (œuvres historiques, portraits de famille, etc.), intellectuel (livres), d'opposition (bannières de Solidarność) ou encore religieux (croix, statut de la vierge Marie).

---

<sup>62</sup> Déjà mis en relief par I. Szelenyi et al. (1995)



**Tableau 1. Les sous-types du capital culturel dans les sociétés polonaise et russe d'après T. Zarycki (2008)**

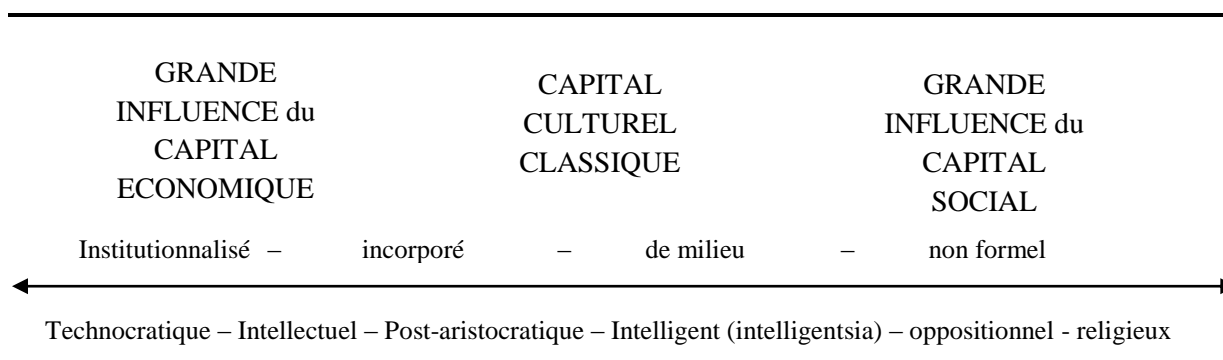
<b>Capital culturel institutionnalisé classique (1)</b>	<b>a. Economique et technique</b>	qui correspond aux <b>technocrates</b>
	<b>b. Humaniste et artistique</b>	qui correspond aux <b>intellectuels</b>
<b>Capital culturel incorporé (2)</b>	Champ « <b>post-aristocratique</b> » Compétences dans la culture classique et style de vie raffiné.	
<b>Capital culturel informel de milieu (3)</b>	<b>a. Capital intellectuel</b>	Intelligentsia Ethos intellectuel de l'érudition Style de vie intellectuel
	<b>b. Capital d'opposition</b>	Valeurs d'opposition anticomuniste Style de vie d'opposition
	<b>c. Capital religieux</b>	Valeurs religieuses, Compétences dans la culture religieuse Connaissance de la hiérarchie religieuse
	<b>d. D'autres potentiels</b>	Par ex. le capital artistique
<b>Capital culturel matérialisé (4)</b>	<b>a. Technique</b>	Objets techniques (fonctions innovatrices et raffinées)
	<b>b. Humaniste</b>	Monuments historiques
	<b>c. Aristocratique</b>	Œuvres d'art historiques et classiques
	<b>d. Intellectuels</b>	Symboles de la tradition intellectuelle (livres etc.)
	<b>e. D'opposition</b>	Symboles de la tradition d'opposition (ex : bannières de Solidarność)
	<b>f. Religieux</b>	Objets au sens religieux (croix etc.)

*Source : T. Zarycki, 2008*

A l'instar de P. Bourdieu, T. Zarycki ne définit pas totalement les frontières entre les différents champs (culturel, politique, social et économique), car ils s'entremêlent facilement. Les différents sous-types du capital culturel peuvent ainsi se dilater du capital économique au capital social (Figure 8). Si une société est fortement influencée par le capital économique, alors le capital culturel est fortement institutionnalisé. A l'inverse, s'il s'agit d'une société subissant une forte influence du capital social, alors le capital culturel est plutôt informel. Les élites sont donc soit extrêmement pragmatiques (influence forte du capital économique), soit fortement

influencées par le symbolique dans le cas où le capital culturel est prédominant, ou encore influencées par leurs réseaux sociaux (dans les sociétés à groupe social oppositionnel ou théologique). Rappelons-le, la société polonaise a toujours été en déficit de capital économique, ainsi elle a toujours plutôt privilégié le capital culturel, mais n'a jamais véritablement subi une trop forte influence du capital social, et par ce biais son capital culturel est principalement informel mais de milieu.

**Figure 8. Proposition de classification des sous-types du capital culturel de T. Zarycki**



*Source: T. Zarycki, 2008*

Selon P. Bourdieu (1979), lors d'un changement de système, un certain groupe peut devenir légitime dans un nouveau fonctionnement sociopolitique de telle sorte que sa symbolique prend de l'ampleur. Ainsi, en Pologne, les technocrates ont perdu de leur légitimité après 1989 alors qu'ils avaient réussi à créer leur propre système symbolique sous le régime communiste. Après 1989, ce sont les intellectuels d'opposition qui sont devenus légitimes, ce qui a donné lieu à une lutte de position et d'opposition, et l'intelligentsia se retrouve au cœur de ce processus. En s'éloignant dans le temps de l'évènement 1989, les élites d'opposition disparaissent peu à peu pour laisser la place à une nouvelle forme d'appropriation du pouvoir par le symbolique. Cependant, la société polonaise accorde de l'importance à la commémoration et à la remémoration des oppositions passées, en glorifiant ses héros d'opposition qui réactivent profondément la symbolique d'opposition. Ce capital d'opposition est encore aujourd'hui très largement utilisé par les élites afin d'être reconnues comme telles. Par ce biais, les élites polonaises sont aujourd'hui à la recherche de nouvelles identifications symboliques de telle sorte que de nombreux conflits en résultent. Chaque fraction cherche à sauvegarder son capital culturel particulier et souhaite qu'il l'emporte symboliquement sur le reste de la classe dominante. Il est ainsi possible d'identifier six groupes distincts.

Une première branche, composée principalement des anciens technocrates, lutte pour la sauvegarde de la domination des individus ayant un diplôme économique et technique sur le reste de la société. A l'inverse, une seconde branche souhaite la sauvegarde de la puissance des élites liées à la culture et aux sciences humaines (sanctionnée par un diplôme). Par ailleurs, un troisième

groupe place le capital symbolique aristocratique au plus haut niveau de sorte que seuls les individus pouvant justifier de racines aristocratiques et d'un goût « sûr » très classique peuvent prétendre à cette domination. Un quatrième groupe souhaite la sauvegarde de l'ethos lié à l'intelligentsia, se considérant comme une caste supérieure du capital culturel et donc la plus appropriée pour devenir la nouvelle élite. Une cinquième branche est composée par les individus qui se sont le plus engagés contre le régime communiste ; selon ce groupe l'élite serait donc composée des héros qui ont libéré la Pologne. Enfin, le dernier groupe prône la légitimité seule de la culture spirituelle ; l'élite serait composée uniquement des individus portant de grandes valeurs religieuses.

Ces différents groupes formant l'élite sont entrés en conflits - à partir de 1989. Les groupes ne sont bien évidemment pas restreints, il est possible d'appartenir à l'une ou l'autre de ces fractions. Cependant, les mécanismes de lutte de ces différents groupes consistent en la légitimation de son propre groupe et dans la délégitimation des autres groupes.

L'ambition de T. Zarycki était d'amorcer une définition de la classe dominante des sociétés non-occidentales et de ce fait, sa démonstration a le mérite d'y contribuer fortement. Alors que, selon lui, la majorité des sociologues reste « aveuglée » par les grandes théories et travaux empiriques issus des pays occidentaux, T. Zarycki remodèle la théorie bourdieusienne pour expliquer la singularité structurelle des élites polonaises. Le rôle et la symbolique du capital culturel permettent de démontrer que la classe dominante n'est pas seulement composée de la classe dirigeante et qu'elle n'est pas non plus aussi facilement séparable entre factions politique, économique ou artistique, etc., car les individus qui la composent sont ancrés dans une lutte de légitimation symbolique de leur capital culturel particulier. Ils se côtoient, s'acceptent ou s'opposent, mais sans aucun doute ils sont liés les uns aux autres et ils se distinguent du reste de la population par leur capital culturel quel qu'il soit. Par ce principe, le terme d'élite est chez l'auteur peu employé, car il préfère en définitive, à l'image de P. Bourdieu, le terme de classe dominante. A cet égard, nous nous rapprochons de ce point de vue.

## **2.2. Autres façons de conceptualiser les changements sociaux en Pologne**

### **2.2.1. Les « gagnants » et les « perdants » de la transition : une idée surfaite**

Certains chercheurs, et notamment M. Jarosz (2005) utilisent les termes de « gagnants » et de « perdants » de la transition afin d'expliquer les changements sociaux qui sont intervenus juste après 1989. Cette vision dichotomique de la société provient d'une idée très largement répandue dans l'opinion publique selon laquelle les transformations politiques et économiques n'auraient profité qu'à un petit nombre d'individus. Selon une étude de P. Kozarzewski (2007), 37% des Polonais estimaient en 2004 qu'ils vivaient mieux durant la deuxième moitié des années 1980, contre 8% pensant mieux vivre aujourd'hui. Ce sentiment est surtout partagé par les individus ayant le niveau d'étude le moins élevé, ainsi que les chômeurs et les plus âgés. Seules les personnes ayant un niveau d'étude supérieur dressent un bilan positif des transformations et

principalement les sénateurs, ministres, hommes politiques et chefs d'entreprises. Paradoxalement, la majorité des Polonais estime qu'il était utile de passer d'un système à un autre en 1989, ne remettant donc pas en cause le système capitaliste et la transition.

K. M. Słomczyński (2002), dans son introduction du recueil de texte *Social Structure : Change and Linkages : The Advanced Phase of the Post-Communist Transition in Poland*, y consacre un paragraphe, relevant que cette conception apparaît dans certains textes sociologiques du recueil. Cependant, cette conception est généralement peu utilisée par les sociologues ou alors esquissée de façon indirecte, car cette dénomination implique nécessairement un jugement de valeur. Elle est surtout employée par les non-sociologues : politologues, économistes et géographes.

A notre avis, cette conception n'est pas pertinente pour comprendre les changements intervenus dans la société polonaise après 1989, car elle revient à simplifier le propos et crée une dichotomie trop prononcée au sein de la société polonaise d'aujourd'hui. Ce jugement de valeur semble plus marqué par les aspirations individuelles que par une conscience et une interaction de groupe. Dans tout système capitaliste, il existe des individus qui ont réussi à se placer en haut de la hiérarchie sociale, les « gagnants », et d'autres qui se retrouvent en bas de la hiérarchie, cumulant toutes les conditions pour être jugés comme « perdants ». Par ailleurs, le déterminisme sociologique que cette notion implique est également extrêmement gênant : n'est-il pas évident qu'un individu ayant un diplôme supérieur, une expérience à l'étranger et parlant trois langues étrangères couramment, devienne plus facilement cadre dirigeant dans une compagnie internationale ? Et, n'est-il pas non plus probable que d'anciens ouvriers non qualifiés d'une usine nationale se retrouvent au chômage après 1989 ? L'opposition « gagnants – perdants » est finalement loin d'expliquer les changements profonds qui ont caractérisé les sociétés d'Europe centrale, surtout si elle est retranscrite dans une opposition des qualifications et des professions.

Structurellement, seuls les retraités peuvent être qualifiés de grands « perdants », car leur situation de pauvreté généralisée provient en grande partie de leurs pensions de retraite calculées sur leurs cotisations durant la période socialiste. Malgré quelques ajustements, ce sont eux qui souffrent le plus du changement de régime, car leur pouvoir d'achat est bien moins important que celui des actifs actuels. La moyenne des retraites est de 1618 PLN brut en 2012<sup>63</sup>, alors que le revenu moyen polonais est actuellement autour de 3500 PLN brut<sup>64</sup>, soit deux fois plus.

### **2.2.2. Circulation et reproduction des élites**

La mobilité sociale est une question redondante dans les écrits sociologiques d'Europe centrale après l'année 1989. L'hypothèse des chercheurs n'est pas de savoir si le passage entre le communisme et le capitalisme a tendance à rendre la mobilité sociale plus difficile, mais au contraire de poser la question inverse. Le passage d'un régime totalitaire (sous tutelle russe) à un

---

<sup>63</sup> Ce qui correspond à 385 €

<sup>64</sup> Correspondant à 835 €

régime démocratique a-t-il privilégié la mobilité entre les différentes strates sociales, et plus précisément la classe supérieure (ou les élites) s'est-elle ouverte et renouvelée après 1989 ?

Il est très difficile de répondre directement à cette question, car la structure socioprofessionnelle a extrêmement évolué entre les deux régimes, ne permettant pas de comparer précisément les grilles entre elles. D'une part, le secteur privé s'est considérablement développé, créant de nouveaux emplois essentiellement dans le secteur tertiaire au détriment du secteur secondaire. Par ailleurs, de nombreux individus se sont retrouvés au chômage à cause de ces transformations, déclassant de ce fait une partie de la population.

D'un point de vue macrosociologique, les années 1990 ont été assez fragiles et la structure sociale était en cours de stabilisation, de sorte que les classes supérieures ont été dans un premier temps caractérisées par une ouverture relative, puis par une fermeture très prononcée entre 1998 et 1999, pour s'ouvrir un peu plus au début des années 2000 (H. Domański et al., 2008). De façon plus précise, les classes traditionnelles, l'intelligentsia au sens socioprofessionnel et les ouvriers se caractérisent par une plus forte fermeture à l'inverse des nouvelles catégories comme les entrepreneurs. Par exemple, alors qu'en 1982 43% de l'intelligentsia socioprofessionnelle se recrutaient au sein des ouvriers et des paysans, ils ne sont plus que 16% en 2002. Par ailleurs, l'ouverture du milieu entrepreneurial a concerné principalement les individus disposant d'un capital culturel plus important, et non pas les ouvriers ou les agriculteurs sans expérience. Ainsi, durant les années 2000, H. Domański, W. B. Mach et D. Przybysz (2008) mettent en relief une montée des inégalités et une cristallisation du système de stratification sociale. Cette constatation est valable non seulement pour les mobilités intra-générationnelles mais aussi pour les mobilités intergénérationnelles. Par ailleurs, les auteurs soulignent également que les schémas de structuration n'ont pas véritablement changé suivant un emboîtement indirect de l'origine sociale par rapport au statut socioprofessionnel. En effet, ce dernier dépend très fortement du niveau de formation qui est très attaché à l'origine sociale. Cette structuration n'a pas changé entre l'ancien et le nouveau régime, l'évolution est donc relative et il est encore difficile aujourd'hui de savoir si le nouvel ordre politique et économique a effectivement limité ou non les mobilités.

Les différentes recherches sur les changements structuraux qui ont pu intervenir depuis 1989 ne reposent pas toutes sur les mêmes conceptions et définitions du terme d'élite ou de la classe dominante. Pourtant chacune à leur manière apporte des précisions quand à ses évolutions. L'analyse de la classification socio-professionnelle, a permis de dégager les premiers impacts des changements économiques au sein de la société polonaise. La posture socio-politique est tout aussi légitime puisqu'elle interroge cette catégorie à travers les pratiques et les institutions démocratiques qui se sont mises en place après 1989. Cependant, au-delà des descriptions et des explications de la transformation d'une société socialiste à une société capitaliste, l'analyse de la théorie des champs par T. Zarycki (2008) permet de comprendre en profondeur les processus de distinction de la classe dominante au sein de la société polonaise. Le rôle du capital culturel est donc fondamental dans le processus de création et de production de la classe dominante en Pologne et l'analyse de la circulation inter-générationnelle n'en fait que renforcer l'idée. A cet

égard, il est clair que les différences structurelles entre les sociétés occidentales et les sociétés d'Europe centrale sont le résultat de l'addition de faits historiques conjoncturels.

#### **Encadré 1. Processus d'entre-soi : un terme sociologique français**

Le terme d'entre-soi n'a pas d'équivalent en anglais et encore moins en polonais. Il est généralement traduit en anglais par sa propre définition : « the desire to live with one's own socio-economic group » ou tout simplement le fait d'être du même milieu.

L'entre-soi n'est pas spécifique à la classe dominante, mais elle permet à cette dernière de s'isoler et de se distinguer du reste de la population à l'abri des promiscuités non-désirées. Ce sont les sociologues M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (1989, 1992, 2006, etc.) qui ont mis en évidence ce processus au sein de la grande bourgeoisie française. Les élites se concentrent dans des espaces particuliers (En région parisienne, elles sont localisées selon un axe ouest qui part du musée du Louvre et arrive à la forêt de Saint Germain-en-laye). Cependant, cet entre-soi spatial n'est possible qu'à une échelle très fine (l'îlot, voire l'immeuble), et le quartier ou (ici) l'arrondissement reste socialement encore hétérogène (du fait de la présence d'artisans, de commerçants, etc.). La bourgeoisie, comme l'expliquent les deux auteurs, « ne peut pas contrôler sérieusement l'endroit où elle vit pour assurer un entre-soi ». C'est pourquoi, elle est complétée par de nombreux cercles de rencontres qui favorisent la relation entre « gens du même milieu ». Les exemples les plus connus sont les rallyes pour les adolescents ou encore différents clubs pour les adultes, etc. Ces rencontres sont ainsi étroitement surveillées, car elles ne fonctionnent que par cooptation et permettent de sauvegarder une « homogénéité sociale rigoureuse ».

En Pologne, ce processus est peu étudié en sociologie et les nouveaux processus de socialisation et d'isolement des élites après 1989 sont méconnus. Les recherches privilégient, on l'a vu, une vision fonctionnaliste de cette catégorie de la population. Seules sont mises en avant les habitudes systématiques facilement définissables par rapport à la population en générale, comme par exemple les écoles/universités qu'ils privilégient pour l'éducation de leurs enfants, ou bien encore leurs pratiques de la religion (voir notamment J. Wasilewski, 2000). Cependant, les recherches de l'entre-soi par rencontres systématiques ou plus exceptionnelles n'ont encore pas fait l'objet d'analyses approfondies.

### **3. Typologie des spécificités historiques de l'élite polonaise**

La classe dominante polonaise a en effet des spécificités qui lui sont propres du fait de l'instabilité de son histoire contemporaine. Se sont ainsi constituées à différentes périodes des catégories ou semi-classes particulières que l'on ne retrouve qu'en Europe centrale, et plus précisément en Pologne. Ces catégorisations pour certaines sont apparues durant la période socialiste, pour mieux disparaître après 1989. C'est le cas de la nomenklatura. D'autres, comme l'intelligentsia, ont perduré tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, et enfin certaines ont été réinvesties après la libéralisation du marché telle que l'élite économique. Nous proposons ainsi dans cette partie de revenir sur chacune de ces catégories, afin de comprendre de quels individus il est question dans chaque cas de figure quel est leur devenir après 1989.

### 3.1. La nomenklatura : l'élite du système communiste

La « nomenklatura » était à l'origine une liste secrète des hauts cadres des administrations et des représentants communistes en U.R.S.S. composée par J. Staline, dont la première fut établie en 1922 (M. Voslensky, 1980). Le Secrétariat du Comité central de l'époque, dirigé par J. Staline, décidait de toutes les nominations aux plus hauts postes de direction de l'Etat. Ainsi, très vite, la dénomination « Nomenklatura » s'est appliquée pour désigner plus largement la classe dirigeante communiste (personnalités et responsables politiques, ainsi que les hauts fonctionnaires d'Etat). A partir de 1948, la même structure a été mise en place en Pologne et a été tout au long de la période communiste, dépendante du Kremlin.

A partir de 1945, les nouvelles orientations politiques du régime ont été d'élaborer une « voie polonaise du socialisme » et de trouver des relais au sein de la société polonaise, et par ce biais de mettre en place une nouvelle élite. Ainsi, au moment où les autorités déconstruisaient l'élite polonaise, elles permettaient également à une certaine catégorie de personnes, que ce soit dans le monde paysan, ouvrier ou intellectuel, d'accéder à des postes auxquels elles n'auraient pas pu accéder autrement. « L'absence de cadres qualifiés permettait à un modeste médecin de devenir directeur d'hôpital, et un modeste professeur de lycée avait désormais une chance d'accéder à une chaire universitaire. » (D. Jarosz, 2006). Très vite, le Parti est devenu un moyen d'accéder à des postes de direction. En juillet 1944, le Parti des travailleurs comptait seulement 34 000 membres, un an plus tard ils étaient 300 000 avec une écrasante majorité d'ouvriers et de paysans. Cependant, les grandes fonctions qui demandaient des qualifications particulières ont été attribuées principalement à des intellectuels.

On connaît peu de choses sur le processus de destruction des anciennes élites intellectuelles polonaises et sur la création de nouvelles après 1945 (D. Jarosz, 2006). Cependant, il est possible de repérer certaines initiatives du Parti, et notamment la création de l'Institut des cadres scientifiques (Instytut Kształcenia Kadr Naukowych – IKKN) qui formait de nouvelles élites académiques dévouées idéologiquement au marxisme, ou encore le recrutement de jeunes issus des milieux ouvriers et paysans en tant qu'officiers (en 1956, 50% des officiers promus étaient d'origine ouvrière et 32% paysanne (*Ibid.*)). Durant le socialisme, cette classe a pu profiter de certains avantages que le monopole du pouvoir lui a procuré, tels que des logements, des biens de consommation, ou encore des passeports pour l'étranger etc.

Durant les années 1970, le programme de modernisation de l'industrie et l'amélioration de la disponibilité des biens de consommation mené par E. Gierek a suscité un engouement de la part de certains intellectuels, provoquant une vague d'adhésions au Parti. Par ce biais, un groupe de réformateurs, modernistes et d'individus instruits a constitué un nouveau type de la nomenklatura (G. Mink, J.-C. Szurek, 1994), que T. Zarycki (2008) nomme les « technocrates ».

L'après 1989 a été incertain pour beaucoup d'entre eux et leurs trajectoires sociales ont été étudiées par de nombreux chercheurs. J. Staniszkis (1991a, 1991b) a été l'une des premières à

expliquer qu'une partie de ces élites communistes a anticipé la fin du socialisme en transformant peu à peu leur rôle politique et leur pouvoir administratif en capital économique. Trois hypothèses ont été cependant formulées (J. Wasilewski, 1994 ; G. Mink, J.-C. Szurek, 1994) : soit « rien n'a changé » et les mêmes individus sont au pouvoir, soit ils ont été déclassés, ou soit ils ont en effet réussi à convertir leur capital politique et leur capital social en capital économique.

Selon l'étude de J. Wasilewski (1994) portant sur la Pologne, la Hongrie et la Russie, ce sont les nomenklaturistes polonais qui ont été le plus touchés par la conversion. Un grand nombre d'entre eux sont certes restés parmi les dirigeants du secteur public de l'économie, mais beaucoup sont passés dans le secteur privé et très peu sont restés dans la vie politique (6% en 1993). Ils ont donc encore eu une place de choix dans la vie publique polonaise. En 1993, une grande partie d'entre eux avait créé sa propre entreprise, phénomène qui n'a pas seulement touché les dirigeants des entreprises publiques, mais toutes les branches de la nomenklatura. Il n'existe donc pas de trajectoire unique, aucune des hypothèses préalablement citées n'est valable. C'est plus particulièrement l'origine sociale des ex-nomenklaturistes qui détermine leurs trajectoires. En effet, il semble évident que les individus n'ayant pas eu (au départ de leur vie) de capital culturel important et n'ayant pas profité des avantages et privilèges que leur apportait leur situation durant l'époque communiste, afin de s'enrichir en capital culturel, n'ont pas pu retrouver une place similaire dans le nouveau système. Seuls les membres ayant (ou ayant acquis) un capital culturel et social important ont réussi leur conversion (I. Szelényi et al., 1995). Les ex-nomenklaturistes les plus hauts placés (détenant l'information) ainsi que les plus cultivés avaient préparé leur conversion durant les années 1980. Certains s'étaient en effet informés des techniques économiques occidentales (livres économiques censurés) afin de se préparer à l'entrepreneuriat. Par ailleurs, les différentes relations qu'ils se sont forgées à l'international durant le socialisme sont des atouts (contacts avec la Russie), tout comme l'expérience en matière de direction. L'année 1989 n'a ainsi pas été une rupture en soi, mais a été une nouvelle possibilité d'investissement pour ces derniers (G. Mink, J.-C. Szurek, 1994)

Cependant, le fait d'avoir réussi pour certains leurs conversions, ne leur donne pas pour autant bonne réputation. En effet, tout comme dans les autres pays d'Europe centrale et orientale, une loi dite de « lustration » a été mise en place en 1997, et oblige les hommes politiques et les magistrats à remplir une déclaration sur l'honneur concernant leur éventuelle coopération avec les organes de sécurité de l'Etat de la République populaire de Pologne entre 1944 et 1990. Si le moindre doute subsiste, l'individu concerné est soumis à une action en justice et peut perdre son emploi. En 2007, un nouveau souffle de suspicion s'est amorcé sous le gouvernement des frères Kaczyński et une nouvelle loi a été rédigée élargissant la lustration aux journalistes, aux fonctionnaires de l'éducation nationale et à la justice. Cette loi a cependant été déclarée anticonstitutionnelle et n'a jamais vu le jour. Ce contexte anti-communiste ne facilite pas les ex-nomenklaturistes à se mettre sur le devant de la scène sociétale et ces derniers sont toujours en recherche d'identité. Les retours sur l'histoire en Pologne sont récurrents dans les débats publics, de telle sorte que la plupart d'entre eux insiste sur leur rôle d'accompagnement des



transformations politique et économique entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, se créant une identité positive mais différente de Solidarność.

La nomenklatura a donc été l'élite dirigeante de l'époque socialiste et a su, pour les plus hauts placés de ses membres, se retrouver une place de choix dans la nouvelle configuration politique et économique. Malgré le fait que leurs trajectoires ne soient pas uniques, un nombre important a su se repositionner dans le secteur économique, profitant de leurs savoirs (informations et connaissances) et de leurs expériences de direction. Ainsi, même si la classe des nomenklaturistes n'existe plus aujourd'hui en tant que telle, ses anciens membres les plus influents n'ont pas pour autant été déclassés. Certains font même partie de l'élite économique actuelle, notamment Jerzy Urban, qui après être devenu rédacteur en chef du journal à scandale politique hebdomadaire *NIE* est aujourd'hui multimillionnaire grâce, entre autres, à des placements financiers avantageux.

### 3.2. La disparition de l'intelligentsia ?

Les travaux de T. Zarycki (2008) ont préalablement démontré le rôle important du capital culturel dans les sociétés d'Europe centrale et orientale. D'une part, ces sociétés ne disposaient pas d'une bourgeoisie économique forte à l'inverse des sociétés d'Europe de l'Ouest, du fait du manque de capital économique (voir 2.1.3). D'autre part, la disparition de la Pologne des cartes européennes entre 1772 (premier partage) et 1918, n'a pas créé de classe dirigeante au sein de la société polonaise de l'époque. Ce contexte a favorisé l'apparition d'une classe particulière profondément inscrite dans la culture qui prendra le nom d'intelligentsia (*pl. inteligencja*), donnant corps à la symbolique culturelle qui prenait toute son importance dans un contexte de disparition nationale. Cette dénomination a été très largement diffusée après son utilisation par Karol Libelt dans *O miłości ojczyzny* (fr. Pour l'amour de la patrie) en 1844 (M. Chojnowski, H. Palska, 2008)<sup>65</sup>.

Pour une grande partie, l'intelligentsia s'est composée de l'aristocratie qui s'appauvriissait et dont l'éthos, privé de royaume et de pouvoir politique, avait tendance à s'étioler peu à peu. Par ce biais, l'intelligentsia, tournée vers la culture, a permis de compenser cette perte, et il n'est ainsi pas étonnant de retrouver des similitudes entre l'éthos aristocratique et celui de l'intelligentsia puisque cette dernière y puise un nombre important de ses fondements, notamment en ce qui concerne le comportement (manière de se tenir, de discourir, de s'habiller), ainsi que les codes et les valeurs qui l'accompagnent (par exemple : patriotisme culturel). Elle a aussi permis à certains membres de la petite bourgeoisie (*pl. drobnomieszczaństwo*) d'acquérir un statut plus élevé dans la société, comme aux fils d'enseignants d'école élémentaire, aux petits fonctionnaires d'Etat, etc. Ainsi, dès la fin du XVIIIe siècle, l'intelligentsia était composée principalement des individus

---

<sup>65</sup> Le terme d'intelligentsia est également apparu en Russie à la même période (on retrouve le terme deux ans plus tard dans les écrits russes et il devient populaire que dans les années 1860). Par ailleurs, étymologiquement, le suffixe -tsia (-cja en polonais) est certes apparent dans les deux langues, mais est plutôt rare en russe, alors qu'il est extrêmement usité en polonais, ce qui indique selon toute vraisemblance l'origine polonaise du terme.

ayant un niveau d'étude supérieur, des enseignants qui ont peu à peu inculqué eux-mêmes les valeurs et les aspects moraux de cette catégorie, et enfin de hauts fonctionnaires d'Etat.

La définition de ce que représente l'intelligentsia en tant que catégorie sociale n'a jamais été claire, car sa création et son existence se sont construites à travers une histoire nationale spécifique (disparition de l'Etat-nation, centralisation du pouvoir), et sont le résultat de plusieurs influences (notamment des Lumières, mais aussi des échanges d'informations qui ont été facilités par la construction de route), qui sont devenues un principe de référence pour la nation entière. Elle repose néanmoins, selon les écrits, sur trois caractéristiques fondamentales tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (A. Gella, 1987a). D'une part, elle s'appuie sur une susceptibilité envers les idées patriotiques et nationalistes. D'autre part, elle se tourne volontiers vers l'idéal égalitaire et démocratique, estompant la limite entre l'aristocratie et la bourgeoisie. Enfin, les membres de l'intelligentsia, combattant pour la liberté, se tournent vers un idéalisme politique.

La difficulté de définir l'intelligentsia provient principalement du fait que ce sont ses membres qui l'ont définie en y incorporant finalement leurs propres aspirations de classe. De ce point de vue, ses membres se sont toujours déterminés comme modèles et comme éducateurs des autres classes de la société. Cette idéologie dépassait complètement leurs compétences, car c'est surtout dans le combat pour la liberté et pour la démocratie qu'ils ont véritablement joué un rôle dans l'histoire. Néanmoins, comme le rappelle J. Jedlicki (2002 : cité par M. Holubowicz, 2004, p. 47<sup>66</sup>), « cette mythification a peut-être nourri l'engagement et les valeurs de plusieurs générations d'intellectuels ».

La tâche s'est complexifiée lors de l'Indépendance de la Pologne, puisque l'intelligentsia perdait à cet égard son rôle combatif et sa mission de faire exister la nation polonaise par la culture. Dès lors de nombreux débats publics et scientifiques se sont focalisés sur ces questions. Cependant, la Seconde Guerre mondiale et la nouvelle occupation soviétique après 1945 ont replongé l'intelligentsia dans son rôle originel de combattant pour la liberté (voir 2.1.3). Le nouveau régime a ainsi contrecarré l'éthos de l'intelligentsia par la création d'une nouvelle élite, la nomenklatura d'une part, mais aussi par la création de la « nouvelle intelligentsia » d'autre part : « travailleurs non manuels » issus des classes inférieures (ouvriers et agriculteurs). Ainsi, dès les années 1960, les théoriciens tel que J. Szczepański (1963, 1969) ont appliqué une définition beaucoup plus fonctionnaliste de l'intelligentsia, qui était considérée, de façon générale soit comme les « travailleurs cols blancs », soit comme les « travailleurs les plus instruits et qualifiés », faisant disparaître la définition classique de l'intelligentsia et son éthos avec elle (A. Gella, 1987b). Malgré tout, l'intelligentsia inscrite dans l'opposition a fait partie de la singularité de la Pologne en Europe centrale durant cette période, car c'est elle qui a permis au mouvement Solidarność de prendre l'ampleur que l'on connaît.

---

<sup>66</sup> Jedlicki J., 2000, „Historia inteligencji polskiej w kontekście europejskim”, Kultura i Społeczeństwo, 2, pp. 141 – 161.

Aujourd'hui (après 1989), le débat a été relancé, d'une part car le rôle d'opposition de l'intelligentsia ne peut plus être le fondement de son ethos, mais aussi parce que sa conversion au capitalisme l'a placée dans une dynamique individuelle et non plus holistique. H. Palska (2008) a ainsi conduit quelques entretiens qui permettent de souligner la perte d'intérêt des membres de l'intelligentsia envers le politique. Ils « retirent [ainsi] l'habit de Conrad », expression qu'elle utilise en référence à l'œuvre d'A. Mickiewicz *Les Aïeux* (1823)<sup>67</sup>, dans le sens où à partir de 1989, ils abandonnent leur rôle d'activiste politique puisqu'ils sont de nouveau libres et « leur mission patriotique » se termine au moment où les Polonais ont accédé à la liberté (H. Palska, 2008, p. 357). Par ce biais, les débats publics relayés par la presse argumentent en faveur de sa disparition, mais surtout de la disparition de son ethos et de la non-transmission de ses valeurs aux générations suivantes (M. Holubowicz, 2004).

Le sort de l'intelligentsia n'est donc pas certain, les transformations politiques et économiques actuelles l'ébranlent fortement. Cependant, sa disparition n'est pas pour autant un fait avéré. H. Domański interrogeant la disparition de l'intelligentsia dans une définition de cette dernière d'un point de vue fonctionnaliste, explique qu'il n'est pas réellement possible encore aujourd'hui de conclure à une disparition ou à un maintien de cette classe spécifique (H. Domański, B. W. Mach, 2008 ; H. Domański, 2008). En effet, d'après le croisement de nombreux paramètres (analyses de l'héritage intergénérationnel, de la reproduction, de carrières professionnelles, du statut matériel, du prestige socio-professionnel et des points de vue politiques), il entrevoit très peu de changements entre la période socialiste et celle d'après 1989. Les membres de l'intelligentsia disposent toujours d'un très fort prestige social, recevant de meilleurs salaires que les chefs d'entreprises. Ils sont plus nombreux à être propriétaires et participent plus volontiers aux débats publics et à la vie politique que le reste de la population. Par ailleurs, la part des individus issus de l'intelligentsia reste la même, voire semble augmenter fin des années 1990 et début des années 2000, alors même que le nombre d'emplois liés à la culture et demandant un degré de connaissance et de spécialisation est plus important. Cependant d'autres aspects présentent une intelligentsia qui s'étiole et perd de sa singularité face à la classe moyenne, car de moins en moins d'individus ayant un niveau d'études supérieur se tournent vers les métiers qui constituaient le cœur de l'intelligentsia (enseignant du supérieur, médecin, écrivain, journaliste, etc.). De plus, le caractère intergénérationnel que revêtait l'intelligentsia se perd au détriment des différenciations en termes de carrière, dans le sens où ce n'est plus l'origine sociale qui fait la classe, mais l'avancée professionnelle d'un individu qui le prédestine à faire partie de l'intelligentsia (à l'image de ce que développe J. Pakulski (1.4)).

Le débat de la disparition ou du maintien de l'intelligentsia n'est pourtant pas actuel, il est cyclique et fait partie de l'histoire chaotique de cette notion qui a toujours reposé sur une définition floue permettant de la reconfigurer au fil du temps. T. Zarycki (2003) préfère rappeler le fait que l'intelligentsia soit une construction sociale spécifique des pays d'Europe centrale et orientale. La Pologne, dans le contexte européen, est un pays géopolitiquement et

---

<sup>67</sup> Conrad est le personnage principal de la troisième partie des *Aïeux*. Cette œuvre romantique prend un caractère patriotique dans le sens où Conrad incarne toute la souffrance des Polonais face à la disparition de la nation.

économiquement périphérique, et de ce point de vue, un complexe d'infériorité s'est instauré au sein de cette société. Ainsi, la stratégie actuelle de la société polonaise est de combler ce manque par le développement de son économie. Cependant, malgré tout, elle reste une société qui est périphérique sur le plan économique et ne arrivera difficilement à être englobée dans le cœur économique européen et c'est pourquoi, selon l'auteur, il est utile d'investir dans le développement de la culture, point de vue très largement relayé dans les débats publics (M. Holubowicz, 2004). T. Zarycki se positionne ainsi à contre-courant d'I. Szelenyi, en expliquant que l'importance du capital culturel est un phénomène spécifique aux sociétés périphériques et qu'il est loin d'être propre aux sociétés en transition.

### **3.3. La nouvelle élite économique**

A la libéralisation de l'économie, le capital économique reprend une place importante dans la structuration de la société polonaise et les mécanismes de distinction par la consommation de biens et de services sont réactivés. Pourtant, le passage d'un régime à un autre n'a pas impliqué un renouvellement des élites managériales. La transition économique qui s'était amorcée juste après Solidarność s'est faite par l'intermédiaire des dirigeants des grandes firmes nationales de l'époque, membre de la nomenklatura. Au début des années 1990, on a pu assister à une situation quelque peu hybride car les élites économiques étaient composées des anciens nomenklaturistes d'une part, mais aussi par les élites d'opposition qui étaient membres du mouvement Solidarność. Il y a donc eu des phénomènes d'infiltration, aidés par la conjoncture politique qui donnait le pouvoir au mouvement Solidarność, mais aussi des phénomènes de rétention, pour aider la transition économique des grandes structures (M. Federowicz et al., 2005).

Les élites économiques polonaises viennent d'horizons extrêmement différents. Ils peuvent être d'anciens nomenklaturistes, des chefs d'opposition du mouvement Solidarność, mais aussi des émigrés revenant avec des capitaux qu'ils ont gagnés à l'étranger et qu'ils souhaitent réinvestir en Pologne, etc. C'est ainsi que, durant les années 1990, s'est développée en Pologne l'image du *self-made man* qui, par un travail acharné, a réussi créer une entreprise en bonne santé économique. Cependant, malgré cette hétérogénéité des parcours, toutes ces élites ont fondamentalement le même profil sociodémographique (K. Jasiocki, 2002 ; M. Federowicz et al., 2005). Outre le fait que l'écrasante majorité soit des hommes, ses membres ont pour la plupart entre 40 et 50 ans (dans les années 1990), disposent d'un poste de manager avant le changement de régime et sont diplômés du supérieur (principalement des ingénieurs ou des économistes). La trajectoire professionnelle de la majorité de ces élites ne s'est pas faite politiquement, bien au contraire, ce sont souvent les personnalités qui ont été battues aux élections qui sont ensuite passées au secteur privé. Lors des recrutements, il était et il est toujours indispensable de justifier de compétences managériales et de disposer d'un haut niveau d'étude. En outre, ceux qui ont effectué les carrières les plus brillantes ne sont pas ceux qui occupaient les plus hauts postes durant les années 1980, mais ceux qui occupaient des positions plus intermédiaires ou commençaient leurs carrières managériales. La conversion des grands nomenklaturistes

économiques a soulevé des questions morales comme nous avons pu le souligner précédemment et ne leur a pas permis d'être au-devant de la scène économique après 1989.

Malgré ce profil commun, un dualisme apparent s'inscrit en filigrane dans les relations sociales les élites économiques, entre ceux issus de la nomenklatura et ceux issus des élites d'opposition, et notamment ceux qui ont combattu au côté de Solidarność. Les ex-nomenklaturistes ont réussi à développer des relations économiques principalement avec la Russie ou les autres pays de l'ex-U.R.S.S., alors que les autres ont principalement développé des relations avec les pays d'Europe de l'Ouest. Cependant, cette dualité n'est pas fondamentalement politique, tous se revendiquent aujourd'hui profondément capitalistes et libéraux.

## **Encadré 2. Les 100 Polonais les plus riches**

Chaque année, le magazine *Forbes* publie la liste des 100 Polonais les plus riches se basant sur la confrontation de nombreuses données économiques et financières. Les « enquêteurs » prennent principalement en compte les actifs financiers ainsi que les ressources provenant des transactions opérées dans l'année, mais aussi les revenus perçus, le capital personnel, les dettes contractées ou encore sur les actions boursières. Le classement qui est alors élaboré n'est pas réellement fiable, car toutes les données permettant de calculer la richesse d'un individu ne sont pas publiques. Cependant, au vue de ce classement, il est possible de se rendre compte de l'ampleur des changements économiques et de la santé de l'économie nationale.

Au fil des ans, le classement présente des fortunes de plus en plus conséquentes. Lorsqu'en 2006, Z. Solorz-Żak est classé numéro un avec 6,2 milliards de PLN (soit 1,5 milliard d'euros), il prend la seconde place en 2013 avec une fortune s'élevant à 10,4 milliards de PLN (soit 2,5 milliards d'euros). Certains noms sont ainsi devenus récurrents dans le top dix du classement, tels que J. Kulczyk (propriétaire notamment de *Kulczyk holding* et *Kulczyk investment*), Z. Solorz-Żak (propriétaire de nombreuses firmes de communications et de médias), L. Czarnecki (propriétaire de *Getin Holding*, *Getin Noble Bank*, *LC Corps*, *MW Trade* et *Open Finance*), M. Sołowow (Actionnaire de *Synthos*, *Cersamit* ou *Barlinek*), J. et A. Starak (propriétaires de *Polpharma*, *Herbapol*, *Polfa*), R. Karkosik (Actionnaire de firmes comme *Boryszew*, *Impexmetal* etc.) et B. Cupał (propriétaire de *Tele-Fonika Kable*).

Les grandes fortunes polonaises sont en cours de stabilisation et entrent, dans les années 2000, au sein des classements mondiaux. C'est le cas notamment de J. Kulczyk, Z. Solorz-Żak, M. Sołowow et M. Czarnecki, mais ils restent cependant encore loin derrière les plus grandes fortunes mondiales : la première fortune polonaise n'étant qu'à la 384<sup>e</sup> place mondiale. Par ailleurs, certains nouveaux noms apparaissent dans le haut du classement chaque année démontrant un certain dynamisme et une ouverture de l'économie polonaise qui permet à de nouvelles fortunes de se créer.

Après 1989, une vaste partie de l'opinion publique avait tendance à croire à l'image du *self-made-man* dans le sens où tout est possible dans une société qui s'ouvrait au capitalisme par analogie au rêve américain. Ce stéréotype a encore la vie dure aujourd'hui alors que les différentes études sociologiques présentent une réalité bien différente, de telle sorte que les « gagnants » d'après 1989, sont les « gagnants » d'avant 1989 et que les millionnaires « partis de rien » sont tout aussi rares en Pologne que dans les sociétés d'Europe occidentale. Ce n'est que

par le réinvestissement des différents capitaux (social, politique, culturel) dont les individus disposaient qu'ils ont pu acquérir un statut économique de choix dans la société polonaise d'aujourd'hui.

## Conclusion

La définition de ce qui compose l'élite d'une société est extrêmement complexe en sciences sociales et dépend fondamentalement du champ paradigmatique dans lequel on se positionne. Ce n'est pas tant la catégorie de personnes étudiées qui pose problème que l'emploi du bon vocable pour la désigner : élite, élites, grande bourgeoisie, classe dirigeante, classe dominante, etc. Le choix de l'un ou de l'autre de ces termes implique l'acception conceptuelle d'une théorie spécifique que l'un ne peut (normalement) subsister à l'autre. Comme nous l'avons formulé dès l'introduction, afin de faciliter la lecture de notre travail de recherche nous utilisons le terme d'élite dans le sens de classe dominante définie principalement par P. Bourdieu, alors que son emploi généralement s'apparente à une vision néolibérale de la société. Nous assumons cette confusion des genres, car nous essayons dans ce sens à introduire dans le champ de la recherche française des principes développés dans la littérature polonaise (influencé en partie par la tradition anglophone). Ces héritages ne peuvent en effet être reniés, car la majorité des recherches qui s'interrogent sur les changements sociaux après 1989 se positionnent dans ce champ particulier. Il est ainsi nécessaire d'intégrer dans notre réflexion ces deux démarches, malgré le fait qu'elles soient la plupart du temps antagonistes.

L'effondrement du régime socialiste a été pour la société polonaise un grand bouleversement dont les stratégies socio-économiques des élites se sont redéfinies, dans une lutte de légitimation de chacun des groupes la composant. Alors que le capital économique a pris de l'importance, le rôle du capital culturel subsiste et perdure en partie parce que la société polonaise reste en périphérie des forces économiques européennes et mondiales. Indéniablement, après 1989 cette élite a réinvesti les différents capitaux (politique, culturel, symbolique et social) qu'elle possédait durant le socialisme dans le capital économique. Malgré tout, ce n'est pas parce que le rôle du capital économique détient de nouveau une importance égale à celle des sociétés occidentales, que la société polonaise ne garde pas ses spécificités propres. C'est notamment le capital culturel qui a permis durant longtemps et permet toujours à l'élite polonaise de se distinguer du reste de la société.



« There is no good description without a theoretical foundation and there is no good theoretical argument without some support from empirical evidence »

(K. M. Słomczyński, 2002)

## Chapitre 3

# Comment les élites polonaises se perçoivent-elles ? Analyse des discours et auto-définition

---

Les élites polonaises et leur évolution après 1989 ont été maintes fois étudiées en sociologie, que ce soit par l'intermédiaire de lourdes études statistiques de la structure socio-professionnelle – notamment H. Domański, B. Mach (2008) et K. M. Słomczyński, (2008) – par des enquêtes sur des échantillons d'individus plus restreints (I. Szelenyi et al., 1995 ; G. Mink et J-C. Szurek, 1999 ; J. Wasilewski, 2000 ; G. Eyal et al., 2000 ; T. Zarycki, 2008), ou encore par des séries d'entretiens plus approfondis (H. Palska, P. H. Kosicki, 2009) (Chapitre 2). Notre analyse n'a pas la volonté d'ajouter une énième étude sociologique sur la question des élites après 1989, mais au contraire d'aborder différemment cette catégorie en s'interrogeant sur la manière dont ces membres se définissent eux-mêmes et comment ils appréhendent les changements sociaux au sein de leur groupe depuis 1989.

Pour ce faire, nous exposons une partie des résultats issus de l'analyse qualitative que nous avons effectuée. Cette analyse a deux avantages : d'une part, elle permet de centrer



l'attention sur un type restreint de la population (pour nous l'élite) ; d'autre part, elle permet de comprendre plus en détails les logiques de pensée, notamment par l'analyse des discours qui véhiculent les représentations collectives. C'est pourquoi il nous a semblé opportun de conduire des entretiens avec des représentants de cette catégorie.

Nous exposons ainsi dans ce chapitre la démarche et la construction de notre recherche qualitative, à savoir les entretiens que nous avons menés en 2011 avec des représentants de l'élite polonaise à Varsovie. Outre la description des personnes interrogées (profil sociologique), nous analysons ensuite les discours, afin de valider la théorie présentée dans le chapitre précédent et d'assoir les caractéristiques sociales des individus interrogés pour nos analyses à visée géographique. Ces entretiens nous serviront en effet tout au long de notre développement, dans la deuxième partie, mais surtout dans la troisième.

## **1. Une méthode qualitative complémentaire : les entretiens**

Les entretiens que nous avons conduits ont été réalisés en complément de la recherche quantitative menée dans la deuxième partie. Cette méthodologie est souvent critiquée ou mise de côté par les quantitativistes. Cependant, nous sommes pour notre part convaincue de cette démarche et du complément qu'elle peut apporter aux macro-analyses.

### **1.1. Pour quelles raisons faire des entretiens ?**

Comme nous avons pu le rappeler en introduction, l'idée d'effectuer des entretiens avec des représentants de l'élite a assez vite semblé indispensable, d'une part pour pallier la pauvreté du recensement et des données de l'Institut national de statistiques polonais (GUS), car les informations trop générales des recensements ne permettent pas une analyse détaillée de cette population dans les espaces urbains. D'autre part, ce choix s'est effectué dans le but de remédier au manque d'informations statistiques après 2002. Le recensement suivant date de 2012 et les données à l'échelle des îlots ne sont pas aujourd'hui disponibles rendant difficile l'agrégation des données statistiques à cette échelle.

Cette méthode est donc ici complémentaire et apporte des réponses à certains phénomènes urbains qui ne sont apparus que dernièrement, tout en exposant les possibles directions que prendront les concentrations de ces classes, car les représentations mentales collectives précèdent souvent la lenteur des mobilités résidentielles. En effet, comme l'expliquaient C. Chivallon (2000) et encore plus récemment G. Di Méo et P. Buléon (2005), les représentations collectives façonnent aussi l'espace social. Autrement dit : l'espace social est « l'expression d'idéalités matérialisées » (C. Chivallon, 2000, p. 301) et les limites sont sujettes à la représentation collective des individus. Par ce biais, l'espace est codifié. M. Foucault (1984 ; publié en 2004) expliquait approximativement le même processus par l'intermédiaire de l'idée d'hétérotopie : l'utopie collective prend appui sur un espace physique qui héberge l'imaginaire collectif. Ainsi,

l'entretien permet de discerner les articulations qui relient les différents éléments définissant les représentations spatiales d'une classe particulière, et qui se construisent dans un nouveau contexte social produisant lui-même ses propres représentations. Ainsi, à travers « l'explication de [ces] représentations individuelles, un processus sociologique de la pratique urbaine peut être dégagé » (A. Blanchet, A. Gotman, 2007, p. 36), permettant d'expliquer la direction des changements de ces dernières années.

Nous avons privilégié les entretiens au détriment d'une enquête, car l'échantillonnage dans le second cas aurait dû être plus important, ce qui aurait été difficile à effectuer sachant que la catégorie étudiée regroupe des individus qui sont peu accessibles, et le caractère systématique de l'enquête aurait été un obstacle. L'entretien autorise quant à lui la production de données verbales qui permettent de comprendre certains phénomènes qui ne sont pas visibles ou difficilement explicables par le caractère systématique de l'enquête ou des analyses des données du recensement. Le but de ces entretiens est de comprendre la cohérence interne des stratégies résidentielles des élites urbaines, l'évolution de leurs représentations collectives, ainsi que les mutations de leurs pratiques spatiales urbaines. Malgré le fait que l'analyse plus globale des classes supérieures effectuées dans la deuxième partie donne une première direction des changements de stratégies et de concentration, elle ne permet pas d'en saisir toutes les implications.

Par ailleurs, nous sommes conscientes des limites d'une telle étude qualitative, l'interlocuteur pouvant ne pas révéler certains détails de sa vie, ou en fausser le discours. Ceci s'est surtout avéré lors de l'étude des pratiques spatiales proprement dites. Cette entrée plus intime et plus directe dans leur programme quotidien dans la ville a été de nombreuses fois difficile à obtenir. Cette population ne livre pas aisément ces informations, car elle est encore marquée par le souvenir ou l'imaginaire des interrogatoires russes, mais aussi des dénonciations et des surveillances qui ont marqué la période socialiste. Certains individus ont ainsi réussi avec élégance à éviter de répondre à certaines questions.

Ces entretiens sont donc au nombre de 66 et ont été conduits exclusivement à Varsovie car en tant que capitale et première métropole polonaise, elle regroupe majoritairement les fonctions urbaines liées au pouvoir politique, économique et culturel donc regroupe *a fortiori* les élites économiques, politiques et culturelle..

## **1.2. Profil sociologique des individus interrogés**

Le choix des individus à interroger était l'une des difficultés à surmonter dans la recherche de terrain, car la distinction entre l'élite et la classe supérieure est extrêmement floue (Chapitre 2), et l'une se recrute dans l'autre. Sur quels critères faut-il recruter les interviewés, et de quelles manières les contacter ? Afin de pallier cette difficulté, nous avons préféré sélectionner les individus par l'intermédiaire de critères les plus larges possibles : l'activité professionnelle

supérieure<sup>68</sup> (les plus hauts dans la hiérarchie), le niveau d'étude (niveau Master minimum) et le lieu de résidence, c'est-à-dire Varsovie *intra-muros* (quelques exceptions ont été faites lorsqu'il s'agissait de personnes connues ou reconnues).

### 1.2.1. Le choix des individus interrogés

L'échantillonnage s'est effectué suivant un accès indirect, par l'intermédiaire de relations. Cette méthode a été utilisée car il est malheureusement peu aisé d'accéder directement aux personnes d'influence<sup>69</sup>. La socialisation de ces individus, ainsi que l'incorporation d'un nouveau membre, ne se fait que par cooptation (M. Pinçon, M. Pinçon-Charlot, 1989, 2005). L'accès à tous ces individus n'aurait pas pu s'opérer sans une personne tierce et sans références de personnes tierces. Il est également indéniable que ces relations et connaissances ainsi tissées n'auraient pas pu exister sans le statut que nous apportait notre situation (doctorante), la distinction de notre université au niveau international (Sorbonne), ainsi que notre nationalité (française). Sans cette étiquette, de nombreuses portes seraient restées fermées. Par ce biais, la mise en situation de l'entretien n'était pas neutre, car elle dépendait non seulement de la demande de l'enquêteur, mais aussi de la demande de la tierce personne dont la contrainte pouvait provenir des sphères amicale, sociale ou institutionnelle et pouvait être plus ou moins bien perçue (A. Blanchet, A. Gotman, 2007). A ceci, il est nécessaire d'ajouter que lors d'un entretien le rapport entre l'interviewé et l'enquêteur reste fluctuant de telle sorte que ce dernier n'est pas toujours en situation de dominance (ce que révélait notamment l'expérience de M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot en 2005). Grâce au statut dont nous disposions et que nous venons de définir, il nous a semblé que de nombreuses fois, les enquêtés nous incluaient aisément dans leur milieu, par l'emploi souvent de phrasés englobant : « comme moi, ou comme vous », « entre nous » ou encore « comme vous le savez vous-même »<sup>70</sup>, surtout lorsqu'il était question des classes moyennes ou populaires. A la fin de certains entretiens, nous avons été quelquefois surprises de constater que certains pensaient que nous étions une « cousine éloignée » de la personne par qui nous avons été recommandées<sup>71</sup>. Malgré tout, nous n'avons pas le contrôle absolu de nos entretiens, notamment parce que le temps qu'ils nous accordaient était « sacrifié » et nous plaçait en tant que « débiteur » pour ne reprendre que les termes employés de M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (2005).

Par ailleurs, la proximité dans l'espace durant l'entretien a également été un frein ou un atout à la bonne maîtrise de l'entretien. Le rapport à la personne a en effet été différent suivant le lieu où se déroulait l'entretien. M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot ont pu notamment observer que

---

<sup>68</sup> M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot dans leur nombreux travaux (1989, 1992, 2005, etc.) expliquent notamment que « l'approche de la personne sociale en euphémise la position réelle : un grand bourgeois est toujours bien plus que sa position professionnelle. C'est d'ailleurs ce qui le définit le mieux : une accumulation exceptionnelle de capitaux, sous toutes les formes possibles, économique, culturelle, sociale, symbolique qui rend la position sociale irréductible à la position occupée dans le système productif » (p. 29 -31, 2005).

<sup>69</sup> Dans un premier temps nous avons essayé *naïvement* de contacter des directeurs de grandes entreprises en appelant directement l'entreprise. Aucun d'entre eux n'a voulu nous recevoir (par l'intermédiaire du secrétariat). Quelques semaines plus tard, je prenais directement rendez-vous avec les intéressés grâce à l'appui de certains individus.

<sup>70</sup> « Tak jak Ja, albo jak Pani?»; „Między nami”; „Jak Pani sama wie”

<sup>71</sup> L'entre-aide entre membres de la classe dominante est en effet un des aspects fondamentaux de la construction de la classe dominante que de nombreux sociologues ont pu

« le sociologue n'échappe pas à [la] logique sociale qui veut que chaque agent tende à faire reconnaître la suprématie de la forme de capital dont il dispose » (2005, p.32). A cet égard, nous avons pu constater que les grands directeurs des firmes internationales nous invitaient principalement dans leur bureau ou dans la salle de réunion, lieux dans lesquels ils exerçaient généralement leur pouvoir. La secrétaire nous apportant une collation la présentant tout d'abord à notre interviewé, puis à nous, ne faisait que renforcer ce ressenti. Le bureau imposant (ou la table) entre l'individu interrogé et nous, ainsi que la possible arrivée à tout instant de la secrétaire ou d'un employé ne permettaient pas toujours de recueillir des réponses au-delà d'un discours codifié et très général. Les rencontres dans les cafés ou aux domiciles des interviewés ont été généralement les plus fructueuses. Certaines ont été suivies d'une visite de maison ou d'appartements qui leurs permettaient de légitimer leur capital symbolique (par le capital familial : livres anciens, meubles anciens, portrait de famille ; ou encore par une collection d'œuvre d'art).

A la fin de chaque entretien, il a été demandé à l'interviewé de donner les noms et les coordonnées téléphoniques de trois personnes qui accepteraient de réaliser le même entretien et qui entreraient dans la définition de ce que l'interviewé entendait par « élite » résidant à Varsovie. Cette question a permis d'appliquer la méthode dite *de proche en proche* (A. Blanchet, A. Gotman, 2007) et a permis en même temps d'analyser les réseaux sociaux existant entre ces individus (A. Degenne, M. Forsé, 2004). Ainsi, cela sous-tendait de s'interroger sur les relations que pouvaient avoir ces personnes avec les hautes sphères et si elles étaient suffisamment intégrées pour que l'enquêteur puisse contacter celles-ci en leurs noms. La transmission de connaissances est une prise de risque non négligeable, car par définition l'individu doit avoir assez d'influence pour que la présentation de l'enquêteur ne soit pas un danger dans sa trajectoire professionnelle et sociale. Ainsi, plus une personne est influente socialement, plus les personnes transmises seront nombreuses, haut placées, et ne toucheront pas seulement la sphère personnelle, mais s'élargiront aux relations professionnelles. Très clairement, il apparaît que les jeunes enquêtés avaient généralement le plus de mal à donner des noms en dehors de leurs relations privées. Les générations plus âgées au contraire arrivaient à proposer un panel plus large reposant sur des bases professionnelles solides. Enfin, les deux individus ayant communiqué le plus de relations privées ou professionnelles sont toutes deux retraités, ce qui laisse à penser que ces individus se sont sentis plus libres de transmettre leurs relations, à une étape de leur vie où les enjeux professionnels d'ascension ne sont plus actifs et seul le capital social est mis en avant comme succès de leur ascension sociale.

Il a également été intéressant de constater que partant de milieux très différents (journalistiques, artistiques, francophones<sup>72</sup>, intellectuels, économiques, etc.), le nom de certains individus a été transmis deux, voire trois fois. Ceci prouvant à quel point cette société est plutôt étriquée.

---

<sup>72</sup> Nous pensons ici surtout au monde des expatriés français, qui occupant généralement des positions assez importantes au sein des entreprises, nous ont permis d'accéder aux Polonais hauts placés.

Par ailleurs, les horizons des personnes interrogées ont été extrêmement différents. Au départ, nous avons voulu nous focaliser seulement sur les élites intellectuelles (professeurs d'universités, chercheurs, etc.) et sur les élites économiques. Or, ce monde est fortement enchevêtré, à tel point qu'il a bien été difficile de rester cloisonné à une élite spécifique ; nous avons ainsi rencontré aussi bien des élites intellectuelles que politiques ou encore économiques, artistiques et médiatiques. Ce point spécifique corrobore l'idée d'une classe dominante (P. Bourdieu, 1979) dans laquelle les individus sont en contact les uns avec les autres (C. Wright Mills, 1957).

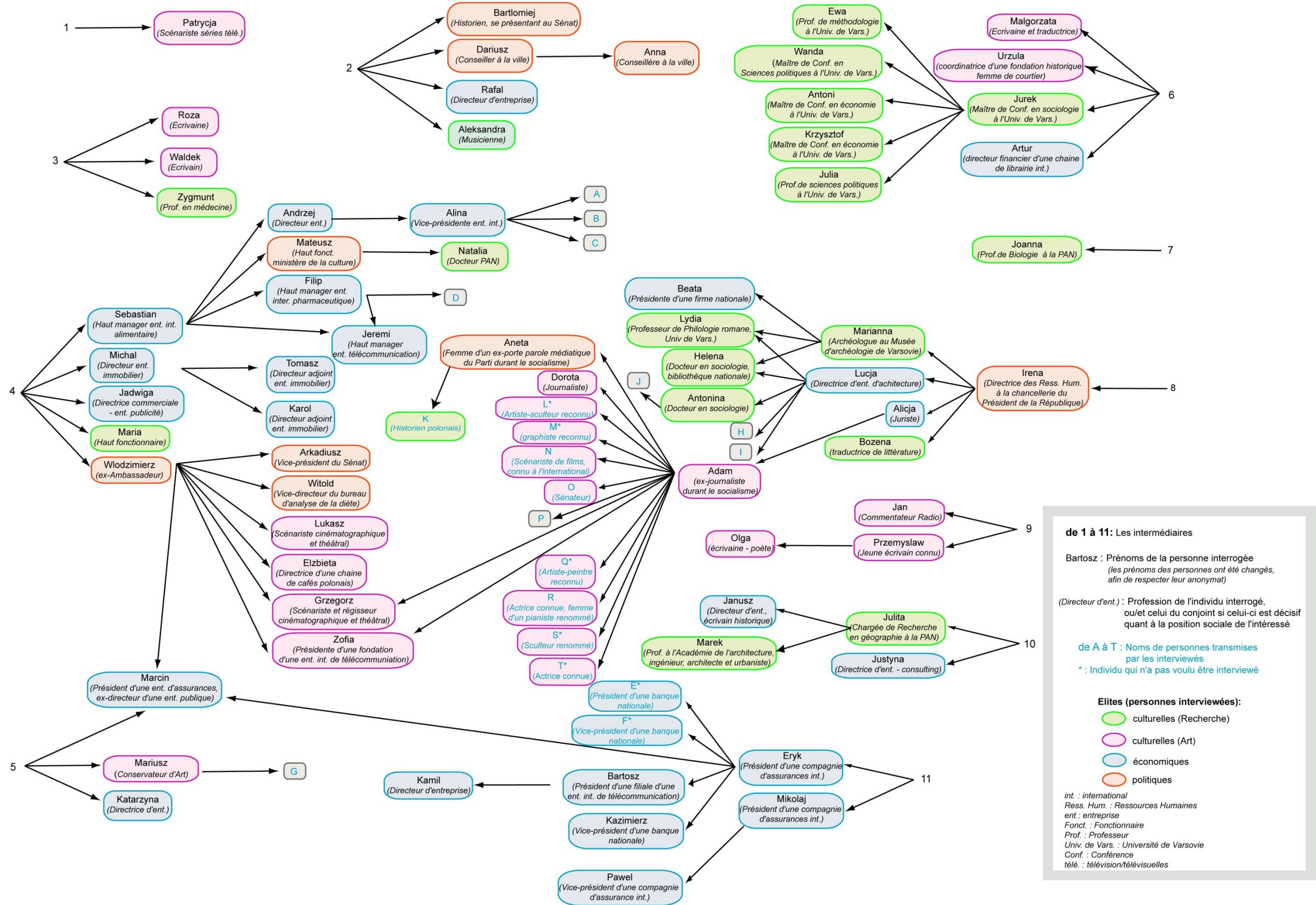
Les entretiens n'ont pas été anonymes pour plus de la moitié (38 sur 66). Ainsi, nous avons pu interroger des personnalités importantes qui nous ont autorisées à les citer. Certains sont connus à l'échelle nationale, d'autres sont reconnus au sein de leur milieu professionnel ou ont une forte influence politique ou économique. Pour ne citer que les plus connus et influents (non anonymes): Filip Bajon (scénariste), Małgorzata Blikle (directrice de l'entreprise familiale Blikle), Jakub Borawski (vice-directeur du bureau d'analyse du Sénat), Jadwiga Czartoryska (présidente de la fondation Orange), Małgorzata Daniszewska (épouse de Jerzy Urban, journaliste et ex-nomenclaturiste), Michał Komar (scénariste et critique de films), Iwona Łępkowska (scénariste de séries télévisées polonaises), Grzegorz Prądziński (directeur de l'entreprise PIU), ou bien Witold Walkowiak (vice-président de l'entreprise WARTA). Les anonymes regroupent entre autres : un directeur général d'une grande firme d'assurances internationale, un ex-ministre, un ex-ambassadeur, des grands fonctionnaires d'Etat ou encore un courtier en bourse (*trader*).

La totalité des personnes interrogées ont effectué des études supérieures : 70% ont acquis le diplôme de niveau Master ou celui d'Ingénieur, 29% sont Docteurs et seulement un individu n'a qu'un diplôme de niveau Licence. Selon leurs professions et leurs spécialités, nous les avons classés en différentes catégories afin de faciliter la lecture (Figure 9). Ainsi, les individus dont le métier est fortement lié à la politique comme les ministres, sénateurs et députés, mais aussi les journalistes s'intéressant aux affaires politiques ou les femmes de politiciens ont été classés en tant qu'élites politiques. Dans la même logique, tous les chefs d'entreprises, managers, dirigeants et présidents de firmes ont été regroupés en tant qu'élites économiques. Par ailleurs, les élites culturelles ont été scindées en deux : celles adoptant un profil plus académique (enseignant-chercheurs à l'université ou chercheurs à l'Académie des sciences), et celles s'apparentant à un milieu artistique (écrivains, artistes-peintres, journalistes liés à la vie culturelle, directeurs de musée, acteurs, architectes, scénaristes, etc.)<sup>73</sup>.

---

<sup>73</sup> Nous sommes conscients de la limite de ce découpage, car dans les faits il a été difficile de classer certains individus dans telle ou telle catégorie. Nous avons pris le parti de tenir compte de l'aspect dominant définissant l'identité de l'individu. Encore une fois, dans la réalité, les frontières entre ces dénominations sont plus floues qu'il n'y paraît.

Figure 9. Schéma empirique de la méthode dite de *proche en proche*



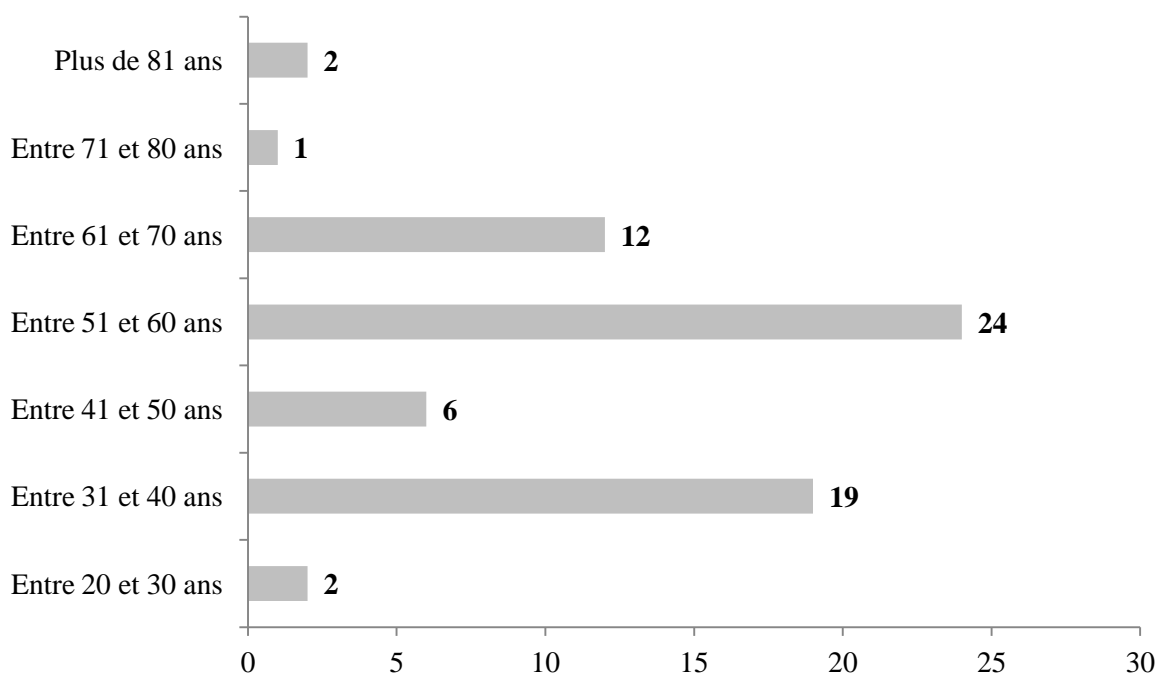
Auteur: Caroline Bouloc, 2012

Le schéma (Figure 9) met en évidence les relations avec les enquêtés contactés avec la méthode dite de proche en proche (A. Blanchet, A. Gotman, 2007). Par les nombres de 1 à 11, sont représentés les intermédiaires qui nous ont transmis les premiers contacts. Ils n'ont pas été eux-mêmes interrogés, car ne répondant pas forcément à la définition, ou nous étant trop proches pour que leurs réponses aient un sens dans notre démarche empirique. Chaque bulle symbolise un individu. A l'intérieur de ces bulles, le prénom des interviewés a été changé pour respecter la vie privée et l'anonymat de ces derniers, et le statut socio-professionnel a été indiqué. Lorsqu'il s'agissait d'une femme au foyer dont le statut social se définissait exclusivement ou principalement par le statut du mari, c'est le statut professionnel de ce dernier qui a primé. En bleu et par l'intermédiaire d'une lettre en majuscule sont indiqués les individus qui ont été communiqués par les personnes interrogés, mais avec qui nous n'avons pas effectué d'entretien. Par ailleurs, certains n'ont pas accepté d'être interrogé (indiqué par un astérisque), soit parce qu'ils ne se reconnaissaient pas en tant que « classe supérieure » ou « élite », soit parce qu'ils n'avaient tout simplement pas de temps à nous accorder. En outre, à titre d'information, nous avons indiqué, lorsque nous le connaissions, le métier de l'individu transmis, même si celui-ci n'a pas été interrogé.

### **1.2.2. Caractéristiques démographiques**

Plus d'un tiers des élites interrogées a entre 51 et 60 ans. Ceci est peu surprenant, car le fait d'être qualifié d'élite repose essentiellement sur le statut socio-professionnel, or il est logique que les individus ayant les postes les plus élevés se situent dans la dernière tranche d'âge avant la retraite soit entre 51 et 60 ans. La deuxième catégorie la plus représentée est celle des 31 - 40 ans, soit un peu plus d'un quart (Figure 11). Cette constatation est quelque peu étonnante et repose sur les aléas de la méthode dite de *proche en proche*. Par ailleurs, ce sont aussi les individus qui se définissent encore fortement par le statut socio-professionnel de leurs parents. Nous avons pu remarquer qu'ils se sentent pour leur grande majorité non pas élite pour ce qu'ils ont accompli, mais plutôt pour ce que leurs parents ont réalisé (à l'exception d'un écrivain de 31 ans déjà reconnu pour ses œuvres). Ce sont des individus qui sont aujourd'hui à des postes prometteurs qui très certainement les amèneront à devenir l'élite (au sens socio-professionnel) du terme. Dans cette même dynamique et par leur trop jeune âge, les 20 – 30 ans sont très faiblement représentés (deux seulement), car ils n'ont pas encore été admis à des postes-clés et sont toujours en cours d'apprentissage social et professionnel. A l'inverse, les personnes ayant entre 61 et 70 ans sont encore largement présentes (douze individus), car la grande majorité de cette catégorie est encore active professionnellement. Enfin, les personnes plus âgées, entre 71 et 80 ans et ceux ayant plus de 81 ans, le sont beaucoup moins (trois individus), ce qui est bien évidemment dû à leur âge avancé. Seules les personnes reconnus pour leurs actions avant ou après 1989 ont été ici interrogés. Ce fût le cas notamment pour comprendre le statut d'élite qu'ils ont pu avoir (pour certains) avant 1989, mais aussi pour appréhender la façon dont ils ont pu vivre les changements survenus après 1989, même si ce fut approximativement à cette période qu'ils sont devenus retraités.

**Figure 10. Âge des personnes interrogées (en nombre absolu)**



*Source : Entretiens réalisés en 2011*

### **1.2.3. Des élites économiquement fortes**

Les individus interrogés peuvent être considérés comme faisant partie des plus riches de Pologne puisqu'en suivant les statistiques polonaises, la moyenne des salaires bruts par mois est de 3 544 PLN<sup>74</sup>, et celle de nos interviewés se situe entre 21 801 PLN et 25 000 PLN par mois, soit au minimum six fois la moyenne nationale (Tableau 2). Si l'on prend la catégorie socio-professionnelle ayant le salaire moyen brut le plus élevé, c'est-à-dire les directeurs et hauts cadres dans les secteurs privé et public, cela représente encore au minimum trois fois le salaire moyen de cette catégorie. En outre, le revenu le plus bas se situe entre 3 200 PLN et 4 000 PLN, soit approximativement la moyenne nationale.

La répartition des revenus suivant la catégorie à laquelle appartient l'interviewé selon son statut socio-professionnel est assez explicite (Figure 11). D'une part, en bas de l'échelle se situent principalement les élites que l'on pourrait qualifier d'académique, et à l'opposé, on retrouve majoritairement, sans grande surprise les élites économiques. Les élites académiques qui se retrouvent en haut de l'échelle sont particulières. Par exemple Helena, dont le revenu se situe entre 48 500 PLN et 64 600 PLN par mois, est docteur en sociologie et a des fonctions de direction à la Bibliothèque nationale. A elles seules, ses fonctions ne justifient pas tout à fait ce positionnement ; il est donc envisageable qu'Helena est d'autres sources de revenu comme par

<sup>74</sup> En été 2013, 1€ était égal à 4,22 PLN



exemple la location d'appartements ou autres placements financiers<sup>75</sup> qui ont été rendus possibles, non pas par son statut, mais par celui de son mari qui est en l'occurrence avocat d'affaires spécialisé dans l'immobilier. Bartłomiej est un autre exemple assez spécifique. Il se situe également assez haut sur cette échelle de revenu, compte tenu du fait qu'il est une élite académique. Cette situation s'explique par son activisme politique au sein du Parti PiS (il s'était en effet présenté aux dernières élections législatives pour devenir sénateur) et l'occupation de fonctions administratives dans des institutions catholiques prestigieuses. Enfin, Zygmunt (revenu se situant entre 11 300 PLN et 13 000 PLN) est professeur en médecine ; étant très reconnu dans sa profession, il reçoit de nombreux patients en consultation privée.

**Tableau 2. Moyennes des salaires bruts selon les catégories socio-professionnelles polonaises en 2010**

Catégorie socio-professionnelle	Ensemble	Sexe	
		Hommes	Femmes
		<i>En zloty</i>	
Directeurs et hauts cadres dans les secteurs privé et public	7 344	8 403	6 068
Spécialistes	4 327	5 046	3 980
Techniciens et personnels moyens	3 653	4 156	3 255
Employés de bureau	2 979	3 020	2 956
Employés de services et de commerce	2 107	2 286	2 004
Agriculteurs, forestiers et pêcheurs	2 203	2 362	1 836
Ouvriers et Artisans	2 773	2 947	1 978
Opérateurs-monteurs	3 006	3 131	2 380
Ouvriers non spécialisés	2 074	2 384	1 872
<b>Ensemble</b>	<b>3 544</b>	<b>3 832</b>	<b>3 256</b>

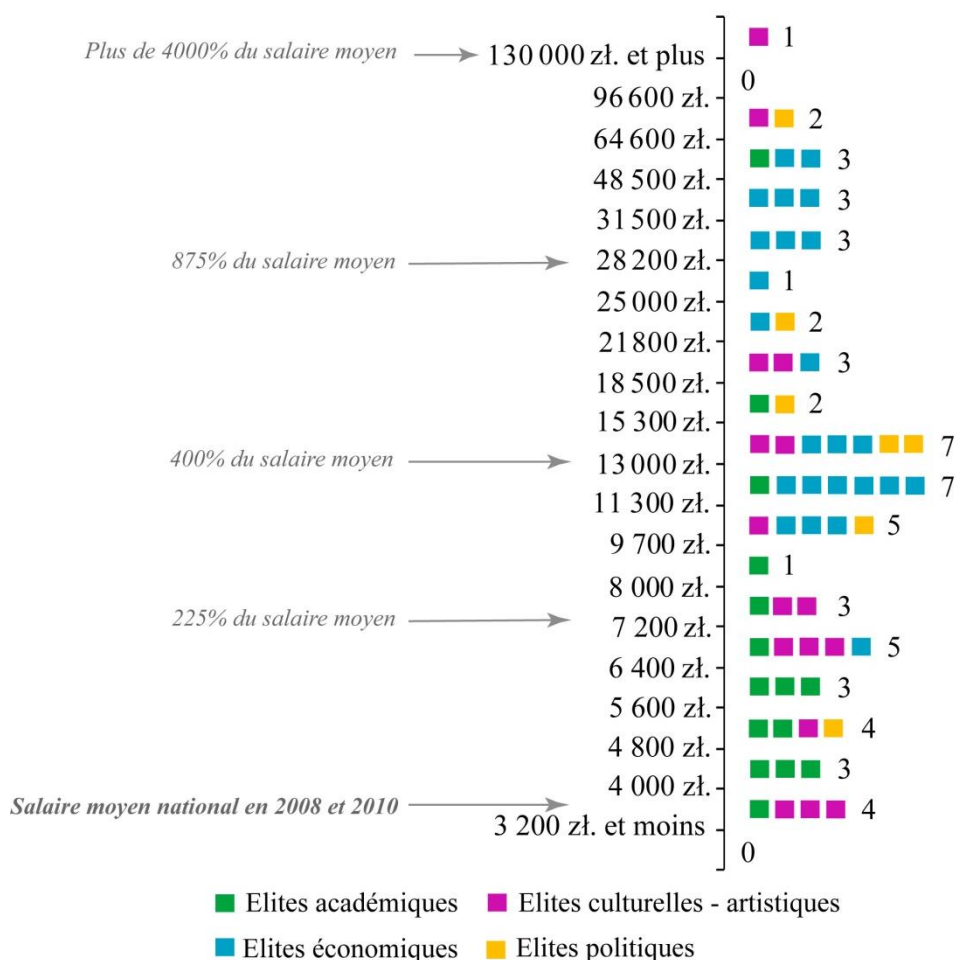
Source : « Structure des salaires selon la position socio-professionnelle », matériaux pour la presse du 22 décembre 2011, GUS.

Au sein des élites dites économiques, trois groupes distincts se dessinent. Le premier qui regroupe les salaires les plus bas (se situant entre 11 300 PLN et 15 300 PLN) sont soit des chefs d'entreprise de petites structures, soit de jeunes entrepreneurs qui viennent de créer leur entreprise, soit encore les jeunes managers des grandes firmes nationales ou internationales. Le second groupe, se situant entre 18 500 PLN et 25 000 PLN par mois, est composé de deux individus : Rafał, qui dispose de sa propre entreprise de relations publiques et de communication qui fonctionne depuis à peu près dix ans, et Alina qui est directrice financière dans une grande entreprise nationale. De par sa fonction, Alina aurait dû se situer dans le troisième groupe composé exclusivement des directeurs et vice-directeurs des grandes firmes nationales ou internationales, dont les salaires sont compris entre 25 000 PLN et 64 600 PLN par mois. Cependant, la différence de salaires entre les hommes et les femmes est encore importante. A titre d'exemple, le salaire des directeurs et hauts cadres dans les secteurs privé et public est 1,4 fois plus élevé que celui des directrices et hauts cadres (pour la moyenne nationale, le quotient est un peu plus bas : 1,2 fois). Une seule interviewée est exclue de ces groupes : il s'agit d'Alicja qui est

<sup>75</sup> Pour certains, il a été difficile de parler en terme de salaire, car ils pouvaient recevoir divers types de rente (location d'appartements, actions boursières, placements financiers, etc.). Dans ces cas particuliers, nous leur avons demandé de l'ajouter à leur salaire mensuel.

juriste, proche de la retraite, et qui avait depuis quelques années décidé de ne travailler qu'à mi-temps, s'appuyant sur les revenus de son mari lui-même avocat.

**Figure 11. Répartition des salaires des interviewés selon leur catégorie<sup>76</sup>**



Source : Entretiens réalisés en 2011

La logique des revenus des élites politiques est moins évidente à définir d'un premier coup d'œil. En effet, leurs revenus sont très différents d'un individu à l'autre. D'une part, leur revenu est dépendant de leur fonction. En d'autres termes, un jeune fonctionnaire au Ministère de la culture se retrouve en bas de cette échelle, alors que le Vice-président du Sénat se retrouve en haut de cette même échelle avec un revenu compris entre 21 800 PLN et 25 000 PLN. Les ex-ministres retraités sont eux situés dans la moyenne haute de ces revenus. L'élite politique, située entre 64 600 PLN et 96 600 PLN par mois, est un cas particulier, car il s'agit typiquement d'une conversion du capital politique d'avant 1989 (Membre important de l'ex-nomenklatura) en capital économique. Aujourd'hui, celui-ci est encore dans la vie publique un éminent porte-parole du

<sup>76</sup> L'échelle de répartition a été calculée sur la base du revenu moyen national de 2008, soit 3232 PLN brut. Chaque nouvel échelon représente à peu près 25% de plus du revenu inférieur. Nous avons indiqué le salaire moyen de 2010 (3544 PLN) à titre indicatif.

Parti de gauche, mais ses revenus proviennent de divers placements financiers et de ses activités principalement économiques<sup>77</sup>.

De la même façon, les revenus des élites artistiques peuvent être extrêmement différents : ce sont eux qui occupent la première et la dernière place dans l'échelle des revenus des individus interrogés. Ce positionnement dépend fondamentalement de leur renommée et de leur réussite dans le milieu artistique et culturel. En effet, Patrycja détient la première place avec un revenu de plus de 130 000 PLN par mois, par son activité de scénariste des séries télévisées polonaises les plus regardées. Certaines femmes ont le statut d'élite artistique (actrices, agents culturels, etc.), toutefois ce n'est pas leur fonction qui leur procure cette position économique mais celle de leur mari. Pour certaines, il a vraiment été difficile de dissocier leur revenu à celui de leur mari, prenant en compte le revenu du foyer :

« Je dois cocher quelle case ? ... car en fait si je coche mon salaire, il se situe entre 3 200 PLN et 4 000 PLN. Je travaille à mi-temps vous savez, juste pour moi. C'est mon mari qui gagne énormément. Il y a un fossé entre nous. De plus si j'ajoute les différents dividendes que l'on perçoit de nos différents placements en bourse etc., je me situe plus précisément entre 64 600 PLN et 96 600 PLN. Il est très difficile de diviser ce qui est à lui et ce qui est à moi... nous avons un compte commun... On ne fait pas la distinction. Donc je préfère cocher la case en haut. »

*Urszula, Consultante pour un programme culturel, femme de trader*

Au milieu du classement, on retrouve des scénaristes de films et de pièces de théâtre, des écrivains, un commentateur radio et un conservateur d'art. Vers le bas, ce sont des écrivains peu connus, de jeunes agents culturels, des architectes et un journaliste spécialisé en art (télévision et presse) à la retraite.

Les élites ne sont pas des individus facilement accessibles, alors que paradoxalement certaines données personnelles (date de naissance, vie sentimentale, professions, etc.) sont visibles sur Internet, par exemple par l'intermédiaire de Wikipédia. Aller à leur rencontre suppose d'être préalablement introduit dans leur milieu, dont l'accès ne peut se faire que de bouche à oreilles. Finalement, les 66 individus interrogés par l'intermédiaire de cette méthode présentent des caractéristiques sociologiques très similaires puisqu'ils ont tous un diplôme de l'enseignement supérieur, disposent d'un statut socio-professionnel important qui leur procure un certain pouvoir d'influence sur la société polonaise, et possèdent des revenus bien supérieurs à la moyenne nationale. L'aspect générationnel est également un élément non négligeable dans la mesure où soit ils sont considérés comme élites par ce qu'ils ont pu accomplir professionnellement (ou socialement), soit par naissance et en partie par la réussite presque certaine de leur avenir par rapport à la position sociale qu'ils ont. Les personnes interrogées entrent en définitive dans la définition de ce que l'on considère comme élite ou comme classe dominante à l'image de ce que nous avons pu définir précédemment (chapitre 2). Compte tenu de ces caractéristiques précises

---

<sup>77</sup> Ceci prouve notamment la difficulté de catégoriser certaines élites suivant une seule et même branche, car beaucoup d'entre eux juxtaposent diverses fonctions et ce sont ces juxtapositions qui bien souvent les positionnent en tant qu'élite.

qui définissent les individus interrogés en tant qu'élite, il était nécessaire de choisir la méthode d'entretien la plus adaptée qui devait tout à la fois convenir à ce type d'individu, mais aussi répondre à nos questionnements le plus exhaustivement possible.

### 1.3. Le questionnaire d'entretien : élaboration d'une méthode

L'entretien, comme complément d'informations, s'est voulu semi-directif, afin de garder un fil conducteur tout au long de la conversation, en alternant des questions ouvertes où la structure du discours et son contenu était fondamentale, surtout lorsque le système de cohérence interne des informations recherchées de cette catégorie nous était inconnu, et certaines autres questions étaient à l'inverse plus systématiques limitant les trop grandes pérégrinations verbales, là où nous souhaitions confirmer ou infirmer une certaine logique propre aux classes dominantes.

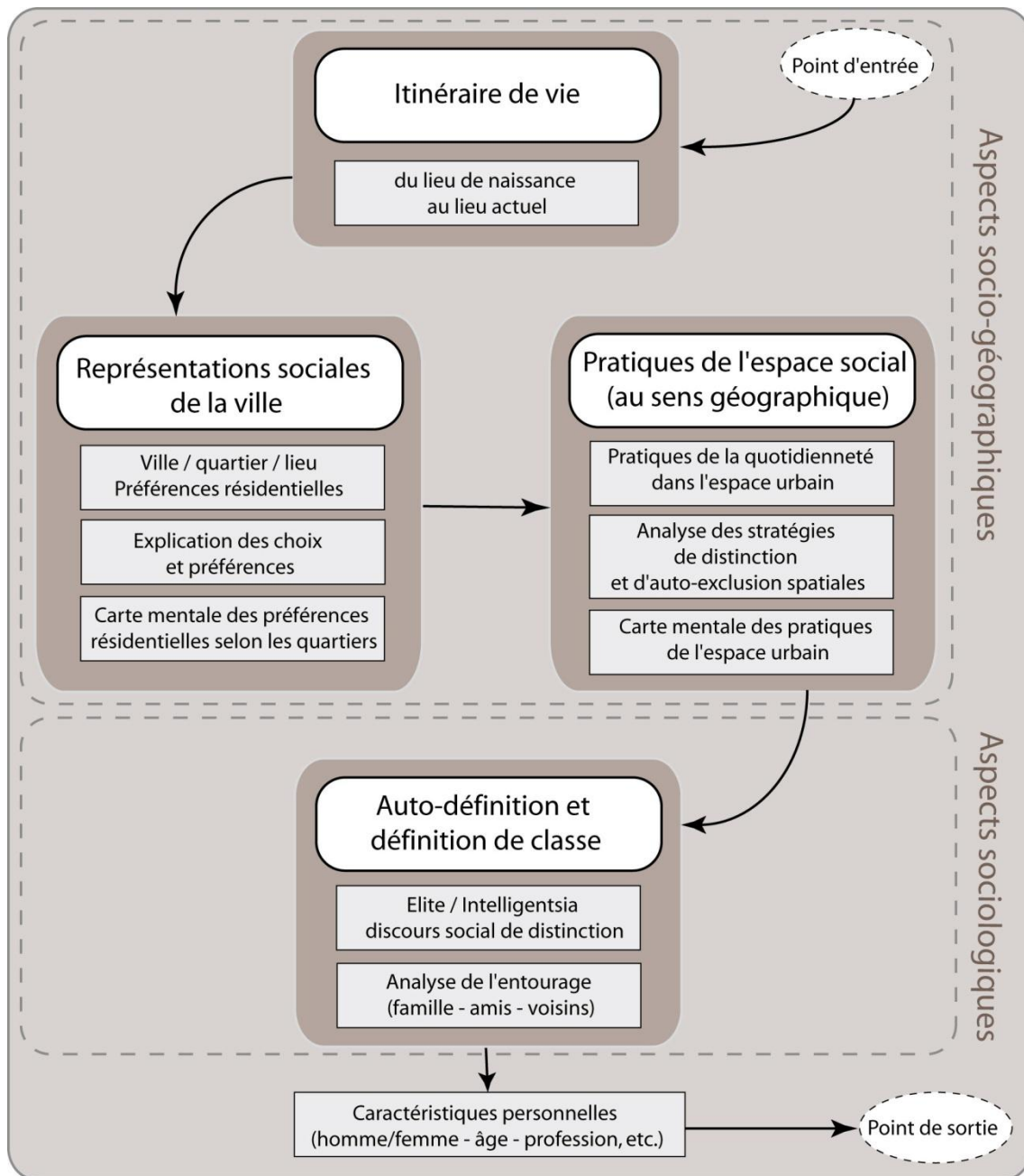
Quatre grandes thématiques ont ainsi été abordées (Figure 12)<sup>78</sup>. D'une part, nous commençons l'entretien par l'explication de l'itinéraire de vie (du lieu de naissance à celui actuel). L'analyse du discours est ici très importante. Le choix des mots pour expliciter leurs stratégies de mobilité et de résidence, ainsi que les principes d'activation de leurs capitaux économique, social et culturel permettent en définitive de comprendre en profondeur les logiques de localisation des élites sur le long terme, et surtout si la rupture de l'année 1989 les a libérés dans leur choix. Ce premier thème a été une bonne entrée en matière de l'entretien, car l'interviewé se concentrait sur les faits de son histoire personnelle et n'engageait pas une prise de position. Ainsi, l'individu se sent peu à peu en confiance. Dans un deuxième temps, l'entretien s'intéressait plus particulièrement à leur représentation de la ville en elle-même, mais aussi du quartier et du lieu d'habitation. Ici également, le décryptage du discours est essentiel afin de préciser les mécanismes employés dans la redéfinition de lieu symbolique dans la ville. Cette approche a été ensuite complétée par l'explicitation des préférences des quartiers à l'aide d'une carte, ce qui a permis de rendre plus lisible les représentations qu'ils avaient de l'espace urbain varsovien. Le troisième point concernait leurs pratiques de l'espace, s'appliquant toujours à comprendre les processus mis en œuvre dans la création d'espaces particuliers, d'auto-exclusion et donc de distinction par leurs pratiques quotidiennes. Ici aussi le raisonnement a été enrichi à l'aide d'une carte mentale selon les quartiers afin de définir les lieux pratiqués. Enfin, la dernière thématique abordée avec les interviewés touchait principalement à l'idée d'auto-définition et de définition de leur propre classe. Ce dernier aspect avait un avantage double : d'une part, expliquer les mécanismes de construction de cette catégorie par utopie collective, et d'autre part de cerner plus précisément la personne interrogée et mieux comprendre les réponses qu'elle avait données préalablement, car tout discours s'inscrit dans un contexte social particulier. Les choix de critères de définition prennent alors un sens fort, permettant de situer les limites au-delà desquelles il est possible de se distinguer en tant que groupe particulier.

---

<sup>78</sup> Le gabarit et les questions d'entretien sont situés en annexe.

Par ailleurs, outre la structure de l'entretien, il est nécessaire de souligner que les individus interrogés ont toujours certaines caractéristiques particulières dont il faut tenir compte. En effet, les élites sont des individus extrêmement actifs et occupés. Comme le rappellent les auteurs de *Studying elites using qualitative methods* (R. Hertz ; J. B. Imbert, 2000), il faut être extrêmement accommodant : être prêt à les rencontrer là où ils le désirent, c'est-à-dire principalement sur leur lieu de travail, mais aussi chez eux avant 8h du matin ou le soir après 21h, dans un café, dans un restaurant, dans leur voiture avant d'aller travailler, etc. A cet égard, nous avons réussi à nous familiariser avec la ville dans son ensemble, et plus particulièrement les zones d'emplois et de résidences de ces élites.

**Figure 12. Structure et thématiques des entretiens**



Auteur : Caroline Bouloc, 2013

Par ailleurs, la plupart d'entre eux ont déjà été interrogés par des journalistes. Il faut donc comme le signale R. J. Thomas (2000) « recalibrer » l'interviewé sur le type de questions, pour que les réponses ne soient pas évasives et trop systématiques. Nous avons notamment remarqué que les plus connus d'entre eux ont été dans un premier temps sur la défensive, ne répondant que par des bribes ; puis au bout de dix minutes, ils se sont détendus. Les méthodes d'enquêtes qualitatives conseillent généralement de commencer l'interview avec les questions qui sont fondamentales pour notre recherche. D'après notre propre expérience, face à ce type d'individus, il est plus judicieux de n'aborder les points qui nous semblent importants qu'au bout d'une dizaine de minutes, afin de laisser l'individu comprendre nos intentions et relâcher sa garde. A titre d'exemple, un interviewé au bout de quelques minutes a souri et m'a dit : « Vos questions sont extrêmement intéressantes ! Ça me change des journalistes qui me demandent si au bout de vingt ans je suis toujours amoureux de ma femme ! ». Par ailleurs, la rareté et l'occasion inespérée de rencontrer ces individus qui, pour la plupart, sont des personnalités publiques, font qu'il est nécessaire de tirer au maximum parti de la situation : demander tout ce dont nous avons besoin et ne pas avoir peur d'oser demander plus de renseignements, car c'est une opportunité qui a peu de chance de se reproduire. La méthode de l'entretien semi-directif est ainsi la plus appropriée, du fait de la particularité de cette catégorie de la population. Elle permet d'approfondir et de comprendre les discours de ces élites, les processus d'auto-exclusion, de distinction et d'entre-soi qui sont fondamentaux afin d'appréhender les changements sociaux qui se sont opérés dans l'espace intra-urbain polonais après 1989.

Les individus ainsi interrogés ont ainsi donné des clés de lecture afin de comprendre quel était leur vision de l'élite, surtout du groupe auxquels ils appartiennent et si l'année 1989 a bouleversé leur façon de se définir.

## **2. Comment les élites se définissent-elles? Analyse des discours**

Dans cette partie, nous reprenons la dernière thématique du questionnaire qui contenait l'analyse du discours des individus dans le but de comprendre ce qu'ils entendent par « élite », comment ils se définissent eux-mêmes et comment ils définissent leurs pairs ou ceux qu'ils considèrent comme des élites. Plusieurs questions allaient ainsi dans ce sens et ont permis de traduire le discours établi (de l'ordre du conscient) et le discours sous-jacent (de l'ordre de l'inconscient).

### **2.1. S'auto-définir en tant qu'élite : des caractéristiques spécifiques mises en valeur**

#### **2.1.1. Question ouverte : définissez-vous !**

L'emploi du terme « élite » a été difficile pour la plupart des individus interrogés, car ce terme a finalement à leurs yeux un caractère péjoratif :

« Lorsque je regarde la télévision, je n'ai pas envie de faire partie de l'élite polonaise »<sup>79</sup>

*Janusz, Chef d'entreprise*

« C'est une question difficile, car c'est un mot qui a beaucoup de sens et c'est un peu bête de se qualifier soi-même d'élite. Mais je pense que je suis une élite, car je suis invitée à de nombreux endroits où l'on invite l'élite. »<sup>80</sup>

*Małgorzata, écrivaine et activiste féministe*

Lorsque nous leur demandions quel terme ils préféreraient pour les qualifier socialement, la majorité répondait préférer le terme de « classe supérieure » ou d' « intelligentsia », ou encore plus étonnant de « classe moyenne supérieure ». Certains par ailleurs me répondaient que c'était le fait que je les interroge sur le sujet qui les avaient fait réfléchir sur leur statut social, et qu'ils pensaient effectivement représenter cette petite partie de la haute société. Ainsi, seulement 60% des interviewés se considèrent comme des élites polonaises, et 32% le refusent catégoriquement. Cette négation concerne majoritairement les plus jeunes interviewés (entre 20 et 40 ans) qui disposent de situations socio-professionnelles avantageuses pour leur âge, mais qui généralement ne sont pas (encore) en haut de l'échelle professionnelle. Cette non-reconnaissance vient en partie du bouleversement qu'a été 1989, mais aussi de toute l'histoire contemporaine de la Pologne (disparitions successives de l'élite : massacres, déportations, etc.) créant un complexe au sein de l'élite polonaise, à tel point que certains pensent qu'il n'existe tout simplement pas d'élite en Pologne. Cette dernière est en effet profondément ancrée dans son contexte historique, ce que révèlent notamment les différentes définitions employés par ces individus pour identifier l'élite polonaise (Figure 13).

Le plus souvent, ils divisent les élites en plusieurs branches selon l'activité : l'élite financière, l'élite politique, l'élite enseignante et l'élite culturelle, voire quelquefois y ajoutent les célébrités issues du show business, tout en associant à ces différentes catégories un niveau d'étude et de connaissances culturelles importantes. Cette définition proche de la conceptualisation fonctionnelle du terme est souvent complétée par la valeur donnée au statut professionnel et au pouvoir de décision qui s'y rattache, permettant aussi un statut matériel particulier.

A cette définition s'oppose en partie celle qui tient compte, outre le niveau d'étude et de connaissance, des racines familiales au sens aristocratique du terme, de la façon d'être et de se comporter. Ce style de vie particulier est proche de l'ethos aristocratique et de l'intelligentsia, et leur permet de se distinguer (certains l'intériorisent consciemment).

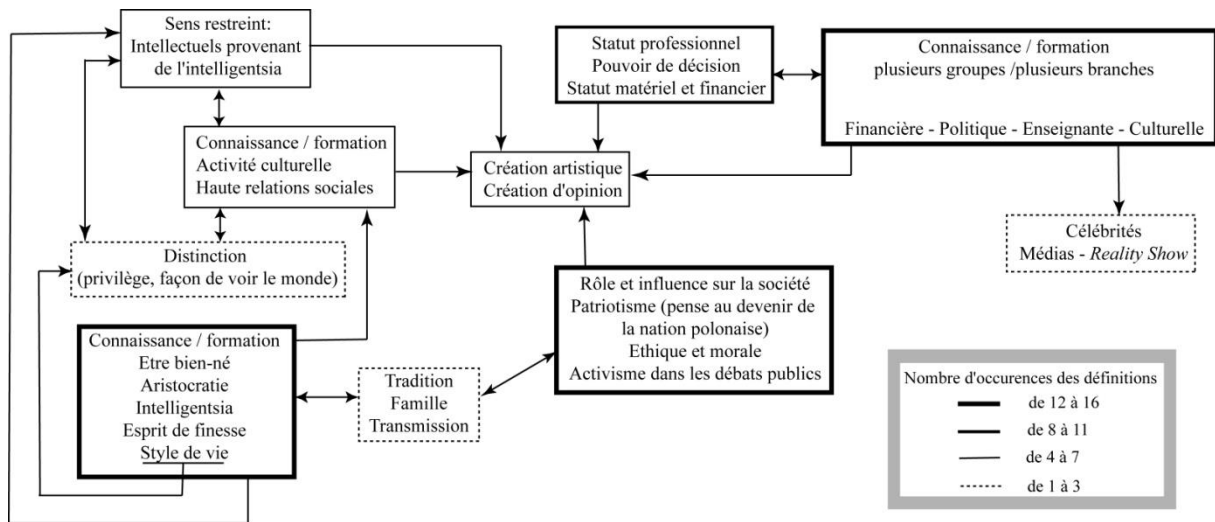
« Il arrive quelquefois, quand je suis avec des personnes un peu plus pauvres, que je me rende compte que je me différencie. J'ai de meilleures possibilités, de meilleures perspectives, des racines familiales... »<sup>81</sup>

---

<sup>79</sup> „Kiedy patrzę w telewizor, to nie chcę się zaliczyć do członków polskiej elity”

<sup>80</sup> Trudne pytanie, ponieważ to jest bardzo oceniające słowo i gupio jest się przyznać, że się jest członkiem elity. Ale tak myślę, że tak. Jestem zapraszana w różne miejsca, gdzie się zaprasza elitę.

**Figure 13. Imbrication des différentes définitions du terme « élite » par les personnes interrogées**



Source : Entretiens réalisés en 2011

Dans cette idée, certains restreignent le sens seulement à l'intelligentsia, voire aux élites intellectuelles, ne reconnaissant aucunement d'autres caractéristiques. La connaissance et la formation sont ici fondamentales, ainsi que l'activité culturelle tout au long de la vie (théâtre, musée, lectures, etc.). Cette distinction par le capital culturel valide complètement la théorie de T. Zarycki (2008) (Chapitre 2). Elle est en effet constamment mise en avant par les élites en général et c'est sur ce dernier point que se construit et s'établit également la mise en valeur des relations sociales. Un individu peut prétendre au titre d'élite seulement s'il présente de fortes caractéristiques d'érudition.

Par ailleurs, aux héritages du capital culturel et aristocratique s'ajoute l'importance que certains accordent au rôle patriotique de l'élite et à l'influence que celle-ci peut avoir sur la société. Les caractéristiques historiques sont ici fondamentales car une élite polonaise, selon les interviewés, se doit d'être patriote et de toujours avoir à cœur le devenir de la nation polonaise, l'obligeant à être active dans les débats publics. Ce principe moralisateur est proche du rôle historique de l'intelligentsia qui se définissait en tant que modèle de la nation polonaise avant que celle-ci ne retrouve son indépendance (voir chapitre II, 3.2.), mais aussi du modèle de la famille traditionnelle et de la transmission intergénérationnelle.

Toutes ces définitions se rejoignent pour caractériser l'élite comme individu de création artistique ou d'opinion, lui permettant de se distinguer des autres, mais aussi lui donnant un rôle actif dans la société, qui s'apparente à celui de modèle.

<sup>81</sup> « Zdaża mi się, kiedy jestem w takich rejonach biedniejszych, to sobie zdaje sprawę z tego, że faktycznie się różnimy. Mam oczywiście lepsze możliwości, perspektywy, zaplecze związane z domem rodzinnym. »



### 2.1.2. Caractéristiques de l'élite idéale

Afin de spécifier leur vision, il a été ensuite demandé aux interviewés de préciser cette définition en donnant cinq adjectifs qui caractériseraient selon eux le mieux le terme d'élite. La question était ouverte et aucune présélection ne leur avait été présentée afin de ne pas enfermer les réponses dans un carcan sociologique prédéfini. A cet égard, 133 adjectifs ou expressions ont ainsi été utilisés, permettant de mettre en relief les valeurs et l'importance de chaque critère sociologique aux yeux des élites polonaises pour s'auto-définir. Il a ainsi été possible de regrouper ces adjectifs ou expressions en 16 catégories différentes (Tableau 3).

**Tableau 3. Les différents groupes d'adjectifs (ou expressions) qualifiant « l'élite »**

Classement	Groupes d'adjectifs	Occurrences
1	Connaissance et formation	43
2	Etre une autorité et être reconnu (1 <sup>e</sup> place)	26
3	Etre bien-né et bien élevé	22
3	(Aspect) morale chrétienne	22
5	Talent intellectuel	21
6	Ouverture sur le monde	17
7	Réussite de la carrière	14
8	Influence sur les autres (pouvoir)	13
9	Travail sérieux	11
10	Hautes relations sociales	10
11	Richesse	8
12	Activités politiques et mission patriotique	7
12	Traits de caractères généraux	7
14	Activisme culturel	5
15	Opposition (sens critique)	3
16	Ouverture sociale (aux autres classes)	1

*Source : Entretiens réalisés en 2011*

Tout comme dans l'analyse des définitions présentée auparavant, l'érudition, le savoir et la connaissance sont fondamentaux et au cœur de la définition de l'élite selon elles, se retrouvant ainsi en haut du classement et évoqués par la majorité (43 individus). Ces critères étaient d'ailleurs cités très souvent en premier et de façon spontanée, alors qu'il devenait difficile à la plupart des interviewés d'en citer plus de trois. De nouveau, le capital culturel est central dans le système de valeurs des élites polonaises qui d'une part est institutionnalisé (sanction du diplôme),

mais aussi fortement autonome (surtout si l'on se réfère à l'imbrication des définitions présentées précédemment).

Les quatre groupes suivants ont une occurrence presque semblable (entre 21 et 26), de telle sorte que leur importance nous paraît similaire. Le deuxième groupe qualificatif s'apparente plus *a contrario* au capital symbolique, s'attachant plus précisément à la reconnaissance de l'individu par ses pairs ou par la société polonaise dans son ensemble. L'élite doit donc être un modèle, un *leader* ou une personnalité publique admirée et respectée par la société. Deux groupes d'adjectifs sont *ex aequo* en troisième position. L'un fait référence de nouveau au capital symbolique que revêtent l'aristocratie et de l'intelligentsia (le mot allemand *Kinderstube* a souvent été employé, ou encore la valeur du nom de famille), passant par un capital culturel incorporé du comportement (les bonnes manières, « avoir de la classe »). L'autre s'attarde sur les principes et les caractéristiques liés à la morale chrétienne comme la « sincérité », la « tolérance », le caractère « caritatif » et « loyal », ainsi que les « valeurs chrétiennes, éthiques et morales », ou encore la « justice ». Ce dernier aspect revêt de nouveau un caractère symbolique de l'élite. En cinquième position, le talent intellectuel ou créatif est mis en avant. Dans ce regroupement, le fait d'être meilleur que la moyenne dans une activité est fondamental. N'est pas une élite n'importe qui, mais celui qui a des prédispositions intellectuelles qui le mettent sur le devant de la scène, le distinguant ainsi de la classe supérieure.

Une grande importance est aussi accordée à l'ouverture sur le monde de ces élites, se classant en sixième position. Une élite doit d'avoir voyagé, de parler plusieurs langues et de connaître le monde (au sens social) à l'extérieur des frontières polonaises. Les élites polonaises se doivent d'être ancrées dans un réseau européen, voire mondial (Etats-Unis). A ce titre, en moyenne, les élites interrogées parlent deux à trois langues étrangères, principalement l'anglais, le russe et l'allemand, mais il n'est pas rare que le français soit cité. Ainsi, 44% d'entre elles parlent deux langues étrangères, 32% parlent trois langues et 10% une langue seulement. Par ailleurs, trois enquêtés parlent jusqu'à cinq langues étrangères et l'un d'entre eux en connaît six.

En septième position, l'accent est porté sur la réussite professionnelle, car une élite n'est rien sans son statut professionnel. Même si cette caractéristique n'apparaît qu'en milieu de classement, elle est fondamentale car elle est directement liée à la formation de l'individu et à son positionnement social au préalable. Ce groupe d'adjectif est suivi de très près par l'influence que peut avoir une élite du fait de son statut professionnel. Une élite est aussi l'individu qui prend les décisions pour la société et qui influence l'opinion générale en la faisant évoluer dans une direction ou dans une autre. Ce statut et ce pouvoir ne serait rien, selon les personnes interrogées, sans un travail sérieux et approfondi (neuvième place du classement). Cette caractéristique s'apparente à notre sens au principe méritocratique de la valeur du travail, qui serait peut-être un héritage du socialisme sous forme d'*hystérésis social*<sup>82</sup> encore fortement ancré dans l'esprit

---

<sup>82</sup> Ce terme a été employé notamment par P. Bourdieu (1979) et signifie qu'un habitus reste actif, alors que les propriétés qui l'ont causé ont disparu.

collectif ; ou tout simplement il peut être compris comme une inspiration d'ordre protestant-libéral où le meilleur, grâce à son travail et ses compétences, réussit à acquérir la première place.

Certains ont relevé l'entourage social d'un individu, qui le situe en tant qu'élite. Celui-ci doit également être hautement positionné dans l'espace social (au sens bourdieusien)<sup>83</sup>. Certains ont ainsi parlé de façon très consciente de « choix de ses amis »<sup>84</sup>, de « vie mondaine »<sup>85</sup>, ou encore de « facilité de communication avec les plus grands »<sup>86</sup>.

Ce n'est qu'à la onzième position que l'aspect matériel est mis en avant, cité par seulement huit personnes. La majorité des élites considère que le statut matériel à lui seul ne permet pas de distinguer une personne en tant qu'élite. Ce qui nous a surpris lors de nos entretiens n'est pas l'absence systématique de ce critère, mais l'insistance avec laquelle chacun rejetait cet aspect : « Bien évidemment, les grandes fortunes polonaises ne peuvent pas être considérées comme des élites »<sup>87</sup>, « le fait d'avoir de l'argent ne veut rien dire »<sup>88</sup>, « tous ces gens qui ont fait fortune dans les années 1990, ne sont pas pour autant des élites »<sup>89</sup>. Ceci est bien évidemment lié à la conjoncture actuelle : les élites intellectuelles ont toujours été considérées comme les plus prestigieuses, mais depuis les années 1990, elles sont concurrencées par les nouvelles fortunes qui ont été favorisées par la mise en place du système libéral. Parallèlement, les revenus des professeurs, médecins et des hauts cadres de la fonction publique n'ont pas été augmentés. Ce n'est qu'à partir des années 2000 que certaines corporations de métier se sont battues pour augmenter leurs salaires, comme les juges, mais aussi les médecins. Cependant, les Professeurs d'Université et les chercheurs de l'Académie des Sciences gardent des salaires encore bas, pour certains inférieur à la moyenne nationale. A cet égard, l'opinion publique les soutient et l'ancienne intelligentsia reste valorisée socialement et déconnectée du statut matériel encore aujourd'hui pour une partie d'entre elle, validant de nouveau la théorie d'autonomie du capital culturel relevé par T. Zarycki (2008)<sup>90</sup>.

La mission patriotique et les activités politiques qui en découlent sont également citées par certains interviewés. Elles ne se situent qu'en douzième place, car cet aspect est une caractéristique issue du passé. Les élites, ici presque confondues avec l'intelligentsia, gardent leur rôle de combattants pour la liberté d'une nation, un rôle presque romantique issu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les intentions ont cependant évolué, car il ne s'agit plus de libérer la Pologne mais de garantir sa pérennité, le bon fonctionnement de sa vie politique, ainsi que d'être actif dans le processus de

---

<sup>83</sup> Lorsque ce terme sera employé en référence au concept bourdieusien, nous le signalerons entre parenthèses. Par ailleurs, si nous l'employons dans le sens géographique du terme, nous ne l'annoterons pas. P. Bourdieu (1979), s'oppose en effet à une vision linéaire de l'ascension sociale. Selon l'auteur, cette dernière combine plusieurs dimensions (économique, culturelle, symbolique, etc.) qui positionnent les individus à une position sociale particulière.

<sup>84</sup> Julia, Professeur de sciences politiques, Université de Varsovie

<sup>85</sup> Rafał, chef d'entreprise de Relations publiques

<sup>86</sup> Mikołaj, Président d'une grande firme internationale

<sup>87</sup> Marianna, Archéologue au Musée d'archéologie de Varsovie

<sup>88</sup> Olga, écrivaine poétesse

<sup>89</sup> Janusz, directeur d'entreprise, écrivain historique

<sup>90</sup> L'analyse des revenus des individus interrogés nous avait préalablement démontré que les élites académiques sont généralement effectivement positionnées dans la moyenne basse de la somme des revenus.

modernisation. Cette activité politique est complétée d'une part, par un activisme culturel de la part des individus (14<sup>e</sup> position). Ce groupe est fondamentalement lié au premier (« connaissance et formation ») et pourrait le compléter, cependant ici les cinq individus qui l'ont cité souhaitaient insister sur le fait d'être actif dans la vie culturelle et chercher l'érudition par la lecture, par la fréquentation des musées et des théâtres etc. D'autre part, l'activité politique est aussi complétée par une tradition d'opposition, d'esprit critique face à ce qui est transmis non seulement par les médias mais également par le gouvernement, faisant de nouveau référence à l'histoire de la Pologne.

Enfin, ces valeurs que doit revêtir l'élite sont complétées par des traits de caractères généraux, difficilement classables (14<sup>e</sup> position) comme le fait d'être énergique, indépendant, avoir de l'humour ou une personnalité. Par ailleurs, un seul individu a relevé le principe de recrutement des élites par l'ouverture aux autres classes sociales, dans le sens où cette dernière doit rester ouverte pour ne pas être moribonde.

### **2.1.3. L'étude des personnalités reconnues**

Cet essai d'auto-définition et de perception de soi en tant qu'élite a été complété par l'étude des personnalités<sup>91</sup> citées qui, selon les interviewés, répondaient parfaitement aux critères qu'ils avaient préalablement définis. Les résultats sont surprenants, car durant les entretiens, la majorité d'entre eux « pestait » contre les élites politiques, expliquant par exemple que les hommes politiques ne pouvaient aucunement être intégrés dans cette définition ou, si c'était le cas, à leur grand regret. Finalement, les personnalités politiques représentent 43% des occurrences. La fonction a son importance, de telle sorte que le Président de la République (Bronisław Komorowski), ainsi que ses prédécesseurs (Aleksander Kwaśniewski, Lech Wałęsa) sont très souvent cités, de même que les Présidents du Conseil des ministres successifs (Donald Tusk, Jarosław Kaczyński, Jerzy Buzek ou encore Tadeusz Mazowiecki) (Tableau 4). On retrouve également des ministres ou Présidents de la Diète, mais principalement ceux en fonction lors du changement de régime, de sorte qu'ils sont les marqueurs d'un temps fort pour les Polonais et pour les réformes qu'ils ont dû mener. C'est l'exemple de Leszek Balcerowicz qui fut durant cette période Ministre des finances et initiateur des réformes amorcées par la Pologne ; il a ainsi ensuite été Président de la banque nationale polonaise jusqu'en 2007.

---

<sup>91</sup> Les individus interrogés devaient citer cinq personnalités qui répondaient à la définition d'élite qu'ils avaient donnée précédemment. Ces personnalités pouvaient être de tout ordre, mais devaient être encore en vie. Ce dernier aspect était important, car ainsi nous activions la définition actuelle de l'élite et non pas la valeur symbolique de celle-ci dans l'histoire polonaise.

**Tableau 4. Les personnalités les plus citées en tant qu'élite polonaise**

Classement	Personnalité	Occurrence	Profession et fonction	Catégorie
1	Andrzej Wajda	19	Réalisateur et scénariste	Art.*
1	Władysław Bartoszewski	19	Historien, ancien résistant, Ministre des Affaires étrangères (en 1995, puis de 2000 à 2001), Sénateur (1997 à 2001)	Pol. + Rech.*
3	Bronisław Komorowski	9	Président de la République depuis 2010 (Parti PO <sup>92</sup> )	Pol.*
4	Leszek Balcerowicz	7	Ancien Ministre des finances (début des années 1990) - Président de la Banque nationale polonaise jusqu'en 2007	Pol.
5	Adam Michnik	6	Journaliste, directeur de publication de <i>Gazeta Wyborcza</i> depuis 1989 - Ancien militant d'opposition	Pol.
6	Donald Tusk	5	Président du Conseil des ministres (depuis 2007)	Pol.
6	Jan Kulczyk	5	Chef d'entreprise (1ère fortune polonaise depuis 2008)	Eco*
6	Jarosław Kaczyński	5	Président du Conseil des ministres (2001-2002), chef du parti PiS (2001-2012)	Pol.
6	Jerzy Buzek	5	Président du Conseil des ministres (1997-2001), Président du parlement européen (2009-2012)	Pol.
10	Jan Englert	4	Acteur (cinéma et théâtre), régisseur, professeur de théâtre	Art.
10	Janusz Gajos	4	Acteur (cinéma et théâtre), professeur de théâtre	Art.
10	Krzysztof Penderecki	4	Compositeur et chef d'orchestre	Art.
10	Tadeusz Mazowiecki	4	Président du conseil des ministres (1989-1990), membre de l'ex-parti Solidarnosc, chef des partis successifs UD, puis UW, siège à la diète jusqu'en 2001	Pol.
10	Wisława Szymborska (†)	4	Prix Nobel de la littérature en 1996, Poète	Art.
15	Aleksander Smolar	3	Polémiste politique	Pol.
15	Beata Tyżkiewicz	3	Actrice (cinéma et théâtre) et Présidente de la Fondation <i>Dzieciom Zdazyc z Pomoca</i> (aide aux enfants malades)	Art.
15	Henryk Samsonowicz	3	Ministre de l'éducation (1989-1990), Professeur d'Histoire à l'Université de Varsovie	Pol. + Rech.
15	Jadwiga Staniszkis	3	Professeur de Sociologie à l'Université de Varsovie, polémiste	Rech.
15	Maja Komorowska	3	Actrice (cinéma et théâtre)	Art.
15	Tadeusz Konwicki	3	Ecrivain, cinéaste et scénariste	Art.
15	Tomasz Lis	3	Journaliste TV, directeur de publication du journal <i>Wprost</i> (2010-2012) et depuis 2012 de <i>Newsweek Polska</i>	Pol.

\* Art. : élite artistique ; Pol. : élite politique ; Rech. : élite académique ; Eco. : Elite économique

† : décédé après les entretiens

Source : Entretiens réalisés en 2011

<sup>92</sup> PO (Platforma Obywatelska) : Plate-forme civique

Cependant, les deux personnalités qui prennent de loin la tête du classement ne sont pas des personnalités politiques à part entière. Il s'agit d'Andrzej Wajda et de Władysław Bartoszewski. Andrzej Wajda est un cinéaste reconnu internationalement pour la qualité de ses films. Il a notamment été récompensé à Cannes, a reçu deux Césars et un Oscar. Par ailleurs, Władysław Bartoszewski est un rescapé d'Auschwitz-Birkenau qui, à sa sortie en 1941, s'est engagé dans la résistance polonaise et a ensuite pris part aux actions politiques d'opposition durant le régime socialiste, participant activement à Solidarność, et accédant aux titres de Ministre des affaires étrangères (en 1995, puis de 2000 à 2001) et de Sénateur (de 1997 à 2001). Ces deux personnalités sont de la même génération née dans les années 1920, et ont vécu la Seconde Guerre Mondiale en tant qu'adolescent pour A. Wajda ou jeune adulte pour W. Bartoszewski. A cet égard, ils ont tous les deux voué leur vie à l'histoire de la Pologne, l'un en présentant des films historiques et l'autre par sa plume et son action politique. Leurs luttes envers le régime socialiste, qu'elles soient politique ou artistique, expliquent également leur première place au classement.

Ce sont les personnalités liées à la culture et à l'art qui sont ensuite très souvent apparentes, représentant 32% des occurrences. En grande majorité, ce sont les acteurs ou actrices qui sont cités (27 fois), ensuite les réalisateurs majoritairement de films, mais aussi de pièces de théâtre (24 fois), les écrivains (15 fois) dont 6 fois un poète. Et de façon plus sporadique des directeurs d'institution artistique (Musée, théâtre), des compositeurs, des photographes et seulement un artiste-peintre.

De nouveau, l'importance du capital culturel est démontrée par le nombre d'enseignants-chercheurs et de docteurs cités, principalement des professeurs d'université, représentant 19% des occurrences. Quelques journalistes sont cités, mais seulement s'ils ont le titre de docteur. Par ailleurs presque toutes les disciplines sont présentes, que ce soit en sciences humaines, ou en sciences dures. Tous proviennent principalement des universités de Varsovie et de Cracovie, ou encore de l'Académie des sciences. La rectrice de l'Université de Varsovie a également été évoquée. Les individus mentionnés sont majoritairement des personnalités qui sont engagés dans les débats publics, comme la professeure en sociologie J. Staniszkis, bien que certains interviewés aient tout simplement cité les professeurs qu'ils ont eus durant leurs études à l'Université et dont ils reconnaissent la valeur.

Par ailleurs, les élites économiques ne sont que très peu mentionnées, représentant seulement 8% des occurrences. Outre les hommes politiques qui étaient bien souvent dénigrés, mais signalés par leurs fonctions, les élites économiques ne sont que très peu reconnues. Dans la définition ouverte, nous avons déjà pu le remarquer, l'aspect financier n'est pas central, voire quelques fois rejeté. Aussi, les personnalités mentionnées sont bien évidemment de grandes fortunes (Jan Kulczyk, Leszek Czarnecki, Zygmunt Solorz-Żak), mais sont reconnues pour d'autres faits. C'est le cas par exemple de Jan Kulczyk qui est docteur en droit international. Il s'intéresse également aux questions écologiques ; par ailleurs, il est le principal donateur du Musée de l'histoire des Juifs de Varsovie. Son ex-femme est également présente dans le classement, notamment reconnue en tant que collectionneuse d'œuvres d'art et mécène de

nombreuses activités artistiques et culturelles. On peut également retrouver le nom d'individus occupant les postes clés de l'économie polonaise, tels que les présidents des grandes banques polonaises, le président de la principale entreprise de télécommunications en Pologne (filiale de France Télécom), ou encore le Président de la Bourse de Varsovie.

Enfin, malgré le faible pourcentage d'occurrence, les personnalités religieuses sont présentes dans le classement (3% des occurrences) par le signalement d'évêques, de prêtres (jouant un rôle dans les médias principalement catholiques), ainsi qu'un cardinal (Kazimierz Nycz) qui a notamment siégé le conclave qui a élu le Pape François en 2013. Ce constat en effet met en exergue une tradition largement catholique de l'élite polonaise encore aujourd'hui. H. Palska et P. H. Kosicki (2009) avaient notamment relevé dans leur étude l'importance accordée aux pratiques religieuses des élites notamment politiques, qui allaient à la messe dominicale afin de se faire bien voir. J. Wasilewski (2000) fait notamment la distinction entre les élites économiques et les élites politiques, car les premières sont beaucoup moins pratiquantes et les secondes sont confrontées à leur fonction de représentation. A cela, il est nécessaire d'ajouter la faible occurrence de ce que l'on peut qualifier de « célébrités » tels que Kuba Wojewódzki (présentateur de variétés à la TV), Robert Kubica (pilote automobile) ou encore Zbigniew Boniek (Président de la Fédération polonaise de Football).

Le terme d'élite est de connotation négative en Pologne, la classe dominante n'aimant pas que l'on utilise ce terme pour les qualifier. Selon l'aspect socio-économique, les enquêtés ne ressentent pas forcément le besoin de se distinguer de la classe moyenne, alors que finalement leurs revenus les positionnent bien au-dessus de cette dernière. La distinction semble se marquer bien plus profondément par l'intermédiaire du capital culturel. Leur statut en tant qu'élite se justifie principalement par le niveau de formation, les connaissances qu'ils ont acquises au fil du temps et la transmission de celles-ci par le milieu familial. A cet égard, il est utile de s'interroger sur la place de l'intelligentsia face à l'élite, et sur le rôle qu'elle peut jouer dans la construction de cette dernière.

## 2.2. Quelle place pour l'intelligentsia ?

Les personnes interrogées se qualifient plus volontiers comme membre de l'intelligentsia que de l'élite, puisqu'ils sont 92% à se définir comme des *inteligent*<sup>93</sup>. Ceux qui ont répondu par la négative admettent que lorsqu'ils étaient plus jeunes, ils revendiquaient d'appartenir à l'intelligentsia, cependant avec l'âge ils ont considéré que la définition revêtait plus que le simple fait d'avoir un diplôme du supérieur. En effet, la majorité des personnes interrogées est consciente qu'il s'agit d'une classe particulière dans la société polonaise qui n'existe pas dans les pays d'Europe occidentale. Tous s'accordent sur l'importance du volume du capital culturel que ces

---

<sup>93</sup> Le nom commun « *inteligent* » en polonais n'est pas traduisible en français, car il signifie « membre de l'intelligentsia ». L'adjectif « intelligent » en français se traduit en polonais par « *inteligentny* ». Ce nom commun ne signifie pas non plus « intellectuel », qui se traduit en polonais par « *intelektualista* » et « l'élite intellectuelle » se traduit par « *Elita intelektualna* ».

membres doivent présenter. Ce capital peut-être sanctionné par un diplôme mais pas obligatoirement. L'intelligence de l'individu est mise en avant, certains ont ainsi relevé le QI (Quotient Intellectuel) comme un critère pour définir quelqu'un comme membre de l'intelligentsia.

Deux groupes de définitions s'imposent ainsi. Certains ne voient dans l'intelligentsia qu'un groupe fonctionnel, proche de ce que l'on qualifie autrement d'élite intellectuelle. De cette façon, ses membres sont ceux qui ont eu des diplômes d'excellence et qui développent leurs connaissances tout au long de leur vie. Les mieux placés sont à cet effet les individus qui occupent des professions intellectuelles et artistiques. Certains par ailleurs ajoutent à cette définition un ethos particulier reposant sur des valeurs communes surtout tournées vers une sensibilité sociale et culturelle importante, dans lequel la recherche de l'érudition est fondamentale. D'autres revendiquent les critères historiques de la création de cette catégorie, notamment par le caractère missionnaire, d'abord dans la transmission du savoir mais aussi dans un sens socio-politique en tant que patriote polonais, sensible au bien commun. Une partie des individus interrogés revendique également le lien social intergénérationnel.

« Il faut provenir d'une famille ayant un niveau d'étude supérieur dans les humanités... Ce n'est pourtant pas obligatoire. Il y a des personnes que l'on peut considérer comme membre de l'intelligentsia et qui ont des origines modestes, mais ça arrive rarement »<sup>94</sup>

*Małgorzata, écrivain, rédacteur dans la revue Krytyki Politycznej*

« La question de l'intelligentsia est liée à celle des origines familiales, il s'agit de la connaissance qui a été transmise de génération en génération. C'est un principe d'éducation dans certaines valeurs morales. »<sup>95</sup>

*Katarzyna, chef d'entreprise (Start up)*

De ce point de vue, les origines aristocratiques ou de l'intelligentsia sont valorisées dans les relations entre ces membres. Les origines modestes sont souvent rejetées : « il leur manque quelque chose », « il leur manque une sensibilité envers la grande culture », même si ces personnes concèdent pour leur grande majorité qu'il est possible de provenir de milieu modeste et devenir un parfait *intelligent*, car la volonté, le développement de l'intellect sont au cœur du système, l'origine sociale étant un atout mais n'est pas une sanction. Katarzyna (citée ci-dessus) complète ensuite :

« Moi-même je me considère comme membre de l'intelligentsia et pourtant mes parents sont d'origine modeste ; je suis tout à fait consciente du fait que je possède certaines caractéristiques comme le fait d'avoir fini mes études à l'Université de Varsovie, ce qui me

---

<sup>94</sup> „Trzeba pochodzić z rodziny z wyższym wykształceniem humanistycznym, choć niekoniecznie tak musi być. Są osoby, które można zaliczyć do inteligencji, które nie mają rodziców, którzy byli członkami tej klasy, ale to się rzadko zdarza.”

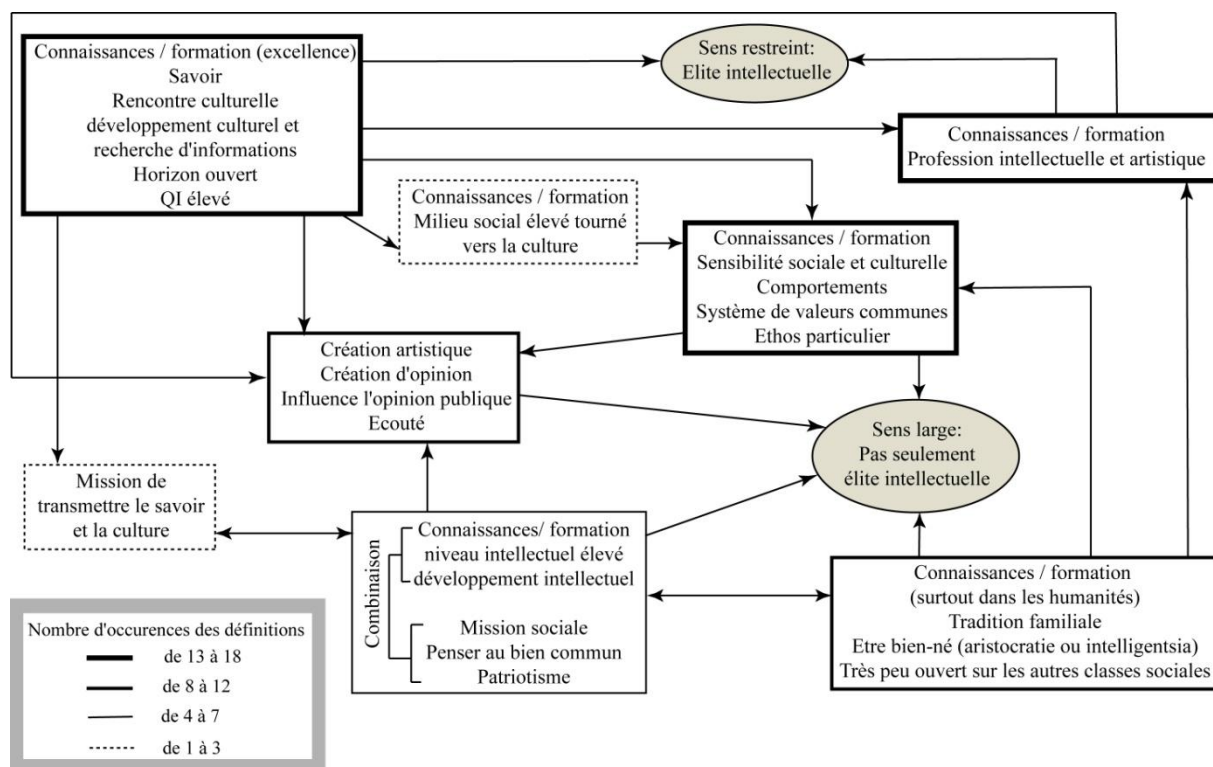
<sup>95</sup> „Kwestia inteligencji to jest połączenie tych korzeni, wiedzy, która była przekazana z pokolenia na pokolenie, kwestia kiedyś takiej kindersztuby, wychowania. Pewnych zasad i zasad moralnych.”



permet d'être une *intelligent*. Cependant, je suis également consciente du fait que je ne possède pas toutes les caractéristiques et notamment à cause de mon origine sociale ». <sup>96</sup>

Par ailleurs toutes les définitions s'accordent sur le fait que l'intelligentsia est porteuse de création culturelle et artistique au sein de la société polonaise, et c'est en cela qu'elle est fondamentale dans la société. La définition n'est pas totalement délimitée, et il est difficile même aux yeux de ses membres de savoir qui est un *intelligent* et qui ne l'est pas. Cette catégorie spécifique est plus valorisante que le terme d'élite en Pologne. La distinction entre les deux dans les discours est quelques fois difficile à percevoir. Certains disent qu'elle est une partie de l'élite, d'autres qu'elle est l'élite ou qu'elle devrait l'être. D'autres encore expliquent qu'elle l'a été, qu'elle ne l'est plus et qu'elle disparaît. Certains discours précisent que l'élite se recrute au sein de l'intelligentsia, ou que ce sont les membres de l'intelligentsia qui font et fabriquent l'élite. Dans tous les cas, elle joue un rôle actif dans la société.

**Figure 14. Imbrication des différentes définitions de « l'intelligentsia » par les personnes interrogées**



Source : Entretiens réalisés en 2011

<sup>96</sup> „Sama czuję się jak członek inteligencji, jednakże moi rodzice pochodzą ze średniej klasy. Ale oczywiście, muszę powiedzieć, że pewne elementy u siebie widzę, jak np. skończone studia na UW, co mnie kwalifikuje jako inteligenta. Ale też jestem świadoma, że pewnych elementów nie mam i posiadać nie będę, z racji urodzenia.”

La structure de la définition de l'élite est très proche de celle de l'intelligentsia (Figure 13, Figure 14). Il est clair que la première est fortement influencée par la seconde. D'une part, le volume des connaissances culturelles est principalement mis en avant. L'individu se distingue en tant qu'élite parce qu'il dispose d'un fort capital culturel formé et défini par l'intelligentsia. D'autre part, le rôle missionnaire et patriotique est l'une des caractéristiques historiques de l'intelligentsia. L'élite regroupe alors les individus disposant d'assez de pouvoir et d'influence pour faire appliquer les valeurs et les principes de l'intelligentsia. Aussi, il devient évident que l'élite se recrute fondamentalement au sein de l'intelligentsia. Elle porte ainsi en elle l'ethos de l'*intelligent* qui la distingue du reste de la société. En revanche, elle fait toujours partie de l'intelligentsia. C'est par la fonction en tant que telle que l'élite se distingue.

En outre, les individus interrogés ont été très critiques envers l'élite (qu'ils se considèrent en tant qu'élite ou non), comme si d'une certaine manière cette dernière devait rendre des comptes à la société polonaise, mais surtout à l'intelligentsia. En dehors de mes entretiens, une fonctionnaire haut placée m'a confié lors d'un débat sur la démocratie présenté par un professeur à l'Institut français de Varsovie que « seule l'intelligentsia devrait voter, cela éviterait de trop grandes erreurs de jugements quant aux choix de nos dirigeants ». Ces paroles rapportées, aussi choquantes qu'elles puissent paraître, permettent cependant de révéler l'importance sociale de l'intelligentsia. Le rôle historique ou plutôt la valeur messianique de son rôle social sont encore à l'heure d'aujourd'hui extrêmement forts dans les représentations sociales de la société, mais encore plus pour l'intelligentsia elle-même.

L'érudition, on l'a vu, est cruciale dans cette définition. Cependant, le savoir ne peut pas être acquis n'importe comment. Les élites interrogées ont maintes fois rappelé que les individus ne peuvent être considérés comme faisant partie de l'élite ou de l'intelligentsia que s'ils disposent d'une solide formation, et celle-ci doit être effectuée de préférence dans certains établissements supérieurs publics comme par exemple et principalement les universités de Varsovie, de Cracovie (Jagellone) de Poznań et de Gdańsk, l'Ecole Nationale d'Economie (SGH), Polytechnique, etc<sup>97</sup>. A l'inverse, toutes les écoles privées sont dénigrées. Les écoles et universités publiques sont en effet très largement reconnues, car outre le fait qu'elles soient très anciennement implantées, les places y sont restreintes de telle sorte que seuls les meilleurs dossiers et les élèves ayant reçu les meilleures notes au baccalauréat peuvent y entrer. Les écoles privées reçoivent alors les étudiants qui n'ont pas été acceptés dans ces institutions publiques et dont les parents disposent de revenus pour pouvoir les y envoyer. Encore une fois, l'aspect financier et matériel est dénigré : l'intelligentsia se forme dans les grandes institutions publiques de grande renommée, et ainsi leur statut est validé non pas par le diplôme mais par l'institution. On retrouve ici les mêmes processus de distinction décrits par P. Bourdieu et J-C. Passeron (1970) concernant les grandes écoles en France, mais ici, pour des raisons historiques, ce sont les universités qui sont mises en valeur.

---

<sup>97</sup> Cet aspect avait déjà été mis en valeur par J. Wasilewski (2000) dans les enquêtes qu'il avait alors menées sur 573 individus.

L'intelligentsia est donc bien au cœur de la définition de l'élite en Pologne, sa force d'identification et son importance symbolique dans l'histoire polonaise sont plus que spécifiques. Le rôle social qu'elle sous-tend accompagne la construction et la hiérarchisation de la société polonaise. Ses membres incorporent et personnifient l'érudition (ou le capital culturel) et le diplôme universitaire de certaines institutions bien choisies permet de l'institutionnaliser et de distinguer ses membres. L'élite polonaise s'appuie sur elle et ne peut se définir sans elle. Cette distinction particulière qui repose sur la connaissance est une barrière au recrutement dans d'autres sphères que l'intelligentsia, car en effet l'importance de l'origine sociale et de la transmission intergénérationnelle cultive un entre-soi particulier au sein des élites.

### 2.3. Circulation intergénérationnelle et entre-soi

Les élites généralement cultivent un entre-soi qui permet de les distinguer du reste de la société, mais aussi de se reconnaître mutuellement (M. Pinçon, M. Pinçon-Charlot, 1989,1992, 2006). Il en va de même dans la société polonaise, où les élites cultivent cet entre-soi en se distinguant, nous l'avons vu, suivant le niveau d'érudition. Ainsi, la totalité des individus interviewés est diplômée du supérieur et il en va presque de même pour leurs conjoints<sup>98</sup> ; seulement deux d'entre eux n'avaient que le niveau baccalauréat. Ensuite, suivant les mêmes proportions, la majorité de ces conjoints a un diplôme de niveau Master ou Ingénieur (76%), suivi des Docteurs (16%). Seulement un tiers des individus interrogés peut être classifié dans le même groupe d'élites que leurs conjoints, démontrant que les relations sociales entre les différentes élites polonaises selon leurs domaines d'activités sont assez fortes<sup>99</sup>. A cet égard, cette constatation permet toujours de valider la théorie bourdieusienne de classe dominante plutôt que celle de V. Pareto d'élite seulement fonctionnelle : chaque branche d'activité n'est pas un petit monde fermé qui ne côtoie pas les autres. Bien au contraire, l'entre-soi est privilégié, sanctionné d'une part par le niveau d'étude, mais aussi par le choix du conjoint qui peut se faire sur la base d'un large panel et dont l'érudition ou la qualification est le principal moteur.

**Tableau 5. Niveau d'étude<sup>100</sup> des parents et des grands-parents**

	Père		Mère		Grands-pères	
<b>Supérieur</b>	48	84%	41	72%	89	78%
<b>Moyen</b>	8	14%	14	25%	22	19%
<b>Basique</b>	1	2%	2	3%	3	3%
<b>Ensemble</b>	57	100	57	100	114	100

*Source : Entretiens réalisés en 2011*

<sup>98</sup> Cela concerne 47 individus

<sup>99</sup> Il est à noter que dans la plupart des cas, ce sont les hommes qui ont un revenu supérieur à celui de leurs femmes.

<sup>100</sup> Niveau supérieur signifie études supérieures, moyen signifie niveau bac, Basique signifie primaire ou collège

Par ailleurs, la classe supérieure polonaise est très peu ouverte entre les générations (H. Domański, B. Mach et D. Przybysz (2008) et nos entretiens ont révélé ce même aspect, car plus de trois quarts (78%) des parents des interviewés ont un diplôme du supérieur, seulement 19% d'entre eux ont une qualification moyenne (niveau bac) et moins de 3% n'ont pas de diplôme. Les qualifications des pères sont légèrement supérieures à celles des mères (Tableau 5). En effet, l'écart est de douze points de pourcentage en faveur des pères pour les plus qualifiés et de onze points pour les qualifications moyennes en faveur des mères, même si celles-ci sont majoritairement de hautes qualifications. Les proportions concernant les grands-parents sont quelque peu moins importantes, mais présentent les mêmes tendances. Alors que les pères sont à 84% diplômés du supérieur, les grands-pères le sont à 78%. Ce dernier résultat est plutôt élevé compte tenu des fluctuations conjoncturelles au sein de la société polonaise entre la période d'avant-guerre jusqu'à aujourd'hui. La continuité intergénérationnelle est en effet très solide et ne fluctue que très peu. La catégorie des diplômés de degré moyen n'est pas plus représentée d'une génération à l'autre. Par ailleurs, malgré la mise en place d'un système éducatif plus méritocratique durant le socialisme, la mobilité sociale intergénérationnelle n'a pas été plus évidente, notamment pour les moins diplômés. On dénombre seulement trois grands-pères d'origine modeste dans le groupe d'individus interrogés.

**Tableau 6. Hérité du statut d'élite**

Elites	57 <sup>101</sup>
	Base 100
Parents	72
	63%
Pères	46
	81%
Mères	26
	46%
Grands-pères	39
	51%
	(sur 76 grands-pères cités)

*Source : Entretiens réalisés en 2011*

Le statut d'élite est défini entre autres par la profession exercée. En se fondant sur ce principe, il est possible d'établir une trajectoire intergénérationnelle des élites que nous avons interrogées en se rapportant aux professions de leurs parents et de leurs grands-parents (Tableau 6). Les proportions d'élites ayant des parents occupant ou qui ont occupé des postes<sup>102</sup> les positionnant en tant qu'élites sont assez fortes : de l'ordre de 63% et de 81% si l'on prend en considération seulement les pères. En d'autres termes, la reproduction sociale des élites polonaises

<sup>101</sup> 57 des élites interrogées ont su présenter la profession de leurs parents et seulement 42 d'entre eux ont su retracer le parcours professionnel d'au moins un grand-père (soit au total 76 grands-pères)

<sup>102</sup> Par exemple : diplomates, chefs d'entreprise nationale, officiers, architectes, ingénieurs, musiciens, Enseignants-chercheurs etc.

est forte, malgré le changement de régime intervenu, alors que cela aurait pu créer une régénération et une circulation de ce groupe plus importante. Quant aux grands-pères, même si cette transmission s'étiolé un peu, plus de la moitié des élites interrogées ont eu un grand-père qui suivant sa profession<sup>103</sup> pouvait être considéré en tant qu'élite durant sa période d'activité. Cette constatation a également été relevée par H. Domański, B. Mach et D. Przybysz (2008) qui ayant étudié la structure socio-professionnelle en profondeur, ont constaté que malgré les fluctuations politiques, économiques et sociales du XX<sup>e</sup> siècle, la mobilité sociale intergénérationnelle était plutôt faible et la structure sociale polonaise a présenté, contre tout attente, une forte stabilité durant le XX<sup>e</sup> siècle.

Par ailleurs, tout comme le révélait le choix du conjoint au préalable, l'espace social des élites ne se restreint pas seulement à une branche d'activité particulière. Leur profession est rarement dans le même domaine d'activité que leurs parents, qui ont fait des choix de conjoints également rarement de la même branche d'activité. Le prestige de l'érudition et de la haute culture en tant que valeur fondatrice de cette catégorie favorise la mixité entre élites artistique, politique, économique et enseignante.

De la même façon, comme l'indiquait d'ailleurs un des interviewés : « le choix des amis est aussi primordial ». 88% des élites interrogées considèrent côtoyer des élites dans leur vie quotidienne. Ainsi, lorsqu'il a fallu citer des noms de personnalités polonaises reconnues en tant qu'élites, plus de la moitié a cité des individus qu'ils disaient connaître personnellement. L'analyse de la composition des amis proches permet de faire le même constat que précédemment : les différentes branches de l'élite sont imbriquées les unes aux autres, présentant toutes les caractéristiques d'une classe dominante. Seuls quinze individus évoluent dans un milieu exclusivement composé dans leur branche professionnelle. Quinze autres citent au moins deux amis sur trois provenant du même milieu. Les 36 restants mentionnent des amis provenant d'horizons socio-professionnels différents.

**Tableau 7. Proportion des catégories d'élites des interviewés et des amis cités**

Catégorie	Interviewés	Amis
Artistique	28%	27%
Economique	37%	35%
Académique	25%	34%
Politique	11%	4%
Ensemble	100%	100%

*Source : Entretiens réalisés en 2011*

La proportion dans chaque catégorie d'élites des individus interrogés et des amis qu'ils ont évoqués est à peu près la même (Tableau 7). Cependant, les élites interrogées ne citaient pas forcément un ami provenant du même milieu socio-professionnel. Par exemple, contre toute attente, ce ne sont pas les élites politiques qui ont elles-mêmes mentionné un ami proche du

<sup>103</sup> Par exemple : des médecins, des propriétaires terriens, des officiers, des architectes, un champion olympiques, Professeurs d'Université, un recteur d'Université, etc.

milieu politique, mais plutôt les élites économiques, puis artistiques et académiques. Seule une élite politique a cité un ami proche du même milieu.

Ainsi, les élites polonaises cultivent un entre-soi comme dans toutes les sociétés modernes occidentales. Le recrutement d'élites ailleurs que dans la sphère de l'intelligentsia est extrêmement rare. La reproduction sociale, malgré les fluctuations politiques, a été forte et présente une classe dominante plutôt stable dans le temps. Par ailleurs, la classe dominante polonaise se compose de différentes branches socio-professionnelles qui s'enchevêtrent au sein des familles et de leur trajectoire sociale, ainsi que dans les relations sociales les plus proches.

Plus largement, cette seconde partie démontre que l'élite polonaise se distingue des autres classes par divers processus. Comme nous avons pu le voir, l'érudition et la connaissance sont au cœur de ce système de distinction. Elles sont sanctionnées principalement par le diplôme obtenu, mais surtout par l'institution qui le délivre, et permettent à l'élite d'accéder aux postes les plus prestigieux sur le marché de l'emploi. En effet, comme le faisait remarquer T. Zarycki (2008), la société polonaise compense son déficit en capital économique par un capital culturel incorporé aristocratique (hérité du XIX<sup>e</sup> siècle), mélangé avec des valeurs de la culture classique des pays occidentaux d'aujourd'hui. De ce fait, l'origine sociale (aristocratique ou de l'intelligentsia) reste un facteur fondamental de reconnaissance entre ces individus encore aujourd'hui. Le caractère patriotique (ou messianique si l'on veut aller plus loin) comme élite d'opposition aux différents régimes qui se sont succédés, a également été un moyen de se distinguer et favorise la reconnaissance entre pairs. L'intérêt de ces élites pour l'avenir de la Pologne au sein de l'Union européenne mais aussi dans le monde est primordial, et les prises de position dans ces débats sont de nouveau un moyen de se distinguer. Ces élites cultivent l'entre-soi par le choix des individus fréquentés qui se recrutent au sein de l'intelligentsia, ce qui leur permet d'autant mieux d'asseoir leur domination et leur reproduction sociale.

Il existe alors un vaste aller-retour entre l'élite et l'intelligentsia qui ne s'opposent pas et ne s'excluent pas l'une l'autre car, finalement, l'intelligentsia n'est pas la classe dominante à proprement parlé, mais aide l'élite (la classe dominante) à se construire, à se former et à s'identifier. La complexité de la classe dominante polonaise repose sur le fait qu'elle se distingue bien évidemment de la masse en utilisant les codes et processus de distinction de l'intelligentsia, mais elle ne se distingue pas fortement de cette dernière, car celle-ci reste un modèle positif (style de vie, façon de penser, etc.) pour l'élite. La distinction s'effectue alors principalement par le pouvoir de décision que leur procure leur statut socio-professionnel. La disparition de l'intelligentsia après 1989 ne devrait donc pas être en débat (Chapitre 2), car elle est au cœur de la construction de la classe dominante encore aujourd'hui et reste un des fondements de la spécificité de la société polonaise.

## Conclusion

Les entretiens semi-directifs que nous avons menés en 2011 à Varsovie ont permis de comprendre plus précisément les caractéristiques spécifiques des élites polonaises. En effet, grâce à la méthode dite de *proche en proche*, il nous a été possible d'interroger un vaste panel de ce que l'on peut qualifier de classe dominante en Pologne. Cette démarche nous a permis de dresser un profil sociologique particulier proche des définitions théoriques sur lesquelles nous nous appuyons dans notre recherche (chapitre 2). A cet égard, l'élite polonaise dispose d'un statut professionnel élevé qu'elle a pu acquérir grâce à une formation prestigieuse dans les universités et grandes écoles publiques. Les personnes les plus hauts placées sont également les plus âgées sur le marché du travail, alors que les plus jeunes sont plutôt considérés comme future élite du fait de leur parcours prometteur. Par ailleurs, leurs revenus accentuent leurs positions sociales, puisqu'ils sont tous plus élevés que la moyenne nationale. En outre, l'analyse des discours a permis de mettre de nouveau en relief l'importance du capital culturel pour ces sociétés se positionnant au cœur de la formation, et de la reproduction des élites polonaises. Ainsi, le rôle de l'intelligentsia ne perd pas de sa force sociale, bien au contraire ; ses caractéristiques passées sont réinvesties dans l'espace social d'aujourd'hui (au sens bourdieusien) et l'élite s'en inspire fortement dans la construction de sa propre identité.

Les caractéristiques sociales de l'élite polonaise sont ainsi singulières et ne fonctionnent pas totalement de la même façon que les élites des pays occidentaux. Si les processus de hiérarchisation au sein de l'espace social (au sens bourdieusien) diffèrent avec les modèles occidentaux, qu'en est-il des processus socio-spatiaux dans les espaces urbains polonais ? Au-delà des différences conjoncturelles qui ont existé entre les pays d'Europe centrale et d'Europe de l'Ouest, les processus de concentration et de regroupement des classes dominantes semblent être extrêmement similaires depuis 1989. Mais qu'en est-il réellement ? Et existe-il une coupure des logiques de regroupement après 1989, alors que l'étude sociologique nous démontre qu'au contraire les processus de distinction et de reproduction sociale ont été pérennes ?





## Conclusion de la première partie

---

La transition de l'espace urbain polonais, entre le régime socialiste au régime capitaliste, n'est pas encore aujourd'hui totalement achevée. Bien que ces villes soient devenues en grande partie capitalistes, certaines structures et configurations issues de la période socialiste perdurent encore, formant des espaces hybrides quelques fois contradictoires. Par ailleurs, ces bouleversements ont été intensifiés par les échanges économiques qui ont eu lieu aux niveaux mondial et régional (contexte européen), créant des villes qui doivent répondre à ces nombreux défis.

Dans ce contexte, les élites ont elles-mêmes vécu de grands bouleversements dans leur structuration, de sorte qu'elles ne reposent plus sur les mêmes fondements. Les processus de recrutement et de formation de celles-ci ont également été retracés. La résurgence de l'importance du champ économique redéfinit leur rapport avec le reste de la société, mais aussi entre elles. La question d'auto-définition est en effet centrale pour comprendre les mécanismes de distanciation et de domination qu'exercent ces catégories sur le reste de la société. Cette définition repose encore sur une symbolique passée où le volume et la composition du capital culturel sont au cœur du processus de distanciation sociale, si bien que malgré les nombreuses ruptures historiques qu'ont connues ces élites, elles ont toujours réussi à se distinguer socialement du reste de la population.

Ces deux aspects relatifs à la transition, un espace urbain qui fonctionnellement se transforme et une élite qui crée de nouveaux mécanismes de distinction tout en réinvestissant sa symbolique passée, questionnent sur la formation d'un espace social particulier. En définitive, quels espaces sociaux ont façonné ces élites avant et après 1989 ? Les mécanismes de distanciation sociale dans l'espace ont-ils été différents d'une période à l'autre ?



## PARTIE 2

---

### DYNAMIQUES SPATIALES DES ELITES DANS LES VILLES POLONAISES (DE LA MOITIE DU XIX<sup>E</sup> SIECLE A 2002)

---

La réflexion théorique des trois chapitres précédents s'est concentrée sur les spécificités de la structure urbaine polonaise, sur le contexte particulier de transition dans lequel sont inscrits ces espaces actuellement ainsi que sur les principes de définition et de construction d'une élite polonaise avant et après 1989.

Cette deuxième partie a pour objectif de décrire et d'analyser l'évolution des dominations des élites sur les espaces urbains polonais de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, afin de comprendre les grandes tendances et processus de concentration spatiale de cette catégorie de la population dans une période qui a connu de multiples ruptures politiques cruciales ayant eu des conséquences sur la structure de la population, le fonctionnement et l'aménagement urbains.

Pour ce faire, nous réalisons une comparaison des espaces intra-urbains des trois villes les plus peuplées de Pologne : Varsovie, Cracovie et Łódź. Cette comparaison s'appuie principalement sur des analyses statistiques, mais également sur de précédentes études pour la période d'avant-guerre et celle sous le régime socialiste, puisque la composition sociale de ces espaces urbains a été de nombreuses fois étudiée auparavant. Ainsi, nous réalisons une synthèse des travaux déjà effectués sur ces espaces et nous essayons d'en dégager les aspects qui concernent et présentent plus spécifiquement les mécanismes de concentration des classes supérieures. En outre, l'étude concernant les transformations dans les concentrations des classes supérieures après 1989 repose principalement sur nos propres analyses statistiques.

Ainsi, le quatrième chapitre décrira les spécificités de l'espace socio-culturel d'avant-guerre, présentant la formation des beaux quartiers et les élites qui y étaient installées. Ensuite, le cinquième chapitre présentera la grande rupture dans les mécanismes et processus ségrégationnistes de la classe supérieure qu'a produit le régime socialiste dans l'espace. Enfin, le sixième chapitre se concentrera sur l'analyse des changements qui sont intervenus pour cette catégorie de la population après 1989, et les nouveaux mécanismes de distinction qui se dessinent aujourd'hui.



« Un beau jour un billet, jauni et froissé par la durée du trajet, parvint à Szybow de Varsovie et en voici le contenu :

« Toutes distinctions de costume, de langage et de mœurs entre les Juifs et la population locale sont abolies. Il ne sera touché à rien de ce qui a trait à la religion. [...] Le droit d'acquérir des propriétés sera accordé aux Juifs, et ceux d'entre eux qui voudront s'adonner à l'agriculture seront dispensés de l'impôt pendant cinq ans et gratifiés de ce qui est nécessaire à l'exploitation d'une terre. [...] »

[...] Reb Nokhim sortit sur le seuil de sa mesure et, en signe de scandale et de désespoir, levant au-dessus de sa tête grise ses mains amaigries, il s'écria à plusieurs reprises :

- *Malheur ! malheur ! calamité !*

- Malheur ! malheur ! calamité ! répéta après lui la foule qui se pressait ce jour-là dans la cour du temple. Mais au même moment Hersch Ezofowicz, debout à l'entrée de la maison de prières, passa une de ses mains sous la large ceinture de sa houppelande de satin, caressa de l'autre sa barbe rousse, releva hardiment sa tête couverte d'un bonnet de castor et d'une voix non moins sonore que celle du rabbin, il s'écria :

- *Espérance ! espérance ! joie !*

- Espérance ! espérance ! joie ! reprit la foule un peu timidement, en regardant de côté le rabbin, la petite poignée d'amis groupés autour de lui. »

E.Orzeszkowa, *Meir Ezofowicz*, 1878.

## Chapitre 4

### Les élites dans les espaces urbains d'avant-guerre : un découpage socio-culturel complexe

---

Un retour sur le passé urbain d'avant guerre nous semble nécessaire pour comprendre l'évolution des changements urbains dans les villes polonaises d'aujourd'hui. Nous faisons en effet l'hypothèse que les configurations sociales dans l'espace sont actuellement en grande partie héritées de ces découpages passés. Ainsi, il est à notre sens possible d'expliquer certaines représentations et pratiques sociales de l'espace des élites actuelles par cet héritage. Par ailleurs, la fin du socialisme questionne également sur la résurgence d'une partie de ce passé capitaliste dans la ville, car les élites en se construisant en opposition au socialisme pourraient en partie se réinscrire dans les reproductions socio-spatiales d'avant-guerre.

Ce chapitre a pour vocation de décrire l'évolution de la ségrégation socio-culturelle de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale, afin d'exposer les particularités et les héritages sur lesquels reposent en partie le découpage social de l'espace urbain actuel. En effet, les villes polonaises, à l'image des villes d'Europe centrale présentaient un pluriculturalisme particulier. Les trois villes que nous étudions ont chacune été marquées par différentes invasions, annexions et migrations, de sorte que la présence de différentes communautés religieuses (catholique, juive, protestante, orthodoxe) et de nationalités distinctes (polonaise, allemande, autrichienne, russe ou juive) questionnent sur les rapports sociaux qui se dessinaient entre ces communautés et les élites urbaines dans ces espaces.

Le recueil des informations et des données statistiques à l'échelle interne de ces trois villes a été un exercice difficile du fait de leur rareté. Par ce biais, nous croisons descriptions historiques, données et archives livresques, descriptions réalisées par des historiens et des géographes, ainsi que des données statistiques anciennes (recensements de 1869 à 1931). De plus, nous avons essayé de présenter cette ségrégation socio-culturelle par l'élaboration de cartes et croquis reposant sur ces différentes sources<sup>104</sup>.

Ainsi, tout d'abord nous étudions la structure socio-culturelle de l'espace urbain de ces trois villes durant le XIX<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous analysons la façon dont cette structure évolue au moment de l'Indépendance jusqu'à la Seconde Guerre mondiale (période de l'entre-deux-guerres).

## **1. L'espace urbain du XIX<sup>e</sup> siècle: un espace fortement ségrégué entre communauté et statut social**

Les villes polonaises au XIX<sup>e</sup> siècle et à la veille de la Seconde Guerre mondiale, comme en témoignent les différentes monographies les concernant<sup>105</sup>, sont sujettes à une fragmentation de l'espace se fondant sur deux facteurs qui s'entremêlent : le statut social et la communauté culturelle à laquelle appartient l'individu. Dans la logique des recensements de l'époque qui débutent pour la plupart à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, différents critères sont pris en considération afin d'analyser cette société : la religion d'appartenance, la nationalité et la profession exercée.

Bien que les trois villes étudiées soient marquées par un multiculturalisme lié à leurs histoires, il n'en demeure pas moins qu'elles présentent chacune une structure interne quelque peu spécifique. Varsovie et Cracovie dénombrent une population majoritairement catholique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (respectivement 59% en 1864<sup>106</sup> et 63% en 1869<sup>107</sup>), dont la part n'a pas cessé d'augmenter (par exemple, 67% de catholiques en 1939 à Varsovie). Par ailleurs, la population

---

<sup>104</sup> Il n'a en effet pas toujours été possible de disposer de données statistiques complètes pour tous les espaces et périodes étudiés.

<sup>105</sup> Pour ne citer que les plus connus: Pour Varsovie, A. Gawryszewski, 2009 ; Kieniewicz, 1976. Pour Cracovie, K. Bromek, 1964; P. Innocenti 1973; Bieniarzówna, Malecki, 1979. Pour Łódź,, S. Liszewski, 2009

<sup>106</sup> A. Gawryszewski, 2009

<sup>107</sup> P. Innocenti, 1973

juive, deuxième plus forte communauté, a également été en constante augmentation dans ces deux villes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en partie à cause de la poussée de l'antisémitisme en Russie qui a donné lieu en 1863 à l'obligation d'immigration des Juifs à l'Ouest du Dniepr. Ainsi, Varsovie accueille une part importante de ces derniers, dont la présence gêna fortement les Polonais à leur tour – petite bourgeoisie surtout (S. Kieniewicz, 1976). Les protestants et les orthodoxes ne sont que très peu représentés, leurs parts dépassant rarement 10% de la population. En toute logique, Varsovie accueillait majoritairement des Russes-orthodoxes du fait de son annexion à l'Etat russe, et Cracovie hébergeait une population autrichienne-catholique du fait de son annexion à l'Empire Austro-hongrois. Łódź est quelque peu spécifique, car malgré son annexion à la Russie, les Allemands dominent cet espace dès 1931<sup>108</sup>. Cependant, dès 1865, les Polonais contrôlent cet espace<sup>109</sup> du fait de l'exode rural et de la polonisation des Allemands installés. Parallèlement, les Juifs deviennent également la deuxième communauté présente dans la ville, toujours pour des raisons d'immigration venue de Russie et de Lituanie.

La hiérarchie sociale dépend fortement de ces communautés. De la sorte, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les populations en haut de la pyramide sociale et économique sont généralement les individus provenant du pays qui domine le territoire en question (Allemands, Autrichiens ou Russes). L'intégration sociale des Polonais au sein des élites variait selon les empires. La russification de la société polonaise à l'est était intense par rapport à celle sous domination autrichienne où les spécificités culturelles étaient tolérées. Néanmoins, les Juifs<sup>110</sup> étaient majoritairement exclus de ces structures. Même si leurs droits ont évolué à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début XX<sup>e</sup>, ils restaient pour la plupart dans des conditions précaires, seuls les plus riches (une poignée d'entre eux) réussissant à s'intégrer dans la société polonaise et rarement au sein de l'élite. C'est grâce à l'importance grandissante de l'intelligentsia à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais surtout début du XX<sup>e</sup>, qu'un nombre important d'entre eux a pu être reconnu et intégré à la population polonaise dans les débats sociétaux, politiques et culturels. Une part indéniable de l'intelligentsia était juive, certains auteurs avançant quelquefois qu'ils en auraient constitué la moitié, même s'il semble plus prudent de parler d'un tiers.

Ainsi, ces différentes caractéristiques définissant la société des villes polonaises ont construit des espaces intra-urbains très fragmentés. Et même si les grandes lignes de ce découpage sont semblables, chacune d'elles est un savant mélange et un jeu d'emboîtement des structures à la fois sociale (aristocratie, intelligentsia, etc.), culturelle (communauté linguistique et nationale), économique et politique (citoyenneté, droit des minorités), ce qui les rend spécifiques.

---

<sup>108</sup> Ils représentent 74% de la population alors que les Polonais représentent seulement 17% et Juifs 9% (S. Liszewski, 2009).

<sup>109</sup> Après 1865, un renforcement de la population polonaise (46%) et juive (29%) est visible, au détriment des Allemands (22%) et des Russes (2%) (S. Liszewski, 2009)

<sup>110</sup> Lorsque nous parlerons du peuple juif ou de la nationalité juive, nous écrirons le nom avec une majuscule: les Juifs et les Polonais. Par ailleurs, s'il s'agit du groupe suivant la religion, nous utiliserons la minuscule: les juifs et les catholiques

## 1.1. Varsovie : un découpage multiculturel lié à la conjoncture

Durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, la structure sociale de l'espace varsovien est fortement assujettie à l'appartenance religieuse et à la nationalité, formant ainsi des communautés bien distinctes. Les hautes sphères, comme le décrit Kieniewicz (1976), étaient composées exclusivement de l'aristocratie majoritairement catholique et des grands propriétaires terriens (catholiques et juifs), ainsi que des grands commerçants surtout juifs et dans une moindre mesure allemands et protestants. Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le pouvoir est passé successivement aux mains des Prussiens (de 1800 à 1804), des Polonais (Duché de Varsovie proclamé par Napoléon en 1807) et des Russes (Royaume du Congrès édifié dès 1815 par l'empereur de Russie). Celui-ci était accueilli de différentes manières par la haute société varsovienne. Les hauts administrateurs prussiens ont su se faire apprécier de sorte que ces années ont été qualifiées ensuite de "période dorée prussienne"<sup>111</sup>. Les troupes napoléoniennes glorifiées pour avoir libérées Varsovie en 1806 ont été accueillies avec fierté dans les salons mondains. La période sous tutelle russe a été beaucoup plus difficilement supportée par une partie de l'aristocratie, des grands bourgeois, mais également par l'intelligentsia montante de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, car elle était accompagnée d'une volonté de russification importante qui déplaisait<sup>112</sup>.

### 1.1.1. Evolution de la classe supérieure varsovienne durant le XIX<sup>e</sup> siècle

La haute société varsovienne de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle était encore composée majoritairement de l'aristocratie, et se réunissait dans les grands palais dont les plus connus sont celui de Jozef Poniatowski (Pałac pod Blachą), de S. Potocki, des Zamoyski (Pałac Błękitny), du Général Krasinski, des Łubienski et celui des Sobolewski et des Gutakowski<sup>113</sup>, se situant tous dans le centre-ville. Par ailleurs, quelques juifs étaient intégrés dans la haute société comme par exemple les financiers Fraenkel et Epstein, mais cela restait un fait rare. En effet, certains avaient réussi à faire fortune en étant fournisseurs du régime. Ainsi, la haute société juive organisait ses propres salons, où les hommes de l'aristocratie au pouvoir étaient conviés. Ces différents salons accueillait généralement des représentants de l'église catholique surtout issus de l'aristocratie, mais également des artistes et des écrivains triés sur le volet.

A partir de 1815, seule une partie de l'aristocratie profitait des réceptions du Gouverneur de l'armée au palais Brühlowski, a alors émergé une élite russo-polonaise dévouée au régime et se coupant de la population (M. Janowski, 2008). L'aristocratie, n'ayant plus de rôle politique était de moins en moins présente en ville (S. Kieniewicz, 1976). Elle est remplacée peu à peu par la haute bourgeoisie et surtout par l'intelligentsia (hauts fonctionnaires, professions libérales, journalistes, écrivains, artistes). Les salons mondains ont ainsi été remplacés par des salons

---

<sup>111</sup> pl. *Złote czasy pruskie*

<sup>112</sup> Les administrateurs étaient tous russes, de la même manière que les enseignants. L'arrivée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des Juifs de Lituanie qui parlaient russe n'a rien arrangé, car ils étaient souvent privilégiés par le pouvoir par rapport aux individus ne parlant pas russe.

<sup>113</sup> Tous les palais sont encore visibles dans la ville, exceptés les deux derniers cités. Celui de Józef Poniatowski (Pałac pod Blachą) a été entièrement reconstruit entre 1948 et 1949.



littéraires à partir des années 1830 et 1840 et les lieux de rencontre glissent peu à peu du privé (salons) au public (café).

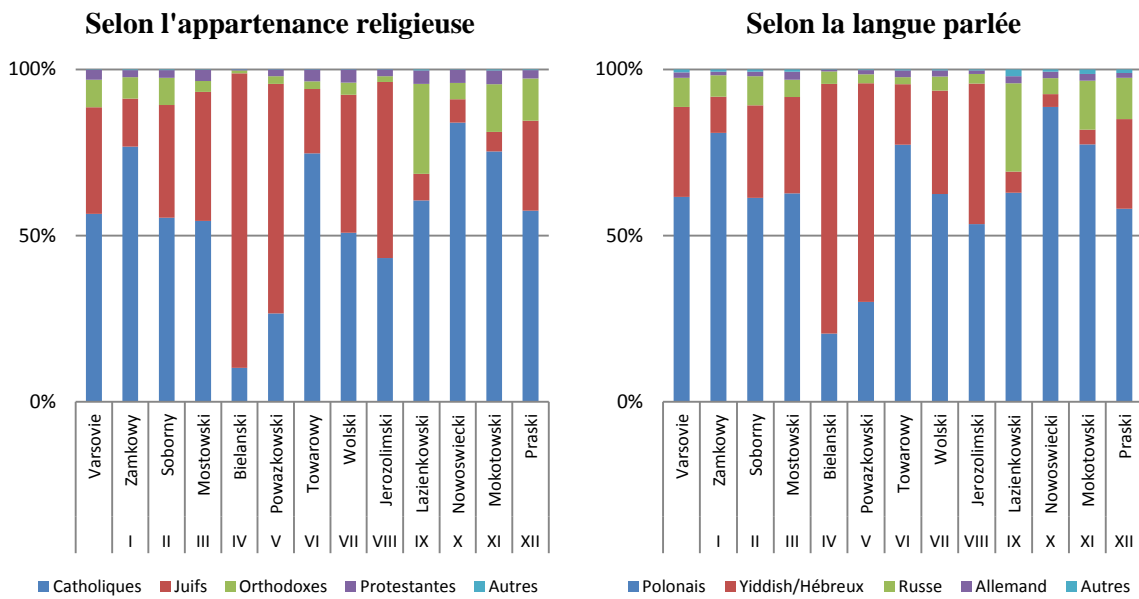
A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la haute bourgeoisie dominait la société varsoivienne à côté de certaines grandes familles aristocratiques, mais à partir de cette période, la distinction s'effectuait par la fortune et la culture. En 1891, Varsovie comptait 66 millionnaires dont dix étaient de l'aristocratie, et parmi les 56 restants, seuls deux portaient un nom à consonance polonaise (S. Kieniewicz, 1976). Les aristocrates étaient de moins en moins présents et participaient à la vie publique au côté de la haute bourgeoisie, même si les alliances entre ces deux groupes restaient rares. Par ailleurs, l'intelligentsia prenait conscience de sa classe et s'affirmait de plus en plus dans le paysage social. Elle a effectivement monté en puissance passant de 5 000 cols-blancs en 1869 à 16 000 en 1904. Elle était composée de propriétaires terriens déclassés, de la noblesse, de la bourgeoisie et de très peu de paysans.

### **1.1.2. La structure multiculturelle varsoivienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle**

Au regard des statistiques du recensement de 1897, qui dresse un état des lieux concernant l'appartenance religieuse et la langue parlée à cette période par arrondissements, il est possible d'expliquer la structure interne de la ville de Varsovie de façon plus spécifique. Ainsi, la fragmentation de l'espace socio-ethnique était facilement identifiable, certains quartiers présentant une morphologie particulière par rapport au profil moyen (Figure 15).

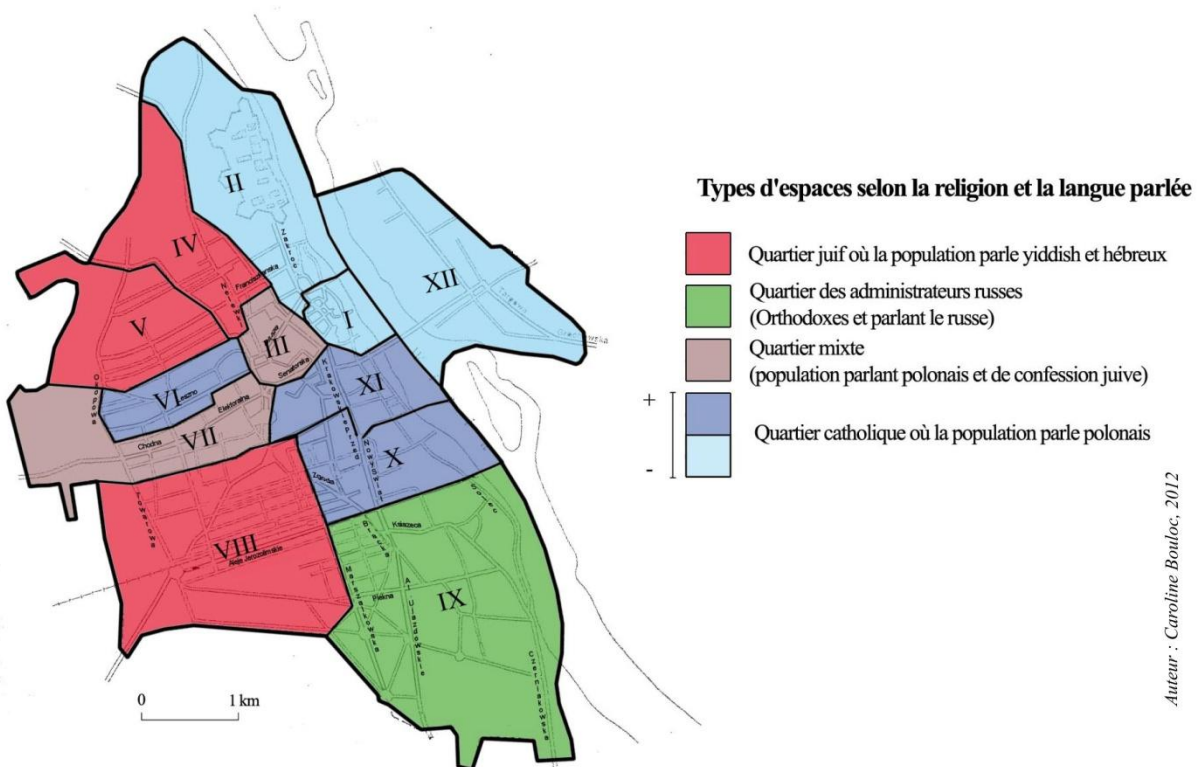
Les catholiques étaient les plus nombreux dans la ville puisqu'ils représentaient trois quarts des habitants dans quatre arrondissements: Nowoświecki (X), Zamkowy (I), Mokotowski (XI) et Towarowy (VI), ce qui correspondait au quart de la superficie de la ville, soit 32% de la population (A. Gawryszewski, 2009, p. 184). Ce constat est d'autant plus visible lorsque l'on combine les variables présentant l'appartenance religieuse et la langue parlée (Carte 2). Dès lors, la population catholique est prédominante dans les quartiers Nowoświecki (X), Mokotowski (XI) et Towarowy (VI), ce qui correspond au centre-ville légèrement excentré vers le sud, autour de la rue *Nowy Świat* (rue du Nouveau Monde) et de la rue *Krakowskie Przedmieście*, espace central de la vie varsoivienne. L'arrondissement Zamkowy (I), ainsi que les arrondissements Soborny (II) et Praski (XII) présentaient une légère surreprésentation des catholiques parlant polonais. Les arrondissements Zamkowy (I), Mokotowski (XI) et Mostowski (XI) sont les trois arrondissements dans lesquels se concentraient les palais de la grande aristocratie polonaise.

**Figure 15. Structure des habitants par arrondissements à Varsovie en 1897**



Source : A. Gawryszewski, 2002, *Ludność Warszawy w XX wieku, Monografie, 10, IGiPZ PAN, Warszawa, (tableaux p. 186 et p. 382)*

**Carte 2. Morphologie urbaine de Varsovie selon l'appartenance religieuse et la langue parlée en 1897**



Source: CSK, 1904

En contraste, les arrondissements Bielanski (IV), Powazkowski (III) et Jerozolinski (VIII) représentaient les quartiers juifs de la ville (surreprésentation des Juifs et des populations parlant yiddish ou hébreux). Alors que les individus de confession juive représentaient seulement 30% des habitants à l'échelle de la ville, ils sont près de 90% dans l'arrondissement de Bielański et 70% dans l'arrondissement Powazkowski. La population juive de Varsovie a commencé à prendre de l'importance après le second partage (1793), et leur nombre s'est renforcé tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (A. Gawryszewski, 2009). Cette concentration est en partie due aux lois de restriction qui sont apparues sous le régime prussien (*Judenreglement* de 1797)<sup>114</sup>. La plus importante a impliqué l'interdiction aux Juifs de résider dans les rues centrales de la ville (Carte 3). En 1842, sur 223 rues, 47 étaient interdites (S. Kieniewicz, 1976). Ils se sont alors surtout concentrés dans le nord-ouest de la ville entre la rue Leszna (au sud) et la rue Nalewki (au nord-est). Certains Juifs ont pu rester dans la zone interdite, mais ils devaient être "européanisés"<sup>115</sup> et surtout disposer d'une somme d'argent assez conséquente<sup>116</sup>, ou devaient servir l'économie, la recherche ou encore l'art. Ces dérogations correspondaient à deux familles par rues, soit 70 familles jusqu'en 1876 (2% des Juifs de Varsovie). Par ailleurs, les familles juives les plus aisées se sont implantées autour des rues Nalewka, Franciszkanska et Gęsia, rues qui se situent à cheval entre les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> arrondissements près du centre-ville. En effet, Mostowski (III) et Wolski (VII) sont les arrondissements qui étaient assez mixtes durant cette période. Cependant ils présentaient une particularité, car malgré l'interdiction de résidence pour les Juifs dans les principales rues de ces arrondissements, leur part était relativement importante (39% d'individus se déclarant de confession juive dans le III<sup>e</sup> et 41% dans le VII<sup>e</sup>). Les individus de confession juive qui résidaient dans le III<sup>e</sup> arrondissement étaient donc majoritairement intégrés et *a fortiori* aisés et bien placés socialement, puisqu'ils pouvaient bénéficier d'une dérogation de logement. Après la levée de l'interdiction en 1862, les Juifs n'ont toujours été que très peu représentés dans le centre (Mokotowski XI, Nowoświecki X, Łazienkowski IX, Zamkowy I) et cet état de fait perdura jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale.

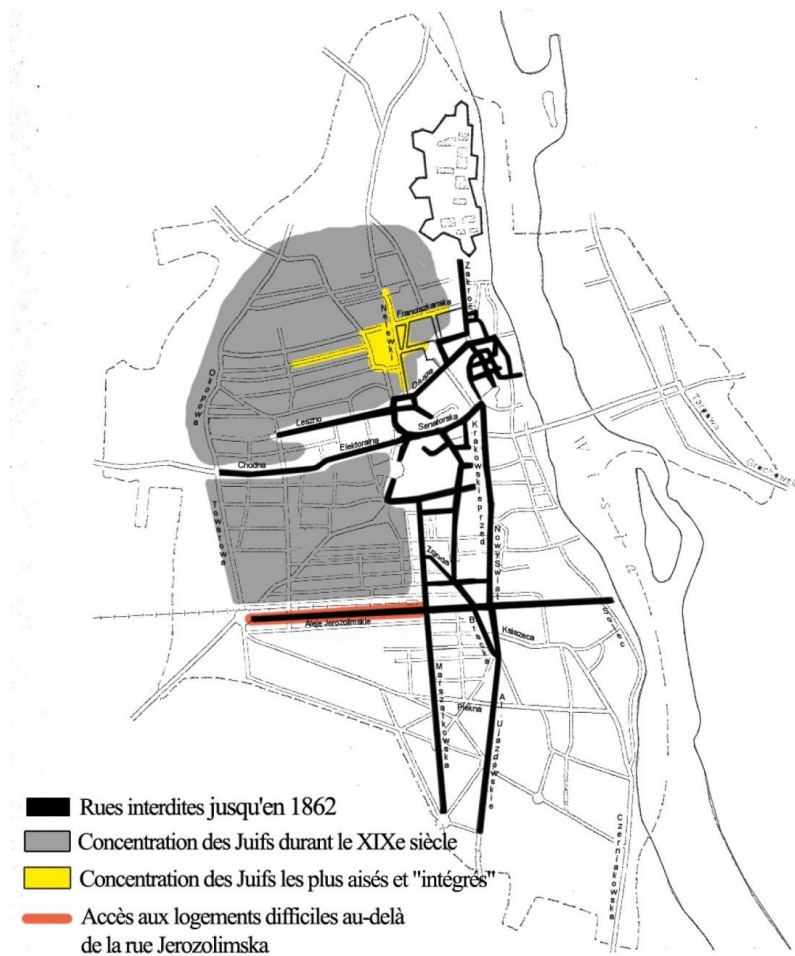
---

<sup>114</sup> Les Prussiens ont obligé les Juifs à prendre un nom de famille à consonance allemande, ce qui a d'autant plus creusé l'écart avec les populations polonaises.

<sup>115</sup> Ce critère subjectif induisait que les Juifs en question ne devaient porter ni kippa, ni *poët*

<sup>116</sup> 60 000 zloty de fond

**Carte 3. Population juive à Varsovie au XIX<sup>e</sup> siècle**



Auteur: Caroline Boutoc, 2012

Source: d'après S. Kieniewicz, 1976

Le dernier arrondissement qui présentait un profil spécifique était Łazienkowski (IX) en accueillant principalement les populations orthodoxes et celles parlant le russe : 27% de la population de cet arrondissement était orthodoxe et la même proportion parlait russe. Ceci correspondait aux quartiers des ambassades et des administrations où les diplomates, administrateurs et autres logeaient à proximité. Cette population présentait toutes les caractéristiques du groupe de pouvoir, à savoir une population en majorité masculine, en âge de travailler et avec un taux d'analphabétisation très bas. Cette concentration se répercutait également sur l'arrondissement voisin au nord, puisqu'on recensait 15% d'orthodoxes dans l'arrondissement Mokotowski (XI), alors que dans les autres arrondissements, leurs parts ne dépassaient pas 8%. Par ailleurs, les protestants et les Allemands très peu nombreux et étaient disséminés dans tous les arrondissements. Il s'agissait majoritairement de producteurs-commerçants venus d'Allemagne tels que Habermusch et Schiele (usine à bière), Norblina, Rau et Loewenstein (usine à vin), Wedel (fabrique de chocolat) ou encore Ulrich (commerce de jardinage) (A. Gawryszewski, 1999). Leur proportion a eu tendance à baisser car ils étaient bien intégrés à la population polonaise, et dès la deuxième génération, ils étaient totalement assimilés. Seuls leurs noms de famille à consonance allemande rappelaient leur origine.

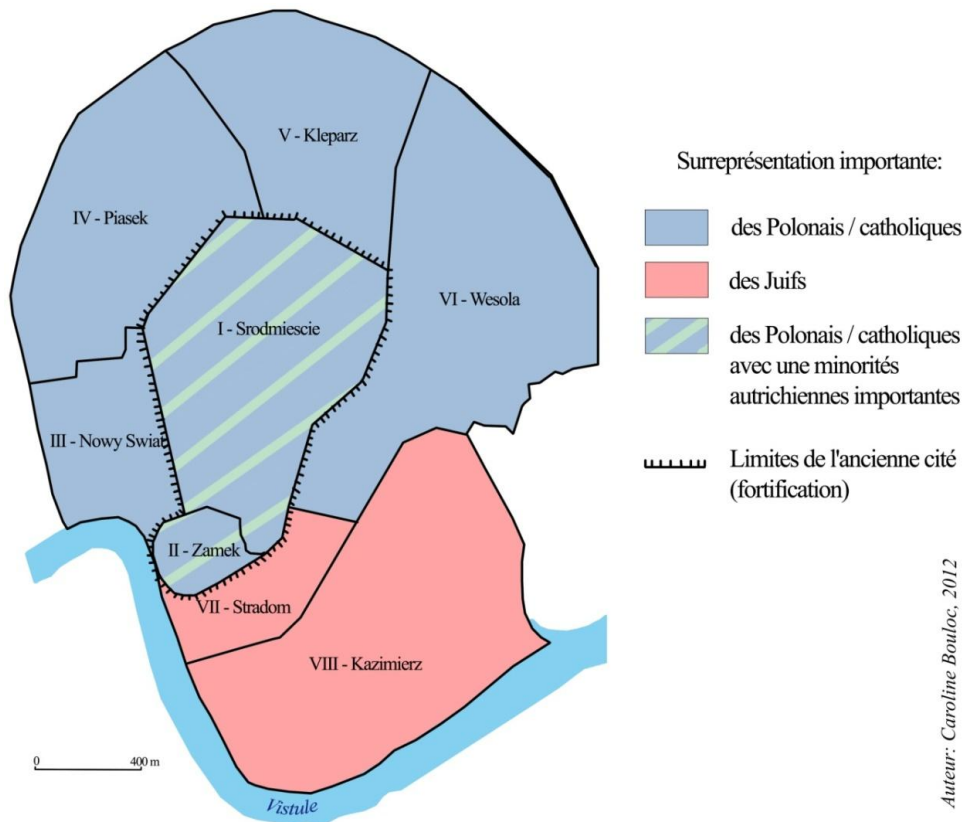
## 1.2. Cracovie: une dualité dans l'espace depuis le XII<sup>e</sup> siècle

A Cracovie, la répartition par quartiers était assez similaire. On retrouvait une forte ségrégation de l'espace par nationalité et appartenance religieuse, mais qui était plus fortement marquée par une dichotomie entre population polonaise (catholique) et population juive. Les autres nationalités étaient très peu représentées, mises à part l'arrivée de quelques hauts fonctionnaires et de la garnison autrichienne (dès 1880, elle représentait 6 267 individus, soit 9% de la population). Par ce biais, la population parlant le polonais représentait une très large majorité (91%), 7% parlait allemand, moins de 2% le tchèque et une petite partie l'ukrainien<sup>117</sup> (P. Innocenti, 1973). Les Juifs, représentant 31% de la population cracovienne, se concentraient dans le quartier Kazimierz et peu à peu ont investi le quartier de Stradom au sud du *Zamek* (château de Wawel) jusqu'à la Vistule (Carte 4). Ainsi, en 1890, 76% des habitants de Kazimierz et 39% des habitants de Stradom se déclaraient de nationalité juive. Les droits des Juifs se sont améliorés tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle par la mise en place de nouvelles lois dès 1817, même s'il est utile de rappeler que leurs situations étaient extrêmement précaires (J. Bieniarzówna, J. Małecki, 1979). Outre l'ouverture d'écoles publiques, chaque jeune devait maîtriser le polonais ou l'allemand à l'écrit ou à l'oral, ce qui lui permettait d'acquérir un "statut". Ce dernier point a ouvert la voie, bien plus tard, à l'intégration des Juifs en tant que citoyens polonais en 1918. Par ailleurs, il n'était pas permis aux Juifs d'habiter en dehors des deux quartiers cités. Afin d'acquérir une permission de résidence en dehors du quartier juif, il fallait remplir certaines conditions spécifiques : être implanté dans la ville depuis longtemps et avoir de hauts revenus de manière régulière. Dans les années 1840, cela n'a concerné en définitive qu'une poignée d'individus (200 personnes) c'est-à-dire les Juifs les plus fortunés.

---

<sup>117</sup> Les statistiques autrichiennes ne reconnaissent pas la nationalité juive.

**Carte 4. Croquis représentant les concentrations des habitants selon la nationalité et l'appartenance religieuse par quartiers à Cracovie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle**



Auteur: Caroline Bouloc, 2012

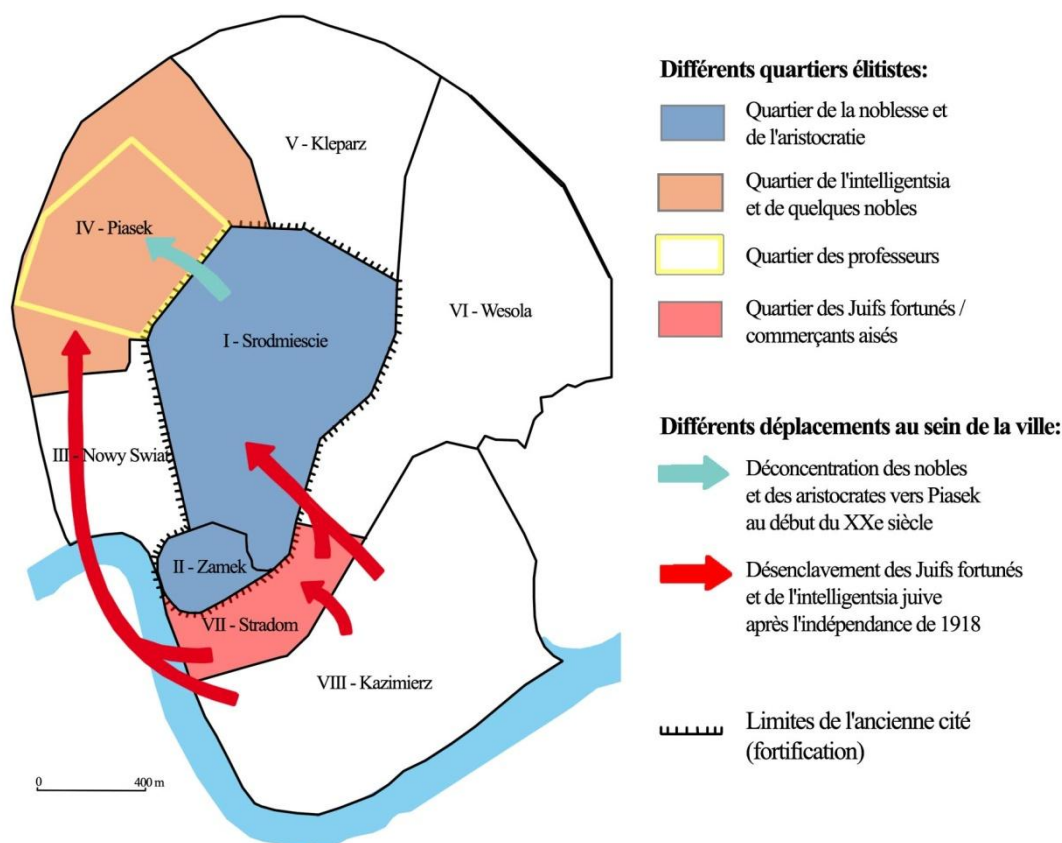
Source: P. Innocenti, 1973; J. Bieniarzówna, Małecki, 1979; K. Bromek, 1964

Les quartiers juifs présentaient de fortes densités, aussi importantes que le quartier du centre. Par exemple en 1880, quand le centre-ville (Śródmieście) avait une densité de 22 570 hab./km<sup>2</sup>, Kazimierz regroupait 21 117 hab./km<sup>2</sup> (K. Bromek, 1964). Les conditions de vie à l'intérieur du quartier étaient déplorables : "promiscuité, insalubrité, manque d'hygiène, ce qui avait pour conséquence une forte mortalité. La preuve la plus évidente est l'épidémie de choléra dont 40% des victimes étaient issus du quartier juif" (J. Bieniarzówna, J. Małecki, 1979, p. 53-54). Cependant, il est utile de distinguer Stradom de Kazimierz, car dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les commerçants juifs les plus fortunés habitaient Stradom. Ainsi, dès le début du XX<sup>e</sup>, les quartiers Stradom et Piasek comptaient le plus faible nombre d'individus atteints de tuberculose alors que le plus grand nombre de décès liés à cette maladie entre 1900 et 1913 se situait dans les quartiers de Kazimierz et de Wesoła. Par ailleurs, c'est également à Kazimierz que le taux d'analphabétisme était le plus important à la fin du siècle. Au moment de l'indépendance en 1918, les Juifs sont devenus citoyens polonais à part entière, ainsi les Juifs les plus aisés et surtout les membres de l'intelligentsia juive se sont déplacés dans les quartiers du centre et de l'ouest (Carte 5). Ces derniers constituaient une partie de la population juive qui désirait se défaire des vieilles traditions (abandon de l'habit traditionnel, des *peot*<sup>118</sup>, etc.) ce qui facilitait leur intégration dans la société. Cependant, il était moins fréquent d'assister à une conversion religieuse : entre 1887 et 1909

<sup>118</sup> Papillotes, mèches de cheveux laissées poussées sur les tempes.

seulement 660 Juifs se sont convertis au catholicisme (soit moins de 30 par an), et ceci concernait majoritairement des jeunes filles arrivant des campagnes (pour cause de mariage) plutôt que de vieilles familles du quartier de Kazimierz (J. Bieniarzówna, J. Małcki, 1979).

**Carte 5. Croquis présentant la répartition des élites à Cracovie (fin du XIX<sup>e</sup> siècle et début du XX<sup>e</sup> siècle)**



Source: d'après K. Bromek, 1964 ; P. Innocenti, 1973; J. Bieniarzówna, Małcki, 197.

L'élite urbaine à Cracovie durant le XIX<sup>e</sup> siècle était composée d'un petit groupe de grands propriétaires terriens, de nobles et d'aristocrates qui disposaient d'hôtels particuliers en centre-ville et de nombreuses terres aux alentours de la ville<sup>119</sup>, ce qui était en général la base de leur richesse<sup>120</sup>. Tout comme la noblesse française, ils passaient l'hiver en ville et s'établissaient à la campagne dans leurs propriétés durant les beaux jours. Les hôtels particuliers étaient situés en majorité dans le centre et dans les quartiers ouest de la ville, surtout à Piasek<sup>121</sup>. Il s'agissait d'une "caste" bien particulière où aucun membre extérieur ne pouvait prétendre à y entrer. Comme le

<sup>119</sup> Les terres pouvaient se situer dans la République libre de Cracovie (entre 1815 et 1846), dans le Royaume de Pologne et plus rarement en Galicie.

<sup>120</sup> Les plus grands propriétaires terriens étaient les Potocki, disposant de 33 domaines et du village Nowa Góra, creusant la différence avec le reste de la noblesse puisque le deuxième le plus doté en terre était Józef Wodzicki qui avait seulement six domaines. Ensuite, les nobles possédant quatre ou cinq terres étaient les familles Wielowiejski (5), Mioszowski (5), Badienów (4) et Popielów (4), ainsi que messieurs Krzyszpin Żeleński (5), Wilhelm Żeleński (4) et Antoni Lipczyński (4) (J. Bieniarzówna, J. Małcki, 1979).

<sup>121</sup> Les plus connus étant l'hôtel particulier *Pod Baranami* des Potocki de Krzeszowic (Place du Rynek 27), celui des Lubormirski (rue Św. Jana 15), ainsi que celui des Czartoryski (rue Pijarska 15).

rappellent J. Bieniarzówna et J. Małecki (1979), les individus qui devaient travailler pour gagner leur vie étaient extrêmement mal vus par ces élites, et l'intelligentsia urbaine était regardée avec méfiance. Cette dernière était composée en majorité de représentants de la bourgeoisie avec une part importante d'avocats, de juristes, de médecins et de professeurs d'université. Ils se mélangeaient peu à la noblesse. Ils habitaient cependant les mêmes quartiers (pour les plus riches d'entre eux), surtout les quartiers ouest. Par ailleurs, les alentours des rues Studenska (aujourd'hui rue Świerczewska), Karmeliska et Sobiecki étaient considérés comme le quartier des « Professeurs ». Ces quartiers sont également les plus riches, puisque si l'on se réfère au nombre d'habitants par pièce dans les logements en tant qu'indicateur économique en 1880, ce sont eux qui comptaient les taux les plus faibles : moins de deux habitants par pièce pour le centre et un pour le quartier Piasek, alors qu'à Stradom, à Kleparz ou surtout à Kazimierz, il fallait en moyenne s'attendre à un peu moins de quatre habitants par pièce<sup>122</sup> (P. Innocenti, 1973).

Par ailleurs, les commerçants<sup>123</sup> les plus fortunés aspiraient fortement à la promotion sociale et regardaient avec envie la noblesse (J. Bieniarzówna, J. Małecki, 1979). On retrouve par exemple dans cette catégorie les familles Kirchmajer, Helchów, Ciechanowski, Haller, Rathów, Treutlerów, Chwalibóg, etc., qui dans le but de monter l'échelle sociale ont acheté des domaines autour de la ville. Le juriste Chwalibóg détenait par exemple trois terres. L'œuvre romanesque *La poupée* (pl. *Lalka*) écrite par le réaliste Bolesław Prus en 1890 dépeint extrêmement bien la condition sociale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Pologne, et permet de comprendre dans ses fondements la césure existante entre ces deux catégories. Ainsi, l'histoire relate les difficultés d'un commerçant fortuné à se faire une place au sein de la noblesse urbaine par l'intermédiaire de ces déboires amoureux. Les commerçants polonais ne sont pas les seuls à vouloir s'élever socialement, car dès les années 1920, quelques Juifs ont également acheté des terres aux alentours dans ce but.

La composition de la société cracovienne de la même façon que celle de la société varsoivienne, a quelque peu évolué au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. L'importance de l'aristocratie a fait place à la dominance de l'intelligentsia. J. Bieniarzówna et J. Małecki (1979) l'évoquent par l'intermédiaire d'une anecdote concernant un mendiant installé à la porte de l'Eglise Mariacki, qui à un passant crie: "Monsieur le comte, un groszy?". Ce à quoi le passant répond: "Je ne suis pas un comte". Le mendiant se corrige alors : " Professeur, un groszy?" (p. 314). Par ailleurs, les nobles et les aristocrates ont eu tendance à investir peu à peu le quartier Piasek, au détriment du centre ville qui accueillait de plus en plus les commerces ainsi que les entreprises du tertiaire.

Lorsque l'on se réfère aux différentes catégories professionnelles en 1880, on remarque que Cracovie présente un fort pourcentage de fonctionnaires et d'intellectuels par rapport aux autres villes de la région, ce qui a d'une certaine manière fait la réputation de Cracovie (20% des habitants). Par ailleurs, les individus travaillant dans l'industrie représentaient 28% de la population, 21% travaillaient dans le commerce et les transports, 2% dans l'agriculture, 13%

---

<sup>122</sup> Dans Kazimierz sur la rue Estery, les plus forts taux étaient apparents avec 6 hab./pièce.

<sup>123</sup> Le plus souvent, il s'agissait de grands industriels issus de la bourgeoisie.



étaient ouvriers, 7% étaient propriétaires de biens immobiliers et vivaient de leurs rentes et 9% étaient des recrues de l'armée (J. Bieniarzówna, J. Małeck, 1979). En 1900, la situation a quelque peu changé, car la catégorie la plus représentée était composée des commerçants et des personnes travaillant dans les transports (autour de 37%), les services et les professions libres étaient toujours fortement présentes (33,5%), et les individus travaillant dans le secteur de l'industrie et de l'artisanat représentaient 28% de la population. Les agriculteurs, cependant ne représentaient que 1,5% de la population (P. Innocenti, 1973).

### 1.3. Lodz: une spécificité liée aux communautés allemande et juive

La situation de l'espace lodzien était tout aussi ségrégué entre communautés, cependant la population juive et la population allemande et protestante restaient beaucoup plus prégnantes dans le paysage urbain et dans l'activité économique et sociale de la ville. En effet, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les Polonais étaient surtout employés dans les secteurs de l'agriculture, de l'industrie (ouvriers), de l'artisanat, des transports et des services domestiques (servantes, caméristes, cuisiniers, etc.). Les Juifs étaient surreprésentés dans le commerce, le secteur bancaire et celui des assurances (S. Liszewski, 1999). Les Allemands s'orientaient principalement vers l'industrie (grands industriels), dans une moindre mesure vers l'artisanat et comptaient de nombreux rentiers ; enfin les Russes s'étaient orientés vers les métiers administratifs (*Ibid.*). La bourgeoisie Lodzienne, marquée par l'industrie, était composée majoritairement d'Allemands et de Juifs à un degré moindre. Cette dernière était à ce point spécifique et connue que ces membres étaient nommés les *Lodzermensch*<sup>124</sup>. Les grands noms de ces industriels qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, possédaient des fabriques de plus de mille employés, sont essentiellement allemands. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'industrie de Łódź étant florissante, les *Lodzermensch* ont été rejoints par de nombreux autres fabricants allemands et quelques Juifs.

Par ailleurs, la population juive de Łódź n'a cessé de croître de la fin des années 1820 à la Première Guerre mondiale. Entre 1828 et 1914, elle a augmenté de plus de 300%, au point de devenir la ville regroupant le plus de population de confession juive en Pologne à l'aube de la Grande guerre. Leur importance dans la ville est passée d'un rapport de un pour dix à un pour trois. Parallèlement, la ville a connu une augmentation substantielle des catholiques, effet de la croissance globale de la population : leur nombre a été multiplié par 100 entre 1828 et 1914.

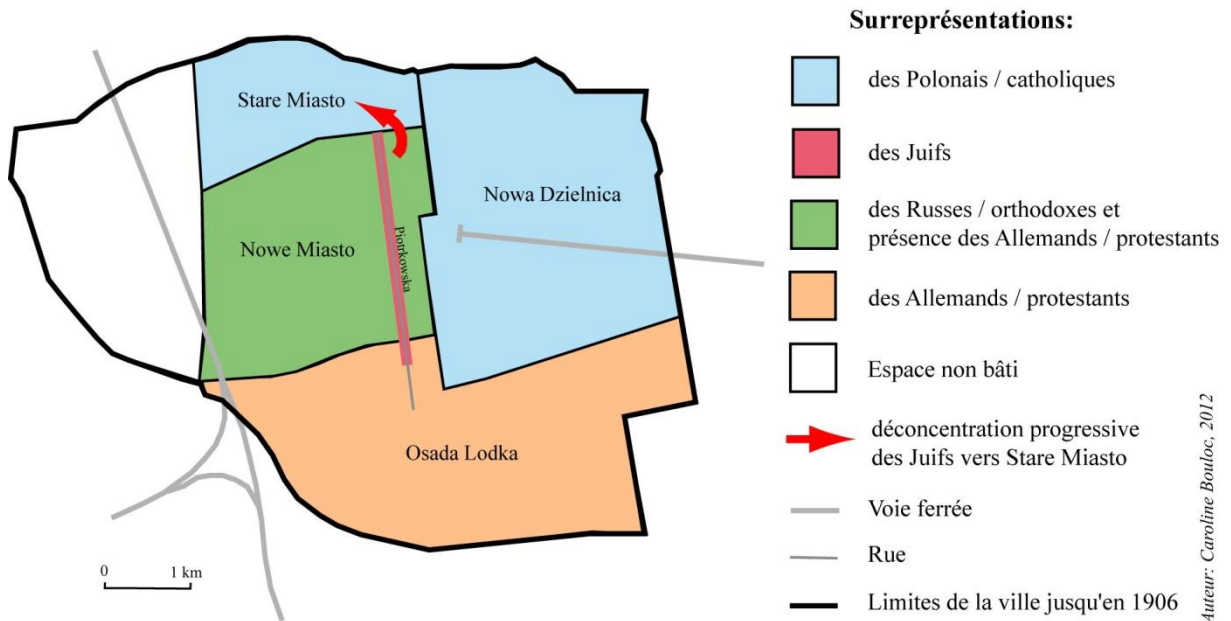
Au regard des recensements locaux de 1911 et 1918, l'auteur J. Dzieciuchowicz (2009) explique que durant cette période, l'espace urbain fortement ségrégué reposait sur un découpage selon les confessions (Carte 6). Les catholiques se localisaient principalement en périphérie dans les quartiers ouvriers. Les populations de confession juive quant à elles se concentraient dans le nord-est de la ville, car auparavant se situait à cet endroit les limites du quartier juif décidées sous Nicolas I<sup>er</sup> en 1827 (J. Dzieciuchowicz, 2009). Les Juifs fortunés faisaient exception en vivant en centre-ville, surtout dans la rue Piotrkowska, représentant à eux seuls 40% des habitants de la rue.

---

<sup>124</sup> En allemand : les hommes de Łódź

Les protestants habitaient en général dans l'ancien quartier Osada Łódka, et les orthodoxes (en majorité d'origine russe) dans le centre-ville. Ce découpage a été valable jusqu'en 1918, même si une déconcentration progressive de la population juive était perceptible et devenaient peu à peu dominante dans *Stare miasto* dès 1864. Concernant plus spécifiquement les nationalités, les Polonais étaient plus nombreux dans *Stare miasto*, et les Allemands dans le quartier *Nowe Miasto* et *Osada Łódka*.

**Carte 6. Croquis représentant les concentrations des habitants selon la nationalité et l'appartenance religieuse par quartiers à Lodz à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle**



Source : d'après l'analyse de J. Dzieciuchowicz, 2009

## 2. L'entre-deux-guerres: continuité et renforcement des structures issues du XIX<sup>e</sup> siècle

La situation quant au découpage multiculturel après la Première Guerre mondiale, a eu tendance à se renforcer, devenant également le fait de l'opposition entre deux communautés. Les catholiques dominaient et recouvraient une force de pouvoir après l'Indépendance de la Pologne et les Juifs quant à eux devenaient très présents dans les villes, mais leurs droits ont été généralement limités. Par ailleurs, du fait encore de l'Indépendance, l'entre-deux-guerres est aussi la période où apparaissent les premiers grands recensements nationaux polonais. Ainsi, la structure interne des villes est plus facilement comparable, cela permettant une analyse plus détaillée.

### 2.1. Le maillage des établissements supérieurs : marqueur de l'espace et des élites des différentes villes

A l'Indépendance, seulement 0,6% des Polonais de 10 ans et plus possédait un niveau d'éducation supérieur. Cette proportion a augmenté à l'échelle des villes où les taux les plus élevés se situaient à Lviv (7%) et à Cracovie (5%) (A. Gawryszewski, 2011). Cependant, au regard du nombre d'établissements publics du supérieur, Varsovie dominait totalement l'espace polonais entre 1921-1922. On recensait en effet six établissements<sup>125</sup> dont deux principaux : l'Université et l'Ecole Polytechnique, alors qu'à cette même période seulement deux établissements se situaient à Cracovie (Université Jagellonne et l'Ecole des mines<sup>126</sup>) et aucun à Łódź<sup>127</sup>. Venait ensuite Lviv<sup>128</sup> (qui aujourd'hui se situe sur le territoire ukrainien) avec trois établissements, dont une université réputée et une école polytechnique. Enfin, trois autres villes importantes accueillait chacune une université : Poznań, Lublin et Vilnius (aujourd'hui capitale de la Lituanie).

Suivant ce constat, Varsovie recensait un nombre important d'étudiants par rapport aux autres villes du territoire, presque deux fois plus que Lviv situé en deuxième position (Tableau 8). Cependant, l'Université de Cracovie rassemble le plus grand nombre d'enseignants par étudiants (soit un enseignant pour 17 étudiants). Alors que Varsovie quant à elle dénombre en moyenne un enseignant pour 25 étudiants. Le taux le plus bas se situe à Lublin où le rapport est de sept étudiants pour un enseignant. Ainsi, le nombre d'enseignants n'était pas proportionnel au nombre d'étudiants, si bien que Cracovie sauvegardait sa tradition universitaire et culturelle.

**Tableau 8. Nombre d'étudiants dans les villes polonaises - année universitaire 1921-1922**

	Nombre d'étudiants	Nombre d'enseignants
Varsovie	13155	516
Lviv	7310	213
Cracovie	4813	344
Poznań	3273	136
Vilnius	1729	143
Lublin	1120	172

Source: Calculs réalisés à partir de Weinfeld I., 1922; *Rocznik Polski*, wydanie drugie, Warszawa-Lwów MXMXXII, tableaux 57 - 59, pp. 51 - 53.

Les étudiants du début du siècle pouvaient être considérés comme partie intégrante de l'élite urbaine dans une société où le taux d'analphabétisme était de 28% en 1922<sup>129</sup>. Ils permettaient ainsi de juger de la structure interne de l'élite urbaine de l'époque. Pour exemple, les

<sup>125</sup> Outre l'Université et l'Ecole Polytechnique, on retrouve l'Ecole supérieure de l'aménagement rural (pl. *Szkola Główna Gospodarstwa Wiejskiego*), l'Académie des Arts Plastiques (pl. *Akademia Sztuk Pięknych*), l'Institut de Stomatologie Public (pl. *Panstwowy Instytut Dentyczny*) et l'Institut de Pédagogie (pl. *Instytut Pegagogiczny*).

<sup>126</sup> pl. *Akademia Górnicza*

<sup>127</sup> Ouverture de l'Institut des Enseignants (pl. *Instytut Nauczycielski*) qui a eu lieu en 1921, et de l'Ecole supérieure des Sciences économique et sociale (pl. *Wyższa Szkoła Nauk Społeczne i Ekonomiczne*) qui ouvre ses portes en 1924. Ces institutions ont été ensuite relayées par le département de l'Université Libre de Łódź créée en 1928 où les études niveau Master ont été ouvertes en 1935. Après la guerre ces institutions ont été remplacées par l'Université de Łódź (ouverture en 1945).

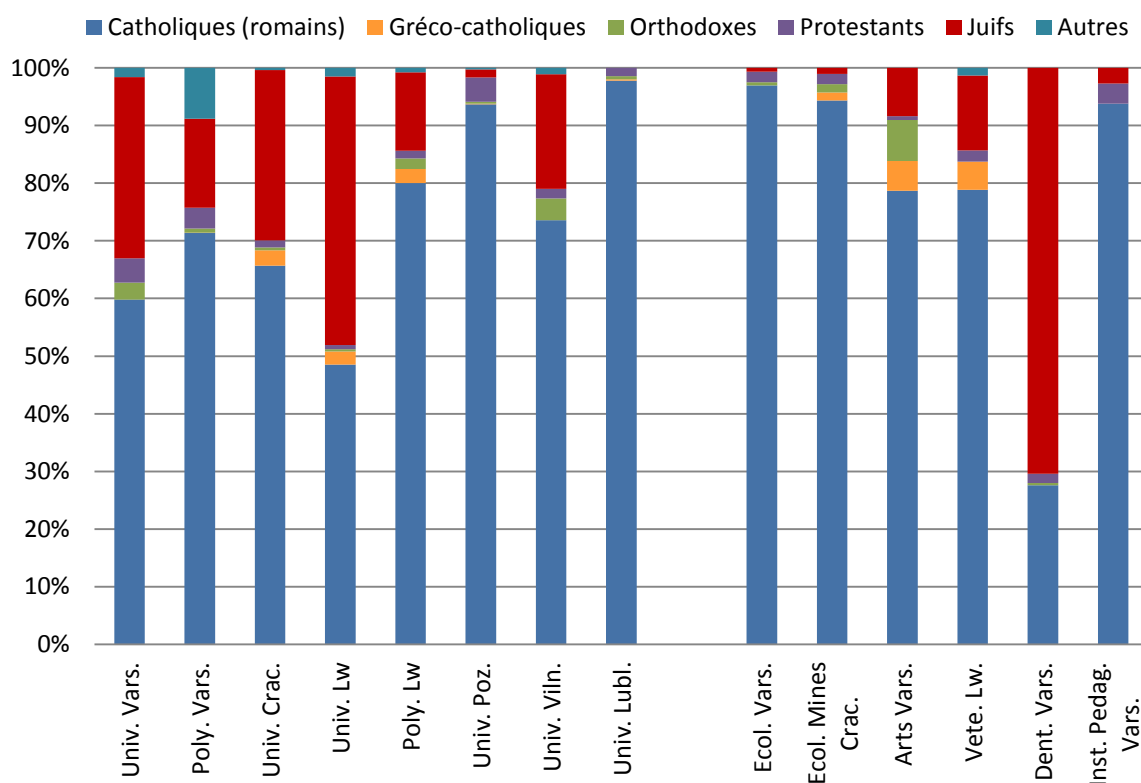
<sup>128</sup> En polonais: Lwów

<sup>129</sup> A titre de comparaison, la France en 1911 comptait un taux d'analphabétisme de 4%. Source: I. Weinfeld, 1922, *Rocznik Polski*, wydanie drugie, Warszawa-Lwów MXMXXII, tableau 55, p.49.

étudiants varsoviens dans les années 1930 étaient composés de jeunes issus de grandes familles de propriétaires terriens et de la grande bourgeoisie (plus de 10%), mais ils étaient en majorité issus de l'intelligentsia (55%) (M. Drozdowski, 1990).

Comme l'indique le graphique ci-après (Figure 16), chaque communauté religieuse était représentée dans les établissements supérieurs durant l'année universitaire 1921-1922. Les catholiques étaient majoritaires dans chaque établissement avec pour exception l'Institut de Stomatologie Public où les Juifs représentaient 70% des effectifs<sup>130</sup>. Les Juifs étaient également très fortement représentés, notamment à l'Université de Lviv (près de 50%), mais leur part tournait généralement autour de la moyenne nationale de la part des Juifs dans les villes, soit environ de 30%. Ceci a pour origine les lois de discrimination positive de 1920 (*wniosek posła ks. Kazimierz Lutosławskiego*) qui admettait à l'Université des candidats issus des minorités nationales proportionnellement au pourcentage qu'ils représentaient dans la population générale en Pologne (*numerus clausus*). Les autres religions d'appartenance ne sont que très peu représentées à l'image de leur présence sur le territoire polonais, et se formaient généralement dans leurs villes d'origine.

**Figure 16. Part des étudiants selon l'appartenance religieuse en Pologne (année universitaire 1921-1922)**

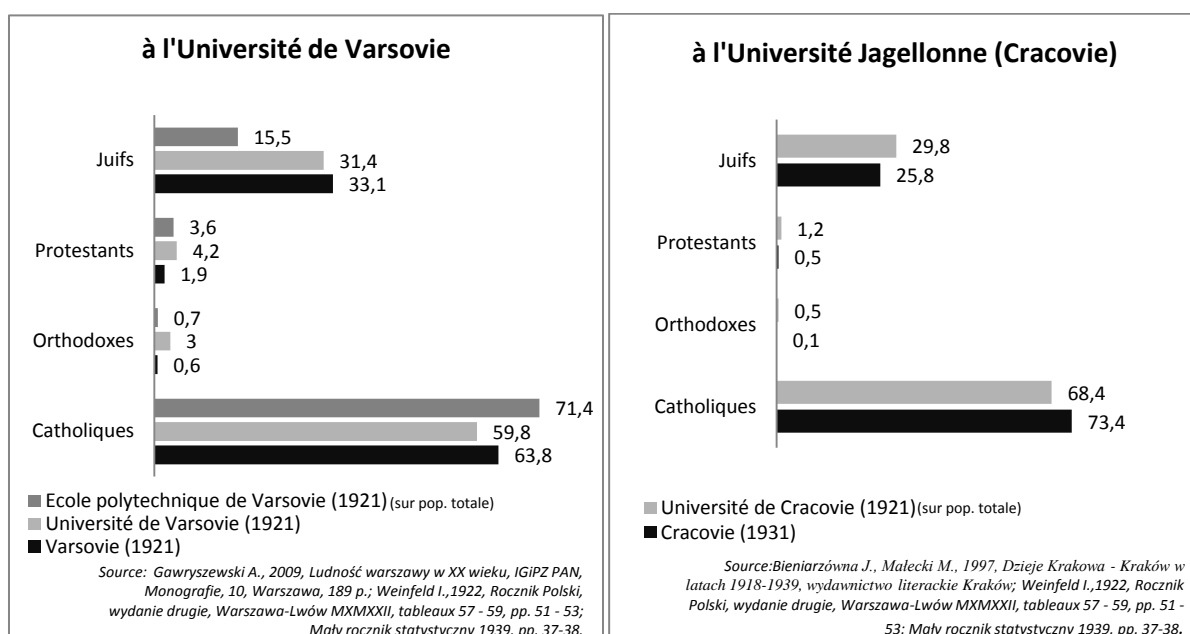


Source: Calculs réalisés à partir de Weinfeld I., 1922, *Rocznik Polski, wydanie drugie, Warszawa-Lwów MXMXXII, tableaux 57 - 59, pp. 51 - 53*

<sup>130</sup> L'Institut a été ouvert en 1920 afin d'institutionnaliser le métier de dentiste, et cette formation a permis de qualifier d'un diplôme universitaire les dentistes qui exerçaient déjà.

Ainsi, il n'était pas surprenant que la structure d'un établissement suivait souvent approximativement le constat fait à l'échelle de la ville dans laquelle il se situait, avec cependant quelques nuances. En effet, si l'on prend l'exemple de Varsovie, la structure générale indique que la part des catholiques était forte à l'Université, mais légèrement moins importante par rapport au niveau de la population de la ville (Figure 17). Par ailleurs, les catholiques étaient beaucoup plus largement représentés à l'Ecole Polytechnique que la moyenne à l'échelle de la ville. En outre, si l'on se réfère à la population juive, la situation était inversée, les Juifs n'étaient que très peu représentés à l'Ecole Polytechnique et étaient légèrement surreprésentés à l'Université par rapport à la moyenne sur l'ensemble de la ville. A Cracovie il apparaît que les Juifs étaient généralement plus représentés dans les catégories supérieures que sur l'ensemble des habitants, et l'inverse était constaté pour les catholiques.

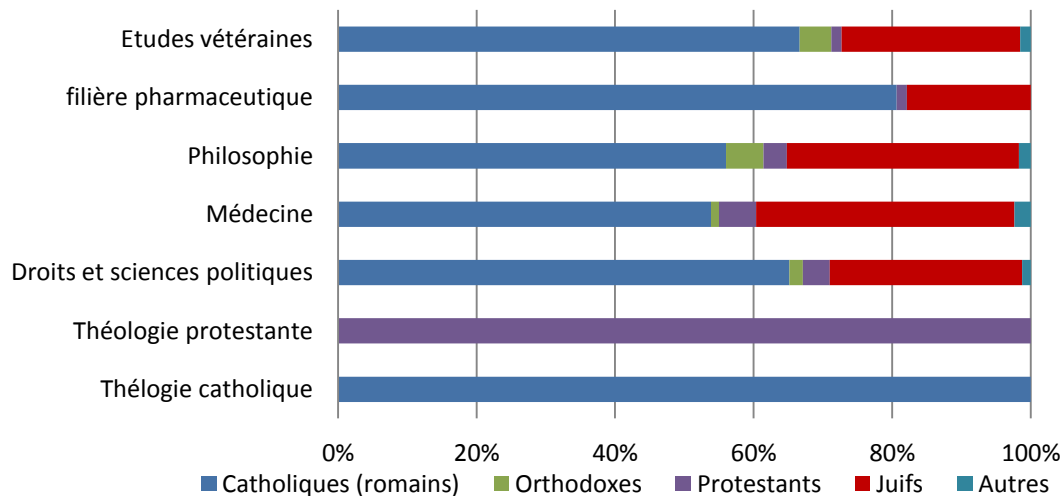
**Figure 17. Etudiants selon l'appartenance religieuse et l'établissement en 1921**



Ce constat semble s'expliquer par la répartition par filières puisque les établissements, voués plus spécifiquement aux sciences dures (Mathématiques, Médecine, Pharmacie) recensaient un nombre plus important de catholiques, alors que les sciences humaines accueillait généralement une part importante de Juifs. La Figure 18 présentant la distribution des étudiants selon l'appartenance religieuse à l'Université de Varsovie illustre bien ce propos.

A cause de la montée de l'antisémitisme, au début des années 1930, surtout dans les milieux universitaires, le droit des minorités a été peu à peu limité. Ce fut le cas notamment en Droit, où le *numerus nullus* a été appliqué. Dans d'autres filières il a été mis en place ce qu'on a appelé les bancs-ghetto (pl. *getto lawkowe*), quelques bancs étaient ainsi réservés aux Juifs, ce qui limitait considérablement leur nombre. Cette dernière initiative a été largement mise en place notamment à l'Université de Varsovie (M. Natkowska, 1999).

**Figure 18. Étudiants selon l'appartenance religieuse par filières à l'Université de Varsovie en 1921**



Source : Calculs réalisés à partir de Weinfeld I., 1922, *Rocznik Polski, wydanie drugie, Warszawa-Lwów MXMXXII, tableaux 57 - 59, pp. 51 - 53.*

Ainsi, le supérieur durant l'entre-deux-guerres reflète extrêmement bien la composition sociale et culturelle de l'élite à cette période. Elle était très proche du modèle général de la composition confessionnelle de la ville où se situait l'établissement, cependant elle était majoritairement catholique et s'ouvrait difficilement à la population juive, voire les excluait à partir des années 1930. Les autres confessions n'étaient quant à elles très peu représentées.

## 2.2. La morphologie multiculturelle des villes durant l'entre-deux-guerres : une société de plus en plus dichotomique

Durant l'entre-deux-guerres, la situation multiculturelle des villes se différençait de façon importante de la situation générale du pays, car en effet, si dans les deux cas les catholiques étaient prédominant (64% pour les villes, 65% à l'échelle du pays), il n'en va pas de même concernant les autres religions (A. Gawryszewski, 2011). D'une part, les orthodoxes se présentent à l'échelle du pays comme la seconde religion d'appartenance à 12%, alors qu'elle représente moins de 4% de la population des villes. D'autre part, la population juive est très peu représentée à l'échelle du pays (10%), alors qu'elle représente toujours la seconde religion à l'échelle des villes (27%). Outre ces distorsions entre la population urbaine et celle des campagnes, la part des orthodoxes et des protestants continuait de baisser de telle sorte que les villes, dans les trois cas présentaient une morphologie multiculturelle bivalente entre juifs et catholiques.

### 2.2.1. Varsovie : capteur des changements socio-politiques

#### 2.2.1.1. Une ségrégation socio-culturelle qui perdure

Durant la Première Guerre mondiale, la répartition selon les nationalités et l'appartenance religieuse a pris un autre visage. Dès 1915, les autorités russes ont évacué les administrations,

l'industrie et les personnels techniques rattachés, ainsi que leurs familles. A leur place est venue s'installer l'armée allemande qui a occupé Varsovie jusqu'en 1918. Selon certains historiens, 30 000 Allemands, dont l'armée, ont été évacués à cette date (K. Dunin-Wąsowicz, 1989, cité par A. Gawryszewski, 2009). Ainsi, à la fin de la guerre, les populations orthodoxe et russe se sont totalement effondrées. Entre les recensements de 1897 et de 1921, la population orthodoxe a baissé de 90%, passant de 56 825 individus à 5 753 individus. Les protestants, eux, ne sont plus que 18 247 en 1921 s'étant polonisés assez rapidement, comme nous avons déjà pu le souligner.

Durant la guerre, Varsovie a vu surtout sa population polonaise baisser à cause des difficultés d'approvisionnement (à la fois décès et exode vers les campagnes), mais dès 1918 la ville a été de nouveau réinvestie. La population totale a augmenté d'un quart entre 1918 et 1921, mais n'atteignait toujours pas le niveau d'avant la guerre. Cette augmentation s'explique par le retour de la population catholique (elle augmente de 42% entre 1918 et 1921), la part de toutes les autres confessions a donc eu tendance à diminuer sur cette période (A. Gawryszewski, 2009). La pression démographique a commencé à être très forte juste après la guerre du fait de l'exode rural<sup>131</sup> de sorte que des conflits entre anciens et nouveaux habitants ont commencé à éclater. Ainsi, les autorités ont alors essayé de régler la situation en décidant d'évacuer les populations qui n'avaient pas la nationalité polonaise ou qui n'avaient pas reçu de dérogation avant le 15 mai 1919. Cette loi a finalement peu concerné les populations issues de l'exode, mais a été un prétexte, un moyen détourné de forcer de nombreux Juifs à quitter la ville (G. Zalewska, 1996). Ceci a concerné en définitive les Juifs les plus pauvres et les « moins intégrés ».

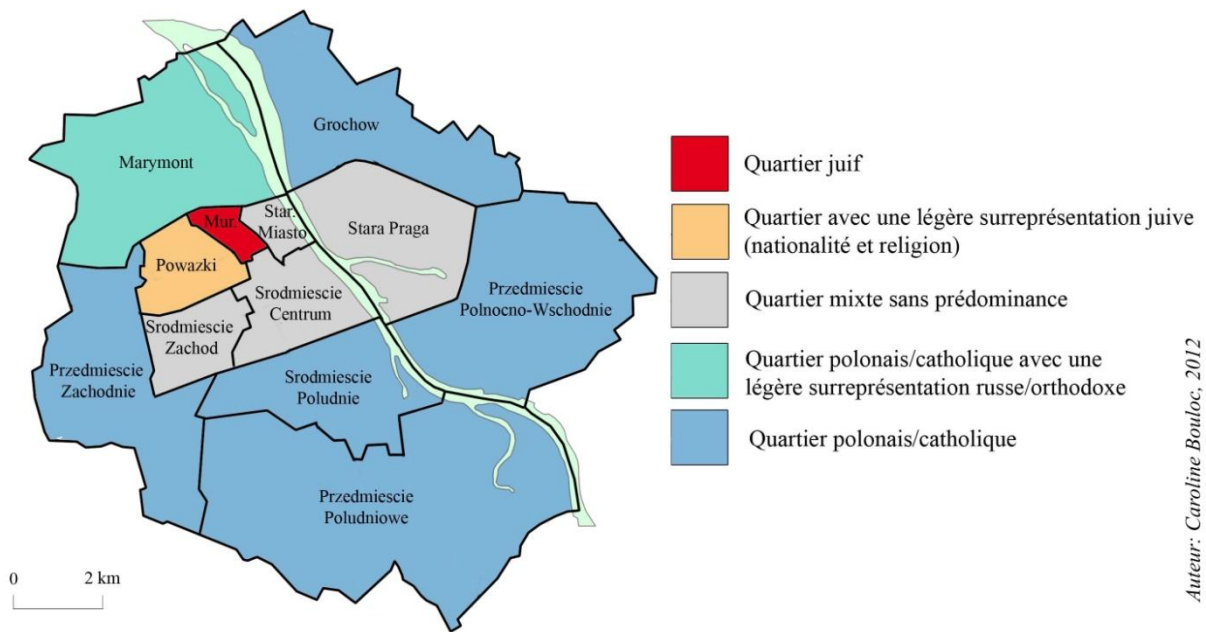
La morphologie de la ville a changé donc quelque peu par rapport à la situation du début du siècle. Les catholiques et les Polonais étaient toujours surreprésentés dans les espaces centraux (Carte 7), mais la population juive y était de plus en plus présente, malgré l'ordre d'évacuation de 1919 (A. Gawryszewski, 2009). Ainsi, les quartiers du centre-ville restaient mixtes<sup>132</sup>. Les nouveaux quartiers intégrés à la ville qui accueillait les populations arrivant des campagnes ou des autres villes polonaises étaient essentiellement surreprésentés par les catholiques et polonais. Par ailleurs, le quartier de Marymont était le seul qui recensait une légère surreprésentation des populations russe et orthodoxe. La population juive dans ces quartiers étaient par ailleurs que très faiblement représentées. Le cœur du quartier juif était toujours légèrement excentré du centre-ville au nord-est (quartier de Muranów se prolongeant dans le quartier de Powązki) dans lequel la population de confession juive représentait respectivement 93% et 65%, et les populations catholique et polonaise étaient fortement sous-représentées (respectivement 6 % et 32%). La ville était marquée alors par un découpage dichotomique entre les catholiques et Polonais d'un côté et les Juifs de l'autre, les autres nationalités et communautés ayant presque disparu du paysage social de la ville.

---

<sup>131</sup> Exode majoritairement polonais. La population de nationalité polonaise n'était pas obligatoirement de confession catholique, mais cela représentait une forte majorité : par exemple en 1921, 88% des Polonais étaient catholiques, un peu moins de 9% étaient de confession juive, un peu plus de 2% protestants et 0,4 % orthodoxes.

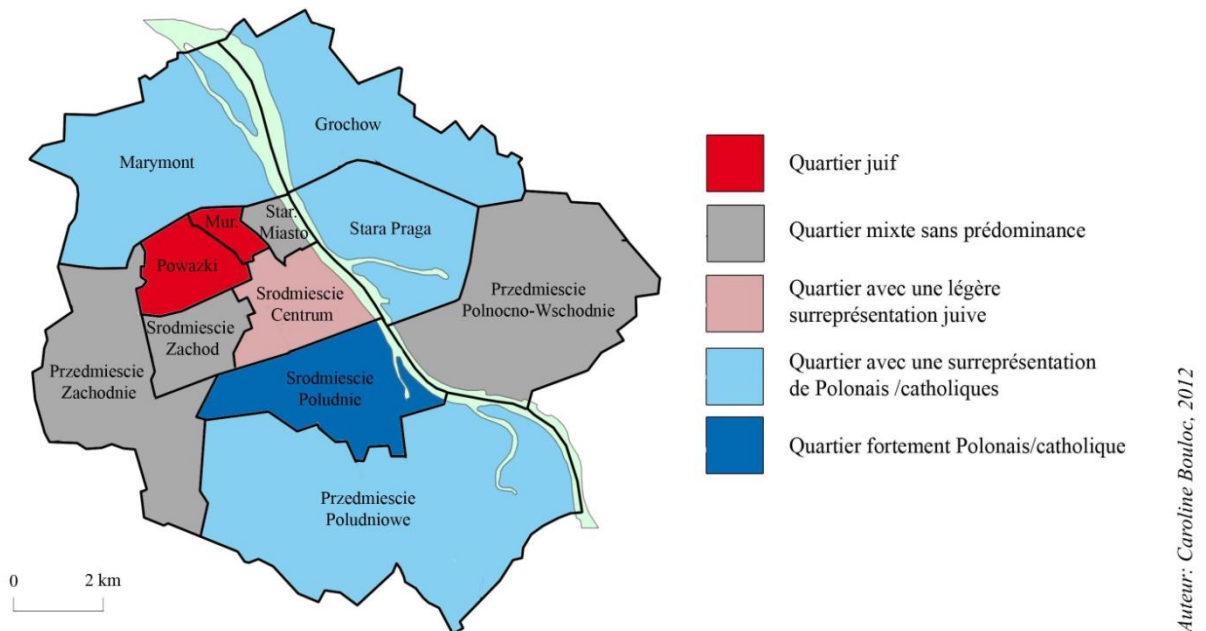
<sup>132</sup> Les arrondissements de 1921 ont été groupés selon les quartiers de 1931 afin de faciliter la comparaison entre les deux périodes (regroupements réalisés par A. Gawryszewski, 2009).

**Carte 7. La morphologie de Varsovie selon la nationalité et l'appartenance religieuse en 1921**



*Source : GUS, 1926, regroupement des arrondissements de 1921 selon les quartiers de 1931 réalisé par A. Gawryszewski (2009)*

**Carte 8. La morphologie urbaine de Varsovie selon l'appartenance religieuse et la langue maternelle en 1931**



*Source : GUS, 1937*



La situation en 1931 n'a que très peu changé, en faveur tout de même des catholiques<sup>133</sup>. En effet, entre 1921 et 1931, le nombre de catholiques a augmenté de 31%, alors que le nombre de juifs dans la ville n'a augmenté que de 14%. Par ce biais, les catholiques dominaient dans tous les quartiers, mis à part à Muranów et à Powązki. La rapidité de croissance des catholiques s'explique par l'exode rural qui continuait et augmentait à cette période, après avoir été freiné par la Première Guerre mondiale. La pression démographique sur la ville a accru fortement les densités et a provoqué l'aménagement des greniers et des caves comme habitations pour les nouveaux arrivants (A. Gawryszewski, 2009). Par ailleurs, cela n'a changé que très peu la configuration proportionnelle entre les deux confessions. En effet, en 1921, un peu plus de six personnes sur dix étaient catholiques et un peu plus de trois personnes sur dix étaient juives. En 1931, presque sept personnes sur dix étaient catholiques alors que trois personnes sur dix étaient juives. Les grandes tendances de fragmentation de l'espace se perpétuent, mais l'on remarque quelques spécificités (Carte 8)<sup>134</sup>. En effet, le quartier juif s'est renforcé entre Muranów et Powązki, malgré une part un peu moins importante des populations de confession juive (passant de 93% en 1921 à 86% en 1931), au détriment des populations polonaise et catholique dont le nombre a tout de même été multiplié par deux entre les deux recensements. Sur 401,2 hectares habitaient 236 094 juifs, soit 67% de la population juive de Varsovie. Le centre-ville, même si plutôt mixte, accueille plus particulièrement les populations juives de langue maternelle yiddish (ou hébreu) alors que les catholiques de langue maternelle polonaise y étaient sous-représentés. Certains commerçants juifs se sont rapprochés de la place du marché malgré les différentes lois de restriction (*Rynek*), ce qui expliquait également la proximité du quartier juif avec le centre-ville (M. Drozdowski, 1990). Par ailleurs, les quartiers périphériques au centre restaient en grande majorité des lieux où les catholiques et les individus de langue maternelle polonaise sont surreprésentés (Marymont, Grochów, Stara Praga et Przedmieście Południowe)) alors que les populations juives parlant yiddish (ou hébreu) y étaient faiblement représentées. Le quartier Śródmieście Południe était celui où les catholiques parlant polonais étaient très largement surreprésentés, et par opposition la population juive de langue maternelle yiddish (ou hébreu) est sous-représentée<sup>135</sup>. Certains quartiers n'ont eu quant à eux aucune surreprésentation importante. C'est le cas de deux quartiers en périphérie du centre : Przedmieście Zachodnie et Przedmieście Północno-Wschodnie, et de deux quartiers du centre : Stare Miasto et Śródmieście Zachód. Ces quartiers présentaient ainsi une proportion importante de catholiques (autour de 70%) et d'individus parlant polonais (autour de 75%), dans une moindre mesure une population de confession juive et d'individus parlant yiddish, tous deux proches de 25%, et une quasi-inexistence d'orthodoxes et de protestants, ainsi que d'individus parlant russe ou allemand (entre 0 et 1%). La plupart de ces derniers provenaient

<sup>133</sup> Le croisement des données s'est effectué entre l'appartenance religieuse et la langue maternelle. Le classement par nationalités n'avait pas été effectué dans le recensement de 1931, car il y eu un manque d'information concernant la nationalité dans certaines régions du pays.

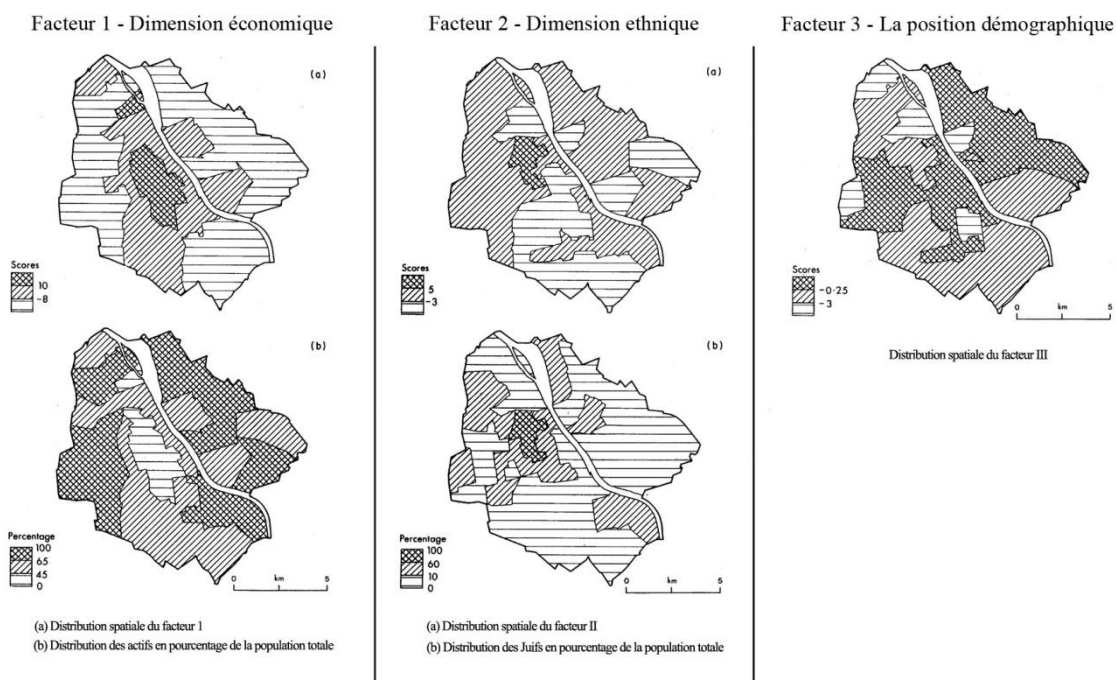
<sup>134</sup> Les données sur les nationalités ont été publiées à l'échelle des quartiers. A cette échelle, aucune donnée n'existe concernant l'appartenance religieuse. Seules les données concernant les catholiques et les juifs ont été publiés mais à l'échelle des arrondissements (commissariats).

<sup>135</sup> Par ailleurs, il est intéressant de constater qu'en 1931 12% des individus de confession juive à Varsovie déclaraient le polonais comme langue maternelle (soit 371 900 habitants).

de la démobilisation des soldats de l'armée blanche fuyant la Russie soviétique comme le Général Bułak-Bałachowicz qui résidait à Saska Kępa (A. Gawryszewski, 2009).

G. Węclawowicz explique que le développement de la structure socio-spatiale de la ville en 1931 est le résultat de plusieurs aspects (1979,) : des changements de la structure socio-professionnelle en conséquence de l'industrialisation (1), d'un dynamisme démographique important (2), de la renaissance du gouvernement polonais ainsi que du rétablissement des fonctions de capitale. L'auteur analyse alors le recensement de 1931 en appliquant les méthodes de l'écologie factorielle. Il met en lumière une fragmentation de l'espace varsovien spécifique (Figure 19)<sup>136</sup>. Trois facteurs semblent importants : principalement la dimension économique, , puis la dimension ethnique, et la dimension démographique de manière plus incertaine. Ainsi, le premier facteur dessine un espace concentrique (plus l'on se rapproche du centre, plus les populations sont aisées et bien équipées), le second indique un espace dual entre le quartier juif (zone nord-ouest) et le reste de l'espace. Cependant, le troisième facteur est plus difficile à interpréter dans le sens où les calculs reposent sur de fortes corrélations positives entre les personnes décédées d'un cancer, les individus ayant plus de 60 ans, et de fortes corrélations négatives avec les professions dans l'administration publique. Son appellation n'est alors qu'hypothétique, car ne dessinant pas d'espace particulier.

**Figure 19. Les facteurs explicatifs de la distribution socio-spatiale à Varsovie en 1931 selon G. Węclawowicz**



Source : G. Węclawowicz, 1979

Cette structure urbaine était typique des grandes villes d'Europe centrale de cette période. En effet, Prague durant cette même période présentait le même type de structure interne. Le

<sup>136</sup> L'étude repose sur une analyse des corrélations entre 26 différentes variables du recensement de 1931 (démographiques, professionnelles, et de conditions de vie).

centre-ville était habité par la petite bourgeoisie, les employés et l'aristocratie en activité, alors que la périphérie était composée principalement des individus les moins favorisés socialement (P. Matějů et al., 1979).

Entre 1932 et 1937, il y a eu une forte augmentation de la population en banlieue<sup>137</sup> et une baisse de la population dans les quartiers centraux, mais ce processus n'a pas touché les populations juives qui au contraire ont vu leur part augmenter dans le centre ville. La migration vers la banlieue n'a concerné que les Juifs assez fortunés, seulement 1790 personnes entre 1932 et 1937 qui se sont installées surtout à Grochów, Golędzinów et Mokotów (A. Gawryszewski, 2009).

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, la population juive a continué de croître dans le centre ville, et cela dans une atmosphère où l'antisémitisme se renforçait, prenant la forme par exemple de boycott économique ou de détérioration des magasins et des ateliers des artisans. Ainsi, la petite bourgeoisie juive a eu de plus en plus de mal à avancer socialement, qui plus est dans un contexte de crise économique (M. Drozdowski, 1990). La densité des quartiers juifs a toujours été très forte, alors que celle des catholiques était beaucoup moins importante.

#### **2.2.1.2. La ségrégation socioculturelle : des styles de vie distincts**

A cette fragmentation ethnoculturelle s'ajoute une fragmentation socioculturelle. Selon M. Drozdowski « La différenciation sociale des quartiers à Varsovie était visible non pas tant dans la structure de classe, que dans la culture de la vie courante et dans les habitudes. La bourgeoisie administrative du centre-ville, de Mokotów, d'Ochota, de Żoliborz et de Saska Kępa se différenciait fortement des quartiers ouvriers de vieille tradition (Powiśle, Wola) et plus récente (Kamionek, Targówek, Bródno). Les quartiers de la petite bourgeoisie juive présentaient quant à eux un style de vie particulier » (1990, p. 266):

Varsovie était durant l'entre-deux-guerres une ville de grandes disparités sociales et de grandes distances sociales. Le revenu était ce qui déterminait de façon objective la position sociale, même si bien évidemment d'autres critères plus subjectifs étaient à prendre en compte, comme l'origine sociale (aristocrate, propriétaire terrien, intelligentsia etc.), le style de vie ou la façon de se vêtir.

Ainsi, une société pyramidale était en place avec un petit pourcentage d'individus détenant la majorité des biens. Pas plus de 400 à 500 personnes à Varsovie durant les années 1930 recevaient un revenu moyen dépassant les 100 000 *złoty* par an. Ces individus habitaient principalement à Mokotów, Żoliborz ou Saska Kępa et possédaient un niveau d'éducation élevé. Ces derniers composaient ce qu'on appelait les grands propriétaires terriens et la grande bourgeoisie. Ils avaient une bonne place au parlement, au pouvoir de la ville, dans le parti au pouvoir, dans les organisations politiques, dans la direction des grandes entreprises et des grandes firmes industrio-commerciales, dans la diplomatie ainsi que dans le corpus des officiers. En 1938, seulement 2% de la population de Varsovie recevait un revenu moyen pour l'année supérieur à

---

<sup>137</sup> Aujourd'hui cette banlieue est devenue le péricentre.

12 000 *złoty*. Il s'agissait de propriétaires de grands et petits départements industrio-commerciaux, de banquiers ou de personnels encadrant. La mobilité sociale de ce groupe d'individus a été importante durant les années 1920, puis la crise et la longue dépression qui a suivi, ainsi que l'augmentation de l'intervention de l'Etat, a freiné ce processus. Une des caractéristiques fondamentales de la bourgeoisie était l'importance des Juifs assimilés (à peu près 50% de la bourgeoisie)(M. Drozdowski, 1990).

En dessous de la classe dirigeante se trouvait l'intelligentsia et les cols-blancs. Leurs revenus étaient très différenciés. Selon les calculs de F. Piltza en 1925, le revenu moyen par an des cols-blancs/cadres dirigeants était de 15 200 *złoty*, alors que celui des cols-blancs moyen et bas ne dépassait pas 2 800 *złoty*, soit inférieur à celui des artisans/commerçants et équivalent à celui des ouvriers (*Ibid.*). Malgré cela ils avaient des privilèges particuliers dont ne disposaient ni les artisans/commerçants, ni les ouvriers. Par exemple, toutes les écoles leurs étaient accessibles et ils vivaient dans de meilleurs logements. Par ailleurs, l'analyse de l'électorat que réalise M. Drozdowski permet d'émettre l'hypothèse qu'ils n'avaient pas de sentiment d'appartenance tant ils étaient de divers courants politiques, alors que la majeure partie d'entre eux travaillait dans le secteur publique et avait donc un fort intérêt pour les affaires de l'Etat. Les lieux d'habitation de cette catégorie de la population étaient tous très différents, ainsi ceux qui avaient les revenus les plus hauts aspiraient à vivre dans les mêmes quartiers de la classe dirigeante et étaient souvent un contingent de recrutement de l'élite.

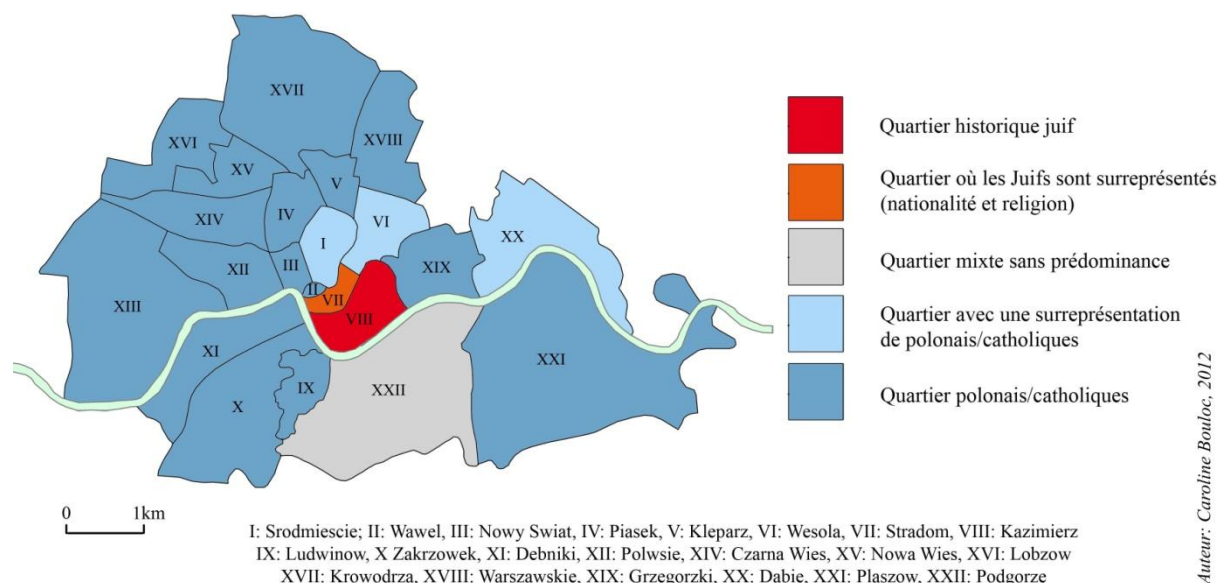
### **2.2.2. Cracovie : marquées par des héritages**

La ville de Cracovie au début du XX<sup>e</sup> siècle présentait une fragmentation socio-culturelle beaucoup plus ambivalente que celle de Varsovie, et dès le recensement de 1921 l'espace se divisait entre les quartiers juifs et les quartiers polonais/catholiques (Carte 9). Le cœur du quartier juif était toujours Kazimierz (VIII) où les Juifs (de nationalité et/ou de religion) étaient surreprésentés alors que les catholiques et les Polonais y étaient sous-représentés, et ce malgré la fin des restrictions d'habitation. Ce quartier est historiquement resté le foyer des Juifs de Cracovie puisque 54% des individus était de confession juive et 65% des individus de nationalité juive. Par ailleurs, tout comme au XIX<sup>e</sup> siècle, le quartier de Stradom (VII) accueillait une part importante des populations juives de Varsovie<sup>138</sup>, prolongeant ainsi le quartier juif aux portes du centre-ville. Le reste des quartiers, dont le centre-ville, sont dominés par les catholiques ainsi que par les Polonais alors qu'à l'inverse on remarque une sous-représentation des Juifs. La surreprésentation des Polonais et des catholiques était moins forte dans trois quartiers : Śródmieście (I), Wesola (VI) et Dąbie (XX). Cependant, la spécialisation polonaise et catholique dans ces quartiers était tout de même moins forte que celle des Juifs à Kazimierz et Stradom. Ainsi la population juive, comme ce fut le cas généralement dans les villes polonaises à cette époque, est beaucoup plus ségréguée que les autres minorités nationales ou confessionnelles. Le seul quartier qui présentait une mixité relative est Podgórze, ce qui peut s'expliquer par sa proximité avec Kazimierz.

---

<sup>138</sup> 11% des individus de nationalité juive et 11% des individus de confession juive habitent à Stradom.

**Carte 9. Morphologie de Cracovie selon la nationalité et l'appartenance religieuse en 1921**



Auteur: Caroline Bouloc, 2012

Source : *Pierwszy spis ludności, 1921*

Le recensement de 1931 présentait un découpage urbain spécifique à l'institut de Statistique de Pologne (GUS), qui n'était pas comparable à celui de 1921 en l'état. Le centre statistique a en effet regroupé les différents arrondissements pour ne créer que six quartiers (Carte 10). Afin de pouvoir comparer les deux recensements, nous avons regroupé les différents arrondissements de 1921 suivant la même méthode que celle de 1931<sup>139</sup>. Ainsi, tout comme à Varsovie, la structure socio-culturelle de Cracovie est devenue bivalente entre les catholiques/Polonais et les Juifs, car les autres nationalités n'étaient plus visibles dans le recensement. Par ailleurs, la ségrégation culturelle et sociale s'intensifie. En 1921, le quartier 5 (équivalent de Kazimierz) ne comptait que 42% d'individus de confession juive, alors qu'en 1931, ils représentaient 71% de la population du quartier. A l'inverse les quartiers périphériques (3 et 2) concentrent alors un taux plus important de catholiques/Polonais en 1931 par rapport à 1921.

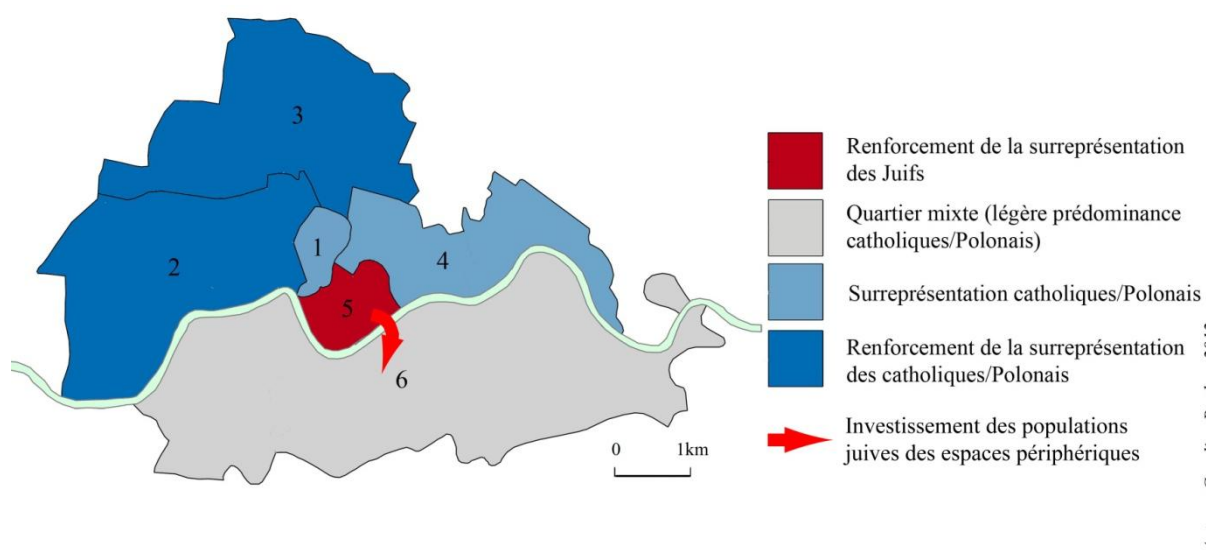
Par ailleurs, la structure professionnelle de Cracovie en 1931, selon E. Adamczyk (1997), était composée de 18% d'intellectuels (cols-blancs). L'auteure prend en compte tout simplement le nombre d'employés en comparaison des ouvriers. De notre côté, après l'analyse de la nomenclature de la structure par professions, nous comptons dans la catégorie supérieure uniquement les employés travaillant dans le service public, l'enseignement, l'institution, la culture intellectuelle ainsi que la médecine et l'hygiène<sup>140</sup>. Ainsi, la classe supérieure au sein des

<sup>139</sup> Cette méthode a déjà été appliquée pour la comparaison des deux recensements pour Varsovie.

<sup>140</sup> La structure par profession se décomposait en trois branches : Indépendants (que l'on nommera profession libérale), Salariés et autres). Au sein de la catégorie Salariés, l'individu était soit comptabilisé en tant qu'Employé, soit en tant qu'Ouvrier. Les Employés étaient subdivisés en plusieurs branches : Mines et industrie, Commerces et assurances, Communications et transport, Service public, culte, organisations sociales, Enseignement scolaire, instruction et culture intellectuelle, Médecine et hygiène, entretien de la propreté, établissement d'assistance sociale. Après lecture de la grille des différents métiers composant les

employés n'avoisinerait que les 14% de la population active. La majorité des cols-blancs et de l'intelligentsia habitait dans le quartier 2 (12% des individus), où s'était historiquement résidentialisée la classe supérieure (voir 1.2). Cette dernière comptait également certaines professions libérales. En effet, un quart des individus en profession libérale vivait dans le quartier 5 et un autre dans le quartier 2. Les raisons de cette concentration étaient pourtant différentes. Les entreprises polonaises ou les pouvoirs publics employant rarement des populations juives, les professions libérales étaient répandues au sein de ces derniers, si bien que près d'un tiers de ces professions se concentraient dans le quartier 5 (Kazimierz). A l'inverse, le quartier 2, majoritairement polonais et catholique, concentre les professions libérales telles que les médecins, les juristes, les avocats, les notaires, etc. Par ailleurs, la part des indépendants était dans un premier temps importante au sein du quartier 1 (5%) ce qui s'explique par sa centralité, ensuite dans le quartier 5 (3%) et dans le quartier 2 (2%). La ville est souvent comparée à Lviv à l'époque. Ces deux villes avaient en effet une structure sociale très semblable, et l'industrie y était beaucoup moins importante (E. Adamczyk, 1979 ; L. Mrocza, 1999), ainsi la population regroupait une part peu importante d'ouvriers et une part plus importante de cols-blancs que les autres villes polonaises (telles que Varsovie, Poznań ou Łódź).

**Carte 10. Morphologie urbaine de Cracovie en 1931 à l'échelle des unités statistiques (GUS)**



Source : GUS, 1937

Cracovie se caractérise par un héritage fort des compositions socio-culturelles. Les Juifs étaient fortement ancrés dans le quartier de Kazimierz et ne dépassaient que peu ces limites, alors que les grandes familles polonaises restaient très attachées à leurs hôtels particuliers. Les deux sociétés se mélangeaient que très peu. Par ailleurs, la structure sociale de la ville privilégiait la présence de nombreux intellectuels qui étaient le cœur foisonnant de l'intelligentsia, et colonisaient leurs propres espaces à l'Ouest de la ville, dans la continuité du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, la ville restait

différentes subdivisions, nous avons choisis les trois dernières subdivisions, même si elles sont plus larges que la catégorie d'individus étudiée.

fortement attachée à ses traditions, ce qui pouvait en partie expliquer son entrée tardive dans l'industrialisation, les ouvriers n'étant donc que peu nombreux, même après 1930 et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et ne marquant pas l'espace. Il faudra attendre la période socialiste pour voir cette structure quelque peu évoluer.

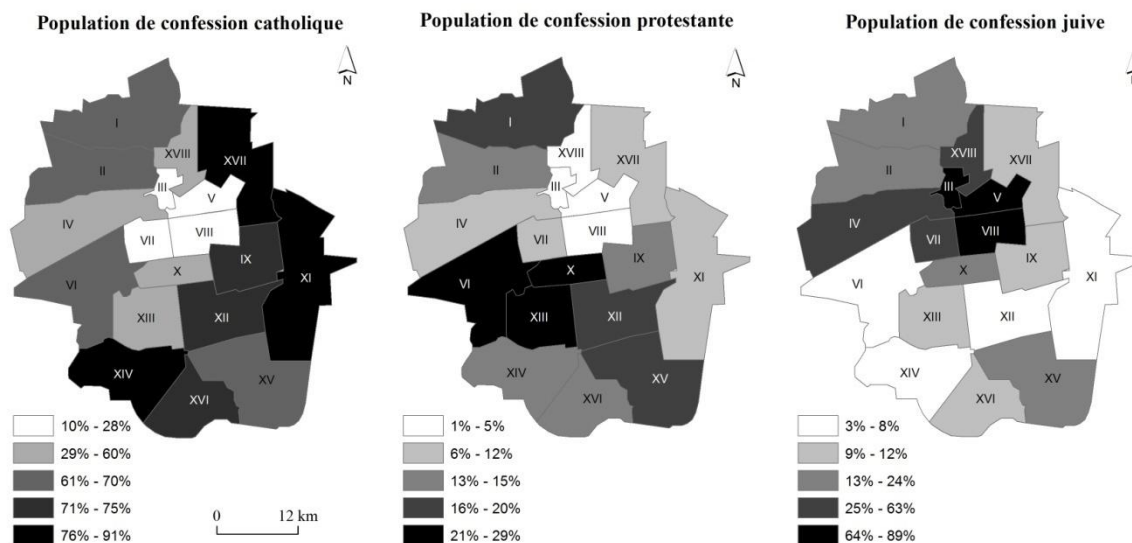
### **2.2.3. Lodz : un caractère industriel qui perdure**

Durant la période de l'entre-deux-guerres, la structure démographique de Łódź n'a pas changé fondamentalement, à l'exception d'une majorité conjoncturelle de femmes dans sa population, due aux pertes de la guerre. En 1921, l'industrie dominait encore totalement la ville, six personnes sur dix travaillant dans ce secteur. La ville n'était pas à cette époque un lieu de culture, l'intelligentsia représentait moins de 9,6% de la population, les employés de bureau 2%, alors que 70% de la population était ouvrière en 1931. Ce constat était également visible par le peu d'infrastructures liées à la culture dans la ville, où les études au niveau master n'ont été possibles qu'à partir de 1935 (S. Liszewski, 1999). Ainsi, la culture se développait généralement au sein des grandes familles industrielles bourgeoises, c'est-à-dire dans la sphère privée. L'intelligentsia ne prenait que très peu part au développement de la culture. Le taux d'analphabétisme de 88% dans les années 1840, illustre bien le peu d'attrait qu'avait la ville en la matière dès le XIX<sup>e</sup> siècle. La vie culturelle se résumait, en d'autres termes, à la vie religieuse, au folklore, et marquée par son caractère prolétaire et ce, jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale (A. Jewtuchowicz, A. Suliborski, 2009).

La particularité de Łódź était la forte présence de la population de confession juive (40%), dont la part s'approchait très fortement de celle des catholiques (48%). Au contraire de Varsovie et de Cracovie, les populations de confession protestante étaient toujours présentes (11,4%), il n'en reste pas moins que ce taux est dix fois supérieur à ce que l'on pouvait trouver à la même période à Varsovie ou à Cracovie. Cette présence est l'héritage de l'implantation des grands industriels de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont les affaires y sont toujours prospères. Par ailleurs, les cinq arrondissements du centre étaient les plus peuplés en rassemblant 35% de la population en 1921, alors que les quartiers alentours étaient à l'inverse peu peuplés.

La population de confession catholique, était en majeure partie ouvrière et résidait dans les quartiers périphériques resserrant le centre-ville du nord-est au sud-ouest, notamment dans les arrondissements XI, XIV et XVII (plus de 75% de la population des quartiers), et les arrondissements IX, XII et XVI où leur part se situait entre 71% et 75% (Carte 11). La population juive quant à elle se localisait principalement dans le centre-ville, dans les III<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> arrondissements, représentant plus de 64% de la population. Elle est également assez fortement représentée dans les arrondissements péricentraux. Enfin, les protestants se concentraient majoritairement au sud du centre-ville, dans les X<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> arrondissements, mais leur part n'excédait pas 29% dans ces espaces.

**Carte 11. Part de la population selon l'appartenance religieuse dans chaque arrondissement à Łódź en 1918**



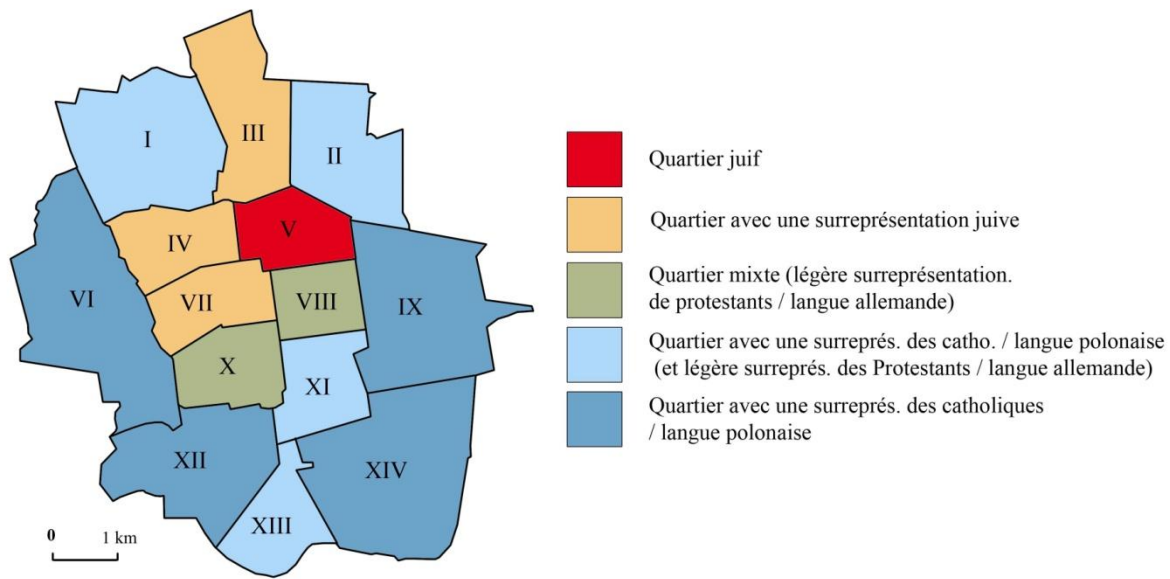
Source : *Statystyka m. Łodzi oprac. Przez wydział statystyczny Mgistratu, 1922, t. 1.*

En définitive, les catholiques les plus pauvres se concentraient surtout dans le IX<sup>e</sup> arrondissement, mais également dans le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> composés majoritairement d'ouvriers. Par ailleurs, ceux qui habitaient à l'ouest du centre-ville, dans le I<sup>e</sup>, II<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> ou encore dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement étaient les plus favorisés. Les Juifs du centre-ville (III<sup>e</sup>) et ceux des VIII<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> arrondissements étaient les plus fortunés et favorisés vivant en règle générale dans de grands logements, et pour les mieux lotis d'entre eux (quelques familles) dans des hôtels particuliers. A l'inverse, ceux qui se regroupaient dans le VII<sup>e</sup> étaient extrêmement défavorisés. Enfin, les protestants situés majoritairement à l'ouest du centre-ville étaient dans des situations plus favorables, à l'exception de ceux localisés dans le XII<sup>e</sup> arrondissement. Ainsi, il apparaît clairement que les arrondissements centraux étaient les plus favorisés et regroupaient la majeure partie de la classe supérieure.

Durant les années 1931, les dynamiques urbaines précédentes se sont accentuées avec une augmentation progressive des catholiques (exode rural) qui étaient en majorité des ouvriers polonais (72% des ouvriers étaient catholiques en 1931). En outre, les Juifs restaient nombreux, représentant toujours un tiers de la population : 62% d'entre eux étaient propriétaires ou entrepreneurs et 55% sont commerçants ou assureurs en 1931. Les protestants étaient devenus quant à eux presque inexistantes (A. Gawryszewski, 1999). En 1931, la densité moyenne de la ville était approximativement la même qu'en 1921 avec 103 pers./ha, et environ 200 dans les arrondissements du centre. Par ailleurs, les quartiers du centre comptaient deux fois plus d'employés col-blancs que les périphéries. Le taux d'analphabétisme était également divisé par deux dans le centre (A. Gawryszewski, 1999). Dans cette logique, la grande majorité des catholiques étaient en périphérie (71%) en 1931 alors que les populations de confession juive sont surreprésentées dans le centre.



**Carte 12. La morphologie de Łódź selon la nationalité et la langue maternelle en 1931**



Auteur: Caroline Bouloc, 2012

Source : GUS, 1937

Ainsi, la population juive en 1931 était toujours aussi importante (202 497 individus de confession juive, soit 34% de la population totale de la ville). Ce constat se répercutait dans l'espace, car outre le quartier juif historique (V) où se concentraient 31% des individus de confession juive, les quartiers alentours (III, IV, VII) recensaient une surreprésentation importante d'individus de confession juive et/ou parlant les langues juives (yiddish ou hébreu), alors que les individus ayant pour langue maternelle le polonais et/ ou catholiques y étaient sous-représentés. De plus, Łódź était la seule ville des trois villes étudiées qui présentait encore en 1931 des quartiers où une troisième nationalité et/ou religion d'appartenance était encore visible : celle des protestants et des individus ayant pour langue maternelle l'allemand. Ils étaient certes de moins en moins nombreux, car comme dans le reste du pays, ils avaient tendance à se poloniser très rapidement, mais marquaient tout de même l'espace. Il s'agit notamment des quartiers du centre-ville, le long de la rue Piotrkowska, au sud du quartier juif (quartiers VIII, X, XI et XIII). Par ailleurs, les quartiers périphériques, tout comme à Cracovie et à Varsovie, étaient dominés par les catholiques et les individus ayant pour langue maternelle le polonais, et à l'inverse les populations juives y étaient que faiblement représentées. Cette dernière constatation, déjà visible en 1921, était la résultante de l'exode rural bien avancé des Polonais à cette période qui se sont établis de préférence dans les « nouveaux » quartiers périphériques, agrandissant de plus en plus la ville. A l'inverse, la population juive étant plus anciennement implantée, se concentrait dans le centre-nord de la ville. Ainsi, en suivant la rue Piotrkowska, membrane centrale de la ville, il était possible de voyager d'un univers à l'autre, en partant du cœur du quartier juif-commerçant (ils représentaient 62% des propriétaires et des entrepreneurs et 55% des commerçants et assureurs en 1931), puis en passant devant les palais des grands industriels juifs, et ensuite ceux surtout majoritairement allemands et en finissant enfin au sud, en continuité dans la périphérie ouvrière polonaise (72% des ouvriers étaient catholiques en 1931).

## Conclusion

La structure socio-culturelle d'avant-guerre des villes polonaises était fortement ségréguée entre communautés. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ces espaces regroupaient différentes nationalités qui s'échangeaient aux rythmes des annexions et des hégémonies. Par ailleurs chacune de ces villes disposait d'un quartier historiquement juif où ces populations se regroupaient soit par obligation (Cracovie), soit par restriction (Varsovie). Les élites urbaines étaient alors principalement composées des hauts fonctionnaires étrangers, de l'aristocratie polonaise sans pouvoir politique et de l'intelligentsia qui a pris de l'importance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles étaient différentes d'une ville à l'autre, de sorte que Varsovie accueillait principalement les dignitaires russes, Cracovie les Autrichiens et Łódź attirait de grands industriels allemands. Durant cette période, ces populations avaient tendance à se regrouper dans le centre-ville. A Varsovie, les beaux quartiers suivaient un axe nord-sud (de la vieille ville aux portes de Mokotów). A Cracovie, outre le centre-ville, ces derniers s'excentraient au nord-ouest du centre (quartier des Professeurs). Enfin à Łódź, ils étaient principalement situés sur la rue Piotrkowska.

L'Indépendance signe la fin de ce jeu des successions, l'espace devenant principalement bivalent entre d'un côté les catholiques polonais et de l'autre les Juifs. A cet égard, les spécialisations par quartiers n'ont cessé d'augmenter, l'espace socio-culturel devenant extrêmement ségrégué entre ces deux communautés, seule la ville de Łódź accueillait encore quelques allemands et protestants. Les élites de cette période étaient essentiellement composées de l'intelligentsia qui accueillait en son sein peu à peu des intellectuels d'origine juive. Les droits de cette population se sont d'ailleurs améliorés jusqu'à la fin des années 1920 pouvant vivre sans restriction dans l'espace urbain, mais la situation s'est ensuite dégradée jusqu'en septembre 1939. La composition culturelle des étudiants à Varsovie et à Cracovie durant cette période démontre que la structure de l'élite dépendait fortement de la composition globale de la ville, bien que les catholiques étaient toujours surreprésentés et que les Juifs, à l'inverse, y étaient sous-représentés. Les beaux quartiers ont durant cette période très peu évolué se présentant toujours sur les mêmes axes qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, mais en se développant quelque peu. Ils s'étaient vers Żoliborz et Mokotów pour Varsovie, au-delà du centre et du quartier des Professeurs pour Cracovie et toujours autour de la rue Piotrkowska pour Łódź.

Ainsi, les beaux quartiers dans ces trois villes se sont constitués aux rythmes des aléas historiques, mais également suivant les configurations socio-culturelles de chaque période. Cependant la Seconde Guerre mondiale sonna le glas de cette composition spécifique de la société et des rapports sociaux qui existaient entre ces différentes communautés et à cet égard, l'espace social sera redéfini en profondeur après 1945, questionnant le devenir de ces quartiers.

“Go for a walk in a new housing development in Budapest, Prague, and Moscow – it will take you some time to find out which country you are in. Visit a fellow sociologist in East Berlin or Warsaw – the size of his flat will be about the same as yours in Budapest or Sofia, he will pay about the same proportion of his income as you do for rent, you could probably swap furniture without noticing a change. Try to buy a pair of shoes, catch a taxi, or order a lunch in a restaurant – you can expect similar experiences in all the cities of Eastern Europe, including cities whose ways of life and business were quite different thirty, fifty, or a hundred years ago.”

Ivan Szelenyi, *Urban inequalities under state socialism*, 1983

## Chapitre 5

### **Les élites dans les espaces urbains socialistes : une disparition des inégalités spatiales ?**

---

La période socialiste a marqué une rupture importante de la différenciation sociale et des concentrations des élites dans les villes polonaises. Outre la disparition de la multiculturalité du fait du génocide des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale, la structure sociale s’est transformée, répondant à l’idéologie socialiste visant à rompre avec les inégalités passées et homogénéiser les conditions de vie et de logements entre les habitants. L’espace social des villes polonaises est devenu de fait moins différencié. Cependant, les élites n’ont pas disparues pour autant et certaines inégalités ont perduré ne serait-ce que celles relatives à l’attribution des logements (Chapitre 1). Ces nouvelles inégalités, reposant sur d’autres principes que le capital économique, questionnent en effet sur les mécanismes que les plus privilégiés ou les classes supérieures en général ont pu mettre en place pour se distinguer, et si réellement ceux-ci étaient plus disséminés dans l’espace ou si les concentrations passées perduraient.

Ce chapitre a donc pour objectif d'interroger la formation de cette nouvelle structure sociale des espaces urbains polonais en analysant notamment les mécanismes de différenciations spatiales qui se sont créés durant cette période, ainsi que les stratégies que les classes supérieures ont mises en place afin de sauvegarder tant bien que mal une distance sociale et spatiale avec les autres catégories sociales. Pour ce faire, nous appuyons notre réflexion sur les nombreux travaux qui ont été réalisés sur ces espaces, en les confrontant quelquefois aux entretiens que nous avons réalisés lorsque certains individus ont précisé ou corroboré ces mécanismes.

Nous définirons d'une part les nouveaux mécanismes de différenciations spatiales qui sont apparus dans ces espaces durant le socialisme. Nous exposerons également les différents modèles de fragmentation sociale de la ville socialiste polonaise définis par les chercheurs qui ont travaillé sur ces espaces. Ensuite, nous étudierons la façon dont les élites essayaient de sauvegarder une distance sociale et spatiale à travers ces nouveaux mécanismes de différenciations. Enfin, nous essaierons de dégager les spécificités des trois villes étudiées par rapport au modèle général durant cette période.

## **1. Quel espace social pour la ville socialiste ?**

Dès la fin de la guerre, la ville socialiste promettait une équité d'accessibilité aux différentes infrastructures pour tous les habitants dans l'espace. Le mode d'attribution des logements devait en même temps supprimer les inégalités liées aux revenus et aux privilèges du patrimoine. L'espace social dans les villes polonaises devait donc par ce biais devenir plus homogène, moins différencié et surtout moins discriminant. Cependant, faire disparaître ou atténuer les critères économiques de distinction sociale ne signifie pas qu'il n'existe pas d'autres facteurs de disparité. La disparition de la domination économique n'a-t-elle pas alors actionné de nouveaux facteurs de différenciations spatiales ?

### **1.1. Vers une homogénéisation sociale ou une nouvelle différenciation spatiale ?**

Les nombreux chercheurs travaillant sur les différenciations spatiales dans les villes d'Europe centrale et orientale ont très tôt remarqué que les sociétés socialistes produisaient des espaces *a priori* homogènes à macro-échelle, mais où finalement certaines disparités persistaient ou se créaient entre les habitants ne reposant pas sur les mêmes fondements (en Europe Centrale : R.A. French, F. E. I. Hamilton, 1979 ; I. Szelenyi, 1983, 1987 ; en Pologne : Z. Pióro, 1962 ; W. Piotrkowski, 1966 ; A. Jagielski, 1978 ; G. Węclawowicz, 1979, J. Dangschat, 1987). Analyser ces espaces demandait donc de chercher d'autres modèles et surtout de comprendre plus en profondeur ces nouveaux mécanismes de différenciation.

### **Encadré 3. Les héritages scientifiques de l'écologie urbaine dans l'analyse de la ségrégation urbaine en Pologne**

Les études des différents chercheurs traitant de la structure intra-urbaine des villes polonaises prennent leur source dans l'écologie urbaine développée dans les années 1920 - 1930 par l'intermédiaire de l'École de Chicago, dont les travaux se concentraient sur la structure interne de l'espace urbain. Dans un premier temps, R.E. Park et E. W. Burgess développent, en 1921, l'idée d'écologie humaine afin d'étudier les relations entre groupes sociaux dans l'organisation d'une ville. La ville est alors vue comme un "ensemble complexe et varié de forces sociales et économiques dont le jeu se traduisait dans la ségrégation interne des utilisations du sol urbain" (M. Cosinschi, J-B. Racine, 1984, p 90). Cette vision "socio-darwinienne" prend en compte les concepts fondateurs de l'écologie végétale et animale, notamment la lutte brutale pour l'existence (*Ibid.*) et donc la concurrence entre les groupes sociaux pour la domination de l'espace urbain. C'est ensuite R.D. McKenzie (1926) qui a développé et généralisé ce concept d'écologie humaine, notamment en y incluant les concepts de domination, d'invasion et de succession sous le terme de distribution écologique. Ces travaux ont donné la possibilité à E. W. Burgess d'élaborer le premier modèle représentant le type de développement idéal d'une ville suivant un modèle concentrique selon, entre autre, la valeur foncière. Ces recherches ont ainsi été largement reprises, notamment par E. Sherry et W. Bell (1955) de l'Université de Los Angeles et de San Francisco, afin d'analyser la stratification sociale en milieu urbain, mettant l'accent sur les multicritères expliquant la fragmentation urbaine. C'est la naissance de l'écologie factorielle qui superpose aux différenciations sociales le découpage ethnique, les caractéristiques économiques, de bien-être et de l'habitat (M. Cosinschi, J-B. Racine, 1984). Par ce biais, il devient possible de différencier une zone d'une autre.

En Pologne, les chercheurs (aussi bien sociologues que géographes) s'y intéressent dès les années 1960, avec une première publication de Z. Pióro (1962) étudiant l'espace interne de Lublin et de Toruń. Elle a été suivie de nombreuses autres publications: W. Piotrowski, 1966; B. Jałowiecki, 1972; P. Korcelli, 1974; A. Jagielski, 1978; P. Korcelli, G. Węclawowicz, 1982, etc. Par ailleurs, les études en écologie factorielle commencent à apparaître en Pologne dans les années 1970, notamment avec les études de G. Węclawowicz (1979) ou encore celle de A. Jagielski (1978). Ceci a permis de comparer la structure interne des villes polonaises avec celle des villes d'Europe centrale, mais également avec celle des villes d'Europe de l'Ouest. Ces travaux, suivis de nombreux autres<sup>141</sup>, ont ainsi permis de comprendre plus précisément la ségrégation socio-spatiale des espaces socialistes où l'idéologie et la propagande avaient réussi à transmettre l'image d'un espace égalitaire, même auprès d'universitaires (exemple de l'article de 1949 de P. George<sup>142</sup>). Finalement, durant cette période, seul G. Węclawowicz (1988) a essayé de théoriser la structure interne des villes à l'échelle de la Pologne en comparant la situation interne de neuf grandes et moyennes villes polonaises (Łódź, Cracovie, Lublin, Częstochowa, Radom, Olsztyn, Rzeszów, Opole et Słupsk) ainsi que 15 communes autour de Varsovie.

#### **1.1.1. Les nouveaux facteurs de différenciation dans l'espace urbain polonais**

D'après les travaux de G. Węclawowicz (1975, 1981, 1988, 2003), comparant l'espace interne de neuf grandes et moyennes villes polonaises, les différenciations spatiales durant le socialisme dépendaient de quatre facteurs : le statut socioprofessionnel, l'âge des habitants et des logements, le statut démographique et migratoire ainsi que les conditions d'habitation.

Le statut socio-professionnel représentait le facteur fondamental des disparités visibles dans les espaces urbains polonais. En comparant plusieurs grandes villes polonaises, l'auteur a en

<sup>141</sup> Les auteurs préalablement cités ont continué à publier sur ces questions : G. Węclawowicz (1981, 1988, etc.) et A. Jagielski (1982). Ensuite ces travaux ont inspiré de nouvelles recherches sur les villes polonaises, notamment Gaczek (1979) sur la ville de Poznań, ou encore Morawska (1983) concernant le trio côtier: Gdańsk, Gdynia et Sopot. C'est le cas également des travaux de J. Dangschat (1987) sur l'espace Varsovien ou encore de Vyspoupil et G. Węclawowicz (1987) sur les espaces de Katowice et de Ostrawa.

<sup>142</sup> Dans son article : « Varsovie 1949 : reconstruction ou naissance d'une nouvelle ville ? », l'auteur expose le plan de reconstruction rationnel de la ville de Varsovie qui en fera une capitale d'Etat socialiste dont l'un des objectifs est « la suppression de toute ségrégation sociale entre les quartiers de résidence, par la normalisation des conditions de logement [...] en construisant des cités d'habitation d'un type unique » (p. 718).

effet pu démontrer qu'en 1970, les catégories supérieures avaient tendance à se regrouper en centre-ville et les moins élevées en périphérie. A travers une étude multivariée, il a regroupé les variables décrivant le statut socio-professionnel, de sorte que celles qui marquaient le plus une différenciation spatiale étaient (par ordre d'importance) la profession, le niveau d'étude et les conditions de logements.

L'âge revêtait également une significativité importante quant à localisation des individus, car les plus susceptibles de recevoir un nouveau logement étaient les jeunes couples, alors que les personnes âgées ou seules avaient du mal à trouver un logement. De ce fait, plus le logement était récent, plus la population était jeune. Les étapes de construction des logements influuaient fortement le cycle de la vie des habitants de la ville, de sorte que l'espace urbain était marqué par une forte concentration des personnes âgées, des petits ménages ainsi que des logements vieillissants en centre-ville (surtout le cas de Łódź ou de Cracovie). Les jeunes familles avaient tendance à être surreprésentées dans les nouveaux *osiedla*. Ainsi, selon le cycle de vie, l'auteur a identifié différents espaces au sein de la ville. Le premier regroupait les jeunes couples en cours d'installation et voulant fonder une famille, âgés de 25 à 34 ans<sup>143</sup>, souvent avec enfants (1). Ces ménages étaient composés de trois à quatre personnes. Il s'agissait des populations qui profitaient des meilleures conditions de logements, le plus souvent appartenant aux coopératives construites dans les années 1970 et 1980. Ensuite, un deuxième groupe était composé des familles en cours de stabilisation entre 35 et 64 ans, organisées en ménages de trois à quatre personnes avec des enfants de zéro à 14 ans habitant dans des logements jusque dans les années 1970 et dont l'attribution de logement avait été effectuée soit par les entreprises, soit par les pouvoirs publics d'attribution (2). Les personnes âgées de plus de 65 ans dont les ménages ne comptaient qu'une seule personne, voire deux, et habitant principalement dans les vieux appartements privés (3). Enfin, le dernier était composé de la population âgée entre 15 et 24 ans (surtout les étudiants) concentrée sur plusieurs espaces (4).

Par ailleurs, la dimension démographique combinée à la dimension migratoire ont également façonné l'espace urbain, même si l'importance de ce facteur était moins prononcée que celle des deux précédents. L'auteur présentait une forte corrélation entre la population de zéro à 14 ans ainsi que celle de 25 à 64 ans avec les variables décrivant l'état migratoire de la population, telles que ceux « nés dans le lieu actuel de résidence », ou encore des variables démographiques telles que le « pourcentage de femmes dans la population » ou encore « les femmes actives ». Par ailleurs, une forte relation a également été établie entre les personnes provenant des espaces ruraux et la population de 15 et 24 ans. Ce dernier groupe présentait en effet des conditions de vie plus difficiles que les populations nées dans les villes. Ce facteur était visible notamment à Rzeszów ou Opole, mais beaucoup moins apparent à Łódź ou Olsztyn. En périphérie, les nouveaux grands ensembles construits sont devenus des lieux de concentration des populations arrivant des campagnes. Il s'est ainsi créé, surtout au début de l'industrialisation, une

---

<sup>143</sup> Rappelons que l'étude a été réalisée en 1988 sur la base du recensement de 1978.

forte dichotomie entre les vieux espaces urbains dotés d'infrastructures et les nouveaux espaces urbains en périphérie en manquant cruellement.<sup>144</sup>

Enfin, le dernier facteur mis en évidence par l'auteur s'apparentait aux conditions d'habitation, telles que l'accessibilité aux équipements, la forme d'attribution du logement et l'âge du logement. Ce facteur n'était pas fondamental et n'arrivait qu'en dernière position expliquant les mécanismes de différenciation spatiale de cette période. Les villes dans lesquelles ce facteur a le plus d'importance étaient Łódź, Słupsk, Opole et Radom.

### 1.1.2. Les anciens facteurs de différenciation ont-ils vraiment disparu ?

A cette analyse, il est intéressant d'ajouter celle de J. Dangschat (1987) qui a étudié l'espace Varsovien sur la base du recensement de 1978, utilisant des indices de ségrégation et de dissimilarité (O. D. Duncan, B. Duncan, 1955a, 1955b) sur une maille délimitant 75 quartiers en utilisant les mêmes variables que G. Węclawowicz, à savoir : le niveau d'éducation, l'âge, le segment du secteur du logement (coopératives, entreprises, Etat), l'âge des logements, la taille de la famille, ainsi que l'équipement des logements. Les résultats de cette analyse corroboraient d'une part ceux de G. Węclawowicz notamment sur l'existence d'inégalités et de nouveaux critères ségrégatifs. Cependant, la singularité de son travail reposait sur l'insistance qu'il portait sur la présence d'une ségrégation beaucoup plus importante de ce que présageaient les travaux de G. Węclawowicz (Tableau 9).

**Tableau 9. Indices de ségrégation et de dissimilarité<sup>145</sup> selon le niveau d'étude à Varsovie en 1978**

	Indices de Ségrégation	Indices de dissimilarité		
		Moy.	Sec.	Prim.
Niveau d'étude supérieur (Sup.)	33	25	44	41
Niveau d'étude moyen (Moy.)	15	–	26	24
Niveau d'étude secondaire (Sec.)	23	–	–	14
Niveau primaire (Prim.)	22	–	–	–

*Source : J. Dangschat, 1987, p. 45*

Les individus ayant un niveau d'étude supérieur étaient, selon l'auteur beaucoup plus concentrés que le reste de la population (indice de 33), ce qui se ressentait également pour les deux niveaux d'étude inférieurs. Ainsi, de la même façon que dans les pays d'Europe de l'Ouest, on assistait à une concentration des classes supérieures dans certains espaces particuliers.

<sup>144</sup> I. Szelenyi (1983) résume bien ce phénomène : « Parmi les individus d'une même catégorie sociale, il y avait les plus âgés qui avaient un logement, et les plus jeunes qui n'en avaient pas encore; il y avait ceux qui vivaient dans la ville originellement qui disposaient d'un logement et les nouveaux immigrés qui n'en avaient pas » ("Among people within similar social categories there were the elderly who had homes, and the young who did not have them yet; there were the original urban residents with homes and the newer immigrants without them")

<sup>145</sup> Explication de la méthode de calcul dans le chapitre suivant.

L'indice de dissimilarité était également fort entre le niveau d'éducation supérieur et les autres groupes, surtout avec les deux catégories les plus basses (dépassant 40). Par ailleurs, il existait selon l'auteur une corrélation négative en 1978 entre les résidences selon le segment du parc de logement, c'est-à-dire entre les coopératives d'une part et le logement privé et social d'autre part, le plus important étant celui entre les logements coopératifs et les logements communaux (qui est de - 0,7). En outre, la taille du logement avait son importance, car là où se trouvaient les personnes ayant un haut niveau d'études, étaient également représentés les lieux où se situaient les plus grands appartements. Ainsi, le centre-ville accueillait principalement des personnes ayant un niveau social supérieur et disposait de plus grands appartements, alors qu'en périphérie l'on retrouvait les individus ayant un niveau social inférieur et les logements les moins équipés.

Par ailleurs, le même auteur complétait en 1987 cette analyse des dissimilarités en collaboration avec J. Blasius, en réalisant une analyse multicritère sur les mêmes variables préalablement citées, à l'échelle des mêmes 73 districts. Ils identifiaient alors quatre *clusters* différents. Le *cluster* I regroupait une majorité de logements privés, de logements construits durant l'entre-deux-guerres, de ménages de grande taille et d'individus dont le niveau d'éducation était soit basique, soit primaire. Le *cluster* II était composé d'une forte proportion de logements construits avant 1918, mais également de logements construits entre 1945 et 1970, de logements communaux et d'habitants ayant entre 50 et 64 ans. Ensuite, le *cluster* III se composait d'une forte proportion de population de classe supérieure et de personnes âgées de 40 à 45 ans. Enfin, le *cluster* IV regroupait une part importante de logements coopératifs construits dans les années 1970, de ménages de trois à six personnes, d'enfants et d'individus de 30 à 39 ans<sup>146</sup>. Cette étude a ensuite été enrichi d'une analyse tridimensionnelle qui confirmait l'hypothèse de l'auteur selon laquelle la ségrégation sociale était plus forte que ce qui n'y paraissait, concentrant une part importante des catégories supérieures dans le centre-ville et dans les logements les plus récents et les mieux dotés, similairement aux pays d'Europe de l'Ouest. Ainsi, selon l'auteur, même si les mécanismes avaient changé, le résultat dans l'espace restait approximativement le même.

Ces deux études démontraient en définitive que les différenciations sociales dans les espaces urbains polonais n'avaient pas disparu avec l'arrivée du régime socialiste. Cependant, elles ne reposaient pas tout à fait sur les mêmes principes. Comme le démontrait G. Węclawowicz, outre le statut socio-professionnel d'autres facteurs comme l'âge des habitants et du bâti expliquait les concentrations des populations, mais aussi le fait d'être un ancien habitant ou un nouvel arrivant. J. Dangschat a préféré souligner le statut socio-professionnel comme facteur expliquant les concentrations de populations précisant que celles-ci présentaient ainsi de grandes similitudes avec les pays d'Europe de l'Ouest. Néanmoins, l'analyse de J. Danschat mériterait d'être nuancée, car les indices de dissimilarité présentés, même s'ils étaient révélateurs de disparités sociales et spatiales existantes, restaient faibles en comparaison de ceux que peuvent

---

<sup>146</sup> Le cluster I regroupe seulement 8% des habitants donc il a peu d'importance. Les trois autres clusters ont plus de valeur, puisque le cluster II représente 36,1% de la population, le cluster III 29,9% et le cluster IV 25,1%



indiquer les villes d'Europe de l'Ouest<sup>147</sup>. L'espace des villes durant cette période était quelque peu paradoxal, car si d'une part il s'homogénéisait socialement à macro-échelle, les mécanismes de concentration sociale hérités des périodes précédentes étaient encore visibles et loin d'avoir disparus dans les années 1970. Par ailleurs, les analyses des deux auteurs n'ont pas été réalisées à la même échelle. Lorsque G. Węclawowicz s'appuyait sur une maille composée de 1255 districts (abaissé à 923 pour les calculs) par exemple pour Varsovie, J. Dangschat utilisait une maille composée seulement de 81 districts. Les résultats et l'interprétation de ces résultats ne pouvaient être que différents. A cet égard, deux visions spatiales se sont alors confrontées. Toutes les deux avaient en revanche tendance à nuancer l'idée d'un espace entièrement homogénéisé.

## **1.2. Spatialité de la division sociale urbaine : entre sectorisation, « mosaïque » et homogénéité**

Tous les auteurs travaillant sur ces espaces se sont accordés sur l'apparition d'une relative homogénéisation générale de l'espace car les limites sont moins flagrantes entre les quartiers différenciés d'avant guerre (notamment R. A. French, F.E.I. Hamilton, 1979, G. Węclawowicz, 1979, 1988, I. Szelenyi, 1983). Les concentrations des individus ayant un niveau d'étude supérieur devenaient de fait moins importantes et se fragilisaient. A cet égard, les modèles de différenciations sociales des villes socialistes étaient différents de ceux d'Europe de l'Ouest.

G. Węclawowicz (1988) a proposé de qualifier ces espaces de mosaïque urbaine<sup>148</sup>, dans le sens où les disparités sociales ne sont pas visibles à macro-échelle par secteurs, mais bien à une échelle plus fine et plus diluée, notamment à celle des résidences communautaires (*osiedla*). Il a pu se constituer dans de nombreux îlots des scissions entre des immeubles très proches, en terme de distance ou d'aspect, dont le système de distribution a pu être totalement différent, et finalement ce sont sur de petits détails que s'est créée la différence : le calme alentour, la propreté des locaux, la rénovation et le rafraîchissement des cages d'escaliers, etc. (L. Coudroy de Lille, 1995). Ainsi, on peut citer l'exemple d'un immeuble construit dans les années 1920 à Varsovie (Figure 20). Cet immeuble situé dans le quartier d'Ochota a été construit en copropriété par des ingénieurs polonais, qui après l'indépendance de la Pologne ont décidé de revenir dans la capitale alors qu'ils vivaient jusqu'ici en Russie<sup>149</sup>. Afin de se préserver de la Seconde Guerre mondiale, toutes les familles ont quitté leurs logements se dispersant aux quatre coins de l'Europe. En revenant de leurs exodes, les logements avaient été attribués aux familles qui ne disposaient pas de logements durant cette période. A ce moment, des tractations ont été effectuées avec les

---

<sup>147</sup> Nous pensons notamment aux travaux de J. Brun et Y. Chauvire, 1983 pour Paris ; de G. Guermond et G. Lajoie, 1999 ; ou encore de P. Petsimeris pour Londres (1995) ou pour les villes de Turin – Milan – Gênes en 1998

<sup>148</sup> Selon l'auteur, ce phénomène est beaucoup plus visible au niveau des grandes villes. Les villes moyennes, quant à elles, se présentent encore à la fin des années 1980 comme espace sectorisé car elles ont moins souffert des dommages de la Seconde Guerre mondiale.

<sup>149</sup> Histoire relatée lors d'un entretien avec Lydia, Professeur en linguistique à l'Université de Varsovie (réalisé en 2011). La réalité des propos n'est pas vérifiable et ne tient qu'à la parole de l'interrogé.

autorités, et les familles ont pu récupérer la moitié de l'immeuble<sup>150</sup> (Figure 20, Dessin 3). Ainsi, une moitié était sous le régime coopératif (anciens propriétaires) et l'autre moitié appartenait dorénavant à l'Etat, occupée par ce que les premiers appelaient le « prolétariat ». Dès lors, une situation bien particulière s'est mise en place afin que les classes supérieures ne côtoient pas *de trop près* les autres locataires : l'entrée de l'immeuble communal a été déplacée de l'autre côté du bâtiment et un mur aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur a été érigé. Lors des allègements des droits de propriétés dans les années 1980, certaines familles ont récupéré une partie de leurs biens. Il était alors possible d'acheter un appartement si l'on trouvait un endroit où installer le ménage que l'on expulsait. En l'occurrence, dans la situation de notre interviewée, le logement était occupé par deux femmes âgées. Avec son conjoint, elle a d'abord acheté le logement et aux décès de ces dernières s'y est installée.

Cet exemple un peu particulier du mur dans la cour intérieure permet de déceler un processus d'enfermement qui allait à l'encontre de l'idéologie socialiste. La classe supérieure s'était effectivement servie de tous les moyens dont elle disposait afin de s'isoler des catégories défavorisées : ici ce fut le mur et le déplacement de l'entrée qui ont marqué la distinction. Par ce biais, la fragmentation sociale de l'espace urbain polonais était alors tout à fait spécifique et complexe, et l'application de l'idéologie socialiste n'était pas la seule clé de lecture. Le jeu d'échelle qui s'y est façonné était de ce fait intéressant : alors qu'à l'échelle des quartiers, les concentrations des classes supérieures étaient encore visibles dans les quartiers anciennement favorisés, à échelle plus fine ces espaces présentaient une structure en mosaïque qui n'insinuait pas que les effets d'exclusion n'existaient pas. Bien au contraire, la rue, l'*osiedle*, l'immeuble, voire la cage d'escalier pouvaient être des localisations très discriminantes, créant des relations conflictuelles entre les individus, où les rapports de force dominants-dominés existaient.

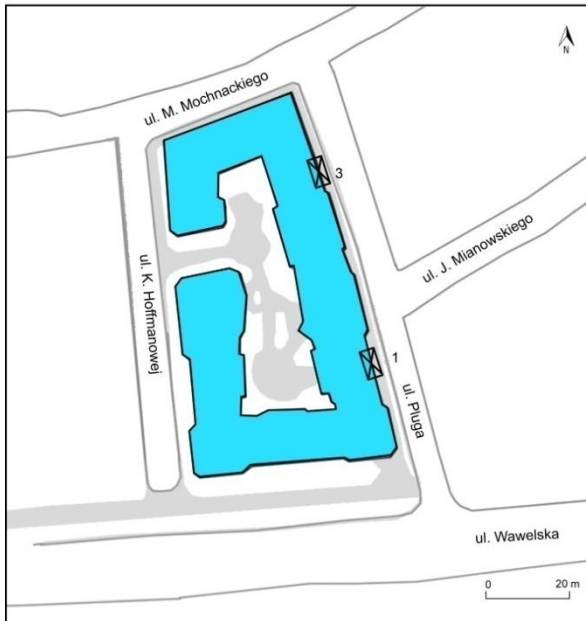
En contraste, certains auteurs ont interprété les résultats d'une manière différente. C'est le cas notamment de J. Dangschat (1987) qui de son côté a opté pour un espace concentrique-sectorisé, très proche des anciens modèles et surtout de ceux d'Europe occidentale. Selon l'auteur, les disparités sectorielles d'avant guerre étaient toujours visibles et le statut socio-professionnel expliquait à lui seul ces différenciations spatiales, l'âge des habitants et du bâti ne jouant que des rôles mineurs. Il est vrai que la structure d'avant-guerre pouvait se lire en filigrane dans l'espace notamment en concernant les anciens quartiers prestigieux. Cette situation a engendré une inertie du marché de l'immobilier à cause notamment de la pénurie de logements (Chapitre 1). De fait, les mobilités résidentielles étaient très restreintes. Ainsi, le modèle d'avant-guerre était voué à disparaître, bien que certains individus cherchaient à rester dans ces espaces prolongeant tant bien que mal la survivance de ces concentrations.

---

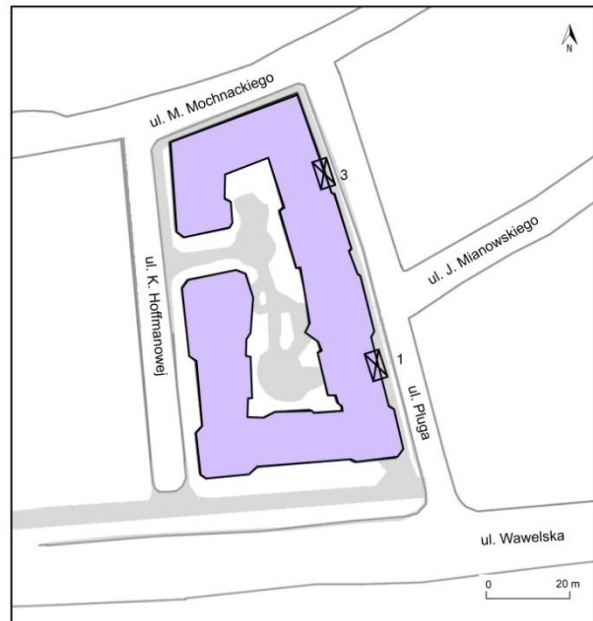
<sup>150</sup> Il est à noter que cette situation n'est pas typique. Ces tractations « réussies » présagent d'une manière ou d'une autre d'un réseau social favorable en haute instance.

**Figure 20. La mosaïque urbaine : exemple de séparation d'un même immeuble**

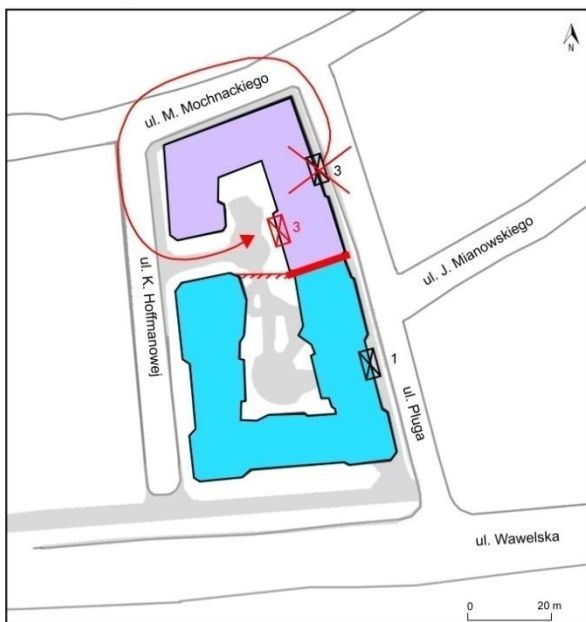
1) Situation avant 1945



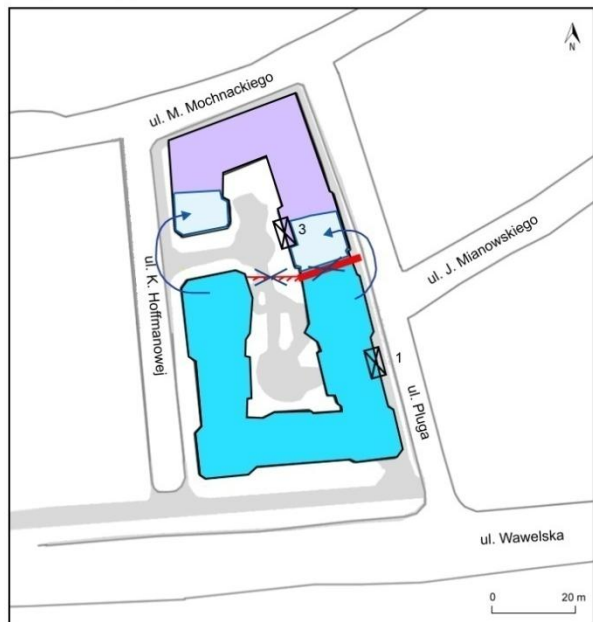
2) Situation en 1945-46



3) Situation au retour des familles



4) Réappropriation durant les années 1980



1 Entrée d'immeuble

Rues piétonnes

Classes supérieures

Prolétaires\*

Changements survenus durant l'époque socialiste

Déplacement de l'entrée

Séparation ; Mur érigé

Rachats de logements

Dynamiques de réappropriation

Disparition des barrières

\*Cette dénomination est celle utilisée par la personne interrogée.

Auteur: Caroline Bouloc, 2012

Source : Entretien avec Lydia, Professeur en linguistique, 2011

## **2. Mécanismes et stratégies de distanciation sociale des élites dans les villes**

Ces configurations sociales visibles à macro-échelle sont le résultat de mécanismes particuliers que le système socialiste a engendré et des stratégies employées par les classes supérieures pour sauvegarder les structures passées. Ces différents processus sont des initiatives individuelles, qui étaient cependant fondées sur une symbolique commune d'opposition à des décisions qui idéologiquement étaient contraire à leurs valeurs. Ainsi, les élites ont usé de stratégies différentes (produites socialement, pas toujours conscientes) afin de rester dans de beaux quartiers ou dans un voisinage plus proche d'elles socialement.

### **2.1. De la prise de contrôle du système d'attribution de logements par les plus privilégiés**

Le système socialiste en lui même n'était pas totalement égalitaire, car il se voulait construit sur un modèle méritocratique dont la propagande stakhanoviste était le meilleur exemple. Le plus méritant des citoyens était récompensé par de nombreux privilèges. Les « bons travailleurs » étaient doublement récompensés : ils recevaient un meilleur salaire et on leur attribuait de meilleurs logements (D. M. Smith, 1996). Une partie des élites avait ainsi plus de chance d'accéder à un logement plus grand et mieux localisé parce qu'ayant un niveau d'étude élevé ; leur connaissance étaient utile au développement productif du pays. Ceci concernait principalement les professions techniques comme les ingénieurs ou certains économistes. Les politiques, au cœur du système de décision d'attribution, avaient également un avantage non négligeable dans l'acquisition d'un logement confortable, devenant les plus privilégiés durant la période.

Par ce biais, l'acquisition d'un logement, était devenue une distinction à part entière dans la hiérarchie sociale (I. Szelenyi, 1983). Plus le logement était bien localisé (dans un *osiedle* construit à l'écart, attribué à un secteur particulier d'activité), spacieux, fabriqué avec de meilleurs matériaux et attribué rapidement, plus la position de l'individu dans la hiérarchie sociale était élevée. Cette position était d'autant plus marqué que l'individu pouvait en faire bénéficier des personnes de son entourage (famille, amis, connaissances).

Aussi, la localisation à macro-échelle n'avait plus fondamentalement d'importance dans le processus de distinction (G. Węclawowicz, 1988), mais bien la taille du logement qui laissait présager d'un réseau socio-politique bien établi, ainsi que la qualité de l'ameublement de l'intérieur (D. M. Smith, 1996) – principe même du « bon goût » selon Bourdieu (1979) – qui établissait leur catégorie sociale et distinguait les individus entre eux. En outre, être membre du Parti donnait la possibilité à un bon nombre de Polonais d'accéder à certains postes et à certains privilèges qu'il n'était pas possible d'acquérir autrement. Bien entendu, cela ne leur garantissait pas cette acquisition, mais contribuait à l'ascension sociale et économique d'un individu.

Seulement dans de rares cas, lorsque l'individu était extrêmement spécialisé et utile économiquement, la carte du Parti n'était pas une condition. Ce processus a provoqué une attribution de logements à deux vitesses : ceux qui avaient des privilèges de par leurs fonctions ou comme « bons travailleurs » (finalement peu nombreux) et la masse de la société qui devait passer par les systèmes d'attribution. Par exemple, selon E. Hamilton en Russie, les individus qui disposaient d'un meilleur lieu d'habitation étaient ceux qui possédaient finalement les plus hauts revenus soit selon certaines études 688 personnes privilégiées à Moscou. En Pologne, les mêmes processus produisaient les mêmes effets.

Le système d'attribution des logements en lui-même créait de fortes inégalités entre les individus par sa structure dans les trois secteurs possibles d'attribution : la coopérative, l'entreprise (ou institution) et l'Etat<sup>151</sup>. La coopérative, par définition, demandait une contribution monétaire pour la construction des immeubles. Seuls les individus ayant les moyens de fournir ces sommes pouvaient accéder à un logement. Les coopératives (surtout dans les années 1960) prenaient également en considération dans la construction l'esthétisme, ce qui n'était pas le cas des logements d'Etat (J. Musil, 1987). Ensuite, une attribution par l'entreprise d'Etat (ou l'institution) dans laquelle l'individu travaillait était possible. Les entreprises (ou institutions) sélectionnaient de leur côté les meilleurs travailleurs et leur octroyaient les meilleurs logements. Certaines entreprises offraient un appartement en échange d'une promesse de rester au poste concerné (M. Ciechocinska, 1987). Ainsi, les cols-blancs avaient plus de chance d'accéder à un logement de bonne qualité et bien localisé au détriment du petit personnel de l'entreprise (*Ibid.*, J. Danschat, 1987). Restaient les logements communaux qui accueillaient les plus défavorisés. Le secteur privé quant à lui ne représentait qu'une faible part du parc de logements.

Par ailleurs, c'est également l'état de pénurie de logements<sup>152</sup> qui a favorisé la recherche de stratégies diverses pour sortir des files d'attente plus rapidement. L'attribution de logements est devenue peu à peu matière à rivalité entre les membres des différents groupes sociaux (G. Węclawowicz, 1988). Plus les années ont passé, plus les inégalités en termes de logement ont été importantes (I. Szelenyi, 1987). Les populations ont ainsi développé des stratégies conscientes ou inconscientes pour accéder à un meilleur logement, car il devenait de plus en plus évident que l'accès rapide à un logement n'était plus fondé sur un principe méritocratique, mais reposait sur « une liste opaque de privilégiés »<sup>153</sup> (L. Coudroy de Lille, 2006, p. 256)

Ces privilégiés du régime recevaient ainsi extrêmement rapidement un logement par l'intermédiaire des réseaux qu'ils arrivaient à créer au sein du Parti. Alors que pour la majorité des habitants, il était presque impossible de recevoir un logement rapidement, après un mariage, à la naissance d'un enfant ou après un divorce, ces privilégiés recevaient un logement peu importe leur situation. Ceci a été souligné lors des entretiens :

---

<sup>151</sup> Pour plus de précisions sur le secteur immobilier durant cette période, aller voir Chapitre 1 (1.2.).

<sup>152</sup> Chapitre 1 (1.2.2.)

<sup>153</sup> M. Ciechocinska (1987) qualifiait cela en anglais de "fertile ground for profiteering, bribery and other abuses".

« J'ai déménagé pas très loin à Wola, j'ai enfin eu mon propre appartement. C'est grâce au vice-premier ministre Tejchma<sup>154</sup>. C'était une poule réservée aux artistes. J'avais quatre pièces, c'était un appartement très grand. [...] J'y ai habité jusqu'à mon divorce, soit six ans. Ensuite, j'ai emménagé dans un appartement qui était l'ancien appartement d'Andrzej Seweryn<sup>155</sup> et Krystyna Janda<sup>156</sup> que j'ai reçu après leur divorce. C'était à Ursynów, l'appartement faisait deux étages, c'était à peu près en 1981. C'était un grand appartement. Il s'agissait des plus grands appartements de Varsovie à l'époque. J'y suis resté deux ans. »<sup>157</sup>

*Grzegorz, prosateur polonais, scénariste et régisseur au cinéma et au théâtre.*

De la même manière, les appartements de *Marszałkowska Dzielnica Mieszkaniowa*, vitrines du socialisme, étaient réservés à l'élite politique car il s'agissait des logements les plus vastes, de bonne qualité architecturale et urbanistique, tout en étant situés en centre-ville (L. Coudroy de Lille, 2004). De plus, comme le rappelle l'auteure, ces logements comportaient parfois des chambres de domestiques, typique d'une forme d'élitisme. Les personnes les plus influentes et les plus riches, plus tard, pouvaient acheter un appartement ancien ou encore bâtir leurs propres maisons (M. Ciechocinska, 1987).

Enfin, les échanges d'appartements, loin de réguler les inégalités, avaient tendance à les accentuer, car ils étaient très rares et se faisaient majoritairement dans le cercle élargi de la famille et des amis plus ou moins proches, et très rarement par le moyen de petites annonces dans les gazettes locales ou encore au bureau d'affichage des coopératives ou des logements communaux. Ainsi, les échanges s'effectuaient principalement entre individus de mêmes classes sociales. Les personnes privilégiées ayant les meilleures relations, bénéficiaient de meilleures opportunités d'échanges que les autres, ce qui accentuait les inégalités (J. Hegedüs, 1987) et gardait la ségrégation sociale active (G. Enyedi, 1992).

C'est dans ce même sens qu'I. Szelenyi s'est appuyé sur la conception de *Housing classes*<sup>158</sup> que l'on pourrait traduire par « classes d'habitation », dont le concept de classe s'apparentait beaucoup plus à celui de la théorie wébérienne qu'à celle de K. Marx (G. Węclawowicz, 1988). Largement repris notamment par J. Dangschat et surtout par J. Hegedüs et I. Tosics, ce principe induisait le fait de hiérarchiser les individus selon leurs conditions de

<sup>154</sup> Vice-premier ministre du 29 mars 1972 au 8 février 1979.

<sup>155</sup> Andrzej Seweryna est comédien, naturalisé français, sociétaire de la Comédie-Française et professeur d'interprétation au Conservatoire nationale d'art dramatique en France aujourd'hui. Il bénéficie d'une grande renommée en Pologne.

<sup>156</sup> Comédienne et actrice polonaise.

<sup>157</sup> „Wyprowadziłem się na daleką Wolę, już miałem własne mieszkanie. To było załatwione przez Wicepremiera Tejchmę. To była takia pula dla artystów. To było 4-pokojowe duże mieszkanie. [...] Tam mieszkalem do rozwodu, czyli pewnie 6 lat. Potem się wyprowadziłem do takiego mieszkania, które też było mieszkaniem aktorów „po rozwodzie” (Andrzeja Seweryna i Krystyny Jandy), i do tego mieszkania się wprowadziłem. To było na Ursynowie, takie dwu-poziomowe mieszkanie, to był gdzieś 1981 rok. To było duże mieszkanie, 4-pokojowe na pewno. To było duże mieszkanie. To były takie największe mieszkania w Warszawie. Tam zostałem z 2 lata.

<sup>158</sup> Terme utilisé pour la première fois par J. A. Rex en 1968 (J. A. Rex, 1968, « The sociology of a zone of transition », [in :] R.E. Pahl (dir.), *Readings in urban sociology*, Pergamon press, Oxford). Le sens premier, appliqué à la société américaine, a été modifié et adapté à la situation des villes d'Europe centrale.

logement. « Les classes d'habitation désignent non seulement les différents types d'habitat, mais aussi les groupes sociaux leurs correspondants »<sup>159</sup> (J. Hegedüs et I. Tosics, 1983, p 468). Par ce biais, il n'y avait pas un seul marché immobilier avec un seul système d'attribution de logements, mais plusieurs systèmes d'attributions suivant la « classe d'habitation » à laquelle appartenait un individu. Ainsi, les coopératives accueillait sans nul doute, suivant J. Dangschat (1987), les catégories supérieures, alors que les logements communaux regroupaient principalement les individus les moins éduqués. Par ailleurs, les plus âgés et les moins éduqués vivaient dans de petits logements dans des immeubles plus anciens et moins bien équipés. Et l'inverse était visible, plus le logement était neuf, plus la population y était jeune et de statut social plus élevé. Ce système social, comme tout autre système wébérien, a eu tendance à faire perdurer les inégalités car une famille n'ayant pas de logement acceptable avait peu de chance de trouver une bonne place dans la hiérarchie sociale, ce qui engendrait le cercle vicieux de la condition sociale.

En résumé, les conditions pour accéder à un logement ont évolué et se sont adaptées à la nouvelle structure sociale polonaise. Elles étaient le résultat d'une lutte des classes où la concurrence était rude. Ainsi, pour recevoir un logement plus rapidement, il fallait répondre à un certain nombre de critères (G. Węclawowicz, 1988) : (1) la valeur sociale de la profession exercée résultante du marché de l'emploi (Les personnes ayant des qualifications professionnelles pour un métier très demandé dont la ville avait besoin pour son développement, recevaient facilement un logement), (2) la position dans la hiérarchie politico-économique et dans l'administration de la ville, ainsi que l'information informelle que l'on pouvait recevoir par ce système, (3) les conditions de logements actuelles et la taille de la famille, (4) la position matérielle et (5) le temps habité dans la ville ainsi que le temps d'attente pour un appartement .

Le système socialiste a reproduit des inégalités sociales du fait de sa structure économique et de ses mécanismes de redistribution (D. M. Smith, 1989). En voulant créer une société égalitaire fondée sur la « méritocratie », les pouvoirs publics ont mis en place des inégalités horizontales (selon les secteurs d'activités), privilégiant certains individus surtout par l'intermédiaire des logements attribués. Très vite, comme l'a souligné I. Szelenyi (1983), ces inégalités horizontales se sont transformées en inégalités verticales : « Certaines familles étaient plus aptes à exercer des pressions sur les autorités de distribution. Ces autorités travaillaient dans une atmosphère dans laquelle elles-mêmes et les autres – technocrates et élites intellectuelles – entraient en compétition pour une position dans la nouvelle hiérarchie du pouvoir, des revenus et du prestige »<sup>160</sup> (p. 84). Le système économique socialiste, en essayant d'atténuer les disparités, en a créé de nouvelles reposant sur de nouveaux mécanismes.

---

<sup>159</sup> "Housing classes designate not only different types of housing, but also the social groups corresponding to them"

<sup>160</sup> "Some families are better able than others to exert pressure on the distributing authorities. The distributing authorities work in an atmosphere in which they and others – technocrats, intellectual élites – are developing and competing for position in a new ruling hierarchy of power, income, and prestige"

## 2.2. Persistance symbolique des élites dans les quartiers prestigieux d'avant-guerre

Le poids de l'identification des espaces issus de la ségrégation d'avant-guerre n'est pas non plus à négliger. Un nombre important d'individus était resté dans les espaces qui préalablement étaient des lieux prestigieux. Ce fût le cas par exemple du quartier Żoliborz à Varsovie (dont le nom provient du français « Joli Bord ») ayant accueilli durant les années 1920 et 1930 les classes supérieures, qui y ont construit de belles villas. De cette manière, les appellations des quartiers sont restées intactes mêmes après 1945 : Żoliborz Oficerski (Żoliborz des officiers), Żoliborz Dziennikarski (Żoliborz des journalistes) et Żoliborz Urzędniczy (Żoliborz des hauts fonctionnaires). Ainsi, d'une part, certains individus, selon leurs relations au sein du Parti, ont réussi à sauvegarder leur appartement ou une partie de la maison dans laquelle leurs familles habitaient avant la guerre<sup>161</sup>. D'autre part, de nombreux individus issus de la classe supérieure et surtout habitant préalablement ces quartiers ont eu tendance à demander un logement coopératif dans ce même quartier, et ont également tout tenté pour revenir dans ces espaces.

Les mêmes processus étaient visibles à Varsovie dans les quartiers de Mokotów, Saska Kępa ou encore Ochota, surtout pour les générations qui se mettaient en ménage dans les années 1960-70. Peu après, les coopératives construisaient plus rarement dans ces quartiers et les nouvelles générations ont été de plus en plus excentrées dans les quartiers périphériques. A Varsovie, ce fût dans un premier temps, de Żoliborz, vers Bielany, de Mokotów vers Ursynów (plus grande réserve de l'intelligentsia des années 1970-1980), et dans une moindre mesure de Saska Kępa vers Gocław dans les années 1980. Certains ont également repoussé leur départ du logement parental afin de rester dans leur quartier avant de finalement déménager :

« Nous avons habité, mon mari et moi, très longtemps chez mes parents, car je ne voulais pas partir de mon milieu local. En fait, pour moi Saska Kępa était extrêmement importante. [...] Nous étions une famille reconnue à Saska Kępa. Il m'a été très difficile de déménager, après notre mariage nous n'avons pas loué d'appartement en attendant une attribution de logement, mais nous habitons avec mes parents. Ensuite, nous avons reçu un appartement à Ursynów. On nous a attribué cet appartement, car mon mari était le co-architecte de tout le projet de construction à Ursynów. Le fait d'habiter dans un immeuble assez loin du centre, je n'arrivais pas à me le

---

<sup>161</sup> Il est à noter que ce n'est pas toujours le cas : certaines familles de naissance aristocratique ou issues de l'intelligentsia ont eu tendance, tout juste après la guerre, à investir les anciennes maisons et appartements bourgeois pour garder leurs positions sociales, alors que leurs propres appartements ou maisons avaient été détruites durant la guerre. Ces situations ont donné lieu après 1989 dans certains cas, aux retours des anciens propriétaires et à l'expropriation de certains locataires, de façon plus ou moins douce.



représenter, c'est pourquoi pendant un an, l'appartement est resté vide. C'est seulement lorsque ma fille est née que nous avons enfin emménagé, car nous ne pouvions plus faire autrement. »<sup>162</sup>

*Marianna, Archéologue au Musée d'Archéologie de Varsovie*

A Cracovie, ce sont surtout les quartiers à l'ouest du centre-ville dont l'identité intellectuelle est restée très prégnante. Puis peu à peu les nouvelles constructions de plus haut standing se sont disséminées en périphérie du centre-ville, mais toujours situées majoritairement sur son aile ouest. En outre, à Łódź, la rue Piotrkowska fut un pôle très attractif qui regroupait en majorité l'élite intellectuelle de la ville, surtout en raison de la proximité avec l'Université.

Les individus n'avaient pas la liberté de choisir le logement qui leur était attribué. Cependant, ceux qui le recevaient par la coopérative avaient la possibilité de choisir la coopérative où ils voulaient s'inscrire. Ainsi, ce processus faisait partie intégrante des stratégies de localisation des individus. De ce fait, l'intelligentsia, cherchait principalement les coopératives construisant dans les quartiers les plus favorisés ; ce fut le cas par exemple à Żoliborz ou à Mokotów pour Varsovie. Vers la fin des années 1970 et les années 1980, la pénurie devenant de plus en plus importante, cette stratégie fonctionnait moins dans ces quartiers anciennement prestigieux, car les coopératives y construisaient peu et la majorité des logements était construite à Ursynów ; c'est aussi une des raisons pour lesquelles l'intelligentsia a dû se rabattre sur cet espace.

Les mécanismes anciens et la volonté de se distinguer des autres existaient toujours à cette période, seules les stratégies étaient quelque peu différentes afin de s'adapter aux nouvelles règles: « Les individus construisaient des mécanismes cachés pour défendre leurs intérêts et pour promouvoir des processus sociaux urbains en opposition avec les politiques officielles. L'urbanisation privée refusait les valeurs dictées par l'urbanisation socialiste et essayait de continuer les valeurs bourgeoises traditionnelles. Les citoyens n'acceptaient pas l'égalitarisme ; ils essayaient de le manifester en améliorant leur statut social en changeant de résidence »<sup>163</sup> (G. Enyedi, 1992, p 878).

La société s'est fortement opposée au nouveau régime sans pour autant revêtir un principe idéologique. En effet, les valeurs et les traditions de la culture européenne se sont profondément ancrées dans l'espace urbain, à tel point que les années de socialisme n'ont pas réussies à enrayer ces anciens processus (G. Enyedi, 1998). Ces derniers ont été atténués mais n'ont pas disparu. Les mêmes quartiers prestigieux du début du XX<sup>e</sup> siècle étaient toujours réputés durant le socialisme.

---

<sup>162</sup> „Bardzo długo mieszkaliśmy – mój mąż i ja – u moich rodziców, ponieważ ja nie chciałam wyprowadzić się z mojego lokalnego środowiska. To znaczy dla mnie ta Saska Kępa, to była bardzo ważna sprawa [...] Byliśmy taką znaną rodziną na Saskiej Kępie. Było bardzo trudno się wyprowadzić, po ślubie nie wynajmowaliśmy mieszkania, tylko mieszkaliśmy z rodzicami. Potem dostaliśmy mieszkanie na Ursynowie. Dostaliśmy to mieszkanie w związku z zawodem mojego męża, który był architektem, współprojektantem Ursynowa. Mieszkanie w bloku, daleko, nie wyobrażałam sobie czegoś takiego, więc myśmy rok w nim nie mieszkali, ono stało puste. Kiedy córka się urodziła to wtedy się przenieśliśmy, bo już inaczej nie było możliwe.”

<sup>163</sup> « Individuals built up hidden mechanisms for defending their interests and for promoting urban social processes opposing official policies. *Private urbanization* refused the values dictated by “socialist” urbanization and tried to continue traditional burghers’ values. Citizens did not accept egalitarianism; they intended to demonstrate the improvement of their social status by changing residence”

Les différentes études sur les perceptions telles que celle de M. Bartnicka (1987 ; 1989) prouvent à quel point l'image d'un quartier peut être pérenne même durant le socialisme (voir Chapitre 8).

Néanmoins, les mécanismes de différenciation sociale et les stratégies de regroupement des élites étaient quelque peu différents d'une ville à l'autre. Chacune a en effet eu sa propre évolution dans le temps et a été confrontée à des problématiques diverses durant cette période, assimilant ces changements de manières différentes.

### 3. Les différentes dynamiques spatiales des élites selon les villes

Malgré une volonté d'homogénéisation de la société, force était de constater que les villes polonaises étaient devenues durant les années 1970 et 1980 de plus en plus « élitistes » du fait d'une augmentation de la part des diplômés en général dans la société et surtout dans les villes (Tableau 10) (G. Węclawowicz, 1988). Dans les trois villes étudiées, leur nombre a augmenté de façon importante, beaucoup plus vite que celui de la population totale, notamment à Łódź. Ainsi, leur part dans ces villes s'est accentuée, le plus fort taux se situant sans grand étonnement dans la capitale où presque 20% de la population est dotée d'un diplôme du supérieur (G. Węclawowicz, 2007).

**Tableau 10. Population ayant un niveau supérieur d'éducation dans les trois villes en 1978 et 1988**

	1978	1988	Taux de croissance de la classe sup.	Taux de croissance de la population totale
<b>Varsovie</b>	202 065	259 587	29%	3%
<i>Part dans la population totale</i>	16%	19%		
<b>Cracovie</b>	71 124	94 185	32%	5%
<i>Part dans la population totale</i>	13%	16%		
<b>Łódź</b>	52 227	71 661	37%	0,3%
<i>Part dans la population totale</i>	8%	10%		

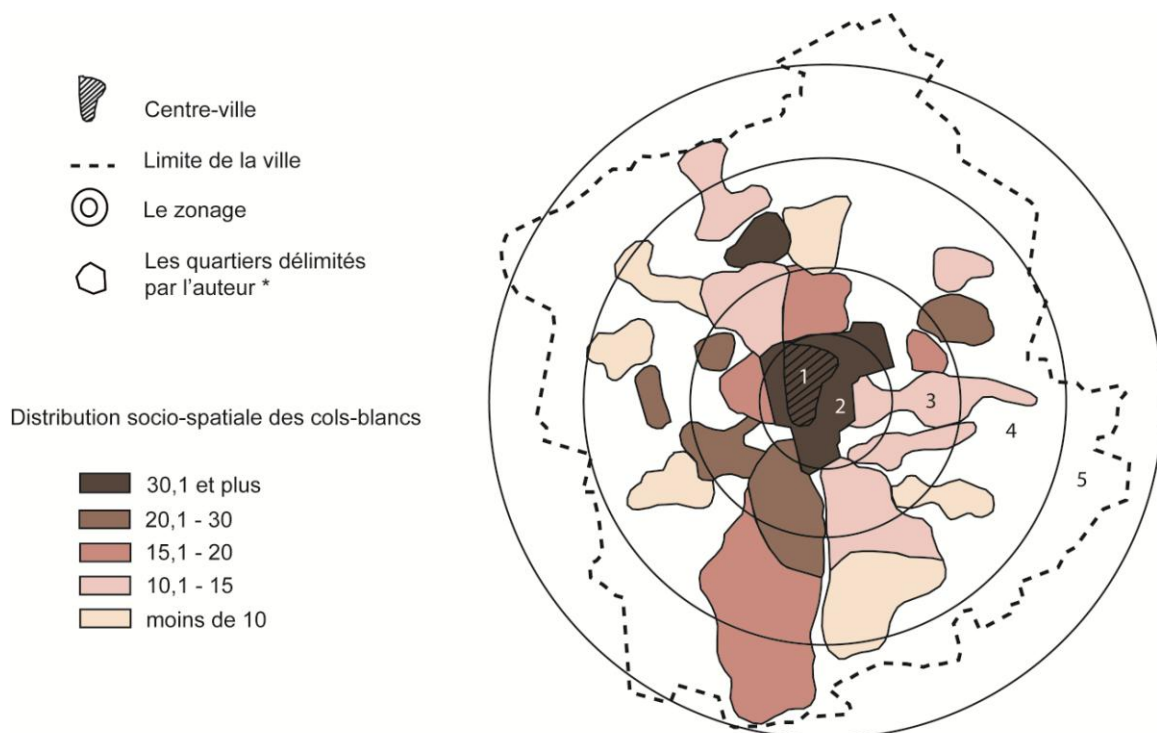
Source : Recensements 1978 et 1988, GUS.

Malgré cette augmentation générale des diplômés du supérieur dans les espaces urbains polonais, les structures internes de chaque ville étaient spécifiques à leur histoire et à la classe supérieure qui y résidait. Ainsi, Łódź se caractérisait par une nouvelle élite dont les stratégies d'implantation s'accordaient avec les nouvelles lois d'attribution, Varsovie se remettait difficilement des destructions de la Seconde Guerre mondiale et Cracovie cherchait à préserver son atmosphère d'avant guerre.

### 3.1. Łódź : une nouvelle élite intellectuelle

La ville de Łódź a été beaucoup moins touchée par la guerre que certaines villes polonaises et ses limites se sont agrandies dès 1946 afin d'incorporer les espaces alentours où les constructions urbaines s'étaient étalées passant de 59 km<sup>2</sup> à 212 km<sup>2</sup> (S. Liszewski, 1999). La ville s'est alors développée de façon assez dynamique dès les années 1950 (S. Marcinczak, 2009). Durant ces mêmes années, la structure socio-spatiale ressemblait encore à celle d'avant guerre, avec un centre-ville regroupant les individus les plus aisés en y ajoutant une partie des *osiedla* à Bałuty (Julianów) et Polesie (Ubardzy), les nouveaux bâtiments construits tout juste après la guerre sur l'ancien ghetto et les terrains au nord, ainsi que Stare Miasto qui regroupe les milieux les plus pauvres de la ville (W. Piotrowski, 1966). En 1959, la ville présentait ainsi une structure socio-urbaine concentrique que W. Piotrowski a résumée en cinq zones (Carte 13): le noyau central (1), le centre-ville (2), la périphérie du centre-ville (3), les grands ensembles d'habitation (4) et ce qu'il qualifie de société locale satellitaire (5).

**Carte 13. Zonage et distribution socio-spatiale des cols-blancs en 1957 à Łódź**



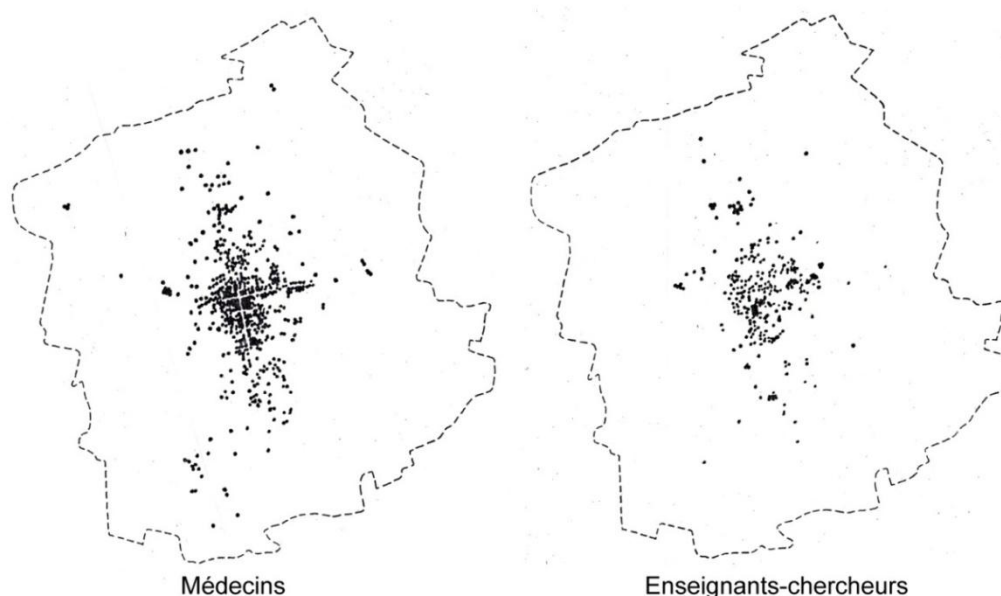
\* L'auteur a défini ces quartiers en se fondant sur le nom du quartier que les habitants considéraient habiter et suivant le nom des rues alentours qu'ils définissaient comme "étrangères" au quartier préalablement cité.

Source: W. Piotrowski, 1966, p. 91 et p. 157

Le noyau central présentait encore un caractère d'avant-guerre où les constructions n'étaient pas très hautes et où la densité restait élevée. Le centre-ville élargi était la zone qui concentrait le plus de cols-blancs, surtout des fonctionnaires des universités qui vivaient dans des immeubles au standing plus important qu'ailleurs dans la ville, construits pour la bourgeoisie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Cependant, les anciens bâtiments, trop grands, trop luxueux et surtout trop ostentatoires pour accueillir qui que ce soit durant cette période, ont été

transformés et convertis en bâtiments publics pour leur grande majorité après la guerre (S. Liszewski, 1999). Cet espace est également le lieu où se concentraient les plus défavorisés dans des enclaves spécifiques (dans le bâti d'avant-guerre non bourgeois) qui se dégradait. La zone péricentrale (3) était de loin la plus dynamique à cette période même si elle gardait en partie un caractère d'avant-guerre. Ainsi, on y retrouvait la construction de nouveaux *osiedla* parsemés qui créaient une fragmentation sociale de cette zone en mosaïque renforcée par les nouvelles fonctions industrielles qui s'y installaient (G. Węclawowicz, 1988 ; W. Piotrowski, 1966). Les zones des grands ensembles (4) et les sociétés locales satellitaires (5) se caractérisaient par une densité faible et peu de catégories défavorisées, bien que les cols-blancs n'y étaient que très faiblement représentés, hormis dans les nouveaux *osiedla* récemment construits durant cette période. Les constructions urbaines y étaient généralement basses et on y retrouvait encore des terrains agricoles (W. Piotrowski, 1966).

**Carte 14. Lieux de résidence des élites selon la profession à Łódź en 1959**



*Source : W. Piotrowski, 1966*

Par ailleurs, la ville attirait de plus en plus de classes supérieures (S. Marcinczak, 2009), du fait d'une part de ses nouvelles fonctions administratives et industrielles, mais aussi par la création dès 1945 de l'Université de Łódź qui regroupait treize départements, aussi bien dans les sciences dures qu'en sciences sociales et humaines. Celle-ci a permis d'importantes arrivées d'intellectuels de toute la Pologne. Néanmoins, leur nombre dans la ville a subi une évolution fragile durant toute la période. Cette particularité marquera définitivement l'espace urbain, car à l'inverse de l'élite intellectuelle de Varsovie ou de Cracovie, ces nouveaux arrivants dans la ville n'étaient pas ancrés dans un espace particulier et aucune tradition spatiale n'a eu d'impact sur leur imaginaire collectif. Dans un premier temps, les autorités ont attribué certains logements du centre-ville aux professeurs qui étaient généralement de bon standing de l'entre-deux-guerres comme les rues Brzeźna, Piotrkowska, le 52 allée Kościuszki, ou le 75b rue Narutowicza et le 30

rue Kamiński (S. Liszewski, 1999). Les logements en général étaient situés assez près des lieux universitaires, surtout en centre-ville entre le campus de l'École polytechnique et les structures de l'Université de Łódź, plus tard, près de l'Académie Médicale. Ce petit quartier, que W. Piotrkowski (1966) a qualifié de « cité de l'intelligentsia » (pl. : *miasteczko inteligenckie*), est ainsi devenu le noyau spatial de l'élite intellectuelle polonaise jusque dans les années 1960. Les premières constructions de grands ensembles ont jouxté de très près les anciennes constructions du XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècles. Les médecins ainsi que les enseignants-chercheurs habitaient principalement autour de la rue Piortkowska (qui se dessinait extrêmement bien par le semi-depoints du nord au sud) et aux alentours (Carte 14). Dans le centre, un habitant sur 700 était employé de l'Université de Łódź, alors que dans les autres quartiers ils représentaient seulement un pour 5100 habitants.

**Tableau 11. Distribution du lieu d'habitation des enseignants-chercheurs de l'Université de Łódź selon les quartiers administratifs de la ville (en pourcentage)**

Quartiers	Années		
	1975	1989	1996
Baluty	32	31	35
Górna	12	12	14
Polesie	15	21	19
Śródmieście (Centre)	36	25	19
Widzew	5	11	12

Source : S. Liszewski, 1999, tableau p. 14, Recensement des fonctionnaires de l'Université, de l'École Polytechnique et de l'Académie Médicale de Łódź.

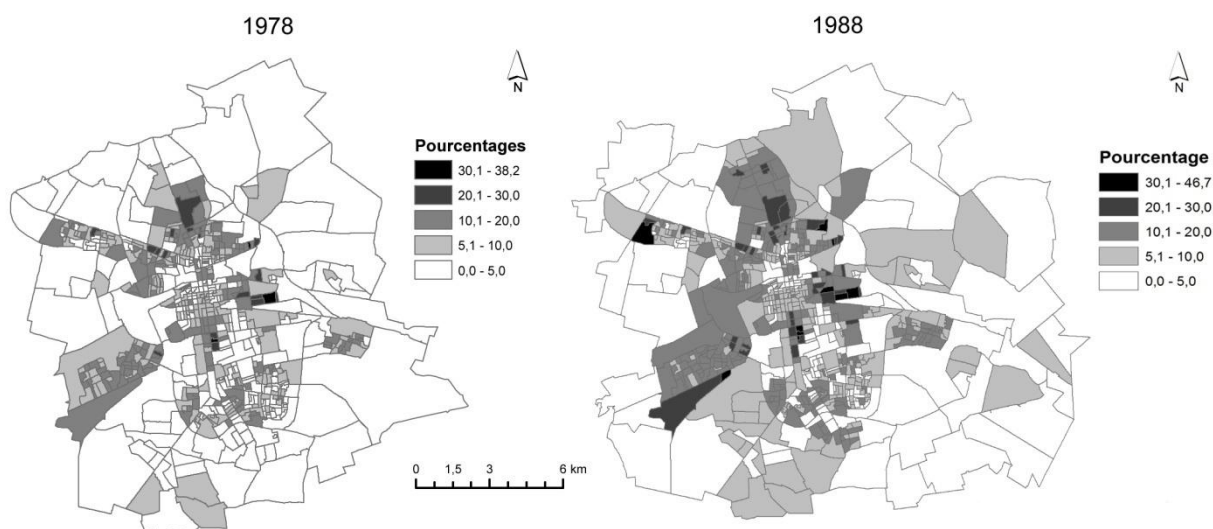
Dès 1960, les constructions urbaines ont surtout concerné les zones péricentrales, c'est-à-dire les terrains qui se situaient encore à la limite de la ville en 1939, ceci afin de réduire les coûts de destruction (W. Piotrowski, 1966). La majorité de ces logements neufs ont ainsi été attribués aux intellectuels (professeurs, médecins, ingénieurs) qui étaient d'autant plus privilégiés qu'il n'existait pas d'autres constructions à cette époque. Ce phénomène contribua à la déconcentration des diplômés du supérieur du centre-ville. En 1975, la concentration était encore très marquée puisque 36% d'entre eux vivaient en centre-ville. Bałuty, le deuxième quartier dont l'importance était en nette ascension durant ces années, car il regroupait dès 1975, 32% des diplômés. C'est en effet dans ce quartier que de nouveaux *osiedla* ont été construits notamment par exemple celui rue Marysińska où vivaient quelques dizaines de doctorants et de docteurs en 1975. Sur ces deux quartiers administratifs habitaient 70% des enseignants-chercheurs. La déconcentration était visible non seulement dans ce quartier mais également dans les autres. Cela a concerné principalement les *osiedla* suivants : Bałuty (même nom que le quartier), Obywatelska, Wierzbowa, Narutowicza-Kopcińskiego, Zielona-1 Maja-Obrońców Stalingradu, Koziny-Zachod, Doly, Żubardz-Południe, Nowe Rokicie, Kurak, Jaracza, Przybyszewskiego-Łęczycka (*Ibid.*<sup>164</sup>)

<sup>164</sup> L'auteur cite ici S. Kaczmarek, 1996, *Struktura przestrzenna warunków zamieszkania w Łodzi*, „Szlakami Nauki”, nr 23, ŁTN, Łódź. [La structure spatiale des conditions de logements à Łódź « sur les traces de la Recherche »]

ou encore les *osiedla* Maðralin I et Maðralin II dans lesquels vivaient plus de 70 individus enseignants – chercheurs à l’Université ou de l’Ecole Polytechnique (S. Liszewski, 1999).

Par cette déconcentration, qui a caractérisée la répartition des cols-blancs de la ville, la concentration des classes supérieures a pris la forme d’un anneau sectorisé autour du centre-ville (J. Dzieciuchowicz, 1980). Comme dans les autres villes polonaises, la mise en place de l’équité en termes de logement a quelque peu érodé le modèle de répartition par quartiers (en secteur), conduisant à une mosaïque urbaine (G. Węclawowicz, 1988). Aussi, la dimension socio-professionnelle était le facteur le plus important pour expliquer la localisation des Lodziens.

**Carte 15. Répartition des individus ayant un niveau d’éducation supérieure à Łódź en 1978 et en 1988**



© C. Bouloc, 2013

Source : Recensements de 1978 et 1988, GUS

Le recensement de 1978 permet de confirmer la concentration des individus ayant un niveau d’étude supérieure située dans le centre ville le long de la rue Piotrkowska contrairement à ce qui était perceptible en 1970. L’étalement urbain initié en 1960, commençait à être visible et plus encore si l’on se réfère à la carte de 1988 (Carte 15). On remarque également que les concentrations en 1988 étaient plus fortes qu’en 1978 dans les zones péri-centrales, même si le centre restait encore largement investi par les classes supérieures. Par ailleurs, les travaux de S. Marcińczak (2009) sur la situation en 1988 convergent fortement avec les résultats de G. Węclawowicz (1988) en ce qui concerne le statut socioprofessionnel et les conditions d’habitation. Ainsi, il est clair que les plus qualifiés (éducation + profession) avaient plus de chance d’accéder à un logement de plus haut standing : la déconcentration dans les zones péri-centrales en est la conséquence.

Les élites intellectuelles arrivées à l’ouverture des établissements supérieurs se sont ancrées dans l’espace que subsidiairement dans le centre-ville (dans le but d’être proches des lieux d’emplois et dans les meilleurs logements que proposait la ville au sortie de la guerre). Cependant, dès lors que de nouveaux grands ensembles avaient été construits, d’abord à proximité de ces zones, puis dans les espaces péri-centraux, les classes supérieures ont déménagé afin d’améliorer

leurs standards de vie, laissant les bâtiments centraux vieillissants. Ainsi, le centre a été lentement abandonné, laissant quelques enclaves privilégiées.

### 3.2. Cracovie : des espaces durables et historiques

Au début des années 1940, la ville de Cracovie est caractérisée par une poussée démographique importante notamment de populations jeunes en âge de travailler. C'est d'ailleurs durant l'année 1941 que les frontières administratives de la ville ont été repoussées, s'étalant sur 118 km<sup>2</sup>, afin d'englober les villages environnants, dont la population devenait de plus en plus dépendante économiquement de la ville (J. Sulimski, 1982). Les années d'après-guerre se sont caractérisées par une augmentation de constructions à l'architecture chaotique de maisons individuelles, surtout au sud et à l'ouest de la ville.

Il existe une forte tradition intellectuelle à Cracovie depuis le Moyen-âge et les différentes fluctuations politiques n'ont jamais fortement ébranlés ces habitudes<sup>165</sup>. L'arrivée du socialisme a quelque peu essayé de rompre avec cet héritage notamment par l'intermédiaire de la planification urbaine. En 1946, le gouvernement décide de construire la plus grande usine métallurgique en Pologne et un comité spécial est alors assigné afin de trouver l'emplacement idéal. Le choix de Cracovie s'est imposé pour des raisons de transports qui permettaient d'acheminer rapidement le charbon en provenance de Silésie, et d'accès à la Vistule pour le convoi de marchandises lourdes. Nowa Huta (fr. *La nouvelle fonderie*) ainsi baptisée avait pour but de devenir un modèle de planification pragmatique de la Pologne socialiste. Il n'est pas inutile d'ajouter que cette cité a permis de contrebalancer le poids « trop important » de l'intelligentsia dans la ville, puisque si le projet était de créer une ville nouvelle indépendante, elle a été incorporée dans les limites administratives de Cracovie dès 1951. Par ce biais la ville a accueilli 210 000 habitants de plus entre 1950 et 1960 seulement dans ce nouveau quartier-cité (conformément aux objectifs fixés en 1947) (A. Zborowski, 2005) et la ville s'est alors étalée à partir de cette date sur 230 km<sup>2</sup> et dès 1973, sur 320 km<sup>2</sup> (J. Sulimski, 1982). Cependant, l'intégration de Nowa Huta à Cracovie s'est effectuée extrêmement doucement. La carte topographique de 1963 au 1/50 000 nous permet de visualiser plus en détails la cité ouvrière (Carte 16). Ces bâtiments longs, rectangulaires, et disposés de façon géométrique contrastent extraordinairement avec la ville-centre de Cracovie qui tient ses origines du début du Moyen âge. La ville-centre de Cracovie et la cité Nowa Huta construite en périphérie ont été reliées par un tissu urbain dès les années 1970, constitué en grande majorité de grands ensembles, édifiés notamment sur l'ancien aéroport *Rakowice*. Ce bâti est

---

<sup>165</sup> Il faut bien évidemment faire exception du *Sonderaktion Krakau*, l'opération nazie qui le 6 novembre 1939 a arrêté 183 individus (dont des Professeurs, des enseignants-visiteurs, des assistants et des étudiants) qui ont été déportés dans des camps de concentration. Suite à un protestation internationale, 101 individus (survivants de plus de 40 ans) ont été libérés le 8 février 1940. Beaucoup de Professeurs trop âgés n'ont pas survécu à la déportation. Par ailleurs, l'élimination d'intellectuels polonais durant la guerre a continué tel que l'atteste quelques mois plus tard le massacre des Professeurs de l'Université de Lviv (à l'époque ville polonaise, aujourd'hui ukrainienne). Quelques heures après la prise de la ville, 28 enseignants et leurs familles ont été arrêtées puis fusillées (au total 44 personnes).

aujourd'hui quasi-continu et dès les années 1970, les zones agricoles ont pratiquement disparues (Carte 17).

Selon G. Węclawowicz (1988), en 1978 la fragmentation socio-spatiale de Cracovie reposait sur trois aspects fondamentaux : la position socioprofessionnelle (qui explique 26% des localisations), la situation des logements (22%) et la position démographique et migratoire (12%). Cette structure a subi peu de changements à partir de 1970. Ainsi, comme l'a rappelé également A. Zborowski (2005), plus l'on s'éloignait du centre, moins l'on retrouvait d'individus ayant un niveau d'études supérieur. En outre, plus l'on s'éloignait du centre plus la part des individus ayant un niveau d'études s'apparentant à une formation professionnelle (équivalent du BEP) était importante. Selon toujours le même auteur, l'espace social de Cracovie se traduisait d'un côté par l'importance du niveau d'études des habitants des quartiers centraux, et de l'autre par une haute position sociale des habitants des grands ensembles (ayant reçus leur logements car ils travaillaient dans les secteurs productifs) et avec le temps, ces derniers sont devenus tout aussi compétitifs que la ville-centre. Parallèlement, la périphérie est restée, tout au long de la période socialiste marquée par l'augmentation constante de la classe ouvrière qui a étendu son influence sur la plus ou moins lointaine périphérie<sup>166</sup>. L'élévation de la classe ouvrière dans la hiérarchie sociale a permis à ces derniers d'améliorer leurs conditions de vie concernant le logement. Ces améliorations sont surtout visibles en périphérie, alors qu'à l'inverse le centre-ville, marqué par l'intelligentsia – « classe sans privilèges », semblait rester amorphe durant toute cette période.

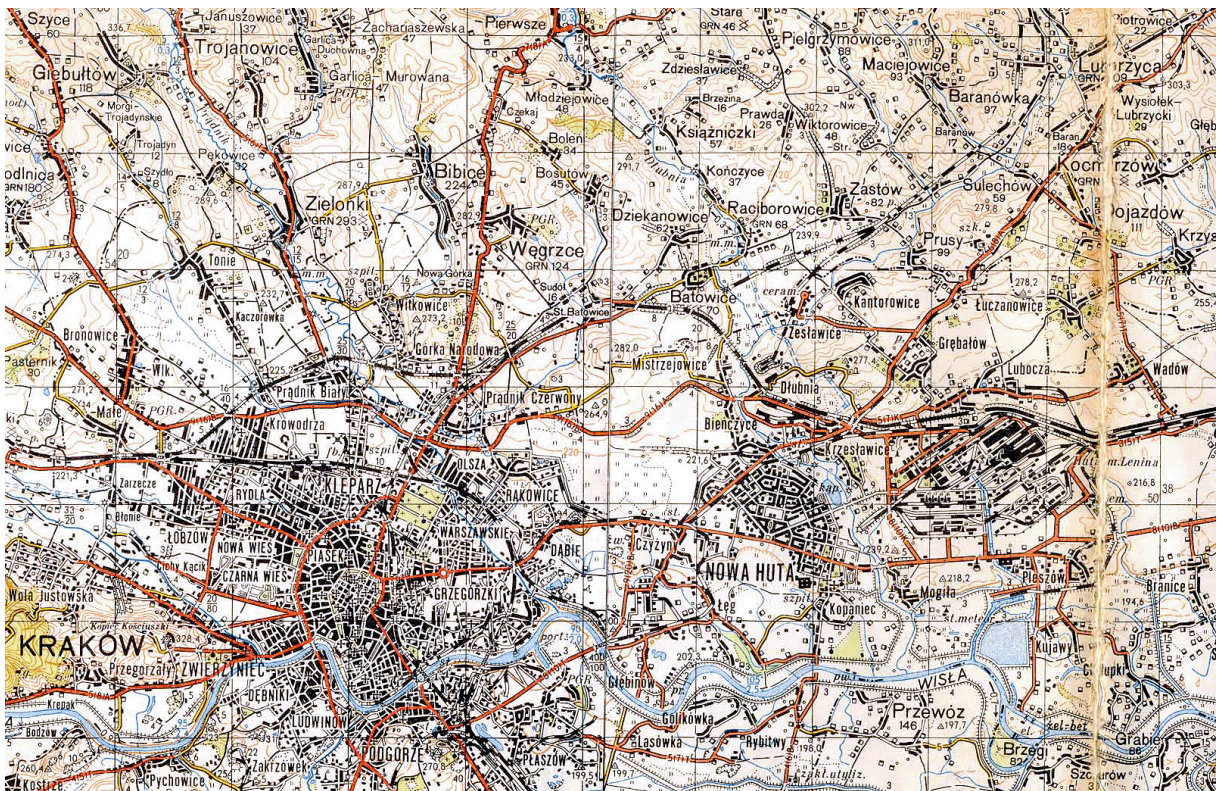
En outre, tel que cela a été constaté dans la majeure partie des villes socialistes, les grands ensembles construits autour de la vieille ville étaient surtout investis par les classes supérieures alors que les classes ayant des bas revenus recevaient des logements dans des grands ensembles de moindre qualité et excentrés. Par ailleurs, les ouvriers qualifiés qui travaillaient à Nowa Huta, ont reçu des logements dans la nouvelle cité dont le standard était plutôt élevé. Par ce biais, durant les années 1950 et 1960, les conditions de vie pour les ouvriers à Cracovie se sont fortement améliorées (chauffage central, standardisation des logements avec salle de bain et WC, eau chaude) (A. Zborowski, 2005), car dans leur très grande majorité, ils vivaient auparavant dans des logements insalubres, voir des cabanes (bidonvilles) en périphérie de la ville. Dès les années 1960, les zones urbaines accueillant de façon dynamique les populations de niveau supérieur ont été le centre-ville et les grands ensembles plus périphériques, et ceci jusqu'en 1989. A l'inverse, les autres quartiers ont eu tendance à avoir un développement démographique et social moins important.

---

<sup>166</sup> Ici, A. Zborowski fait référence à la prise en compte des espaces autour de Cracovie qui sont sous son influence. Il calcule cet espace par rapport aux mouvements pendulaires domicile-travail.

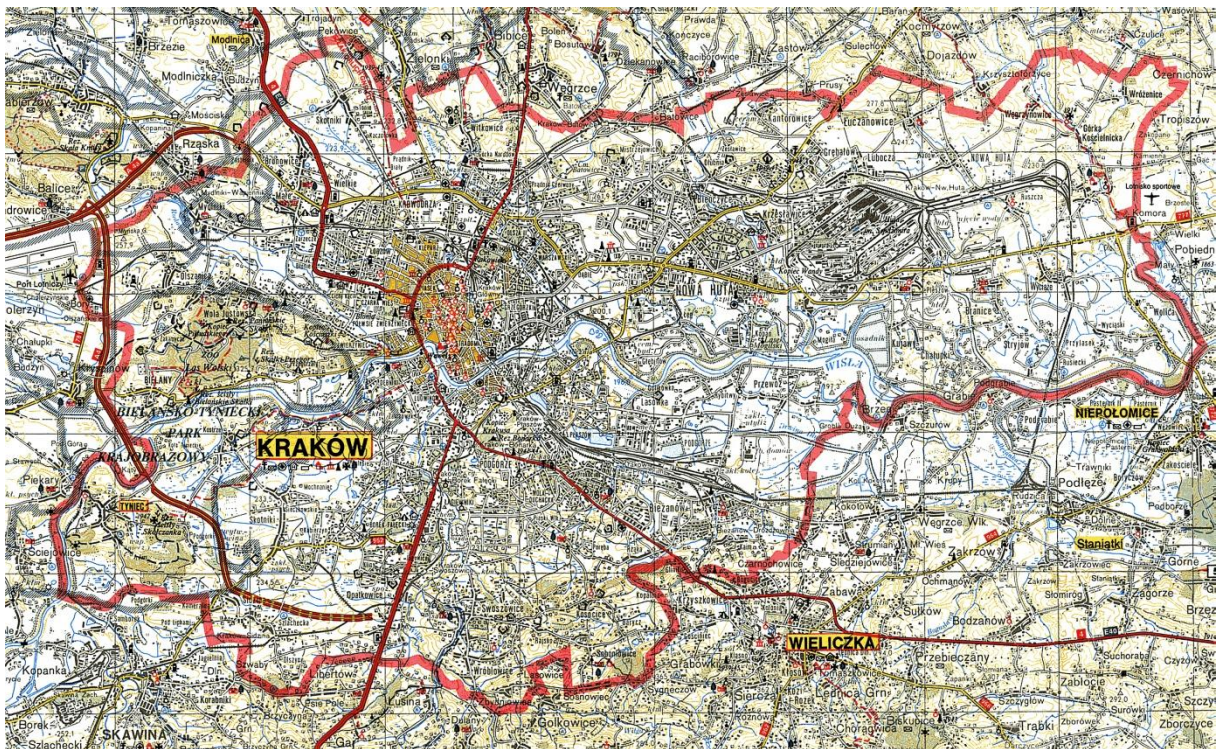


**Carte 16. Carte topographique de Cracovie au 1/50 000 en 1963**



Source : <http://www.ckmedia.pl/~jankomuzykant/r/0.htm>, 2011

**Carte 17. Carte topographique de Cracovie au 1/60 000 en 1976**

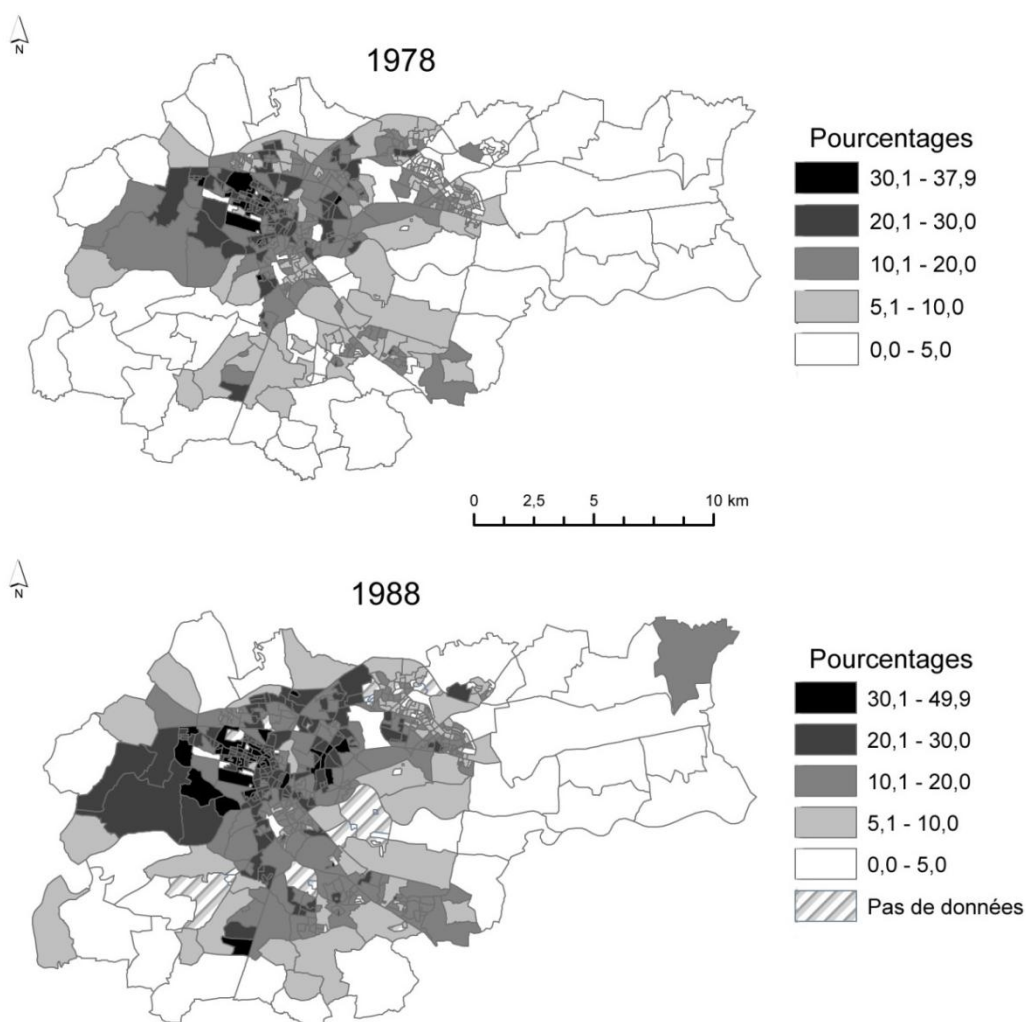


Source : <http://www.ckmedia.pl/~jankomuzykant/r/0.htm>, 2011

*Cette nouvelle cité a permis de rendre la démographie de Cracovie plus dynamique. Ainsi, ces nouveaux habitants ont contribué au rajeunissement de la population.*

Néanmoins, la fragmentation socio-spatiale de la ville s'est alors dessinée de façon très nette avec d'un côté *Nowa Huta*, nid de la classe ouvrière, et de l'autre le centre historique de Cracovie regroupant l'intelligentsia. Cette disproportion a été renforcée par le niveau d'étude qui sans surprise concorde avec le découpage précédent. Les cartes ci-après qui présentent la répartition des individus ayant un diplôme supérieur dans la ville en 1978 et 1988 illustrent ce propos (Carte 18). Ainsi, la structure sociale de l'espace a eu tendance à adopter un modèle capitaliste proche du profil d'avant-guerre où les classes supérieures se regroupaient en centre-ville et les plus basses en grande périphérie (A. Zborowski, 2005). Ce phénomène a tendance à se renforcer entre 1978 et 1988, avec comme seul espace dérogeant à la règle : les grands ensembles accueillant une population dont le développement social est élevé et dynamique, regroupant la nouvelle et nombreuse *middle-class* polonaise (principalement à l'ouest du centre-ville).

**Carte 18. Répartition des individus ayant un niveau d'éducation supérieur à Cracovie en 1978 et 1988**



L'âge des habitants, comme nous l'avons spécifié précédemment jouait un rôle fondamental dans la différenciation urbaine des villes socialistes polonaises (inclus dans le 3<sup>e</sup> facteur explicatif de G. Węclawowicz, 1988). Dès les années 1970, les quartiers du centre avaient tendance à regrouper une population vieillissante, ce qui se traduisait par une baisse constante de nombre d'individus par ménages jusqu'en 1988 (A. Zborowski, 2005). En conséquence, la fin des années 1980 se caractérisait donc par un profil urbain marqué par un centre-ville vieillissant comptant une majorité de ménages composés d'une ou deux personnes, des quartiers autour du centre et des quartiers de grands ensembles avec des ménages comptant trois à quatre personnes et une périphérie plus lointaine où l'on retrouvait une prédominance de familles nombreuses.

De façon plus précise et plus globale, les quartiers où le standing des logements était moins important, tel que Kazimierz ou Podgórze, étaient les lieux d'accueil des ouvriers de l'industrie ou de chantier fraîchement arrivés des campagnes avoisinantes. Les classes supérieures quant à elles se regroupaient dans les anciens quartiers riches et prestigieux d'avant-guerre, reconnaissables par la qualité architecturale et matérielle des bâtiments comme par exemple le quartier Krowdrza. Les bâtiments construits durant la guerre par les Allemands, notamment dans ce quartier, ont également été investis par ces catégories supérieures. Pourtant, les meilleurs quartiers de la ville du point de vue des standards d'habitation se situaient à l'ouest du centre, occupés principalement par l'intelligentsia et peu à peu par les membres de la nomenklatura ou par les « travailleurs les plus méritants ». A l'est de Rynek<sup>167</sup>, les standards d'habitation étaient plus mauvais. Le niveau social des populations représentées était plus bas que celui de la population que l'on retrouvait à l'ouest. Il s'agissait des quartiers qui auparavant se situaient à l'extérieur de la ville, regroupant donc les premières populations ouvrières, qui ont été intégrées peu à peu à la ville pour devenir dès la fin de la guerre des quartiers péricentraux.

Ainsi, les répartitions sociales dans l'espace étaient tout à fait traditionnelles proches du modèle classique radio-concentrique sectorisé. A partir de 1960, le « vieux » Cracovie a subi des changements structuraux majeurs avec la première construction de grands ensembles en son sein (dans les quartiers péricentraux : Prądnik Biały, Prądnik Czerwony et Bieżanów-Prokocim mais également à Grzegórzki et Krowdrza et le grand complexe d'habitations de Nowa Huta). Le visage social de la ville dans son ensemble a alors changé, passant d'un modèle monocentrique de la structure socio-fonctionnelle de la ville à une bimodalité de la structure urbaine où les espaces urbains (ville-centre et Nowa Huta) s'opposaient, tant sur le plan fonctionnel que sur le plan social. Les logements de Nowa Huta ont été conçus en priorité dans le but d'accueillir les ouvriers de l'usine, cet espace était donc tout à fait socialement homogène ; alors que les grands ensembles construits dans la ville centre de Cracovie étaient socialement plus hétérogènes, regroupant une faible part d'ouvriers. Les années 1960 ont vu également l'arrivée des premières maisons individuelles avec l'expansion de l'urbanisation en périphérie. Les infrastructures y étaient plus fournies qu'ailleurs, surtout par rapport au centre-ville. Les migrations pendulaires sont alors devenues plus fréquentes et le développement de la ville a progressé selon les réseaux de

---

<sup>167</sup> Traduction littérale : Le marché. Ce terme est employé généralement pour qualifier la place carrée au centre de la ville, qui accueillait jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle le marché principal de la ville.

communication. Durant les années 1970, les développements sociaux et économiques entre les grands ensembles de Cracovie et de Nowa Huta sont restés toujours inégaux. Ils sont cristallisés par l'arrivée constante de migrants provenant des campagnes à Nowa Huta, alors que dans les grands ensembles de Cracovie-centre, le peuplement se faisait généralement par de jeunes couples qui décidaient de quitter les logements de leurs parents. En outre, les quartiers du centre ont commencé à s'homogénéiser socialement à l'exception des quartiers de Kazimierz, Stare Podgórze et Dębniki. Parallèlement, l'étalement urbain est apparu en périphérie par la construction de maisons individuelles et la diffusion du modèle urbain au sud et à l'ouest de la ville, constituant des enclaves de classes supérieures et de privilégiés du régime (A. Zborowski, 2005).

La dernière décennie du socialisme est marquée par une forte polarisation socio-spatiale qui s'est d'autant plus renforcée à mesure que l'image que renvoyaient les deux pôles était totalement opposée. En 1988, 80% de la population de Nowa Huta était ouvrière (contre moins de 20% dans les autres quartiers de la ville), alors que dans les quartiers de la ville centre la part des classes supérieures représentaient généralement 20% des habitants (contre 5% à Nowa Huta). De façon plus précise, on retrouvait en centre-ville une majorité de personnes travaillant dans l'enseignement et la recherche, le spirituel (religieux), la culture et les services liés à la santé. Par ailleurs, la ségrégation au sein de Nowa Huta était également présente, notamment entre les cadres supérieurs de la zone industrielle et les ouvriers, car les premiers vivaient dans des pavillons<sup>168</sup> (au nord de Nowa Huta à Grębałowa et à Wzgórza Krzelawickie) et les seconds dans de grands ensembles (G. Węclawowicz, 1988, A. Zborowski, 2005). Cependant, la désindustrialisation qui s'est amorcée dès les années 1980, a provoqué une baisse de la classe ouvrière dans certains espaces, notamment à Podgórze et dans le sud de Cracovie, mais plus surprenant également dans certains espaces de Nowa Huta.

Ainsi, la ville de Cracovie a présenté tout au long de la période un espace bipolaire avec la ville-centre d'un côté et Nowa Huta de l'autre. Cependant, cette fragmentation ne doit pas faire oublier l'homogénéisation douce qui s'est opérée dans la ville durant toute la période, car si l'on se concentre exclusivement sur la ville-centre, la construction de grands ensembles au delà de la vieille ville a contribué à la dilution progressive des catégories supérieures en zone péricentrale à l'image des autres villes socialistes. Le centre-ville quant à lui, restant amorphe, sans rénovation ni investissement, s'est peu à peu étioilé et appauvri, et les conditions de vie y sont devenues difficiles (manque de chauffage, problèmes de canalisations, vieillissement de la population). Ainsi, à la veille de la transition, la ville était plus homogène qu'il n'y paraissait et le centre-ville, bien que touristique et prestigieux, ne regroupait plus autant les élites qu'auparavant.

---

<sup>168</sup> Cela concernait également les ouvriers très qualifiés.

### 3.3. Varsovie : modèle de la politique socialiste ?

Durant la Seconde Guerre mondiale, Varsovie s'est considérablement dépeuplée, passant de 1 172 000 habitants en 1939 à 479 000 en 1946. Elle retrouvera sa population d'avant-guerre seulement dans les années 1960. A ce titre, aucune autre grande ville polonaise n'a connu un tel dépeuplement. Le bâti urbain, à cause des bombardements allemands, a été détruit à hauteur de 85%. Les seules constructions restantes se situaient en majeure partie à Mokotów où logeaient les officiers allemands, ainsi qu'à Praga, qui ne revêtait pas une grande valeur architecturale pour l'époque et regroupait surtout les catégories les moins favorisées (ouvriers, employés non qualifiés), et qui se situaient sur la rive droite de la Vistule où les troupes russes attendaient pour entrer « libérer » la ville. Ainsi, la vieille ville et tout le centre ville dont le ghetto juif ont été totalement rasés, laissant un immense cratère au milieu de la ville.

Au vu de ces dégâts, Bolesław Bierut, président du Comité de libération, a laissé planer le doute quant au retour de la capitale à Varsovie, suggérant son déplacement à Łódź ou à Cracovie<sup>169</sup>, mais très vite Staline a compris le symbole que pouvait revêtir la reconstruction d'une capitale en ruine afin d'asseoir l'idéologie socialiste en Pologne, surtout face aux pourparlers avec les alliés à Yalta (E. Zarzycka-Bérard, 2009). La ville a été construite sur un vaste terrain déblayé<sup>170</sup> : d'une part la vieille-ville ainsi que les rues principales du centre-ville (Krakowskie Przedmieście et Nowy Świat) ont été reconstruites à l'identique (travaux qui dureront jusque dans les années 1970) et parallèlement, des symboles forts du socialisme ont été érigés tels que le Palais de la culture et des sciences, la place qui l'entoure ainsi que la rue Marszałkowska sont devenues le nouveau centre urbain. Mais, les stigmates des bombardements associés aux nouvelles constructions socialistes ouvertes sur de grands espaces ont marqué l'espace urbain de Varsovie, et le centre-ville était devenu moins dense qu'avant la guerre.

De plus, la capitale présentait une part plus importante de logements communaux que les autres villes polonaises (L. Gaudray-Coudroy de Lille, 1995; M. Ciechocinska, 1987), car le repeuplement après 1945 s'effectuait principalement de manière à trouver un endroit où vivre dans un espace dévasté (G. Węclawowicz, 1988). Ce phénomène a eu pour conséquence l'apparition de bidonvilles en périphérie de la capitale, rasés ensuite puis remplacés par les grands ensembles. Ainsi, au regard de tous ces processus urbains, la capitale peut être qualifiée de modèle de la construction socialiste (L. Coudroy de Lille, 2011) puisque la majeure partie de sa construction date d'après-guerre, et son analyse permet de se rendre compte plus précisément de l'influence socialiste sur la ville, notamment par la volonté politique de gommer les différenciations sociales.

G. Węclawowicz a fait le même constat à Varsovie que dans les autres villes polonaises : la fragmentation spatiale était plus forte concernant le statut familial (âge, sexe) en 1988, le mode d'attribution en étant la cause fondamentale, créant ainsi un espace en mosaïque qui est resté tout

---

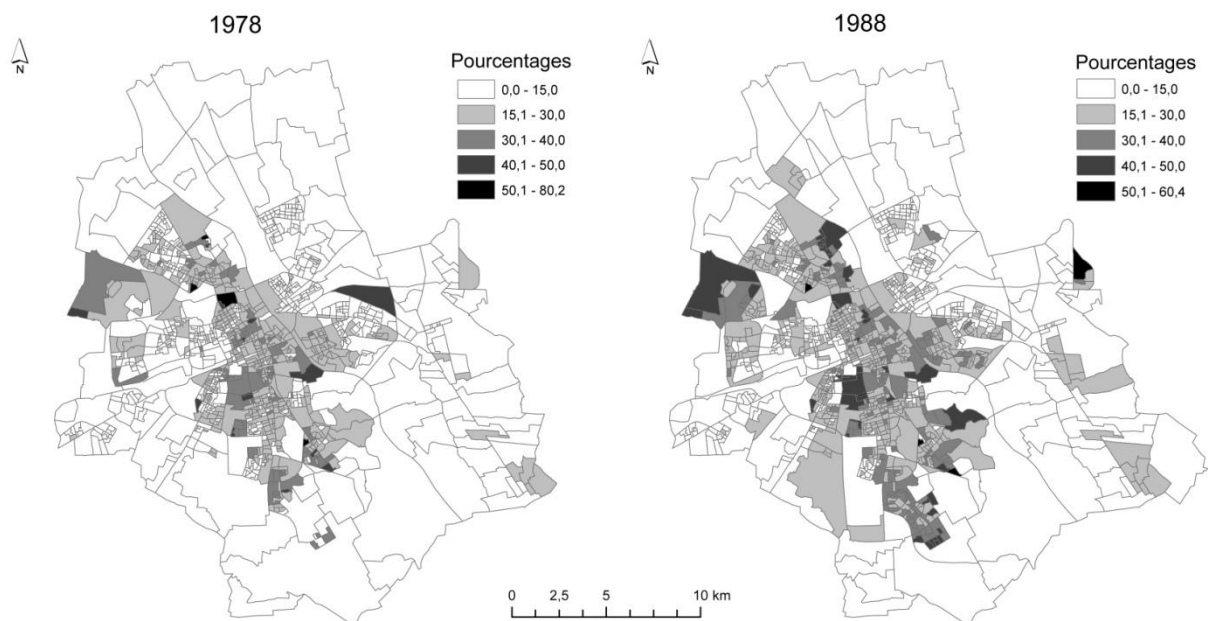
<sup>169</sup> Comme le note E. Zarycka-Bérard : un document inédit des archives de Moscou confirme ces hésitations, craignant l'hostilité des Varsoviens envers les autorités russes depuis l'insurrection de 1944.

<sup>170</sup> Un nombre important de bâtiments dont les fondations n'étaient pas stables ont été rasés. Ainsi très peu de bâtiments ont été sauvés.

de même plus marqué qu'ailleurs. Ainsi, les quartiers accueillant des populations jeunes (de zéro à 14 ans) étaient ceux construits le plus récemment en périphérie de la ville tels que Natolin, Bemowo Zachód, Tarchomin, Gocław, etc. Dans ces zones, les enfants représentaient 30% de la population en 1988 (G. Węclawowicz, 2007). Les individus ayant entre 40 et 59 ans se situaient majoritairement dans les quartiers péricentraux et les personnes âgées (plus de 65 ans) se localisaient dans le centre-ville.

La concentration des classes supérieures à Varsovie était principalement située sur un axe allant du nord au sud, à l'ouest de la Vistule (Carte 19). En effet, selon les calculs de G. Węclawowicz (2007) sur l'année 1988, les quartiers les plus "élitistes" car recensant plus de 30% des diplômés du supérieur étaient : Natolin, Pole Mokotowskie, Marymont et Babice, suivis par les quartiers regroupant plus de 25% des diplômés du supérieur: Śródmieście, le centre de Żoliborz, Saska Kępa, Gocław, Ursynów, Czerniaków-Wilanów, et Bemowo ouest. Par ailleurs, entre 1978 et 1988), on a assisté à un étalement de ces populations, à l'instar des autres villes polonaises, qui était toujours une conséquence de l'étalement de la construction socialiste au cours duquel les nouveaux locataires (jeunes couples en général) recevaient les nouveaux logements.

**Carte 19. Répartition des individus ayant un niveau supérieur d'éducation à Varsovie en 1978 et en 1988**



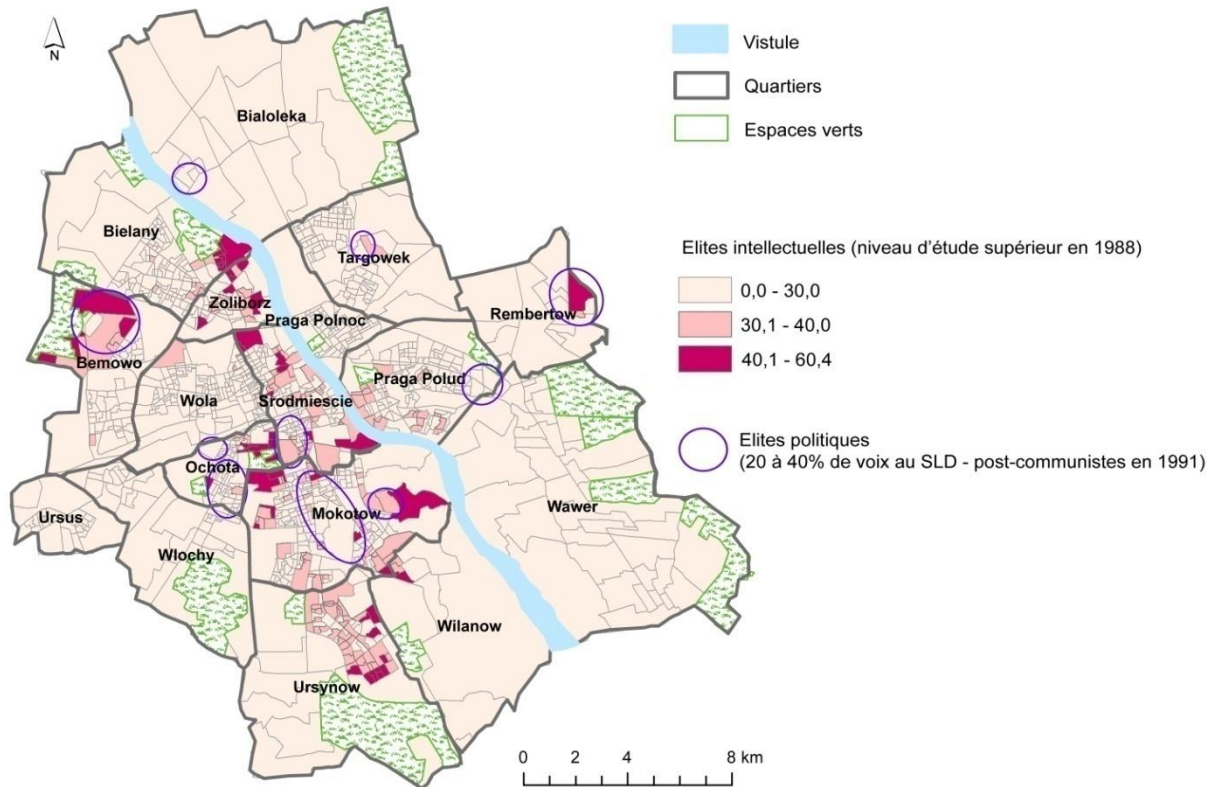
© C. Bouloc, 2013

Source : Recensements de 1978 et 1988, GUS

En outre, en tant que capitale, la ville est le lieu de concentration de l'élite politique, administrative, managériale et militaire ; elle est devenue le centre de la vie artistique et culturelle, ce qui a créé une disproportion à l'échelle du pays (D. M. Smith réalise ce constat pour Moscou à l'échelle de l'U.R.S.S., 1989). La ville de Varsovie regroupait le plus grand nombre d'élites, notamment des membres actifs du régime en place, les nomenklaturistes, dont les localisations résidentielles ne se recoupaient pas toujours avec celles de l'élite intellectuelle (Carte 20) (L. Coudroy de Lille, 2006). En effet, l'auteure s'est référé à la carte électorale des premières

élections démocratiques qui ont eu lieu en décembre 1990 et par ce biais a localisé les "îlots de résistance" des anciens nomenklaturistes. Cette concentration était tout de même moins importante et moins marquée que celle des villes russes comme Moscou où les *dachas* à l'extérieur de la ville, les villas de Lenin Hills à côté de l'Université de Moscou ou encore les immeubles de prestige pour les membres de KGB qui étaient bien visibles dans le tissu urbain (M. Matthews, 1979 ; R. A. French, 1987).

**Carte 20. Les territoires des élites à Varsovie avant 1989**



Source : d'après L. Coudroy de Lille, 2006, carte p. 15.

Le fleuron de l'élite politique (diplômés) s'est regroupé dans des quartiers périphériques isolés souvent proches de la forêt (Boernerowa, Rembertów) ou encore à *Saska Kępa*, quartier des ambassades durant le socialisme (L. Coudroy de Lille, 2006), alors que l'élite politique plus ordinaire s'est regroupée dans les quartiers centraux dans les bâtiments issus de l'architecture de style stalinien. Les intellectuels privilégiés, quant à eux, résidaient dans les quartiers péricentraux des années 1930 (Mokotów, Żoliborz, *Saska Kępa*) et l'intelligentsia en général habitait en majeure partie dans les grands ensembles d'Ursynów. Cette formation particulière a ainsi créé des enclaves élitistes spécifiques dans la ville. Par ailleurs, les héritages de la ville capitaliste ne sont pas à négliger (D. M. Smith, 1996), car malgré la destruction d'une grande partie de l'habitat varsovien, les anciens quartiers prestigieux gardent aux yeux des Varsoviens une légitimité importante (M. Bartnicka, 1989). De ce fait, les quartiers péricentraux tels que Mokotów, Żoliborz ou encore *Saska Kępa*, retenaient et attiraient une grande partie des classes supérieures. Le manque de place dans ces quartiers dès la fin des années 1960 obligeait une partie de

l'intelligentsia (générations suivantes) à migrer vers Ursynów et dans une moindre mesure à Wilanów.

Ainsi, les plans urbanistiques des années 1940 pensés par les concepteurs socialistes ont réussi à construire une capitale socialiste qu'à demi-mesure. Certes, la ville présentait une homogénéisation sociale générale à macro-échelle plus marquée que dans les autres villes polonaises, cependant les classes supérieures ne se concentraient pas moins dans des espaces particuliers. D'une part, elles ont pu profiter de l'inertie d'un système, en ne cherchant pas à se déplacer dans de nouveaux logements en périphérie. D'autre part, par l'intermédiaire de stratégies individuelles soit d'échanges d'appartements, soit tout simplement par l'intermédiaire de connaissances au sein du Parti, ils ont pu accéder en haut des listes d'attente et recevoir les meilleurs logements. Ces processus étaient en effet plus visibles dans la capitale, car - du fait de ses fonctions, elle regroupait non seulement un nombre important de représentants de la classe supérieure, mais aussi des membres de l'élite politique, et voir même artistique.

## Conclusion

L'époque socialiste fut dans l'histoire urbaine une période paradoxale, car « les inégalités [socio-spatiales] se sont construites sur des idées supposées égalitaires » (D. Smith, 1996). Par ce biais, il s'est créé de nouveaux mécanismes socio-spatiaux de mise à l'écart et d'évitement, ne reposant pas sur la base d'un marché libéral, mais sur le mode d'attribution de logements dont les inégalités se sont renforcées au fil des années du fait de la pénurie de logement caractérisant toute la période.

Le système socialiste a certes créé des espaces plus homogènes notamment architecturalement façonnant un paysage urbain extrêmement monotone. Seul l'habitat et les lieux de pouvoirs staliniens du début des années 1950 ont marqué une rupture avec cette monotonie symbolisant l'événement historique (L. Coudroy de Lille, 2011). Cependant, certaines disparités sociales dans l'espace ont perduré ou se sont créées. Ces différenciations spatiales à l'échelle de la ville dessinaient un modèle spécifique que G. Węclawowicz (1977, 1988) a appelé une mosaïque socio-spatiale de l'espace interne des villes. Certaines enclaves de classes supérieures ont ainsi existé après la Seconde Guerre mondiale et de nouvelles se sont formées au gré des constructions standardisées des zones plus périphériques.

Ces phénomènes généraux qui se sont constitués ont cependant dessiné des villes aux espaces internes quelque peu différents. L'augmentation importante de la classe supérieure à Łódź a été le résultat d'une politique qui a été menée par l'Etat afin de donner les moyens à la ville de former sa population notamment par l'ouverture d'une université. Cette arrivée tardive des individus ayant un niveau supérieur d'éducation dans la ville a marqué la singularité de leur implantation suivant un modèle beaucoup plus « socialiste » que dans les autres villes. Pourtant leur concentration était toujours plus importante dans le centre, puis dans les nouvelles



constructions en périphérie du centre (dessinant un anneau autour de celui-ci). A Cracovie, les classes supérieures ont principalement cherché à préserver ces espaces d'avant-guerre, présentant une concentration centrale et se propageant dans le nord-ouest de la ville au fur et à mesure des nouvelles constructions. Enfin, Varsovie était plus mitigée, entre reconstruction d'un modèle socialiste et préservation de certains espaces. La concentration des classes supérieures a toujours été visible sur un axe nord-sud en passant par le centre, mais malgré tout il s'agissait de la ville qui présente le mieux cette concentration en mosaïque.

Ainsi, au sein de la ville socialiste et à contre-courant idéologique, les élites urbaines ont réussi à préserver certains espaces particuliers. Les mécanismes sociaux de mises à l'écart de cette catégorie de la population n'ont pas été rompus après 1945. Cette continuité de la distinction sociale (et spatiale) de la classe supérieure dans le temps interroge sur les changements socio-spatiaux après 1989, le capital économique reprenant sa valeur originelle, quelle spatialité les élites vont-elles (re)créer ?



« Les spécialistes appelaient ce temps suspendu d'un mot de passe « transition », mot magique censé réenchaîner le fil du destin. Il obscurcissait pourtant le jeu mal ajusté de l'incessant assemblage des discontinuités politiques et des continuités sociales. »

R.M. Lagrave, *Voyage aux pays d'une utopie déchuée*, 1998

## Chapitre 6

### **Les élites dans la ville post-socialiste : Une nouvelle fragmentation sociale de l'espace urbain.**

---

L'année 1989, marque les débuts des grandes transformations politiques, économiques et sociales bouleversant l'espace interne des villes polonaises, aussi bien sur le plan fonctionnel que structurel (chapitre 1), clôturant la parenthèse qu'ont été dans l'histoire les quarante ans de planification urbaine socialiste. La mise en place d'une économie capitaliste, l'ouverture aux marchés extérieurs (européens et mondiaux), suivies de la privatisation progressive des biens immobiliers, ont renforcé les inégalités socio-économiques entre les habitants, réactivant une polarisation sociale qui s'était estompée durant la période précédente. Cette polarisation se répercute directement dans l'espace, dont la construction immobilière et la mobilité résidentielle, ainsi que les changements de style de vie, en ont été les premiers indices. Ainsi, aujourd'hui, les villes polonaises font face aux mêmes problématiques que les métropoles d'Europe de l'Ouest quant au regroupement de certains groupes de populations dans l'espace : notamment par le biais

des résidences fermées pour les plus aisés, mais aussi par la présence d'enclaves de pauvreté cristallisant toutes les problèmes urbains (G. Węclawowicz, 1999, 2007).

Les classes supérieures doivent ainsi reformuler et redéfinir leur place dans la ville, afin de conserver leur statut et leur légitimation au regard de la société. La difficulté de cette redéfinition, impliquant la construction de représentations collectives, se situent dans la négation d'un système qui a structuré l'espace pendant plus de quarante ans et le retour de la symbolique capitaliste tout à la fois issue des souvenirs de l'époque d'avant-guerre et des modèles que reflétaient jusqu'alors les pays occidentaux. Ce chapitre vise donc à savoir si l'espace urbain polonais devient à cet égard, plus ségrégué après les transformations socio-économiques amorcées depuis 1989 et si les anciens mécanismes de différenciation spatiale réapparaissent, détruisant ceux de l'époque socialiste.

Nous présentons ainsi les changements qui sont intervenus dans le secteur résidentiel et le marché immobilier après 1989 démontrant la résurgence des différenciations économiques dans l'espace. Ensuite, nous étudions les mutations dans les processus de concentration des classes supérieures qui ont eu lieu durant cette période. Enfin, nous analysons l'évolution des facteurs de différenciation spatiale depuis 1989.

## **1. Le secteur résidentiel : la résurgence de la différenciation économique**

Le secteur résidentiel en Pologne durant le XX<sup>e</sup> siècle a été maintes fois remanié, le plus gros bouleversement ayant sans nul doute été la nationalisation des biens privés qui a suivi la Seconde Guerre mondiale. L'année 1989 marque la fin de cette période sous tutelle russe et permet au pays de revenir au capitalisme où la propriété privée redevient le centre du secteur résidentiel. Le passage d'une économie à l'autre n'est pourtant pas un changement simple à opérer. D'une part, se pose la question de la restitution des logements d'avant-guerre, mais de la survivance des logements d'Etat. La part que joue ce-dernier dans la construction de nouveaux logements et dans le secteur du logement en général est remis en cause. Chaque segment, chaque aspect du marché de l'immobilier est alors repensé provoquant de nombreux problèmes socio-économiques, mais aussi créant de nombreuses contradictions qui rendent sa lecture plus ardue.

### **1.1. La propriété privée et la restitution de logements : un nouveau moyen de se distinguer**

En Pologne, durant la période socialiste, la propriété privée existait mais de façon très marginale (L. Coudroy de Lille, 1995). Elle représentait moins de 10% du secteur de l'habitat, et cette part était bien moindre dans les villes que dans les campagnes (P. Marcuse, 1996). Généralement, les logements d'avant-guerre ont été assez rapidement réquisitionnés par les autorités, et la propriété privée à proprement parler fut requalifiée de logements mis « à la

disposition de personnes physiques » (*Ibid.*, p 27). Ceci a concerné les bâtiments construits à deux périodes distinctes. D'une part, la reconstruction après 1945 : afin de pallier aux manques de logements, les autorités ont laissé les initiatives individuelles se développer. D'autre part, cela concerne également les années 1980, du fait de l'allègement des réglementations qui ont été autorisées à cette période pour remédier à la pénurie de logements qui s'aggravait.

Après 1989, la privatisation a été difficile à mettre en place et a suivi plusieurs étapes dans le but de réinsérer le secteur privé dans l'économie le plus en douceur possible. Chaque pays postsocialiste a adopté sa propre stratégie. En Pologne, ce processus a débuté par la privatisation des biens du secteur public, ainsi que ceux de l'Eglise et des organisations de charité (P. Marcuse, 1996 ; J. Hegedüs, I. Tosics, 1998 ; B. Glock, 2007). Cette première étape a permis de retarder la privatisation du stock de logements des grands ensembles qui ne représentaient pas moins de 40% à 50% du bâti en 1990 en Europe centrale (J. Hegedüs, I. Tosics, 1998). Ainsi, la privatisation en Pologne, tout comme en République Tchèque et en Slovaquie, s'est effectuée plus calmement : en 1996, seulement 2 à 6% du stock étaient privatisés contre 40% en Hongrie ou encore 70% en Slovénie (*Ibid.*). Mais en 2002, le secteur privé *stricto sensu* en Pologne représentait 42,4% des biens immobiliers, et si l'on ajoute la part des logements coopératifs rachetés par les locataires (16,3 %), le taux s'élève à 58,7%. Toutefois, la part des logements privés en ville était plus faible que la moyenne nationale, ne dépassant pas 28% (*stricto sensu*) et à peine 52% en y ajoutant les logements coopératifs. Même si celle-ci est nettement supérieure que dix ans auparavant, elle est bien inférieure par rapport à celle de la Hongrie et de la Slovénie.

La privatisation des logements a ainsi revêtu deux formes : la vente aux locataires et la restitution aux propriétaires:

La **vente aux locataires** fut la politique la plus importante de redistribution des richesses à la population après 1989 (J. Hegedüs, I. Tosics, 1998), et elle a également permis de faire fonctionner le marché de l'immobilier. Les locataires des logements publics ont eu la possibilité d'acheter leur logement à environ 15% moins cher que le prix du marché réel. Ces prix en Pologne ont été décidés au niveau de l'Etat, créant de grosses divergences entre les villes, tout le stock ayant été vendu dans certaines, et dans d'autres aucun. Peu à peu, ceci a également concerné les coopératives qui sont en quelque sorte devenues des copropriétés à partir de 1994, permettant à un grand nombre de Polonais de devenir propriétaires de leurs logements. Quant aux logements communaux, la situation a été, et est encore disparate, posant de nombreux problèmes au sein de la gestion des bâtiments. Certains locataires n'ont en effet pas souhaité acheter leur appartement, ou encore d'autres nouvellement propriétaires n'ont pas assimilé le fait qu'en plus d'être détenteurs de leur appartement, ils sont aussi responsables des biens communs (ex. la cage d'escalier, la façade, le chauffage ou encore les installations électriques communes) (M. Gorczyńska, 2012b, 2012c).

La **restitution des logements anciens à leurs propriétaires d'origine** pose de nombreux problèmes et a été maintes fois débattue au gouvernement. Elle soulève quelques polémiques car si d'un côté, elle touche des principes moraux et émotionnels par la volonté de réparer les

« injustices passées », de l'autre, elle n'en est pas moins un enjeu économique permettant la venue d'investissements étrangers<sup>171</sup> (J. Hegedüs, I. Tosics, 1998). Certains pays comme la Hongrie ont préféré une compensation financière. Un autre moyen pour éviter les problèmes de restitution a été la mise en place d'une date limite pour réclamer ses biens. En Pologne, au début des années 1990, le taux de restitution ne dépassait pas 7% (*Ibid.*). La capitale et les villes détruites en grande partie durant la Seconde Guerre mondiale sont peu concernées par le phénomène, mais c'est un enjeu fondamental pour les villes telles que Łódź ou Cracovie (B. Glock, 2007). Au final, ce phénomène reste très modéré. A Cracovie, cela a concerné 20% des immeubles anciens du centre-ville (*Ibid.*).

La restitution n'a pas été un problème lorsque le locataire était le propriétaire avant 1945. Cependant, si le locataire n'était pas l'ancien propriétaire, la situation a pu se compliquer fortement. En Pologne, encore aujourd'hui, il n'y a pas de régulation légale sur la question, tant ce sujet est délicat. Les seuls cas de restitution ont été votés en 1991 et concernent les propriétaires expulsés durant la Seconde Guerre mondiale de leur logement à cause de leur activité de résistance contre les forces occupantes (B. Glock, 2007). Au-delà de ces très rares cas, les annulations d'anciennes expropriations font l'objet de procédures judiciaires lourdes où le plaignant doit justifier de la nullité de l'expropriation par un vice de forme qui fait jurisprudence (*Ibid.*). Ce sujet reste toujours brûlant et ces dix dernières années, les débats politiques se sont accentués, notamment en 2001, lorsque le parlement polonais a voté une loi limitant les restitutions aux citoyens polonais, bloquée par le Président Kwaśniewski qui se justifie par les frais encourus par la mise en place de cette nouvelle loi. Depuis, les décisions politiques sont timides, car le brassage de populations qui s'est effectué depuis 1939 en Pologne ainsi que les populations qui ont quitté le pays (diaspora) posent problème : les cas sont trop nombreux. Par ailleurs, les découpages du parcellaire d'avant-guerre et celui d'après guerre ont pu être différents, si bien que certains immeubles ont pu se retrouver à cheval sur deux anciennes parcelles. Ceci complique également la restitution qui devient presque impossible (M. Gorczyńska, 2012b).

La restitution de biens immobiliers ne concerne en définitive qu'une poignée de Polonais capables d'intenter un procès long, couteux et fastidieux dont la procédure peut vite se compliquer d'une part si le parcellaire ne correspond plus, mais également si, par exemple, le bien a été revendu entre temps<sup>172</sup> ou s'il existe plusieurs héritiers. Ce fut le cas notamment de l'*Hotel Europejski* (Hôtel d'Europe) dans le centre historique de Varsovie. Avant 1948, cet hôtel appartenait à l'entreprise HESA (*Hotel Europejski Spółka Akcyjna*<sup>173</sup>) dont les gestionnaires étaient composés de trois familles : les Czetwertyński, les Grocholski et les Przeździecki. En 1948, l'Etat a réquisitionné ce bien, dont la société publique *Orbis* est devenue la gestionnaire. En 1990, les trois familles se regroupent de nouveau sous le nom HESA afin de récupérer leur bien, et entament une procédure judiciaire. Après de nombreux rebondissements dont une procédure en

---

<sup>171</sup> Les actes de propriétés délivrés devaient en effet être sûrs, afin que les investisseurs étrangers se sentent en sécurité quant aux placements de leurs capitaux.

<sup>172</sup> Dès lors, l'individu, qui réclame le bien doit, si des travaux de rénovation ont été effectués, rembourser ceux-ci.

<sup>173</sup> Société active de l'hôtel d'Europe

appel, cette bataille a pris fin en 2005. Les trois familles ont récupéré l'hôtel mais en piètre état, la dernière rénovation remontant à plus de quarante ans<sup>174</sup>. Ce cas n'est pas isolé et concerne de nombreuses vieilles familles bourgeoises ou aristocratiques des grandes villes<sup>175</sup> (voir Chapitre 7, 1.4.).

## 1.2. Le marché de l'immobilier: un nouvel outil de mesure de la différenciation spatiale

La mise en place du marché de l'immobilier va de pair avec la privatisation. S'étant appliqué avec douceur en Pologne, le fonctionnement du marché de l'immobilier a, dans un premier temps, concerné les secteurs productifs tels que la privatisation et la construction des immeubles de bureaux, des industries, des lieux de commerce, puis la construction de nouveaux logements et enfin la privatisation des logements coopératifs et communaux. La création de ce marché a permis la pénétration de capitaux étrangers dans le pays et ainsi de dynamiser l'économie (A. Zborowski, 2005).

Le début des années 1990 n'est pas propice à la construction immobilière en Pologne, en raison « en grande partie de la situation complexe du financement des logements » (L. Coudroy de Lille, 1995, p 420) (Figure 21). La mise en place du marché de l'immobilier se faisant difficilement, le mètre carré en 1993 valait deux fois le salaire moyen d'un Polonais, et en 1992 de nombreux logements neufs sont restés vacants dont 12 500 à Varsovie (*Ibid.*). Durant cette période, les entreprises de construction se tournent surtout vers le secteur immobilier commercial mais leur manque d'expérience, ainsi que la main d'œuvre peu qualifiée, ne facilite pas l'essor de la construction immobilière en générale. Il faudra attendre la fin des années 1990 et surtout le début des années 2000 pour que celui-ci explose.

Par ailleurs, durant vingt ans, la part des actes notariés concernant la vente d'un logement par un individu privé n'a cessé d'augmenter, passant de 23% en 1990 à 51% en 2009, représentant même 61% des actes en 2006<sup>176</sup>. Ces transactions sont d'autant plus impressionnantes au regard des chiffres puisqu'entre 1990 et 2009, leur nombre a été multiplié par quatre<sup>177</sup>. En outre, les actes notariés concernant la vente de logements par l'Etat ont pris de l'importance à partir de 1993 jusqu'en 2004, représentant environ 15% de ces actes sur toute la période. Entre 1990 et 1992, les taux ne dépassaient pas les 10% et depuis 2005, ils sont en baisse constante jusqu'en 2008, puis remonte en 2009 pour atteindre de nouveau 9,5%.

---

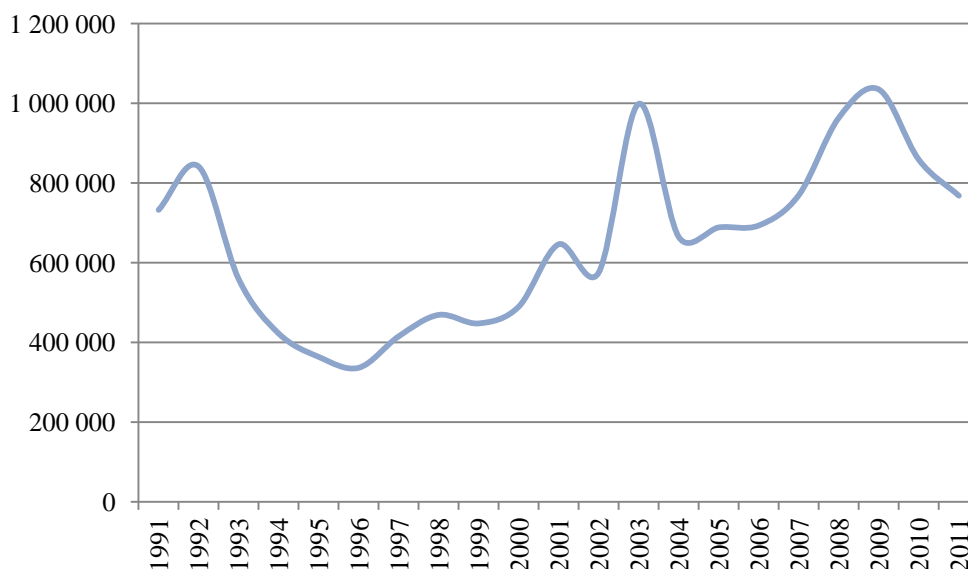
<sup>174</sup> <http://www.grocholski.pl/majatki/hotel-europejski-w-warszawie.html>

<sup>175</sup> Des premières réappropriations de logements s'étaient effectuées durant les années 1980 en partie facilitées par la création du tribunal national administratif (*Narodowy sąd Administracyjny*).

<sup>176</sup> Les données statistiques proviennent toutes de deux sources : *Real Estate turnover in 2009*, Statistical Information and Elaborations, GUS, Warsaw, 2010, et L. Kałkowski, 2010, *20 years of Polish real estate market, monitoring for the period 1990 - 2009*, Cracow.

<sup>177</sup> 59 186 transactions en 1990 pour 252 234 en 2006.

**Figure 21. La construction immobilière de 1991 à 2011 en Pologne**



Source : GUS, 2012

A partir de 1989, le sol redevient un bien commercialisable comme un autre et à cet effet, le marché immobilier apparaît comme un enjeu stratégique de positionnement sur le marché économique (pour les entreprises), mais également dans la nouvelle structure sociale (pour les individus). Il devient un moyen de jeu de pouvoir sur la ville (I. Sagan, 2000). A l'échelle de la Pologne, la voïvodie de Mazovie (pl. *województwo mazowieckie*) (région de Varsovie) est la plus dynamique avec 92 400 actes notariés concernant le marché de l'immobilier en 2009, suivie de la voïvodie de Silésie (pl. *województwo śląskie*) avec 67 300 actes et celle de la Petite Pologne (pl. *województwo małopolskie*) (région de Cracovie) avec 59 600 actes. Le voïvodie dans lequel se situe la ville de Łódź (pl. *województwo Łódzkie*) se place seulement en sixième position (39 400 actes).

Varsovie est la ville-district dont le nombre de transactions sur le marché immobilier est le plus élevé avec 6 722 transactions pour l'année 2008, suivie de Cracovie, puis de Lublin et de Łódź (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**). La capitale est également la plus chère au mètre arré en Pologne (1 890 €/m<sup>2</sup>), suivie de Cracovie avec 1 487€/m<sup>2</sup>. La ville-district de Łódź ne se situe qu'à la cinquième place (962 €/m<sup>2</sup>), devancée par Poznań et de nouveau par Lublin.



**Tableau 12. Transactions d'achat-vente de locaux habitables sur le marché immobilier selon les dix villes-districts les plus chères au m<sup>2</sup> en 2008**

Classement	<i>Powiat</i> <sup>178</sup> (Ville-district)	Nombre de transactions	Valeur de la transaction (zł.) (en million)	Surface habitable (m <sup>2</sup> ) (en milliers)	zł./m <sup>2</sup>	€/m <sup>2</sup>
1	Varsovie	6 722	3 119	404	7 731	1 890
2	Cracovie	1 920	619	102	6 082	1 487
3	Poznań	954	289	52	5 591	1 367
4	Lublin	1 407	318	80	3 959	968
5	Łódź	1 146	235	60	3 934	962
6	Gorzów Wielkopolski	1 078	236	60	3 926	960
7	Olsztyn	706	152	39	3 921	959
8	Słupsk	350	61	16	3 736	913
9	Bydgoszcz	615	125	34	3 717	909
10	Elbląg	433	77	21	3 679	900
	Espace urbain (ensemble)	23 971	6 569	1334	4 923	1 204

1€ = 4,09 zł. (conversion réalisée le 11/10/2012)

Source: W. Rydzik, 2009.

Par ailleurs, si l'espace polonais présente des inégalités en terme de prix du marché (Varsovie, Cracovie et Poznań à la tête du classement), celles-ci se font d'autant plus ressentir à l'intérieur des villes elles-mêmes. A Varsovie, l'écart entre les prix des appartements neufs par quartiers s'est étendu depuis les années 1990, si bien que les prix moyens entre les quartiers sont devenus très différents. L'accessibilité aux données est très difficile pour la période de début de transition, car le centre national de statistiques (GUS) ne les récolte pas. Par ailleurs, les centres d'analyses privées ainsi que les analyses journalistiques ne se sont développés que plus tardivement. La Figure 22 présente les résultats du quotidien *Gazeta Wyborcza* entre 2006 et 2011, et l'analyse de K. A. Kuć-Czajkowska (2008) permet de compléter ces données<sup>179</sup>. Ainsi, le centre-ville (Śródmieście) présente le prix moyen au mètre carré le plus élevé, bien au-dessus, étant (presque) le double du deuxième quartier (Wola). La place de Wola qui n'est pas pour autant le plus prestigieux des quartiers, s'explique en partie par sa proximité avec le centre-ville. Ce dernier est suivi de près par Mokotów, Żoliborz et Ursynów, quartiers qui regroupent la majorité des classes supérieures à Varsovie. Une étude plus récente<sup>180</sup>, place toujours Śródmieście en tête,

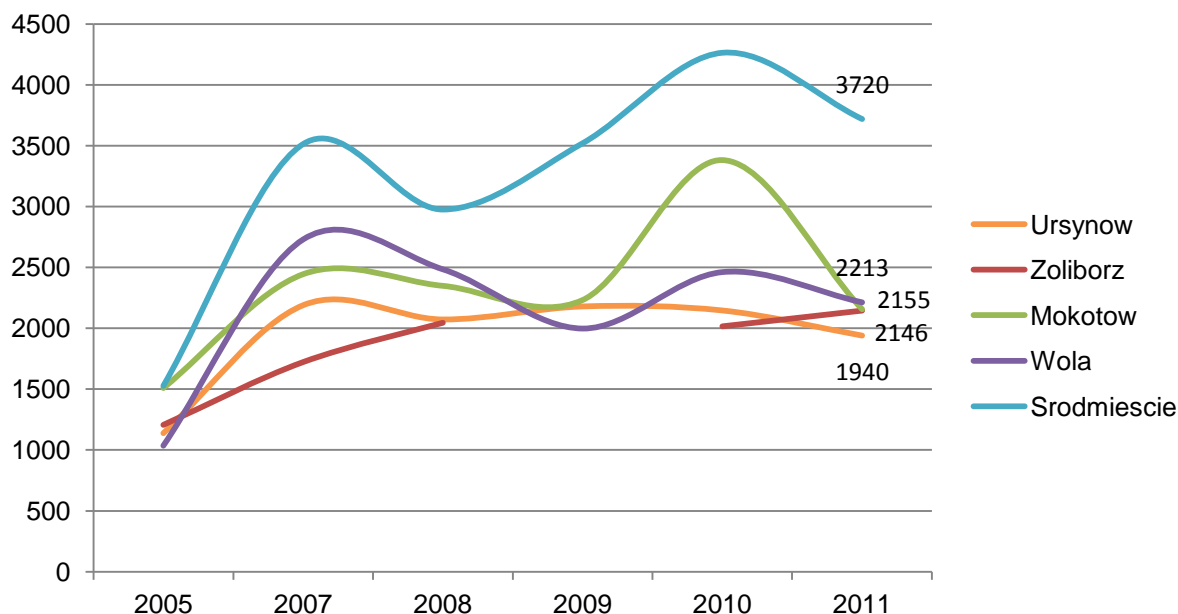
<sup>178</sup> Un *Powiat* est une division administrative intermédiaire entre la voïvodie (région administrative) et la *gmina* (commune). On recense 314 districts ruraux et 65 villes-districts.

<sup>179</sup> Nous sommes conscients que les données ont été calculées sur une base différente, mais permettent en l'occurrence une plus juste analyse de l'évolution du marché de l'immobilier à Varsovie.

<sup>180</sup> Etude réalisée en 2011 et 2012, par KEN 24 (Kancelaria Ekspertów Nieruchomości), <http://ken24.pl/publikacje/deweloperski-rynek-mieszkaniowy-w-warszawie-wiosna-2012/> (consulté le 19/10/2012)

mais suivi de Mokotów, Ochota, Żoliborz et Bielany, Wola ne se retrouvant qu'à la sixième place. Cette hiérarchie semble plus adaptée aux préférences des classes supérieures (voir chapitre 8).

**Figure 22. Prix moyen au mètre carré des logements neufs dans les cinq quartiers les plus chers de Varsovie de 2005 à 2011 (en €)**



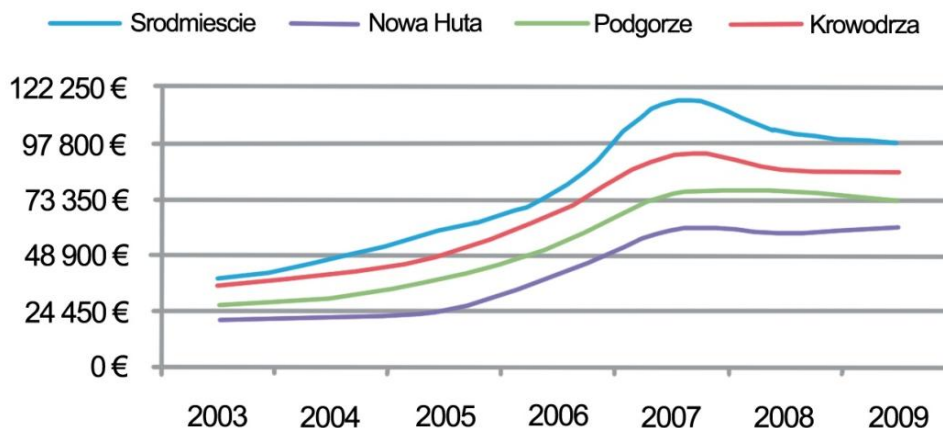
1€ = 4,09 zł. (conversion réalisée le 11/10/2012)

Source: "Nieruchomości", supplément à Gazeta Wyborcza (rétrospective de 2006 à 2011); K. A. Kuć-Czajkowska, 2008.

A Cracovie, les appartements les plus chers se situent, tout comme à Varsovie, en centre-ville (Śródmieście), où la moyenne était de 1 790 €/m<sup>2</sup>, sachant qu'environ 17% des transactions s'effectuent au-dessus de 2 200 €/m<sup>2</sup> en 2009. Le quartier de Krowodrza (nord-ouest de la ville) présente approximativement le même schéma, le prix moyen au mètre carré étant de 1 680 €/m<sup>2</sup>, cependant seules 6% des transactions se situent au-dessus de 2 200 €/m<sup>2</sup>. Ensuite, en troisième position, Podgórze a un prix moyen de 1 440 €/m<sup>2</sup> et à peine 1% est vendu au-dessus de 2 200 €/m<sup>2</sup>. Enfin, Nowa Huta se place en dernière position avec un prix moyen de 1 274 €/m<sup>2</sup>, dont presque aucune vente ne dépasse 2 200 €/m<sup>2</sup>. Ces résultats trahissent l'attraction de plus en plus évidente des anciens quartiers historiquement prestigieux: le centre-ville est en tête, suivi de Krowodrza et Podgorze, Nowa Huta se retrouvant sans surprise en dernière position (Figure 23).

En outre, au regard du marché immobilier des maisons individuelles, les investissements les plus chers se situent à Grzegórzki (à l'est du centre-ville) dans le quartier de Śródmieście et à Czarna Wieś et Wola Justowska dans le quartier de Krowodrza (à l'ouest du centre-ville, jouxtant le quartier des professeurs).

**Figure 23. Evolution des prix moyens des appartements de seconde main à Cracovie de 2003 à 2009**



Source: Instytut Analiz Monitor Rynku Nieruchomości, *mrn.pl*, K. Bartuś, 2010, *Wtórny rynek mieszkaniowy w Krakowie*.

Certains biens se vendent à plus de 3 700 €/m<sup>2</sup> en centre-ville de Cracovie. La résidence *Bogoria*, placée dans un immeuble historique du centre, rénovée et mise en accès en 2011, se vend à plus de 8 500 €/m<sup>2</sup>. En plus du logement, les propriétaires disposent d'un ascenseur donnant directement aux appartements, et peuvent profiter de la climatisation, d'un concierge, d'une réception, de caméras de surveillance et d'un *Penthouse*. C'est le cas également de la résidence *Pod Złotym Globem*, nouvellement construite (2011) dans le centre-ville où les prix sont à hauteur de 6 600 €/m<sup>2</sup>. Ainsi, 56% des appartements dits "luxueux"<sup>181</sup> se trouve dans le centre-ville, 25 % à Krowodrza et 19% à Podgórze, sachant que le prix au mètre carré décroît suivant le même ordre<sup>182</sup>. Cependant, P. Krochmal, spécialiste immobilier, fait le constat que ces appartements se vendent difficilement même s'il s'agit de biens rares. Après achat, ces appartements restent pour la plupart vides, ce qui démontre qu'il s'agit en définitive d'une stratégie d'investissement plutôt que d'un nouveau style de vie des couches sociales les plus riches.

Enfin, Łódź, qui se positionne en cinquième position (prix moyen au mètre carré) à l'échelle de la Pologne alors qu'elle est la troisième ville la plus peuplée, offre un marché immobilier peu dynamique par rapport aux deux exemples précédents. En 2012, le prix moyen au mètre carré le plus haut se situait autour de 1 700 €/m<sup>2</sup>, bien loin de ce qui peut se retrouver à Varsovie ou à Cracovie. Aucune donnée intra-urbaine n'est disponible, cependant les initiatives en vue d'attirer une clientèle plus luxueuse ont été assez nombreuses ces dernières années, comme par exemple le redéveloppement de l'ancienne usine Scheibler réalisé par l'entreprise australienne *Opal Property Developments*, qui a été mis à disposition des propriétaires à partir de 2010. L'investisseur prônait, dans un premier temps, une construction pour les classes moyennes, les prix se situant entre 880 €/m<sup>2</sup> et 1900 €/m<sup>2</sup>. Mais très vite, l'engouement général en Pologne a

<sup>181</sup> Selon *mrn.pl*, un logement luxueux se définit par : l'attractivité de la localisation (centre-ville ou un terrain de loisir à côté), un terrain fermé et surveillé, une surface habitable supérieure à 100m<sup>2</sup>, avec une place de parking ou un garage, et des investissements autres (tels qu'un sauna, une piscine, un billard, etc.)

<sup>182</sup> Rapport de P. Krochmal, 2011, *Mieszkania luksusowe, Krakowski rynek pierwotny*, Instytut Analiz, Monitor Rynku Nieruchomości, *mrn.pl*.

attiré des personnalités et célébrités polonaises, ainsi que des investisseurs étrangers qui, à cause de la crise, n'ont pas payé les traites jusqu'au bout, préférant perdre le bien plutôt que de le payer en totalité, de telle sorte qu'en 2012, plus de la moitié des logements se sont retrouvés sans propriétaire et leur possible remise sur le marché marquera une baisse importante de leurs valeurs<sup>183</sup>.

Finalement, le marché immobilier urbain polonais se diversifie de plus en plus, proposant des logements dont le standard augmente, et les offres pour les catégories supérieures sont de plus en plus nombreuses, le panel se décomposant entre les nouvelles constructions livrées clé en main, les résidences fermées, et plus récemment les bâtiments anciens rénovés. Certains concepteurs ont quelque fois proposé des logements luxueux à l'image des modèles américains qui trouvent difficilement preneurs. Ce sont surtout les grandes métropoles qui présentent un marché immobilier dynamique, où les spéculations sur les prix suivent en partie les schémas des différenciations socio-spatiales d'avant-guerre.

### 1.3. Entre héritages et nouveaux : le logement dans les grandes villes polonaises

Le stock de logement des pays d'Europe centrale à la sortie du socialisme en 1989 est assez spécifique puisque les grands ensembles socialistes représentent 40 à 70% du parc de logements, construits entre 1945 et 1989, alors que dans les pays d'Europe de l'Ouest ils représentent seulement 3 à 7% (K. Stanilov, 2007b). Les taux sont encore plus forts pour les villes polonaises : 83% des constructions sont socialistes à Varsovie (période allant de 1945 à 1988), 68% à Cracovie et 67% à Łódź (Tableau 13), alors que la part d'avant-guerre représente 13% du parc de logements aujourd'hui à Varsovie (le plus faible taux) et 17% à Cracovie, et un peu plus de 25% à Łódź.

**Tableau 13. Logements selon la date de construction à Varsovie, Cracovie et Łódź**

	Avant 1944	1945-1970	1971-1988	1989-2002	Ensemble
	<i>Effectifs</i>				
<b>Varsovie</b>	86 063	267 788	211 334	84 781	654 077
<b>Cracovie</b>	44 994	86 969	89 038	34 307	259 032
<b>Lodz</b>	84 185	96 121	114 241	19 986	316 206
	<i>Pourcentages</i>				
<b>Varsovie</b>	13	41	32	13	100
<b>Cracovie</b>	17	34	34	13	100
<b>Lodz</b>	27	30	36	6	100

Source : Recensement 2002, GUS

<sup>183</sup> [http://lodz.gazeta.pl/lodz/1,35153,11528191,Jak\\_upadly\\_lofty\\_u\\_Scheiblera\\_Co\\_sie\\_z\\_nimi\\_stanie\\_.html](http://lodz.gazeta.pl/lodz/1,35153,11528191,Jak_upadly_lofty_u_Scheiblera_Co_sie_z_nimi_stanie_.html) (consulté le 19/10/2012)

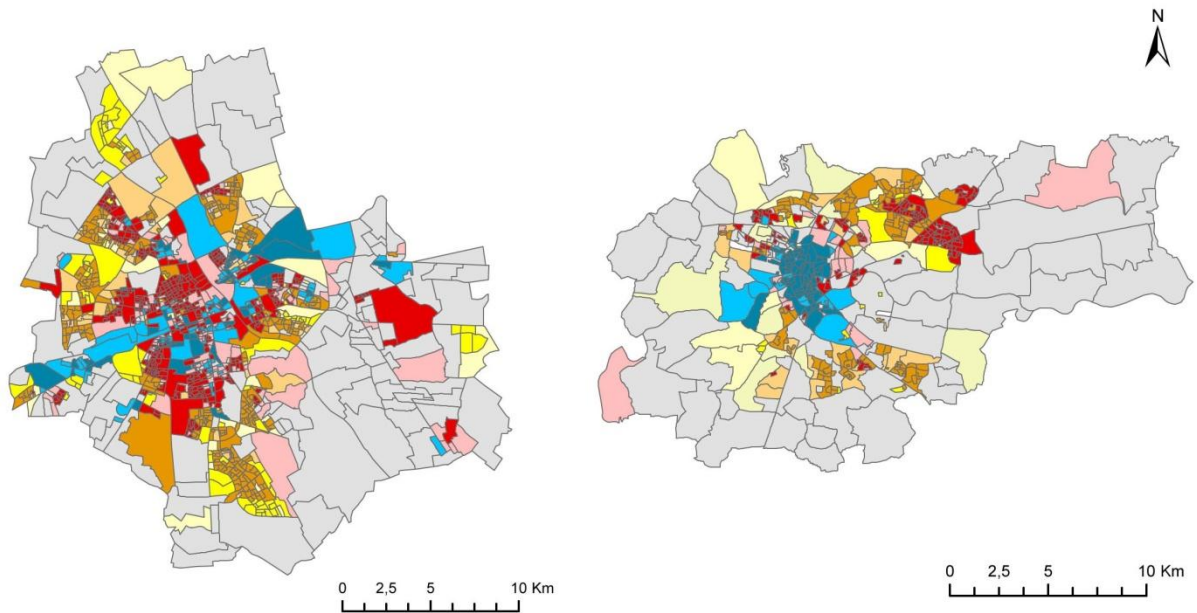
Ce constat marque le paysage urbain encore aujourd'hui (Carte 21), le poids du socialisme restant extrêmement lourd<sup>184</sup>, à cause notamment de la détérioration que subissent ces bâtiments par la piètre qualité des matériaux qui avaient été utilisés, mais aussi par la quasi-inexistence de rénovation de ceux-ci, pour certains depuis leur construction. Ce délaissement a touché également les bâtiments d'avant-guerre en majorité en centre-ville, qui n'ont pour la plupart jamais été rénovés (L. Coudroy de Lille, 1995 ; J. Hegedüs, I. Tosics, 1998 ; K. Stanilov, 2007b). Le vieillissement est ainsi visible partout, et la première phase de transition a surtout contribué à la construction de nouveaux logements en périphérie plutôt qu'à la rénovation des centres-villes. La visibilité de ce processus a favorisé l'idée selon laquelle, durant la transition, les villes d'Europe centrale s'approcheraient du modèle d'Amérique du Nord, notamment par les fonctions tertiaires que revêt le centre-ville. Ce dernier, gravement détérioré durant des années, est déserté par les classes les plus aisées, qui préfèrent la périphérie, laissant cet espace au plus pauvres (A. Zborowski, 2007). Cependant, il apparaît de plus en plus clairement qu'il s'agit d'une première phase causée par l'état de détérioration du centre-ville et de ses environs, ainsi que de la zone des grands ensembles socialistes dont les logements nouvellement construits présentaient un moyen d'échappatoire. La situation actuelle présente un espace bien plus complexe.

La privatisation a également compliqué les situations au sein d'un même immeuble, car certains ont été rachetés par les locataires donc sont devenus privés, et d'autres sont restés communaux. Par ce biais, la rénovation des cages d'escaliers, les ravalements de façade, etc. ont été difficiles à mettre en place. A partir de 1990, un grand nombre d'individus a ainsi quitté dès qu'il a été possible ces logements pour devenir propriétaires dans de nouveaux bâtiments dont le standing est beaucoup plus élevé, et les règles de copropriétés bien plus simples. Finalement, une différence s'est ainsi instaurée entre ceux qui ont les moyens de changer de logements et ceux qui ne l'ont pas. La société est ainsi devenue quelque peu bipolaire, fonctionnant à deux vitesses. Les retraités font souvent partie de cette seconde catégorie, ayant une retraite calculée sur leur revenus durant le socialisme et trop âgés pour travailler après 1989 ; ils représentent la génération dite « sacrifiée », car « coincée » dans ces anciens bâtiments et n'ayant que peu de moyens pour les rénover. Il s'agit entre autre d'un problème générationnel, une famille pouvant se composer de grands-parents qui logent dans des immeubles d'époque socialiste, avec peu de moyens pour subsister, leurs petits-enfants résidant quant à eux dans des résidences fermées.

---

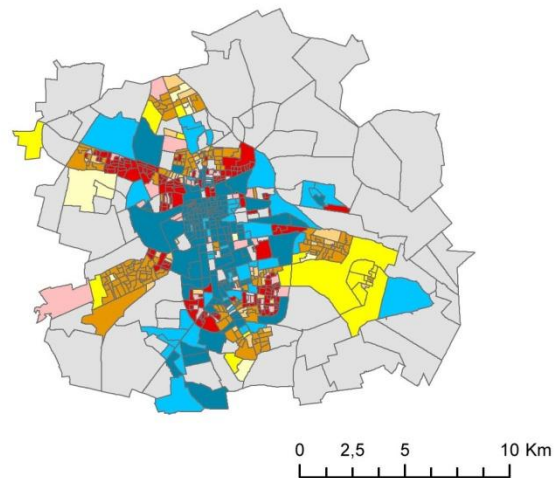
<sup>184</sup> Varsovie est la ville qui des trois a le moins de construction d'avant-guerre, à cet égard, dans le centre-ville, les constructions datant de 1945 à 1970 sont largement surreprésentées (Carte 21). A Cracovie, l'habitat d'avant-guerre domine le centre-ville et l'habitat socialiste est surtout représenté en périphérie principalement vers Nowa Huta. A Łódź, l'habitat d'avant-guerre domine le centre, l'habitat socialiste n'est surreprésenté qu'en périphérie, principalement au nord et au sud.

**Carte 21. Répartition des logements selon leur année de construction à Varsovie, Cracovie et Łódź**



**Part des logements suivant l'année de construction**

- Plus de 70 % construit avant 1945
- Entre 50% et 69% construit avant 1945
- Plus de 70% construit entre 1945 et 1970
- Entre 50% et 69% construit entre 1945 et 1970
- Plus de 70% construit entre 1971 et 1988
- Entre 50% et 69% construit entre 1971 et 1988
- Plus de 70% construit entre 1989 et 2002
- Entre 50% et 69% construit entre 1989 et 2002
- Sans surreprésentation



*Source : Recensement 2002, GUS.*

Aujourd'hui, les logements jouxtent souvent les anciens bâtiments socialistes ou d'avant-guerre, surtout en centre-ville. L'urbanisme peu dense perpétré durant cette période profite aux promoteurs immobiliers aujourd'hui qui construisent dans ces espaces, même si la périphérie présente plus de possibilités de développement. L'offre immobilière se diversifie de cette façon, proposant des immeubles de standards différents allant de petits studios avec des cuisines sans fenêtres à des logements où les entrées d'immeubles sont luxueuses et colossales avec fontaines et marbres, en résidences fermées avec billard et piscine à leurs propriétaires. C'est également la prolifération de la maison individuelle, qui se pose en opposition à l'époque socialiste, proposant un style de vie totalement différent. Ces nouvelles aspirations repoussent les limites des

agglomérations. Des différences de standards de construction se font également ressentir quant au quartier dans lequel les promoteurs immobiliers construisent.

## **2. Processus de concentration des classes supérieures dans la ville après 1989**

Les différentes recherches effectuées sur les espaces d'Europe centrale après 1989 soulignent que ces sociétés ont tendance à renforcer leur concentration. Ce phénomène serait ainsi de plus en plus visible dans l'espace par les effets de migration, mais aussi par les changements de style de vie induits par les différenciations de revenus croissantes. Ce constat réalisé généralement doit être a priori vérifié: l'espace urbain après 1989 reflète-t-il ces inégalités montantes, plus marquées que durant la période socialiste, et jusqu'à quel point ces changements sont-ils perceptibles ?

### **2.1. Quelles variables pour étudier l'élite ?**

L'analyse s'inscrit dans la tradition classique de l'étude de la fragmentation socio-spatiale urbaine impulsée par le département de sociologie de Chicago (1920-1930), connaissant un regain d'intérêt dans les années 2000, pour l'analyse des espaces postsocialistes<sup>185</sup>.

Nous avons eu la chance de disposer des deux recensements de la population les plus récents : celui de 1988 qui se positionne tout juste avant le changement de régime, reflétant extrêmement bien la situation socio-spatiale de la période socialiste, ainsi que celui de 2002 qui permet de repérer les premiers changements survenus durant la transition. Le dernier recensement a été réalisé en 2012, mais n'a pas encore été traité totalement par les services de recensement, surtout à fine échelle. En effet, nous disposons des données pour les deux premiers recensements à l'échelle des îlots et à celle des quartiers. L'analyse ne se fera qu'à l'échelle des îlots, car la différenciation socio-spatiale à l'échelle des quartiers est trop peu précise et significative, dessinant une ségrégation peu marquée, comme cela a pu être le cas avant la guerre, les indices de ségrégation ne dépassant pas 11 et les quotients de localisation apportant seulement une information très succincte. Cependant, cela apporte au préalable une information non négligeable sur le fait qu'en 2002, la différenciation sociale ne se fait toujours pas de manière sectorielle.

Les recensements polonais en général ne sont pas aussi affinés que ceux d'Europe de l'Ouest. La nomenclature professionnelle des individus<sup>186</sup> ne permet pas de repérer dans son intégralité la classe supérieure et encore moins l'élite polonaise (Chapitre 2). Toutefois, deux différentes variables sont à retenir: les « directeurs et hauts cadres des secteurs privés et

---

<sup>185</sup> On retrouve par exemple les travaux de Jaroszewski-Brudnicka (2004) sur Toruń ou de S. Marcinczak sur l'espace Lodzien (2009).

<sup>186</sup> Concerne les individus de plus de 15 ans.

publics<sup>187</sup> », ainsi que celle des «spécialistes<sup>188</sup> ». Cette définition ne serait pas complète sans inclure ce qui fait la spécificité de la société polonaise en tant que société en périphérie de l'Europe, à savoir le capital culturel (I. Szelenyi, 1995, 1998 ; T. Zarycki, 2008) incarné par le niveau d'étude dont la variable « niveau d'étude supérieur »<sup>189</sup> est la plus aboutie. Cette définition n'est pas parfaite et englobe malheureusement une plus grande part d'individus que la définition théorique des élites polonaises proposée dans le chapitre I. Consciente de cet écart, une vigilance particulière est adoptée quant à l'interprétation de ces résultats et en évitant de confondre les « cols-blancs » avec l'élite. Par ailleurs, les données concernant le niveau d'étude sont disponibles aux deux dates pour les trois villes à l'échelle des îlots statistiques. En revanche, si les données concernant le statut professionnel sont accessibles pour les trois villes en 2002, ce n'est pas le cas en 1988 où seule Varsovie est disponible.

#### Encadré 4. Qu'est-ce qu'un îlot (Rejon statystyczny) ?

Un îlot comprend au maximum 2 700 individus et 999 logements. Si ces nombres sont dépassés, l'îlot est alors divisé en deux. Par ailleurs, aucun de ces îlots n'est à cheval sur deux communes ou départements et un immeuble ne peut être divisé, il est englobé dans un seul et même îlot. La taille de ces derniers peut être très différente.

	Population totale	Nombre de quartiers	Nombre d'îlots		Surface moyenne des îlots en 2002
			1988	2002	
Varsovie	1 708 491	18	1 304	1 453	0,36 km <sup>2</sup>
Cracovie	759 137	16	581	596	0,55 km <sup>2</sup>
Lodz	725 055	5	701	723	0,41 km <sup>2</sup>

Source : GUS

A Varsovie, la moyenne de la superficie des îlots est de 0,36 km<sup>2</sup>, à Cracovie de 0,55 km<sup>2</sup> et de 0,41 km<sup>2</sup> à Łódź. Les plus grands îlots sont situés en périphérie ou tout simplement accueillent des infrastructures telles qu'un aéroport, des usines ou encore des forêts ou parcs. Varsovie, étant la ville la plus peuplée, compte 1304 îlots en 1988 et 1453 îlots en 2002. Cracovie recense 581 îlots en 1988 et 596 îlots en 2002. Enfin, Łódź, passe de 701 îlots en 1988 à 723 en 2002.

Le choix de combiner ces variables est confirmé également par la relation statistique qui existe entre ces trois variables (coefficient de corrélation<sup>190</sup>) notamment à l'échelle des îlots pour le recensement de 2002, date à laquelle toutes les données sont disponibles (Figure 24). La dépendance entre les « spécialistes » et la « population ayant un niveau d'étude supérieur » est la plus importante, tournant autour de 0,9. La dépendance entre les directeurs et cadres dirigeants dans les secteurs privé et public est quant à elle légèrement moins importante, avec des résultats allant de 0,6 pour Varsovie à 0,7 pour Łódź. La corrélation qui est la moins effective, mais qui

<sup>187</sup> Pl. *Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie parlamentarzysty, wyższego urzędnika i kierownika*

<sup>188</sup> Pl. *Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie specjalisty*

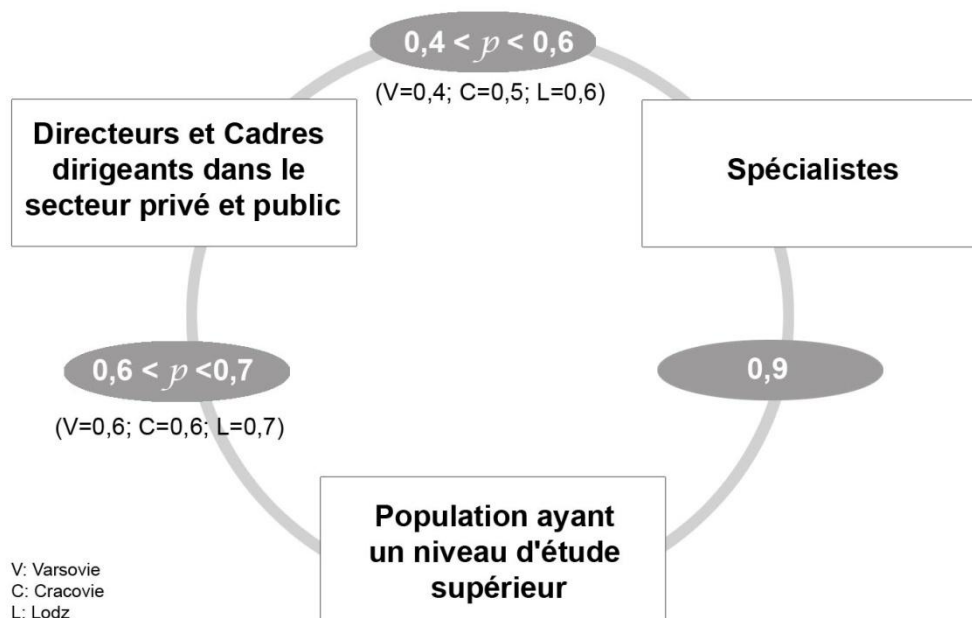
<sup>189</sup> Individus ayant un niveau licence, master, ingénieur ou équivalent.

<sup>190</sup> Calcul réalisé grâce aux coefficients de corrélation de rang Spearman, car les distributions ne suivent pas une loi normale (Test de normalité d'Anderson-Darling et Test de normalité de Jarque-Bera).



reste malgré tout assez forte, est celle entre les spécialistes et les directeurs et cadres dirigeants dans les secteurs privé et public avec des résultats entre 0,4 (Varsovie) et 0,6 (Łódź). Ainsi, dans les îlots où les spécialistes sont nombreux, une part importante de « directeurs et cadres dirigeants dans les secteurs privé et public » est à noter.

**Figure 24. Corrélations entre les trois variables définissant les élites en 2002 (coefficient de corrélation de rang de Spearman)**



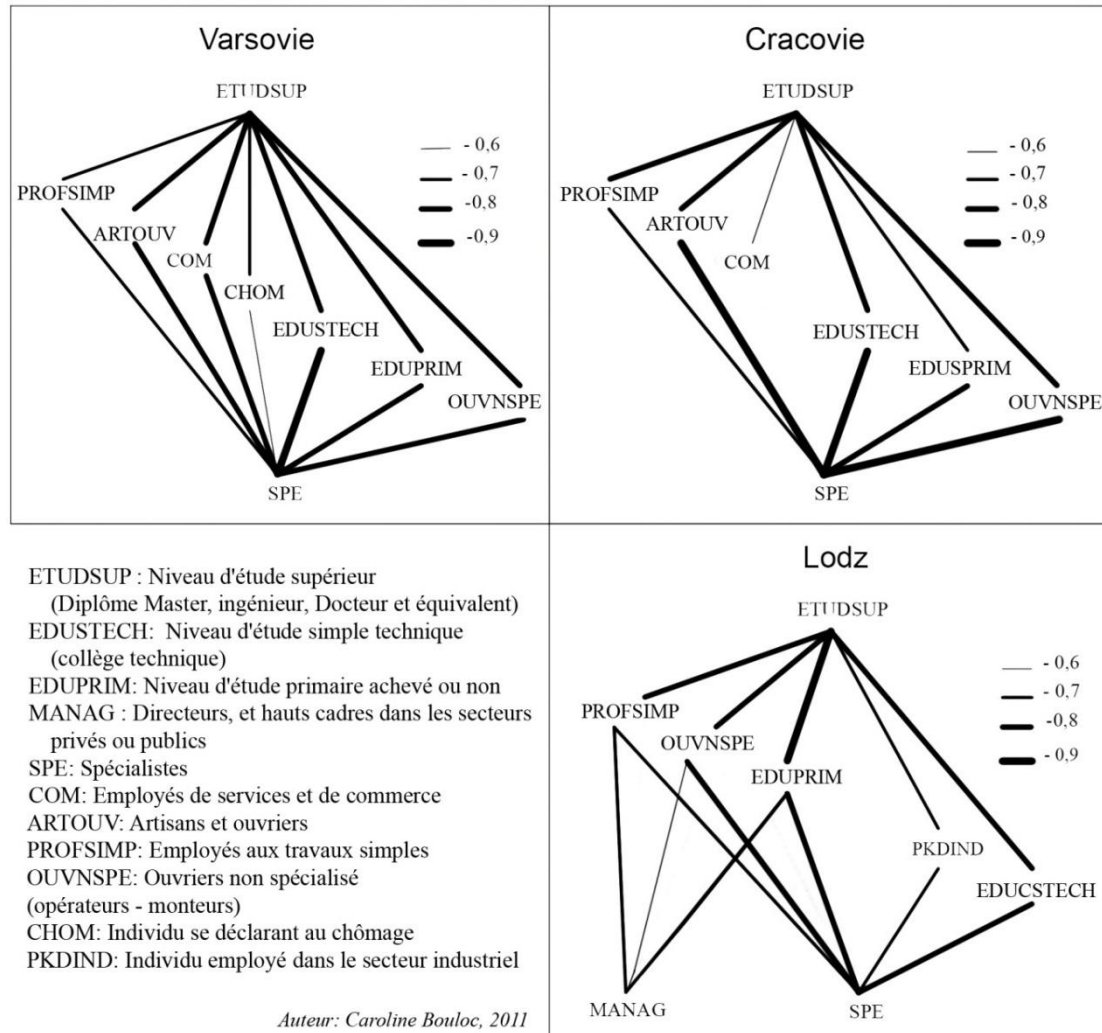
*Source : Recensement 2002, GUS.*

Par ailleurs, pour les trois villes, les dépendances sont plus ou moins fortement prononcées avec certaines autres variables du recensement. Les plus fortes concernent les individus ayant un niveau d'étude supérieur, avec les individus travaillant dans les secteurs de l'éducation et les individus ayant un niveau d'étude secondaire général. Les résultats sont très similaires concernant les spécialistes, mais légèrement moins importants avec la catégorie rassemblant les directeurs et cadres dirigeant dans les secteurs privé et public.

En outre, l'analyse des corrélations négatives est intéressante et présente une société urbaine tout aussi structurée que celle des pays d'Europe de l'Ouest, car elle met en évidence des populations qui ne se côtoient pas (Figure 25). Au regard des trois graphiques, les sociétés urbaines dans les trois villes diffèrent quelque peu. La société varsovienne est ainsi mieux structurée entre les divers échelons de la société. Par son statut de capitale, elle regroupe simultanément autant les populations privilégiées (cadres dirigeants des grandes entreprises internationales, investisseurs étrangers etc.) que les classes moyennes, attirées par le fort potentiel que la capitale offre en terme d'emplois, mais aussi les populations les plus pauvres, sans qualifications et en mal d'emploi. Par ce biais, ces différentes populations ne s'approprient pas et ne produisent pas les mêmes espaces. Ainsi, les îlots investis par les spécialistes et par les individus ayant un niveau d'étude supérieure sont rarement habités par les catégories inférieures

(ouvriers non spécialisés, employés aux travaux simples, artisans et ouvriers, chômeurs, éducation primaire, éducation simple technique etc.).

**Figure 25. Coefficients de corrélations négatifs de rang selon le recensement de 2002**



Source: Resencement 2002, GUS

*A contrario*, la structure sociale cracovienne se construit en un espace dual qui présente une scission importante entre le haut et le bas de l'échelle sociale. Ceci se lit sur le schéma par de forts taux de corrélations négatifs avoisinant les 0,9 en ce qui concerne notamment les spécialistes. Ainsi, il est peu probable que ces derniers et les individus ayant un haut niveau d'étude aient pour voisins des individus aux professions manuelles ou simples (ouvriers, artisans et employés de travaux simples) ou des individus dont le niveau scolaire ne dépasse pas le secondaire.

La société lodzienne est quant à elle moins structurée, bien que les coefficients restent relativement forts, surtout en ce qui concerne la population ouvrière représentée ici par la variable regroupant les individus travaillant dans le secteur industriel, dont la corrélation négative n'est visible qu'à Łódź, reste de l'héritage industriel d'avant-guerre. La ville a en effet gardé des espaces d'habitation typiquement ouvriers où la structure de la population a peu évolué. Ceci est vrai

notamment en centre-ville, autour du nouveau centre commercial, qui n'est autre que la réhabilitation et la transformation d'une ancienne grande usine. Ainsi, autour de cette zone, il est commun de trouver des habitations ouvrières, expliquant les coefficients de corrélation fortement négatifs. Ceci est confirmé également par la présence sur le schéma de la catégorie regroupant les directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public, qui est par ailleurs absente dans les deux villes précédentes, suivant des schémas plus proches de la classe moyenne. Ainsi à Łódź, dans les îlots où les catégories les plus faibles socialement et économiquement se regroupent fortement, il est très peu probable de retrouver les catégories socioprofessionnelles les plus favorisées.

Cependant, l'analyse des corrélations ne permet pas de véritablement comprendre s'il y a eu un changement important des concentrations des classes supérieures dans l'espace. Pour ce faire, d'autres méthodes sont utiles pour les réaliser.

## 2.2. Analyse de la concentration des élites dans les trois villes étudiées:

### Encadré 5. Quels indices pour quelles analyses ?

La ségrégation a été calculée dès le début du siècle, notamment par l'intermédiaire de l'indice de Gini et de la courbe de Lorenz, mais c'est surtout l'Université de Chicago dans les années 1930 qui développe de nouveaux indices qui seront popularisés après la Seconde Guerre mondiale (C. Rhein, 1994). A partir de cette date, une véritable *guerre des indices* initiée par un groupe de sociologues de l'Université de Washington à Seattle se propage dans une grande partie des départements de sociologie américains (*Ibid.*). Ce sont O. D. Duncan et B. Duncan de l'Université de Chicago (1955a, 1955b) qui proposent l'indice de ségrégation ainsi que l'indice de dissimilarité les plus populaires, encore largement utilisés aujourd'hui (J. Morrill, 1991 ; D. S. Massey, N. A. Denton, 1988). Mais malgré cette popularité, de nombreux autres indices existent, dont certains nouveaux calculs apparaissent encore ces dernières années, tels que l'indice de dissimilarité de D. W. S. Wong (1993) ou encore le *boundary modified D* de R. Morrill (1991) dont le but est d'améliorer ces précédents indices en y ajoutant des paramètres spatiaux comme la distance séparant les unités spatiales, la superficie des unités ou le profil des unités adjacentes (P. Apparicio, 2000).

Le choix d'indices dépend de ce que l'on souhaite démontrer selon la population et l'espace à l'étude. Les indices de ségrégation résidentielle sont nombreux, cependant chacun a un but bien différent, cherchant une égalité, une exposition, une concentration, un regroupement, une agrégation spatiale ou encore une centralisation (D. S. Massey, N. A. Denton, 1988 ; P. Apparicio, 2000). Certains sont semblables, d'autres au contraire se complètent mais chaque indice varie et expose des résultats substantiellement différents.

Nous avons choisi les indices de ségrégation (IS) et de dissimilarité (ID) proposés par O. D. Duncan et B. Duncan (1955a ; 1955b) qui mesurent une égalité, c'est-à-dire qu'ils « mesurent les sur-représentations ou les sous-représentations d'un groupe dans les unités spatiales » (P. Apparicio, 2000, p. 3). Le premier (IS) confronte la localisation d'un groupe avec l'ensemble ; alors que le second (ID) confronte la localisation de deux groupes distincts entre eux. Par ailleurs, étant donné qu'il s'agit d'indices « a-spatiaux », nous ajoutons à l'analyse le calcul du quotient de localisation (QL) qui permet de cartographier les résultats (P. Petsimeris, 1995a, 1998). Ces indices sont ainsi complémentaires et apportent à l'analyse une dimension chaque fois différente, qui permet d'appréhender la situation dans sa globalité tels que le démontrent les travaux de P. Petsimeris sur le grand Londres et sur trois grandes villes italiennes : Milan, Turin et Gênes (1995a, 1998)<sup>191</sup>.

<sup>191</sup> Afin d'être certain de notre choix, nous avons également effectué le calcul de l'indice de ségrégation de D. W. S. Wong qui prend en compte le caractère spatial des îlots (unités contiguës) : les résultats sont très similaires aux calculs réalisés par l'intermédiaire de l'indice de ségrégation classique de O. D. Duncan et B. Duncan (1955a ; 1955b). Nous n'avons donc pas jugé utile de les présenter dans cette analyse.

### 2.2.1. Une ségrégation tempérée

Du fait de la politique d'homogénéisation de l'espace durant le socialisme, la fragmentation sociale n'est pas aussi forte que celle que l'on peut observer dans les pays d'Europe de l'Ouest<sup>192</sup>. Néanmoins, quoique moyens, les indices de ségrégation permettent d'établir une tendance générale. Face aux résultats des IS pour 1988 et 2002, l'ensemble est à première vue homogène, et peu de différences marquées apparaissent (Tableau 14 ; Tableau 15). En outre, ces proportions semblent approximativement assez similaires entre les sociétés des trois villes étudiées. Les caractéristiques et les processus ségrégationnistes semblent être alors très proches et mettent en évidence avec précaution un modèle qui s'adapterait aux grandes villes polonaises dans leur ensemble, puisque les trois villes sont *a priori* très différentes suivant leur histoire, leur morphologie et l'image de développement urbain qu'elles dégagent aujourd'hui.

#### Encadré 6. L'indice de ségrégation

L'IS mesure la différenciation d'un groupe social par rapport à un autre. Il se calcule ainsi :

$$IS = \frac{1}{2} \sum_{i=1}^n |x_i - y_i| 100$$

*x* représente le rapport d'un groupe de la *i*-ème zone sur la population globale du groupe dans l'ensemble des zones qui constituent l'aire étudiée ;

*y* représente le rapport des groupes restants de la *i*-ème zone sur l'ensemble des autres groupes moins *x* de la ville ;

*n* est le nombre des zones considérées.

Les valeurs de l'indice de ségrégation varient de 0 à 100, zéro correspondant à la distribution parfaite et 100 à la ségrégation maximale des catégories socioprofessionnelles analysées. L'indice de ségrégation a pour but de comparer un groupe d'individus à l'ensemble des autres groupes (P. Petsimeris, 1995) qui forment –ici – la population soit des îlots, soit des quartiers. Il mesure ainsi le pourcentage de la catégorie *x* qui devrait changer d'unité territoriale pour avoir une distribution spatiale identique à celle du reste de la population.

Source : P. Petsimeris, 1995a, 1998

Au regard des Tableau 14 et Tableau 15, les résultats des IS sont plus marqués à l'échelle des îlots qu'à celle des quartiers, ce qui est un effet général dû au découpage spatial que de nombreux auteurs ont pu remarquer comme J. Brun (1994), H. Le Bras (1994) ou encore des auteurs anglophones tels que D. W. S. Wong (2003, p 180): « En général, les données sont spatialement estompées quand elles sont agrégées avec des valeurs adjacentes, et ainsi il y a moins de variations préservées à l'échelle agrégée »<sup>193</sup>. L'intérêt de l'analyse à l'échelle des quartiers est de comparer les valeurs des indices entre les trois villes<sup>194</sup>. En effet, Łódź (9,3 pour 1988 ; 5,9 pour 2002) semble présenter une société beaucoup moins concentrée, à cette échelle, que celle de

<sup>192</sup> Notamment si l'on se réfère aux travaux de P. Petsimeris sur le Grand Londres (1995)

<sup>193</sup> "In general, data are spatially « smoothed » when they are aggregated to adjacent values, and thus less variation is preserved at the aggregated"

<sup>194</sup> Une comparaison entre les trois villes est possible à partir du moment où les unités statistiques sont calculées de la même façon et si les villes sont d'un même ordre de grandeur. C'est le cas à l'échelle des îlots, mais ce n'est pas le cas à l'échelle des quartiers. C'est pourquoi la comparaison à l'échelle des quartiers est moins pertinente qu'à celle des îlots.

Cracovie (15,5 pour 1988 ; 12,0 pour 2002). Ceci s'explique, en grande partie, par le passé des deux villes (Chapitre 4 et Chapitre 5). La fragmentation entre quartiers paraît être héritée de la période d'avant-guerre, Łódź ayant été une ville majoritairement ouvrière qui n'a jamais eu de grands quartiers regroupant les classes supérieures. En revanche, ce n'est pas le cas de Cracovie qui a réussi à préserver (non sans mal) cet héritage. Varsovie se place ici dans une situation intermédiaire, liée aux dégâts causés par la Seconde Guerre mondiale.

Au regard de ces indices, il est intéressant de constater la différence entre les IS de 1988 et ceux de 2002, même si elle semble peu significative. Les indices synthétiques sont, contre-intuitivement, en grande majorité moins élevés en 2002 qu'en 1988. Cependant, la catégorisation n'a pas été réalisée de la même façon entre 1988 et 2002, excepté pour la catégorie regroupant les individus ayant un niveau d'étude supérieur. Ainsi, en 1988, les études primaires non achevées et les individus sans éducation représentent le bas de la hiérarchie sociale, alors qu'en 2002, cette catégorie englobe également les personnes ayant un niveau d'éducation primaire achevé. C'est pourquoi l'accent sera porté sur la catégorie supérieure (en rouge sur le tableau), qui dans les deux cas inclut les personnes ayant un niveau licence, master, ingénieur ou équivalent.

**Tableau 14. Indices de ségrégation à Varsovie, Cracovie et Łódź en 1988 selon le niveau d'étude**

Villes	Supérieur <sup>195</sup>	Post-bac et moyen général	Moyen technique	Primaire et moyen tech. Non achev.	Primaire non achev. et sans éduc.
<i>Par quartiers</i>					
<b>Varsovie</b>	12,9	2,2	10,1	8,0	9,5
<b>Cracovie</b>	15,5	5,8	13,2	7,2	12
<b>Lodz</b>	9,3	2,6	3,5	2,9	5,6
<i>Par îlots</i>					
<b>Varsovie</b>	21,6	5,5	17,0	13,4	25,0
<b>Cracovie</b>	23,1	9,0	16,6	12,9	31,7
<b>Lodz</b>	23,1	8,7	10,1	8,8	25,1

Source : Recensement 1988, GUS.

<sup>195</sup> Pour la terminologie des variables, voir annexe 1

**Tableau 15. Indices de ségrégation à Varsovie, Cracovie et Łódź en 2002 selon le niveau d'étude**

Villes	Supérieur	Post-bac	Moyen technique	Moyen général	Simple technique	Primaire et prim. Non achev.
<i>Par quartiers</i>						
Varsovie	8,5	2,4		1,7	11,7	7,9
Cracovie	12,0	2,9	2,4	8,9	14,0	7,7
Lodz	5,9	2,1	2,4	4,1	3,7	3,2
<i>Par îlots</i>						
Varsovie	16,4	12,3		5,6	20,4	14,8
Cracovie	19,0	12,2	7,9	13,6	18,8	15,1
Lodz	19,5	14,6	8,1	10,3	11,8	12,3

Source : Recensement 2002, GUS.

Les IS à l'échelle des îlots sont beaucoup plus révélateurs. En 1988, les catégories les plus hautes et les plus basses sont les plus concentrées et dessinent ainsi, dans les trois villes, une société bipolaire beaucoup plus marquée qu'en 2002. Néanmoins, les catégories supérieures semblent être légèrement plus ségréguées à Cracovie et à Łódź qu'à Varsovie aux deux dates. Les IS selon la catégorie professionnelle d'un individu en 2002 permettent de compléter cette analyse et de comparer la situation des villes entre elles (Tableau 16).

**Tableau 16. Indices de ségrégation à Varsovie, Cracovie et Łódź en 2002 selon la catégorie professionnelle<sup>196</sup>**

Villes	Directeurs et hauts cadres dans les secteurs privé et public	Spécialistes	Employés de bureau	Techniciens et équivalents	Employés de services et de commerce	Artisans et ouvriers	Employés aux travaux simples	Employés du secteur primaire et pêcheurs	Ouvriers non spécialisés (opérateurs - monteurs)
<i>Par quartiers</i>									
Varsovie	6,3	7,8	3,8	3,1	7,4	8,7	7,7	36,4	9,9
Cracovie	5,7	12,3	2,4	0,4	3,9	11,3	7,7	31,7	12,9
Lodz	4,1	5,6	1,3	1,4	2,0	3,2	3,9	17,7	3,8
<i>Par îlots</i>									
Varsovie	14,4	13,7	9,7	6,9	12,9	15,6	19,3	55,1	17,4
Cracovie	13,4	17,4	8,3	6,9	9,6	15,8	17,8	64,2	18,4
Lodz	16,2	15,4	9,0	8,3	8,3	11,6	17,8	57,5	12,0

Source : Recensement 2002, GUS.

<sup>196</sup> Nous n'avons pas inclus délibérément la catégorie des agriculteurs, jardiniers, forestiers et pêcheurs puisqu'ils représentent trop peu d'individus dans les villes étudiées.

Par rapport au niveau d'étude, les IS des catégories professionnelles : directeurs et hauts cadres dans les secteurs privé et public (dir.) et des spécialistes (spé.) ne sont pas très élevés. Ce n'est qu'à Cracovie que l'indice reste légèrement supérieur à la moyenne, surtout pour les spécialistes (12, 3). Cette tendance, qui se démarque du reste de la population, nous permet de constater que le passé cracovien concernant le fort ancrage des élites intellectuelles dans certains quartiers de la ville est encore visible aujourd'hui. De la même façon, au regard de l'indice des ouvriers et artisans ainsi que des opérateurs/monteurs de machines et d'engins – respectivement 11,3 et 12,9 –, la dichotomie ville-centre de Cracovie et Nowa Huta semble *a priori* toujours pertinente. Par ailleurs, à l'échelle des îlots, la ségrégation est plus marquée dans les trois villes (autour de 15) où nous pouvons remarquer certaines spécificités. Aucun des deux groupes (dir. et spé.) n'est plus concentré que l'autre, néanmoins le plus fort indice est à noter pour les spécialistes (17,4) et l'indice le plus faible concerne les directeurs et hauts cadres dans les secteurs privé et public (13,4) à Cracovie. Cette différence n'est *a priori* pas notoire. Il est alors simple de comprendre que la ségrégation des spécialistes est moins marquée à Varsovie, ville qui s'est reconstruite après la Seconde Guerre mondiale sous influence communiste, qu'à Cracovie où l'intelligentsia s'est enracinée dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, Cracovie présente une bipolarisation importante entre les deux extrémités de la société qui est également visible à Varsovie, mais de façon moins prononcée pour les catégories supérieures (dir. : 14,4 et dpé : 15,4). En revanche, les cols-bleus sont tout aussi concentrés qu'à Cracovie. Łódź est dans une situation intermédiaire (spé. : 15,4 ; dir. : 16,2), car n'ayant pas subi les mêmes dommages que Varsovie et n'ayant pas d'élites intellectuelles ancrées dans son espace à la manière de Cracovie. Cependant, au regard des IS des diplômés du supérieur et des dir., Łódź se positionne au même niveau que Cracovie. Ce résultat s'explique par l'importance qu'a revêtu le centre-ville pour les intellectuels au début du socialisme et surtout par l'attribution de certains immeubles aux universitaires, créant ainsi des îlots spécialement composés de classes supérieures.

**Tableau 17. Indices de ségrégation à Varsovie en 1988 et 2002 à l'échelle des îlots statistiques selon la catégorie professionnelle<sup>197</sup>**

	Directeurs et hauts cadres dans les secteurs privé et public	Spécialistes	Techniciens et autres personnel moyen et Employés de bureau	Employés de services et commerçants	Ouvriers industriels et agricoles et opérateurs-monteurs	Employés simples (sans qualif.)	Agriculteur, jardiniers et garde forestiers, pêcheurs
<b>1988</b>	21,4	19,6	10,9	14,3	19,3	19,7	53,1
<b>2002</b>	16,1	18,9	8,8	14,3	17,8	20,4	55,6

Source : Recensements 1988 et 2002, GUS.

<sup>197</sup> Les agriculteurs, jardiniers, forestiers et pêcheurs ne sont pas inclus pour les mêmes raisons que précédemment.

Les IS calculés sur la base de la structure professionnelle en 1988 à Varsovie permettent de constater de nouveau que contre-intuitivement la concentration des deux extrémités de l'échelle sociale dans l'espace urbain est plus marquée en 1988 qu'en 2002 (Tableau 17). Cependant, il n'existe pas de divergences concernant les autres catégories, car la majeure partie d'entre elles garde une concentration très similaire entre 1988 et 2002. Seul celle des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public est nettement plus basse, passant de 21,4 en 1988 à 16,1 en 2002. En revanche, les spécialistes sont tout aussi concentrés qu'en 1988. Au regard des grandes similitudes que proposent les résultats entre les trois villes suivant les précédent calculs sur le niveau d'étude, on peut supposer que la situation doit être semblable pour les villes de Łódź et de Cracovie.

Ainsi, les indices de ségrégation ont démontré que les individus ayant un niveau d'étude supérieur sont plus concentrés en 2002 que les catégories professionnelles. Par ailleurs, l'analyse des IS a permis de mettre en avant que la concentration de ces populations n'est pas plus marquée après treize à quatorze années de transition, mais que, bien au contraire de ce qui est attendu, elle semble plutôt se relâcher.

### 2.2.2. Une polarisation des deux extrémités de la société

Le calcul des indices de dissemblance (ID) complète l'analyse précédente en confrontant plus précisément une catégorie d'individus donnée à une autre. Cette analyse permettra de savoir si les classes supérieures ont tendance à privilégier l'entre soi ou si au contraire elles vivent au contact des catégories les moins éduquées, et notamment si ce processus a tendance à s'intensifier après 1989. Généralement, les ID sont présentés dans un tableau de contingence qu'il est possible de lire dans les deux sens. Cependant, ils sont présentés ici sous forme de diagramme afin de faciliter leur lecture. Ainsi, plus le trait entre deux groupes donnés est important, moins ils ont de chance de se retrouver dans les mêmes îlots (dissimilarité).

#### Encadré 7. L'indice de dissemblance

L'ID mesure la compatibilité ou l'incompatibilité de la localisation de deux groupes sociaux différents. Il se mesure ainsi :

$$ID = \frac{1}{2} \sum_{i=1}^n |x_i - z_i| 100$$

$x$  représente le rapport d'un groupe de la  $i$ -ème zone sur la population globale du groupe dans l'ensemble des zones qui constituent l'aire étudiée ;

$z$  est un rapport semblable à  $x$  et représente une autre catégorie professionnelle;

$n$  est le nombre des zones considérées.

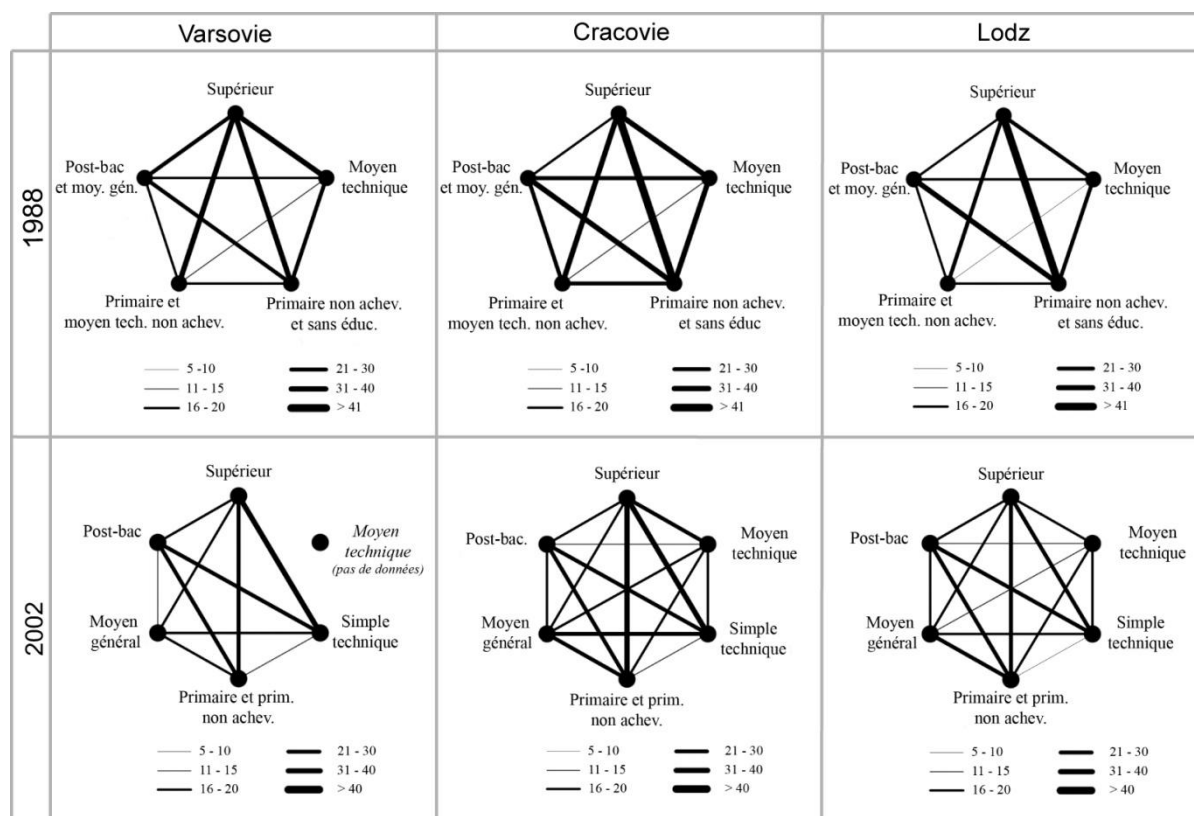
L'indice fluctue entre 0 et 100. Zéro représente la similitude parfaite et 100 signifie une forte dissemblance. Cet indice diffère du précédent car il confronte la localisation de deux groupes distincts entre eux et non pas avec l'ensemble des autres groupes. Cela permet d'affiner l'analyse, à savoir si certains groupes s'opposent plus fortement que d'autres, et de remarquer l'existence ou non d'une polarisation.

Source : P. Petsimeris, 1995a, 1998



De ce fait, même si les catégories ont changé entre les deux recensements, les résultats sont assez semblables. Seule la dissimilarité entre le niveau supérieur d'éducation et les catégories les plus basses est plus importante en 1988 qu'en 2002, comprise entre 21 et 40. Ce constat est surtout visible à Cracovie et à Łódź, soulignant que la structure sociale de ces deux villes est plus fragmentée entre les deux extrêmes de la société en 1988 (Tableau 18).

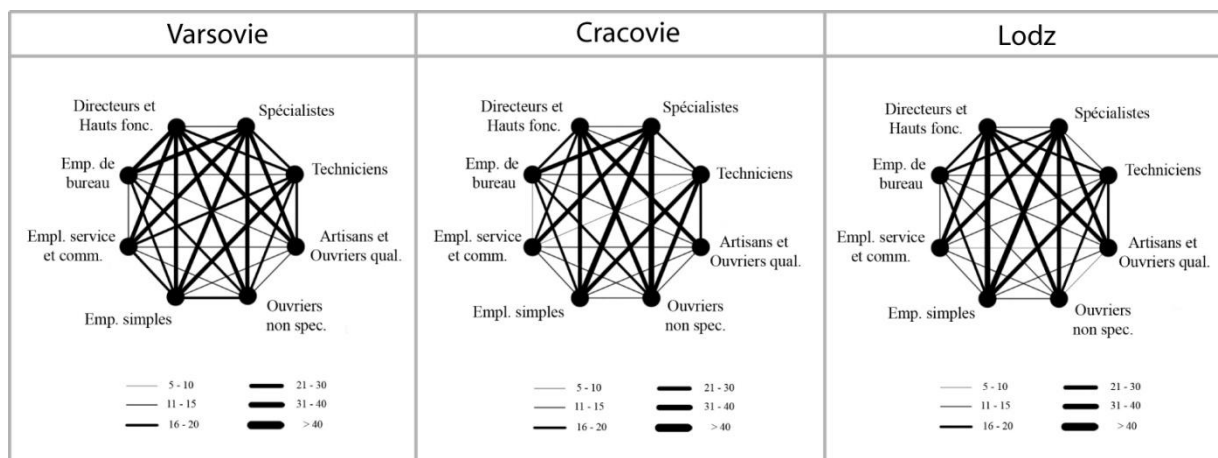
**Tableau 18. Indices de dissimilarité à Varsovie, Cracovie et Łódź selon le niveau d'étude en 1988 et 2002**



Source : Recensements 1988 et 2002, GUS.

Les ID entre les catégories professionnelles en 2002 présentent quelques particularités (Tableau 19). Les spécialistes sont plus isolés du reste de la population par rapport aux directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public. Les spécialistes ont les dissimilarités les plus importantes (entre 21 et 40). De plus, ils sont proches des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public, ainsi que des techniciens et équivalents, car leurs ID sont peu significatifs (entre 11 et 20). En outre, les directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public semblent plus proches de la classe moyenne que les spécialistes dans leur localisation. On retrouve en effet de fortes dissimilarités, tout comme les spécialistes avec les catégories les plus faibles (employés simples, ouvriers industriels et agricoles et opérateurs-monteurs), toujours entre 21 et 40 ; néanmoins, les ID descendent entre 11 et 30 lorsqu'il s'agit des techniciens et équivalents, les employés de bureau ou encore les employés de service et commerçants.

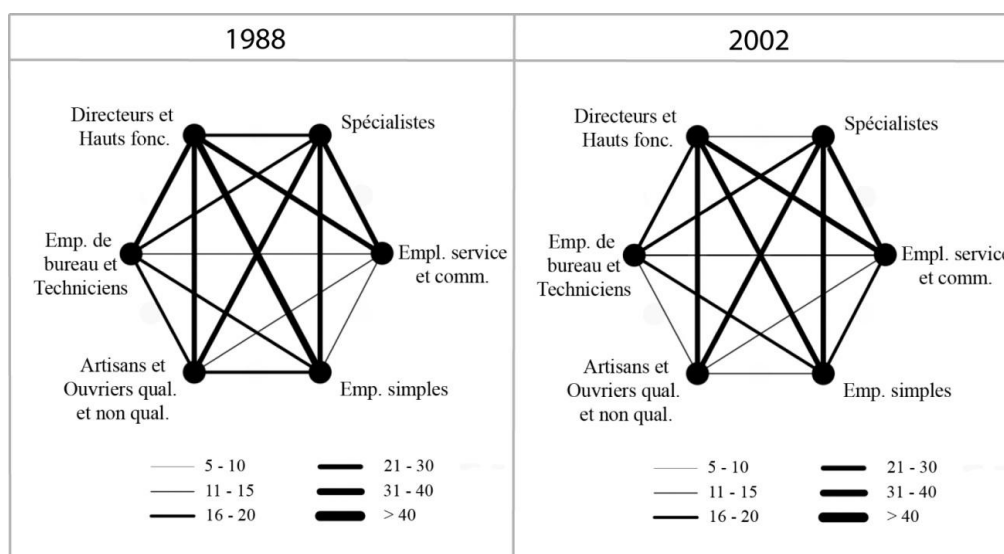
**Tableau 19. Indices de dissimilarité à Varsovie, Cracovie et Łódź selon la catégorie professionnelle en 2002**



Source : Recensement 2002, GUS.

Les ID calculés pour Varsovie concernant la structure professionnelle en 1988 apportent approximativement la même information que les IS (Tableau 20). Il y a très peu de différence entre les deux recensements. Néanmoins, les directeurs, hauts cadres des secteurs privé et public étaient plus isolés que le reste de la population en 1988 qu'en 2002, surtout avec les classes inférieures (passant de 0,24 en 1988 à 0,18 en 2002 pour les techniciens et équivalent ou encore de 0,30 en 1988 à 0,25 en 2002 pour les artisans et ouvriers qualifiés et non qualifiés). Par ailleurs, celui des spécialistes ne change quasiment pas, même si les dir. et spé. ont tendance à se rapprocher, habitant apparemment les mêmes espaces. Ceci s'explique aussi par le fait que la catégorie des directeurs, haut cadres dans les secteurs privé et public ne regroupe pas tout à fait les mêmes personnes entre les deux dates.

**Tableau 20. Indices de dissimilarité selon la catégorie professionnelle à Varsovie en 1988 et 2002**



Source : Recensements 1988 et 2002, GUS.

De la même manière que pour l'IS, l'isolement des catégories supérieures par rapport aux autres groupes de la population restant semblait plus prononcé en 1988 qu'en 2002. Malgré la mise en place d'un système capitaliste, il semblerait que la concentration des différents groupes sociaux n'ait pas véritablement évolué, voire s'est distendue.

### 2.2.3. Un dispersement des catégories supérieures

De façon générale, de 1988 à 2002, la concentration des classes supérieures a diminué. On remarque un effet centrifuge, car il y a moins de valeurs extrêmes en 2002 qu'en 1988 présentant une diffusion des classes supérieures, comme l'attestent les cartes (Carte 22 ; Carte 23; Carte 24 ; Carte 27). En 1988, à Varsovie, les QL progressaient jusqu'à 5,8 pour les directeurs, 3,1 pour les diplômés du supérieur et 2,0 pour les spécialistes se situant tous dans un îlot de Bemowo (la grande "tâche" visible sur la carte - à l'ouest de la ville dans le quartier de Bemowo - est à nuancer, car elle englobe l'aéroport et la forêt, de telle sorte que la zone concernée n'est qu'une petite enclave). Globalement, les quartiers où l'on retrouve des îlots concentrant fortement les classes supérieures sont les quartiers péricentraux tels que Mokotów, Żoliborz, Marymont, puis certains quartiers périphériques bien choisis : d'une part les lieux de construction de grands ensembles comme Ursynów, mais aussi les lieux permettant la construction de maisons individuelles comme Bemowo ou Rembertów.

#### Encadré 8. Le quotient de localisation

Le QL permet de spatialiser la concentration, car il mesure la concentration relative d'une catégorie socioprofessionnelle à l'intérieur d'une zone. Il se calcule comme suit :

$$QL = \frac{x_i}{X_j}$$

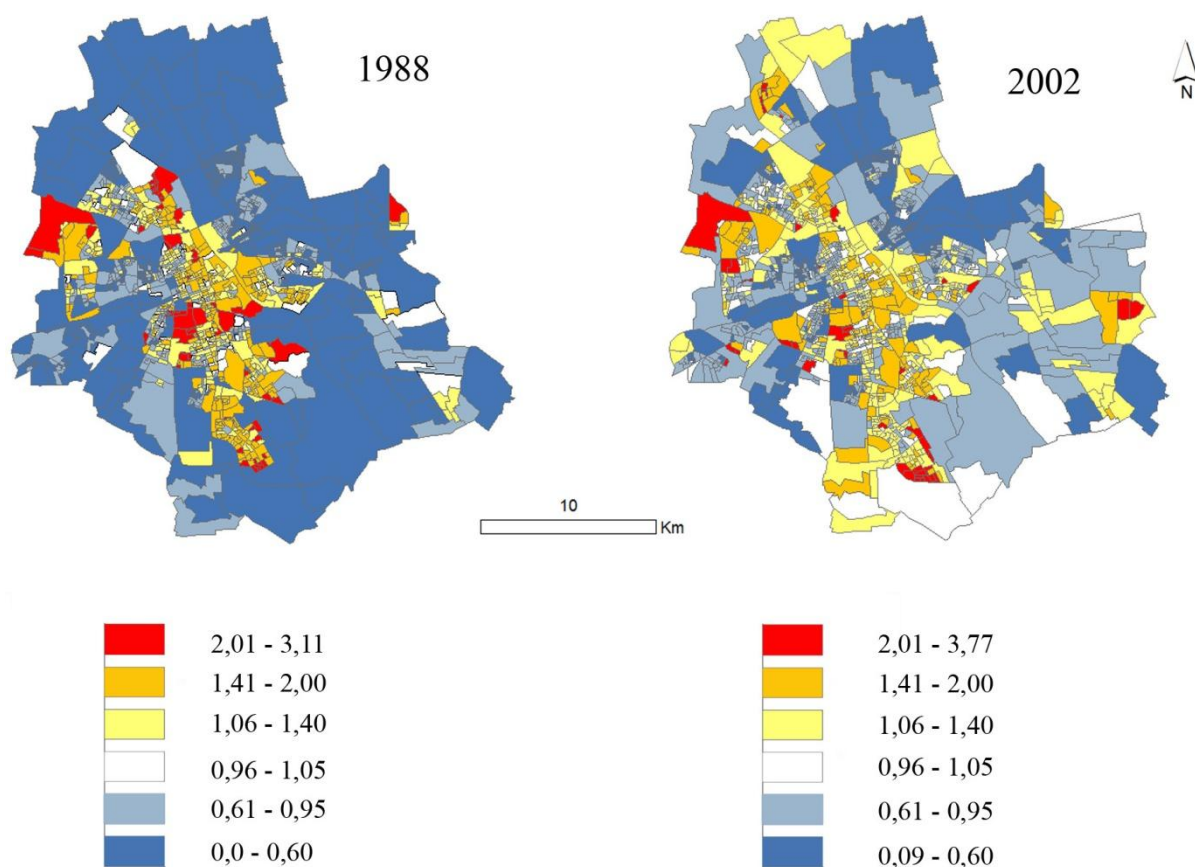
$x$  est le pourcentage d'une catégorie socioprofessionnelle à l'intérieur d'une zone  $i$  ;

$X$  est le pourcentage du même groupe à l'intérieur de l'espace urbain analysé  $j$

Les valeurs du quotient sont positives et supérieures à zéro. Si  $QL < 1$ , alors la concentration spatiale est inférieure à la moyenne de la ville. Si  $QL = 1$ , la concentration est égale à la moyenne métropolitaine. Et enfin, si  $QL > 1$ , alors la concentration d'un groupe est importante.

Source : P. Petsimeris, 1995a, 1998

**Carte 22. Concentration des individus ayant un niveau d'étude supérieur en 1988 et 2002 à Varsovie (Quotient de localisation)**

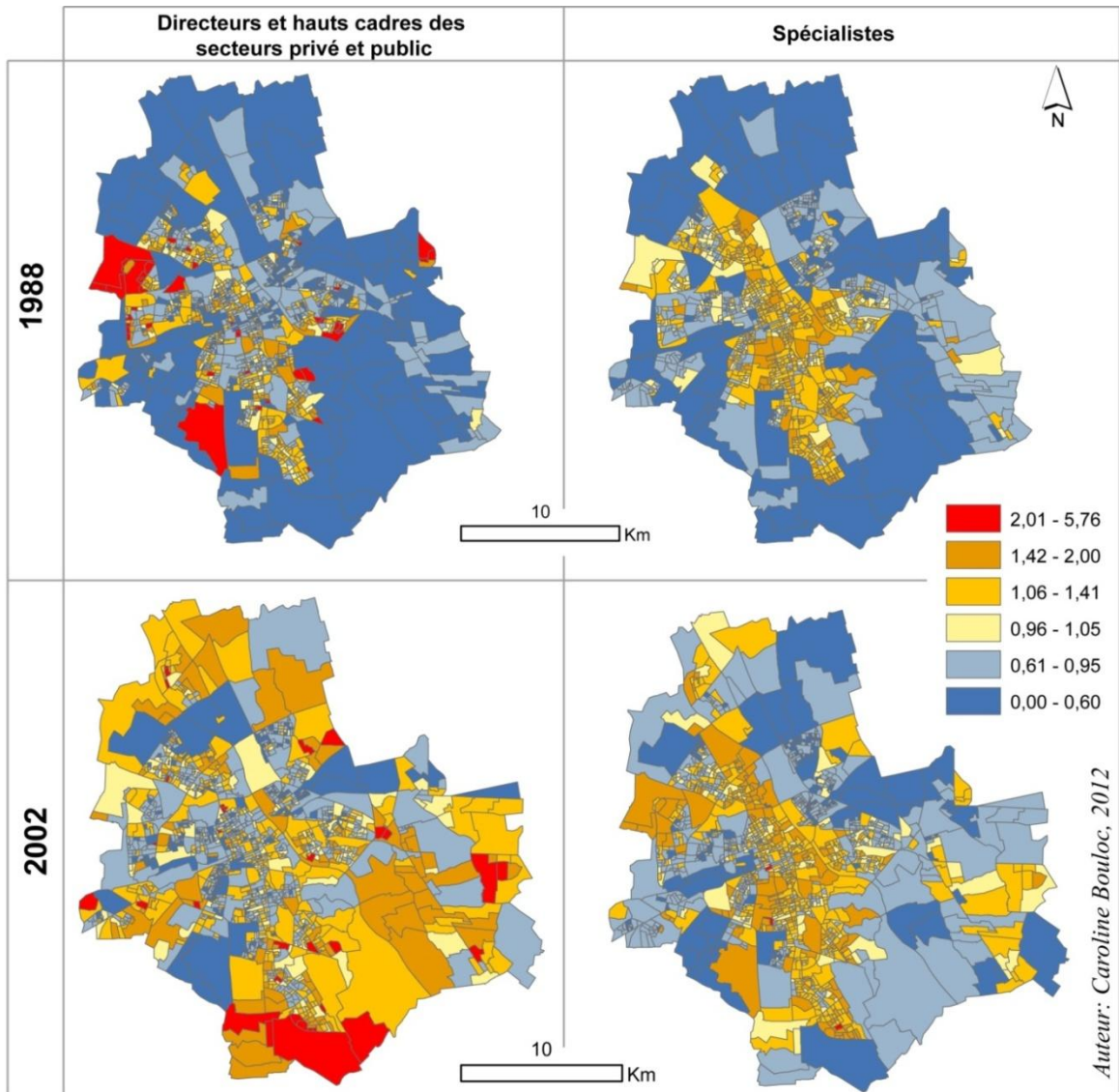


*Auteur: Caroline Bouloc, 2011*

*Source : Recensements 1988 et 2002, GUS.*

En 2002, les QL croissent jusqu'à 3,8 pour les diplômés du supérieur, 3,2 pour les spécialistes, et baissent à 2,9 pour les directeurs. Cette dernière catégorie est d'ailleurs celle qui s'est le plus disséminée dans l'espace varsovien entre les deux dates (Carte 23). Les plus fortes concentrations ne se situent plus à Bemowo, mais plutôt à Ursynów, Ochota ou encore Praga Sud (Saska Kępa ou Anin). La concentration des classes supérieures diffère, qu'ils s'agissent des directeurs, des spécialistes ou des diplômés du supérieur. En effet, même si les diplômés du supérieur sont plus concentrés que les spécialistes, les îlots où ils sont tous deux les plus représentés se situent dans les vieux quartiers péricentraux comme Wola, Praga Sud, Mokotów, Żoliborz, Ochota, mais également au sud d'Ursynów (Kabaty), ou encore à Wesola (Międzyzylesie). Les directeurs quant à eux se concentrent dans les îlots principalement situés en périphérie, surtout à Ursynów (Kabaty), Wesola (Międzyzylesie), Bemowo, Bielany, Wilanów et Praga Sud, mais également dans le quartier péricentral Mokotów et dans le centre-ville (Śródmieście).

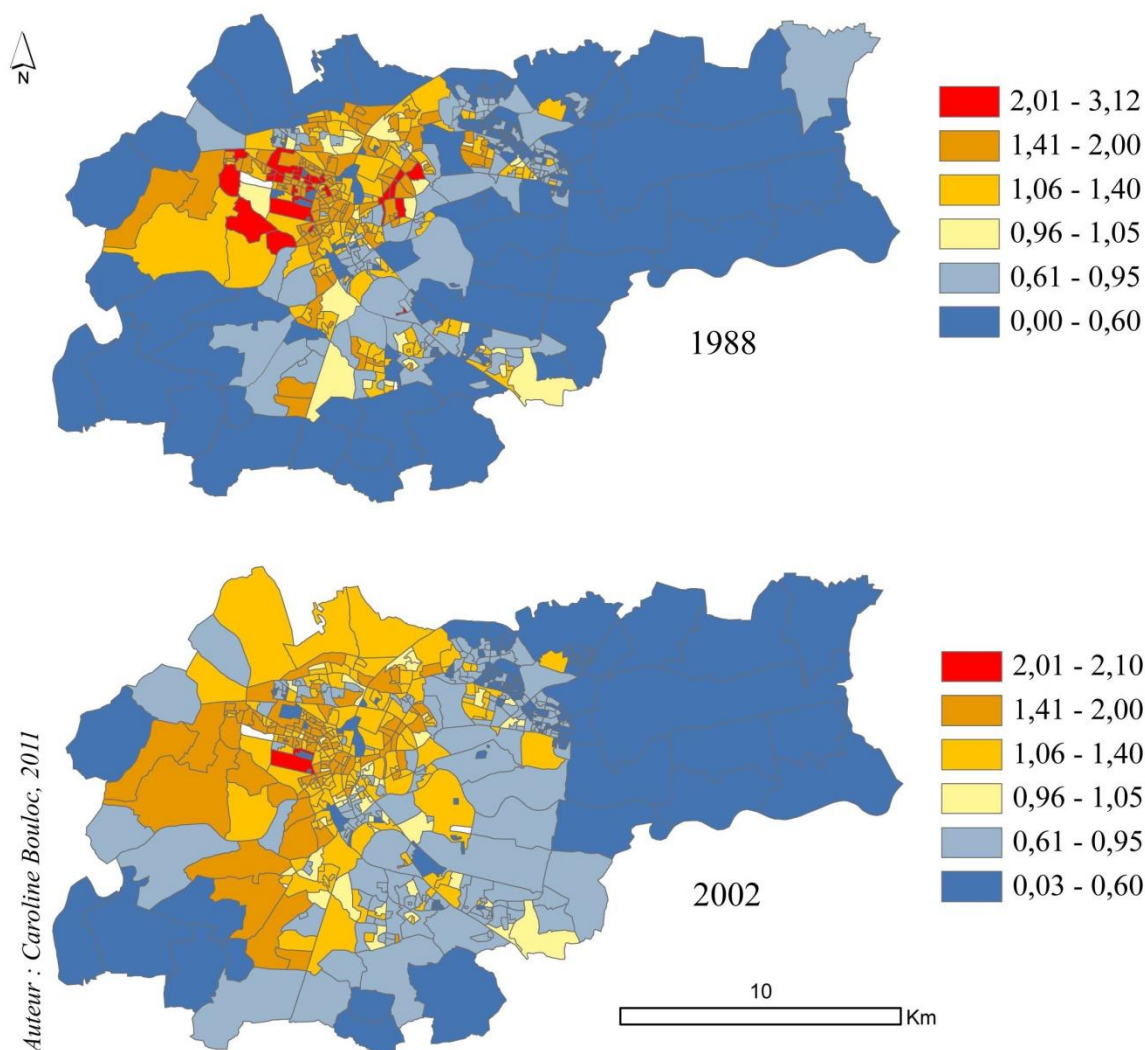
**Carte 23. Concentration des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public ainsi que des spécialistes à Varsovie en 1988 et 2002 (Quotient de localisation)**



Source : Recensements 1988 et 2002, GUS

En 1988, à Cracovie, le QL le plus élevé pour les diplômés du supérieur est de 3,12 et l'îlot concerné se situe à Krowdrza (ouest du centre-ville). Ce quartier est d'ailleurs largement représenté dans les 50 îlots concentrant le plus de diplômés du supérieur (31 îlots), ensuite on retrouve le centre-ville (Śródmieście) (16 îlots) et Podgórze (sud du centre-ville) (deux îlots), et un seul à Nowa Huta. A l'inverse, les îlots où ils sont sous-représentés se situent pour leur très grande majorité à Nowa Huta (25 îlots), puis à Podgórze (14 îlots), à Krowdrza (huit îlots) et enfin à Śródmieście (deux îlots).

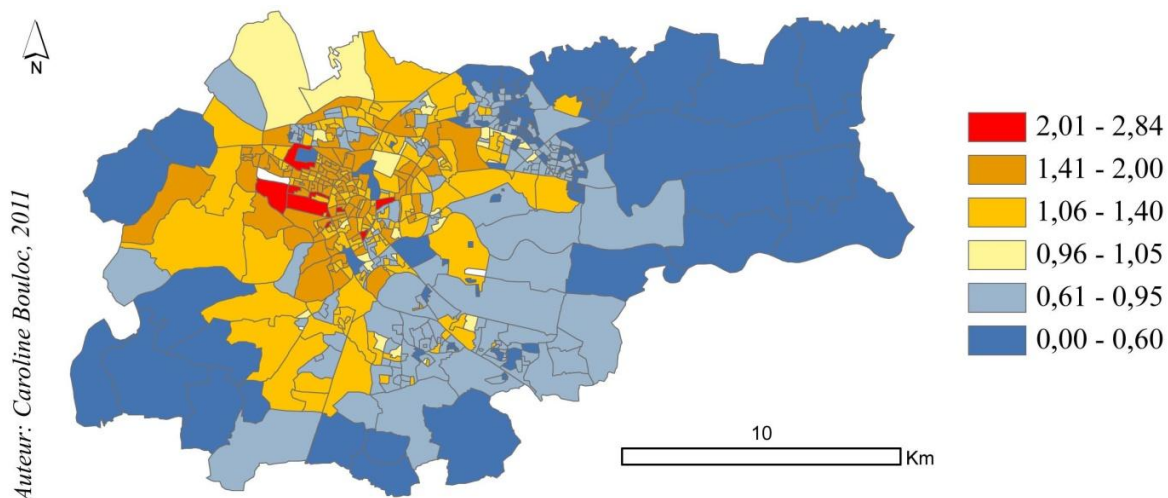
**Carte 24. Concentration des individus ayant un niveau d'étude supérieur en 1988 et 2002 à Cracovie (Quotient de localisation)**



Source : Recensements 1988 et 2002, GUS.

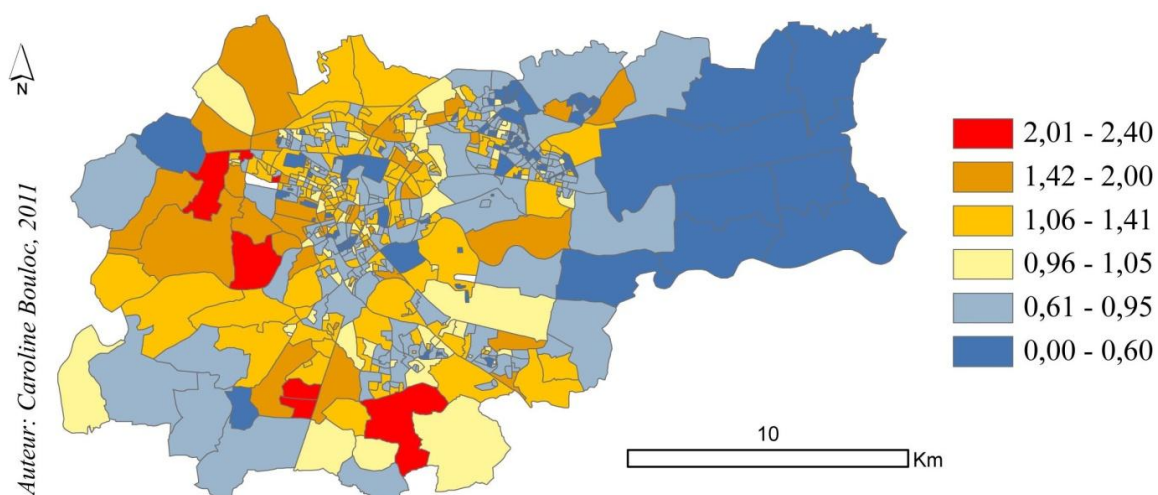
En 2002, les QL des diplômés du supérieur sont en baisse par rapport à 1988. L'îlot où le quotient est le plus élevé (toujours dans le quartier de Krowodrza), n'est cependant que de 2,1. Les cinquante îlots les plus concentrés en diplômés du supérieur se situent en majorité dans le même quartier qu'en 1988, c'est-à-dire à Krowodrza (principalement à Wola Justowska et Zwierzyniec), mais cela concerne en partie les îlots un peu plus en périphérie du centre, voire même en périphérie de la ville (Carte 24). Les QL pour les spécialistes et pour les directeurs sont très similaires (respectivement 2,8 et 2,4). Cependant, alors que les spécialistes suivent approximativement la même disposition dans l'espace que les diplômés du supérieur (Carte 25), les directeurs se concentrent, quant à eux, dans les zones périphériques (Carte 26), certes dans les mêmes quartiers que les deux groupes préalablement étudiés. Par ailleurs, à l'instar de la situation en 1988, les îlots présentant des sous-représentations importantes de ces trois catégories sont en très grande majorité situés à Nowa Huta et dans une moindre proportion à Podgórze.

**Carte 25. Concentration des spécialistes en 2002 à Cracovie (Quotient de Localisation)**



Source: Recensement 2002, GUS

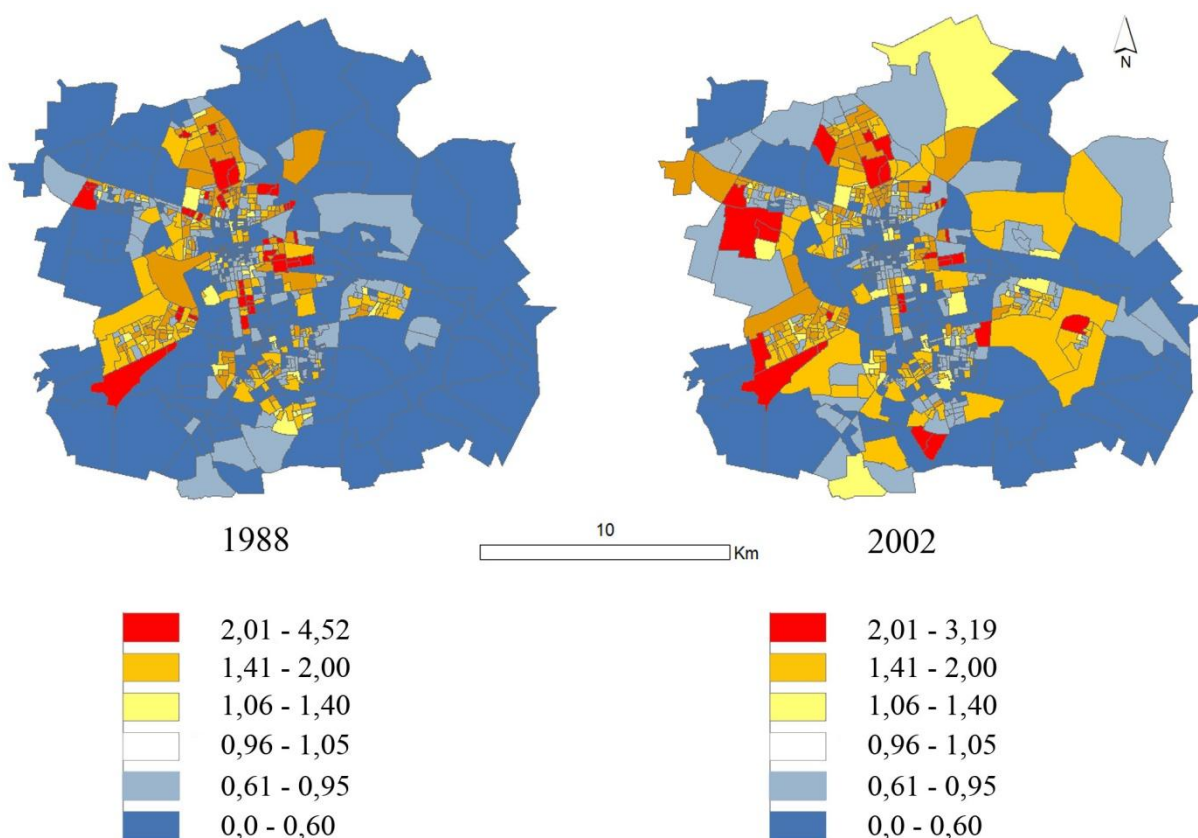
**Carte 26. Concentration des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public en 2002 à Cracovie (Quotient de localisation)**



Source: Recensement 2002, GUS

A Łódź, de la même façon qu'à Varsovie et Cracovie, les QL sont plus élevés en 1988 qu'en 2002 pour les diplômés du supérieur. En 1988, le QL le plus important se situe dans le quartier de Bałuty (4,5) (nord du centre-ville) et le plus faible dans le quartier de Górna (0) (sud du centre-ville) (Carte 27). La bivalence est pourtant moins présente qu'à Cracovie, à l'instar de Varsovie. En effet, on remarque que les îlots où la concentration des diplômés du supérieur est plus importante se situent généralement à Bałuty (26 sur les 50 premiers), mais aussi en centre-ville (Śródmieście) (19), et quelques uns à Polesie (ouest du centre-ville). Les îlots où les diplômés du supérieur sont sous-représentés se situent majoritairement à Górna (sud du centre-ville) (21 sur les 50 derniers), puis à Bałuty (douze îlots) Widzew (neuf), Polesie (cinq) et le centre-ville (trois).

**Carte 27. Concentration des individus ayant un niveau d'étude supérieur en 1988 et 2002 à Łódź (Quotient de localisation)**



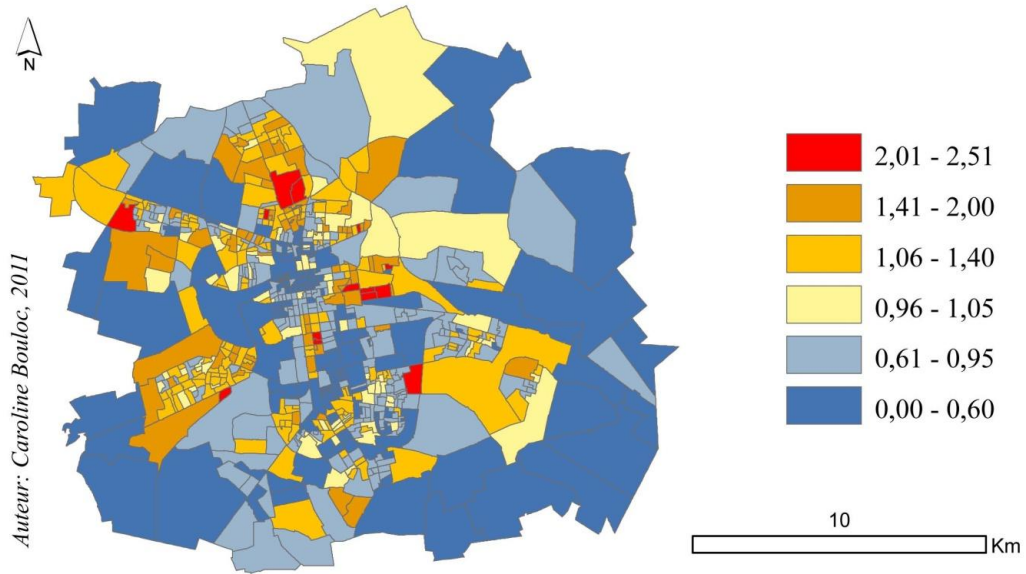
Auteur: Caroline Bouloc, 2011

Source : Recensements 1988 et 2002, GUS

En 2002, le QL le plus élevé pour les diplômés du supérieur est toujours le même îlot qu'en 1988 situé à Bałuty. C'est dans ce quartier que se localise la majorité des îlots à fort QL (25 sur les 50 premiers), puis en centre-ville (douze sur 50), les autres quartiers n'étant que très faiblement représentés. Les plus forts QL des directeurs et des spécialistes sont très similaires (respectivement 3,0 et 2,5), mais ces résultats correspondent à des îlots que se situent dans d'autres quartiers: les premiers à Polesie (ouest du centre-ville) et le second en centre-ville. Les spécialistes suivent à peu près le même schéma que les diplômés du supérieur, puisque les îlots concentrant le plus de classes supérieures se situent à Bałuty (22 sur les 50 premiers), puis dans le centre-ville (19 sur 50), les autres quartiers n'étant que très faiblement représentés. Les directeurs, quant à eux, se concentrent également majoritairement dans les îlots de Bałuty (24 sur les 50 premiers), mais ne sont pas du tout représentés dans le centre-ville (seulement deux sur 50), en préférant Polesie (douze sur 50).

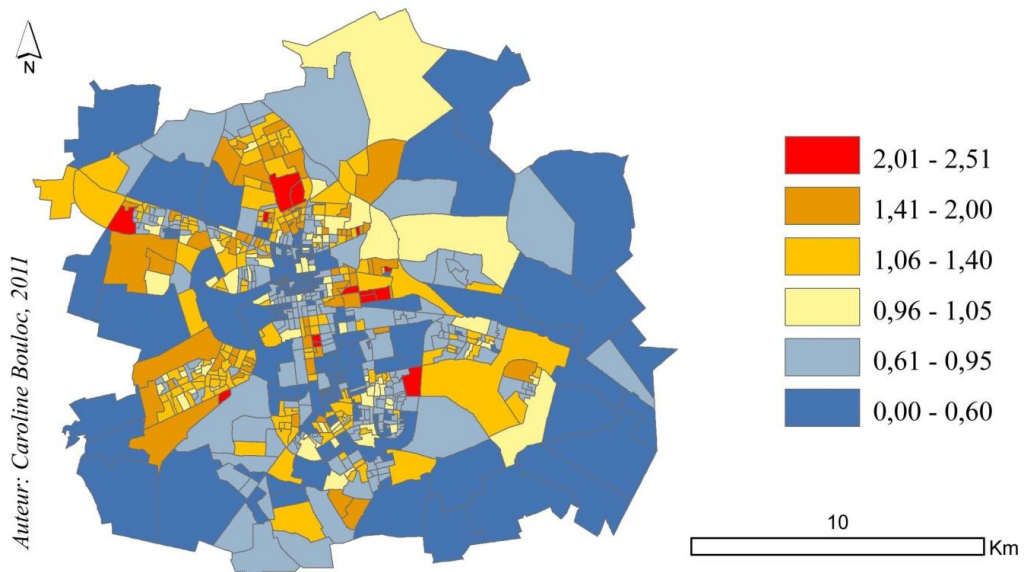


**Carte 28. Concentration des spécialistes en 2002 à Łódź (Quotient de Localisation)**



Source: Recensement 2002, GUS

**Carte 29. Concentration des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public en 2002 à Łódź (Quotient de localisation)**



Source: Recensement 2002, GUS

En revanche, les îlots où les classes supérieures sont le plus sous-représentés (les 50 derniers) sont assez bien disséminés dans l'espace urbain sans grande prédominance d'un quartier sur l'autre, même si une grande partie d'entre eux se situe principalement à Górna, aussi bien pour les spécialistes que pour les diplômés du supérieur, et dans une moindre mesure pour les directeurs. Ces derniers sont moins présents à Bałuty, mais aussi dans le centre-ville.

Au regard de l'analyse de la surreprésentation des classes supérieures dans ces trois villes, on distingue très nettement une déconcentration qui s'opère des quartiers centraux vers les espaces périphériques, s'apparentant ainsi à un phénomène d'étalement urbain. Même si, les zones qui accueillait préalablement ces catégories restent attractives comme les centres-villes de Varsovie et de Cracovie et la rue centrale de Łódź (rue Piortkowska). Varsovie présente notamment cette particularité intéressante que l'espace en mosaïque est beaucoup plus visible en 2002 qu'en 1988, alors que ce modèle avait été défini en description de l'espace socialiste (G. Węclawowicz, 1988). Par ailleurs, l'étalement se dessine dans le prolongement des quartiers qui accueillait les classes supérieures durant les périodes antérieures. A Varsovie, cet étalement se dessine au même rythme que la construction de la ligne de métro du nord au sud du centre-ville, ainsi que le long de la nationale E 30 dans le prolongement de Saska Kępa, passant par Wawer jusqu'à Wesoła. A Cracovie, l'étalement s'effectue principalement du centre-ville au nord-ouest, tout en débordant vers le sud majoritairement pour les directeurs. A Łódź, l'étalement continue dans les quartiers péricentraux où les nouveaux *osiedla* se sont construits, dessinant un espace en damier.

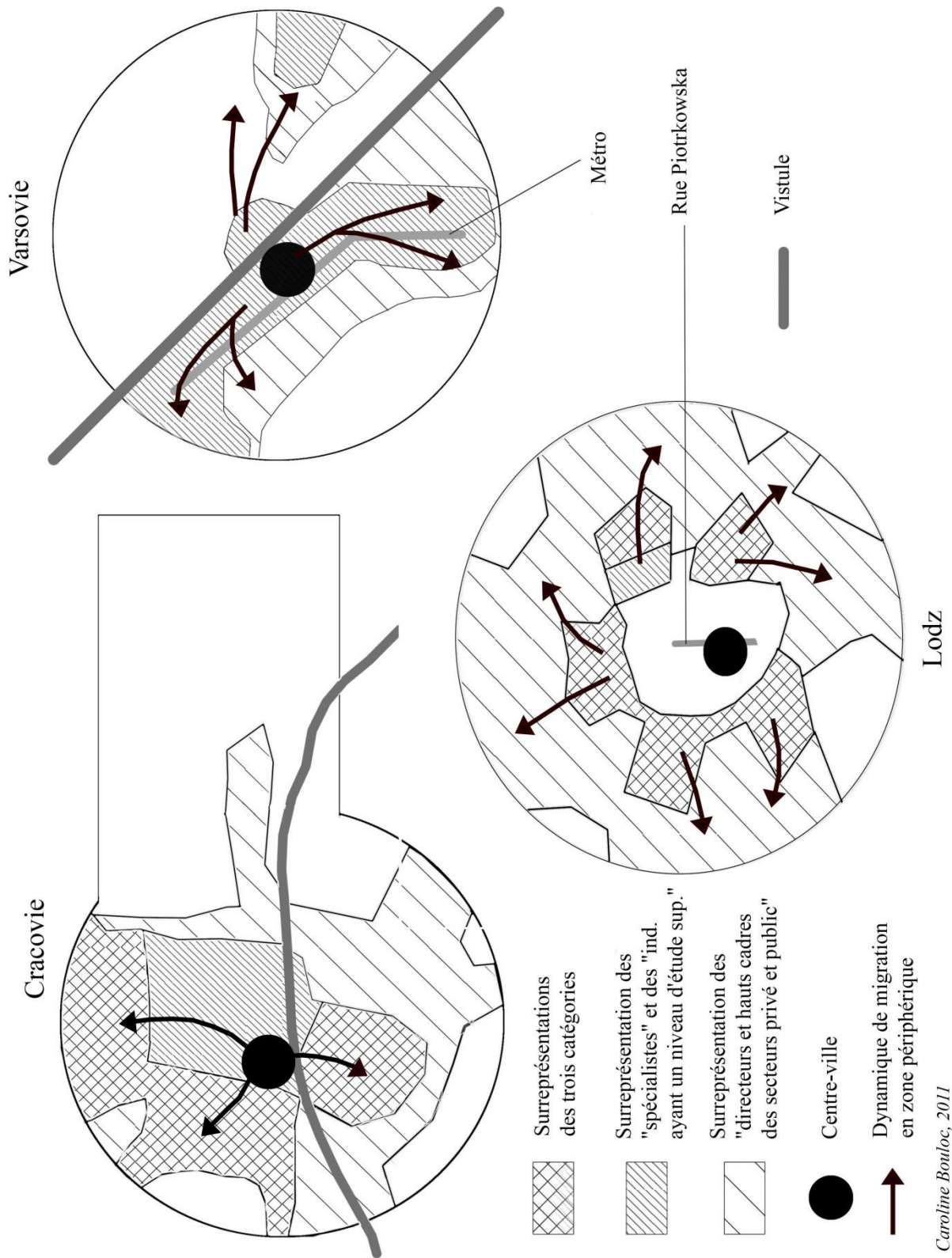
Toutefois, cet étalement exclut les zones urbaines dont le profil social était préalablement moins élevé dans les trois cas. Il s'effectue sur de nouveaux terrains qui n'étaient pas ou peu occupés avant 1989. De la sorte, à Varsovie, les quartiers de Praga et les quartiers plus au nord, ainsi que l'espace allant de Wola à Ursus puis descendant vers Okęcie, présentent toujours une sous-représentation de ces catégories d'individus. A Cracovie, la bipolarisation entre l'ancienne ville de Cracovie et Nowa Huta est extrêmement marquée, présentant une dichotomie qui n'a pas tendance à s'estomper. L'étalement urbain ne concerne en définitive que la ville-centre. En 2002, à Łódź, les quartiers centraux sont toujours fortement délaissés (à l'exception de la rue Piotrkowska) et sont peu enclins aux réinvestissements. Le projet de reconstruction de la gare centrale (Łódź - Fabryczna) et de ses alentours devrait rendre ces espaces plus attractifs pour les classes supérieures, outre la démolition de la gare, celle des bâtiments qui la jouxtent, dans le but d'y construire et y intégrer des nouveaux logements et des espaces de culture. Les premières fins de chantier sont prévues pour 2015.

Par ailleurs, la concentration des spécialistes dans les trois villes offre un constat très similaire à celui des diplômés du supérieur (rappelons que leurs corrélations sont supérieures à 0,9 en 2002). Leur étalement urbain vers la périphérie est moins marqué que celui des directeurs, préférant les quartiers péricentraux ou le centre-ville. A l'inverse, les directeurs adoptent plus volontiers les quartiers périphériques. Le phénomène de migration vers la banlieue est ainsi beaucoup plus prononcé, ce qui expliquerait les faibles indices de dissimilarité entre eux et les classes moyennes par rapport aux indices présentés entre les classes moyennes et les spécialistes (voir Tableau 19). De surcroît, il s'agit d'un processus d'invasion-succession en cours de redéfinition. Comme le souligne C. Lacour (2005) : « Les quartiers mixtes sont souvent des quartiers en phase de transition, passant d'une polarisation sociale à l'autre ». D'une part ces populations choisissent des espaces libres peu urbanisés, et d'autre part les classes moyennes voire les plus défavorisées qui vivaient dans ces espaces durant la période socialiste y vivent

encore aujourd'hui, car elles n'ont pas eu les moyens de quitter l'habitat standardisé socialiste, à l'inverse des classes supérieures. De plus, outre le fait qu'elles se concentrent dans les espaces périphériques, les zones dans lesquelles elles vivaient précédemment sont souvent délaissés en 2002 et le centre-ville est plus fortement morcelé. Ce constat est beaucoup moins évident concernant la concentration des spécialistes, se présentant de façon plus continue. Cette différence peut s'expliquer de deux manières. Premièrement, les directeurs et hauts cadres regroupent les individus généralement les plus aisés. En revanche, être spécialiste ne s'assimile pas toujours directement à un haut revenu. Bien au contraire, par exemple, les médecins ou encore les professeurs d'Université ne disposent pas d'un revenu fortement supérieur au salaire médian. Ces individus, dans leur stratégie de résidence, réalisent des compromis, car ils n'ont pas pu suivre la tendance de migration vers la banlieue qui implique l'investissement de capitaux. Deuxièmement, les directeurs ne regroupent certainement pas les mêmes individus en 1988 et en 2002. Cette catégorie durant le socialisme est représentée par la Nomenklatura, alors qu'en 2002, outre quelques anciens nomenklaturistes, ce sont des entrepreneurs privés. Par ce biais, les quartiers les plus prisés sont : Kabaty (Ursynów) qui a subi de grandes transformations durant les années 1990 dans la continuité de l'époque socialiste, ainsi que Międzylesie (proposant des espaces verts importants), ou encore des petites enclaves comme Anin entre Saska Kępa.

Finalement, l'espace des classes supérieures dans les trois villes étudiées suit une tendance d'étalement urbain et de déconcentration des centres vers les quartiers périphériques, où les processus d'invasion-succession sont en marche. Néanmoins, chaque ville présente une structure différente, caractérisée par ses propres tendances fondées sur son contexte historique et social (Figure 26). Ainsi, la ville de Varsovie est marquée par la Vistule, qui coupe celle-ci en deux parties distinctes, les classes supérieures se concentrant sur la rive gauche le long de la ligne du métro. Ce découpage est historique puisqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la Vistule était souvent considérée comme la frontière entre l'Europe et l'Asie. En outre, les ponts entre les deux rives ont été souvent détruits à cause des différents conflits qui s'y sont succédés. A l'aube de 1989 il en existait seulement sept, et depuis il n'en a été construit que deux (soit neuf ponts). Par ailleurs, la ville de Cracovie présente une forte bipolarisation entre le vieux centre-ville et la ville industrielle de Nowa Huta, où les classes supérieures sont largement sous-représentées. Le centre-ville de Cracovie présente un espace social se structurant de la même façon que les grandes villes d'Europe de l'Ouest: un modèle concentrique (E. W. Burgess, 1925) et par secteurs (H. Hoyt, 1939), avec un cœur historique de grande importance et un étalement vers les quartiers péricentraux nord-ouest. Enfin, Łódź présente une concentration des classes supérieures en périphérie, dessinant un anneau autour des quartiers centraux où la rue Piorkowska fait exception, marquée par la revitalisation. Par ce biais, la ville se rapproche du modèle des villes d'Amérique du Nord, où le centre regroupe les fonctions tertiaires, mais n'est pas attractif pour les classes supérieures qui préfèrent les espaces péricentraux. Cependant, cette zone se distingue de celle des villes américaines, dans le sens où il s'agit de logements collectifs, certes neufs, dont le modèle structurel est hérité de la période socialiste.

**Figure 26. Schéma de la concentration des classes supérieures à Varsovie, Cracovie et Łódź en 2002**



*Caroline Bouloc, 2011*

### **3. Entre nouveaux et anciens facteurs de ségrégation**

En 1988, la localisation résidentielle des populations urbaines dépendait de quatre facteurs: le statut professionnel, l'âge, la dimension démographique et migratoire et enfin les conditions d'habitation (Chapitre 5). L'étude précédente (2.) démontre que la concentration des individus selon le statut socioprofessionnel a tendance à s'atténuer dans les trois villes étudiées. Or, cette baisse, n'induit pas forcément que l'importance des autres facteurs sociaux diminue de la même façon. Ainsi, les facteurs de ségrégation les plus discriminants en 1988 ne sont pas forcément les plus discriminants en 2002. De fait, chaque ville subit sa propre évolution qui n'est pas forcément la même que les autres. Grâce aux données dont nous disposons, il est possible de répondre partiellement à ces questionnements.

Afin de définir ces facteurs de différenciation sociale, nous réutilisons d'une part les indices de ségrégation qui permettent d'établir les variables qui expliquent le mieux les concentrations des populations, en comparaison des indices que nous avons calculé pour les classes supérieures. D'autre part, nous utilisons les coefficients de corrélation pour comprendre avec quels autres groupes de population se retrouvent les classes supérieures dans des îlots particuliers, mais aussi si ces îlots concentrent également des bâtiments d'un âge particulier.

#### **3.1. Varsovie : une métropole en redéveloppement**

A Varsovie (où nous disposons du panel de données le plus complet), les taux d'évolution de la ségrégation les plus importants concernent le statut socioprofessionnel et surtout les catégories supérieures (notamment les spécialistes et les directeurs). Ce constat est moins visible avec les ouvriers dont la concentration n'est finalement en baisse que de 10% (Tableau 21). Ceci s'explique toujours par le phénomène d'étalement urbain qui s'amorce après 1989 touchant en définitive majoritairement les catégories supérieures. Le taux de ségrégation moins fort s'explique par la mobilité importante de ces catégories après 1989 qui ont cherché à échapper aux préfabriqués socialistes notamment par la construction individuelle dont les lotissements ont été plus faciles d'accès en périphérie (jusqu'alors lieu regroupant les plus défavorisés). Par ailleurs, la concentration des individus ayant un niveau d'éducation de base a fortement diminué (- 41%) par rapport à celui du supérieur (-24%). Ceci s'explique en partie par le fait qu'en 1988, cette catégorie regroupait les individus n'ayant pas terminé l'école primaire, alors qu'en 2002, elle regroupait les individus qui l'ont achevée. En d'autres termes, en 1988, cette catégorie regroupe une population plus marginalisée socialement qu'en 2002, il est donc logique de retrouver un indice de ségrégation beaucoup plus élevé, de l'ordre de 25 en 1988, même si à l'image de la ségrégation des autres catégories il est normal qu'elle soit en baisse après la transition. Ainsi, la catégorie socioprofessionnelle ne semble plus être le critère le plus discriminant quant à la concentration des individus dans un même espace, tout du moins en 2002, où la mobilité des populations liée à la transition a engendré des changements, si fort que l'espace social est en cours de régénération et de recreation. M. Górczyńska (2012b) qui a comparé l'évolution de deux

quartiers varsoviens et deux quartiers parisiens ces dernières années, a en partie interrogé les processus de *gentrification* dans les quartiers de Bielany et d'Ursynów à Varsovie. Elle présente alors tout à fait l'ampleur du filtrage social qui a pu s'opérer dans les villes postsocialistes en 14 ans. En effet, lors de la comparaison des indices de *gentrification* entre les deux recensements, ces espaces présentent une toute autre morphologie sociale. A l'inverse, la situation de l'agglomération parisienne (XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris et du Plessis-Robinson) a très peu évolué socialement. En d'autres termes, à Paris, le grignotage progressif des classes supérieures sur les espaces moins favorisés est bien visible, alors qu'à Varsovie, la rupture entre les deux dates est trop forte pour parler de *gentrification*, mais s'apparente beaucoup plus à un processus de redéveloppement. Ainsi, à Varsovie, l'âge du logement est beaucoup plus discriminant que le statut de l'individu, car les espaces vacants laissés par le socialisme, permettent de construire du neuf dans le centre-ville, chose *presque* impossible à Paris, et qui attire les plus aisés.

**Tableau 21. Indices de ségrégation entre 1988 et 2002 à Varsovie**

Varsovie (1453 îlots)				1988		2002		Evolution entre 1988 et 2002 (en %)
				Indices	Niveau de différenciation <sup>198</sup>	Indices	Niveau de différenciation	
Différenciations	Démographiques	Sexe	Femmes	5,0	Très faible	4,2	Très faible	-16
		Age	15 - 24 ans	19,3	Faible	14,6	Faible	-24
			> 65 ans	29,0	Moyen	27,7	Moyen	-4
	sociales liées à l'individu	Situation socio-professionnelle	Ouvriers	19,3	Faible	17,4	Faible	-10
			Spécialistes	19,6	Faible	13,7	Faible	-30
			Directeurs	21,4	Moyen	14,4	Faible	-33
		Education	Primaire <sup>199</sup>	25,0	Moyen	14,8	Faible	-41
			Supérieure	21,6	Moyen	16,4	Faible	-24
	sociales liées au logement	Sanitaire	Sans	71,4	Extr. Fort			
		Nombre de pièces	1 pièce	44,7	Très fort			
			5 p et +	55,2	Extr. fort			
		m <sup>2</sup> /pers.	< 9m			27,8	Moyen	
			> 30 m			22,4	Moyen	

Source: Recensements 1988 et 2002, GUS.

Il en va de même des conditions de logements en 1988, tout comme en 2002 qui sont ainsi des critères beaucoup plus discriminants socialement que les autres aspects précédemment évoqués. En effet, les logements sans sanitaires sont fortement concentrés et présentent un indice

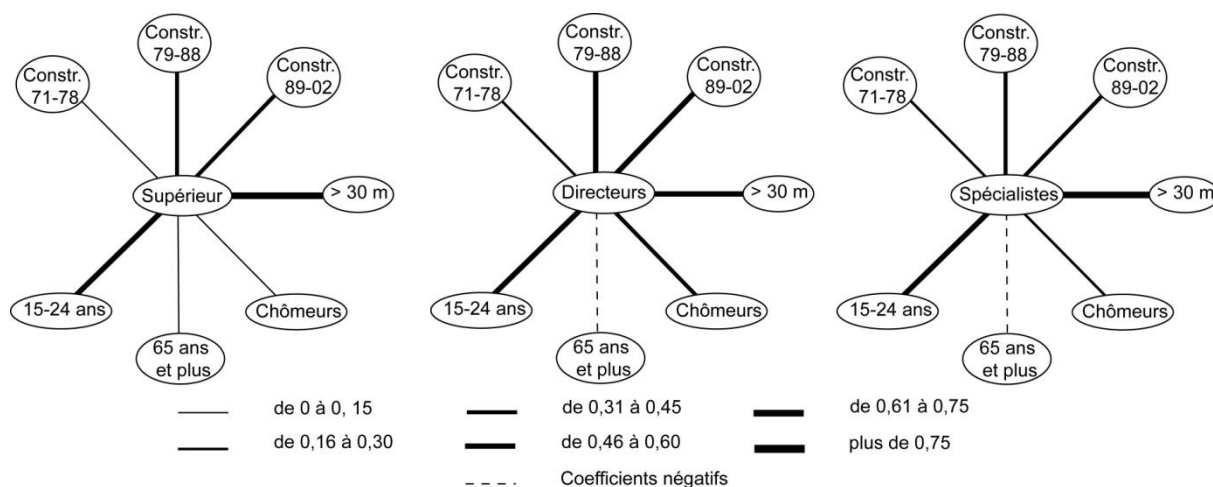
<sup>198</sup> La classification a été effectuée selon l'échelle suivante: de 0 à 9: Très faible; de 10 à 19: Faible; de 20 à 29: Moyen; de 30 à 39: Fort; de 40 à 49: Très fort; plus de 50: Extrêmement fort.

<sup>199</sup> Pour 1988, la catégorie primaire regroupe les individus n'ayant pas achevé l'école primaire et ceux sans éducation. Pour 2002, cette catégorie regroupe les individus ayant ou non achevé.

de ségrégation de 71,4 en 1988. Ne disposant pas des données similaires pour l'année 2002, il est difficile de savoir si la situation s'est améliorée ou si, au contraire, elle s'est accentuée. Par ailleurs, les indices de ségrégation des logements ne disposant que d'une ou bien de cinq pièces sont assez élevés en 1988, alors que ceux concernant le mètre carré par personne en 2002 se rapprochent de la moyenne. Même si ces deux variables sont peu comparables, cela laisse présager que la taille et la condition du logement deviennent des variables moins discriminantes, bien qu'elles restent encore relativement fortes.

En outre, comme nous avons pu le constater dans le chapitre précédent, durant la période socialiste, les personnes âgées avaient tendance à habiter dans les îlots où les logements anciens datant d'avant-guerre et des premières années d'après guerre (1945-1970) sont surreprésentés. La relation entre l'âge de l'habitant et l'âge du logement était assez forte (les coefficients de corrélation entre les personnes de 65 ans et plus, et les logements datant d'avant guerre ou tout juste d'après guerre, étaient respectivement de 0,48 et 0,63<sup>200</sup>). De plus, les îlots accueillant le plus de logements d'avant-guerre sont aussi ceux qui regroupent un nombre plus important de logements sans sanitaires, ce qui révèle de nouveau que, les plus âgés avaient tendance à vivre dans les logements les plus insalubres. Depuis 2002, la situation a quelque peu changée : on assiste à une concentration plus importante des personnes âgées dans les îlots où les logements datant de 1945 et 1970 sont les plus nombreux (coef. de 0,74), alors que la relation est devenue quasi inexistante entre ces mêmes individus et les logements datant d'avant guerre. Ce résultat s'explique, probablement, par l'effet de succession : les enfants ou petits-enfants devenant eux-mêmes propriétaires de ces logements. Enfin, toujours aux mêmes dates, plus un îlot présente de logements récents, plus il regroupe des logements dont la surface est importante, ou dont le nombre de mètres carrés par personne est élevé, ainsi qu'une forte proportion d'individus d'un statut social supérieur (directeurs autour de 0,5, spécialistes et études supérieures autour de 0,4).

**Figure 27. Coefficients de corrélation de rang de Spearman positifs à Varsovie en 2002 à l'échelle des îlots**



Source: Recensements 2002, GUS

<sup>200</sup> De la même manière que pour les calculs des coefficients de corrélation précédents, les distributions ne suivant pas une loi normale, la méthode du coefficient de corrélation de rang de Spearman a été appliquée.

Les situations entre les catégories composant les classes supérieures en 2002 sont assez peu différentes les unes des autres (Figure 27). Les classes supérieures disposent en 2002 de plus d'espace (m<sup>2</sup>/pers.) que les ouvriers ou les individus ayant un diplôme de base<sup>201</sup> et, se regroupent majoritairement dans les îlots où les logements construits entre 1979 et 2002 sont surreprésentés. L'importance de la relation, concernant le métrage, est légèrement plus prononcée pour les diplômés du supérieur et les spécialistes que pour les directeurs. Par ailleurs, les directeurs ont tendance à vivre dans les îlots où la construction est plus récente que les diplômés du supérieur et les spécialistes. Les classes supérieures résident dans des îlots moins touchés par le chômage, contrairement aux ouvriers et aux diplômés du primaire (autour de 0,8). Elles ne résident pas non plus à proximité des personnes âgées de 65 ans et plus. Seuls les diplômés du supérieur présentent une relation mais qui reste faible (0,1). Sachant qu'il s'agit d'actifs professionnellement et disposant d'un statut professionnel plutôt élevé, il est logique de remarquer une relation entre ces catégories et les jeunes âgés de 15 à 24 ans, sans oublier que cette relation est également importante concernant les ouvriers et les individus de niveau primaire.

### 3.2. Cracovie: l'importance de l'héritage résidentiel d'avant-guerre

De la même façon qu'à Varsovie, les indices de ségrégation ont fortement baissé entre 1988 et 2002 que ce soit par rapport à l'âge, à la situation sociale ainsi que celle du logement d'un individu. Seule la concentration des logements d'une pièce a tendance à s'accroître (+ 5%) (Tableau 22). La baisse la plus importante de la concentration est à noter pour les individus ayant un niveau d'éducation de base (primaire) et dont le résultat est discutable pour les mêmes raisons expliquées précédemment. Les conditions de logements sont le critère de concentration des individus le plus important aux deux dates. Ainsi, la présence d'un WC, ou la taille du logement suivant le nombre de pièces, sont des critères extrêmement discriminants à Cracovie tout comme à Varsovie. Par ailleurs, l'importance de l'éducation et de la situation socioprofessionnelle sont en 2002 des critères moins discriminants que l'âge, surtout pour les populations plus âgées.

Durant la période socialiste, les personnes âgées ont tendance à habiter dans les îlots regroupant également des logements anciens non rénovés depuis 1945 et cela est d'autant plus vrai à Cracovie où le coefficient de corrélation en 1988 entre les personnes de plus de 65 ans et les logements datant d'avant guerre est de 0,7 (soit presque deux fois supérieur à celui de Varsovie). En 1988, les îlots regroupant les personnes âgées et les logements d'avant guerre concentrent également une forte proportion de logements ne comprenant qu'une pièce (respectivement 0,6 et 0,4). De la même manière qu'à Varsovie, la situation change quelque peu en 2002, où sautant une génération, les populations de plus de 65 ans sont plus nombreuses dans les îlots où les bâtiments construits entre 1945 et 1970 sont également les plus conséquents (0,7), alors qu'elles ne le sont plus dans les îlots à plus forte proportion de logements datant d'avant-guerre (0,1). La structure

---

<sup>201</sup> Plus un îlot compte d'individus diplômés du supérieur, directeurs ou spécialistes, plus le nombre de m<sup>2</sup>/pers est élevé (coef. autour de 0,6). L'inverse est également observé : plus un îlot comprend d'ouvriers et d'individus ayant un niveau primaire, plus le métrage par personne est en baisse (respectivement 0,4 et 0,6).



générationnelle de concentration des populations héritées de la période socialiste fonctionne pour les populations les plus âgées et les populations les plus défavorisées. La mobilité ne concerne en définitive que les populations en âge de travailler et, de préférence, de statut social supérieur (niveau d'éducation, statut professionnel).

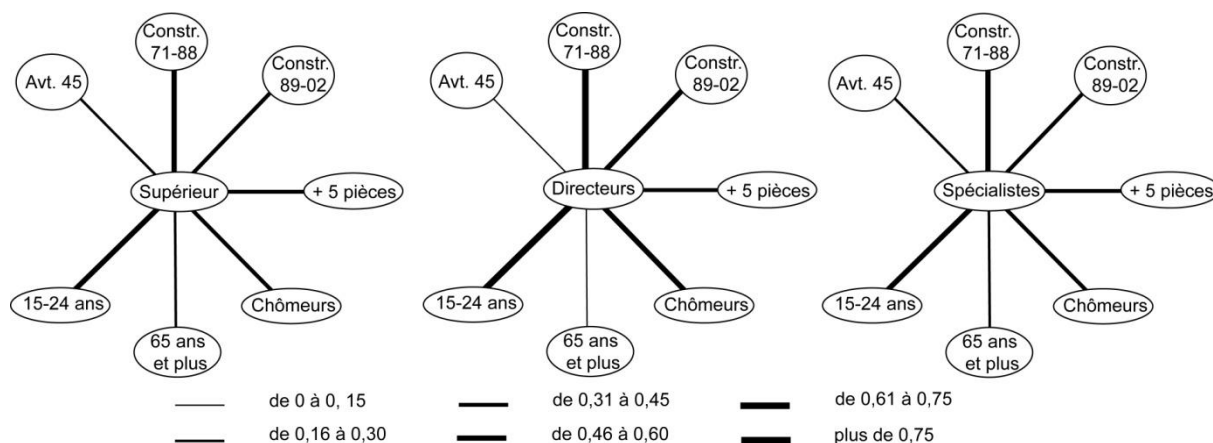
**Tableau 22. Evolution des indices de ségrégation entre 1988 et 2002 à Cracovie**

Cracovie				1988		2002		Evolution entre 1988 et 2002 (en %)
				Indices	Niveau de différenciation	Indices	Niveau de différenciation	
Différenciations	Démographiques	Sexe	Femmes	6,5	Très faible	4,7	Très faible	-28
		Age	15 - 24 ans	25,1	Moyen	16,7	Faible	-34
			> 65 ans	31,9	Fort	26,7	Moyen	-16
	sociales liées à l'individu	Situation socio-professionnelle	Ouvriers			18,4	Faible	
			Spécialistes			17,4	Faible	
			Directeurs			13,4	Faible	
		Education	Primaire	31,7	Fort	15,1	Faible	-52
			Supérieur	23,1	Moyen	19,0	Faible	-18
	sociales liées au logement	Sanitaire	Sans	61,7	Extr. Fort			
		Nombre de pièces	1 pièce	45,6	Très fort	48,0	Très fort	5
			5 p et +	59,5	Extr. fort	51,0	Extr. fort	-14

Source: Recensements 1988 et 2002, GUS.

Par ailleurs, en 2002, les chômeurs ont tendance à vivre dans les îlots où les logements construits entre 1971 et 1988 sont les plus nombreux (coef. de 0,5). En effet, il s'agit de la population encore active, c'est pourquoi elle est peu représentée dans les logements datant d'avant 1970, qui regroupe majoritairement les personnes âgées donc retraitées. C'est également le cas des catégories ayant un niveau d'éducation supérieur qui résident pareillement dans les îlots où les constructions des années 1970 et 1980 sont les plus nombreuses (coef. de 0,5), mais elles sont également assez bien représentées dans les îlots construits après 1989 (coef. de 0,4).

**Figure 28. Coefficients de corrélation de rang de Spearman positifs à Cracovie en 2002 à l'échelle des îlots**



Source: Recensement 2002, GUS.

De la même manière qu'à Varsovie, les classes supérieures ont un comportement résidentiel très similaire entre elles. La majorité (surtout les directeurs) a tendance à habiter les îlots où les constructions datant de 1971 – 1988 sont les plus nombreuses (entre 0,5 et 0,6), puis dans ceux où les constructions sont majoritairement plus récentes (entre 0,4 et 0,5). A l'inverse de Varsovie, les logements datant d'avant-guerre sont attractifs (relation avec les catégories supérieures compris entre 0,1 et 0,2)<sup>202</sup>. Les logements se situant en centre-ville font l'objet de rénovations de plus en plus nombreuses depuis 1989 et, dont l'attrait ne cesse d'augmenter, aussi bien dans un but résidentiel que touristique (voir 1.2). Les classes supérieures résident également dans les îlots où les logements sont de taille plus importante (cinq pièces, dont les coef. se situent autour de 0,4), au détriment des petits logements (corrélation négative autour de 0,1)<sup>203</sup>. Elles vivent aussi dans des îlots moins touchés par le chômage que les classes inférieures (classe sup. : entre 0,3 et 0,6 et classe inf. : autour de 0,8). En outre, elles résident à approximativement dans les mêmes îlots que les personnes les plus âgées (entre 0,3 et 0,4) et plus fortement encore dans les mêmes îlots que les 15-24 ans (entre 0,5 et 0,7).

### 3.3. Łódź : une transition difficile

Łódź est la seule des trois villes à présenter une ségrégation spatiale en augmentation entre 1988 et 2002 pour certaines catégories. Les personnes âgées ont en effet un indice de ségrégation qui a presque doublé (46% de hausse), et les individus âgés de 15 à 24 ans présentent une concentration en stagnation (autour de 14). Ces résultats sont inversés par rapport aux situations varsovienne et cracovienne. Indéniablement, la mobilité des plus âgés a été extrêmement faible, les marginalisant d'autant plus dans les îlots où les logements datent des années 1945-1970 (coef.

<sup>202</sup> A Varsovie, ils étaient négatifs.

<sup>203</sup> L'inverse n'est cependant pas constaté pour les ouvriers et les individus de niveau primaire dont les coefficients de corrélation sont peu élevés pour les logements de plus de cinq pièces (autour de 0 et 0,1), mais ils sont plus fortement négatifs pour les logements d'une pièce que ceux des classes supérieures (-0,3 et 0,4).

de 0,7). Sans données concernant la concentration des individus selon leur catégorie professionnelle en 1988, il n'est pas possible d'en connaître l'évolution (cf. diffusion dans la ville qui a été souligné avec les QL). Cependant, les indices de ségrégation calculés en 2002, sont très proches des calculs effectués pour Varsovie et Cracovie, bien que légèrement plus faibles. Il semblerait donc qu'à l'image des deux précédentes villes, ce critère de concentration s'affaiblit. Ceci s'embles d'autant plus plausible compte tenu des indices que présentent les variables liées à l'éducation qui ont baissé tout autant que dans les deux précédentes villes, passant d'une ségrégation moyenne à une ségrégation faible.

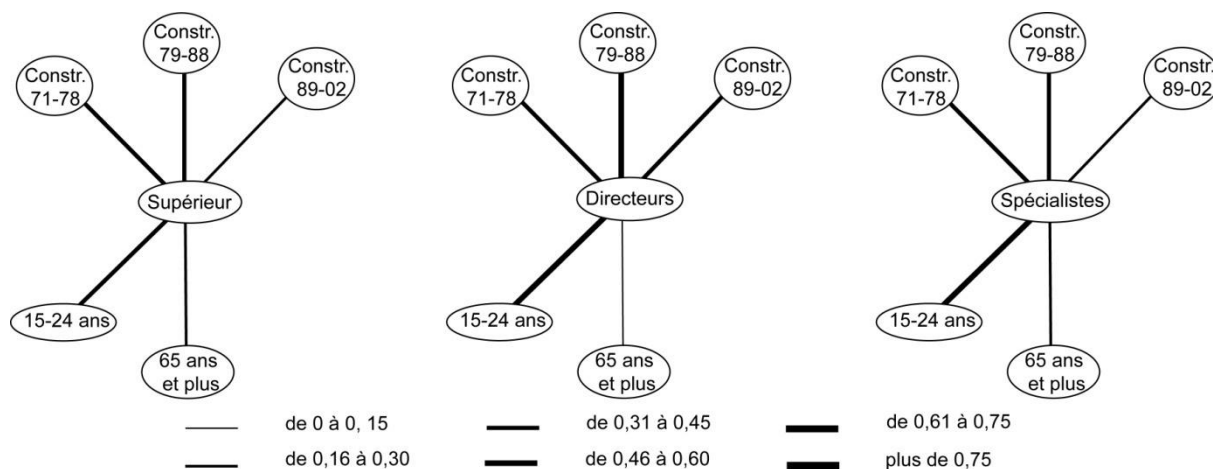
**Tableau 23. Evolution des indices de ségrégation entre 1988 et 2002 à Łódź**

Lodz				1988		2002		Evolution entre 1988 et 2002 (en %)
				Indices	Niveau de différenciation	Indices	Niveau de différenciation	
Différenciations	Démographiques	<i>Sexe</i>	Femmes	1,2	Très faible	3,9	Très faible	228
		<i>Age</i>	15 - 24 ans	13,8	Faible	14,0	Faible	1
			> 65 ans	16,7	Faible	24,4	Moyen	46
	sociales liées à l'individu	<i>Situation socio-professionnelle</i>	Ouvriers			12,0	Faible	
			Spécialistes			15,4	Faible	
			Directeurs			16,2	Faible	
		<i>Education</i>	Primaire	25,1	Moyen	12,3	Faible	-51
			Supérieur	23,1	Moyen	19,5	Faible	-16

Source: Recensements 1988 et 2002, GUS.

Les classes supérieures se concentrent de façon légèrement différente entre, d'un côté les diplômés du supérieur et les spécialistes, et de l'autre les directeurs (Figure 29). En effet, les premiers ont tendance à vivre dans les îlots où les logements ont été construits entre 1971 et 1978 (autour de 0,4), puis entre 1978 et 1988 (autour de 0,3) et enfin dans les logements plus récents (0,3). Alors que les directeurs se concentrent dans les îlots où les logements datent de 1978 et 1988 (0,5), puis, là où les logements sont les plus récents (0,4) et enfin, entre 1971 et 1978 (0,4). Tout comme à Cracovie, les classes supérieures résident de façon modérée dans les mêmes îlots que les personnes les plus âgées (entre 0,1 et 0,3), mais plus fortement dans les îlots où les 15-24 ans sont surreprésentés (entre 0,4 et 0,6). Par ailleurs, plus les classes inférieures (ouvriers et primaire) sont concentrées dans un îlot, plus on y recense de chômeurs (respectivement : 0,1 et 0,4), cependant la corrélation négative inverse, à savoir entre les chômeurs et les classes supérieures n'est pas avérée.

**Figure 29. Coefficients de corrélation positifs de rang de Spearman à Łódź en 2002**



Source : Recensement 2002, GUS.

### 3.4. Une redéfinition des facteurs de concentration

Les critères de concentration entre 1988 et 2002 ont tendance à se transformer au rythme des changements qui interviennent dans la société polonaise. A quelques petites différences près, les trois villes étudiées présentent des structures de concentration très semblables les unes des autres et permettent d'élaborer un modèle commun aux grandes villes polonaises.

#### 3.4.1. Les nouveaux facteurs de concentration

Certains auteurs, analysant dernièrement les villes de Varsovie (A. Gawryszewski, 2009; M. Smętkowski, 2009), de Cracovie (A. Zborowski, 2005) ou de Łódź (S. Marcinczak, 2009), ont repéré quelques changements de critères de concentration dont la richesse économique intervient au centre du processus d'inclusion et d'exclusion. Selon l'analyse de M. Smętkowski (2009)<sup>204</sup>, la situation familiale (taille du ménage et l'âge du résident) prévaut sur la position socioprofessionnelle (niveau d'éducation et profession), qui est ensuite suivie des individus en situation de marginalité (éducation très basse, pas de qualification professionnelle, logements d'avant-guerre), et des personnes arrivées après 1988. Enfin, le critère jeune/étudiant (15-24 ans) arrive en dernière position. L'analyse de S. Marcinczak (2009) sur l'espace lodzien met l'accent principalement sur la position socioprofessionnelle (niveau d'éducation et profession), plutôt que sur tout autre critère. A. Zborowski (2009), quant à lui présente tous les critères de concentration existant à Cracovie sans insister sur l'importance de l'un sur l'autre.

Selon l'analyse réalisée précédemment, en comparant la situation de 1988 à celle de 2002, on remarque une baisse générale de concentration des habitants suivant les caractéristiques démographiques et sociales (semblablement aux analyses des auteurs préalablement cités). Cependant, cette baisse est plus marquée concernant les caractéristiques sociales pour le haut ou

<sup>204</sup> Il réalise une analyse multivariée sur les données du recensement de 2002 à Varsovie.

le bas de la hiérarchie, et notamment en ce qui concerne l'éducation. Dans les trois cas, l'indice de ségrégation baisse d'en moyenne 25%. Ainsi, le statut socioprofessionnel revêt une importance moins marquée en 2002 par rapport à 1988. Par ailleurs, l'âge reste un facteur discriminant surtout pour les plus âgés, mais aussi l'ancienneté du bâti où les grands ensembles construits entre 1945 et 1970 ont tendance à accueillir une majorité de personnes âgées. Par ailleurs, l'habitat d'avant-guerre, qui était durant le socialisme, un habitat accueillant les populations les plus défavorisées et les plus âgées commencent à en accueillir de nouvelles : les héritiers, les classes marginalisées (surtout à Łódź), de façon plus timide les classes supérieures (visible en 2002 à Cracovie). Ce sont les conditions de logement qui sont en 2002, les facteurs les plus discriminants quant à l'enclavement de certaines populations dans les trois villes, certes de façon moins prononcée qu'en 1988, mais tout de même assez fortement.

Ainsi, l'exclusion est profondément marquée par les conditions de logement dont la vétusté de fait, induit une marginalisation d'une partie de la population. Les personnes âgées en sont généralement les plus touchées, mais aussi les chômeurs et les peu qualifiés qui ont été depuis 1989 peu mobiles. L'âge est ensuite, un facteur extrêmement discriminant et prédispose les populations à résider ou non dans des logements plus récents, mieux équipés et mieux agencés. L'appartenance à une catégorie socioprofessionnelle n'intervient en définitive qu'en dernière position. Cette situation n'est cependant que transitoire, puisque le facteur économique devient fondamental dans la classification sociale (voir chapitre 2), ce qui est non sans conséquence sur la mobilité et impact directement la répartition dans l'espace. S'en dessine un modèle spécifique à la classe supérieure dont la volonté est de vivre : dans des logements récents ou rénovés, en propriétés privées, dans des quartiers revitalisés ou périphériques aspirant à une maison individuelle. On peut supposer que la diffusion spatiale visible en 2002 n'est qu'une étape avec une concentration de certaines catégories sur de nouveaux espaces. Les différentes formes de construction et d'isolement (*gated-communities*, résidences luxueuses, rues privées), qui sont apparus ces dix dernières années, sont en effet des indices non négligeables de regroupement des classes supérieures dans des espaces particuliers.

### **3.4.2. Path-dependence ou hystérésis socio-spatiale**

Nous avons déjà développé dans le Chapitre 1, ce que sous-tendait le concept de *Path-dependence* dans le sens où les processus en action durant le socialisme ne disparaissent pas totalement après le basculement d'un régime à l'autre (D. Stark, 1992a). De notre point de vue, les structures urbaines et les processus de concentration sont encore très largement imprégnés par cette période.

Ce phénomène, qui s'applique en première ordre à l'économie est un processus très similaire à ce que P. Bourdieu (1979) a développé sous le terme d'**hystérésis**. Terme qui provient en premier lieu des mathématiques (L'hystérésis, ou hystérèse, est la propriété d'un système qui tend à demeurer dans un certain état quand la cause extérieure qui a produit le changement d'état a cessé.) En effet, selon l'auteur, il y a hystérésis sociale lorsqu'un *habitus* reste actif alors que les propriétés qui l'ont causé ont disparu. Dans les pays d'Europe centrale cela se traduit par le fait

que les *habitus* de classe et de groupe créé durant le socialisme sont encore présents et visibles aujourd'hui.

Cette hystérésis sociale se reproduit dans l'espace, par notamment la ségrégation en mosaïque qui marque encore fortement l'espace, mais aussi par la structure par âge qui reste un indicateur fort de ségrégation. Ce phénomène se présente finalement en discordance avec les processus en action depuis 1989 (les différentes formes de construction et d'isolement comme les *gated-communities*, les résidences luxueuses ou les rues privées), et freine en partie leur développement. Ceci explique finalement que la distribution socio-spatiale de 2002, présentant des espaces moins ségrégués, ne soit qu'une étape du processus de concentration des différents groupes sociaux, dont les effets d'hysteresis vont peu à peu s'estomper.

## Conclusion

Depuis 1989, la structure sociale des espaces urbains polonais est en pleine mutation, combinant un lourd héritage socialiste et un développement économique exceptionnel. Dans ce contexte, les classes supérieures sont en cours de réappropriation d'anciens espaces prestigieux d'avant-guerre et du même temps définissent de nouveaux lieux qui leurs permettent de s'isoler et de se singulariser par rapport au reste de la population.

La restitution de la propriété privée est un premier élément qui permet de différencier les individus, car elle concerne en définitive seulement les individus les plus pourvus en informations, en temps ou en capital économique. Les grandes familles aristocratiques, qui durant la période socialiste avaient été lésées, ont pu par ce biais récupérer une partie de leurs biens. Par ailleurs, les rachats de logements par les anciens locataires ont également été plus avantageux pour certains individus, notamment pour ceux habitant en centre-ville ou dans des logements anciens situés dans des quartiers prestigieux. La revente ou l'exploitation (touristiques) de ces logements a pu à moyen-long terme améliorer leur situation économique. L'évolution du marché immobilier confirme cette dernière constatation. Outre la multiplication des transactions et des constructions immobilières, les différences entre les quartiers deviennent plus marquées, distinguant des espaces où se concentrent les plus riches et d'autres où l'on retrouve les plus pauvres. Malgré ce dynamisme visible du marché immobilier, surtout perceptible depuis les années 2000, l'héritage de la construction socialiste est encore extrêmement prégnant. L'état de détérioration de certains bâtiments qu'ils soient d'avant-guerre (jamais réhabilités) ou préfabriqués de la période socialiste, marque encore fortement l'espace aujourd'hui rendant difficile le renouvellement urbain des centres-villes.

L'étude des surreprésentations spatiales des classes supérieures a révélé, contre toute attente, qu'elles ont plutôt tendance à être moins marquées en 2002 qu'en 1988 (indice de ségrégation, indice de dissimilarité, quotient de localisation), ce qui s'explique par leur grande mobilité résidentielle surtout en direction des zones périphériques délaissant le centre-ville. Une différence de comportement est à noter entre les spécialistes et les directeurs et hauts cadres des

secteurs privé et public, puisque les premiers restent concentrés principalement dans les anciens quartiers prestigieux, alors que les seconds sont plus enclins à s'exiler en périphérie. Plus précisément, la situation interne de chaque ville diffère. Varsovie et Cracovie sont ainsi proches du modèle européen, présentant une concentration classique des classes supérieures en centre-ville, s'étalant en suivant la ligne de métro pour Varsovie et un axe nord-ouest pour Cracovie; alors que Lodz se distingue par une surreprésentation des classes supérieures dans des zones péri-centrales, laissant un centre-ville extrêmement détérioré à l'exception de la célèbre rue Piotrkowska.

Les critères de concentration des populations ont ainsi évolué entre 1988 et 2002, présentant la situation économique comme un marqueur fondamental, à cause d'une part de l'accession à la propriété, mais aussi à la qualité du logement (avec ou sans sanitaire, etc.). L'âge, critère encore présent à l'heure actuelle sous forme d'*hystéresis* spatiale de la période socialiste, tend à disparaître. D'autre part, le critère lié à la position socioprofessionnelle devient en 2002 moins marqué qu'en 1988, conséquence de l'étalement urbain qui s'amorce dans les années 1990, mais dont le processus était loin d'être à son terme en 2002.

En 2002, les classes supérieures, grandes gagnantes du changement, sont généralement propriétaires de logements neufs ou rénovés, vivant dans les anciens quartiers prestigieux d'avant-guerre et dans les quartiers périphériques où les grands espaces leur permettent d'acquérir une maison individuelle. Les constructions immobilières de ces dix dernières années, bordées le plus souvent d'un mur de protection, ainsi que les revitalisations de certains espaces urbains proches du processus de *gentrification* pour certains, permettent de constater que les classes supérieures s'isolent de plus en plus souvent. L'on peut alors supposer que la diffusion spatiale visible entre 1988 et 2002 est une étape de la réorganisation de l'espace urbain. Le recensement de 2012, dont les données à l'échelle des îlots n'est pas encore disponibles, pourra très certainement corroborer ces constatations.





## Conclusion de la deuxième partie

---

Depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, malgré les aléas historiques, les classes supérieures ont toujours cherché à se distinguer dans l'espace urbain des autres classes sociales. Ces mises à l'écart n'ont pourtant pas reposé sur les mêmes mécanismes et ont créé des paysages sociaux différents. Chaque période présentait ses propres caractéristiques de concentration et les classes supérieures utilisaient des stratégies de différenciations sociales et culturelles adaptées.

Les différenciations sociales dans l'espace urbain polonais d'avant-guerre étaient fortement marquées et se fondaient sur un jeu complexe entre les différentes communautés religieuses et nationales qui composaient les sociétés urbaines des trois villes étudiées. Ainsi, la composition des élites urbaines se définissait selon les rapports de force qui existaient entre ces différentes communautés. Malgré les tumultes politiques de cette période (annexions, Indépendance), la fragmentation socio-culturelle de ces villes n'évolue que très peu, devenant cependant de plus en plus bivalente entre catholiques – Polonais et Juifs jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Cette dernière a en effet marqué une rupture durable dans la fragmentation sociale de l'espace urbain polonais, puisque la communauté juive disparaît du paysage socio-culturel polonais. De plus, la mise en place du régime socialiste bouleverse le jeu des différenciations sociales dans l'espace, car les fondements idéologiques de l'équité essaient de rééquilibrer les inégalités sociales. L'aménagement urbain et la restructuration du secteur de l'habitat ont marqué profondément le paysage social qui devient plus homogène et moins ségrégué qu'auparavant. Cependant, de nouveaux mécanismes ségrégatifs se sont mis en place, si bien que les concentrations des classes supérieures dans certains espaces étaient toujours perceptibles mais à une échelle plus fine (immeubles, cages d'escalier). Les élites ont en effet tout mis en œuvre pour sauvegarder une certaine distance sociale dans l'espace avec les autres classes sociales, si bien que les concentrations des classes supérieures étaient plus fortes en 1988 qu'en 1978. Ainsi à Varsovie, celles-ci étaient toujours surreprésentées suivant un axe nord-sud. A Cracovie, elles suivaient un axe allant du centre ville vers la périphérie nord-ouest. Enfin, à Łódz, les concentrations se sont déplacées du centre vers le péricentre.

Les dynamiques spatiales des élites dans ces espaces urbains à partir de 1989 sont de nouveau bouleversées. La résurgence de l'économie du marché ainsi que de la propriété privée réinvestit les anciens mécanismes de ségrégation sociale. A cet égard, dégagées des mécanismes socialistes d'attribution de logement, les classes supérieures gagnent en liberté de choix, suivant principalement le volume de leur capital économique. Cependant, la période s'écoulant de 1989 à 2002 est transitoire car la ségrégation sociale est moins marquée en 2002 qu'en 1988, du fait que le processus soit *in flux*, en cours de changement, les classes supérieures se réapproprient les anciens beaux quartiers et créant de nouvelles enclaves.

Ces nouvelles dynamiques questionnent sur la possible résurgence de la fragmentation sociale d'avant-guerre visible à l'échelle des quartiers. En 2002, il était encore difficile de véritablement comprendre la direction que prenaient ces changements et la manière dont se dessinaient les nouvelles enclaves privilégiées à macro-échelle. Les comportements et les choix résidentiels de cette catégorie ne sont pas encore tout à fait perceptibles dans cette analyse. Il est sans aucun doute utile d'approfondir la recherche afin de mettre en évidence les nouveaux processus de distinction et d'entre-soi des élites dans la ville.

## PARTIE 3

---

# PERCEPTIONS ET PRATIQUES DE L'ESPACE URBAIN DES ELITES POLONAISES A VARSOVIE

---

L'étude réalisée précédemment s'articulait autour d'une analyse comparative de la répartition de la classe supérieure et plus particulièrement de l'élite (quand cela était possible) dans les trois plus grandes villes polonaises sur une période allant de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à 2002. Une analyse seulement statistique sur cette catégorie de la population pose un certain nombre de problèmes, puisque d'une part il est difficile de se concentrer seulement sur l'élite à proprement parler, car cette catégorie n'existe pas dans la nomenclature du recensement (chapitre 1). D'autre part, l'ancienneté du dernier recensement ne permet pas de rendre compte des derniers bouleversements qui ont eu lieu dans ces espaces, car comme nous l'avons expliqué, les répercussions spatiales de ces changements structureaux sont plus lentes à apparaître et sont ainsi visibles principalement à partir des années 2000, l'entrée dans l'Union européenne en 2004 étant un aspect non négligeable de l'accélération de ces changements.

Cette troisième partie a donc une vocation triple. D'une part, il s'agit de compléter et d'étudier les changements intervenus ces dix dernières années dans le but d'enrichir les résultats statistiques avancés en 2002. D'autre part, cette partie doit restreindre la catégorie d'individus étudiés dans les deux précédents chapitres qui était plus large s'apparentant à la classe supérieure en général et non pas seulement à l'élite. C'est enfin le moyen d'approfondir des questions que les méta-données ne peuvent aborder, notamment sur les comportements et les choix socio-spatiaux, ou encore en ce qui concerne les pratiques et les perceptions de l'espace urbain par cette catégorie bien spécifique de la société.

Nous avons restreint l'analyse à la ville de Varsovie pour deux raisons : d'un côté parce qu'en tant que capitale et métropole européenne elle attire et produit des élites à l'échelle du pays ; et de l'autre parce que nous avons préféré nous concentrer sur un seul espace intra-urbain celui de la capitale qui a la structure sociale la plus complexe et la plus complète par rapport aux autres villes de la hiérarchie urbaine polonaise, bien qu'une comparaison entre plusieurs villes des comportements, des pratiques sociales et urbaines, ainsi que des représentations auraient été extrêmement intéressantes.

Dans le septième chapitre nous présenterons et nous analyserons alors les lieux d'habitation, les comportements et les préférences résidentiels des élites varsoviennes notamment au travers des changements socio-économiques de ces dernières années. Enfin, dans un dernier chapitre, nous étudierons plus précisément l'évolution des représentations et des pratiques sociales de ces élites.



„Place się wiją jak kobry,  
Domy się pysznią jak pawie  
Dajcie mi stary kamyczek,  
Niech się odnajdę w Warszawie.”<sup>205</sup>  
Adam Ważyk, *Poemat dla dorosłych*, 1955

## Chapitre 7

### Lieux d’habitation, comportements et préférences résidentiels des élites varsoviennes

---

Depuis 1989, les comportements résidentiels des Polonais ont pris un nouveau tournant du fait du rétablissement de la propriété privée, de la libéralisation du marché immobilier et de l’importance grandissante du capital économique en tant que facteur de différenciation socio-spatiale. La mobilité résidentielle a été extrêmement forte depuis vingt ans, transformant fortement l’espace interne des villes<sup>206</sup>. Les classes supérieures ont ainsi été les premières à impulser ce dynamisme, de sorte que leurs concentrations spatiales ont été moins fortes en 2002 qu’en 1988, provoquant un étalement urbain jusque dans les quartiers périphériques (chapitre 6).

---

<sup>205</sup> « Les places se déroulent comme des cobras, les maisons paradent comme des paons, donnez-moi un vieux petit caillou, que je me retrouve dans Varsovie ».

<sup>206</sup> Nous ne disposons pas des données concernant la mobilité pour le recensement de 2002. Nous nous appuyons entre autres sur les travaux de B. Degórska et A. Deręgowska (2008) pour Varsovie. Par ailleurs, la comparaison des recensements de 1988 et de 2002 que nous avons effectués dans le chapitre 6, nous a également fourni certaines informations concernant la mobilité résidentielle entre les deux dates, utilisant les mêmes méthodes que P. Petsimeris (1990 ; 1995b), mais aussi de W.A.V. Clark (1972) et de W.A.V. Clark, E.G. Moore (1980).

A Varsovie, ces classes ont tendance plus précisément à se regrouper suivant une ligne nord-sud sur la rive gauche de la Vistule, et plus récemment sur la rive droite près du centre et dans le quartier Wawer (surtout suivant un axe partant de Saska Kępa à Międzylesie). La dynamique générale s'apparente d'une part à un renforcement des quartiers (ou lieux) anciennement prestigieux et d'autre part à un peuplement de nouvelles zones au sein de la ville, éloignées du centre et encore peu peuplées. Qu'en est-il plus spécifiquement des élites, suivent-elles le même modèle ? Existe-t-il un comportement résidentiel qui les distingue de la classe supérieure ? Et quels sont véritablement les processus et mécanismes de distinction socio-spatiaux mis en œuvre à cet effet ?

Dans ce chapitre, nous réinvestissons plus précisément les entretiens réalisés en 2011 dans le but de répondre à ces questionnements. Bien qu'il s'agisse d'un échantillonnage faible, l'analyse des discours est primordiale afin de comprendre plus en profondeur les choix et les préférences résidentiels. Par ailleurs, certaines démarches statistiques et d'analyse spatiale ont été réalisées afin de résumer et de synthétiser l'information recueillie.

Premièrement, nous décrivons les trajectoires résidentielles des élites avant et après 1989, ainsi que leurs localisations résidentielles actuelles. Puis, nous étudions les choix de ces élites à travers les nouveaux phénomènes et processus urbains apparus ces dernières années, révélant ainsi les mécanismes spécifiques de cette catégorie. Enfin, nous synthétisons et croisons ces informations grâce à une analyse factorielle des correspondances (AFC) afin de réaliser une typologie des élites suivant leurs comportements socio-spatiaux et leurs choix résidentiels.

## **1. De l'emménagement forcé au déménagement choisi: où l'élite varsoivienne habite-t-elle aujourd'hui?**

Les logiques résidentielles ont radicalement changé après 1989 en raison de la privatisation du marché de l'immobilier. Durant toute la période socialiste, les choix de localisation étaient limités et la pénurie structurelle de logements n'a pas permis une grande mobilité des habitants (Chapitre 1 et Chapitre 5). La libéralisation de l'économie a ainsi redéfini ces logiques, rendant la mobilité résidentielle étroitement corrélée au capital économique des individus. Les élites que nous avons interrogées font partie des 50% les plus riches de Pologne ; à cet égard, leurs choix sont quelque peu libérés d'une contrainte purement financière. Ils font partie de ceux qui peuvent décider (dans une certaine mesure) du lieu de leur résidence. Par ailleurs, les barrières sociales et les processus de distinction, même s'ils sont fondés principalement sur le capital culturel, ne peuvent pas nier le capital économique lorsqu'il s'agit d'espace, car dans une société fondée sur la propriété privée, l'achat d'un bien est finalement l'aspect le plus visible de la réussite d'un individu. Les trajectoires résidentielles des élites varsoiviennes ne font que confirmer cette affirmation.

## 1.1. Les trajets résidentiels de la réussite

Les trajets résidentiels sont des variables explicatives de l'opinion, de l'attitude et des représentations des classes sociales (G. Di Méo, 2005). Les élites, par leur choix résidentiel, se déplacent dans l'espace social (selon P. Bourdieu, 1979) et créent ainsi une identité sociale qui leur est propre. Ainsi, les trajets résidentiels des élites varsoviennes durant la période socialiste se ressemblent à peu près toutes. Les personnes interrogées ont, quel que soit leur âge, le souvenir de la façon dont leurs parents ont « réussi » à recevoir un appartement (soit par récit familial, soit parce qu'ils l'ont eux-mêmes vécu). Généralement, le délai d'attente a marqué l'histoire familiale, mais ils ne se souviennent pas toujours combien de temps exactement. Ils sont cependant certains que leurs parents y ont investis du temps et de l'énergie, souvent aidés par les grands-parents. Toutefois, ce délai dépassait rarement plus de quatre à cinq ans. La situation a été plus difficile pour les personnes dont les parents ne vivaient pas au préalable à Varsovie ; ce fût notamment le cas d'Ewa, Professeure à l'université de Varsovie, qui dans ses jeunes années a attendu plus de dix ans avant de recevoir un appartement par l'intermédiaire de l'université. Les méandres administratifs ont révélé qu'il était quasi-impossible, sans passe-droit, d'accéder à un appartement plus rapidement si leurs parents ne résidaient pas au préalable à Varsovie. Les personnes interrogées ont durant toute leur enfance rarement changé d'appartement, à part si les parents recevaient un appartement plus grand après l'arrivée d'un frère ou d'une sœur, ou si l'un des parents recevait un nouvel emploi lui permettant d'accéder à un logement de meilleur statut par l'intermédiaire du département où il était employé. C'est cette dernière caractéristique qui les différencie de la majorité des Polonais. En effet, ils ont eu majoritairement une mobilité plus élevée, changeant d'appartement grâce à une promotion professionnelle ou à leurs connaissances dans les hautes sphères du pouvoir (que ce soit durant l'enfance, ou ensuite eux-mêmes durant la vie adulte). La situation d'Aneta, femme d'un ex-nomenklaturiste haut placé, est la plus exemplaire, car ils ont reçu immédiatement un logement après leur mariage dans un grand ensemble de standing supérieur, alors qu'il s'agissait d'un troisième mariage pour cet ex-nomenklaturiste<sup>207</sup>. Aneta, dans son discours, a beaucoup minimisé ses privilèges durant cette période, mais une rapide visite de ces grands ensembles construits dans les années 1970 à Ursynów spécialement pour les élites du régime montre qu'ils sont encore aujourd'hui en très bon état et se distinguent assez bien des autres grands ensembles. Ils sont en effet peints d'une couleur uniforme et crème, entourés de verdure bien entretenue.

A l'âge adulte, au moment où ils ont quitté le domicile parental encore sous le régime socialiste, les trajectoires sont plutôt chaotiques (entre 20 et 30 ans), ces personnes résidant toujours dans des lieux provisoires. Certains ont privilégié des studios ou petits appartements en centre-ville pour être proches de l'université (souvent mal entretenus et anciens). Ces appartements étaient principalement loués, aucun n'était délivré par l'Etat. D'autres ont vécu jusque très tardivement chez leurs parents. Ce n'est que lorsqu'ils se mariaient ou commençaient

---

<sup>207</sup> Il est utile de rappeler que de nombreux Polonais, même après un divorce, vivaient sous le même toit pendant plusieurs années avant de recevoir un nouveau logement.

leur vie professionnelle que leur demande d'attribution aboutissait (généralement en coopérative ou grâce aux corporations professionnelles), et cette transition se faisait généralement autour de 24 – 26 ans. Certains ont ainsi vécu leurs premières années de mariage dans leurs anciennes chambres d'adolescent, mais aucun d'entre eux n'a attendu bien longtemps (maximum trois ans), du fait de la position sociale de leurs parents. Plus tard, c'est principalement leur statut socio-professionnel qui leurs a permis de déménager dans un plus grand appartement. La grande majorité d'entre eux a en effet changé au moins une fois d'appartement. Le passage à la vie adulte pour les plus jeunes des personnes interrogées s'est faite après 1989 et elle n'en demeure pas moins chaotique, dans le sens où ils doivent faire face aux manques de revenus et préfèrent vivre à non loin de leur lieu d'étude. Certains ont en effet loué un ou plusieurs appartements (soit eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de leurs parents) seuls ou en collocation. Ce n'est qu'au moment de la stabilisation de leurs vies (premier emploi et mariage), qu'ils sont devenus propriétaires à crédit. Très rarement, que cela soit avant 1989 ou après, les personnes interrogées ont vécu durant leurs études dans des logements étudiants (*akademik*), même s'ils provenaient de régions plus éloignées en Pologne (seulement quatre personnes).

Durant la période socialiste, ils ont tous majoritairement vécu dans de grands ensembles, seuls neuf d'entre eux ont résidé dans une maison individuelle (dont trois à la fin des années 1980). Quelle que soit l'année durant laquelle ces personnes ont reçu un appartement, à l'exception de la période d'après-guerre, celui-ci était neuf. Dix-sept d'entre eux ont pourtant vécu dans des logements anciens, souvent parce qu'ils ont souhaité échanger l'appartement qui leur avait été attribué avec quelqu'un d'autre (Chapitre 5). Après 1989, la mobilité résidentielle a été beaucoup plus importante, surtout à partir des années 2000. Ceux qui vivaient dans ces grands ensembles ont pratiquement tous déménagé dans des logements neufs, principalement à partir de 1993. Seuls les plus âgés, dont les immeubles étaient placés dans de bons quartiers (Mokotów, Żoliborz, Śródmieście), sont restés. Ceux qui résidaient dans de l'ancien ont majoritairement continué à vivre dans du bâti ancien, seul l'un d'entre eux a vécu quelques années dans un logement neuf. Depuis 2005, quelques-uns s'intéressent de plus en plus aux logements anciens, mais c'est une dynamique encore timide. En outre, on remarque une recrudescence de la maison individuelle, que ce soit en logement neuf ou ancien.

Par ailleurs, les individus interrogés par définition ont extrêmement bien réussi leur trajectoire sociale. Tous ont donc changé de logement au cours de leur vie pour gagner en surface. Ce fut généralement la première motivation. Dans un premier temps, le gain en superficie est dépendant du nombre d'enfants, pour que chacun ait son espace personnel (chambre, bureau, salle-de-bain). Ensuite, cela devient plus précisément un gain en confort, voire en luxe (besoins matériels) ; c'est le cas notamment de Karol, chef d'entreprise de construction immobilière, en recherche d'appartement :

« Nous cherchons actuellement un appartement, pour nous soyons encore mieux, mais c'est un processus plutôt long, car c'est difficile de trouver autre chose. Par exemple, j'ai montré à ma femme un projet qui m'intéressait et elle m'a répondu :



... Pourquoi nous devrions déménager quand le salon a exactement la même taille que le nôtre, pas plus grand, la cuisine est semblable, la salle de bain est légèrement moins grande et le nombre de pièces est exactement le même ?

Mais voyez-vous mon plan est d'avoir une salle de cinéma et ma femme a alors répondu qu'à cause de ce déménagement, je gagne effectivement plus d'espace, mais que le reste de la famille ne gagne rien, juste le fait que cela soit plus neuf. Donc cela va être difficile. Mais je cherche. »<sup>208</sup>

La taille du logement a tendance à devenir de plus en plus importante au fur et à mesure de leur réussite professionnelle, et la maison individuelle permet notamment d'avoir un métrage plus conséquent. Dans ce cas, la taille du jardin est aussi prise en compte, et c'est pour cette raison qu'ils rejettent souvent « le village Wilanów » (*Miasteczko Wilanów*), où les jardins sont de petite taille, préférant s'éloigner un peu plus du centre-ville afin d'acquérir un grand terrain. Par ailleurs, le manque de place peut être résolu par l'achat d'un second appartement, d'une « garçonnière » comme certains aiment l'appeler. Cela concerne surtout les professions liées à l'écriture ou à l'art dans le sens où cet appartement privé devient le lieu où ils peuvent exercer calmement leur profession à l'abri des tumultes familiaux.

Enfin, la singularité de cette catégorie de la population est le nombre d'années passées à l'étranger qui entrecoupe leur trajectoire résidentielle à Varsovie, et ce durant la période socialiste, où la plupart des Polonais ne pouvait espérer ne serait-ce que recevoir un passeport. Ils sont au moins une dizaine à avoir passé au minimum un an à l'étranger. Les raisons peuvent être variables. Certains ont été envoyés pour des raisons professionnelles : diplomates à Paris, à Bruxelles ou à Londres, ingénieurs en Irak ou encore journalistes. D'autres ont tout simplement émigré pendant plusieurs années (de dix à vingt ans, voire plus) et sont revenus après 1989. Les générations plus jeunes après 1989 privilégient les séjours plus courts durant leurs études pour parfaire leurs connaissances en langues étrangères.

Les trajectoires résidentielles des élites varsoviennes sont donc singulières. Bien qu'en apparence elles aient été très similaires à tous les autres Polonais (grands ensembles, habitat standardisé) (voir Chapitres 1, 1.2.), leur mobilité est plutôt atypique, car ils ont réussi à déménager bien plus facilement notamment grâce à leur réussite sociale et professionnelle, augmentant au fur et à mesure la superficie du logement.

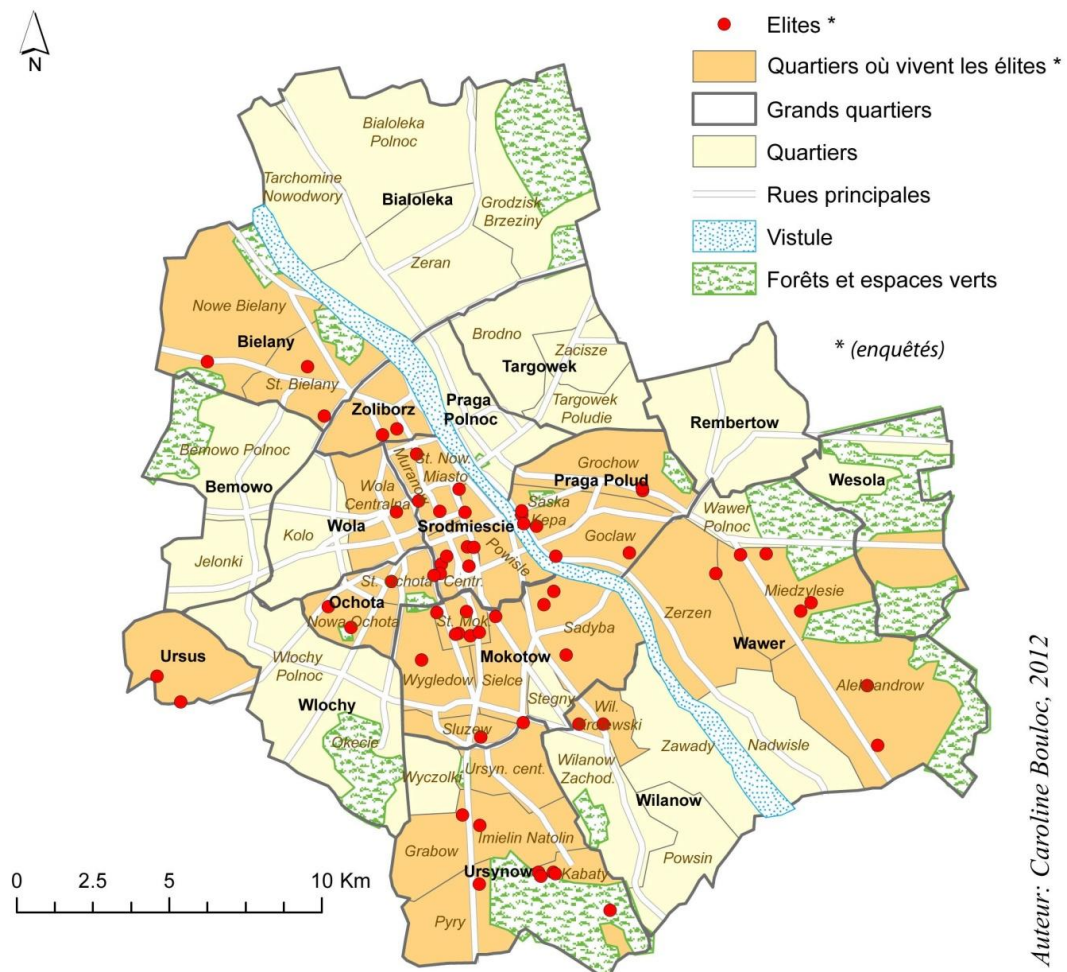
---

<sup>208</sup> „[...] Oczywiście teraz szukamy, żeby sobie polepszyć, ale to będzie długotrwały proces, ponieważ trudno znaleźć coś innego. Np. pokazałem żonie taki projekt, który dla mnie byłby interesujący, a żona tak : „Po co mamy się przeprowadzić kiedy salon w tym mieszkaniu jest dokładnie tej samej wielkości jak nasz, nie większy. Kuchnia jest taka sama, łazienka jest ciut mniejsza. Ilość pokoi jest taka sama?” Tylko tutaj mój plan jest taki żeby mieć salę kinową a żona odpowiada, że przez tę przeprowadzkę zyskam więcej miejsca, a cała reszta nic więcej nie zyskuje, poza tym, że to jest nowsze. Więc będzie trudno, ale powoli szukam.”

## 1.2. Les lieux de résidence actuels

Dans le chapitre précédent, les données du recensement de 2002 présentaient une concentration des classes supérieures le long d'un corridor nord-sud sur la rive gauche de la Vistule. Cette concentration s'est prolongée vers le nord à Bielany et vers le sud vers Ursynów et Wilanów. Par ailleurs, les concentrations se sont disséminées vers les quartiers périphériques comme par exemple Wawer, notamment à Wesola et Międzyzlesie. A première vue, les élites interrogées suivent les mêmes dynamiques (Carte 30). Le corridor nord-sud est bien visible, avec une plus forte concentration en centre-ville et une migration vers le sud-est, du côté de la rive droite de la Vistule de Saska Kępa à Aleksandrów. Ce dernier quartier est notamment attractif pour les plus jeunes enquêtés qui prennent le risque de s'excentrer légèrement, malgré les difficultés d'accès, faisant le pari du bon déroulement des futurs investissements et développements de la ville dans les dix à vingt prochaines années. Par ailleurs, on ne retrouve aucune élite dans les autres quartiers, mise à part dans la partie résidentielle d'Ursus. Lorsque l'on s'intéresse exclusivement aux élites, les choix sont plus tranchés socialement.

**Carte 30. Lieux de résidence des personnes enquêtées**



Source: Entretiens réalisés en 2011

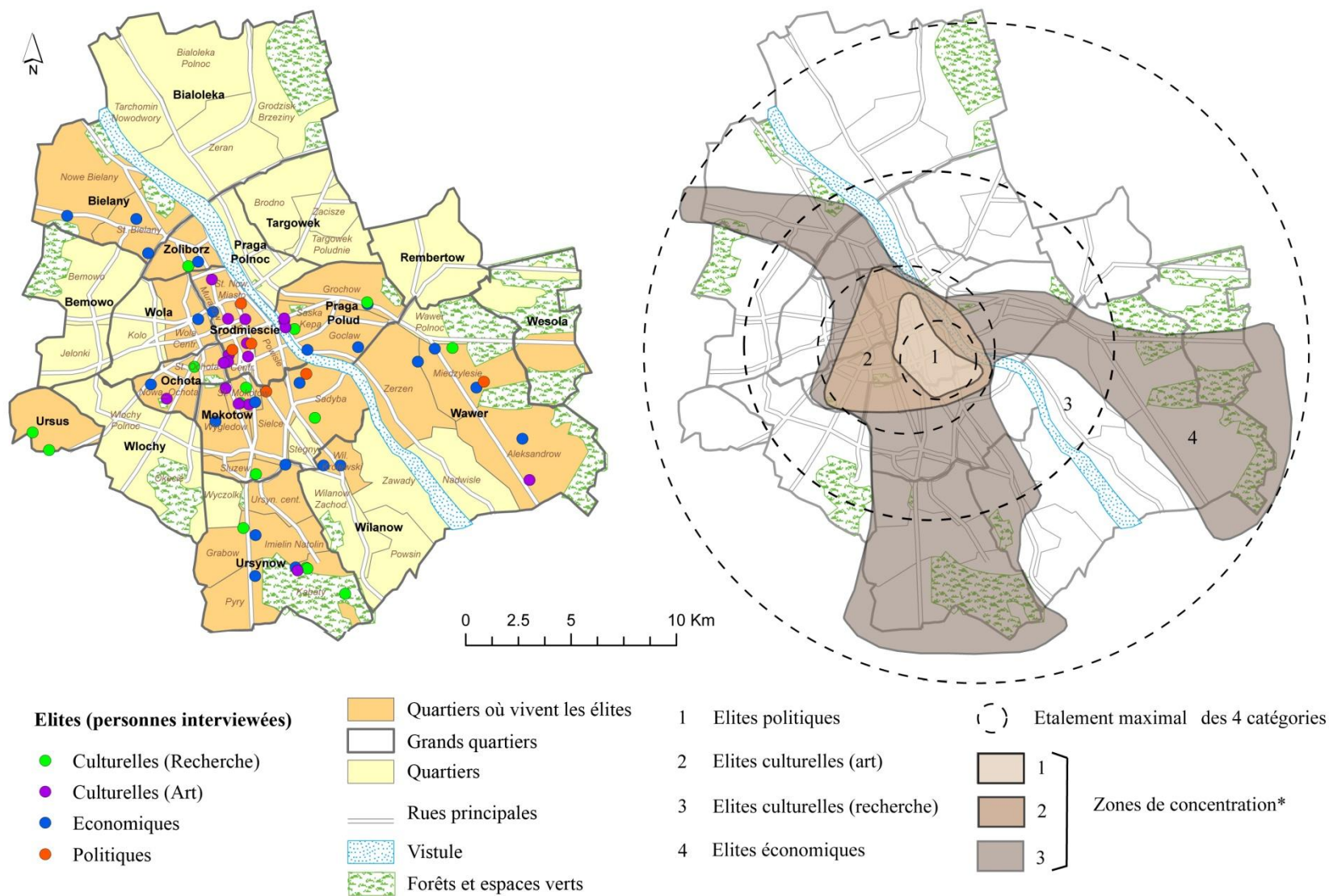
Un peu plus d'un quart des interviewés habitent dans le centre (Śródmieście), et plus d'un tiers si l'on élargit le centre aux rues limitrophes. Par ailleurs, la majorité d'entre eux (plus des trois quarts) habite la rive gauche de la Vistule. Bien entendu, outre une certaine tradition de préférence pour la rive gauche (Chapitre 4), ceci s'explique principalement par le fait que l'urbanisation est quelque peu moins dense du côté droit de la Vistule<sup>209</sup>.

Au-delà de ces logiques extrêmement générales des élites varsoviennes, des dynamiques propres à chaque fraction de l'élite se dessinent (Carte 31). En effet, les élites politiques en règle générale résident dans le centre resserré (1), non loin des ministères et places de pouvoir. Ensuite, les élites culturelles liées à l'art (musique, cinéma, télévision, arts plastiques, littérature, etc.) se situent dans le centre-ville, dépassant rarement ses limites, ou seulement dans le vieux Mokotów, le vieux Żoliborz et le Saska Kępa pavillonnaire (2). Ces élites en général, connues et reconnues pour leur travail, ont un capital économique non négligeable, raison pour laquelle elles sont proches du centre. Les élites plus académiques (professeurs d'université, chargés de recherche, maîtres de conférences) présentent une caractéristique spécifique (3) car, à l'inverse des élites précédentes, leur statut économique n'est pas extrêmement puissant (Chapitre 3). Cette catégorie a un comportement résidentiel aux logiques très disparates d'un interviewé à l'autre. Ceci étant, tous usent de stratégies afin de ne pas trop s'éloigner des zones de résidence de prestige. Le manque de capital économique les oblige à effectuer des compromis, le centre est donc exclu très rapidement du champ de leurs possibilités. Par ailleurs, les quartiers péricentraux offrent encore certaines libertés, notamment dans de vieux immeubles, mais aussi dans des grands ensembles anciens ou plus récents datant des premières périodes de construction après 1989. Cet aspect financier les oblige à chercher plus loin : ainsi les immeubles construits durant les années 1990 à Ursynów sont un bon compromis. Quelques fois, la maison individuelle en périphérie est également une solution, tel est le cas pour les deux interviewés résidant à Ursus, conscients de ne pouvoir s'offrir la même surface dans les quartiers péricentraux. Ici, il s'agit d'un étalement urbain subi par les prix du marché. Enfin, les élites exclusivement économiques ont une large préférence pour la périphérie (4) : à partir des quartiers péricentraux comme Ursynów, Mokotów ou encore Saska Kępa, jusqu'à des quartiers en cours de construction tels que Anin (Wawer) et Wesola, Stare Bielany et Ursynów.

---

<sup>209</sup> La densité était de 2305 hab/km<sup>2</sup> sur la rive droite de la Vistule, alors qu'elle était de 4 282 hab/km<sup>2</sup> sur la rive gauche en 2010.

Carte 31. Lieux de résidence des élites selon leurs types (Carte et Schéma)



\* Les élites culturelles liées à la recherche (3) n'ont pas de zones de concentration privilégiées. Elles sont disséminées partout dans le cercle 3

Auteur: Caroline Bouloc, 2012

Cette typologie présente certaines limites, car le choix résidentiel ne dépend pas seulement de l'individu pris isolément mais d'un compromis entre ses propres préférences (dues à sa condition sociale) et celles de son conjoint ou de sa conjointe, voir de ses enfants (proximité d'un lycée ou d'une école particulière). Ainsi, les logiques résidentielles selon la catégorie de l'élite peuvent être divergentes. Quel sera le choix d'un ex-ambassadeur et ministre, marié à une actrice connue ? Sans aucun doute, sa profession le place en tant qu'élite politique, mais en même temps l'influence artistique de sa femme a été d'une grande importance. Les stratégies résidentielles sont loin d'être unilatérales, car ce couple s'est mutuellement fortement influencé, de sorte que cette personne a fait des choix qui ont largement dépassé la seule caractéristique « politique », choisissant un lieu central (surtout pour lui) dans un immeuble ancien (surtout pour sa femme) à deux pas de l'université et de la rue Krakowskie Przedmieście, sans doute l'une des rues les plus prestigieuses de Varsovie. A cela, il est nécessaire d'ajouter les stratégies de regroupement familial. De nombreuses élites ayant des enfants en bas âge privilégient la proximité avec les parents, afin que ces derniers puissent aider dans l'éducation des enfants. Cette stratégie n'est pas propre à la classe supérieure polonaise, mais est l'un des principes de la société dans son ensemble. Souvent l'éloignement s'effectue durant les premières années de la vie adulte pour ensuite se rapprocher, notamment pour des questions de garde d'enfants. Cette démarche passe également par le rachat des logements familiaux, notamment lorsque les grands-parents décèdent ; dans un premier temps le jeune couple (souvent les petits-enfants) emménage dans cet ancien appartement. S'il est bien situé : centre-ville, immeuble ancien ou maison, les héritiers réinvestissent les lieux. Par ailleurs, si la localisation n'est pas assez huppée, le logement est revendu ou mis en location, servant seulement comme fond d'investissement (cela concerne surtout les anciens logements socialistes). Ces deux dernières constatations expliquent les localisations qui s'écartent du modèle.

Les localisations résidentielles des élites varsoviennes sont très similaires à celles des classes supérieures. Les mêmes quartiers sont ici investis, cependant leurs trajectoires résidentielles, que ce soit durant la période socialiste ou après 1989, sont facilitées par leur réussite socio-professionnelle. Ils ont ainsi eu tendance à attendre moins longtemps pour acquérir un logement adéquat que la moyenne polonaise et surtout à avoir une plus grande mobilité résidentielle. Par ailleurs, une première différenciation des choix de localisation est perceptible suivant le type d'élites, présentant une décentralisation plus ou moins importante suivant la profession de l'individu. Malgré tout, les choix résidentiels ne sont pas seulement sujets à ce seul facteur, d'autres processus et dynamiques sont perceptibles au sein de la classe supérieure.

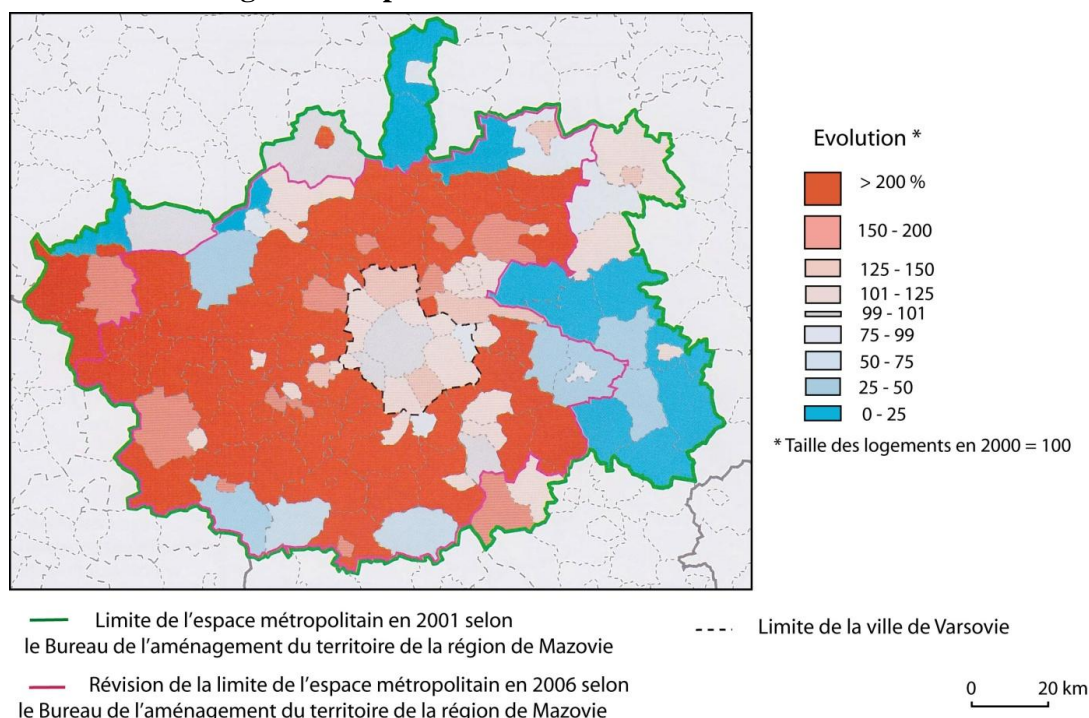
## **2. Le choix résidentiel des élites à la lumière des changements survenus dans l'espace métropolitain depuis 1989**

Varsovie depuis 1989 est confrontée à différentes dynamiques qui sont l'effet de son ouverture au monde capitaliste, provoquant des bouleversements structuraux à la fois dans le secteur de l'habitat, dans le mode et le type de constructions et dans la disposition géographique et paysagère de la ville. Certains phénomènes sont alors spécifiquement affiliés aux classes dominantes, notamment l'accès à la propriété, l'étalement urbain et les résidences fermées. Cependant, ces dynamiques sont-elles vraiment exclusivement attachées à ces classes ? Quels sont véritablement les comportements des élites face à ces nouvelles dynamiques urbaines ? Nous interrogeons donc chacune de ces dynamiques au regard des discours, des comportements et des choix des élites que nous avons interviewés.

### **2.1. Vivre en banlieue ou en ville**

A partir des années 1990, une partie des Varsoviens souhaitant accéder à la propriété et à la maison individuelle ont décidé de s'installer dans la banlieue plus ou moins proche de Varsovie (entre 25 et 45 km du centre) (B. Degórska, 2012). En effet, l'étalement urbain est synonyme de modernisation, de sorte que même si les prémices de celui-ci sont visibles dès les années 1980, ce n'est qu'après 1989 que ce phénomène prend de l'ampleur de manière exponentielle jusqu'à aujourd'hui (P. Śleszyński, 2012). L'atlas réalisé par B. Degórska et A. Deręgowska permet de se rendre compte des changements qu'ont subis ces espaces périphériques ces dernières années (B. Degórska, A. Deręgowska, 2008). Les surfaces des terrains résidentielles se sont considérablement développées dans les communes alentours, ayant été multipliées par deux, voire plus entre 2000 et 2004 surtout au sud-ouest de Varsovie (Carte 32). Dans un article plus récent, B. Degórska (2012) démontre que les dynamiques de développement se sont encore accentuées entre 2004 et 2010 au sud-ouest, mais que ce phénomène a aussi pris de l'ampleur au nord de la ville au détriment de la ville-centre qui si elle ne perd pas de population, n'en gagne que très peu par rapport à la banlieue (déjà perceptible sur la Carte 32).

**Carte 32. Evolution de la surface des terrains résidentiels entre 2000 et 2004 dans la région métropolitaine de Varsovie**



Source : d'après B. Degórska, A. Deręgowska, 2008, *Zmiany krajobrazu metropolitalnego Warszawy XX i XXI wieku, Atla Warszawy, 10, IGIPZ PAN, p. 134.*

### Encadré 9. Les limites de l'espace métropolitain varsovien

Tout comme la majorité des grandes métropoles européennes, les limites de l'espace métropolitain ne coïncident pas avec les limites administratives. En effet, ce dernier représente 25% de la Région de Mazovie (8 792 km<sup>2</sup>), il regroupe plusieurs communes en son sein (40 villes et 77 communes rurales ou semi-rurales), mais le tracé ne recoupe pas forcément les limites des *powiaty*<sup>210</sup> (il s'étend sur 17 *powiaty* dont 11 qu'il englobe entièrement).

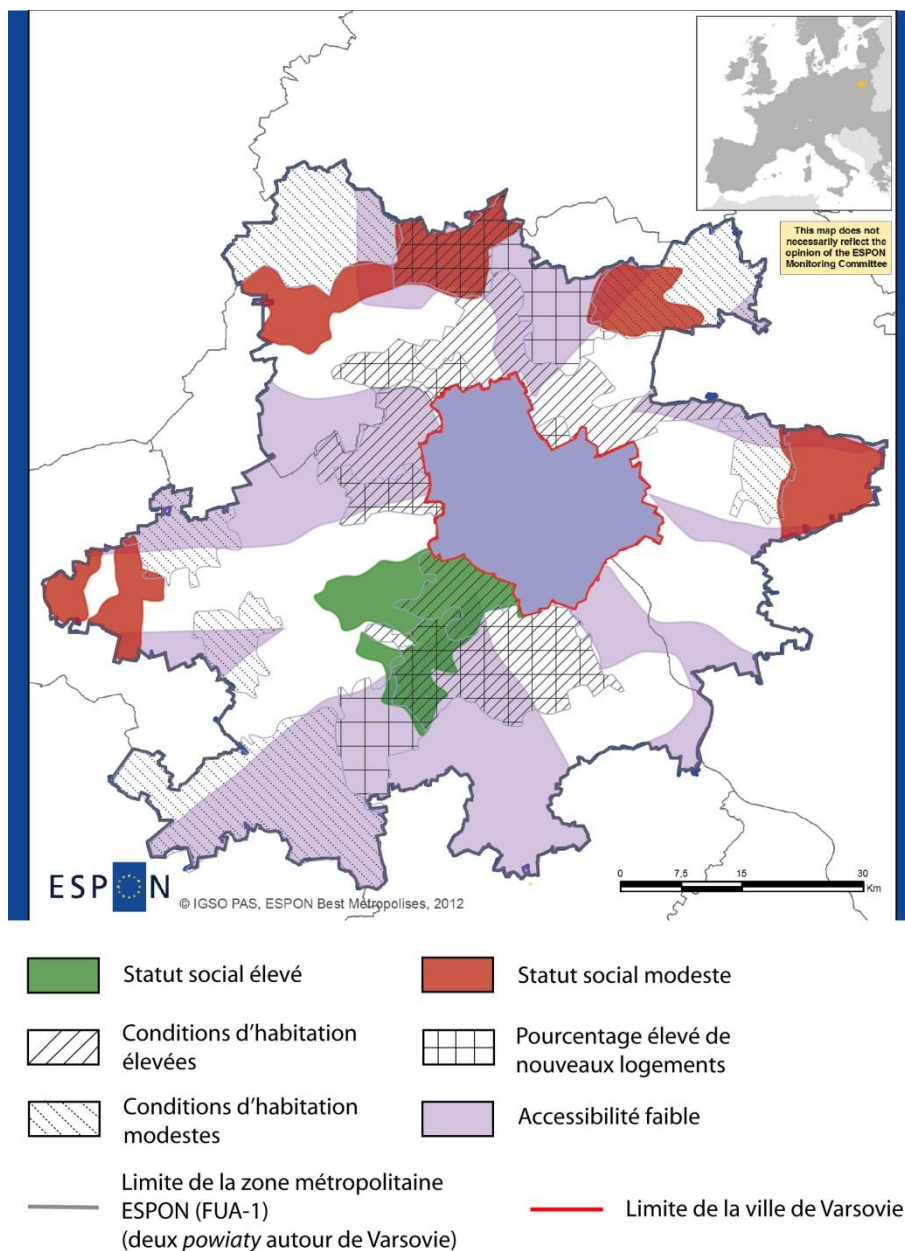
Cette zone a été identifiée par les aménageurs du Bureau de l'Aménagement du Territoire de Mazovie comme étant la zone d'influence directe de Varsovie sur le territoire alentours. En effet, cette délimitation repose sur plusieurs caractéristiques : spatiales (continuité de la forme du paysage urbain, continuité selon les types d'investissements, selon les politiques des communes, du développement du marché de l'immobilier, prise en compte de l'extension éventuelle du bâti, etc.), environnementales (activités de loisirs, espaces industriels directement dépendant de la ville, etc.), sociétales (bassin d'emploi), économiques (activités dépendantes de la ville), communicationnelles (allers-retours journaliers à Varsovie) et fonctionnelles (gaz, eau, etc.).

Par ailleurs, le paysage urbain de cet espace métropolitain est particulier, car il est très peu dense et la frontière entre la banlieue et la ville-centre n'affichant pas de rupture franche, dans le sens où les quartiers périphériques de Varsovie présentent déjà des caractéristiques suburbaines (urbanisation très peu dense, pavillons avec jardin, espaces verts, etc.). En effet, la ville-centre n'est pas aussi fortement urbanisée que certaines autres grandes métropoles européennes : seulement 54% de son territoire est urbanisé, un peu moins de 20% est recouvert de forêt (surtout sur la rive Est de la Vistule) et sa superficie représente cinq fois celle de Paris (intra-muros) (517 km<sup>2</sup>). Ainsi, l'urbanisation réellement dense va rarement au-delà des quartiers péricentraux et des grandes voies de communication (autoroutes, nationales, chemins de fer).

<sup>210</sup> Par ordre de grandeur de la plus grande superficie à la plus petite : 16 *Województwa* (ce que l'on nomme « régions ») avec une superficie moyenne aux alentours de 20 000 km<sup>2</sup> - 379 *Powiaty* (que l'on peut traduire par « districts ») dont 314 districts ruraux et 64 villes-districts, le plus grand comptant à peu près 2 900 km<sup>2</sup> et le plus petit 158 km<sup>2</sup> - 2479 *gmin* (équivalent des communes).

Ces migrations concernent principalement les classes moyennes et les classes supérieures, car ces catégories ont les moyens d'accéder à la propriété ainsi que de posséder une automobile, voire deux pour effectuer les allers-retours journaliers entre la ville-centre et leur domicile (J. Komornicki, 2011). Cependant, il est déjà possible de remarquer une différenciation socio-économique entre les communes accueillant ces populations, présentant des concentrations des classes supérieures dans la région sud-ouest de la zone métropolitaine et/ou limitrophe à la ville-centre.

**Carte 33. Conditions de vie et attractivité des communes aux alentours de Varsovie**



Source : *Best Metropolises – Best development conditions in Europe metropolises : Paris, Berlin and Warsaw, Scientific Report, 2013, ESPON, European Union, 240 p.*



Par ailleurs, cet étalement urbain n'a pas toujours été suivi d'un développement des services et des infrastructures communaux (écoles, centres de santé, administratifs) du fait de la jeunesse du phénomène. Ce sont alors des structures privées qui viennent pallier ce manque, produisant des espaces où les styles de vie des populations sont extrêmement différents de ceux des habitants de la ville-centre.

Dans notre analyse, nous nous sommes intéressées à cette question en marge de nos entretiens. Il a été demandé aux interviewés d'explicitier leurs préférences concernant la localisation de leur maison ou appartement idéal. Si elles pouvaient déménager demain, où les élites préféreraient-elles vivre ? En banlieue, dans les quartiers périphériques, dans les quartiers péricentraux, ou bien tout simplement en centre-ville<sup>211</sup> ? Un peu moins de la moitié des réponses étaient plutôt favorables aux quartiers péricentraux, car ces derniers offrent la possibilité d'être proche de toutes les infrastructures (santé, magasins, salles de sport, restaurants, etc.) tout en profitant d'un milieu calme, vert et agréable à vivre. Ce choix n'est pas seulement pragmatique, il est également fortement lié à une préférence pour les anciens quartiers historiquement prestigieux. Un peu plus d'un quart préfèrent quant à eux les quartiers périphériques qui ont cette particularité à Varsovie d'être encore très peu urbanisés, présentant de très vastes espaces verts, et pour la partie sud-est étant composés principalement de forêt. Ce sont donc des espaces qui ont l'avantage de présenter tous les atouts de la banlieue (maisons individuelles, vastes jardins) tout en restant dans les limites administratives de la ville, favorisant une bonne communication avec le centre-ville. Cette « semi-banlieue »<sup>212</sup> est aussi un lieu de récréation pour tous les varsoviens, grâce notamment aux forêts (*Las Kabacki*, *Mazowiecki Park Krakobrazowy*), aux étangs (Torfy, Lisowski), aux parcs (Palais de Wilanów, *Park Lasek Brzozowy*). Ensuite 17% d'entre eux ont choisi la banlieue, mais dans des communes particulières : Konstancin en premier lieu (maintes fois cité en exemple), Józefów et quelques fois Magdalena. Ce choix est surtout porté par la volonté d'être au calme, loin de la ville. Ces personnes ont cité la banlieue comme lieu idéal (« loin du bruit de la ville »), mais la majorité d'entre eux ne se décident pas pour un déménagement. Seuls ceux qui exercent un métier leur permettant de rester chez eux ont fait le pas. Par cette dernière remarque, on comprend aussi facilement le fait que seulement deux d'entre eux considèrent la campagne comme le lieu idéal de résidence.

C'est donc principalement les quartiers péri-centraux qui remportent tous les suffrages. Souvent, durant les entretiens, les élites qui n'habitaient pas ces espaces le regrettaient : « Si j'en avais la possibilité, je vivrais dans ces quartiers »<sup>213</sup>. On remarque ici un certain paradoxe, puisqu'une partie des élites intellectuelles, proche de l'image de l'*intelligent* et aspirant à faire totalement partie de cette classe, souhaite vivre par exemple à Żoliborz ou à Saska Kępa, mais ne

---

<sup>211</sup> La réponse à cette question a été quelque peu faussée par le choix des personnes que nous interrogeons, car nous avons privilégié les individus vivant dans l'espace intra-métropolitain de Varsovie, à l'exception de deux personnes extrêmement renommées, dont l'une vivait à Konstancin et la seconde à Józefów. A cet égard, les individus interrogés *de facto* préféreraient vivre en ville. Cependant, certaines réponses ont été intéressantes à analyser et permettent de comprendre certaines manières d'être et de faire de l'élite polonaise.

<sup>212</sup> Nous utilisons ce terme, car bien que ces espaces soient compris dans les limites administratives de Varsovie, leurs fonctions s'apparentent à la banlieue (zone résidentielle, maison individuelle, vaste jardin, lieux récréatifs).

<sup>213</sup> Jadwiga, directrice de développement dans une entreprise publicitaire, un enfant à charge.

peut pas financièrement se le permettre ; à l'inverse les élites économiques, qui en ont largement la possibilité, ne le font pas forcément et préfèrent *a contrario* les quartiers périphériques, voire la banlieue. Ces derniers n'aspirent pas à être considérés comme faisant partie de l'intelligentsia, mais cherchent plutôt à accéder à un certain statut de référence beaucoup plus international : à une élite économique (ayant tout le confort matériel) vivant dans une maison individuelle un peu éloignée du centre-ville (par diffusion du modèle américain de l'idéal pastoral). Dans les deux cas, accéder à la maison individuelle s'apparente au style de vie idéal, puisque plus de deux tiers d'entre eux la préfèrent à un appartement, permettant ainsi aux élites de rompre avec l'époque socialiste où logement rimaient principalement avec appartement. Ce sont les jeunes générations ainsi que les plus mobiles dans leurs professions qui disent préférer l'appartement à la maison. Tout d'abord, l'accession à l'appartement est synonyme de liberté (sortie en centre-ville) mais aussi car la maison (et le jardin qui l'accompagne) est synonyme de contrainte quotidienne (à cause du manque de temps).

Le choix de vivre en banlieue ou en ville est également une question de génération, car au-delà des effets de classe sociale ou d'appartenance à une catégorie de l'élite ou à une autre, les aspirations dues à l'âge de l'individu ainsi que sa situation matrimoniale sont primordiales dans le choix et la préférence de localisation du centre-ville à la banlieue. Ainsi, les 20 – 35 ans ont une préférence pour le centre-ville pour des questions de loisirs principalement : sorties, restaurants, pubs. Ensuite, les individus se situant entre 35 ans et 60 ans ont soit une préférence pour la banlieue, voire les quartiers périphériques, soit une affection pour les quartiers péri-centraux. C'est dans cette tranche d'âge que la réalisation des aspirations de classes est visible, alors que les individus s'installent durablement dans des trajectoires de vie. Ici, le fait d'être en couple avec ou sans enfant ou encore célibataire influence grandement ce choix. Au-delà de 60 ans, les logiques résidentielles privilégient la ville-centre. La banlieue est très facilement exclue, certains même écartent également les quartiers périphériques. C'est le cas par exemple de Marek et de sa femme, qui ont tous les deux entre 61 et 70 ans. Ils habitaient depuis onze ans à Ursynów et ont décidé de chercher à déménager dans le centre-ville dans les cinq ans à venir, afin d'être proches des infrastructures de santé et pour ne plus utiliser la voiture. Par ailleurs, les anciennes générations sont conscientes du fait que la conjoncture ne leur a pas été favorable, et que leur âge avancé ne leur permet pas de faire les mêmes projets que les plus jeunes aujourd'hui : « Je n'ai pas acheté de maison, à l'époque ce n'était pas trop possible ; aujourd'hui si j'avais été plus jeune de 10 ou 20 ans, j'aurais acheté une maison en banlieue »<sup>214</sup> ; « Nos enfants peuvent choisir et construire en banlieue, nous non, on a pas eu cette chance, maintenant c'est trop tard, ça demande trop d'investissement, de temps, d'énergie... je n'ai plus tout ça ! »<sup>215</sup>.

Le choix de localisation (banlieue ou centre-ville) a été pour une partie d'entre eux résolu autrement, car si certains ont choisi de vivre en centre-ville, c'est tout simplement parce qu'ils disposaient d'une résidence secondaire à la campagne, en banlieue éloignée ou encore dans un autre pays. Ils sont un peu plus d'un tiers à avoir effectué ce choix. Les raisons peuvent être

---

<sup>214</sup> Maria, haut fonctionnaire d'Etat bientôt à la retraite

<sup>215</sup> Joanna, Professeure de Biologie émérite

extrêmement différentes. En effet, on retrouve tout d'abord une logique de centralité : deux tiers d'entre eux habitent soit en centre-ville, soit dans les quartiers péri-centraux. Ces individus ont donc fait le choix d'avoir une résidence secondaire pour pouvoir se « reposer » de la ville durant les week-ends et les vacances. Ce choix ne s'est pas seulement effectué pour des raisons professionnelles, mais s'apparente à un style de vie, car vivre en ville durant la semaine leur permet de profiter de toutes les infrastructures de loisirs et culturelles du centre-ville : « On peut décider de rester à Varsovie pour le week-end, surtout si l'on veut aller à l'opéra »<sup>216</sup> ; « On pourrait vivre en banlieue, mais on se couperait de la vie en société : les réceptions, les diners aux restaurants, le cinéma... ou le théâtre ! »<sup>217</sup>. Ces maisons, qui nous ont été décrites, ne sont pas des terrains hérités du communisme (pl. *działki*)<sup>218</sup>, mais de véritables résidences secondaires au sens occidental du terme, puisqu'ils aiment pour certains rappeler qu'ils peuvent y passer l'hiver : « On y fête même les vacances de Noël »<sup>219</sup>, car elles sont dotées de tout le confort (électricité, chauffage, WC et salle de bain). Nous n'avons cependant pas remarqué de trajectoire commune dans l'achat de ces résidences, à part peut-être la région des Grands Lacs (Mazurie), mais qui est une destination relative à toute la société polonaise. Ce sont plutôt les trajectoires familiales qui prédisposent l'achat d'une maison dans une région plutôt qu'une autre. Certains ont ainsi récupéré les villas familiales d'avant-guerre (*dwór*), voire des manoirs. A cet égard, l'aristocratie dans certaines petites bourgades a gardé toute sa force symbolique (à l'image de l'aristocratie française décrite par M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, 2005). Il nous a été donné de suivre de près la vente et le rachat de propriétés d'un ancien aristocrate dans la région Est de la Pologne. La mairie de la ville où se situait un des biens qu'il souhaitait récupérer, a accordé la primauté de rachat à celui-ci (car porteur du nom et descendant direct), et lui a grandement facilité toutes les démarches. Elle lui a également proposé, pour une valeur symbolique, les dépendances du château de la ville que l'aïeul avait offert un siècle plus tôt à l'armée polonaise, comme si la privatisation allait de soi et était symboliquement légitime surtout si les nouveaux propriétaires étaient les descendants directs des anciens « seigneurs ». Cependant, ces cas de figures ne sont pas la majorité, car ils impliquent une ascendance aristocratique qui permet la récupération de biens familiaux. D'autres tout simplement rachètent d'anciennes villas pour légitimer leur statut d'élite aristocratique par le goût des belles choses anciennes et sauvegardées. Comme nous le rapportait Mariusz, descendant d'une des plus grandes familles aristocratiques polonaises : « J'aime cette grande maison, et je suis d'une certaine façon content de la rénover... c'est un peu notre rôle vous savez dans les campagnes... moi je sais comment la rénover, quels matériaux utiliser... petit à petit elle reprend de l'âme. Durant le communisme, ils ont fait n'importe quoi ! Vous avez vu l'escalier dans le

---

<sup>216</sup> Beata, directrice d'entreprise nationale

<sup>217</sup> Witold, vice-directeur du bureau d'analyses de la Diète

<sup>218</sup> Ces terrains étaient situés à l'extérieur des zones urbanisées et permettaient aux familles de disposer de leur propre potager (à l'image des jardins ouvriers le long des voies ferrées en France). Ces petits terrains ont ensuite pour beaucoup accueilli des cabanes, qui au fil du temps sont devenues de plus en plus impressionnantes (de véritables chalets pour certaines), et marquent encore le paysage urbain en marge de la ville aujourd'hui. Ils sont en effet très largement utilisés par les Polonais.

<sup>219</sup> Eryk, directeur d'une firme internationale

manoir de Monsieur X<sup>220</sup> ? Ils ont remplacé le bel escalier en une espèce de grosse masse en marbre carré et standardisé, mon Dieu que c'est laid ! ». D'autres par ailleurs optent tout simplement pour la construction d'une nouvelle maison, car si la rénovation est intéressante et à forte valeur symbolique, elle demande aussi beaucoup de temps, et une grande partie d'entre eux en manque considérablement. Cette dernière remarque explique également l'importance du nombre d'interviewés qui ne disposent pas d'une résidence secondaire, deux tiers préférant : « ne pas avoir d'attache »<sup>221</sup>, ou qui « n'ont [justement] pas le temps »<sup>222</sup> de s'occuper d'une maison, mais surtout d'un jardin, et préfèrent partir en location en Pologne ou à l'étranger. Ainsi, il n'y a pas de logique propre de l'élite à posséder une résidence secondaire. La rupture qu'a exercée la période socialiste dans les logiques d'appropriation résidentielle n'a pas permis de véritablement définir des *habitus* de classe liés à la propriété foncière à la campagne (ou dans les lieux touristiques). Ces logiques sont à l'heure actuelle en cours de création et de redéfinition et c'est aussi pour cela qu'il n'existe pas (encore) véritablement de lieux de villégiature de l'élite polonaise, même si d'aucuns aimeraient citer Zakopane (dans les Carpates), où se retrouve le *show-business* durant l'été et les vacances d'hiver.

La banlieue n'est finalement pas attractive pour la majorité des élites polonaises que nous avons interrogées. Ils préfèrent ainsi principalement les quartiers péri-centraux de Varsovie (Żoliborz, Mokotów, Saska Kępa) ou encore les quartiers périphériques comme Wawer, Anin, Międzylesie, ou dans une moindre mesure Ursynów. Ceux-ci ont l'avantage d'être au calme de présenter une urbanisation peu dense et de ne pas être très éloigné du centre-ville où la majeure partie d'entre eux doit se rendre chaque jour ou plusieurs fois par semaine. La résidence secondaire n'est pas la règle et le plus grand nombre ne désire pas en posséder pour garder une « certaine liberté » de destination, car ces élites restent ancrées dans un réseau européen, voire mondial important.

## **2.2. La propriété privée, une manière de se distinguer**

### **2.2.1. Etre propriétaire d'un ou de plusieurs logements**

Après 1989, les aspirations des individus à la propriété individuelle ont été extrêmement importantes, de sorte que le pourcentage des logements privés n'a cessé d'augmenter depuis (Figure 30). En 2011, la part des logements en propriété privée ont encore progressé par rapport à 2007, étant de 64% pour toute la Pologne et de 52% pour les zones urbaines (soit approximativement 8 points de pourcentage en plus). Par ailleurs, la majeure partie des logements coopératifs a été racheté par les locataires (entrant ainsi sur le marché de l'immobilier), de sorte qu'en 2011, 84% de ces logements étaient considérés comme des propriétés privées. Le ratio monte à 90% pour les zones urbaines de Mazovie. En somme, plus de trois quarts des logements en Pologne sont aujourd'hui des propriétés privées. Les zones urbaines présentent un ratio

---

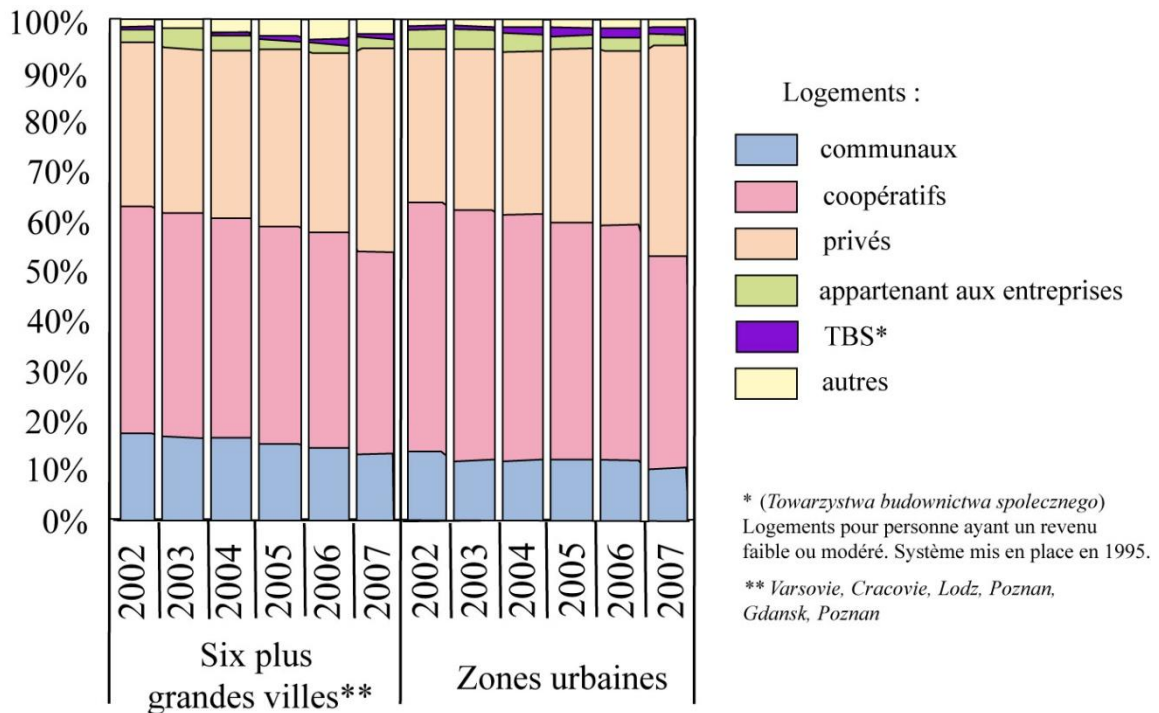
<sup>220</sup> Le nom a été supprimé.

<sup>221</sup> Marcin, directeur d'une firme nationale

<sup>222</sup> Zofia, directrice d'une fondation

légèrement inférieur, et celui plus spécifiquement de Mazovie affiche 73%, ce qui reste extrêmement fort. Ainsi, la propriété privée est devenue la norme pour un grand nombre de Polonais après 1989 et il n'est donc pas étonnant que la totalité de nos interviewés soient propriétaires de leur logement de résidence.

**Figure 30. Structure du secteur d'habitation selon le type d'appartenance des logements de 2002 à 2007**



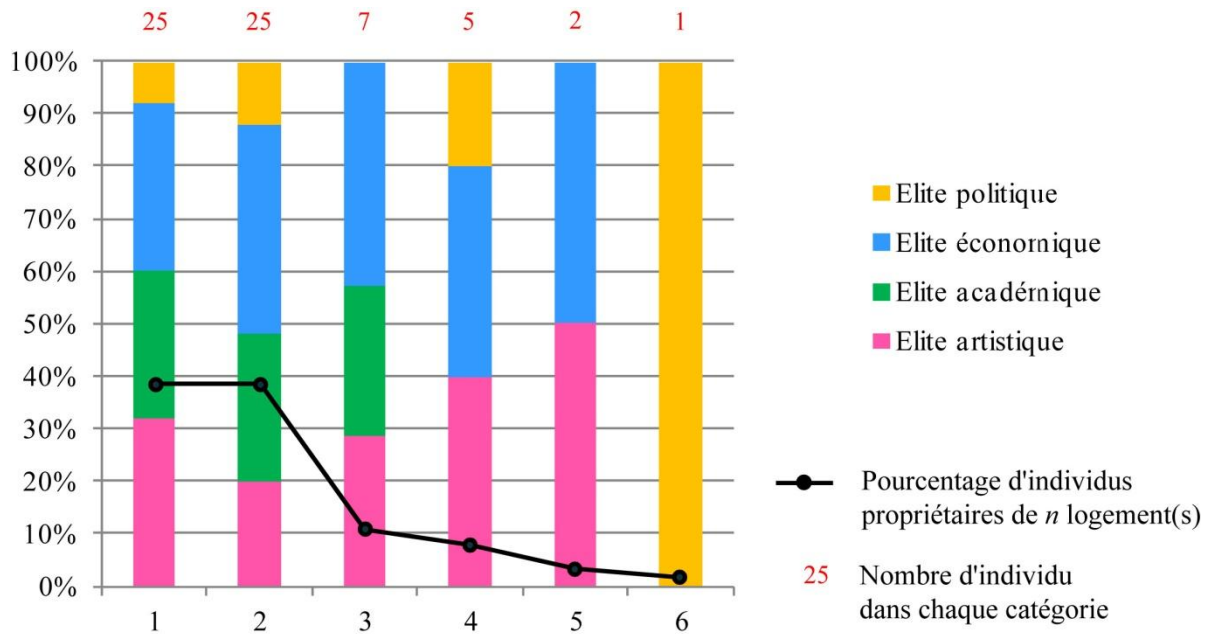
Source : D'après A. Baranowska-Skimina, eGospodarka.pl, 2011, données du GUS

Ce n'est pas tant le fait de posséder le logement dans lequel ils résident qui les fait se distinguer, mais plutôt le nombre de propriétés dont ils disposent. En effet, nous avons déjà pu remarquer que certains possédaient une résidence secondaire, mais ils sont beaucoup plus nombreux à acquérir un logement à des fins d'investissement : deux tiers d'entre eux sont propriétaires d'au moins deux logements. Plus précisément, un peu moins de la moitié possèdent deux logements, et relativement peu en possèdent plus (Figure 31). A l'image des revenus (voir Chapitre 3, 1.2.3.), ce sont principalement les élites économiques qui disposent d'un ou plusieurs logements. La dernière tranche (possédant six logements) représente ici toujours le problème des catégorisations, puisqu'il s'agit d'une seule personne qui a réinvesti son capital et ses réseaux politiques en capital économique après 1989<sup>223</sup>. Par ailleurs, les élites académiques sont toujours positionnées en bas de l'échelle en ce qui concerne la possession matérielle : 50 interviewés disposent d'un ou de deux logements maximum (répartis à parts égales). Les élites artistiques (tout comme la répartition des revenus) présentent des situations très disparates, malgré tout un peu moins de trois quarts d'entre eux disposent d'un ou de deux logements maximum. Ceux qui possèdent de trois à cinq logements sont bien évidemment ceux qui disposent des plus hauts

<sup>223</sup> Nous l'avons classé en tant qu'élite politique, car il s'agit toujours d'Aneta, femme d'un ancien nomenklaturiste.

revenus, ce qui dépend donc intrinsèquement de leurs activités professionnelles. Les élites politiques sont elles plus nombreuses à disposer de deux logements plutôt qu'un seul, mais leur nombre sur la totalité des entretiens reste anecdotique (sept) ne permettant pas de dresser une véritable tendance.

**Figure 31. Propriétaires selon le nombre de logements possédés et la catégorie d'élite**



Source : Entretiens réalisés en 2011

Par ailleurs, plus l'interviewé est âgé, plus il dispose d'un nombre de logements important, jusqu'à la tranche d'âge supérieur à 70 ans. Les plus âgés disposent généralement seulement du logement dans lequel ils ont vécu durant la période socialiste (par rachat), alors que les générations plus jeunes ont eu le temps après 1989 jusqu'à l'âge de la retraite de capitaliser leurs investissements. La génération qui est la mieux dotée aujourd'hui en investissement immobilier est celle se situant entre 51 et 60 ans, suivie de celle se situant entre 41 et 50 ans. Cependant les plus jeunes (30 à 40 ans) ne sont pas en reste, puisque même si la majorité possède (déjà) un logement, un peu moins de la moitié en possède deux.

Les raisons pour lesquels les élites disposent de ces logements peuvent être très diverses, cependant il est possible de repérer certaines dynamiques communes. En effet, une grande partie d'entre eux ont hérité de l'appartement des parents ou des grands-parents. Il s'agit alors principalement de logements socialistes coopératifs, quelques fois anciennement communaux, qu'ils ont très rarement revendus. Ces logements sont alors pour leur majorité mis en location, ou alors servent parfois d'entrepôts. Par ailleurs, il existe également une dynamique de récupération des anciennes possessions familiales d'avant-guerre. Ces dynamiques ne sont pas tout à fait communes avec celles des récupérations de biens à la campagne, car dans les villes, les récupérations d'immeubles entiers sont anecdotiques (exemple de l'hôtel Europejski dans le centre de Varsovie, Chapitre 6, 1.1.). En ville, les récupérations des biens s'est fait par

« grignotage », peu à peu dont les dynamiques ont commencé dès les années 1980 (Chapitre V, 1.3, Figure). Antonina est l'une d'entre eux. Son mari et elle ont ainsi récupéré deux logements de l'ancienne maison familiale se situant en centre-ville, dans une rue isolée à une station en tramway de la gare centrale. Comme elle a pu nous l'expliquer :

« Nous essayons de récupérer le troisième logement, mais ce n'est pas évident. On s'entend bien avec la propriétaire, c'est une vieille femme vous savez, c'est un peu difficile... Je pense qu'on attendra. Peut-être que ce sera l'une de mes filles qui récupérera l'appartement. Pour le moment justement, c'est l'une d'elles qui habite dans l'appartement au-dessus du nôtre. »

*Antonina, Sociologue à l'Université de Varsovie*

Lucja, architecte, a eu la chance d'habiter dans la même maison à Saska Kępa depuis sa naissance et chaque membre de la famille habitait une partie de la maison familiale (280 m<sup>2</sup>). Ainsi, ce fut dans un premier temps les grands-parents qui y résidaient (avant la guerre), puis les grands-parents, les parents et une grande tante ; puis les parents, Lucja et son mari et la grande tante durant le socialisme ; enfin, aujourd'hui elle y vit avec son mari et ses enfants. Ils ont en effet reçu en héritage à la mort de la grande tante son appartement. La récupération du bien a été simplifiée par les connections familiales entre les anciens locataires.

On a également pu remarquer des stratégies familiales d'échanges d'appartement. En effet, les logiques de choix de résidence ne sont pas individuelles, mais sont tracées par une trajectoire familiale. Ainsi, certains ont commencé leur vie adulte en déménageant dans le logement de leurs grands-parents ou de leurs parents (anciennes location en coopératives ou communales) qui étaient soit décédés, soit avaient déménagé. Il n'est pas rare non plus que des échanges aient été effectués entre membres d'une même famille, même après 1989. Ainsi telle tante ou tel grand-père ayant un appartement ou un logement trop grand échange avec tels jeune personne ou jeune couple avec enfants qui disposent d'un petit deux pièces. Ces stratégies sont d'autant plus réfléchies que certains ont acheté (ou loué dans un premier temps) un appartement pour leurs enfants (cela concerne principalement la moitié la plus riche). Il a en effet été frappant de constater que ces achats sont réalisés bien en amont, lorsqu'ils sont encore très jeunes. L'appartement est acheté pour l'enfant, mais est considéré comme un investissement. Ces logements ne sont pas tous mis en location : « non, on ne l'a pas mis en location, on n'a pas envie que quelqu'un nous l'abime »<sup>224</sup>, « non, on ne l'utilise pas, il n'y a personne à l'intérieur »<sup>225</sup>, « pour l'instant, il y a l'ancienne aide-soignante de ma mère venue d'Ukraine, mais je ne le lui loue pas, elle me paie juste les charges »<sup>226</sup>. Ils sont souvent seulement destinés à des fins spéculatives. Chaque enfant dispose ainsi de son logement, selon l'ordre de naissance principalement, mais aussi par rapport aux aléas de la vie (celui qui reste à Varsovie, seulement pour les études par exemple). Cette dynamique a pu être constaté aussi bien en interrogeant les générations les plus âgées qui ont fait ces investissements eux-mêmes, qu'en interrogeant les

---

<sup>224</sup> Patrycja, scénariste des plus grandes séries télévisées polonaises

<sup>225</sup> Olga, Poétesse

<sup>226</sup> Marianna, Archéologue au musée d'archéologie de Varsovie

générations les plus jeunes (20-30 ans et 31-40 ans) qui expliquaient que l'appartement dans lequel ils vivent a été acheté par leurs parents. Cet appartement constitue ainsi généralement un premier apport pour les enfants lors, ensuite, d'un premier achat.

Pour certaines jeunes élites, il n'est d'ailleurs pas toujours évident de définir ce qui est à eux, ce qui est à leurs parents, et ce qui appartient à la famille. Nous pouvons citer en exemple de Jadwiga, directrice commerciale dans une entreprise nationale : « Quand vous me demandez combien je possède de logements, dois-je compter ceux de mes parents et grands-parents ? Parce que vous voyez, ma mère habite la maison familiale à Żoliborz, elle s'y est installée à la mort de ma grand-mère. Quand ma mère décèdera, cette maison m'appartiendra, donc c'est comme si elle était à moi ». Jadwiga a en effet choisi de résider pour le moment dans une maison à Bielany, car même si elle dispose d'un bon revenu, elle reste une femme célibataire avec enfant à charge, et ne peut se permettre d'acheter à Żoliborz. Comme elle me l'a expliqué, si l'occasion se présentait elle reviendrait dans ce quartier. Le point d'attache familiale est symbolique et extrêmement fort, d'autant qu'elle se targue d'être une varsoivienne depuis au moins quatre générations, fait très rare à Varsovie.

Il n'existe pas une seule et même stratégie, elles sont souvent interconnectées, pas toujours réfléchies et se combinent entre héritage, nouvelles ressources et symbolique familiale. Olga, poétesse - rédactrice, et son mari chef d'entreprise possèdent cinq biens immobiliers et combinent parfaitement tous ces aspects:

« J'ai une maison de très belle architecture en cours de rénovation à 100 km de Varsovie, c'est un manoir datant de 1885. C'est sur un terrain de deux hectares. Il y a le manoir et les dépendances autour à rénover aussi. On n'y va pas encore, mais quand ce sera fini, on pourra en profiter. J'ai aussi trois appartements dans la rue Asfaltowa en plus de celui où l'on vit tous les jours [rue Racławicka]. Dans l'un deux, une de mes filles y habite, un autre est loué à une entreprise, et le troisième, on pourrait dire que c'est une sorte de garçonnière. C'est un lieu où l'on va si l'on veut se reposer. Il est meublé avec tout le confort. On peut comme ça s'échapper un peu du cocon familial pendant un peu de temps si on en a l'envie. Cet appartement est d'ailleurs vis-à-vis l'appartement des grands-parents de mon mari. Toute sa famille habite soit dans la rue, soit un peu plus loin, mais toujours à Mokotów ».

Enfin, la définition du lieu de résidence n'est pas toujours évidente pour toutes les personnes interrogées, puisqu'elles combinent souvent plusieurs résidences. Aneta par exemple, femme d'un ex-nomenklaturiste aujourd'hui multimillionnaire réside à Konstancin la plupart du temps, mais dispose d'un logement en centre-ville avec tout le confort pour ses « petites escapades en ville » ou si elle désire faire un diner avec ses amis. Arkadiusz quant à lui en tant que vice-président au Sénat dispose d'un logement de fonction en face du Sénat. Il y réside durant la semaine, mais retourne dans sa maison à Gdansk dès qu'il le peut. Sa femme l'accompagne dans tous ces déplacements, de sorte que leur résidence principale (Gdansk) est devenue leur maison secondaire. A cet égard, certains ne se considèrent pas comme Varsovien alors qu'ils y résident depuis plus de dix ans, estimant cet état comme passager du fait de leur fonction ; c'est le



cas de certains hommes politiques, notamment comme Arkadiusz, mais aussi de certaines élites d'autres catégories qui pour des raisons professionnelles (ou personnelles) doivent rester à Varsovie. C'est le cas de Dominik, critique littéraire, d'art et de théâtre, qui était Cracovien et qui a dû déménager à Varsovie pour des raisons professionnelles. Sa femme et lui ont fait ce choix au bout de plusieurs années. Sa femme à l'origine était Varsovienne, provenant de Saska Kępa. Elle a rejoint Dominik à Cracovie, alors que celui-ci avait fait l'acquisition d'un grand et bel appartement dans la vieille ville. Ils ont vécu ainsi pendant quelques années, et il a entre temps récupéré le logement de ces parents dans un autre quartier. Lorsqu'il a commencé à travailler à Varsovie, il faisait des aller-retours quotidiens entre les deux villes (trois heures de train), puisqu'il ne devait se rendre que trois fois par semaine à son bureau. Quelques années plus tard, sa femme a reçu une promotion, mais dont le nouvel emploi se trouvait à Varsovie. Ils prirent alors la décision de déménager à Varsovie, et de « retourner » à Saska Kępa. Ils ont ainsi vendu les deux appartements à Cracovie, pour en acheter un plus petit en centre-ville de celle-ci, et ont acheté un grand appartement à Saska Kępa. Ainsi, lorsque l'on interroge Dominik, il se revendique comme Cracovien et non comme Varsovien, très surpris d'ailleurs que nous souhaitions effectuer un entretien avec lui, même s'il convient que sa résidence principale se situe à Varsovie et qu'à Cracovie il ne dispose que d'un pied-à-terre. Les élites sont en effet, contrairement aux autres classes sociales, extrêmement mobiles en fonction de leur profession et de la fonction qu'ils peuvent exercer.

### **2.2.2. L'âge du bâti**

L'élite se distingue-t-elle par le type de bâtiment qu'elle choisit ? Lors de nos entretiens, les interviewés ont précisé, que ce soit via des questions directes ou par l'énonciation de leurs choix de résidence, le type de logement qui avait selon eux de l'importance. Dans chaque récit de vie, il a été possible de ressentir le dégoût et le rejet qu'inspirent les logements construits durant le socialisme ; seuls les bâtiments de style stalinien du centre-ville sont jugés de façon positive. Sur les 66 personnes interviewées, seulement deux n'ont jamais vécu dans des logements construits entre 1945 et 1988. Aujourd'hui cependant, ils ne sont que huit à résider dans un bâtiment datant de cette période de construction. Ces cas de figures s'apparentent à une stratégie des moins riches pour rester en zones privilégiées. En effet, ces huit logements se situent à Śródmieście, Żoliborz et Mokotów, et concernent soit les plus âgés (disposant d'une retraite depuis 1989), soit de tous jeunes adultes entrant dans la vie active.

Le fait d'exclure ce type de bâtiment des choix de résidence ne tient pas à un rejet social ou de la perception de ces espaces en tant que ghetto des plus pauvres ou de milieu défavorisé. Au contraire, les interviewés ont été et sont encore confrontés dans leur vie quotidienne à ces logements. En effet, un grand nombre d'entre eux a encore des parents ou grands-parents qui y résident, ou tout simplement à la mort de ces derniers, ils héritent de l'un de ces appartements, quelquefois réinvesti par leurs enfants. Il y a donc un sentiment particulier qui existe entre ces individus et ces lieux, ne serait-ce que parce qu'une grande majorité y a passé toute son enfance. Le mécanisme de rejet n'est donc pas tout à fait semblable à celui des pays d'Europe de l'Ouest

envers les grands ensembles. Emotionnellement, l'année 1989 marque une rupture avec tout ce qui s'apparente au socialisme et l'habitat est sûrement l'un des rappels les plus constants. Ainsi, le fait de disposer de salaires nettement supérieurs à la moyenne polonaise (Chapitre 3, 1.2.3.) leur a permis de « s'enfuir » de ces logements (terme largement employé durant les entretiens), ce qui est synonyme de réussite sociale. Par ailleurs, l'habitat socialiste avait le désavantage de ne permettre la distinction que sur de petits détails, alors que le logement neuf permet à chacun de faire valoir sa distinction, puisque « s'échapper » du logement socialiste ne signifie pas non plus toujours chercher un habitat neuf.

On remarque en effet deux dynamiques inverses au sein des personnes interrogées. La première, et surtout celle qui a prévalu durant les années 1990, est l'acquisition d'un logement neuf, soit d'une maison, soit d'un appartement, généralement sur plan. La seconde, qui est plus récente et se développe durant la deuxième moitié des années 2000, s'apparente à la recherche de logements anciens datant d'avant 1939, du fait de leur rareté et donc de leur exception. Par ce biais, 38 des personnes interviewées vivent dans un nouveau logement aujourd'hui, contre seulement douze pour la seconde option. Le premier phénomène est bien évidemment lié à la modernisation. La période socialiste s'est caractérisée par une pénurie constante du stock d'habitation (Chapitre 1), or les années 1990 (surtout la seconde moitié) ont connu une explosion de la construction immobilière, et sans grande surprise la classe dominante a été la première à en bénéficier. La majorité d'entre eux a acquis son premier logement entre 1993 et 1999. Les premiers achats plus récents (début des années 2000) concernent les générations les plus jeunes (25 et 35 ans). Ces acquisitions ont permis aux individus d'accéder à tout le confort moderne, qui n'était pas toujours de règle dans les bâtiments d'avant 1990. C'est notamment la qualité des matériaux utilisés qui est recherchée, que ce soit pour une maison ou pour un immeuble. Les touches d'originalité sont également fondamentales dans la disposition des balcons par exemple, ou des fenêtres. Les élites sont également attirées par les grandes cages d'escalier luxueuses avec ascenseur (même dans le cas d'un immeuble à quatre étages), mais également tous les aspects sécuritaires : digicode, gardien et plus récemment caméras. Les années 1990 ne voient pas encore fleurir les résidences sécurisées, mais on y repère déjà les prémices. C'est d'ailleurs après la construction de ces nouvelles résidences avec digicode à l'entrée que les immeubles socialistes vont également s'en doter peu à peu eux aussi. Ce fut également le moyen pour les classes dominantes d'accéder à plus d'espace, car les appartements socialistes étaient extrêmement exigus. Avoir une grande surface habitable est enfin un moyen d'accéder à la liberté.

La recherche de la modernité a ainsi marqué les années 1990 jusqu'au début des années 2000, et un nombre important d'élites sont toujours enclins à privilégier la nouveauté, notamment par le style architectural de certaines maisons et immeubles, comme par exemple le récent gratte-ciel *Złota 44* dont la finition est prévue pour la fin 2014 en centre-ville qui propose 251 logements pour 50 450 m<sup>2</sup> habitables, ce qui représente en moyenne 200 m<sup>2</sup> par logements. L'entrepreneur luxembourgeois Orco, sur son site internet<sup>227</sup>, promet aux futurs résidents un style de vie luxueux

---

<sup>227</sup> <http://www.orco-realestate.pl/pl/projekty-mieszkalne/warszawa/zlota-44-tower>

avec notamment de nombreux services haut de gamme : conciergerie, piscine, banque, centre de fitness, jacuzzi, terrain de squash, garde d'enfants.

Cependant depuis quelques années, une nouvelle tendance émerge ; nous avons ainsi remarqué dans nos entretiens un intérêt grandissant des élites pour les bâtiments d'avant-guerre. Ce nouvel élan est quelque peu tardif à cause d'une part de la complexité dans certains cas d'acquérir un logement ancien (car il en existe peu à Varsovie), mais surtout du fait que 47%<sup>228</sup> des logements d'avant-guerre sont communaux, et donc le milieu social ne convient généralement pas aux élites :

« Je préfère une maison neuve. J'ai habité pendant quelques années dans un appartement datant d'avant-guerre, mais le problème c'est qu'il faut constamment faire des rénovations, c'est fatigant, car c'est souvent mal organisé, à cause des locataires. Eh oui, les vieilles maisons regroupent souvent des logements communaux. Les gens ne respectent rien, ça ne leur appartient pas. Aujourd'hui, la moitié des habitants sont propriétaires et l'autre moitié est en location communale, et ces derniers sont souvent des personnes presque à la marge de la société et ils ne respectaient pas le bien commun. On avait donc une autre vision des choses. Ces immeubles dans le centre de Varsovie pourraient être extraordinairement beaux, mais ils sont complètement dévastés, car après la guerre ils ont été nationalisés et redistribués : un logement pour plusieurs familles. »<sup>229</sup>

*Patrycja, Scénariste des plus grandes séries télévisées polonaises*

L'attrait pour les anciens bâtiments est donc timide et concerne exclusivement les anciens quartiers prestigieux : Śródmieście (dont Powiśle et Śródmieście-Południowe), Żoliborz, Mokotów et Saska Kępa. Les dynamiques d'investissement dans les anciennes bâtisses sont très différentes. Premièrement, certaines familles, comme nous l'avons déjà expliqué précédemment, souhaitent recouvrer les propriétés de leurs ancêtres. A cet égard, certains individus ont récupéré leurs biens par « grignotage », c'est-à-dire peu à peu pour n'en constituer au final qu'un seul reconfigurant la disposition intérieure des logements (M. Górczyńska, 2012c ; 2013). On peut citer l'exemple de Lydia, professeure en linguistique, déjà développé dans le chapitre 5 (voir 1.3., Figure 20). Dans cet immeuble, les différents propriétaires recouvrent peu à peu les anciens logements communaux, phénomène qui s'est amorcé dès les années 1980. Au moment où les locataires disparaissent, ces familles rachètent les logements à l'Etat (à moindre coût) (Figure 32). Cette dynamique peut s'apparenter en quelque sorte au processus de *gentrification*, puisque ces anciens logements communaux sont réinvestis par les classes supérieures, la façade est rénovée et

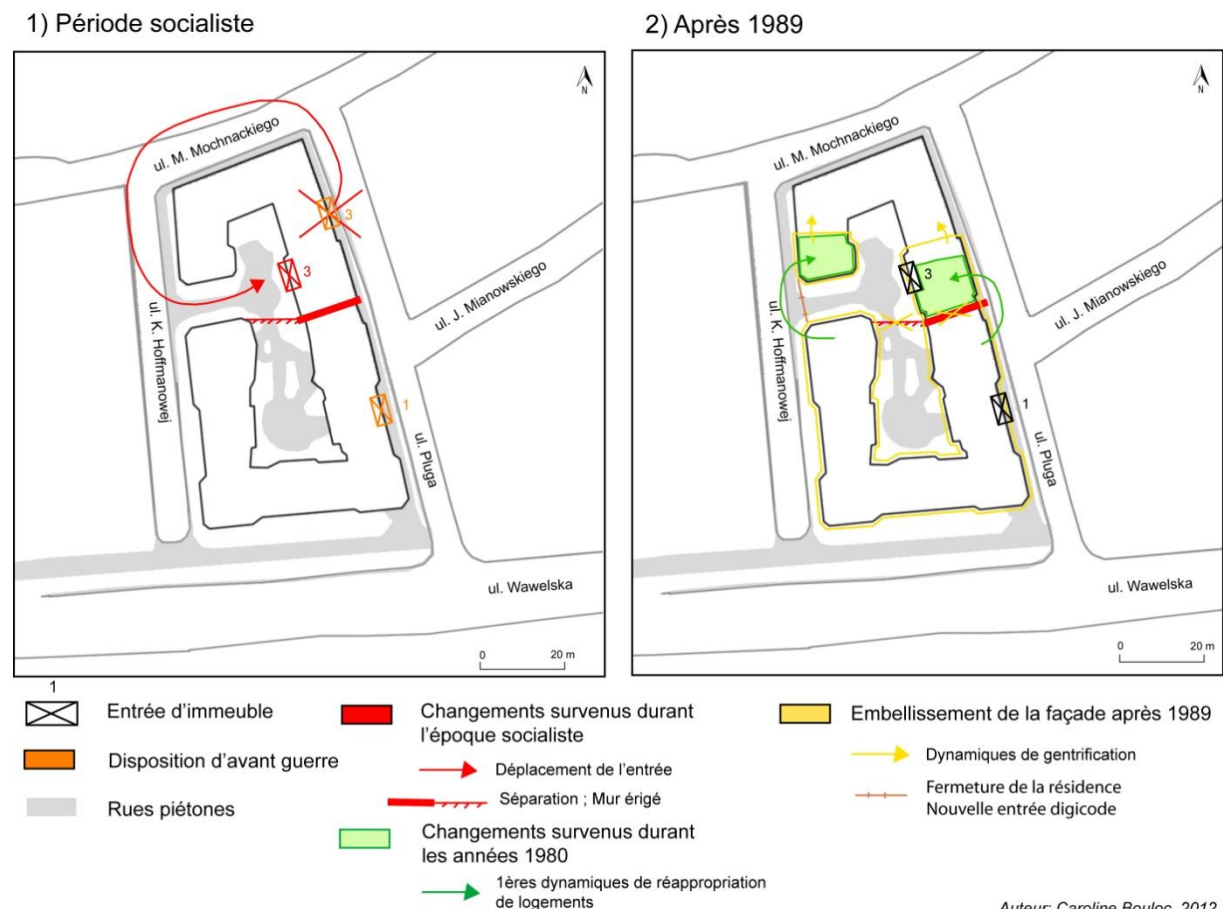
---

<sup>228</sup> BDL (Bank Danych Lokalnych), GUS, 2002.

<sup>229</sup> Ja wolę nowy dom. [...] Mieszkałam kilka lat w starym mieszkaniu w centrum. Ale problem był taki, że trzeba było cały czas remonty przeprowadzać. To jest męczące. Jest też kwestia organizacji, poprzez lokatorów. Tam miałam sąsiadów niezanujących tego, co nie jest ich własnością; część mieszkań było własnościowych, część komunalnych i bardzo ciężko było się dogadać z tymi lokatorami komunalnymi, którzy często byli ludźmi takimi prawie na granicy marginesu społecznego i oni nie szanowali tej wspólnej własności - jakbyśmy mieli kompletnie inne podejście do tego. Tak samo jest w centrum Warszawy, niektóre ulice, niektóre domy, mogłyby być bardzo piękne, ale są zdevastowane, przez to że po wojnie te mieszkania były przejęte przez państwo, i oddane: czyli kilka rodzin w jednym mieszkaniu bardzo zdekapitalizowanym.

un digicode est placé pour la partie privée. A terme, il semblerait que les logements du coin de la rue Mochnacki et de la rue Pługa seront réinvestis également.

**Figure 32. Gentrification après 1989 (effet de « grignotage »)**



Cette tactique concerne néanmoins peu de familles à Varsovie, puisque 83% du bâti a été détruit durant la Seconde Guerre mondiale. Certaines autres familles, tout comme pour les résidences secondaires, investissent d'anciennes maisons ou appartements, même si ces derniers n'étaient pas les leurs. Ce fût le cas notamment d'Elżbieta, propriétaire d'une chaîne de pâtisserie et salon de thé renommée, qui a réussi à acquérir une grande maison d'avant-guerre à Żoliborz. Durant les années 1980, l'Etat a cédé certains logements communaux car il manquait considérablement de fonds pour les rénover. Ainsi, Elżbieta et son mari ont acheté la maison avec les six locataires à l'intérieur. Comme nous l'avons expliqué précédemment (chapitre 5), durant le socialisme, il était possible d'acheter un logement si vous arriviez à reloger les locataires qui étaient à l'intérieur. Ainsi, pendant à peu près cinq ans, ils ont cherché et acheté des appartements pour les individus qu'ils ont dû déloger, puis ils ont rénové seuls toute la maison, comme nous l'expliquait Elżbieta :

« Il y avait encore un trou d'obus traversant le toit, vestige de la Seconde Guerre mondiale. La maison était dans un piteux état ! Les locataires n'étaient pas extraordinaires. Il y avait une femme qui élevait des poules qu'elle gardait dans une des pièces de la maison, un voleur de voiture, un fou furieux qui agressait les gens avec un couteau, et bien d'autres cas

sociaux. Mais c'était tout de même une très belle maison qui avait été conceptualisée par un des élèves du grand architecte Noakowski, donc les pierres et la structure étaient de très bonne qualité »<sup>230</sup>.

De nouveau, l'aspect symbolique est privilégié sur l'aspect financier car à l'écoute du récit d'Elzbieta, il est évident que cet achat, dont elle est extrêmement fière aujourd'hui, lui a coûté beaucoup plus d'argent et de temps que l'achat d'une maison neuve. Cependant, l'emplacement de la maison (une des plus belles rues de Żoliborz) et son caractère particulier l'emportent sur la valeur financière. D'aucuns l'ont également fait par habitude : ils sont nés et ont vécu en tant qu'enfants dans ce type de bâtiment et ne se voient pas vivre ailleurs. La valeur symbolique et historique est ici extrêmement forte. C'est souvent l'atmosphère traditionnelle qui est mise en avant, la valeur architecturale, mais aussi la position centrale du logement.

Par ailleurs, on remarque également quelques exemples d'individus qui ont fait dans un premier temps le choix de vivre dans un bâtiment neuf, puis se sont dirigés vers de l'ancien. C'est le cas de Małgorzata, écrivaine et publiciste, qui a d'abord emménagé dans un nouvel appartement acheté sur plan ; son mari a ensuite hérité d'un appartement situé dans une ancienne maison à Saska Kępa, ils ont donc décidé d'y emménager, dans l'espoir d'acheter dans l'avenir le logement du « vieil homme » qui habite au-dessus. Cependant cela reste un fait plutôt rare encore aujourd'hui, car les styles se sont définis principalement par un choix dès les années 1990, soit pour le neuf, soit pour l'ancien après un logement socialiste. Souvent le caractère symbolique de la vieille pierre est entremêlé à celui du capital économique. En effet, certaines élites font le choix d'acheter un logement ancien, moins coûteux sur le marché immobilier que les logements neufs, afin de pouvoir rester dans des lieux centraux (centre-ville et quartier prestigieux). L'achat d'un logement neuf suivant leurs revenus les rebouterait dans des quartiers périphériques peu prestigieux. Ainsi, il est plus souhaitable d'habiter dans un logement en moins bon état à Żoliborz ou à Mokotów que de vivre dans un logement neuf à Bielany ou à Jelonki. Cela concerne principalement les élites académiques et s'apparente à l'ethos de l'intelligentsia qui revendique un style de vie particulier du fait de leurs faibles revenus.

Certains se sont pourtant excentrés des quartiers prestigieux, afin d'acquérir d'anciens logements à faible coût et à grande valeur architecturale. Ils se sont ainsi placés en tant que pionniers du phénomène de *gentrification*, expérience qui n'a pas toujours abouti à une fin heureuse. Ce fut le cas de Bożena, traductrice d'œuvres littéraires. Elle et son mari ont acheté un appartement ancien dans le quartier de la vieille Praga, de tradition ouvrière. Ils ont fait le pari qu'étant situé près du centre-ville (jouxant le centre ville à l'Est, de l'autre côté de la Vistule), le quartier s'améliorerait avec le temps. Il s'agissait d'un loft sous les combles d'un immeuble datant du XIX<sup>e</sup> siècle, avec vue sur le centre-ville. Ils y ont vécu pendant à peu près six ans. Bożena

---

<sup>230</sup> „Tam była jeszcze dziura w dachu po bombie z czasów drugiej wojny światowej, budynek był marnie odnowiony i zamieszkiwały tam dziwne osoby. Była pani, która hodowała kury w jednym pokoju, był złodziej samochodów, tam mieszkał też taki nożownik, który napadał na ludzi z nożem, i kilka innych ludzi z tak zwanego marginesu społecznego. Ale to był zabytkowy dom projektu ucznia Noakowskiego, takiego znanego bardzo architekta, więc materiały i konstrukcja były bardzo dobre.”

raconte avoir été consciente que le voisinage était populaire mais ne pas y avoir prêté attention, jusqu'au jour où ses enfants ont dû aller à l'école, et avoir réalisé à ce moment qu'ils étaient les seuls représentants de la classe supérieure dans le voisinage. C'est ainsi qu'ils ont décidé de déménager en banlieue dans une maison tout aussi ancienne, mais dans une commune plus huppée. Ce n'est pas un cas isolé, certaines élites ont essayé, comme Patrycja (exemple développé antérieurement), d'investir un ancien immeuble surtout localisé en centre-ville, mais après quelques années elles ont décidé de vivre dans des zones moins ouvrières, renonçant à leurs rêves de vivre dans de l'ancien. Les seuls individus pour qui ce réinvestissement fonctionne se situent dans les quartiers traditionnellement prestigieux où les classes supérieures sont largement représentées et *a contrario* où les classes ouvrières sont peu présentes. Dans ce cas, il n'est pas réellement possible d'employer le terme de *gentrification*, car il ne s'agit pas de quartiers qui étaient « dégradés » socialement, mais qui nécessitaient seulement une rénovation du bâti. Nous préférons donc utiliser le terme de réinvestissement. C'est le cas notamment de Tomek, un écrivain célèbre qui a acheté un logement à deux pas de la rue Nowy Świat et pour qui les problèmes de voisinage s'apparentent principalement à des problèmes de génération plutôt qu'à des différences de milieu social. On peut également se rappeler d'Elzbieta, qui a fait cet effort dès les années 1980 en rénovant une maison dans le quartier de Żoliborz. Une seule petite promenade dans ce quartier peut indiquer l'ampleur du phénomène. Dans chaque rue du quartier, on repère des maisons entièrement rénovées (Photo 1, Photo 2). Certaines, car mitoyennes, sont rénovées de moitié (Photo 3). D'autres sont encore laissées en état, car accueillant toujours des locataires sociaux ou bien parce que les propriétaires ne peuvent pas financièrement se permettre de la rénover (souvent des retraités), ou sont tout simplement en cours de rénovation (Photo 4). Les couleurs utilisées sont extrêmement sobres et proches du modèle d'origine, ce qui distingue encore une fois ces propriétés des immeubles socialistes que l'on peut voir généralement au loin, dont la diversité des couleurs jure, même lorsque ces immeubles sont rénovés. Par ailleurs, le réinvestissement des élites dans ces quartiers ne s'arrête pas seulement à la propriété privée, l'espace public est également rénové, on remarque de jolis lampadaires de style ancien qui parsèment les rues, des parterres de fleurs ou des arbres sont plantés le long des trottoirs, certaines rues sont totalement rénovées et d'autres sont en cours<sup>231</sup> (Photo 5). Les espaces publics (parcs) des alentours, généralement totalement rénovés, accueillent ainsi ces classes supérieures lors des beaux jours à la sortie du travail (Photo 6).

---

<sup>231</sup> Les travaux sont aujourd'hui terminés

**Photo 1. Exemples de maisons rénovées dans le quartier de Żoliborz**



© Caroline Bouloc, 2011

**Photo 2. Exemple d'une rue totalement rénovée dans le quartier de Żoliborz**



© Caroline Bouloc, 2011

**Photo 3. Exemple d'une maison mitoyenne mi-rénovée mi-laissée à l'abandon dans le quartier de Żoliborz**



**Photo 4. Exemples d'une maison abandonnée et d'une maison en cours de rénovation dans le quartier de Żoliborz**



**Photo 5. Exemples de rénovation des espaces publics dans le quartier de Żoliborz**



**Photo 6. Fréquentation dans un parc à Żoliborz vers 18h**





L'âge du bâti a donc son importance dans les processus de distinction des élites polonaises, d'une part parce que ces dernières ont réussi à quitter le logement socialiste, même si en définitive, elles y restent liées surtout pour des raisons familiales ou sentimentales. C'est encore le logement neuf qui remporte le plus de suffrage, favorisant l'obtention d'espaces habitables plus vastes et surtout complètement privés, succombant à la liberté et à l'individualisme. Enfin, l'habitat ancien, ainsi que l'habitat stalinien, parce que de bonne qualité architecturale, est timidement réinvesti par différentes stratégies. Finalement, les choix des élites en matière de logement suivent plusieurs courants dont l'aspiration de classes en est le moteur. Chacun avec sa propre sensibilité (du fait de ses origines) sera enclin à choisir un type de bâti plutôt qu'un autre.

### **2.3. La résidence fermée : un entre-soi caractéristique de l'élite ?**

Depuis 1989, les formes de l'habitat se sont extrêmement diversifiées, les constructeurs immobiliers, devenus essentiellement privés, réfléchissent en amont à la tranche de la population qui sera susceptible d'acheter le bien. De ce point de vue, les populations ayant les moyens de s'offrir un bien étaient principalement celles qui avaient les meilleurs revenus. Aussi, une grande partie des bâtiments construits depuis une vingtaine d'années sont d'un standing plutôt supérieur (matériaux du bâti, taille des logements, sanitaires individuels, balcons) s'adressant principalement aux individus de classe moyenne à supérieure. La recherche d'un meilleur standing a peu à peu donné lieu à l'apparition des résidences dites fermées dans le sens où elles sont entourées d'une clôture, disposent d'un gardien à l'entrée et/ou de caméras à l'intérieur ou encore tout simplement ne sont accessibles que par un digicode (quelquefois en plusieurs étapes : entrée de la résidence, entrée de l'immeuble, ascenseurs). Ces résidences permettent à ces classes supérieures devenues aisées (conversion des capitaux en capital économique) de s'isoler du reste de la population, tout en se « sentant en sécurité » (entre autres : R. Le Goix, 2002, 2006 ; G. Billard et al., 2011 ; F. Madoré, 2009). Certains auteurs expliquent que les sociétés d'Europe centrale ont développé une certaine culture de la peur (*culture of fear*) (Z. Czéfalvay, 2011), alors que le niveau de crime n'a pourtant pas augmenté, bien au contraire. Rien que pour la période plus récente, entre 2003 et 2009, le taux de criminalité à Varsovie (nombre de délits pour 100 000 habitants) est passé de 5,4 à 3,3, la capitale présentait ainsi en 2007 le taux de criminalité le plus faible des grandes villes polonaises (M. Górczyńska, 2012). Pourtant, en tant que capitale, les résidences fermées y sont de plus en plus nombreuses et les nouvelles résidences récemment construites sont rarement livrées sans au moins une caractéristique d'isolation (portes sécurisées, surveillance à l'entrée, clôtures, digicodes, etc.) (A. Gaşior-Niemiec, G. Glasze, D. Lippok, R. Pütz, 2007). Il est tout à fait vraisemblable que la discordance entre le taux de criminalité plutôt bas, et le sentiment d'insécurité développé par les habitants favorisant la construction fermée provient de la non-habitude des individus de disposer de biens de consommation aux gammes très diversifiées avant 1989. Ainsi, cette crainte s'apparente plus précisément au fait que les classes supérieures sentent se créer une différence économique entre eux et le reste de la population, car il

ne s'agit pas d'une distinction issue d'un apprentissage social dès l'enfance, mais elle est de l'ordre de l'acquis durant la vie adulte.

Ces nouvelles configurations du bâti urbain sont donc principalement faites pour accueillir les catégories supérieures, comme l'indiquent B. Jałowicki et al. (2004) dans leurs enquêtes sur ce type d'appartements (*apartamentowce*)<sup>232</sup>. En effet, ce sont principalement les directeurs et les managers qui peuplent les résidences fermées (*condominiums*) du centre-ville<sup>233</sup>. Dans cette mesure, les élites, en tant que haut de la classe supérieure, devraient principalement choisir ce nouveau type de résidences sécurisées. Qu'en est-il dans la réalité ?

#### **Encadré 10. Pourquoi les promoteurs immobiliers construisent-ils des résidences fermées à Varsovie?**

Dans le cadre de nos entretiens, il nous a été donné d'interroger trois grands promoteurs immobiliers avec qui nous avons dirigé les questions vers des thèmes touchant leurs choix stratégiques en matière d'investissements immobiliers à Varsovie. Nous avons ainsi souhaité connaître les raisons qui les poussaient à construire des résidences fermées et quelles logiques économiques (voire sociales) étaient actives pour justifier un tel choix.

Ces trois entrepreneurs ont fait le constat que de plus en plus ces résidences étaient recherchées par les acheteurs et qu'en conséquence, ils ne répondaient qu'à une demande grandissante sur le marché des logements neufs. Selon l'un d'entre eux, lorsqu'un ménage souhaite acheter un appartement par son agence, le fait que la résidence soit fermée est un atout et ce n'est que dans de très rares cas qu'il entend le contraire. Cependant, ils reconnaissent ne pas fonder leur avis sur une enquête ou une analyse du marché précise, et que les individus qui viennent les voir pour acheter sont généralement déjà au courant qu'ils construisent une résidence sécurisée grâce notamment à leurs panneaux publicitaires.

Par ailleurs, ils ont tous expliqué que le choix de construire une résidence sécurisée ou non, et du degré de sécurité (digicodes, barrière à l'entrée, caméra de surveillance, gardien, clôtures) dépendant fortement du quartier dans lequel se trouvera la nouvelle construction. Ainsi en centre-ville, les terrains étant trop petits et trop chers, toute la surface sera exploitée et construite, de fait seul un digicode sera apposé. En outre, s'ils construisent à Wilanów, la résidence sera accompagnée d'une clôture et sûrement d'un gardien à l'entrée. De même, à Mokotów, la résidence fermée sera plus classieuse, voire luxueuse (caméra de surveillance, petite loge pour gardien séparée) par rapport à Białoleka qui accueillera certes des résidences clôturées, mais où l'entrée sera possible pour tout un chacun.

Les promoteurs expliquent donc qu'il ne s'agit pas tant d'une classe sociale à laquelle ils pensent en construisant, mais qu'ils fondent leurs choix par rapport au prestige de la localisation du terrain qu'ils ont préalablement acheté, et seulement ensuite à la population qu'ils vont toucher. En d'autres termes, le standing de ces résidences dépend intrinsèquement du quartier dans lequel elles se construisent et cela réaffirme finalement les inégalités sociales déjà préexistantes dans la ville.

Contre toute attente, seulement un tiers des personnes interrogées vivent dans une résidence fermée et un peu plus d'un quart déclarent aimer ces mêmes résidences. La majorité n'a en effet pas fait ce choix, et ceci s'explique en partie parce qu'ils ont préféré la maison individuelle, ce qui n'empêche pas les dispositifs d'alarme et de surveillance caméra qui sont

<sup>232</sup> L'appartement en polonais se dit « *mieszkanie* ». En revanche, les nouveaux types de logements plus luxueux (dont l'une des caractéristiques est d'être fermés) sont appelés « *apartamentowce* ».

<sup>233</sup> Selon G. Glasze (2001 : M. Górczyńska, 2012) il existerait deux types de résidences fermées : les *condominiums* (résidences luxueuses du centre-ville avec digicode) et les résidences fermées (*gated-estates*) avec clôture composées soit de maisons, de maisons jumelées ou d'immeubles.

valables pour la grande majorité d'entre eux. Cependant, ceci n'explique pas tout à fait pourquoi deux tiers d'entre eux déclarent ne pas aimer les résidences fermées.

Une première distinction est à faire entre les *condominiums* et les résidences fermées en périphérie qui, aux yeux des interviewés, n'ont pas tout à fait la même signification. Un grand nombre de ces derniers ne considèrent pas les *condominiums* (immeubles fermés seulement par digicode) comme une résidence fermée à proprement dite. Le digicode est largement répandu en ville, surtout en centre-ville, que ce soit dans les nouvelles constructions ou dans les anciennes constructions socialistes. De fait, cette isolation de la cage d'escalier ou de la cour intérieure par rapport à la rue n'est pas un enfermement, au même titre que les résidences en périphérie où un espace plus vaste autour de l'immeuble est isolé. Ceci a ainsi nuancé les réponses, car bon nombre d'entre eux n'avaient en tête que la deuxième sorte de résidences fermées. La première est très largement acceptée et tous ceux vivant dans un immeuble en centre-ville ont un digicode à l'entrée. La réflexion portait donc principalement sur les résidences fermées clôturées<sup>234</sup>.

Le quart se déclarant « pour » annonçait majoritairement l'avantage de se sentir en sécurité, le fait de « pouvoir laisser les choses trainer sans que personne ne les prenne »<sup>235</sup>. Ce n'est pas tant la sécurité envers les vols susceptibles de se produire, car la majorité est très consciente qu'un digicode ou une barrière n'empêchera pas les cambriolages, mais plutôt la sécurité par rapport à la rue, par rapport au « gens venant d'ailleurs »<sup>236</sup> qui gêne véritablement. Ce sont aussi pour beaucoup une protection pour leurs enfants. En effet, les résidences fermées en périphérie de la ville disposent généralement d'un parc pour enfants (balançoires, bascules, cages à poules) et la clôture autour de la résidence rassure grandement les parents. Janusz, chef d'entreprise, nous expliquait d'ailleurs qu'un grand nombre d'enfants dans sa résidence à Ursynów ne ferment pas la porte d'entrée de leurs appartements en sortant jouer tant la confiance entre co-propriétaires règne. Ensuite, le calme et l'intimité sont les deuxièmes caractéristiques mises en avant par ceux qui apprécient ces résidences. L'isolement des rues et du trafic routier est ici fondamental dans l'intérêt que portent certains individus à ces espaces. De plus, l'ordre et la propreté sont aussi souvent abordés comme des points essentiels dans le choix de vie dans ces ensembles. Ce sont des jardiniers qui prennent soins des espaces verts (parterres de fleurs, lampadaires, bancs) et chaque propriétaire « veille aux biens communs ». Enfin, c'est aussi le standing de la résidence qui a son importance dans le choix des interviewés. En effet, une résidence fermée avec gardien implique un certain niveau de vie qu'un nombre important de Polonais n'ont pas, donc c'est aussi pour nombre d'entre eux une manière de se distinguer.

---

<sup>234</sup> Il est aussi nécessaire de rappeler que la majorité d'entre eux est tout à fait au courant des débats sociologiques qui existent sur la question des résidences fermées. Leurs lectures (scientifiques, ou tout simplement magazines et revues d'information) influencent énormément les discours qu'ils adoptent à ce propos. Notamment, lorsqu'ils sont « pour », ils ont tendance à nuancer leurs avis et ne pas être trop enthousiastes: « Je sais que les sociologues critiquent ce type d'habitation, mais je m'y sens quand même très bien... » (Janusz, chef d'entreprise) ou « je n'y accorde pas d'importance, je sais que cela fait grands débats, mais j'y habite et puis c'est tout, je ne me pose pas de questions » (Katarzyna, chef d'entreprise internet)

<sup>235</sup> Tomasz, vice-président d'une entreprise de constructions immobilières

<sup>236</sup> Sous-entendu venant d'un autre quartier.

Les individus qui sont catégoriquement « contre » sont donc les plus nombreux (deux tiers) et la majorité est extrêmement virulente à ce propos, comparant ces espaces à des « ghettos », des « enclaves », des « asiles », voire même des « camps de concentration » pour les plus extrêmes d'entre eux. Pour certains, s'isoler de la ville a un caractère non naturel, artificiel : « Varsovie en tant que grande ville européenne devrait se construire autrement, avec des immeubles rapprochés et des rues publiques, et non pas ces espèces de conglomérats mi-ville, mi-campagne »<sup>237</sup>. La barrière physique signifie pour beaucoup une barrière sociale qui exaspère : « ces gens sont en dehors des réalités »<sup>238</sup> et certains y voient la disparition de l'effet local de quartier où les limites sont imaginaires et construisent les représentations, alors que la clôture physiquement ne permet plus la proximité des micro-sociétés à l'échelle d'un quartier. Par ailleurs, lorsque les partisans des résidences fermées prônaient l'intimité, les partisans « contre » évoquaient le même argument, dans le sens où ces configurations ne permettent pas de développer une quelconque intimité. Ce n'est qu'ensuite que sont soulevées les questions de sécurité et les réalités de la ville sont ici évoquées en tant qu'argument pour contrer : « Varsovie est sans nul doute une des villes les plus sûres d'Europe, pourquoi s'enfermer ? Cela n'a pas de sens, c'est de la paranoïa »<sup>239</sup>. D'aucuns reconnaissent cependant que les résidences fermées polonaises ne sont pas aussi sécurisées qu'aux Etats-Unis ou en Amérique latine et que la clôture est plus un simple aspect technique qu'une véritable barrière physique. Le rejet de ce type de construction est finalement surtout une question de distinction : « Je n'ai pas envie d'être un schtroumpf dans le village des schtroumpfs »<sup>240</sup> ; « C'est une fourmilière, non non je préfère ma jolie maison qui est une des plus belles et des plus originales du quartier »<sup>241</sup> ; « C'est le retour au communisme : tous semblables !! Et qu'est-ce que vous dites aux amis qui vous rendent visite ? C'est la troisième maison en partant de la droite dans la troisième allée ? »<sup>242</sup>. L'élite en effet se distingue de la classe supérieure et cela passe notamment et principalement par la maison individuelle, mais aussi par la maison ancienne (ou appartement ancien) rénovée, une rareté qui en fait la singularité.

Enfin, la dernière catégorie est composée des indécis (cinq personnes) qui ne sont ni « pour » ni « contre », ou surtout pour qui cela n'a pas grande importance. La sécurité est ce qui les ferait tout de même préférer cette solution les isolant « des personnes indésirables ». Par ailleurs, certains ont acheté sans réellement y réfléchir, notamment pour le standing qu'offrait ce genre de bâtiment. Malgré tout, certains évoquent le milieu social où les individus se ressemblent trop. C'est aussi la difficulté d'y circuler, de s'y promener, d'y accéder qui refreine certains d'entre eux. Cependant, ce ne sont pas des avis catégoriques, car certains y pensent aussi en terme

---

<sup>237</sup> Dominik, critique littéraire, de pièces de théâtre et d'art.

<sup>238</sup> Jurek, maître de conférences en Sociologie à l'Université de Varsovie

<sup>239</sup> Marcin, président d'une entreprise nationale

<sup>240</sup> Jadwiga, présidente de développement dans une entreprise de publicité

<sup>241</sup> Elzbieta, propriétaire d'une chaîne de pâtisseries et de salons de thé renommée

<sup>242</sup> Âneta, femme d'un ex-nomenklaturiste

d'investissements : « Cela donne de la valeur à l'appartement »<sup>243</sup> ; « J'aurai plus de chance de le revendre »<sup>244</sup>.

Nous avons interrogé les plus prolifiques sur la résidence fermée la plus connue à Varsovie : *Marina*. Cette résidence est plutôt récente et a été bâtie à partir de 1999, pour être entièrement livrée en 2006. La résidence a été construite sur un terrain de 20 hectares comprenant 1800 logements (70 maisons individuelles et 17 immeubles), une ceinture verte centrale, une étendue d'eau (10 ha les deux), le tout redonnant vie à d'anciennes fortifications (fort de Mokotów). On retrouve également quelques magasins : pharmacie, pâtisserie, banques, fleuristes, et un restaurant (généralement des marques de haut standing). Cette résidence comprend trois entrées surveillées par des gardiens où il est possible de rentrer à pied sans se justifier (c'est notamment par l'aspect vestimentaire que s'effectue le filtrage) et dont l'entrée voiture est fermée par une barrière (Photo 7). Si l'on souhaite entrer en voiture sans être résident, il faut motiver sa venue : visite d'ami (donner le numéro d'appartement, quelquefois il y a vérification téléphonique), ou rendez-vous dans un commerce. La résidence est entourée d'une clôture (ou mur à certains endroits) accompagnée d'un vaste panneau de verdure dissuadant quiconque de passer (Photo 8). A l'intérieur de la résidence, différents ensemble de maisons ou d'immeubles sont eux aussi entourés d'une clôture par laquelle il n'est possible d'accéder que par digicode, et les entrées d'immeuble ont également leur propre digicode (Photo 9). Ainsi, il existe trois sas différents pour accéder à l'entrée de n'importe quel logement. Les architectes ont présenté cet ensemble de logements comme un « havre de paix et de verdure dans la ville » (M. Saloni- Sadowska, 2007), car il est en effet bordé par des rues où le trafic automobile est très important chaque jour (rue Raclowicka, rue Żwirki i Wigóry, rue Wołoska). De ce point de vue, les murs ne sont donc pas seulement un aspect sécuritaire, mais un moyen de s'isoler de la ville en ville. L'architecture du quartier est ainsi construite tournée vers le parc intérieur, privilégiant l'aspect « jardin privé », renforçant le sentiment d'isolation.

**Photo 7. L'entrée de la résidence fermée *Marina* dans le quartier de Mokotów**



© Caroline Bouloc, 2011

<sup>243</sup> Eryk, président d'une firme internationale

<sup>244</sup> Tomasz, vice-président d'une entreprise de constructions immobilières

**Photo 8. Clôtures de la résidence fermée Marina**



© Caroline Bouloc, 2011

**Photo 9. Clôtures à l'intérieur de la résidence fermée Marina**



© Caroline Bouloc, 2011

Aucune des élites interrogées ne réside dans l'*osiedle* Marina, cependant nous avons voulu savoir ce qu'ils pensaient de cette résidence, cela permettant d'explicitier leurs ressentis non pas de manière théorique, mais sur un exemple plus particulier. Une des élites interrogées, chef d'entreprise, nous a confié avoir voulu acheter dans un premier temps dans cette résidence lorsque les premiers logements étaient vendus sur plan, cependant le rapport qualité-prix l'en a très vite dissuadé, préférant acheter une maison « anonyme » construite suivant ses propres goûts. La communication (transport) l'en a également dissuadé, car en effet, sans voiture, il faut sortir de la résidence (pour certains traverser les 20 hectares) pour trouver un arrêt de bus (se situant tous sur les grandes rues au-delà des clôtures). La surveillance en a détourné quelques uns : « on ne peut pas aller où l'on veut sans faire de rapport au gardien, c'est exaspérant ! »<sup>245</sup>. D'autres comparent la résidence à un hôtel où la vie reste superficielle. Cette résidence fermée est atypique à Varsovie, car c'est la seule résidence fermée près du centre-ville, toutes les autres étant principalement des *condominiums* ou se situant dans les quartiers périphériques ; elle est donc exceptionnelle. A cet égard, elle aurait pu attirer les élites polonaises, or ces dernières s'en

<sup>245</sup> Lucja, architecte et chef d'entreprise

éloignent, même si certains des enfants de ces élites y résident (pour l'instant), car elle reste un moyen de s'isoler des autres classes, tout du moins durant les jeunes années.

La résidence fermée n'est donc pas fondamentalement un type d'habitat accueillant majoritairement pour les élites, mais attirant plutôt les classes moyennes. En effet, comme le démontrait déjà B. Jałowicki et al. (2004), « seulement » 64% des habitants de logements dits luxueux (*apartamentowce*) et 38% de leurs pères ont un diplôme d'études supérieures; alors que la totalité des individus que nous avons interrogés ont effectué des études supérieures et 84% de leurs pères ont également un diplôme d'études supérieures. La nouvelle résidence fermée luxueuse n'est donc pas le type d'habitat recherché en priorité par les élites, elle peut être une étape pour certains, mais c'est la maison individuelle, isolée de tous (classe supérieure comprise) auxquelles ils aspirent le plus fortement. Cependant, ce n'est pas parce qu'ils ne favorisent pas ce type de résidences qu'ils dénie la sécurité et la surveillance. S'ils vivent dans des résidences individuelles, ils les dotent de tout un attirail de surveillance sophistiqué (Photo 10).

**Photo 10. Attirail de surveillance et de mise en sécurité de maisons individuelles dans la banlieue de Varsovie (Konstancin)**



Le choix des lieux de vie dans la ville n'est pas anodin et bien qu'il s'agisse d'une démarche individuelle, elle est régie (consciemment ou inconsciemment) par des aspirations de classe. Les élites, de par leurs activités professionnelles, ne peuvent pas s'éloigner de la capitale et la banlieue n'est donc pas toujours la solution, car le trajet est trop coûteux en temps. Cette localisation est donc privilégiée par les élites qui sont déjà à la retraite ou par ceux dont le déplacement journalier n'est pas nécessaire. Par ailleurs, le rôle de la propriété privée est fondamental dans le processus de distinction, car les élites disposent en effet d'un nombre important de logements, que ce soit en tant que résidences secondaires ou en tant qu'investissement pour la revente future ou pour les enfants. La transmission du patrimoine est ainsi devenue importante, elle est encore pour le moment liée principalement à la richesse (donner les moyens aux enfants d'accéder à la propriété le plus vite possible), mais elle ne tardera pas à devenir affective (notamment par la récupération de biens familiaux d'avant-guerre). Cependant, l'accès à la propriété ne passe pas nécessairement par du neuf et du luxueux « clé en main ». En effet, après 1989, l'accessibilité à la richesse s'est faite de manière inégale selon les individus du fait des capitaux dont ils disposaient durant la fin des années 1980, toutefois cette richesse a été

acquise par un investissement personnel important. De ce fait, la maison « clé en main » n'est pas toujours le type d'habitation le plus apprécié, les élites aiment avoir pensé, investi, réfléchi dans leur projet de construction ou de rénovation d'une maison et c'est par ce projet qu'ils se construisent en définitive un patrimoine. Malgré tout, des stratégies distinctes se sont élaborées selon les catégories d'élites auxquelles l'individu interrogé appartient, car en effet suivant la structure des différents capitaux qui font leur individualité sociale, les choix et les stratégies de regroupement ou d'isolation seront différents.

### **3. Typologie des élites selon les comportements socio-spatiaux et les choix résidentiels**

Les élites polonaises à Varsovie ont une volonté commune de se distinguer du reste de la population, des classes moyennes principalement, mais aussi des classes supérieures. Elles cherchent en effet à se singulariser par des choix particuliers dans la localisation, les types de résidence, mais aussi par des préférences d'habitation bien marquées. Cependant, nous avons déjà pu remarquer que selon le type d'élite, les logiques de localisation, le choix d'un type d'habitat particulier, ainsi que les préférences résidentielles ne sont pas toujours semblables. C'est pourquoi, dans cette partie, nous nous interrogeons plus particulièrement sur l'existence de trajectoires communes suivant les types d'élite définis dans le chapitre III et sur la possibilité d'affiner cette catégorisation par une typologie particulière.

Dans cette perspective, nous avons établi un nombre important de variables qualitatives permettant de résumer l'information dont nous disposons sur les individus interrogés. A cet égard, nous avons décidé d'effectuer une analyse factorielle des correspondances (AFC), afin de réaliser une étude multivariée sur des variables qualitatives. Cette méthode résume l'information sur des axes factoriels croisés permettant une interprétation des données<sup>246</sup> (P. Dumolard, 2011).

---

<sup>246</sup> L'interprétation s'effectue selon la *proximité* et l'*éloignement* d'un point-ligne *i* par rapport à un point-colonne *j*, mais aussi par rapport à l'éloignement d'un point par rapport à l'origine (écart à l'indépendance) (P. Dumolard, 2011). Ainsi, lorsque deux variables sont proches, c'est qu'elles sont sur-représentées pour caractériser un individu particulier. Par ailleurs, si deux variables sont très éloignées l'une de l'autre, un individu présentant une caractéristique présente très rarement l'autre.



**Tableau 24. Variables qualitatives utilisées pour l'analyse multivariée**

Caractéristiques	Variables	Caractéristiques	Variables
<b>1. Catégorisation professionnelle</b>		<b>4. Pratiques</b>	
Type d'élite	Cult_art	Mode de déplacement dans la ville	Voiture
	Economique		transp_commun
	Cult_Rech	<b>5. Définition et caractéristiques individuelles</b>	
	Politique	Se définissant en tant qu'élite	non_elit oui_elit pas_avis_elit
<b>2. Mode de propriété</b>		Se définissant en tant qu' <i>intelligent</i>	oui_intel non_intel
Disposant d'une résidence secondaire	oui_2 <sup>e</sup> _resid non_2 <sup>e</sup> _resid	L'entourage défini en tant qu'élite	elitentour_oui elitentour_non
Nombre de propriétés dont il dispose en plus de son logement de résidence	propri_plus0	Age de l'interviewé	20_30ans
	propri_plus1		31_40ans
	propri_plus2		41_50ans
	propri_plus3		51_60ans
propri_plus4_5	61_70ans		
	après_1989		71_80ans plus81ans
Age du bâti de la résidence principale	avant_1945 1945_1970 1971_1988 après_1989	Nombre de langues étrangères connues	1_2_lang 3_4_lang 5_6_lang
Vivant dans une résidence fermée	oui_ferm non_ferm	Plus de 6 mois à l'étranger	6mois_oui 6mois_non
<b>3. Préférences</b>		Revenu brut par mois	de3201z_a5600z
Age du bâti	pref_neuf		de5601z_a8000z
	pref_ancien		de8001z_a13000z
	pas_pref_na		de13001_a21800z
Type de logement	pref_maison	de21801z_a31500z	
	pref_appart	de31501z_a96600z	
	pas_pref_ma	de96600z	
Résidence fermée	non_aim_ferm		
	oui_aim_ferm		
	pas_pref_aim_ferm		

Source : Entretiens réalisés en 2011

Le nuage de points réalisé grâce à l'analyse factorielle des correspondances présente un pourcentage de confiance de près de 15%<sup>247</sup>, et révèle une typologie des élites assez singulière dont la différenciation entre les individus se fait majoritairement selon la richesse (axe vertical) et selon l'âge des individus et du bâti (axe horizontal). En effet, si l'on relie les variables hiérarchiques se référant à la richesse économique d'un individu (comme le revenu brut par mois et le nombre de propriétés), elles ont tendance à suivre un axe vertical de haut en bas (Figure 33). Ainsi, plus un individu se situe en bas de l'axe, plus il dispose de richesses économiques

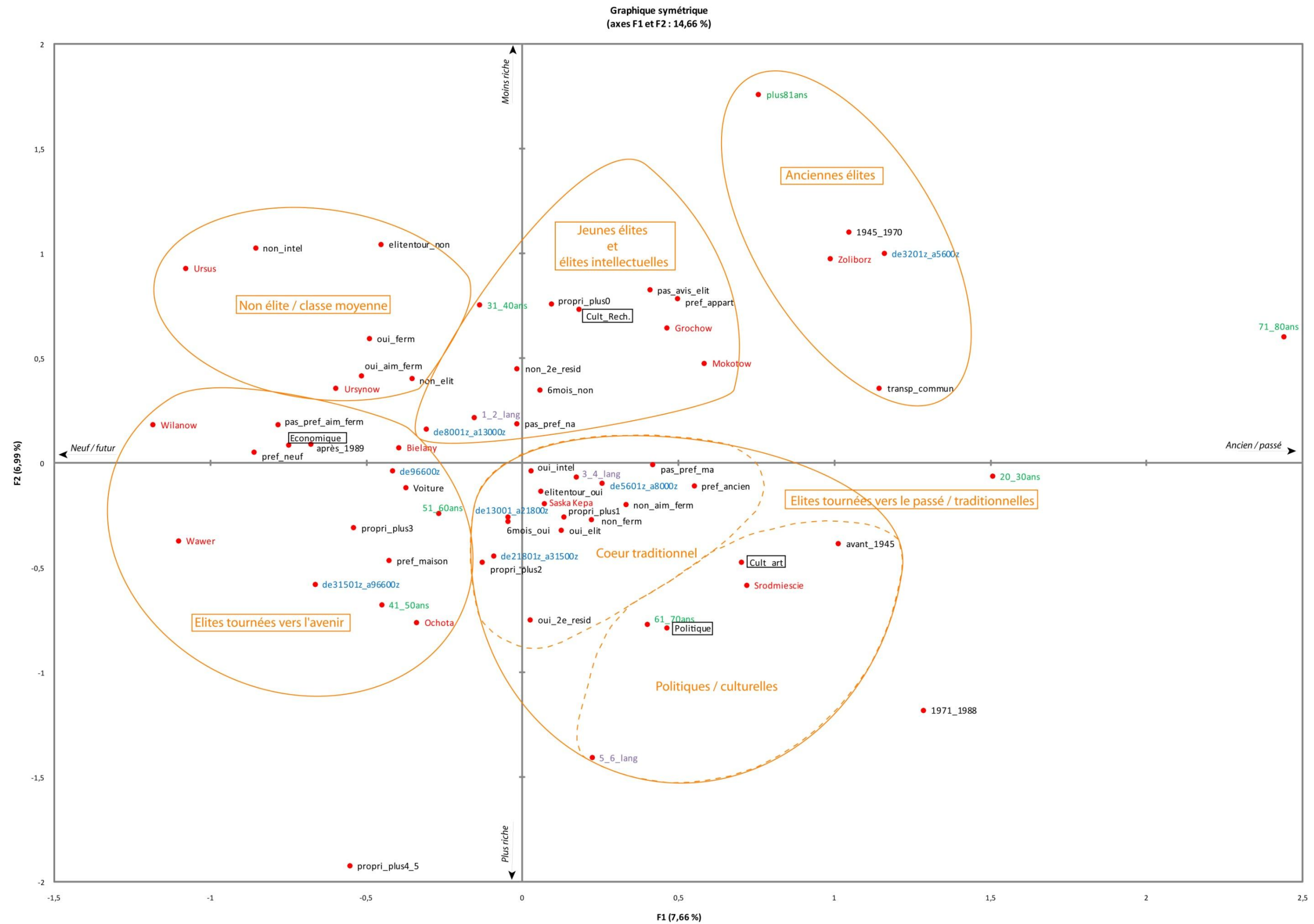
<sup>247</sup> Ce pourcentage de confiance est tout à fait acceptable pour une analyse s'appuyant sur des données qualitatives à l'échelle des individus.

importantes et *a contrario*, plus un individu se situe en haut de l'axe, moins son capital économique est important. Parallèlement, si l'on relie les variables hiérarchiques se référant à l'âge du bâti et des individus, la logique de dispersion des points est plutôt horizontale, tout en étant évidemment influencée par l'axe vertical lié à la richesse (Figure 34). A première vue, la logique d'évolution ne semble pas linéaire, mais cela s'explique aisément par les constatations que nous avons déjà faites précédemment concernant les préférences et les choix d'habitation des élites à Varsovie (2.). La droite reliant les différentes variables attachées à l'âge du bâti est une première bonne référence, car plus un individu vit dans un logement ancien, plus il se situe à droite de l'axe et *a contrario*, plus un individu réside dans un logement neuf, plus il se positionne à gauche de la courbe. Seules les catégories « construit avant 1945 » et « 1945-1970 » ne suivent pas tout à fait cette logique en revenant quelque peu vers la gauche. Ceci s'explique par le regain d'intérêt des élites pour le bâti ancien ces dernières années (englobant également les bâtiments de style stalinien). Quant à l'âge des individus, on assiste à un aller-retour de droite à gauche qui s'entremêle avec l'âge du bâti. D'une part, les individus âgés de 71 ans à 80 ans ainsi que ceux de plus de 81 ans pourraient être regroupés dans une seule et même catégorie, car ils représentent seulement cinq individus, et c'est aussi ce qui explique leur éloignement à l'origine. D'autre part, la droite reliant ces variables suit une logique allant de gauche à droite, et légèrement vers la gauche pour les individus âgés de 31 à 40 ans, pour revenir à gauche pour les individus les plus jeunes (20 – 30 ans). En effet, ce regroupement générationnel du côté gauche de l'axe entre les individus âgés entre 20 et 30 ans et les personnes les plus âgées concerne les plus fragiles sur le marché économique. De ce point de vue, les générations les plus âgées n'ont pas forcément changé de logement après 1989, ou n'ont pas pu acquérir un logement au delà du marché du bâti construit durant la période socialiste. Les plus jeunes, dans la même logique, ne disposent pas encore d'un pouvoir d'achat assez conséquent pour prétendre aux logements les plus prestigieux, et c'est pourquoi le logement ancien ou datant de la période socialiste peut être un compromis en attendant une meilleure situation financière dans l'avenir. A l'inverse, les personnes âgées entre 31 et 70 ans sont généralement encore actives et disposent d'assez de richesse pour acquérir le logement de leur choix. Le nuage de point a donc une signification importante et une logique de regroupement et d'éloignement facilement interprétable.

Il a ainsi été possible de définir des groupes d'individus au-delà des catégories de professions, qui sont généralement trop simplistes et ne permettent pas de prendre en compte la complexité de la formation de ces groupes et des liens qui peuvent exister entre eux. Cinq groupes sont donc ainsi perceptibles : les anciennes élites, les jeunes élites et les élites intellectuelles, les élites traditionnelles tournées vers le passé, les élites tournées vers l'avenir et les individus n'étant pas tout à fait des élites, mais s'apparentant plus précisément à la classe moyenne supérieure (Figure 35). Chacune d'entre elles ont des spécificités qui leur sont propres et dont les choix symboliques sont ancrés dans une logique de classe ou de sous-classe.



Figure 35. Typologie des élites selon des caractéristiques socio-économiques, démographiques, d'habitation, de choix de vie et de préférences (AFC)



Source: Entretiens réalisés en 2011

### 3.1. Les anciennes élites et l'habitat socialiste

Le groupe que nous avons nommé « ancienne élite » rassemble les individus qui ont été des élites durant la période socialiste grâce à leur statut socio-professionnel, mais qui étant trop âgés n'ont pas pu convertir leurs capitaux culturel, politique et social après 1989 en capital économique. Leur retraite est supérieure à celle de la moyenne polonaise des retraites (entre 3200 PLN et 5600 PLN), mais cela ne leur permet pas de quitter les logements qu'ils ont acquis durant le socialisme ayant été construit entre 1945 et 1970. Żoliborz est en effet un des quartiers le plus représentatif regroupant ce type d'élites. Les coopératives ont énormément construit dans ce quartier dans les vingt premières années de l'époque socialiste. Ce sont également des individus qui privilégient les transports en commun au détriment de la voiture, du fait de leur âge mais aussi de leur pouvoir d'achat qui reste un des plus faibles des individus interrogés.

A cet égard Joanna, 76 ans et Adam, 71 ans, sont ceux qui représentent le mieux cette ancienne élite. En effet, Joanna est professeure émérite en biologie à l'Université de Varsovie, vivant à Żoliborz depuis 1963 dans un immeuble construit à la même période. Sa retraite ne lui permet pas d'acheter un bien plus récent dans un quartier central. Pour Joanna, il n'existe pas de lieu plus idéal que Żoliborz. Son univers social s'est en effet construit durant le socialisme, ainsi les habitudes qu'elle y a prises et les relations avec le voisinage qui l'entoure, construits durant un peu moins de 40 ans, sont des marqueurs importants qui ne lui permettent pas d'imaginer un déménagement dans un autre logement, même si celui-ci présentait un meilleur standing. Adam quant à lui était journaliste et critique artistique (dans une revue, puis à la télévision) durant la période du socialisme. Il disposait d'énormes privilèges à cette période et il a notamment pu voyager au-delà des frontières de nombreuses fois pour couvrir l'actualité culturelle dans le monde. Il était pleinement intégré à l'élite journalistique, profitant des clubs, bars et restaurants ouverts à l'époque expressément pour certains journalistes, acteurs et politiques. Il a grâce à cela pu collectionner de nombreuses œuvres d'art qui tapissent aujourd'hui les murs de son petit appartement. Il a ainsi habité dans un premier temps et jusqu'en 2008 dans un logement construit entre 1971 et 1988, puis à la mort de son père, il a récupéré un logement en centre-ville d'architecture d'avant-guerre. Ce bâtiment est peu rénové et de nombreuses personnes âgées y résident encore aujourd'hui. L'appartement dans lequel Adam vit avait été divisé en deux, ce qui le rend plutôt exigü. Comme Joanna, il ne désire aucunement déménager et ne le pourrait pas financièrement. Sa retraite n'a pas toujours été suffisante après 1989, car il a dû prendre à sa charge l'éducation de ses petits-enfants à la mort de son fils, de sorte qu'il revend de temps en temps (le moins possible) des toiles de sa collection amassées durant toute la période socialiste.

Ces individus ont donc à un moment de leur vie été considérés comme faisant partie de l'élite polonaise et avaient des rôles actifs dans la société. Cependant, après 1989, ils n'ont pas pu réinvestir leurs acquis passés pour retrouver une place à part entière au sein de l'élite actuelle. Joanna, en tant que professeure émérite, a gardé son statut honorifique d'intellectuel, car elle reste en étroite relation avec le département de Biologie de l'Université de Varsovie, gardant son

bureau et restant ainsi en activité en y passant approximativement une fois par semaine. Par ailleurs, malgré son statut économique faible, Adam a gardé de nombreux contacts avec des élites polonaises (artistes-peintres reconnus, aristocrates, journalistes, politiques) qui lui permettent par exemple de passer l'été dans leurs maisons secondaires ou d'être convié à leurs soirées prestigieuses. En d'autres termes, ce sont leurs statuts symboliques qui leur facilitent l'entrée dans le milieu fermé de l'élite polonaise actuelle.

Le lieu d'habitation est pour ce groupe très important, car ces membres résident tous en majorité dans les quartiers centraux ou péri-centraux. Cette place de choix leur permet d'avoir accès à toutes les infrastructures (surtout publiques) et, ne disposant pas de voiture, leurs déplacements sont facilités par les transports en commun très développés dans ces anciens quartiers. Les quartiers périphériques et la banlieue les couperaient de leurs vies sociales (ou mondaine), notamment à cause du coût du déplacement, car ces liens restent fragiles notamment parce qu'ils ne sont plus actifs professionnellement.

### **3.2. Les jeunes élites et les élites intellectuelles : un manque de capital économique**

Les « jeunes élites » (entre 20 et 40 ans) ne sont pas très éloignées dans leur comportement des « anciennes élites », car leurs stratégies de regroupement ou d'aspiration de classe doivent contourner la même difficulté : le manque de capital économique qui leur est propre. En effet, leurs salaires, quoique plus élevés que la moyenne nationale, sont inférieurs au salaire moyen de nos interviewés. Ils ne disposent donc pas de propriétés en plus de celle dans laquelle ils résident actuellement, et ne possèdent pas non plus une résidence secondaire. En outre, ce sont des individus qui parlent au moins une à deux langues étrangères, mais qui n'ont pas vécu plus de six mois à l'étranger. Ces différentes caractéristiques les positionnent à mi-chemin entre les autres fractions de l'élite. Leur avenir repose donc sur les choix et les préférences qu'ils afficheront plus tard. Ils n'ont d'ailleurs pour certains pas encore décidé s'ils pouvaient se qualifier en tant qu'élite et n'ont pas encore de préférences envers le type de bâti dans lequel ils désirent vivre. Cette catégorie se trouve donc à la croisée des chemins. Si les choix et les préférences sont déjà perceptibles dans leurs discours, ils ne sont pas encore suivis d'actions concrètes (comme l'achat de logements). Seul le quartier de Mokotów reste fortement ancré dans les choix résidentiels. En effet, ce quartier péricentral semble attirer très fortement les plus jeunes qui se définissent souvent comme très dynamiques, car il est le prolongement direct du centre-ville actif et en ébullition. On remarque dans ces catégories également une vieille bataille entre Mokotów et Żoliborz, les deux quartiers étant prestigieux mais n'ayant pas toujours la même signification. Jurek, sociologue à l'Université de Varsovie tout juste la quarantaine, explique :

« La grande différence entre Mokotów et Żoliborz, c'est comme entre le XVII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> arrondissements à Paris. Je pense qu'à Mokotów, il y a la civilisation et qu'à Żoliborz, il y a la culture. De manière brève, Mokotów est beaucoup plus libérale, plus ouverte, plus différenciée

socialement, plus dynamique. C'est possible qu'à certains endroits elle soit même un peu moins sécurisée, mais il y a de la vie, il s'y passe des choses, il y a de l'énergie, il y a de la décadence, il y a peut-être en elle de la frustration, mais surtout de l'ouverture. Parallèlement à Żoliborz il y a de la culture et c'est effectivement beaucoup plus calme, les gens sont peut-être de plus haut niveau, il y a une différenciation, il y a des officiers... même s'ils ne sont plus là. L'esprit de ce quartier se réfère principalement à un certain milieu conservateur, qui est plutôt fermé, plutôt isolé dans un certain sens. Du coup, il ne s'y passe pas grand chose. Il suffit d'y compter les locaux gastronomiques. Alors que Mokotów est un quartier plus différencié. Il y a des coins où l'on retrouve encore la vieille intelligentsia et des familles de traditions d'avant-guerre, mais il y a aussi des rues où vivent la racaille et les clochards. »<sup>248</sup>

Le ressenti de Jurek envers ces deux quartiers est assez intéressant, d'autant plus que sa femme provient de Żoliborz. Jurek s'est en effet marié à peu près un an avant l'interview et la question de savoir s'ils habiteront Żoliborz ou Mokotów n'a pas encore été tranchée, de sorte que Jurek a gardé son appartement à Mokotów pour le moment, vivant entre celui-ci et le logement de sa femme à Żoliborz. Pour Jurek, le choix n'est en effet pas évident ; les deux quartiers, il le reconnaît, sont prestigieux mais chacun représente une élite différente, avec des traditions et des aspirations diverses. Le choix de résidence n'est donc pas anodin mais fortement connoté entre libéraux et conservateurs, ouverts et isolés, dynamiques et calmes.

Cette catégorie regroupe également les élites académiques dont le revenu les empêche d'accéder à des logements luxueux. Ces derniers ont principalement privilégié les quartiers anciennement prestigieux, vivant dans des bâtiments construits durant le socialisme, plutôt que des logements excentrés en périphérie dans des quartiers de mauvaise réputation. Ces individus sont soit célibataires, soit en couple avec un conjoint appartenant à l'élite académique, ce qui explique la faiblesse de leur capital économique par rapport à d'autres. C'est aussi pourquoi ils ont souvent du mal à se considérer en tant qu'élite, car leur niveau de vie s'apparente plus à la classe moyenne, mais leurs aspirations professionnelles et culturelles sont plus élevées, ambitionnant d'intégrer la classe dominante et donc choisissant des lieux d'habitation centraux, où les immeubles sont majoritairement encore défraîchis. C'est en effet le cas de Jurek et de sa femme qui s'accrochent à leurs quartiers d'origines et traditionnels, ainsi qu'à leurs logements anciens. Tout deux résident dans des logements datant d'avant-guerre où le ravalement de façade n'a pas encore été effectué. Quand Jurek avait acheté cet appartement dix ans auparavant, il avait accordé plus d'importance au quartier et au fait qu'il se situe presque en centre-ville, non loin de

---

<sup>248</sup> „Zasadnicza różnica między Mokotowem a Żoliborzem jest taka jak pomiędzy 18 i 16 dzielnicą/arr. w Paryżu. Uważam, że Mokotów to „cywilizacja”, a Żoliborz to „kultura”. Którko mówiąc Mokotów jest dzielnicą dużo bardziej liberalną, dużo bardziej otwartą, dużo bardziej zróżnicowaną społecznie, bardziej dynamiczną. Być może w pewnych miejscach trochę bardziej niebezpieczną, ale jest w niej życie, jest w niej rozmach, jest w niej energia, jest w niej dekadencja, jest w niej jakaś może frustracja i otwartość. A z kolei Żoliborz jest kulturą, gdzie jest rzeczywiście spokojniej, ludzie są może na wyższym poziomie, jest przekrój, są oficerowie, chociaż ich nie ma... Duch tego osiedla odnosi się do pewnego rodzaju konserwatywnego środowiska, które jest dosyć zamknięte, dosyć izolowane w pewnym sensie. W związku z tym, tam się niedużo dzieje. Można to prześledzić w lokalach gastronomicznych. Poza tym, Mokotów jest badzo zróżnicowaną dzielnicą. Nawet stary Mokotów jest zróżnicowany. Są części Mokotowa, gdzie zachowała się stara inteligencja i rodziny z tradycjami z czasów przedwojennych. Ale są np. ulice gdzie mieszkają wyłącznie menele i zule.”

l'université, plutôt qu'à un confort de logement flambant neuf. L'appartement est donc plutôt exigü et « beaucoup de choses seraient à refaire », mais il y tient et s'y sent bien. Lorsqu'on l'interroge sur un déménagement dans un plus grand appartement après la revente de celui-ci et celui de sa femme, il n'est pas très enthousiaste, mais cherchera dans tous les cas dans un de ces deux quartiers dans un bâtiment ancien, car « ils sont encore à l'heure actuel moins chers ».

Ce groupe est donc plutôt hétérogène, car s'y confondent jeunes individus aspirant à devenir des élites (peut-être économique) et des élites académiques dont le capital économique fait cruellement défaut. Le capital symbolique surpasse encore le capital économique dans la définition de l'élite polonaise (Chapitre II et III) et c'est à cet égard qu'ils peuvent être qualifiés d'élite à part entière.

### **3.3. Les élites traditionnelles (tournées vers le passé)**

Un autre groupe d'élites se distingue prioritairement par l'intermédiaire du capital symbolique, ce que l'on pourrait donc qualifier d'élite traditionnelle faisant référence à des positions sociales et des *habitus* issus de l'époque d'avant-guerre. Dans cette catégorie, il est possible d'identifier un cœur traditionnel, très proche de l'origine (donc du profil moyen) dont toutes les élites ont tendance à s'inspirer et qui est au centre de la définition de leur statut. Cette majorité d'individus s'auto-définit en tant qu'élite et en tant que membre de l'intelligentsia, et considère que leur entourage peut également être qualifié d'élite. Deux catégories de richesse se côtoient dans cet espace social, une partie gagnant moins que la moyenne des interviewés (se rapprochant de la bulle « jeunes élites et élites intellectuelles »), et une seconde autour de cette même moyenne se rapprochant de la bulle intitulée « élites tournées vers l'avenir ». Ils disposent donc d'une seconde résidence, mais ne possèdent généralement pas plus de deux propriétés en plus de leur logement principal. Tournés vers la symbolique passée de l'intelligentsia (donc de l'érudition dans une certaine mesure), ils parlent de trois à quatre langues étrangères. Quant à leurs préférences d'habitation, elles sont principalement tournées elles aussi vers la symbolique passée, préférant l'habitat ancien et n'aimant pas les nouvelles constructions où la clôture et la surveillance sont de mises. En revanche, ils n'ont pas de préférence marquée vers la maison individuelle. Cette distinction symbolisant la richesse n'est pas ici un facteur important, l'accent est porté principalement sur l'histoire résidentielle familiale avant la Seconde Guerre mondiale. Le quartier représentant le mieux ces différentes caractéristiques liées à la continuité des traditions de l'intelligentsia et de l'aristocratie polonaise est Saska Kępa, dont les maisons ont en grande partie survécu après la guerre, regroupant des générations différentes (par rapport à Żoliborz où la moyenne d'âge des individus est plus élevée) et se situant presque en centre-ville ; il attire un grand nombre d'élite à l'heure actuelle. La centralité est importante pour ces individus, de sorte que le point Śródmieście (Centre-ville) n'est pas loin de la bulle représentant les élites traditionnelles de façon générale. Finalement, cette catégorie regroupe des élites qui ont un capital culturel important et dont le statut professionnel leur permet d'avoir un capital économique plus considérable que le groupe « jeune élites et élites intellectuelles ». Leurs choix résidentiels sont



donc plus centraux et plus prestigieux. C'est le cas notamment de Zofia, directrice d'une fondation privée, issue de la grande aristocratie polonaise qui vit dans le centre-ville ouest (Śródmieście południowe), que l'on pourrait qualifier de triangle d'or varsovien. Il est possible également de citer Lucja, architecte et chef d'entreprise, qui vit avec son mari dans la maison familiale à Saska Kępa, ou encore Małgorzata, issue d'une famille d'intellectuels juifs, qui reste très attachée aux anciens quartiers de Varsovie est, notamment à Saska Kępa où elle vit aujourd'hui. Les exemples pourraient être multipliés tant l'histoire familiale aristocratique (ou de l'intelligentsia) a marqué les trajectoires résidentielles de ces élites.

Cette différenciation où la symbolique culturelle prend son sens est exacerbée principalement pour les élites culturelles, vivant dans des bâtiments datant d'avant 1945. De la même manière, les élites politiques s'éloignent du profil commun notamment par leur fonction qui les oblige (pour les plus hauts placés d'entre eux) à vivre en centre-ville (Śródmieście), tout comme les élites culturelles. Elles ont également généralement un profil intellectuel très complet, parlant plus de langues que la moyenne (quelques uns plus de cinq langues étrangères) à des fins diplomatiques. Leurs choix résidentiels sont extrêmement liés à leur fonction. Arkadiusz, vice-président du Sénat, expliquait sa situation dans ces termes :

« Avec les élites politiques c'est compliqué. En effet aujourd'hui je fais partie des vingt fonctionnaires les plus hauts placés du pays, mais c'est une situation transitoire. Je pourrais plutôt dire que je suis une élite intellectuelle. »<sup>249</sup>

Ainsi, ses choix résidentiels s'apparentent plus au fait qu'il a été professeur d'université issu de l'intelligentsia traditionnelle (le père était déjà connu et reconnu). Les élites politiques sont donc temporairement obligées de faire des choix résidentiels les rapprochant de leur lieu de travail, cependant s'ils perdent les élections, ils se retrouvent à suivre des *habitus* de classe liés à leur ancien statut. C'est pourquoi il est difficile de définir un profil commun concernant ces élites, qui ne peuvent pas être isolés dans l'espace social des autres sortes d'élite.

Ces élites sont donc tournées vers le passé, dans le sens où leur légitimité en tant que classe dominante repose sur un capital symbolique issu de la Pologne d'avant-guerre. T. Zarycki (2008) exposait le caractère d'opposition de certaines élites, notamment contre le Parti communiste, dans le processus de distinction et de légitimation encore aujourd'hui, de sorte que certains utilisaient, en tant que capital symbolique, leur rôle d'opposants au régime durant cette période. Nous ne nous sommes pas confrontés à cela lors de nos entretiens. Les références symboliques avaient tendance à accorder de l'importance plutôt à ce que leurs familles étaient avant le communisme : grands propriétaires, grands intellectuels, aristocrates, etc. Le caractère d'opposition semble dans une certaine mesure s'atténuer au fil des années. La seule personne qui faisait réellement référence à cette période en se fondant sur symboliques socialistes fût Aneta, femme d'un ex-nomenklaturiste, dont la position passée a servi à devenir une élite après 1989.

---

<sup>249</sup> „[...] Z elitami politycznymi jest to dość skomplikowane. Jestem niby w dwudziestce najwyższych urzędników państwowych w kraju w tej chwili, ale to jest kwestia przejściowa/zmienna. Ja bym bardziej uważał się za elitę intelektualną. To tak napewno.”

### 3.4. Les élites tournées vers l'avenir

Les « élites tournées vers l'avenir » regroupent les individus qui ont une préférence assez marquée pour tout ce qui a été initié après 1989. En effet, ils ont une inclination pour l'habitat neuf dans lequel ils résident et pour la maison individuelle. Il s'agit des plus riches des personnes que nous avons interrogées (au sommet des revenus, bien supérieurs à la moyenne). Ces individus sont en plein épanouissement de leurs activités professionnelles. Agés entre 41 et 60 ans, ils disposent d'au moins trois propriétés en plus de celle dans laquelle ils résident. Par ailleurs, ils utilisent la voiture pour se déplacer en ville et vivent dans les quartiers périphériques de la ville comme Wawer, Wilanów, ou péri-centraux comme Ochota. Bielany accueille également quelques unes de ces élites, mais ce sont principalement les plus jeunes d'entre eux (le point est à très grande proximité de la bulle « jeunes élites et élites intellectuelles »). Ce quartier est en effet assez neuf et permet aux plus jeunes d'accéder à la propriété. Ce n'est que par la suite qu'ils chercheront soit à se rapprocher du centre, soit à acquérir une maison individuelle plus vaste dans les quartiers périphériques comme Wawer<sup>250</sup>.

En revanche, ces élites n'ont pas particulièrement d'avis sur la question des résidences fermées, dans le sens où ils n'y résident pas, mais vivent principalement en maison individuelle. La résidence fermée n'a pas été une véritable étape de leur vie, ni un besoin particulier actuel, leur richesse rendant possible la surveillance de leur maison individuelle.

Ce sont donc principalement les élites économiques qui se regroupent dans cette catégorie, notamment parce qu'elles peuvent s'offrir une maison individuelle neuve façonnée à leur goût. Ils ont effec acheté sur plan la maison dans laquelle ils vivent ou ont participé à son élaboration. Leur façon de vivre s'apparente à l'*american way of life* dans le sens où ils adoptent les codes occidentaux surtout pour les habitudes de consommation (avec l'acquisition de produits tels une voiture de haut standing, une télévision écran plat, ou encore un home cinéma), tout en s'isolant du centre-ville qu'ils considèrent comme un C.B.D.<sup>251</sup>. A titre d'exemple, on retrouve ainsi Mikołaj et Eryk, présidents de deux compagnies d'assurances internationales distinctes, Paweł, vice-président d'une compagnie d'assurances nationale, Kazimierz, vice-président d'une banque nationale, mais aussi Patrycja, scénariste des plus grandes séries télévisées polonaises et Helena, haut cadre à la bibliothèque nationale de Pologne qui doit ce positionnement à son mari, avocat dans l'immobilier. Leurs profils se ressemblent beaucoup, ils disposent tous d'une forte influence dans leur milieu professionnel (au plus haut de la hiérarchie), sont extrêmement actifs et désirent plus que tout une résidence principale éloignée du « brouhaha du centre-ville » où ils passent le plus clair de leur temps. Eryk expliquait notamment son choix concernant la localisation :

« [...] Je passe à peu près une heure pour le trajet domicile-travail en voiture, mais je m'y suis habitué. En plus l'été là-bas c'est très agréable, car c'est silencieux et c'est près de la forêt. J'ai un chien (rires)... donc vous savez, c'est plutôt confortable. [...] De retour à Varsovie au

---

<sup>250</sup> Ces questions de déménagement sont notamment abordées avec les plus jeunes

<sup>251</sup> Central Business District

milieu des années 1990, après nos neuf ans passés à Paris, nous avons cherché ma femme et moi dans le quartier de Mokotów. Je préférais habiter à Mokotów ou dans le centre, mais nous n'avons rien trouvé de bien. A l'époque, vous savez il n'y avait pas encore grand-chose. Alors on a trouvé une maison qui se construisait à Anin, avec un standing un peu plus élevé et au calme. J'ai d'ailleurs une résidence secondaire aussi au nord de Varsovie. [...] J'y suis très bien, mais si j'avais encore le choix aujourd'hui, je pense que j'aurai choisi un lieu calme et silencieux comme Żoliborz, comme ça je serai plus près de mon travail. Finalement être dans du neuf ou dans de l'ancien, cela n'a pas vraiment d'importance, c'est plus une question de localisation, de standing du logement, des voisins, du milieu... Mais c'est vrai que c'est important d'avoir par exemple un garage et dans le vieux bâti, on ne peut pas avoir de garage à Varsovie. »<sup>252</sup>

Ces élites, qui se distinguent principalement par leur capital économique, mettent donc un point d'honneur à disposer de tout l'aménagement et le confort adéquat dans leurs résidences principales, même si pour cela elles sont obligées de choisir des zones de la villes où l'habitat est encore peu développé. Le bref rappel d'Eryk aux quartiers de Żoliborz et de Mokotów, comme références prestigieuses et comme lieu idéal de résidence, montre encore une fois que bien qu'il soit « tourné vers l'avenir », son éducation (puisqu'il dispose d'un capital culturel également développé) et son statut reposent sur les anciens symboles élitistes (intelligentsia et aristocratie). Ainsi, même si leurs *habitus* s'apparentent de plus en plus à ce que B. Jałowicki (2004) appelle la classe métropolitaine, ces élites n'en restent pas moins influencées par le « cœur traditionnel » notamment à cause de (ou grâce à) leur éducation et leur ascendance familiale.

### 3.5. La classe moyenne supérieure (*upper-middle class*) : une non-élite ?

Le choix des individus que nous avons interrogés s'est effectué par l'intermédiaire de critères les plus larges possibles<sup>253</sup> étant donné la difficulté de cerner quantitativement qui pouvait être défini en tant qu'élite et qui ne le pouvait pas (Chapitre 3). Par ce biais, certains individus interrogés s'apparentent plus à la classe moyenne qu'à la classe dominante et cela n'est pas une question quantitative ou de seuils particuliers liés aux revenus ou à la formation (études

---

<sup>252</sup> „[...] Spędzam około godziny dziennie na dojazdach wte i wewte. Jeżdżę samochodem, ale przyzwyczailem się. Po drugie zwłaszcza latem tam jest sympatycznie, ponieważ jest cicho, obok las. Mam psa, to wie Pani (*śmiech*)... takie rzeczy są wygodne.[...] Kiedy wróciliśmy z Paryża do Warszawy w połowie lat 1990, po 9 latach, to szukaliśmy mieszkania na Mokotowie. Wolałem mieszkać na Mokotowie, czy w centrum miasta, ale nie mogliśmy znaleźć właściwego mieszkania. Wtedy nie było tylu mieszkań co w tej chwili i nie mogłem znaleźć mieszkania i znalazłem w Aninie, gdzie dom się budował w dobrym standardzie i w cichym miejscu. Mam nawet drugi dom na wsi, na północy Warszawy. [...] Mnie jest tutaj dobrze, ale jakbym dzisiaj miał wybór to Żoliborz by mi odpowiadał, tak to bym miał krótszy dojazd do tego domu. W końcu dla mnie stara albo nowa kamienica – to nie jest ważne, to jest bardziej kwestia lokalizacji, wyposażenia mieszkania, sąsiadów, otoczenia...Ale są też takie istotne rzeczy, jest jak to czy jest garaż, czy nie. W starym budownictwie nie można mieć garażu w Warszawie.”

<sup>253</sup> Trois critères : l'activité professionnelle supérieure, le niveau d'étude et le lieu de résidence (Varsovie intra-muros). Pour plus de précisions : Chapitre 3, 2.1.

supérieures), mais plutôt à des comportements sociaux, des préférences et des choix d'habitation. Ces individus présentent donc plus particulièrement un *habitus* de classe moyenne aspirant à la classe supérieure, mais pas forcément dominante. Par leurs choix, ils se distinguent des classes moyennes à proprement parler, mais n'en deviennent pas pour autant des élites et ne se considèrent pas comme des élites. En effet ces individus ne se qualifient ni d'élite, et quelques fois ni de membres de l'intelligentsia. Ce sont eux qui principalement préfèrent et vivent dans les résidences fermées, donc sont attirés par les logements neufs qui permettent de les différencier de la classe moyenne. Deux quartiers apparaissent comme des lieux caractéristiques de cette catégorie d'individus : Ursynów et Ursus. Le second est beaucoup plus équivoque que le premier, car en effet Ursynów se situe à la limite de la bulle, proche de celle des « élites tournées vers l'avenir », car une partie du quartier (Kabaty et Pyry à moindres mesure) est pavillonnaire et attire ainsi ces élites (économiques). Ursus quant à lui, par son passé ouvrier, tend à attirer plus particulièrement sa partie pavillonnaire la classe moyenne ascendante.

Par ailleurs, cette catégorie a une moyenne d'âge plutôt basse, composée principalement de jeunes couples dans la vie active depuis à peu près dix ans. Ce qui les différencie du regroupement « jeunes élites et élites intellectuelles » est plus spécifiquement l'origine sociale généralement plus basse (parents et grands-parents qui n'ont pas forcément fait d'études supérieures ou qui n'ont pas eu des statuts professionnels privilégiés). Ils ne se ressentent pas le besoin de s'auto-définir en tant qu'élite, mais acceptent d'avoir un pouvoir d'achat plus important que leurs parents, les plaçant en tant que classe moyenne-supérieure, et n'aspirent pas forcément à devenir des élites au détriment du groupe « jeunes élites et élites intellectuelles ».

Ainsi, Antoni, maître de conférences à l'université de Varsovie est un exemple type de cette catégorie. Il a emménagé à Varsovie avec ses parents lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Ces parents en tant qu'ouvriers ont reçu un appartement socialiste à leur arrivée qu'ils n'ont jamais quitté. A l'âge adulte, il a emménagé avec sa femme pendant trois ans dans un nouvel appartement (plutôt exigü) dans le quartier Jelonki. A la naissance de leur premier enfant, ils ont acheté un appartement dans le même *osiedle* que leurs parents (ils sont en effet tous les deux originaires de ce quartier), afin « de se rapprocher des grands-mères pour la garde des enfants ». Ensuite, après avoir économisé un peu d'argent, ils ont acheté un appartement neuf à Mokotów :

« [...] C'était une très bonne localisation. Nous avons acheté cet appartement et il s'est avéré qu'au bout de deux ans les prix ont tellement augmenté que nous avons réalisé une plus-value de 100%. J'ai donc pensé que si j'avais un tel placement, je pouvais revendre cet appartement et acheter un terrain où construire une maison, mais à Ursus. Cela a suffi pour l'achat du terrain et la construction de la maison. Il nous a un tout petit peu manqué d'argent pour les finitions. Aujourd'hui, j'habite Ursus mais dans une maison. Je suis l'homme le plus heureux du monde ! (*rires*). »<sup>254</sup>

---

<sup>254</sup> „Bardzo dobra lokalizacja. Kupiliśmy to mieszkanie i okazało się, że po dwóch latach ceny tak poszły w górę, że na tym mieszkaniu zarobiliśmy sto procent. Stwierdziłem, że skoro mam taką dobrą lokatę, to sprzedamy to mieszkanie i kupimy sobie działkę i się pobudujemy, ale w Ursusie. Starczyło na działkę i postawienie domu.

Antoni et sa femme n'avaient pas un capital économique très important, mais par un placement financier avantageux et profitant de la conjoncture (la transition économique des années 1990), ils ont réussi à acquérir une maison individuelle. Leur choix a été d'abandonner un appartement dans un quartier prestigieux pour acquérir un bien plus vaste dans un quartier moins côté, mais d'où ils sont originaires et où ils ont des liens sociaux qui se sont tissés depuis l'enfance (outre la famille, Antoni cite souvent ses amis d'enfances auxquels il tient). Ainsi, même si son statut le prédestine à devenir une élite intellectuelle, ses *habitus* de classe moyenne sont profondément ancrés en lui ; comme il le dit lui-même, il est heureux d'être celui qui a réussi dans son ancien quartier, ne résidant plus dans les grands ensembles socialistes, mais dans les nouvelles maisons individuelles qui ont poussé dans l'ancien champ agricole à proximité.

Cette catégorie regroupe également quelques jeunes élites économiques, dont les *habitus* se situent à cheval entre « les jeunes élites et les élites intellectuelles » et les « non-élites », tout simplement parce que leurs choix et leurs comportements résidentiels sont très proches de ces deux groupes, notamment par leur capital économique en cours d'acquisition. D'une part, il s'agit généralement d'individus qui ont effectué des études supérieures prestigieuses et par ce biais ont réussi à accéder à des postes intéressants : managers, cadres supérieurs, voire même vice-directeurs d'un département au sein d'une entreprise. A cet égard, assez jeunes (entre 30 et 40 ans en moyenne), ils ont les moyens de s'offrir un appartement dans de nouvelles résidences, privilégient les résidences fermées, principalement à Ursynów et à Mokotów, voire à Wilanów. D'autre part, leurs parents ont également des capitaux économique et culturel élevés, leur permettant certains « coups de pouce », comme par exemple le don ou le prêt d'un logement dans une résidence fermée, qui avait été auparavant un simple investissement financier. C'est le cas d'Alina, 38 ans, directrice de gestion, qui vit aujourd'hui dans une résidence fermée à Mokotów. Lorsqu'elle a commencé à chercher un appartement avec son mari, lui-même avocat, sa belle-mère leur a proposé d'emménager dans cet appartement de 145 m<sup>2</sup> flambant neuf contre un loyer divisé par deux. Au bout de quelques années, ils ont décidé de le racheter, mais au prix auquel les parents l'avaient acquis. Cette situation est transitoire, car ils rêvent tous les deux de s'installer dans une maison à Mokotów. Ils ont d'ailleurs déjà acheté le terrain, et souhaitent dans le futur y construire une maison. La résidence fermée apparaît donc comme une première étape pour ces jeunes élites économiques qui souhaitent dans le futur se rapprocher du comportement résidentiel « des élites tournées vers l'avenir ». A cet égard, il s'agit finalement de la jeune classe métropolitaine développée par B. Jałowicki et al. (2004).

Cette typologie permet de croiser les *habitus* sociaux de classe liés aux différents types d'élite avec les comportements résidentiels de ceux-ci. Ainsi, la définition de l'élite polonaise nous semble bien plus complexe et plus hétérogène qu'une simple délimitation en termes de statut professionnel, mais elle dépend au contraire des comportements sociaux et des choix de vie (de leurs « goûts » pour certaines choses plus que pour d'autres). Ces mécanismes permettent de prendre en compte l'imbrication des différents capitaux entre eux et surtout de l'importance que

---

Troszeczkę nam zabrakło na wykończenie. Teraz mieszkam w Ursusie ale w domku. Jestem najszczęśliwszym człowiekiem na świecie! (*śmiech*).”

peut revêtir le capital symbolique pour les élites traditionnelles, mais aussi pour les élites économiques où la résidence neuve, principalement en maison individuelle, est un symbole fort de renouveau et de réussite dans la société polonaise après 1989.

Ainsi, le choix de résider dans un quartier plutôt qu'un autre a une connotation particulière et fait partie du processus de distinction. Plusieurs quartiers sont prestigieux, mais des nuances sont à apporter entre eux ; ces quartiers n'attirent pas les mêmes élites, qui sont alors soit plus conservatrices, plus libérales, plus tournées vers l'avenir, ou encore imprégnées de traditions. Ces nuances permettent d'établir des différenciations au sein même de la classe dominante où les processus de regroupement, d'isolement sont fortement présents dans les représentations des Varsoviens.

Par ailleurs, l'âge de l'individu le positionne également dans une histoire résidentielle spécifique où les choix d'aujourd'hui ne seront pas les choix de demain, étant une étape dans le processus de réalisation et de réussite sociale. Les jeunes élites sont donc à la croisée des chemins, les choix de vie formulés dans leurs discours n'étant pas encore suivis d'actions à proprement parler. Certains expliquent d'ailleurs ils peuvent se considérer effectivement comme des élites au regard des individus du même âge, mais pas s'ils prennent en compte la totalité de la société polonaise.

## Conclusion

En définitive, les élites résident dans les mêmes quartiers que les classes supérieures, mais se distinguent de celle-ci par leurs comportements et préférences résidentielles. Elles ont par définition un comportement résidentiel plus mobile et sont plus sélectives, car leur réussite socio-professionnelle leur permet cet avantage. Par ailleurs, étant extrêmement actives et influentes, elles sont peu désireuses de s'éloigner de la ville, préférant garder une certaine centralité résidentielle. A cet égard, les élites se regroupent dans des petits îlots au sein d'une part des anciens quartiers de prestige (Śródmieście Południowe, Żoliborz, Mokotów, Saska Kępa), mais aussi dans des zones un peu plus éloignées (Anin, Międzyzylesie) pour préférer la maison individuelle tout en négligeant les résidences fermées, l'âge du bâti revêtant une importance secondaire dans une différenciation interne au groupe. Ainsi, des sous-groupes au sein de l'élite se distinguent par rapport aux comportements et préférences résidentiels suivant l'âge, la profession, les origines sociales et la richesse des individus. Ces logiques et stratégies résidentielles ont donc évolué depuis 1989, en rejetant la période socialiste, en réinvestissant le passé (ou l'idéal) d'avant-guerre ou en s'appropriant les styles de vie modernes et libéraux principalement anglophones (effet de la mondialisation et de la métropolisation) tout cela définissant leur perception de l'espace urbain varsovien.

„Nie można dostrzegać nie widząc, ale można nie dostrzegać widząc. To jest codzienne doświadczenie naszego wzroku i percepcji”<sup>255</sup>

Sławomir Mrożek, *Male listy*, 2000

## Chapitre 8

# Représentations et pratiques sociales de l'espace varsovien par les élites

---

Les nouvelles formations socio-spatiales qui se mettent en place après 1989 reposent en grande partie sur les représentations ou les images qu'ont les Varsoviens sur leur espace urbain. En effet, selon G. Di Méo (1986, p. 578), « l'intérêt supérieur de ces représentations ou images de l'espace réside dans le fait qu'elles conditionnent à leur tour les pratiques de l'espace et les stratégies territoriales des acteurs ». De ce fait, les choix résidentiels ainsi que les comportements socio-spatiaux des élites dépendent intrinsèquement de la représentation qu'ils ont de cet espace. A. Bailly (1984) ajoutait que les perceptions de l'environnement ne dépendent pas seulement de l'espace réel, mais aussi des espaces actuellement non perçus et de ceux de l'imaginaire (collectif ou individuel). A ce titre, les grandes transformations qu'a subi l'espace varsovien depuis la Seconde Guerre mondiale interrogent sur la constance ou la fluctuation de ces représentations. L'image de l'espace intra-urbain de Varsovie a-t-elle évolué depuis 1989 ? Se rattache-t-elle à un

---

<sup>255</sup> Traduction : « Il n'est pas possible de regarder en ne voyant rien mais il est possible de ne rien voir en regardant. C'est là l'expérience quotidienne de notre vision et de la perception ».

imaginaire spécifique de la classe dominante ? Et produit-elle des pratiques socio-spatiales différentes ?

Ce chapitre tente de répondre à ces questionnements, toujours en se fondant sur les résultats des entretiens menés en 2011, notamment grâce à l'élaboration de cartes mentales à la façon de P. Gould et R. White (1975), mais également par l'intermédiaire d'une hiérarchisation des quartiers selon les préférences des élites, leurs perceptions et leurs pratiques grâce à l'analyse des discours des personnes interrogées.

Ainsi, nous réfléchissons sur l'évolution de l'image de l'espace varsovien, notamment par l'intermédiaire d'un repérage des quartiers perçus comme « mauvais » et ceux appréhendés comme « prestigieux ». Ensuite, nous étudions plus profondément les nuances de perceptions et de préférences de certains quartiers par rapport à d'autres. Enfin, nous nous arrêtons plus précisément sur les pratiques de l'espace de la catégorie de population étudiée par l'analyse de la fréquentation des quartiers, de leurs déplacements et circulations habituels ainsi que de leurs habitudes sociales quotidiennes ou plus rares.

## **1. Evolution de l'image des quartiers face aux transformations de l'espace urbain**

Les recherches en géographie des représentations sont assez récentes puisqu'elles sont apparues dans les années 1970 à la suite des travaux pionniers sur la géographie du comportement (*behavioural geography*) en Amérique du nord dans les années 1960 (B. Debardieux, 2001). A cet effet, en Pologne, les premières recherches sur les représentations spatiales ont été dirigées en 1980 à Varsovie par J. Wiench et B. Jałowicki. Le but de ces deux études était de mesurer la perception des quartiers varsoviens par ses habitants en énumérant les « bons » et « mauvais » quartiers de la ville, délimitant ainsi l'imaginaire collectif. Par la suite, ces études sont devenues plus systématiques et ainsi dès la fin des années 1980, M. Bartnicka (1987, 1989) mène à Varsovie des recherches en utilisant la méthode et les théories développées par P. Gould et R. R. White (1974) en réalisant des cartes mentales. L'auteure propose ainsi un découpage de l'espace suivant les représentations collectives à la veille de la transition. Ensuite, H. Libura en 1990 a approfondi cette thématique en s'intéressant notamment plus particulièrement aux lieux et symboles de la ville ainsi qu'à l'espace domestique des Varsoviens. A la fin des années 1990, H. Dziakowska et M. Grochowski ont proposé une palette de critères décrivant les « bons » et les « mauvais » quartiers, et ont également exposé la façon dont les habitants du centre-ville décrivent leurs lieux d'habitation. Plus récemment au début du XXI<sup>e</sup> siècle, B. Jałowicki (2000) a mené d'importants travaux d'une part sur les changements qui ont pu intervenir dans le classement des « bons » et « mauvais » quartiers à Varsovie et d'autre part sur la valorisation d'espaces culturels continus ou éphémères dans la ville. Outre les études générales sur la perception des habitants sur le milieu urbain, certains travaux se sont concentrés sur des groupes particuliers comme par



exemple les enfants (A. Kowalczyk, 1992), ou sur les entrepreneurs et les touristes (S. Dudek-Mańkowska, 2009).

### 1.1. Les « bons » et « mauvais » quartiers varsoviens

Lors des entretiens, les individus devaient énumérer les cinq quartiers qu'ils considéraient comme les plus prestigieux de la capitale, ainsi que les cinq quartiers qui au contraire étaient les moins attractifs à leurs yeux. Ce travail se rapporte à l'analyse des « bons » et « mauvais » quartiers de la ville, analyse qui a déjà été réalisée par le passé par J. Wiench (1980), B. Jałowicki (1980 ; 2000) et H. Libura (1990). Comme le rappelle B. Jałowicki (2000), ce genre d'analyse s'appuie sur l'étude des stéréotypes sur lesquels se construit l'image de la ville et qui n'est pas sans conséquence sur le comportement spatial des habitants. C. Raffestin (1977) a nommé ce processus *territorialité relationnelle* (A. Bailly, 1984), dans le sens où les relations sociales multidimensionnelles entre les individus façonnent des quartiers particuliers (C. Raffestin, 1977). Le fait d'étudier la valeur subjective que revêt un quartier aux yeux d'un individu ou un groupe d'individus permet de comprendre « le pourquoi des actions humaines » (A. Bailly, 1984). Plus précisément, dans le cadre de notre étude, cela permet d'explicitier les logiques de regroupement des élites dans certains espaces.

L'étude de J. Wiench (1980) portait sur pas moins de 2000 habitants dans neuf secteurs de l'agglomération varsoviennne (B. Jałowicki, 2000). Il leur a été demandé d'énumérer les « meilleurs » secteurs d'habitation, ainsi que les « moins bons ». La somme des réponses a ainsi balisé sept quartiers administratifs dont l'image des quartiers différait les uns des autres. Par ce biais, les quartiers les plus intéressants étaient Żoliborz et Mokotów. Les quartiers d'Ochota et de Wola présentaient beaucoup moins d'intérêt alors que Praga Południe recevait une image plutôt positive. Le centre-ville (Śródmieście) était le quartier qui éveillait le plus de controverse : ce sont surtout les résidents de ce quartier qui avaient une bonne image, mais rarement l'inverse. Enfin, le quartier ayant l'image la plus négative était Praga Północ.

A la même période, B. Jałowicki a réalisé une première enquête (en 1978) sur 396 individus résidant dans les quartiers de Żoliborz, Bródno, Stegny, Szwoleżerów et Wierzbno<sup>256</sup>. Puis, il en réalisa une seconde en 1988 sur 480 individus résidant dans les quartiers d'Ursynów, Sadyba, Śródmieście et Praga-centre. Dans ces deux enquêtes, Żoliborz et Mokotów sont les quartiers se situant à la première place pour plus de 60% des enquêtés. Les raisons explicitant ce choix étaient principalement liées au cadre paysager (verdure, tranquillité, espace) et aux infrastructures de services et de transports. Les classes supérieures avaient tendance à mettre en avant la forme architecturale des bâtiments, alors que les classes inférieures mettaient principalement l'accent sur le milieu social. L'auteur explique que la définition sociale que revêt l'usage des vocables « bons » et « mauvais » quartiers était moins marquée en Pologne qu'en Europe de l'Ouest. Ceci s'explique par l'homogénéisation paysagère de la ville qui s'est opérée

---

<sup>256</sup> Les trois derniers étant des espaces plus étroits que les deux précédents

depuis les années 1950, mais aussi à cause de la propagande officielle de la construction d'une société égalitaire qui s'est diffusée tout au long de la période.

**Tableau 25. « Bons » et les « mauvais » quartiers en 2000 (en %)**

	Classe sociale (selon le revenu)			
	Supérieure	Moyenne	Inférieure	Ensemble
<b>« Bons » quartiers</b>				
Żoliborz	34.1	36.3	28.6	33.3
Mokotów	24.4	24.8	20.9	23.6
Saska Kępa	15.6	11.5	16.5	14.5
Centrum, Śródmieście	5.9	8.0	9.9	7.7
Wilanów	7.4	8.0	5.5	7.1
Ursynów	6.7	6.2	3.3	5.6
Ochota	3.7	1.8	4.4	3.2
Gośćków	0.7	0.9	4.4	1.8
Bielany	0.7	0.9	4.4	1.8
Stare Miasto	0.7	1.8	2.2	1.5
<b>« Mauvais » quartiers</b>				
Praga centre	33.6	27.3	40.7	33.3
Praga Północ	15.7	25.5	16.3	19.1
Targówek	13.4	11.8	8.1	11.5
Wola	14.2	10.0	9.3	11.5
Bródno	9.7	7.3	16.3	10.6
Praga Południe	2.2	7.3	3.5	4.2
Centrum, Śródmieście	5.2	0.9	4.7	3.6
Grochów	3.7	3.6	0.0	2.7
Żoliborz	0.7	3.6	1.2	1.8
Tarchomin	1.5	2.7	0.0	1.5

Source : B. Jałowiecki, 2000

L'étude de H. Libura (1990) permet de constater que les individus enquêtés avaient tendance à énumérer des espaces plus petits que les quartiers, mettant en valeur par exemple le Vieux Żoliborz et plus précisément les alentours de la Place Wilson<sup>257</sup>, ou encore le haut Mokotów (la partie la plus ancienne touchant le centre-ville) et Saska Kępa. De la même façon que pour les enquêtes de B. Jałowiecki, ce choix se justifiait par la qualité de l'environnement aussi bien naturel (espace verts, parcs, tranquillité) que dans le sens utilitaire (transports, proximité avec le centre), et architectural. Pour les choix de « bons » quartiers, le milieu social est peu mis en avant, alors qu'au contraire concernant les « mauvais » quartiers c'est un critère presque fondamental. De la sorte, le quartier de Praga Północ dans son ensemble est dévalorisé principalement à cause de son atmosphère « prolétaire ». L'auteur met également en relief le sentiment de sécurité qui distingue les « bons » et les « mauvais » quartiers entre eux. Ainsi, le

<sup>257</sup> Les enquêtés préféraient utiliser la dénomination d'avant-guerre « Place Wilson » alors qu'elle avait été rebaptisée après la guerre « Place de la Commune de Paris ». Aujourd'hui, la place a repris sa dénomination d'origine.

quartier de Praga « n'est pas sûr », alors qu'il est possible « de se promener en toute sécurité » à Żoliborz.

En 2000, B. Jałowiecki a reprogrammé la même enquête et a ainsi pu remarquer que la distinction entre « bons et « mauvais » quartiers avait tendance à être plus marquée que dans les décennies précédentes, puisque trois quarts des enquêtés affirmaient que cette distinction existait (seulement la moitié des enquêtés l'énonçait en 1978 et 1988). L'image des quartiers n'a pourtant pas changé, le traditionnel découpage concernant les « bons » quartiers englobe toujours Żoliborz, Mokotów, Saska Kępa, et Śródmieście (Tableau 25). Cependant de nouveaux quartiers sont mis en avant, comme Wilanów dont la majeure partie des constructions date des deux dernières décennies. Les mauvais quartiers restent les mêmes avec Praga Północ au premier plan.

Lors de nos entretiens en 2011, les cinq quartiers dits « prestigieux » sont, sans aucune surprise, semblables à ceux de l'enquête de B. Jałowiecki réalisée 2000, suivant le même ordre hiérarchique d'occurrences (Tableau 26). Żoliborz se retrouve à la première place qui se justifie cependant mieux en 2000 qu'en 2011, puisque l'occurrence de ce quartier dominait en 2000 (34% des classes supérieures choisissaient Żoliborz alors qu'en 2011, ils ne sont que 20%, suivi de très près par les occurrences suivantes). Mokotów et Saska Kępa sont respectivement en deuxième et troisième places.

Le choix de ces quartiers en 2011 se réfère aux mêmes critères que dans les précédentes études. Outre les valeurs architecturale et historique de ces quartiers, le cadre de vie est en effet mis en avant, les espaces verts, la tranquillité, les bonnes infrastructures de transport et la proximité au centre-ville. En revanche, les personnes interrogées n'ont jamais soulevé les questions de sécurité.

Outre les quartiers traditionnellement « prestigieux », le quartier du centre (Śródmieście) paraît prendre plus d'importance en 2011 chez les élites que pour les classes supérieures dans le classement de 2000, du fait du dynamisme dont il fait preuve ces dernières années. On remarque effectivement que les enquêtés ont très souvent distingué le quartier de Powiśle par rapport au centre-ville alors qu'administrativement il en fait parti, ce quartier se retrouvant ainsi à la septième position du classement. Il attire de plus en plus en raison de ses espaces verts et de sa tranquillité à deux pas des rues principales de la ville. Néanmoins, certains de ces espaces sont généralement peu appréciés même s'ils sont qualifiés de prestigieux, à cause de l'agitation permanente du centre-ville et du manque d'espaces verts.

Dans le travail de H. Libura (1990), Ursynów était placé en très bonne position (5<sup>e</sup>) ; dans celui de B. Jałowiecki (2000), il était devancé par Wilanów, quartier nouvellement construit autour du palais. En 2011, les élites ont un regard extrêmement ambivalent sur cet espace, le classant bien plus loin dans la hiérarchie (12<sup>e</sup> place) bien derrière Wilanów (5<sup>e</sup> position). B. Jałowiecki constatait déjà que ce quartier était cité principalement par les personnes qui y habitaient. La dénomination quartier « prestigieux » est susceptible de changer également la vision, puisque certains rappelaient qu'Ursynów est un « bon » quartier, mais qu'il n'est définitivement pas « prestigieux ». Le terme « prestigieux » a donc permis d'étriquer un peu plus

le regard des élites sur l'espace urbain, permettant de faire la distinction entre une attirance individuelle vers un quartier (raisons personnelles, sentimentales, espace familial) et un choix dirigé en partie par la conscience collective de classe.

**Tableau 26. Quartiers « prestigieux » et quartiers « non-attractifs » pour les élites**

Classement	Quartiers cités comme les plus prestigieux	Occurrence	Occurrence (en%)
1	Żoliborz	53	18,2
2	Mokotów	46	15,8
3	Saska Kępa	45	15,4
4	Sródmiście	31	10,6
5	Wilanów	26	8,9
6	Ochota	22	7,5
7	Powisłe	16	5,5
8	Stare miasto	12	4,1
9	Sadyba	7	2,4
10	Konstancin	6	2,1
11	Kabaty	5	1,7
12	Ursynów	4	1,4
12	Anin	4	1,4
14	Bielany	3	1,0
14	Wawer	3	1,0
16	Ursus	2	0,7
16	Wesoła	2	0,7
18	Wola	1	0,3
18	Radość	1	0,3
18	Pyry	1	0,3

Classement	Quartiers cités comme les moins attractifs	Occurrence	Occurrence (en%)
1	Targówek	28	10,0
2	Białołęka	26	9,3
3	Tarchomin	25	8,9
4	Praga północ	24	8,5
5	Ursus	22	7,8
6	Bródno	20	7,1
7	Bemowo	16	5,7
8	Żerań	15	5,3
9	Wola	14	5,0
10	Jelonki	13	4,6
11	Ursynów	9	3,2
12	Gośćków	8	2,8
13	Grochów	7	2,5
13	Włochy	7	2,5
15	Okęcie	6	2,1
16	Rembertów	5	1,8
17	Służew	4	1,4
18	Nowodwory	3	1,1
18	Bielany (nowe)	3	1,1
18	Pyry	3	1,1
18	Wesoła	3	1,1
18	Koło	3	1,1
18	Praga południe	3	1,1
24	Nadwiśle	2	0,7
24	Wawer	2	0,7
24	Zacisze	2	0,7
27	Muranów	1	0,4
27	Sadyba	1	0,4
27	Zawady	1	0,4
27	Brzeżyny	1	0,4
27	Aleksandrów	1	0,4
27	Sródmiście	1	0,4
27	Natolin	1	0,4
27	Imielin	1	0,4

Source : Entretiens réalisés en 2011

Par ailleurs, à l'instar de ce que constatait H. Libura, les individus ont tendance à vouloir resserrer le lieu qualifié de « bon » ou de « prestigieux », de telle sorte que certains ont cité des échelles plus fines. Dans la grille hiérarchique, ce fût le cas de Powiśle (expliqué précédemment), mais aussi d'Anin ou encore de Pyry. Ces deux derniers espaces sont de nouvelles enclaves positionnées dans les quartiers périphériques de la ville, où il est possible pour les plus riches d'y construire de grandes maisons individuelles avec terrain tout en étant assez proche du centre-ville. De la même façon, le centre-ville est généralement morcelé en lieux ou en rues : par exemple la rue Piękna, la Place des Trois-Croix (*Plac Trzech-Krzyży*), la rue du Nouveau Monde (*Nowy Świat*) ou encore tout simplement la vieille ville (en 8<sup>e</sup> position dans le classement).

Les « vieux » quartiers sont extrêmement mis en avant par les élites. Ce terme est apparu 67 fois en tant que facteur positif expliquant leur attirance vers ces espaces. La question de l'héritage, de la tradition et donc de la continuité est ici un critère fondamental. Ces stéréotypes sont issus de l'histoire de la ville, mais sont aussi un moyen de retrouver une continuité dans cette tradition qui avait tendance à disparaître durant la période socialiste.

L'apparition de Konstancin à la dixième place est aussi quelque peu surprenante (même si cela ne concerne que 2,1% des réponses), car il s'agit d'une commune extérieure à la ville de Varsovie, mais faisant partie de sa banlieue. Bien qu'il était explicitement demandé aux personnes interrogées d'énumérer seulement cinq quartiers internes à la ville, certains ont tout de même insisté sur ce lieu dont l'image prestigieuse date d'avant-guerre et où de grandes familles riches et aristocratiques avaient construit de grandes villas. Aujourd'hui, celles-ci sont pour une grande partie rénovées et habitées par les individus les plus riches.

En outre, les interviewés avaient sans nul doute plus de difficultés à citer cinq quartiers « prestigieux » que cinq « mauvais » quartiers. La liste est d'ailleurs plus importante pour les quartiers les moins « attractifs » que pour les quartiers « prestigieux ». Les quartiers les moins « attractifs » suivent dans notre étude une hiérarchie quelque peu différente des études précédentes. En effet, Praga Północ (la vieille Praga) ne se situe qu'à la quatrième place et non plus à la première place. L'image de ce vieux quartier est en cours d'évolution, les individus interrogés mettent souvent en avant sa valeur architecturale, car il s'agit d'une portion de la ville qui n'a pas été détruite durant la Seconde Guerre mondiale et qui recèle de bijoux architecturaux. Cette prise de conscience du patrimoine de ce quartier s'est faite surtout durant cette dernière décennie, car cet espace jouxte le centre-ville et présente un potentiel économique et urbanistique assez important comme le démontre le projet du Port Praski, à l'image des Docks de Londres, permettant de prolonger l'activité économique du centre vers l'autre rive de la Vistule dans les limites du quartier de Praga. Les individus interrogés citaient donc Praga Północ, mais étaient moins convaincus ou nuançaient : « Praga Północ est un « mauvais » quartier, mais vous savez les choses changent en ce moment là-bas, les promoteurs immobiliers investissent et rachètent des lofts, et attendent le bon moment pour les revendre à prix fort »<sup>258</sup>. Ils étaient par ailleurs tout à fait convaincus de la répulsion des quartiers comme Targówek, Białołęka ou encore Tarchomin,

---

<sup>258</sup> Karol, chef d'entreprise de constructions immobilières

du fait que ces quartiers sont périphériques et ont de très mauvaises infrastructures de transport, et qu'ils accueillent des populations en provenance des campagnes.

Dans le classement des quartiers les moins « attractifs » apparaît également Ursynów en onzième position, il est plus souvent cité en tant que quartier « non-attractif » que quartier « prestigieux ». Certaines élites rejettent cet espace à cause des grands ensembles datant de la période socialiste, ainsi que de l'image de cité-dortoir qui s'en dégage, car il reste périphérique au centre.

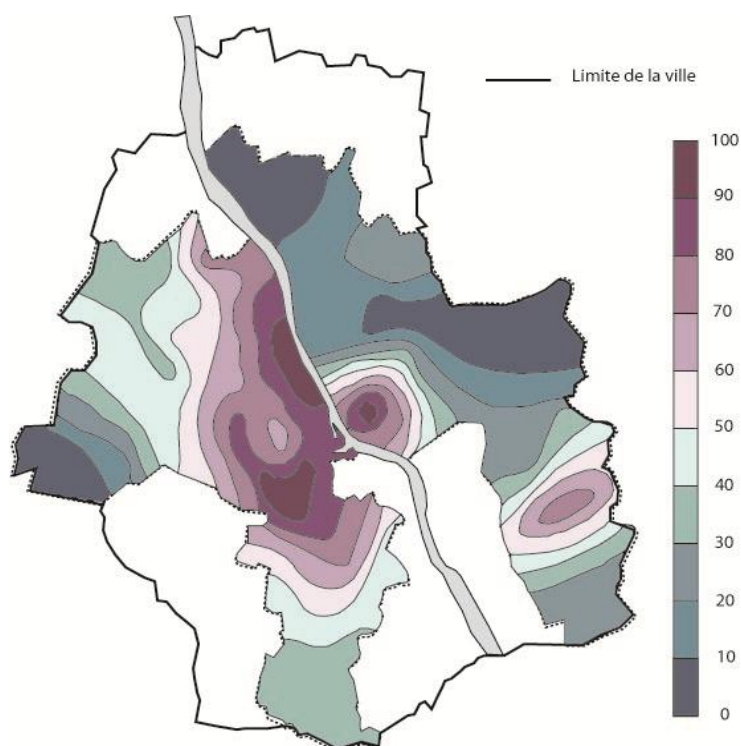
Finalement, la distinction entre les quartiers « prestigieux » et « non-attractifs » permet de dégager des tendances de déplacement de l'intérêt des élites envers certains espaces. Il est clair que l'image traditionnelle des « vieux » quartiers est forte, voire s'intensifie. Ursynów a tendance à devenir beaucoup moins attractive qu'auparavant du fait de l'apparition de nouvelles enclaves prestigieuses comme Wilanów d'une part mais aussi Pyry (partie sud d'Ursynów très pavillonnaire) ou encore Wawer et plus précisément Anin qui par sa position presque forestière attire les élites qui aspirent à la tranquillité et à la vie « pseudo-pastorale » (à l'image des banlieues américaines).

## **1.2. Représentation des quartiers à l'échelle de la ville**

Lors de nos entretiens, les personnes interrogées recevaient un fond de carte de Varsovie divisé en 50 quartiers. Il leur a été demandé de mettre une note allant de - 3 à + 3 suivant l'attractivité résidentielle du quartier. La note + 3 signifie qu'ils souhaiteraient fortement y résider, et au contraire la note -3 qu'ils n'aimeraient pas du tout y vivre. La note zéro équivalait à un avis neutre.

Par ce biais, il a ainsi été possible de présenter les résultats sur une carte mentale (P. Gould, R. White (1975) généralisant les préférences résidentielles des personnes interrogées. Ces cartes ont pu être comparées aux analyses réalisées par M. Bartnicka (1987 ; 1989) et ainsi permettre de définir les changements qui ont pu survenir entre 1989 et 2011 (Carte 34). Néanmoins, cette comparaison doit s'effectuer avec prudence, car les deux études portent sur deux groupes distincts d'individus. Celle de M. Bartnicka se concentrait sur les étudiants qui ont commencé leur vie professionnelle dans les années 1990, alors que dans celle datant de 2011, les individus interrogés ont déjà réussi leur vie professionnelle les plaçant en haut de la hiérarchie sociale.

**Carte 34. Préférences résidentielles des étudiants varsoviens en 1987**



Source : M. Bartnicka, 1989

A première vue les résultats semblent très similaires à ceux présentés par M. Bartnicka en 1989, bien que les choix des individus interrogés soient plus restreints. Les trois espaces qui ont eu les meilleures notations sont : du centre-ville à Żoliborz, parfois même jusqu'à Bielany (la partie la plus ancienne), Mokotów et Saska Kępa (Carte 35). Au contraire des cartes datant de 1989, les préférences glissent légèrement du centre-ville au sens strict à Powiśle. Ce choix se justifie par le fait que les élites vivant dans le centre préfèrent s'éloigner légèrement afin d'être au calme (loin des rues commerçantes) et surtout de profiter des espaces verts qu'offre le quartier. Ceci a été souligné lors des entretiens :

« Nous avons déménagé à Powiśle en 1982. [...] Nous sommes dans un ancien immeuble datant des années 1930. C'est un très bel appartement. Pour nous, c'était important qu'il se situe à Powiśle. Premièrement c'est proche du centre, mais c'est calme, car plus proche de la Vistule et c'est un beau quartier. Nous y habitons encore aujourd'hui. »<sup>259</sup>

*Włodzimierz, ancien vice-Ministre des Affaires étrangères et ancien ambassadeur de Pologne en Belgique*

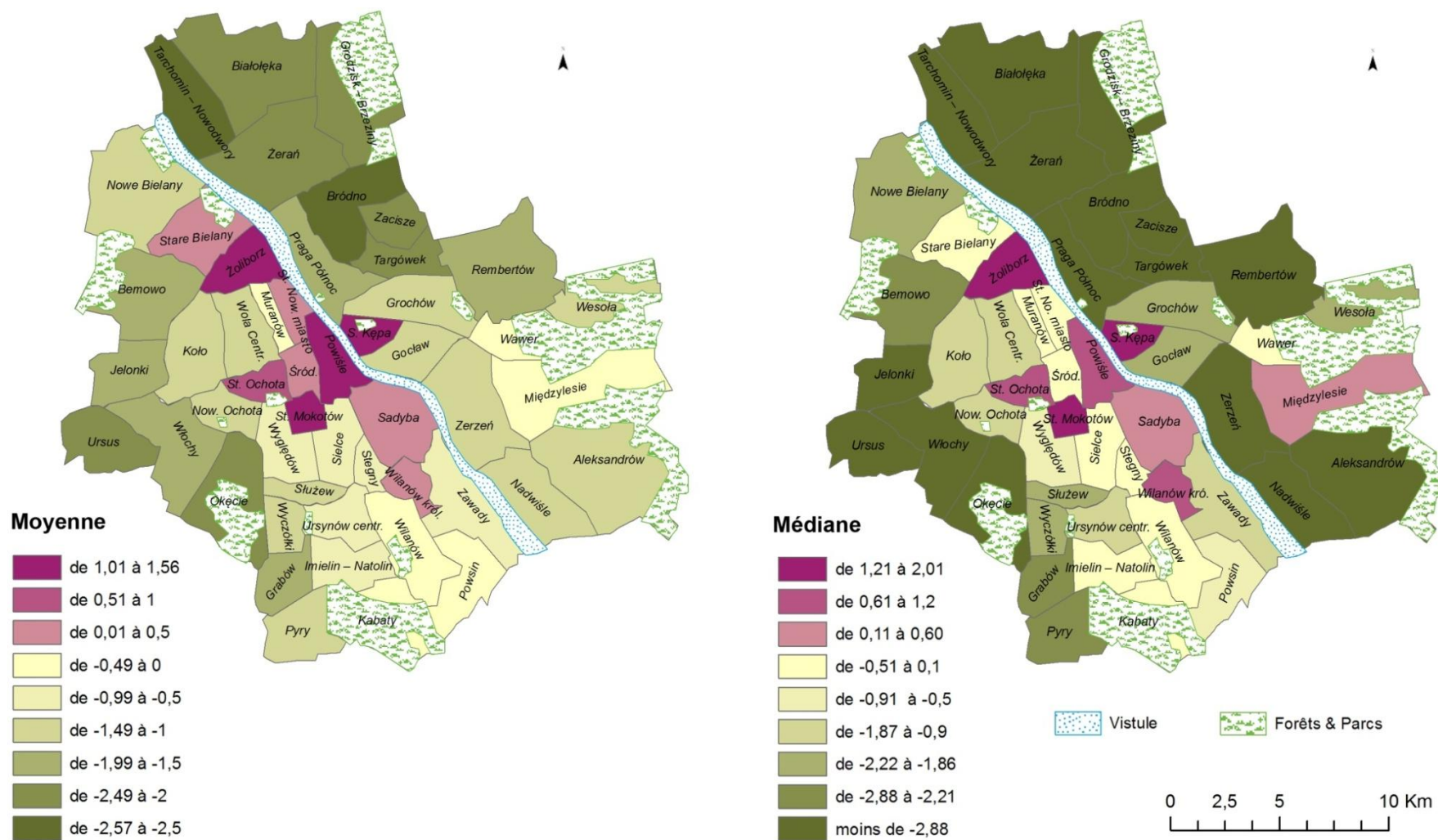
« Powiśle, c'est un secteur résidentiel très pratique, il est central, il n'y a peu de voitures. Et c'est important pour moi d'être en centre-ville, comme cela tout est accessible »<sup>260</sup>

*Przemysław, écrivain connu et commentateur à la télévision*

<sup>259</sup> "Przeprowadziliśmy się na Powiśle w 1982 roku. [...] To jest w starej kamienicy z lat 1930. Bardzo ładne mieszkanie. Dla nas było właśnie istotne, żeby było na Powiślu. Po pierwsze to jest Śródmieście, ale jest cicho, bo bliżej Wisły i jest ładną dzielnicą. Mieszkamy tam do dzisiaj."

<sup>260</sup> "Powiśle, to rejon bardzo wygodny do mieszkania, jest centralny, nie ma samochodów, dla mnie jest dobrze, ponieważ nie mam prawa jazdy. No i dla nas jest ważne być w Śródmieściu, żeby wszystko było dostępne."

Carte 35. Préférences résidentielles des élites à Varsovie en 2011



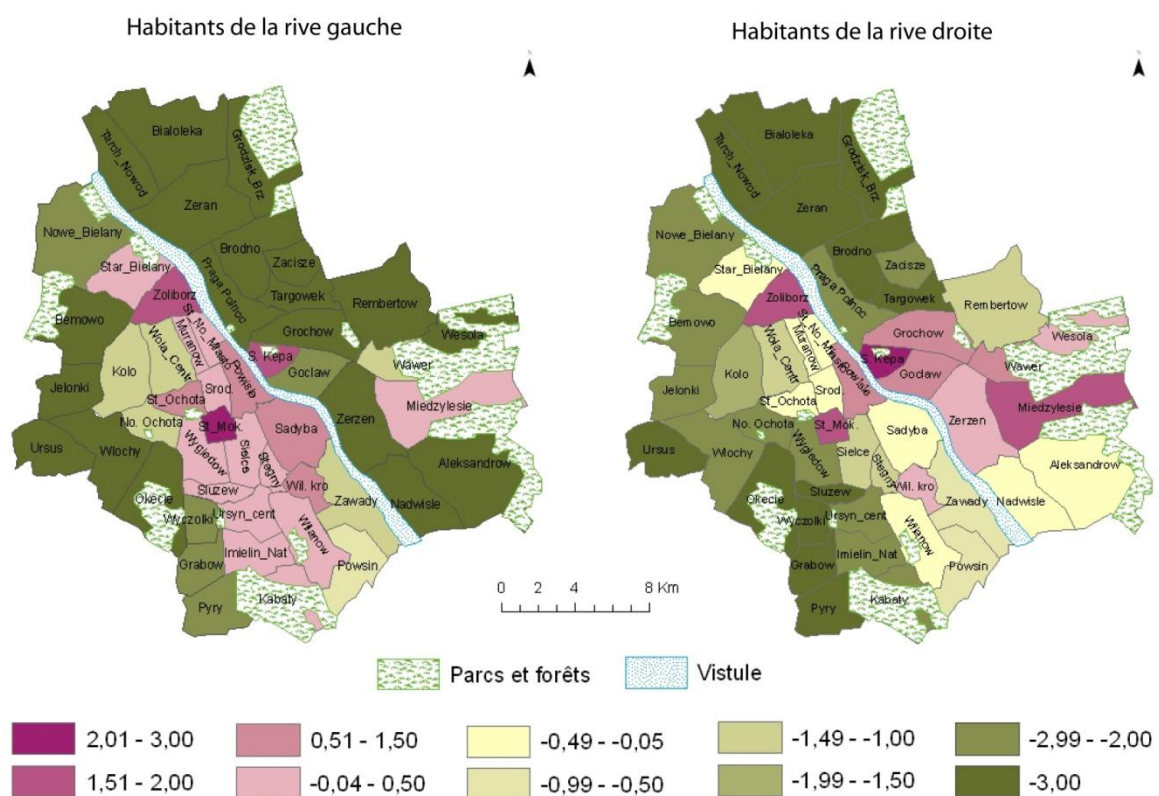
Auteur: Caroline Bouloc, 2011

Source : Entretiens réalisés en 2011



Les espaces qui ont également une bonne image auprès des habitants sont Ursynów et Międzyzlesie. Bien qu'Ursynów ne soit classé qu'à la douzième place en tant que quartier prestigieux, il remonte dans les choix résidentiels pour des raisons de commodité, de liaisons avec le centre-ville et de la qualité des nouveaux stocks de logements qui y sont construits. Ces espaces sont représentés plutôt négativement sur les cartes présentant les moyennes et les médianes. Seul Międzyzlesie sur la carte représentant les médianes apparaît de façon positive. Néanmoins, lorsque l'on divise les réponses selon si les individus résident sur la rive gauche ou droite de la Vistule, ces espaces reprennent quelque peu de l'importance (Carte 36).

**Carte 36. Préférences résidentielles des élites à Varsovie selon le lieu de résidence (sur la rive gauche ou sur la rive droite de la Vistule)**



Source : Entretiens réalisés en 2011

Selon P. Gould et R. White (1975), le lieu de résidence influence les préférences résidentielles. A Varsovie, comme l'avait déjà remarqué M. Bartnicka, le contraste des préférences résidentielles dépend fortement de la rive d'habitation. De façon générale, les élites habitant sur la rive gauche ont une image négative de la rive droite, ce que soulignent également les entretiens :

« C.B. : Pourquoi ne désirez-vous pas habiter à Saska Kępa ?

J. : Saska Kępa est un quartier très agréable. Il y a plus de place, il y a plus d'espaces verts, les gens qui y résident sont sympathiques. Je n'aurais rien contre. Mais tout de même je suis de la rive gauche, je suis né à Mokotów, donc j'ai toujours l'idée que Saska Kępa c'est loin, alors

que c'est presque central. Mais quelque part j'ai l'impression que c'est après la Vistule, c'est Praga. »<sup>261</sup>

*Jurek, sociologue à l'Université de Varsovie*

Comme il est possible de voir sur la carte (Carte 36), les élites vivant sur la rive droite de la Vistule se caractérisent par une préférence résidentielle suivant une ligne horizontale : du centre ville à Międzylesie. A l'inverse, les élites résidant sur la rive gauche appliquent un schéma préférentiel vertical, de Stare Bielany à Kabaty. Pour les élites de la rive droite, Ursynów et les environs d'Ursynów ne sont pas du tout des lieux attractifs. Ainsi, la moitié des résultats ne dépasse pas -2. Seul le quartier de Wilanów królewski (Wilanów royal) peut se targuer d'avoir une médiane positive du fait de la proximité du palais, mais qui reste faible (0,5). Les raisons de ce rejet se trouvent dans le fait que les habitants de la rive droite connaissent moins ce quartier et portent un œil plus « objectif » que ceux de la rive gauche. En effet, Ursynów, rappelons-le, a principalement été construit durant les années 1980. Ainsi, une grande partie de son habitat est récent, formant un paysage d'immeubles plutôt de bon standing. Sa partie la plus au sud (Pyry et Kabaty) est la plus récente, datant des années 1990 et 2000, et propose un habitat de standing plus élevé, surtout composé de maisons individuelles. Cependant, majoritairement composé de grands ensembles très éloignés les uns des autres, ce quartier donne l'image d'une « cité-dortoir »<sup>262</sup> de la classe supérieure qui est renforcée par le manque d'infrastructures (voies de communication, écoles, hôpitaux) surtout durant les années 1990 (situation qui s'améliore aujourd'hui):

« Pour moi, Ursynów ce sont des grands immeubles, un labyrinthe. Je n'ai jamais réussi à trouver une rue là-bas ou une adresse. C'est plutôt laid, sans âme. J'ai l'impression que l'architecture y est hasardeuse. Je préfère la vieille architecture, là-bas rien n'est ancien... c'est une cité-dortoir »<sup>263</sup>

*Jadwiga, Directrice développement commercial d'une entreprise de publicité*

« Ursynów, celui qui a été construit durant l'époque socialiste, est laid : c'est un désert où l'on peut voir d'horribles immeubles standardisés. Par contre, Kabaty et tout ce qui est en périphérie, c'est comme une nouvelle ville qui selon moi n'a rien à voir avec Varsovie, sans caractère et en plus c'est éloigné. »<sup>264</sup>

*Olga, Poétesse*

---

<sup>261</sup> "C.B.: Dlaczego nie chciałby Pan mieszkać na Saskiej Kępie? J.: Saska Kępa jest bardzo fajną dzielnicą. Ma więcej przestrzeni, jest więcej zieleni, tam mieszkają sympatyczni ludzie. Nie miałbym nic przeciwko temu. Ale jednak jestem z lewobrzeżnej Warszawy, urodziłem się na Mokotowie, więc mam nadal takie myśli, że Saska Kępa jest daleko, chociaż to jest samo centrum. Ale gdzieś mi się wydaje, że to jest za Wisłą, to jest Praga."

<sup>262</sup> Terme qui revenait extrêmement fréquemment lors des entretiens.

<sup>263</sup> „Dla mnie Ursynów to blokowisko, labirynt, ja tam nigdy nie umiem znaleźć ulicy, adresu. Tam jest dla mnie dosyć brzydki, bezdusznie. Mam wrażenie, że architektura jest przypadkowa, ja lubię tą starą architekturą, tam nic nie ma starego... dla mnie to jest taka sypialnia”

<sup>264</sup> „Ursynów, ten który był wybudowany w czasach PRL'u jest brzydki: to jest pustynia i ciągle okropne domy z płyty. Natomiast Kabaty, to wszystko co jest na obrzeżach, to jest takie nowe miasto, które moim zdaniem jakby nie było Warszawą, jakby nie miało charakteru, poza tym jest to daleko.”

A l'inverse, les élites de la rive gauche jugent Ursynów de façon plus positive mais très négativement les quartiers autour de Międzylesie. Malgré tout, il est intéressant de constater que la moitié des élites de la rive gauche juge Ursynów peu intéressant puisqu'elles lui donnent une note inférieure à 0,5 ; seul Wilanów Królewski garde une bonne image puisque la moitié de ces individus la note à + 2. Finalement, l'opinion des élites envers Ursynów est assez neutre et rarement positive. Le classement à la douzième position des « bons » et « mauvais » quartiers était un premier indice. Huit des personnes interrogées habitaient à Ursynów et parmi elles seulement deux étaient convaincues par leur choix, les autres soit prévoyaient de déménager, soit avaient une opinion plutôt « objective » de leur attachement :

« Je pense que je me suis décidé pour Ursynów par habitude. Oui par habitude, par affection, car même à Kabaty, je vois qu'il y a des défauts, mais je ne me vois pas habiter ailleurs à Varsovie. C'est très subjectif. »<sup>265</sup>

*Krzysztof, Maître de conférences en science politique à l'Université de Varsovie*

Ainsi, il apparaît que l'image positive d'Ursynów qui était visible dans les précédentes analyses (M. Bartnicka 1987, 1989 ; B. Jałowiecki, 1980, 2000 ; H. Libura 1990 et H. Dziakowska, M. Grochowski, 1998) a tendance à se diluer et à glisser vers Wilanów Królewski et Sadyba (partie est de Mokotów). Ce changement ne concerne pas *Miasteczko Wilanów* (le Village Wilanów), un lotissement construit aux abords du palais, qui est plutôt qualifié de non-attractif, car les propriétés ne possèdent pas de terrains assez grands et le village semble « artificiel ».

Le quartier où les représentations ont le plus évolué est Międzylesie et ses alentours. Les individus interrogés ont généralement valorisé cet espace. Le quartier administratif de Wawer prend de l'importance et surtout Anin est devenu une enclave pour de nombreuses élites.

« J'ai trois voisins. [...] L'un d'eux est avocat, un autre est directeur de Polsat<sup>266</sup>, on se connaît d'ailleurs très bien. Et le troisième ne travaille pas, il est je crois rentier. »<sup>267</sup>

*Eryk, Président d'une grande firme internationale d'assurances*

« Nous avons décidé de vivre à Anin, à côté de Międzylesie, car il y a là-bas beaucoup d'espaces verts et nous avons ainsi pu construire une grande maison sur un grand terrain. Nous aimons beaucoup cet endroit, car c'est vert et non loin du centre-ville. La communication y est très bonne. C'est comme si nous étions en banlieue. »<sup>268</sup>

*Helena, Docteur en sociologie, cadre dirigeant à la Bibliothèque Nationale*

---

<sup>265</sup> « Myślę, że zdecydowałem się na Ursynów, ponieważ to jest chyba przyzwyczajenie. A więc przyzwyczajenie, sentyment, ponieważ nawet na Kabatach dostrzegam pewne minusy, ale nie wyobrażam się mieszkać gdzieś indziej w Warszawie. To jest bardzo subiektywne odczucie. »

<sup>266</sup> Chaîne télévisée polonaise

<sup>267</sup> Mam trzech sąsiadów. [...] Jedna osoba jest adwokatem, drugi pan był prezesem Polsatu, my się dobrze znamy. A trzecia osoba, chyba nie pracuje, jest rentierem."

<sup>268</sup> "Zdecydowaliśmy się mieszkać w Aninie, koło Międzylesia, ponieważ jest tam dużo zieleni i mogliśmy zbudować dom na dużym terenie. Bardzo lubimy to miejsce, bo jest zielone i niedaleko centrum miasta. Komunikacja jest dobra. To jest jak przedmieście."

L'attractivité de cet espace se prolonge en direction d'Aleksandrów. Le quartier est encore peu bâti et permet d'acquérir de très grands terrains non construits dans les limites administratives de la ville. Cet espace a notamment la spécificité de recéler encore de nombreux terrains agricoles qui ont du mal à ne pas succomber à la pression foncière. Ces terrains sont principalement attractifs pour les jeunes cadres qualifiés. Pour le moment, ces espaces sont mal reliés au centre-ville, que ce soit par le rail ou par le transport routier. Les rues des nouveaux lotissements sont encore souvent en terre, mais ces individus font le pari de leur valorisation et de leur rattachement à la ville dans le futur.

« J'ai toujours rêvé de vivre dans une maison. J'ai décidé d'acheter à Aleksandrów, car le terrain ne coûtait pas très cher et les alentours sont très verts. Nous avons trois enfants et nous voulions avoir de l'espace pour eux. [...] Ce secteur de la ville se développe, la communication en ce moment n'est pas très bonne, mais dans le futur ce sera mieux. C'est un investissement pour l'avenir. »<sup>269</sup>

*Rafał, Directeur d'entreprise de Relations publiques et de communication*

L'investissement de Rafał n'est d'ailleurs pas une initiative individuelle. Avec huit autres familles, ils ont acheté un ancien terrain agricole. Six des huit familles se connaissaient auparavant par des relations soit liées au scoutisme, soit professionnelles. Ils ont construit leur route privée et la co-propriété est aujourd'hui entourée d'une barrière, devenant par ce biais une communauté fermée.

En outre, ce secteur de la ville (sur la ligne de chemin de fer jusqu'à Otwock) fut également le lieu où les Varsoviens construisaient des résidences secondaires en bois entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. Ces résidences avaient été conçues suivant le style *Świdermajer*<sup>270</sup>. Elles avaient la particularité d'être un savant mélange entre l'architecture des chalets alpins (inspirée du style suisse) et des datchas russes extrêmement tarabiscotées. Les décorations qui ornaient la véranda ainsi que les balcons et terrasses en faisaient toute la singularité. Certains individus ont ainsi recréé cette atmosphère et cette architecture particulière dans la construction de leur nouvelle propriété, c'est notamment le cas de Rafał (exemple exposé plus haut). D'autres ont racheté une ancienne propriété qu'ils sont aujourd'hui en train de rénover comme par exemple Aleksandra :

« Je préfère vivre dans une ancienne maison. Le coin (Radość) recèle de très belles villas en bois qui sont magnifiques. Il faut bien évidemment les refaire entièrement et cela demande beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Mais je pense que ça vaut la peine. »<sup>271</sup>

---

<sup>269</sup> "Zawsze marzyłem, aby mieszkać w domu. Zdecydowałem się kupić dom w Aleksandrowie, ponieważ teren nie kosztował za drogo i okolica jest zielona. Mamy troje dzieci i chodziło o zapewnienie przestrzeni dzieciom. [...] Ten obszar rozwija się, komunikacja w tej chwili nie jest bardzo dobra, ale w przyszłości będzie lepiej. To jest inwestycja na przyszłość"

<sup>270</sup> Ce nom provient de l'architecte qui a mis au point ce style : Michał Elwiro Andriolli, qui vivait sur les rives du lac Świder en Mazovie.

<sup>271</sup> „Wolę mieszkać w starym domu. Tutaj (Radość) są bardzo stare drewniane wille, które są przepiękne. Trzeba oczywiście przeprowadzić remont. To jest dużo czasu i dużo pieniędzy. Ale myślę, że warto.”

*Aleksandra, musicienne et chef d'entreprise d'un magasin internet d'articles de musique, descendante d'une famille aristocratique*

La dernière différence entre les travaux de M. Bartnicka et ceux conduits en 2011 est la valeur qu'accordent les individus au secteur nord-est de la ville regroupant les quartiers de Białołęka, Targówek (notamment Bródno), ainsi que le quartier Bemowo du côté nord-ouest de la ville. L'analyse de 2011 des réponses des élites présente un regard beaucoup plus tranché sur ces espaces, qui se retrouvent à la dernière place quant à leur attractivité. Les individus interrogés ont ainsi qualifié ces zones de « prolétaires », « périphériques » et se caractérisant par de mauvaises connections de transports. Ces derniers qualificatifs ont également servi pour décrire les quartiers de Włochy, Ursus et Jelonki (à Bemowo).

Les élites varsoviennes ont une vision de l'espace varsovien très semblable à celle de la plupart des habitants en règle générale, tout simplement parce que ce sont elles qui donnent généralement le ton, et de fait elles sont alors plus exclusives. Par ailleurs, malgré de grands bouleversements socio-spatiaux, la perception des différents quartiers n'évolue guère ; elle reste cloisonnée aux anciens quartiers dont l'image s'est façonnée avant la Seconde Guerre mondiale et les nouveaux quartiers qui attirent n'ont tendance qu'à être le prolongement de ces zones anciennement prestigieuses. Par ailleurs les quartiers périphériques, trop éloignés de ces zones, n'attirent pas du tout, même si ceux-ci sont peu connus. Ainsi, ce sont bien les représentations qui dirigent les choix des élites entre un quartier plutôt qu'un autre, et elles sont également fortement influencées par leurs pratiques quotidiennes de ce même espace.

## **2. Pratiques de l'espace urbain : de nouvelles manières de se différencier ?**

« Quels que fussent les bouleversements économiques et sociologiques [...], il subsistait toujours une élite ; et de tout temps, la caractéristique d'une élite a été de posséder des loisirs comme récompense primordiale de sa propre condition »

*Isaac Asimov, Seconde Fondation, 1953*

Les pratiques de l'espace urbain des élites varsoviennes n'ont pas été évidentes à définir, notamment parce que les personnes interrogées sont restées généralement extrêmement évasives sur le sujet, alors même que nous avons essayé de poser des questions extrêmement précises<sup>272</sup>. Pour la plupart des personnes interrogées, ils ne savaient que répondre, ne comprenaient pas la finalité de mes questions ou ne voulaient tout simplement pas me transmettre des informations à

---

<sup>272</sup> Nous avons en effet cherché à approfondir leurs habitudes quotidiennes en leur demandant par exemple à quelle heure ils sortaient et rentraient chez eux, s'ils utilisaient les transports en commun, s'ils allaient dans des cafés, restaurants spécifiques et si oui, s'il était possible qu'ils nous citent leurs trois adresses préférées ; S'ils fréquentaient une salle de sport ou s'ils pratiquaient un sport spécifique ; de quelle manière ils occupaient leur temps libre, etc.

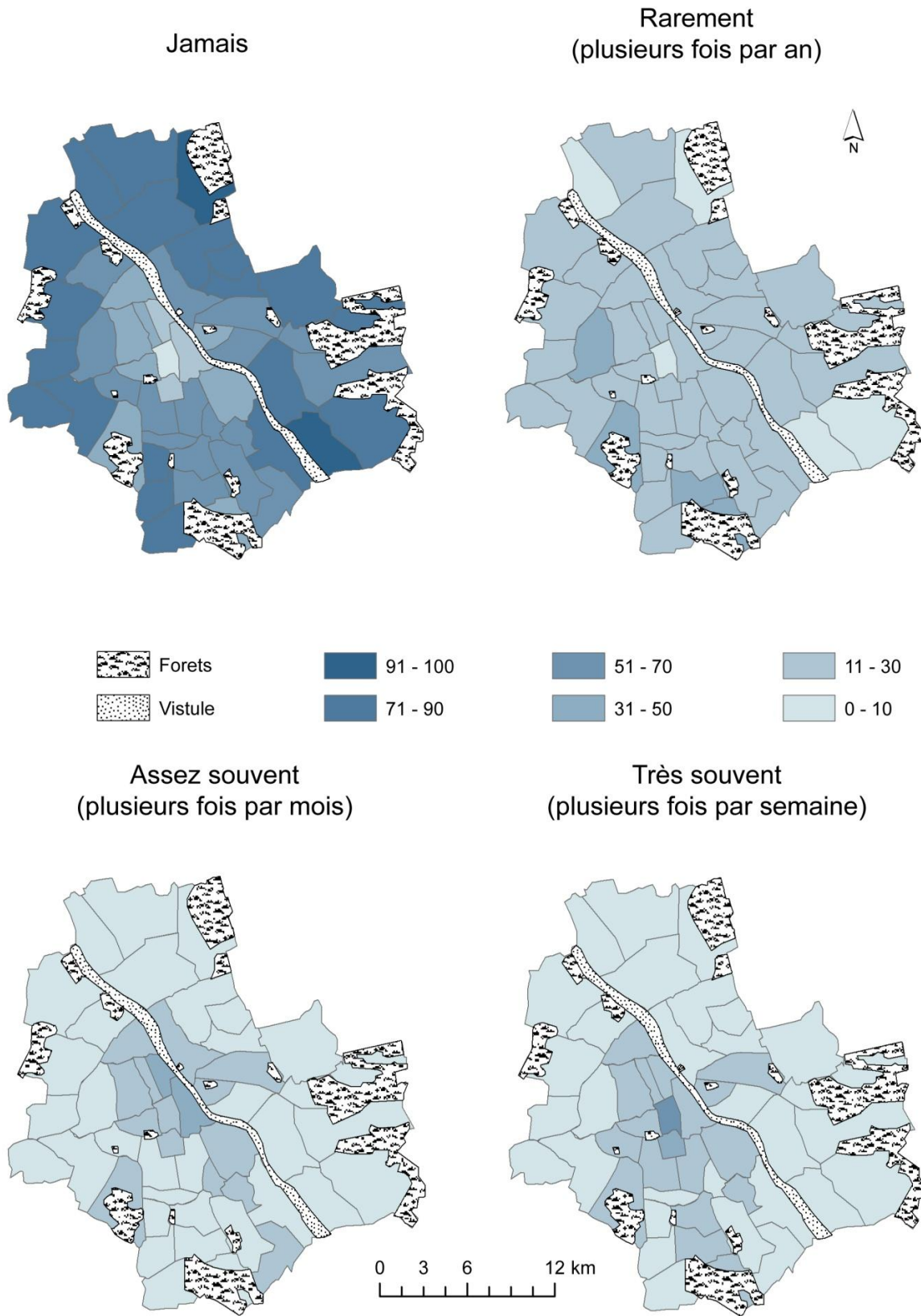
leur sujet qui leur paraissaient bien trop personnelles. Ces individus, en tant que personnes publiques ou hauts placés, ont en effet rarement besoin de justifier ou d'expliquer leur emploi du temps, ceci étant sûrement une des raisons de ce silence. Il est également très plausible qu'ils gardent une image très vive des années de suspicion et d'espionnage de l'époque socialiste et à cet égard, ils ne pouvaient que se méfier des questions trop précises sur leur emploi du temps quotidien. Ainsi, cette partie définit les pratiques de l'espace des élites varsoviennes de manière très générale et les difficultés à acquérir ces informations n'ont pas permis une analyse plus approfondie des discours.

## **2.1. Une mobilité intra-urbaine restreinte**

Les élites varsoviennes sont très mobiles, mais leurs habitudes de fréquentation se restreignent à des espaces particuliers. Outre les déplacements domicile-travail, ces habitudes sont relativement centralisées et vont rarement au-delà des quartiers dits « prestigieux ». En effet, plus des trois quarts de ces personnes ne vont jamais dans les quartiers périphériques de mauvaise réputation (Białołęka, Tarchomin-Nowodwory, Jelonki, etc.) ou peu peuplés (Grodzisk-Brzeziny, Nadwiśle) (Carte 37). Le seul quartier périphérique où seulement moins d'un tiers ne va jamais est Okęcie car il accueille l'aéroport. Les déplacements plus rares (plusieurs fois par an) présentent une pratique extrêmement homogène entre quartiers puisque la majorité de ces derniers sont fréquentés par au maximum un quart des interviewés.

Les quartiers présentant une fréquentation « rare » plus importante sont Okęcie (toujours à cause de l'aéroport), Ursynów (notamment Kabaty pour la forêt) et Ochota (pour sa zone où l'on retrouve de nombreuses grandes firmes). A l'inverse, les quartiers dont la fréquentation « rare » n'est pas très importante sont les quartiers de la rive gauche de la Vistule où les élites ne vont d'une part jamais (Grodzisk-Brzeziny, Tarchomin-Nowodwory, Nadwiśle et Aleksandrów) et d'autre part ceux dans lesquels ils y vont fréquemment comme le centre-ville (Śródmieście). En effet, le pourcentage est plus important pour cette zone de la ville lorsque l'on s'attarde sur les fréquentations mensuelles ou hebdomadaires. Les élites déclarent ainsi fréquenter plusieurs fois par mois les quartiers autour du centre (au maximum le tiers) et de l'hyper-centre (vieille-ville et Powiśle). Cette fréquentation inclut également Okęcie (aéroport), Ursynów (Kabaty) et le prolongement de Saska Kępa à Międzyzylesie. Concernant les fréquentations « plusieurs fois par semaine », ce sont encore une fois les quartiers centraux qui se démarquent en englobant plus généralement les quartiers péri-centraux (Mokotów, Żoliborz) jusqu'à Ursynów, sans oublier Okęcie.

**Carte 37. La fréquence des déplacements des élites dans les quartiers varsoviens (en pourcentages)**



Auteur: Caroline Bouloc, 2011

Source : entretiens réalisés en 2011

L'intérêt de ces cartes réside principalement dans la vision très exclusive de la pratique des quartiers, puisque plus de trois quarts des interviewés déclarent ne jamais fréquenter la majorité des quartiers périphériques varsoviens. Seuls les quartiers qui gardent une image plutôt positive comme Ursynów, Wilanów, Międzylesie et Wawer sont fréquentés plus souvent. La majeure partie de ces personnes n'y a jamais mis les pieds. La plupart des élites déclarent avoir par ailleurs une méconnaissance des quartiers périphériques. Elles se déplacent donc exclusivement dans les quartiers centraux et péri-centraux.

Par ailleurs, la différence de fréquentation des quartiers entre habitants de la rive gauche et habitants de la rive droite est importante. En effet, les habitants de la rive gauche ne se déplacent que très rarement sur la rive et lorsqu'ils s'y déplacent, ils privilégient Saska Kępa et Grochów (notamment en direction d'Anin) et cela reste un déplacement extrêmement occasionnel (entre « plusieurs fois par an » et « jamais »). Les quartiers les plus fréquentés se situent en centre-ville (Śródmieście, partie neuve) dont la moyenne est proche de trois, soit un déplacement dans cette zone plusieurs fois par semaine. La fréquentation des quartiers centraux comme Powiśle et Stare-Nowe miasto et d'un quartier péri-central, Stary Mokotów, est également relativement forte, généralement plusieurs fois par mois. Cette pratique se déploie jusqu'aux zones un peu plus péri-centrales telles que Żoliborz, Muranów, Wola centralna, Stara Ochota et Sadyba dont la moyenne des déplacements se situe entre 1 et 1,5, soit une fréquentation plus proche d'une fois par an que de plusieurs fois par mois. Enfin, la zone sud s'étalant de Mokotów à Ursynów comptabilise une fréquentation inférieure à plusieurs fois par an.

Les habitants de la rive droite sont à l'inverse, beaucoup plus présents sur la rive gauche de façon quotidienne, puisqu'ils fréquentent le centre (Śródmieście) de manière générale plusieurs fois par semaine. La pratique des quartiers centraux (Powiśle, Stare-Nowe miasto) est également relativement forte, avec une fréquentation moyenne se situant entre « plusieurs fois par mois » et « plusieurs fois par an » ; cependant celle-ci, contrairement aux habitants de la rive gauche, s'étale non pas vers le sud mais vers l'est de l'autre côté de la Vistule à Saska Kępa et Grochów. En effet, Saska Kępa est considéré comme un lieu central par les habitants de la rive droite notamment pour les sorties au restaurant, café ou pub. Par ailleurs, ces élites reconnaissent se déplacer à Wawer et Międzylesie entre « plusieurs fois par mois » et « plusieurs fois par an », du fait de l'espace forestier qui permet les longues promenades. De la même manière, les quartiers qui sont le prolongement de ces espaces sont fréquentés de temps à autres comme Aleksandrów, Wesoła, Gocław et plus étonnant Targówek et Praga Północ qui sont généralement mal considérés. Ces déplacements sont liés tout simplement aux zones commerciales, puisque ces quartiers disposent de centres commerciaux de grandes envergures qui attirent, ne serait-ce que pour les achats alimentaires. Cette tendance dans l'avenir devrait changer puisqu'il s'est ouvert un grand supermarché en 2012 à la limite de Gocław et de Saska Kępa, changeant les habitudes de ces habitants<sup>273</sup>. Concernant les déplacements sur l'autre rive, ils ne sont pas aussi étalés que pour les habitants de la rive droite. Ils ne dépassent en effet pas ou peu Stara Ochota et Wola centralna, et

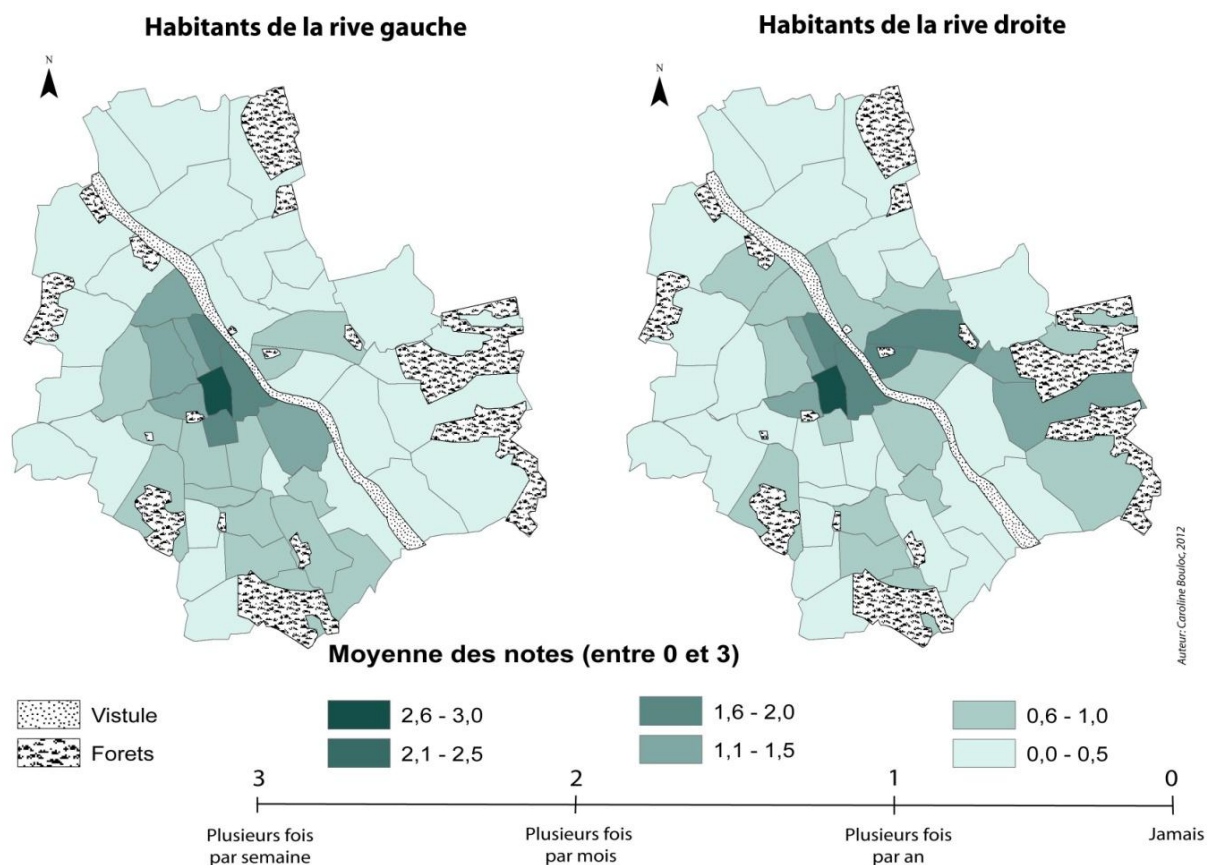
---

<sup>273</sup> Nous avons pu nous-même le constater lors de discussions plus informelles avec des élites habitant ces zones après avoir dirigé nos entretiens.



dans le sud ils ne se concentrent exclusivement entre Okęcie (où l'on retrouve l'aéroport), Stary Mokotów élargi à Sadyba et Wilanów, ainsi qu'Ursynów dans son intégralité ; ils ne dépassent toutefois pas une fréquentation de plusieurs fois par an. Au nord par ailleurs, les déplacements rares s'étalent de Żoliborz jusqu'à Bielany.

**Carte 38. Quartiers selon la fréquentation des élites**



Auteur: Caroline Bouloc, 2012

Source : entretiens réalisés en 2011

En d'autres termes, les déplacements des élites varsoviennes sont assez restreints, se limitant aux quartiers dans lesquels ils résident et le centre-ville. La rive droite est peu investie par ceux habitant sur la rive gauche, même les quartiers dits « à la mode » et prestigieux comme Saska Kępa ne sont finalement pas aussi fréquentés que ce que suggéraient les cartes mentales des préférences résidentielles. Par ailleurs, les fréquentations recoupent extrêmement bien les représentations qu'ont les élites des quartiers dans leur ensemble. Ainsi, certains expliquaient effectivement qu'ils ne savaient pas s'ils aimaient les quartiers où ils résidaient par habitude, parce qu'ils étaient réellement mieux et plus beaux, ou si en définitive ce n'était pas la méconnaissance de certains espaces qui faisait les rejeter. Ce faisant, les quartiers les plus pratiqués sont finalement ceux qui ont une meilleure image et dont la représentation collective est positive.

## 2.2. Les habitudes de déplacement

Par définition, les élites préfèrent les moyens de locomotion personnalisés (voiture, taxi, jet privé) afin de perdre le moins de temps possible, mais aussi parce qu'il s'agit d'un confort qu'ils peuvent se permettre. A cet égard, presque trois quarts des individus interrogés se déplacent en voiture, le reste essentiellement en transport en commun, seulement un individu se déplace de préférence à pieds et un autre en taxi. Ces élites disposent donc d'une mobilité très importante dans la ville. Même pour circuler en centre-ville, ils utilisent la voiture. Cependant, leurs habitudes sont un peu différentes. En effet, ils ne circulent pas ou évitent de circuler durant les périodes de pointe. Deux stratégies existent donc. D'une part certains, principalement les chefs des grandes entreprises internationales et nationales, partent de chez eux plus tôt le matin (vers 7h) pour éviter les embouteillages. D'autres choisissent de partir plus tard (vers 9h-10h). Cela concerne les chefs d'entreprise, les élites artistiques et les élites académiques. N'ayant pas de contraintes de temps ni de lieux de travail, ils commencent la journée en travaillant chez eux et partent au bout d'une heure ou deux pour rejoindre leur bureau. Par ailleurs, ils ont tous tendance à rester tard dans le centre-ville pour éviter de nouveau les heures de pointe. Ainsi, ils préfèrent rentrer entre 19h et 21h. Ces habitudes sont plutôt singulières en Pologne, car d'une part ils travaillent plus d'heures étant plus présents au bureau, mais aussi ils travaillent chez eux de manière récurrente. Aucun n'a d'ailleurs été réellement capable de donner des heures bien cloisonnées, sauf certains chefs de grandes entreprises dont les habitudes quotidiennes sont extrêmement régulières, mais personne n'a été capable de définir un nombre d'heures exacte.

En outre, les élites sont attachées à ce qui est prestigieux comme disposer d'une voiture confortable et de bonne qualité. Les transports en commun sont souvent rejetés, car trop anciens, trop lents et où le milieu social n'est pas considéré. Seul le métro garde une certaine image positive. Il a d'ailleurs été étonnant que lors de leur choix résidentiel, un grand nombre d'entre eux accordent une grande importance à la proximité du métro, ou du tracé du futur métro (en cours de construction), alors que finalement ils ne l'utilisent guère. Par exemple Jadwiga, directrice de développement dans une entreprise de publicité, nous expliquait que sa maison à Bielany se situe à deux pas de la station de métro Stare Bielany, qu'elle est donc extrêmement bien située, mais elle avoue que depuis qu'elle a emménagé elle ne l'a jamais pris (alors qu'elle y réside depuis quatre ans). Certains par ailleurs le prennent occasionnellement comme par exemple Patrycja, scénariste de grandes séries TV polonaises, qui de la même manière que Jadwiga est heureuse de résider à 100 mètres d'une station de métro, même si elle l'utilise seulement lorsqu'elle va au théâtre ou à l'opéra. Elle n'a ainsi pas de souci à se faire concernant la place de parking en centre-ville pour sa voiture. Finalement, c'est surtout pour leurs enfants/adolescents que la proximité des infrastructures de transport est avantageuse, puisque les choix résidentiels ne dépendent pas seulement de l'individu mais de toute sa famille.

Le taxi est également largement utilisé lors de déplacements exceptionnels tels que les sorties au théâtre, à l'opéra ou un repas entre amis. Une seule élite utilise ce moyen de communication quotidiennement. Le vélo n'est pas un moyen de locomotion extrêmement

développé pour les déplacements quotidiens. Les quartiers périphériques sont dotés de pistes cyclables et d'infrastructures pour accueillir les cyclistes, mais en centre-ville et dans les quartiers péri-centraux, il n'existe quasiment aucune piste cyclable à ce jour. Le vélo est plus particulièrement utilisé comme forme de loisir le week-end et en vacances et à ce titre, ces pistes jouxtent principalement les parcs, les lacs et les forêts.

### 2.3. Les habitudes de loisirs dans la ville

Bien que les discussions à propos des loisirs et du temps extra-professionnel aient été difficiles, certaines habitudes et pratiques de l'espace de l'élite varsovienne ont pu être définies. A cet égard, une grande partie d'entre eux déclarait ne pas disposer de temps-libre et n'effectuait que très peu d'activités en dehors de leur vie professionnelle. Ce temps est alors exclusivement réservé au repos à domicile (ou dans leur jardin). Dans cette perspective, la quasi-totalité des interviewés déclarent profiter de ce « peu » de temps pour de longues promenades dans les parcs et forêts des alentours.

« Je passe le plus clair de mon temps chez moi, dans mon jardin ou en promenade dans la forêt à côté avec mon chien. Je n'aime pas aller au restaurant le week-end, car j'y vais assez toute la semaine pour des repas d'affaire. Le week-end ce sont plutôt des moments en famille. »

*Eryk, Président d'une grande firme internationale*

Les élites économiques (ou tournées vers l'avenir) ont tendance à se promener près de leurs domiciles et en périphérie de la ville, alors que les élites artistiques et académiques préfèrent les parcs du centre-ville. En effet, les déplacements dans le centre les week-ends pour les élites économiques sont extrêmement limités, ces dernières préférant les sorties pour « s'aérer l'esprit »<sup>274</sup>, pour « s'isoler de l'effervescence de la ville »<sup>275</sup> à laquelle ils participent activement durant la semaine. Ils préfèrent donc la forêt Kabacki (Las Kabacki), la forêt du côté de Międzyzylesie et de Wawer, ou encore le parc du Palais de Wilanów. Par ailleurs, le parc Łazienki Królewskie, ainsi que le parc Krasińskiego sont extrêmement fréquentés par les élites surtout culturelles et académiques qui s'y promènent le week-end (Carte 39). Outre l'aspect historique et donc esthétique de ces parcs, celui de Łazienki a l'avantage d'accueillir chaque été les week-ends un pianiste jouant du Chopin à l'air libre si le temps le permet.

Par ailleurs, ce repos ne les dispense pas de loisirs culturels comme la fréquentation des cinémas (les plus proches de leur domicile), des théâtres, de l'opéra et du philharmonique. Certains possèdent des carnets pour l'année, mais plus la profession de l'élite est proche de la vie culturelle, plus ses fréquentations sont importantes. En d'autres termes les élites artistiques et culturelles se targuent davantage d'y aller souvent, alors que les élites économiques regrettent de ne pas s'y intéresser un peu plus : « Je devrais sûrement y aller plus souvent, c'est un manque de

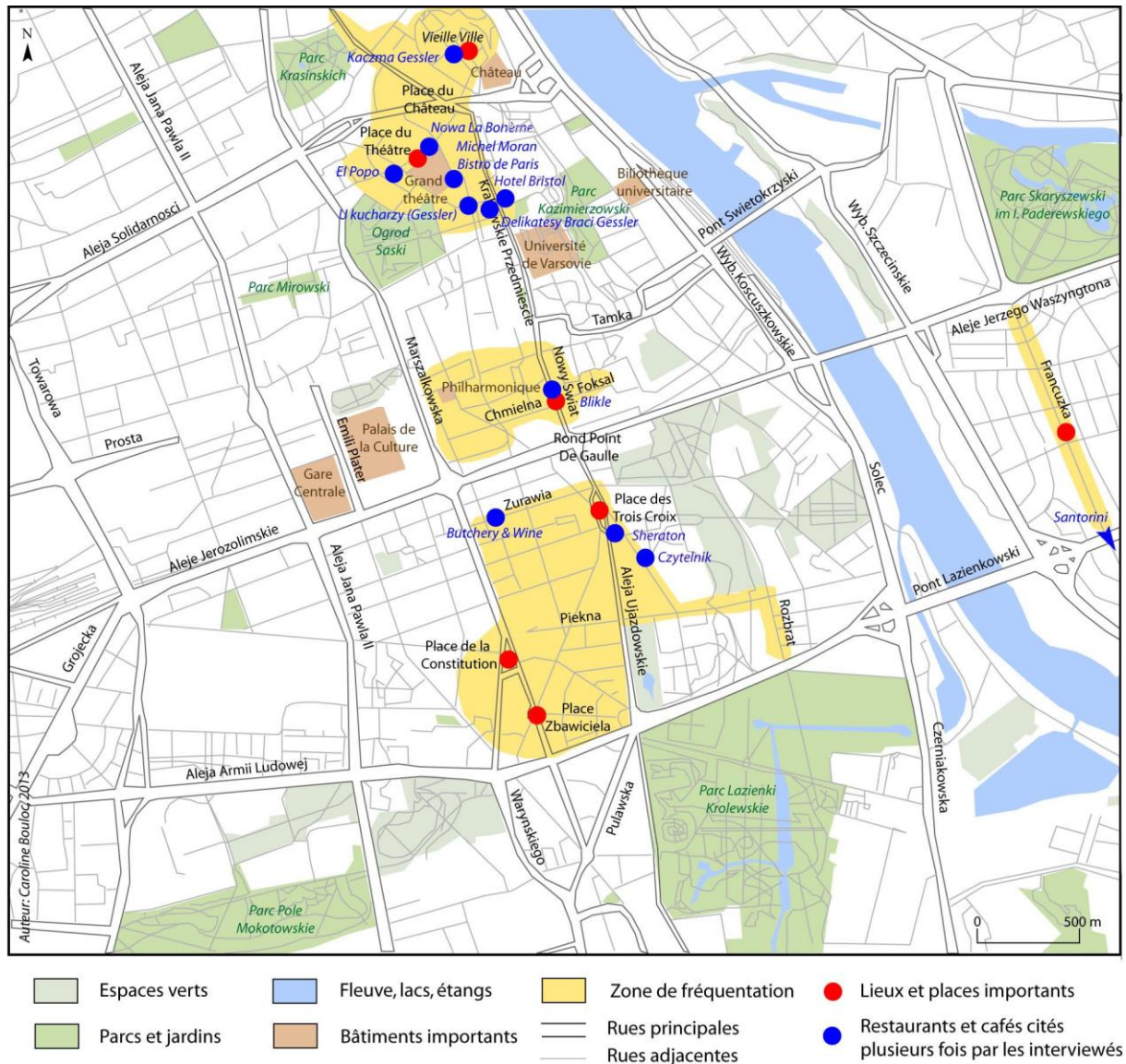
---

<sup>274</sup> Tomasz, directeur d'une entreprise de construction immobilière

<sup>275</sup> Rafał, directeur d'entreprise de communication et de relationnel

temps... mais il faut également reconnaître que cela est aussi un manque d'envie »<sup>276</sup>. Très peu cependant fréquentent les bibliothèques en tant que loisirs<sup>277</sup>, cela concerne généralement les retraités, les écrivains et les artistes qui les consultent pour se documenter. Les élites académiques et artistiques sont pourtant les élites qui affectionnent le plus ces sorties qui s'accompagnent également de nombreuses flâneries dans les librairies. A cet égard, de nombreux interviewés nous avaient donné rendez-vous dans des cafés adjacents aux librairies ou à l'intérieur même de ces dernières.

**Carte 39. Lieux centraux de fréquentation des élites varsoviennes**



Source : Entretiens réalisés en 2011

Le centre-ville est le lieu de rencontre par excellence et il est ainsi fréquenté pour ses cafés, pubs et restaurants, majoritairement situés autour des rues du Nouveau Monde (Nowy Świat), Foksal, Rozbrat, Żurawia, Francuzka, des places des Trois Croix (Trzech Krzyży),

<sup>276</sup> Bartosz, président d'une firme nationale

<sup>277</sup> Nous excluons ici les élites académiques qui profitent des bibliothèques à des fins professionnelles.

Zbawiciela, de la Constitution (*Konstytucji*) et du Théâtre (Carte 39). Ces lieux sont en effet les adresses les plus prestigieuses et les plus centrales de Varsovie, regroupant de nombreux cafés et restaurants de tout ordre. Les rencontres au café sont les plus fréquentes notamment au Sheraton, au Bristol, au Czytelnik (le Lecteur), chez Blikle, chez Batida ou encore les boulangeries-pâtisseries françaises. Pour les élites économiques et artistiques, ces rencontres se font principalement le matin entre 8h et 10h. Par ailleurs, les plus jeunes en soirée privilégient les pubs pour se rencontrer entre amis, qui sont tous majoritairement situés en centre-ville (rues Nowy Świat, Chmielna, Foksal, Place des Trois Croix et Place de la Constitution) ou dans la rue Francuzka. Cependant, les restaurants sont généralement peu fréquentés en dehors de la vie professionnelle. Les élites préfèrent en effet déjeuner ou dîner chez eux en famille. Ces sorties sont occasionnelles et très diverses : cuisines italienne, française, japonaise, chinoise, polonaise ou encore hongroise. La plupart des restaurants varsoviens sont nés ces dernières années et peu d'adresses ont été constantes depuis 1990, de ce fait il n'existe pas encore d'habitudes de classe très prononcées. Les noms des restaurants ne sont d'ailleurs pas forcément connus, ce sont principalement les lieux (rues et places) qui jouent un rôle dans la distinction et dans le prestige. Les habitudes s'entremêlent entre ces lieux et des restaurants familiaux et bon marché proches de leurs lieux d'habitation. Cependant, quelques noms de restaurants ont été nommés plusieurs fois. Ce sont notamment : Santorini (Saska Kępa), Nowa La Bohème (Centre-ville, Place du théâtre), Michel Moran, Bistro de Paris (Centre-ville, non loin de la place du Théâtre), El Popo (Place du théâtre), les restaurants Gessler (Vieille-ville), Butchery and Wine (rue Żurawia, dans le centre-ville) (Carte 39). Ainsi, le pourtour de la place du théâtre semble le lieu le plus en vue, regroupant un nombre important de restaurants renommés et dont les prix restent extrêmement élevés pour un Varsovien moyen. Dans tous les cas, les élites disent privilégier la renommée du chef cuisinier et le service en salle. Cependant, beaucoup reconnaissent qu'il s'agit là d'adresses utilisées pour des rencontres surtout professionnelles et rarement pour des sorties familiales ou amicales, seuls les cafés et pubs sont des lieux réellement de rencontres extra-professionnelles.

Les déjeuner et dîner entre amis se déroulent donc principalement à résidence, les groupes d'amis ou couples s'invitant à dîner ne sont en effet pas rares. Certains groupes d'amis s'invitent à tour de rôle et ce indépendamment de la génération. Ceci les distingue de la classe moyenne polonaise au sein de laquelle les repas sont plutôt partagés en famille, qu'elle soit proche ou éloignée. Les élites privilégient les réseaux amicaux, surtout pour les élites tournées vers le passé dont ce tissage social est une des marques de fabrique de l'aristocratie et de l'intelligentsia.

Les activités sportives ont été très rarement abordées, seul le cyclisme est pratiqué de manière récurrente surtout en week-end et lorsque le temps le permet, en famille ou avec des amis. Très peu ont mentionné un abonnement dans un club de sport du centre-ville (seulement trois d'entre eux). Ce sont majoritairement les plus jeunes qui se targuent de pratiquer du sport comme la course à pied (trois d'entre eux), le tennis (un seul) ou la piscine (un seul), mais cela reste très marginal. Seul un retraité pratiquait les arts martiaux (Aïkido). Le sport est donc loin d'être un *habitus* de la classe dominante polonaise, aucun n'a ainsi fait référence aux sports normalement élitistes dans le monde occidental comme le golf, l'équitation ou le tennis

(seulement un). Cet aspect semble transitoire, car l'intérêt pour le fitness, la santé physique et la beauté semble croître en Pologne, ne serait-ce que par l'augmentation des centres de remise en forme dans le centre-ville. Les pratiques des élites en matière de sport, tout comme les fréquentations des cafés et des restaurants, sont en cours de formation.

Les habitudes de loisirs quotidiennes ou hebdomadaires sont en train de se définir. Les anciennes pratiques subsistent, car certaines élites avouent se promener dans les bazars qui existent encore dans les périphéries de la ville, notamment pour l'achat de fruits et de légumes directement chez de petits producteurs. Ces déplacements ou flâneries ne sont pas toujours une recherche de qualité du produit, mais s'apparentent surtout à d'anciennes habitudes ou des envies de flânerie :

« Nous adorons ma femme et moi aller au bazar, c'est assez amusant. La dernière fois elle a trouvé de magnifiques parapluies traditionnels chinois pour dix zloty, alors qu'à *Złote Tarase* (centre-commercial du centre-ville) vous les auriez trouvés à 50 zloty si ce n'est plus. »

*Marek, Architecte, urbaniste et Professeur à l'École d'architecture et d'urbanisme de Varsovie*

La transition de ces habitudes se ressent également par l'intermédiaire de la mise en place peu à peu dans les entreprises du déjeuner (*lunch*) entre midi et treize heures, alors que d'autres gardent l'habitude de ne manger leurs repas chaud qu'en rentrant en fin d'après-midi chez eux, prenant vers midi seulement un encas. Les changements dans les modes de consommation sont généralement plus rapides pour les élites tournées vers l'avenir, s'adaptant aux nouveaux rythmes et se rapprochant ainsi des élites occidentales. Ainsi, il est encore bien difficile d'identifier avec certitudes des tendances de cette classe en matière de comportements socio-spatiaux quotidiens, car cette classe est encore en cours de redéfinition (Chapitre III). Ainsi, même si les zones sont spatialement délimitées et définies, s'appuyant principalement sur les héritages des élites passées, ces personnes n'ont pas encore entièrement déterminé les activités qui les distingueraient de la « masse ».

## **2.4. Les pratiques en dehors de la ville**

Les élites se différencient également par leurs pratiques socio-spatiales en dehors de la ville. En effet, certaines élites ne sont pas originaires de Varsovie ou une partie de leur famille n'est pas de Varsovie. De ce fait, les déplacements dans d'autres régions peuvent être pour certains extrêmement fréquents, retournant certains week-ends dans leurs maisons familiales comme par exemple à Olsztyn, à Poznań, à Gdańsk ou encore à Cracovie. Certains n'ont plus forcément de la famille proche sur place, mais gardent une attache affective avec leur ville d'origine, car beaucoup, même après quelques années, ne se sentent pas tout à fait Varsoviens.

Par ailleurs, les élites varsoviennes qui disposent d'une maison à la campagne sont également extrêmement mobiles durant l'année, profitant des week-ends pour s'y rendre, toujours

dans le but de s'éloigner de l'effervescence de la ville. En règle générale, ils profitent alors principalement de leur jardin, mais aussi de la campagne alentour. Ceci concerne à peu près tous les âges et toutes les catégories d'élite. Ceux qui n'ont pas de résidence secondaire louent quelques fois pour le week-end un logement majoritairement en Mazurie (non loin de Varsovie). En effet, cette région appelée « région des 4000 lacs » datant de l'ère glaciaire du quaternaire, offre de nombreuses infrastructures de loisirs et de repos aux gammes luxueuses. Quelques fois, ces déplacements peuvent aller jusqu'à la mer (Gdańsk, Sopot) ou encore à la montagne (Zakopane), mais toujours principalement dans des spas, des centres de détente, etc. Il n'est pas rare qu'ils voyagent pour un week-end surtout si celui-ci est prolongé. Les destinations cependant restent principalement en Pologne, dépassant rarement ou exceptionnellement ses frontières.

Au moment des vacances un peu plus prolongées, les élites ne restent quasiment jamais sur place et peu d'entre elles profitent de leur maison de campagne, ou seulement pour quelques jours. Ils partent en effet majoritairement à l'étranger. Ces moments sont extrêmement bien délimités, Michał par exemple, directeur d'une grande firme immobilière expliquait qu'il partait quatre fois par an faire du ski dans les Alpes et une fois par an à la mer, les destinations étant plus aléatoires et dépendant plutôt de sa femme. Nous avons effectivement remarqué que les départs en vacances d'hiver dans les Alpes sont extrêmement récurrents, principalement dans les Alpes du sud en Italie, mais aussi en Autriche et plus rarement en France. Ces déplacements onéreux semblent de plus en plus marquer la différence entre la classe moyenne et la classe dominante en Pologne et s'apparentent peu à peu à des *habitus* de classe dominante européenne dans son ensemble. De la même façon, la côte d'Azur ou l'Italie deviennent des destinations privilégiées en été pour cette catégorie.

Les élites ont un rapport particulier aux voyages à l'étranger dans le sens où la période socialiste en a privé certains, mais aussi parce que d'autres avaient émigré en Angleterre, en Allemagne, en Autriche ou en France durant quelques années. De ce fait, certains sont toujours très attachés à ces pays et y retournent de temps en temps. D'autres ont d'ailleurs des résidences sur place, comme c'est le cas de Mariusz, conservateur d'Art, qui a gardé un pied à terre à Londres et fait souvent le voyage « pour rendre visite à ses vieux amis ». De la même façon, Eryk, Président d'une grande firme internationale et Marcin, directeur d'une firme nationale, ont revendu leurs appartements à Paris après leur départ dans les années 1990, mais ont alors acheté un appartement sur la côte d'Azur. Par ailleurs, une partie d'entre eux, même durant la période socialiste, avait l'habitude de voyager soit grâce à leur profession soit, s'ils étaient plus jeunes, parce que leur père était diplomate. Włodzimierz en tant qu'ancien ambassadeur a en effet passé plusieurs années en Belgique. Eryk a lui combiné les deux aspects, son père était diplomate, il a ainsi voyagé avec lui durant son enfance en Angleterre, puis au Japon, pour émigrer enfin en tant qu'adulte en France. De la même manière, Artur, un peu plus jeune qu'Eryk, directeur de développement dans une entreprise nationale, a suivi son père lors de ses longs déplacements en Belgique (cinq ans), puis en Grèce (cinq ans). Il a ainsi décidé de faire ses études en Grèce où il y resta de nouveau cinq ans, puis il a performé ses compétences en partant pour les Etats-Unis par deux fois (cinq et trois ans) et en Allemagne (trois ans). Aujourd'hui, pour les plus jeunes, il s'agit

beaucoup plus de voyages initiatiques dans le but d'apprendre une langue, voire deux langues étrangères et avoir une expérience originale. Ainsi un grand nombre d'entre eux ou de leurs enfants plus âgés partent à l'étranger pour l'été durant leurs études ou y passent un à deux ans, voire y restent toutes leurs études. Ces voyages à l'étranger sont extrêmement bien valorisés sur le marché du travail polonais, notamment pour la compétence de la langue mais aussi pour les techniques managériales qu'ils y apprennent.

Les élites varsoviennes sont donc extrêmement mobiles, se rendant à l'aéroport plusieurs fois par an, voire une fois par mois ou plus pour certains. Bien évidemment, une partie de ces déplacements sont professionnels, mais pas seulement. Ils ont une très bonne connaissance des pays d'Europe et s'approprient facilement les habitudes des classes supérieures européennes, se rencontrant dans ces mêmes espaces qui peuvent être pour l'instant assez stéréotypés, mais qui ne manqueront pas de s'affiner dans le futur. Le voyage à l'étranger, la connaissance d'une deuxième ou d'une troisième langue étrangère est extrêmement importante, car c'est par ce biais qu'ils se sentent intégrés à l'espace européen.

## **Conclusion**

Les représentations socio-spatiales des individus évoluent de manière très lente. L'imaginaire collectif a pris racine dans l'histoire de la ville et dans la symbolique d'une époque regrettée. Ainsi, les quartiers d'avant-guerre gardent tout leur prestige et s'apparentent à un idéal de classe proche de l'intelligentsia et de l'aristocratie. Cependant, les promesses de modernisation et de prospérité à partir de 1989 ont engendré de nouveaux imaginaires tournés vers l'avenir, investissant de nouveaux espaces afin de correspondre avec ces bouleversements. La rupture des représentations n'a pourtant pas eu lieu, ces deux tendances fonctionnent en adéquation car la seconde se nourrit fortement de la première, s'unissant afin de renier l'existence d'une période socialiste intermédiaire, alors que les rappels de celle-ci sont constamment présents au sein de la ville.

Les pratiques de l'espace urbain par les élites suivent alors cette logique, se concentrant entre les lieux où ils investissent leur imaginaire de référence passée et les lieux nouveaux emprunts de modernité, rappelant sans cesse la réussite de la transformation économique d'un pays, ou tout du moins de cette classe bien particulière qu'est l'élite exaltant dans ces nouvelles dynamiques.



## Conclusion de la troisième partie

---

L'étude plus particulière des élites varsoviennes a ainsi pu préciser certains aspects et comportements des élites en générale dans l'espace urbain polonais. Celles-ci cherchent en effet à se distinguer des autres classes sociales et utilisent principalement le volume du capital économique dont elles disposent pour fuir l'ancien habitat socialiste. Elles ont ainsi été extrêmement mobiles ces dernières années changeant très souvent de logements et cherchant les lieux leurs permettant de s'isoler.

Plusieurs comportements résidentiels sont ainsi susceptibles d'être relevés même si tous privilégient soit la proximité avec le centre-ville, soit une bonne communication avec celui-ci. D'une part une grande partie de ces élites se sont décidés pour de l'habitat neuf, plus particulièrement l'habitat individuel et à cet égard se localisent en périphérie. D'autre part, certains réinvestissent les quartiers anciennement prestigieux se réappropriant les mécanismes de distinction d'avant-guerre. Plus récemment, quelques uns rénovent et réhabilitent d'anciens logements essayant de reconstruire la symbolique générationnel de l'héritage patrimonial. Cet intérêt pour les logements d'avant guerre ne concerne pour l'instant que les anciens beaux quartiers. Le réinvestissement de quartiers anciennement ouvrier par les classes supérieures (*gentrification*) reste encore un phénomène timide. Pour le moment, les élites cherchent plus précisément à créer une plus grande distance spatiale entre elles et les autres catégories sociales en cherchant l'entre soi et la mise à l'écart, ce qui se passe en partie par l'enfermement (résidences fermées, mais surtout maisons individuelles surveillées).

Ces comportements et ces choix sont confirmés par l'image que les élites ont de la capitale. En effet, les représentations sociales de l'espace varsovien n'ont pas réellement évolué. Les quartiers qualifiés comme prestigieux sont toujours les beaux quartiers d'avant-guerre, seul l'étalement urbain et la densification du bâti a favorisé le prolongement de l'image positive de ces zones, notamment en périphérie. Les nouveaux espaces attractifs à Varsovie pour les élites ne sont en effet que le prolongement de celles qui existaient au préalable. Par ailleurs, les pratiques sociales dans l'espace urbain ont elles quelques peu été bouleversées, notamment parce que les styles de vie ont évolué et que la ville offre plus de possibilités pour créer de l'entre soi dans les pratiques quotidiennes. Cependant, ceux-ci sont encore en cours de définition, n'étant pas tout à fait construit socialement et symboliquement. Les directions que prendra cet entre soi dans les pratiques sociales à l'avenir ne sont pas encore aujourd'hui tout à fait perceptibles. Il faut en effet attendre encore quelques années afin que les élites polonaises réussissent à créer des lieux qui soient légitimes pour leur groupe (fortement hétérogène), mais également aux yeux du reste de la population.



« Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1849

## Conclusion générale

---

Au terme de cette réflexion, il apparaît que les élites sont toujours empruntes à créer de la distance entre elles et les autres catégories sociales quelque soit la conjoncture et la structure d'une société. Cette distance sociale génère une distance spatiale, puisqu'en tant que catégorie qui domine les autres, elle a le pouvoir de choisir ses lieux de résidence. Le contexte particulier de la transition politico-économique et la mise en place d'une société reposant sur des fondements libéraux n'ont fait que renforcer des distances qui existaient préalablement.

La principale difficulté de cette recherche a été de manier à la fois la littérature française qui n'aborde pas souvent les espaces d'Europe centrale, mais aussi la littérature polonaise (voire internationale) qui bien qu'elle soit foisonnante ne s'inscrit pas tout à fait dans les mêmes champs de recherche que les écrits français. Ainsi, l'utilisation du terme d'élite a été un parti pris afin de combiner les deux héritages. Par ailleurs, travailler sur des espaces comme les villes polonaises pose un certain nombre de difficultés méthodologiques auxquelles nous n'aurions pas été

confrontés en France. Les données statistiques sont en effet beaucoup moins fournies, plus difficiles d'accès, rarement agrégées à des échelles fines, aujourd'hui trop anciennes au regard du phénomène que l'on étudie, de sorte que l'utilisation de données quantitatives seules ne peuvent suffire à mener à son terme une recherche dans ces espaces. Outre une analyse quantitative approfondie, nous avons pour notre part choisi de réaliser des entretiens individuels du fait de la catégorie restreinte de la population que nous observions. Ce fut, nous pensons, un moyen d'approfondir la recherche et de comprendre les formations qui ne se lisaient que succinctement dans les analyses à macro-échelles. Cette démarche fait toute l'originalité de notre travail, car si elle a déjà été utilisée par de nombreux sociologues, elle ne l'a rarement été par des géographes en Pologne. Elle gagnerait ainsi à être utilisée plus souvent car permettant de dépasser le stade de l'hypothèse et de la déduction par comparaison avec les phénomènes visibles dans les pays d'Europe de l'Ouest. Nous pensons en effet que bien trop souvent, cette comparaison théorique cantonne ces espaces urbains à n'être que le pâle reflet des pays d'Europe de l'Ouest. Or, les mécanismes et les processus sociaux qui s'y opèrent sont différents et créent des espaces particuliers qui sont devenus capitalistes, mais suivent leur propre voie.

### ***Distance sociale – distance spatiale : évolution d'une distinction***

Les élites polonaises ont toujours su préserver une distance sociale avec le reste de la société. Avec la disparition du rôle politique de l'aristocratie durant le XIX<sup>e</sup> siècle, elles se sont tournées vers le capital culturel pour se distinguer, formant entre autre l'intelligentsia. A cet égard, elles sont devenues spécifiques, puisque cette catégorie sociale n'existait tout d'abord qu'en Pologne pour se diffuser ensuite dans toute l'Europe centrale. De plus, la composition multiculturelle de la société polonaise d'avant-guerre formait un espace social tout aussi particulier, complexifiant les rapports sociaux entre les individus. La société d'avant-guerre reposait pourtant sur des fondements capitalistes, les élites avaient la possibilité de choisir leur lieu de résidence et avaient ainsi le pouvoir de se regrouper dans des espaces particuliers.

La période socialiste a créé une rupture dans ces mécanismes classiques de distinctions capitalistes. En effet, l'idéologie soviétique prônait l'équité entre les individus d'une même société. Les privilèges des classes supérieures ont été supprimés pour laisser place à de nouveaux privilèges en compensation pour la « classe productive ». Les distances sociales devaient ainsi disparaître et l'espace a été l'un des outils de la mise en place de cette politique. Assez vite, l'espace social est devenu plus uniforme, même si certaines configurations d'avant-guerre perduraient. Cependant, malgré une homogénéisation des conditions de vie, une planification et un contrôle centralisés, les élites ont réussi par différentes stratégies à garder une certaine distance sociale et spatiale avec les autres catégories de la population. Tout d'abord, une nouvelle élite – la Nomenklatura - s'est formée qui par son pouvoir au sein des instances publiques s'octroyait les meilleurs logements dans des espaces particuliers. Par ailleurs, les anciennes élites (aristocrates, intelligentsia) cherchaient soit à investir leur anciens logements familiaux, soit à déménager (échanges d'appartement) dans les quartiers anciennement prestigieux. Enfin, le système en lui-même favorisait les regroupements, mais à une échelle plus fine, comme par exemple une cage

d'escalier ou un bâtiment de l'*osiedle* réservé aux cadres d'entreprise. Chaque faille du système était donc utilisée par les classes supérieures afin de sauvegarder tant bien que mal une distance sociale et spatiale avec les autres catégories sociales, et c'est en partie la pénurie de logement constant de la période qui a figé ces situations.

Le tournant 1989 a permis la résurgence des mécanismes capitalistes des différenciations sociales dans l'espace urbain. A cet égard, les élites changent de stratégies ; dotées à nouveau d'un capital économique plus important que la moyenne, elle dispose d'un pouvoir de décision en matière de domiciliation. Cependant, après 44 ans de socialisme, elles ont dû redéfinir leur processus de distinctions sociale et spatiale.

### ***Au tournant des différenciations sociales et spatiales des élites***

Les élites après 1989 doivent se redéfinir socialement, car leur symbolique créée durant le socialisme ne fonctionne plus, d'un côté parce que la Nomenklatura disparaît et de l'autre parce que l'élite d'opposition n'a plus lieu d'être. Ainsi, de nouveau, elles redessinent les distances sociales et spatiales, recherchant une nouvelle manière de se mettre à l'écart des autres catégories sociales. La redéfinition d'une symbolique sociale se heurte aux définitions passées. On remarque une résurgence de la symbolique d'avant-guerre que ce soit dans l'auto-évaluation sociale ou dans les manières d'appréhender l'espace (social), alors même que ces élites renient la période socialiste.

La période que nous étudions est transitoire concernant l'évolution des différenciations sociales dans l'espace urbain, puisqu'en 2002 dans les trois villes étudiées, les classes supérieures sont moins ségréguées qu'en 1988. La modernisation rapide de l'espace urbain, ainsi que les nouvelles libertés de choix liées au pouvoir économique ont amorcé une déconcentration des populations les plus aisées de l'habitat socialiste aux nouvelles constructions, notamment vers les résidences fermées et surtout vers l'habitat individuel. A cet égard, nous avons pu remarquer un desserrement important de ces populations vers les quartiers plus périphériques, là où 14 ans auparavant les espaces étaient peu construits. Cependant, cette constatation ne signifie pas que les distances sociales soient plus faibles qu'auparavant, bien au contraire ; nous sommes face à un processus de filtrage social, dans le sens où l'habitat socialiste est peu à peu abandonné par ces classes qui réinvestissent les anciens quartiers prestigieux, mais du même temps créent de nouveaux espaces privilégiés. Par ailleurs, les villes polonaises ne présentent pas un seul modèle de concentration des classes supérieures, car les trois villes étudiées ont une structure sociale de l'espace différente. A Varsovie, les classes supérieures dessinent un corridor sur la rive gauche de la Vistule du nord au sud et réinvestissent également une partie de la rive droite près du centre-ville et dans son prolongement jusqu'en périphérie à l'est. A Cracovie, la bivalence est grande entre la ville ancienne accueillant les classes supérieures et Nowa Huta où ils sont fortement sous-représentés. Le modèle que présente en revanche la ville-centre est concentrique, accueillant les classes supérieures en centre-ville et la zone attractive se prolongeant au nord-ouest. Enfin, Łódź est également très spécifique, car les classes supérieures se situent dans des zones péri-centrales et investissent les périphéries.

La rupture de la reproduction sociale dans l'espace urbain est tout l'intérêt théorique de l'étude de cette population dans ces espaces. La période est transitoire non pas seulement dans le sens où les mobilités spatiales sont en cours de création d'un nouvel espace social, mais aussi parce qu'une nouvelle définition symbolique du lieu de la classe supérieure est en cours. De la même façon que P. Bourdieu (1979) scindait les classes dominantes en plusieurs catégories selon le volume des différents capitaux dont ils disposaient, il est possible de remarquer des tendances d'appropriation de l'espace différentes selon les catégories d'élites étudiées. Le grand paradoxe de ces élites réside dans le fait qu'à partir de 1989, elles retrouvent le pouvoir économique (voire politique) de se distinguer des autres classes sociales, mais parallèlement elles cherchent à reproduire les *habitus* sauvegardés de leur passé d'opposition et de symbolique culturelle. Ainsi, aucune ne met réellement en avant le capital économique comme point central de la domination. Une partie d'entre elles essaie de sauvegarder la spécificité passée de l'élite et réinvestit les symboles familiaux de la réussite et de la domination hérités d'avant-guerre par la réappropriation des espaces anciennement prestigieux. Ceci touche aussi bien l'ancienne aristocratie polonaise que l'intelligentsia au sens large. D'un autre côté, certaines élites sont plus sujettes à créer de nouveaux espaces en périphérie de la ville, cherchant à introduire les codes occidentaux de la réussite (maison individuelle et voiture luxueuse). Elles n'abandonnent cependant pas la forte symbolique du capital culturel qui, s'il est moins marqué que pour le premier groupe dans les choix de domiciliation, est présent dans les pratiques et les représentations sociales de l'espace urbain. Ces deux groupes ont pourtant la même ambition de créer un espace oubliant et reniant la période socialiste.

La distance sociale passe donc par la distance spatiale entre ceux qui ont réussi à investir de nouveaux lieux en dehors de l'habitat socialiste – les élites et ceux qui y vivent au quotidien – la masse. Même si nous avons pu voir que l'habitat socialiste fait partie pour une large mesure de leurs expériences et pratiques quotidiennes de l'espace, c'est bien là que réside toute la distinction de classe. Les grands ensembles socialistes ne sont pas encore abandonnés complètement par les élites, ne serait-ce que par le fait que les plus âgés y vivent encore, car leur retraite ne leur permet pas de quitter ces espaces, mais il est clair qu'ils seront voués à être désertés. La génération actuelle est encore liée à ces logements soit parce qu'une partie de leur famille y réside encore, soit parce qu'ils en sont propriétaires. Or, certains de leurs enfants n'ont pas connu l'habitat socialiste, assimilant de nouveaux *habitus* spatiaux de classe, et il est fort à croire que ces logements deviendront avec le temps des marqueurs profonds, renforçant la distance sociale entre l'élite et les plus défavorisés.

Par ailleurs, les nombreuses analyses spatiales à macro-échelle urbaine ont relevé un dépeuplement du centre-ville vers les périphéries, cette mobilité concernant les populations les plus aisées. A cet égard, l'espace urbain polonais était comparé au modèle américain où la maison individuelle devenait un *eldorado* pour les familles les plus aisées, contribuant à l'étalement urbain. Cependant, au regard de nos résultats de recherche, nous nuancerons ce propos. Tout d'abord, une partie de l'élite ne peut résider loin du centre-ville en raison des fonctions importantes qu'elle exerce dans son activité professionnelle. Par ailleurs, les localisations

familiales peuvent également jouer un rôle dans ce choix, ainsi que les infrastructures de transports qui doivent être à proximité surtout pour les plus jeunes (par exemple les adolescents). Ainsi, le choix de résidence n'est pas seulement une réponse à un idéal de liberté passant par la maison individuelle, mais est issu d'un savant dosage entre aspirations de classes, aspirations personnelles et compromis avec les autres membres du logement ou de la famille. Etre proche du centre-ville ou avoir accès rapidement au centre-ville est crucial pour la majorité d'entre eux. A cet égard, plus récemment, certains espaces centraux ou anciens quartiers prestigieux sont réinvestis par les élites urbaines. Cette nouvelle tendance, impossible à quantifier pour le moment, a été relevée lors des entretiens. Ce réinvestissement peut prendre des formes différentes, soit celle d'une réappropriation de logement familial dans ces quartiers (effet de grignotage), soit tout simplement le rachat partiel ou entier d'un bâtiment. Peu à peu, ce sont également les espaces publics des alentours qui peuvent être rénovés. Ce processus est largement répandu dans les quartiers anciennement prestigieux et prend une certaine ampleur. Cependant, dans le centre-ville où la population des anciens bâtiments est plus populaire parce qu'il s'agit de logement communaux, ces rénovations sont plus timides, car plus compliquées. Par ce biais, le terme de *gentrification* ne nous semble pas tout à fait approprié pour ces espaces, car c'est avant tout les anciens quartiers de prestige qui sont réinvestis et revitalisés pour le moment. Nous sommes cependant persuadés que ce phénomène ne tardera pas à apparaître, notamment quand le processus de rénovation urbain aura quelque peu avancé, car les élites ont toujours vécu non loin des lieux centraux, et c'est ainsi qu'elles démontrent leur domination.

Il est clair que la symbolique de certains quartiers reste forte, car bien que les représentations sociales de l'espace urbain polonais évoluent, elle ne rompt pas avec les visions précédentes. En effet, il n'y a pas rupture entre les représentations de l'espace urbain durant le socialisme et les représentations de celui-ci après 1989. La symbolique d'avant-guerre reste prédominante. Leur évolution n'est que le reflet de la densification du bâti dans l'espace intra-urbain et le prolongement des représentations passées. Ce sont bien plus les pratiques sociales de l'espace urbain qui évoluent et rompent avec celles d'avant. Les élites sont en effet plus mobiles et plus libres qu'auparavant, profitant de la résurgence de leur pouvoir économique. Ces pratiques sont pourtant pour le moment en cours de (re)définition, d'un côté parce que l'espace urbain n'est pas encore totalement transformé de sorte que certaines habitudes et pratiques sociales se construisent et se déconstruisent aussitôt ; de l'autre côté, ces élites cherchent encore les moyens et les manières de créer la distance et de se distinguer du reste de la population.

### ***Perspectives de recherche***

Cette étude a ainsi ouvert un certain nombre de perspectives de recherche futures. La première s'apparente à élargir tout simplement la zone étudiée à l'espace péri-urbain. En effet, nous avons pu remarquer que cette zone qui s'est extrêmement développée en Pologne depuis 1989 n'a pourtant été que peu étudiée en géographie sociale. Les dynamiques de formation et d'évolution de ces espaces semblent complexes et ne devraient pas être résumées en un espace accueillant seulement les classes les plus aisées. Au vu de nos lectures, études et entretiens, il

semblerait que ces zones soient plurielles et répondent également à différentes dynamiques sociales, devenant de fait des lieux où s'exercent domination et distanciation sociales au même titre que dans l'espace interne des villes, et n'accueillant pas seulement les plus aisés.

Une deuxième perspective serait d'étudier plus en profondeur les processus de réinvestissement des centres-villes ou des quartiers péri-centraux des villes polonaises. Les questions liées à la *gentrification* seraient ici centrales. En effet, notre étude a permis de mettre en évidence la réappropriation de certaines zones urbaines dont la symbolique passée reprend de l'ampleur dans les représentations sociales, mais aussi certaines prémices d'appropriation par les classes supérieures d'espaces qui étaient préalablement populaires. Les pressions foncières et immobilières deviennent plus fortes dans les quartiers centraux et les différents projets d'aménagement urbain de ces dernières années montrent une volonté de développer ces espaces. Le centre-ville a en effet une symbolique spécifique pour les populations européennes, de sorte que si les rénovations de ces espaces ont tardé durant les années 1990, elles sont aujourd'hui pleinement réinvesties. Une étude plus approfondie des processus de *gentrification* dans les grandes villes polonaises ainsi que du rôle des élites dans ce domaine serait extrêmement utile pour comprendre les transformations sociales et urbaines dans l'espace intra-urbain.

Une troisième perspective serait d'analyser le rôle des différents acteurs dans le processus de ségrégation et de mise à l'écart des classes supérieures. Le choix en effet des décideurs politiques d'investir dans une zone de la ville plutôt qu'une autre est depuis la fin des années 2000 devenu de plus en plus conséquent. Par ailleurs, les acteurs privés (promoteurs immobiliers, investisseurs) ont un rôle non négligeable dans les processus de création de la différenciation sociale dans l'espace. Il serait notamment intéressant d'analyser les raisons qui poussent les promoteurs immobiliers à construire un type particulier d'habitat plutôt qu'un autre, et de comprendre les mécanismes économiques et sociaux qui se cachent derrière leur choix. Nous pensons en effet que ces acteurs sont en partie ceux qui impulsent le redéveloppement et la *gentrification* des centres-villes.

Par ailleurs, nous aurions également souhaité approfondir les pratiques de l'espace urbain par les élites, car n'ayant pas été notre priorité dans cette étude, certains aspects ont été laissés de côté. Nous avons en effet difficilement perçu des lieux en dehors de la résidence qui permettent l'entre-soi. A Paris, M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (1989) avaient relevé que les classes dominantes, ne pouvant pas garantir l'homogénéité sociale dans leurs quartiers, se retrouvaient dans des espaces institutionnellement réservés. Selon notre étude, ces pratiques sont en cours de création en Pologne, mais certains signes ou certaines discussions avec les élites nous ont ainsi mis sur des pistes de pratiques qui nécessiteraient d'être explorées.

Enfin, notre analyse mériterait une comparaison dans une perspective plus globale, d'une part avec d'autres villes polonaises, mais surtout avec d'autres grandes villes d'Europe centrale. Nous avons ainsi pu remarquer certaines similitudes de mécanismes de distanciation sociale et spatiale entre les élites polonaises et françaises. Cependant, les contextes particuliers dans lesquelles était inscrite la société polonaise ont favorisé la création de mécanismes de



distanciation quelque peu différents. Les espaces d'Europe centrale sont en effet assez semblables dans leur histoire, il serait donc intéressant de comparer l'évolution des mécanismes d'auto-ségrégation entre ces nouvelles sociétés capitalistes et d'essayer de comprendre les espaces (sociaux) que ces sociétés produisent.



## Bibliographie

---

- Adamczyk E., 1979, "Społeczność Krakowa i jej życie", [in:] J. Bienarżówna; J. Małecki, *Dzieje Krakowa, Kraków w latach 1918 – 1939*, t.4, Wyd. Literackie Kraków, pp. 27 - 50.
- Alestalo M., Słomczyński K. M., Wesołowski W., 1978, "Pattern of social stratification, in Social Structure and Change. Finland and Poland", [in:] E. Allardt, W. Wesołowski, *Social Structure and Change: Finland and Poland*, Polish Scientific Publishers, Warszawa, 391 p.
- Amestoy I., Coudroy de Lille L., 2004, « L’habitat *stalinien* en Russie et en Pologne : un héritage actif au cœur des mutations territoriales », in Y. Richard et A.-L. Sanguin, *L’Europe de l’est quinze ans après la chute du mur*, Paris, L’Harmattan, collection « Géographie et cultures », pp. 113-123.
- Andrusz G., 1987, "The built environment in Soviet theory and practice", *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 11 (4), pp. 478 – 499.
- Andrusz G., Harloe M., Szelenyi I. (dir.), 1996, *Cities after Socialism, Urban and Regional Change and Conflict in Post-Socialist Societies*, Blackwell Publishers, Oxford, 340 p.
- Ansart P., 1999, „Elite”, [in:] A. Akoun, P. Ansart (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Dictionnaire le Robert, Seuil, Paris, p. 178.

- Apparicio P., 2000, « Les indices de ségrégation résidentielle: un outil intégré dans un système d'information géographique », *Cybergeo: European Journal of Geography* [en ligne], Espace, Société, Territoire, document 134,
- Bailly A., 1984, « La géographie des représentations : espaces perçus et espaces vécus », [in :] A. Bailly et al., *Les concepts de la géographie humaine*, Masson, Paris, pp. 133 - 138.
- Bard A., Söderqvist, 2008, *Les néocrates, Une nouvelle élite pour l'après-capitalisme*, Paris, Léo Scheer, 266 p.
- Bartnicka M., 1987, « Preferencje mieszkaniowe warszawskich studentów - Studium z geografii percepcji », *Przegląd Geograficzny*, TLIX, z. 4, pp. 543 - 559.
- Bartnicka M., 1989, *Wyobrażenia przestrzeni miejskiej Warszawy (studium geografii percepcji)*, Dokumentacja Geograficzna, z. 2, IGiPZ PAN, Warszawa, 240 p.
- Bechtel D., Galmiche X., 2008, *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, CIRCE, Université Paris-Sorbonne (Paris IV), Paris, 295p.
- Berger M., 2004, *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée*, CNRS Editions, Espace et Milieux, 317 p.
- Best Metropolises – Best development conditions in Europe metropolises : Paris, Berlin and Warsaw, Scientific Report*, 2013, ESPON, European Union, 240 p.
- Biderman E., 1998, „Problemy i kierunki przemian struktury przestrzenno-funkcjonalnej dużych miast w Polsce w okresie transformacji systemowej”, [in:] J. J. Parysek, H. Rogackiego, *Przemiany społeczno-gospodarcze Polski lat dziewięćdziesiątych*, Bogucki Wydawnictwo Naukowe, Poznań, pp. 99 – 109.
- Bieniarzówna J., Małecki J., 1979, *Dzieje Krakowa: Kraków w latach 1796 – 1918*, t. 3, Wyd. Literackie.
- Bieniarzówna J., Małecki J., 1979, *Dzieje Krakowa: Kraków w latach 1918 – 1939*, t. 4, Wyd. Literackie.
- Billard G., Chevalier J., Madoré F., Waillat F., 2011, *Quartiers sécurisés. Un nouveau défi pour la ville ?*, Editions Les Carnets de l'info, collection « Modes de ville », 205 p.
- Blanchet A., Gotman A., 2007 (réed.), *L'enquête et ses méthodes : L'entretien*, Armand Colin, Paris, 126 p.
- Boudon R., Bourricaud F., 1982, *Dictionnaire critique de la sociologie*, P.U.F., Paris, XVI-653 p. (définition des élites)
- Bourdeau-Lepage L., 2004, “Metropolization in Central and Eastern Europe, Unequal Chances, Group and Network”, <http://www.lboro.ac.uk/gawc/rb/rb141.html>.
- Bourdieu P., 1979, *La distinction, critique sociale du jugement*, Les éditions de minuit, collection Le sens commun, Paris, 670 p.

- Bourdieu P., Passeron J-C., 1970, *La reproduction : éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Les Editions der Minuit, coll. « le sens commun », 284 p.
- Bromek K., 1964, *Rozwój demograficzny regionu Krakowa w okresie od 1869 do 1950*, *Prace Geograficzne*, 9, z. 31, 65 p.
- Brun J., 1994, « Essai critique sur la notion de ségrégation et sur son usage en géographie urbaine », [in:] J. Brun, C. Rhein (dir.), *La ségrégation dans la ville*, Habitat et sociétés, L'Harmattan, Paris, pp. 21 – 58.
- Brun J., Chauvire Y., 1983, « La ségrégation sociale, observations critiques sur la notion et essais de mesures à partir de l'exemple de Paris (1962 – 1975) », [in :] D. Noin (dir.), *Géographie sociale*. Actes du colloque de Lyon, pp. 102 – 133.
- Burgess E. W., 1925, “The Growth of the City: An introduction to a Research Project”, [in:] R. E. Park and E. W. Burgess (dir.), *The City*, 47, Chicago.
- Carroll W. K., 2010, *The Making of a Transnational Capitalist Class: Corporate Power in the 21<sup>st</sup> Century*, Zed Books, London New York, 273 p.
- Castells M., 1972, *La question urbaine*, éd. François Maspero, Paris, 451 p.
- Certeau M. de, 1990, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Gallimard, 349 p.
- Chivallon C., 2000, « D'un espace appelant forcément les sciences sociales pour le comprendre », [in :] J. Lévy, M. Lussault (dir.) *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, pp. 299 – 317.
- Chojnowski M., Palska H., 2008, “O wielopostaciowość pojęcia “inteligencja””, [in:] H. Domański (dir.), *Inteligencja w Polsce, Specjaliści, twórcy, klerkowie, klasa średnia?*, Wydawnictwo IFiS PAN, pp. 19 – 36.
- Ciechocinska M., 1987, “Government interventions to balance housing supply and urban population growth: the case of Warsaw”, *International Journal of Urban and Regional Research*, 11 (1), pp. 9 – 26.
- Clark W.A.V., 1972, “Patterns of Black Intra-urban Mobility and Restricted Opportunities, [in:] H. M. Rose, H. McConnel (dir.), *Perspectives in Geography, vol. 2, Geography of the Ghetto*, Chapter 5, Northern Illinois University Press, Illinois.
- Clark W.A.V., Moore E.G. (dir.), 1980, *Residential Mobility and Public Policy*, Sage Publications, Beverly Hills.
- Claval P., 1984, « La géographie sociale et culturelle », [in :] A. Bailly (dir.), *Les concepts de la géographie humaine*, Armand Colin, Paris, (réed. 2001), pp.99 – 109.
- Coenen-Huther J., 2004, *Sociologie des élites*, Cursus, Armand Colin, 172 p.
- Conti S., 1994, „Urban networks in the formation society and economy. The European case”, [in:] G. Dematteis, V. Guarrasi (dir.), *Urban Networks*, Pàtron Editore, Bologne, pp. 81 -106.

- Cosinshi M., Racine J-B., 1984, "Géographie et écologie urbaines", [in:] A. Bailly (dir.), *Les concepts de la géographie humaine*, Masson, Paris. New York. Barcelone, pp. 85 - 99.
- Coudroy de Lille L., 1995, *L'habitat à Varsovie: un héritage et ses mutations*, thèse sous la direction d'A. Vant, 471 p.
- Coudroy de Lille L., 2002, « L'habitat urbain polonais pré et post-socialiste », *Les Annales de la recherche urbaine*, 92, pp. 25-31.
- Coudroy de Lille L., 2006, "La lutte des places: les élites et leurs territoires dans les villes de la Pologne communiste", [in:] N. Bauquet, F. Bocholier (dir.), *Le communisme et les élites en Europe centrale*, Les rencontres de Normale Sup', éd. Ens rue d'Ulm, Puf, Paris, pp. 253-270.
- Coudroy de Lille L., 2011, « Entre aporie savante et invention populaire : nommer les grands ensembles d'habitation en polonais », *Hyper Article en Ligne*, halshs\_00582437, [http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/58/24/37/PDF/CoudroyLydia\\_versionHAL.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/58/24/37/PDF/CoudroyLydia_versionHAL.pdf)
- Czéfálvay Z., 2011, "Gated Communities for Security of Prestige? A Public Choice Approach and the Case of Budapest", *International Journal of Urban and Regional Research*, 35 (4), pp. 735 – 752.
- Daloz J.-P., 2010, *The Sociology of Elite Distinction, From Theoretical to Comparative Perspectives*, Palgrave Macmillan, 220 p.
- Dangschat J., 1987, "Sociospatial disparities in a "socialist" city: the case of Warsaw at the end of the 1970's", *International Journal of Urban and Regional Research*, 11(1), pp. 37-60.
- Dangschat J., Blasius J., 1987, „Social and Spatial Disparities in Warsaw in 1978: An Application of Correspondence Analysis to a "Socialist City", *Urban Studies*, 24 (3), pp 173 – 191.
- David P., 1985, « Clio and the economics of qwerty », *American Economic Review*, 75 (2), mai, pp. 332 -337.
- Debardieux B., 2001 (rééd. 1984), « Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie », [in :] A. Bailly (dir.), *Les concepts de la géographie humaine*, Armand Colin, Paris, pp. 199 – 211.
- Degenne A., Forsé M., 1994, *Les réseaux sociaux*, Armand Colin, Paris, 219 p.
- Degórska B., 2012, „Spatial growth of urbanised land within the Warsaw metropolitan area in the first decade of the 21<sup>st</sup> century”, *Geographia Polonica*, Vol. 85 (3), pp. 77 – 95.
- Degórska B., Deręgowska A., 2008, *Zmiany Krajobrazu obszaru metropolitalnego Warszawy XX i XXI wieku*, Atlas Warszawy, 10, IGiPZ PAN, Warszawa, 150 p.
- Demko J., Regulska J., 1987, "Socialism and its impact on urban processes and the city, *Urban Geography* (8), pp. 289-292.

- Di Méo G., 1987, « Objectivation et représentation des formations socio-spatiales : de l'acteur au territoire », *Annales de Géographie*, t. 96, n° 537, pp. 564 -594
- Ditter J.G., 2004, « Dynamiques économiques et spatiales en Europe centrale : une perspective chronologique au tournant de l'élargissement », *Cahiers du CEREN* n°7, Dijon.
- Domański H. 1999, *Prestiż*, Warszawa.
- Domański H., 2000, *Hierarchie i bariery społeczne w latach dziewięćdziesiątych*, Instytut spraw publicznych, Warszawa.
- Domański H., 2004, *Struktura społeczna*, Warszawa.
- Domański H., 2008, „Dystanse inteligencji w stosunku do innych kategorii społecznych ze względu na położenie materialne, pozycje rynkową, prestiż, samoocenę pozycji i stosunek do polityki”, [in:] H. Domański (dir.), *Inteligencja w Polsce, Specjaliści, twórcy, klerkowie, klasa średnia?*, Wydawnictwo IFiS PAN, pp. 292 – 324.
- Domański H., Mach B. W., 2008, „Inteligencja w strukturze społecznej : dziedziczenie pozycji, wyższe wykształcenie i kariera zawodowa (1982 – 2006)”, [in:] H. Domański (dir.), *Inteligencja w Polsce, Specjaliści, twórcy, klerkowie, klasa średnia?*, Wydawnictwo IFiS PAN, pp. 265 – 291.
- Domański H., Mach B. W., Przybysz D., 2008, „Pochodzenie społeczne – wykształcenie – zawód : ruchliwość społeczna w Polsce w latach 1982 – 2006”, [in:] H. Domański (dir.), *Zmiany stratyfikacji społecznej w Polsce 1982 – 2006*, IFiS PAN, Warszawa, pp. 97 – 132.
- Drozdowski M. , 1990, *Warszawa w latach 1914 – 1939*, Seria : Dzieje Warszawy, S. Kieniewicz (dir.), P.W.N., Warszawa.
- Dudek-Mankowska S., 2009, „Zmiany wizerunku Warszawy w Świadomości mieszkańców”, [in:] Jazdzewska I. (red.) *Średnie i duże miasta polskie w okresie transformacji. XXII Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, Katedra Geografii Miast i Turyzmu, Uniwersytet Łódzki, Łódź, pp. 59 – 68.
- Dumolard P., 2011, *Données géographiques : analyse statistique multivariée*, Lavoisier, Paris, 204 p.
- Duncan O. D., Duncan B., 1955a, “Residential Distribution and Occupational stratification”, *American Journal of Sociology*, 60, pp. 493 – 503.
- Duncan O. D., Duncan B., 1955b, “A methodological analysis of segregation indexes”, *American Sociological Review*, 20, pp. 210- 217.
- Dunin-Wąsowicz K., 1989, *Warszawa 1914 – 1918*, P.W.N., Varsaviana, Warszawa.
- Dziakowska H., Grochowski M., 1998, „Przestrzeń Warszawy w okresie transformacji w odbiorze jej mieszkańców”; [in:] *Metodologia geografii osadnictwa na przełomie wieków*, X Konwersatorium Wiedzy o Mieście, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, pp. 109-111

- Dzieciuchowicz J., 1980, „Kompleksowa rejonizacja warunków mieszkaniowych ludności wielkiego miasta”, *Acta Univ. Lodz.*, 22, p 21-38.
- Dzieciuchowicz J., 2009, „Ludność Łodzi do 1918 roku”, [in:] S. Liszewski (dir.), *Łódź – Monografia Miasta* (Łodz – Monographie de la ville), pp.113 - 124.
- Enyedi G., 1992, “Urbanization in East Central Europe: Social Processes and Societal Responses in the State Socialist Systems”, *Urban Studies*, Vol. 29, No. 6, pp. 869-880.
- Enyedi G., 1996, “Urbanization under Socialism”, [in:] G. Andrusz, M. Harloe, I. Szelenyi (dir.), *Cities after Socialism, Urban and Regional Change and Conflict in Post-Socialist Societies*, Blackwell Publishers, Oxford, pp. 100-118.
- Enyedi G., 1998, „Transformation in Central European Postsocialist Cities », [in :] Enyedi G. (dir.), *Social Change and Urban Restructuring in Central Europe*, Akadémiai Kiado, Budapest, pp. 9 – 34.
- Erikson R., Goldthorpe J. H., 1993, *The Constant Flux: A Study of Class Mobility in Industrial Societies*, Oxford, Clarendon, 429 p.
- Eyal G., Szelenyi I., townsley E., 1998, *Making Capitalism Without Capitalists, The Ruling Elites in Eastern Europe*, Verso, London, New York, 280 p.
- Federowicz M., Jasiński K., Wesołowski W., 2005, „The Business Elites of Poland”, [in:] H. Steiner, P. Tamas (ir.), *The Business Elites of East-Central Europe*, Social Studies on Eastern Europe edited by H. Steiner, Vol. 3, trafo verlag, pp. 13 – 58.
- Florida R., 2002, *The Rise of the Creative Class, And How It's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*, Basic Books, New York, 434 p.
- Florida R., 2005, *Cities and the Creative Class*, Routledge, New York, London, 198 p.
- Foucault M., 2004, « Des espaces autres », Conférence 1984, *Empan*, 2004/2, n°54, pp. 12-19.
- French R. A., 1987, “Changing spatial patterns in Soviet cities – planning or pragmatism?”, *Urban Geography*, 8, pp. 309 – 320.
- French R. A., Hamilton F. E. I., 1979, “Is there a Socialist City?”, [in]: R. A. French, F. E. I. Hamilton (dir.), *The Socialist City, Spatial structure and urban policy*, John Wiley & Sons, Chichester, pp. 1 – 21.
- French R. A., Hamilton F.E. I., (dir.), 1979, *The Socialist City, Spatial structure and urban policy*, John Wiley & Sons, Chichester
- Frentzel-Zagórska J., 2000, “Structure of the Polish Political scene as seen by the elite”, [in:] J. Frentzel-Zagórska, J. Wasilewski (dir.), *The Second Generation of Democratic Elites in Central and Eastern Europe*, Institute of Political Studies Polish Academy of Sciences, Warsaw, pp. 217 – 231.



- Fuchs R. J., Demko G. J., 1979, Geographic Inequality under Socialism, *Annals of the Association of American Geographers*, 69 (2), pp. 304-318.
- Gawryszewski A., 2011, „Rozwój demograficzno-społeczny wielkich miast w Polsce w XX wieku”, [in:] S. Kaczmarek (dir.), *Miasto, Księga jubileuszowa w 70. Rocznicę urodzin Profesora Stanisława Liszewskiego*, Wyd. Univ. Łódzkiego, pp. 51- 64.
- Gąsior-Niemiec A., Glasze G., Lippok D., Pütz R., 2007, „Gradzenie miasta: casus Warszawy”, *Studia Regionalne i Lokalne*, Nr 4(30), pp. 7 -30.
- Gella A., 1987a, “A Structural Definition of the Intelligentsia against the Background of Three Historical Periods”, [in:] R. P. Mohan (dir.), *The Mythmakers. Intellectuals and the Intelligentsia in Perspective*, New York, Greenwood Press, pp. 21-31.
- Gella A., 1987b, “The End of the Old Polish Intelligentsia”, [in:] R. P. Mohan (dir.), *The Mythmakers. Intellectuals and the Intelligentsia in Perspective*, New York, Greenwood Press, pp. 79 - 97.
- Glock B., 2007, “Social and spatial consequences of the restitution of real estate”, [in:] K. Stanilov (dir.), *The Post-Socialist City, Urban Form and Space Transformations in Central Europe after Socialism, The Geojournal Library*, 92, Springer, the Netherlands, pp 191 - 214.
- Goldzamt E., 1971, *Urbanistyka krajów socjalistycznych, problemy społeczne*, Arkady, Warszawa
- Gould P., White R. 1975, *Mental maps*, Pelican books, Penguin, 204 p.
- Górczyńska M., 2012a, „Specificity of Gated Neighbourhoods in the Bielany district (Warsaw)”, *Articulo – Journal of Urban Research [Online]*, (8), Online since 29 June 2012, <http://articulo.revues.org/2022;DOI:10.4000/articulo.2022>, pp. 1 – 12.
- Górczyńska M., 2012b, *Changement dans la différenciation socio-spatiale des quartiers à Varsovie et dans l’agglomération parisienne : dynamiques et acteurs*, Thèse de doctorat sous la direction de G. Węclawowicz et Martine Berger, Institute of Geography and Spatial Organization Polish Academy of Sciences, Université Paris I, 257 p.
- Górczyńska M., 2012c, « Enjeux entre acteurs publics et acteurs privés dans le secteur de l’habitat à Varsovie : le cas des immeubles revendiqués », Intervention à la Journée d’études « Jeunes Chercheurs », Réseau Recherche Habitat-Logement REHAL, le 22 novembre 2012 à l’ENS de Lyon.
- Górczyńska M., 2013, „Changes in the social composition in pre-war housing in Warsaw”, Intervention à l’AAG (Association of American Geographers) de Los Angeles le 11 avril 2013.
- Grochowski M., 2004, „Suburbanizacja – w poszukiwaniu lepszych warunków życia (przykład strefy podmiejskiej Warszawy)”, [in:] I. Jażdżewska (dir.), *Zróźnicowanie warunków życia*

- ludności w mieście, Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XVII, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, p. 87 - 96.
- Guermond G., Lajoie G., 1999, « De la mesure en géographie sociale », *L'espace géographique*, n°1, pp. 84 – 90.
- Guillemain B., 1998, „Elites”, [in:] *Dictionnaire de la Sociologie*, Encyclopædia Universalis, Albin Michel, pp. 302 – 311.
- Hamilton E., 1993, “Social areas under state socialism: the case of Moscow”, [in:] S. G. Solomon (dir.), *Beyond Sovietology: essays on politics and history*, New York, M.E. Sharpe, pp. 192-225.
- Hamilton F. E. I., 1979, “Spatial Structure in East European Cities”, [in:] R. A. French, F. E. I. Hamilton (dir.), *The Socialist City, Spatial structure and urban policy*, John Wiley & Sons, Chichester, pp. 195 – 261.
- Harloe M., 1996, “Cities in the Transition”, [in:] G. Andrusz, M. Harloe, I. Szelenyi, *Cities after Socialism, Urban and Regional Change and Conflict in Post-socialist Societies*, Blackwell Publishers, pp. 1-29.
- Harris C. S., Ulmann E. L., 1945, “The Nature of Cities”, *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 17, p242-247.
- Hartman M., 2007, *The Sociology of Elites*, Routledge Studies in Social and Political Thought, London New York, 133 p.
- Hay I., 2013, *Geographies of the super-rich*, Cheltenham, Edward Elgar, London, 213 p.
- Hegedüs J. Tosics I., 1998, “Towards New Models of the Housing System”, [in:] Enyedi G. (dir.), *Social Change and Urban Restructuring in Central Europe*, Akadémiai Kiado, Budapest, pp. 137 – 167.
- Hegedus J., 1987, “Reconsidering the roles of the state and the market”, *International Journal of Urban and Regional Research*, 11 (1), pp. 79 – 97.
- Hertz R., Imber J. B., (dir.) 2000, *Studying elites using qualitative methods*, A Sage Focus Edition, Thousand Oaks, London New Delhi, 210 p.
- Higley J. Lengyel G. (dir.), 2000, *Elites after State Socialism*, Rowman & Littlefield Publishers, inc., Lanham, Boulder, New York, Oxford, 252 p.
- Higley J., Pakulski J., 2000, “Elite theory and research in postcommunist societies”, [in:] J. Frentzel-Zagórska, J. Wasilewski (dir.), *The Second Generation of Democratic Elites in Central and Eastern Europe*, Institute of Political Studies Polish Academy of Sciences, Warsaw, pp. 37 – 49.
- Holubowicz M., 2004, “L’intelligentsia polonaise (1989 – 2003) : l’ethos malmené », *Questions de communication*, vol. 6, pp. 45 – 61.

- Hoyt H., 1939, *The Structure and Growth of Residential Neighborhood in American Cities*, Washington.
- Innocenti P., 1973, *La città di Cracovia – Origin, aspetti e funzioni dell'organismo urbano, suo ruolo nella struttura geografico-economica della Repubblica Popolare Polacca*, Firenze, 667 p.
- Jagielski A., 1978, „Struktura społeczno-ekologiczna miast polskich a koncepcje szkoły chicagowskiej”, in: Turowski J. (dir.), *Procesy urbanizacyjne kraju w okresie XXXlecia Polskiej Rzeczypospolitej Ludowej*, K N Socio. PAN, pp. 111 – 133.
- Jakóbczyk-Gryszkiewicz J., 2011, „Wybrane aspekty procesów suburbanizacji w Łódzkim regionie miejskim”, [in:] S. Kaczmarek (dir.), *Miasto, Księga jubileuszowa w 70. Rocznicę urodzin Profesora Stanisława Łiszewskiego*, Wyd. Univ. Łódzkiego, pp. 117 – 131.
- Jałowiecki B., 1972, *Miasto i społeczne problemy urbanizacji*, Śląski Instytut Naukowy, PWN, Warszawa-Kraków.
- Jałowiecki B., 1980, *Człowiek w przestrzeni miasta*, Katowice : ŚIN.
- Jałowiecki B., 1994, « Miasto socjalistyczne jako skansen urbanistyki XX wieku », [in:] Katenberg-Kwiatkowska (dir.), *Miasto polskie w dwusetlecie prawa o miastach, Polskie Towarzystwo socjologiczne*, sekcja socjologii miasta, Warszawa, pp. 39-43.
- Jałowiecki B., 2000, „Percepcja przestrzeni Warszawy”, *Studia Regionalne i Lokalne*, NR 2(2), pp. 79 - 100.
- Jałowiecki B., Krajewska M., Olejniczak K., 2004, „Klasa metropolitalna w przestrzeni Warszawy”, [in:] J. Grzelak, T. Zarycki (dir.), *Społeczna mapa Warszawy*, Wydawnictwo naukowe Scholar, pp. 132 – 146.
- Janowski M., 2008, *Narodziny inteligencji 1750 – 1831, Dzieje inteligencji polskiej do roku 1918*, Instytut Historii PAN, Wyd. Neriton, 260 p.
- Jarosewska-Brudnicka R., 2004, *Zróźnicowanie przestrzeni społecznej Torunia*, Wyd. Univ. Mikołaja Kopernika, Toruń, 161 p.
- Jarosz D., 2006, « La Patrie ou le Parti ? Les élites polonaises entre deux loyautés » dans Bauquet N., Bocholier F., 2006, *Le communisme et les élites en Europe centrale*, édition ENS, Paris, pp 153-165.
- Jarosz M., 2005, *Wygrani i przegrani polskiej transformacji*, Inst. Studiów Politycznych, 324 p.
- Jasiecki K., 2002, *Elita Biznesu w Polsce, Drugie narodziny kapitalizmu*, IFiS PAN, Warszawa.
- Kieniewicz S., 1976, *Warszawa w latach 1795-1914*, P.W.N., 386 p.
- Kojder A., 1999a, „Spojrzenie na przemiany ustrojowe w Polsce w latach 1989-1997”, [in:] P. Sztompki, *Imponderabilia wielkiej zmiany, mentalność, wartości i więzi społeczne czasów transformacji*, Wyd. Naukowe PWN, Warszawa-Kraków, pp. 3 – 32.

- Kojder A., 1999b, « Przemiany ustrojowe w latach 1989 – 1997 », *Kronika*, 4, pp. 12 -33.
- Komornicki J., 2011, *Premiany mobilność codziennej polaków na tle rozwoju motoryzacji*, Prace Geograficzne nr 227, IgiPZ PAN, Warszawa, 144 p.
- Korcelli P., 1974, *Teoria rozwoju struktury przestrzennej miast*, Studia KPZK PAN, PWN, Warszawa.
- Korcelli P., Węclawowicz G., 1982, "Rozwój modeli ekologicznych miasta", [in:] Z. Pióro, *Przeźren i społeczeństwo. Z badań ekologii społecznej*, K i W, Warszawa, pp. 52-63.
- Kowalczyk A., 1992, „Percepcja środowiska miejskiego przez dzieci (na przykładzie Warszawy)”, [in:] Jałowiecki B., Libura H. (red.) *Percepcja i waloryzacja środowiska naturalnego i antropogenicznego*, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, pp. 257-271.
- Kozarzewski P., 2007, “Społeczeństwo i elity o transformacji”, [in:] M. Jarosz, *Transformacja, Elity, Społeczeństwo*, Instytut Studiów Politycznych, PAN.
- Kuć-Czajkowska K.A., 2008, "Nierówności społeczne w przestrzeni Warszawy", [in:] M.G. Woźniak (dir.), *Nierówności społeczne a wzrost gospodarczy w kontekście spójności społeczno-ekonomicznej*, Katedra Teorii Ekonomii i Stosunków Międzynarodowych Uniwersytetu Rzeszowskiego, Rzeszów, z. 13, pp. 193-210.
- Lacour C., 2005, « Métropolisation, concentration, ségrégation : les arguments d’un débat », [in :] M. A. Buisson, D. Mignot, *Concentration économique et ségrégation spatiale*, La Documentation française, Paris, 327 p.
- Le Bras H., 1994, “Echelle et ségrégation”, [in:] J. Brun, C. Rhein (dir.), *La ségrégation dans la ville*, Habitat et sociétés, L’Harmattan, Paris, pp. 181 – 194.
- Le Goix R., 2002, « Les *gated communities* à Los Angeles, place et enjeux d’un produit immobilier pas tout à fait comme les autres », *L’espace géographique*, 2002, 4, 31, pp. 328-344.
- Le Goix R., 2006, « Les *gated communities* aux Etats-Unis et en France : une innovation dans le développement périurbain ? », *Hérodote*, 3, n°122, pp. 107-137.
- Lefebvre H., 1974, *La production de l’espace*, Ethno-sociologie, Anthropos, 485 p.
- Libura H., 1990, *Percepcja przestrzeni miejskiej*, Insytut Gospodarki Przestrzennej UW, Warszawa, 240 p.
- Lisowski A., 2004, „Zmiany warunków życia w aglomeracji warszawskiej w latach 1995-2000”, [in:] I. Jażdżewska (dir.), *Zróźnicowanie warunków życia ludności w mieście, Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XVII, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, p. 67 - 76.
- Lisowski A., Grochowski M., 2007, *Procesy sububanicacji. Uwarunkowania, formy i konsekwencje*, opracowanie przygotowane na zlecenie Ministerstwa Rozwoju Regionalnego, Warszawa.

- Liszewski S. (dir.), 2009, *Łódź – monografia miasta*, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, 501 p.
- Liszewski S., 1997, „Miasto w centrum zainteresowania geografa”, [in:] J. Kaczmarek, *Spółczesne przemiany struktur przestrzennych dużych miast*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, IX, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź,
- Liszewski S., 1999, „Elity intelektualne w przestrzeni miasta. Przykład Łodzi”, [in:] J. Kaczmarek, *Zróźnicowanie przestrzenne struktur społecznych w dużych miastach*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XI, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego. Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, pp. 9 – 21.
- Liszewski S., 2001, „Model przemian przestrzeni miejskiej miasta postsocjalistycznego”, [in:] I. Jażdżewska (dir.), *Miasto postsocjalistyczne – organizacja przestrzeni miejskiej i jej przemiany*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XIV, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, p. 303 – 309.
- Liszewski S., 2002, „Aglomeracja miejska – Geneza, przemiany”, [in:] I. Jażdżewskiej (dir.), *Współczesne formy osadnictwa miejskiego i ich przemiany*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XV, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, p. 21 - 34.
- Madoré F., 2009, « Le développement continu des complexes résidentiels clos », [in :] T. Paquot (dir.), *Ghettos de riches. Tour du monde des enclaves résidentielles sécurisées*, Paris Perrin, pp. 134-145.
- Malicka W., 1987, “Housing estates and town communities in postwar Poland”, *International Journal of Regional Research*, 11(3), pp. 190- 219.
- Marcinczak S., 2009, *Przemiany struktury społeczno-przestrzennej Łodzi w latach 1988-2005*, Wyd. Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź, 164 p.
- Marcińczak S., 2009, „Proces segregacji społecznej w Łodzi w okresie transformacji ustrojowej: lata 1988-2002”, I. Jażdżewska (dir.), *Duże i średnie miasta polskie w okresie transformacji*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XXII/1, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, p. 247 - 257.
- Marcińczak S., Sagan I., 2011, "The Socio-spatial Restructuring of Łódź, Poland", *Urban Studies*, 48(9), pp. 1789 - 1809.
- Marcuse P., 1996, “Privatization and its Discontents: Property Rights in Land and Housing in the Transition in Eastern Europe”, [in:] G. Andrusz, M. Harloe, I. Szelenyi, *Cities after Socialism, Urban and Regional Change and Conflict in Post-socialist Societies*, Blackwell Publishers, pp. 286-317.
- Massey D. S., Denton N. A., 1988, “The Dimensions of Residential Segregation”, *Social Forces*, 67:2, December, pp. 281 – 315.

- Matějů P., Večerník J., Jeřábek H., 1979, « Social structure, spatial structure and problems of urban research: the example of Prague », *International Journal of Urban and Regional Research*, 3 (2), pp. 181 – 200.
- Matthews M., 1979, « Social dimensions in Soviet urban housing », [in:] R. A. French, F.E.I. Hamilton, (dir.), 1979, *The Socialist City, Spatial structure and urban policy*, John Wiley & Sons, Chichester, pp. 105 – 118.
- McKenzie R. D., 1926, "The scope of human ecology", *Publications of the American Sociological Society*, XX, pp. 141 - 154.
- Mink G., Szurek J-C., 1999, *La grande conversion, Le destin des communistes en Europe de l'Est*, Seuil, Paris, 311p.
- Morrill R., 1991, "On the measure of geographic segregation. *Geography Research Forum*, 11, pp. 25-36.
- Mosca G., 1953, (réed. 1884), *Elementi di Scienza Politica*, Bari, Gius. Laterza.
- Mroccka L., 1999, *Krakowianie : szkice do portretu zbiorowego w dobie industrialnej transformacji: 1890 – 1939*, Wyd. Nauk. Aka. Pedagogicznej, nr. 266.
- Musil J., 1975, *Sociologia delle città*, Franco Angeli Editore, Milano, 356 p.
- Musil J., 1980, *Urbanization in Socialist Countries*, M.E. Sharpe, Inc., New York, 185 p.
- Musil J., 1987, "Housing policy and the sociospatial structure of cities in a socialist country: the example of Prague", *International Journal of Urban and Regional Research*, 11 (1), pp. 27 – 36.
- Musil J., 2005, „Why socialist and post-socialist cities are important for forward looking urban studies, Presentation at the conference “Forward Look on Urban Science”, Helsinki, 26 – 28 May, 11 p.
- Natkowska M., 1999, *Numerus clausus, getto ławkowe, numerus nullus, „paragraf aryjski”:* *Antysemityzm na Uniwersytecie Warszawskim 1931 – 1939*, Żydowski Instytut Historyczny IN-B.
- Nowakowski S., 1988, *Miasto polskie w okresie powojennym*, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Warszawa, 458 p.
- Olechnicki K., Załęcki P., 1997, *Słownik socjologiczny*, Graffiti BC, Toruń.
- Osborn E. A.; Słomczyński K. M, 1997, "Becoming an Entrepreneur in Poland 1949-1993: Recruitment Patterns and Professionalization Processes", *Polish Sociological Review*, 3: (119), pp. 249 – 265.
- Pahl R. E., 1977, « ‘Collective Consumption’ and the State in Capitalist and State Socialist Societies », [in :] R. Scase (dir.), *Industrial Society, Class, Cleavage and Control*, Ed. G. Allen & Unwin LTD, London, pp. 153-171.

- Palska H., 2008, „Między etosem inteligenckim a etosem klasy średniej? Styl życia i system wartości polskiej warstwy wykształconej w okresie transformacji systemowej”, [in:] H. Domański (dir.), *Inteligencja w Polsce, Specjaliści, twórcy, klerkowie, klasa średnia?*, Wydawnictwo IFiS PAN, pp. 325 - 358.
- Palska H., Kosicki P. H., 2009, “Casting off the coat of Konrad”: Polish intelligentsia in the era of system transformation”, *Studies in East European Thought*, vol.61 (4), pp. 249 – 269.
- Pareto V., 1919, *Traité de sociologie générale*, éd. Française par P. Boven, Lausanne-Paris, Librairie Payot, 2 volumes.
- Park R. E., Burgess E. W., 1921, *Introduction to the Science of Society*, University of Chicago Press, Chicago.
- Parkins M.F, 1953, *City Planning in Soviet Russia*, Chicago: The University of Chicago
- Parysek J. J., 1998, „Efekty procesu transformacji społeczno-gospodarczej w Polsce. Bilans okresu 1989-1996”; [in:] J. J. Parysek, H. Rogackiego, *Przemiany społeczno-gospodarcze Polski lat dziewięćdziesiątych*, Bogucki Wydawnictwo Naukowe, Poznań, pp. 25 – 45.
- Petsimeris P., 1990, « La mobilité intra-urbaine comme la dimension cachée de la ségrégation urbaine, *Géographie sociale*, 11, pp. 112 – 139.
- Petsimeris P., 1995a, « Un méthode pour l’analyse de la division ethnique et sociale de l’espace intra-métropolitain du grand Londres », *L’espace Géographique*, n°2, pp 139-153.
- Petsimeris P., 1995b, « Inter and intra-urban mobility and social division of space: the case of Turin”, [in:] M. Palomäki, J. A. Karunaratne, *Urban Development and Urban Life*, Acta Wasaensia, Vaasa, 6, n°45, pp. 208 - 315
- Petsimeris P., 1998, « Urban Decline end the New Social and Ethnic Division in the Core Cities of the Italian industrial triangle”, *Urban Studies*, vol 35, n°3, pp 449-465.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 1989, *Dans les beaux quartiers*, Editions du Seuil, 255 p.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 1992, *Quartiers bourgeois, quartiers d’affaires*, Payot, « Documents », Paris.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 1996, *Grandes fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Payot, « Documents », Paris.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 2005, *Châteaux et Châtelains : les siècles passent, le symbole demeure*, A. Carrière, Paris, 283 p.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 2005, *Voyage en grande bourgeoisie*, Quadrige, Essais-Débats, Puf, 186 p.
- Piotrowski W., 1966, *Spoleczno-przestrzenna struktura m. Łodzi*, Studium ekologiczne. Ossolineum, Wrocław.

- Pióro Z., 1962, *Ekologia społeczna w urbanistyce (na przykładzie badań lubelskich i toruńskich)*, Arkady, Warszawa.
- Press, 257 p.
- Raffestin C., 1977, « Paysage et territorialité », *Cahiers de Géographie du Québec*, 53-54, pp. 123 - 134.
- Regulska J., 1987, “Urban development under socialism: the Polish experience”, *Urban Geography*, 8(4), pp. 321-339.
- Rhein C., 1994, “ La ségrégation et ses mesures”, [in:] J. Brun, C. Rhein (dir.), *La ségrégation dans la ville*, Habitat et sociétés, L’Harmattan, Paris, pp. 121 – 161.
- Rusin P., 2007, „Economie politique de la transition polonaise, 1989-2006 », [in :] F. Bafoil (dir.), *La Pologne*, Fayard, CERI, Lille, pp. 281 – 302.
- Rydzik W., 2009, *Transakcje kupna/sprzedaży nieruchomości w 2008 roku*. Instytut rozwoju miast, Kraków, Raport, 104 p.
- Rykiel Z., 1999, „Przemiany społeczno-przestrzennej struktury Łodzi”, [in:] J. Kaczmarek, *Zróżnicowanie przestrzenne struktur społecznych w dużych miastach*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XI, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego. Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, pp. 75 - 78.
- Sailer-Fliege U., 1999, Characteristics of Post-socialist Urban Transformation in East Central Europe”, *Géojournal*, 49, pp. 7 -16.
- Saloni-Sadowska, 2007, „Zespół zabudowy mieszkaniowej Marina Mokotów, pomiędzy miastem a osiedlem – w poszukiwaniu tożsamości”, *Czasopismo techniczne*, *Wydawnictwo politechniki krakowskiej*, pp. 45 – 47.
- Sassen S., 1991, *The global city*, Princeton University Press, 397 p.
- Scott J. (dir.), 1990, *The Sociology of Elites*, Volume I, II, III, Schools of Thought in Sociology 1, An Eglar Reference Collection.
- Sherky E., Bell W., 1955, *Social Area Analysis: Theory Illustrative Application and Computational Procedures*, Stanford.
- Sieminski W., 1987, “The social goals of residential communities in Poland”, *International Journal of Regional Research*, 11(3), pp. 219- 227.
- Słomczyński K. M., 1989, *Social structure and mobility: Poland, Japan, and the United States, methodological studies*, Polish Academy of Sciences, Institute of philosophy and sociology, 120 p.
- Słomczyński K. M., 2002, “Introduction: Social Structure, its Changes and Linkages”, [in:] *Social Structure: Changes and Linkages: The Advanced Phase of the Post-Communist Transition in Poland*, Warsaw: IFiS Publishers.



- Słomczyński K. M., Janicka K., Mach B. W., Zaborowski W., 1996, *Struktura społeczna a osobowość. Psychologiczne funkcjonowanie jednostki w warunkach społecznej*, Instytut filozofii i socjologii, Polska Akademia Nauk, Warszawa.
- Słomczyński K. M., Shabad G., 1997, "Systemic Transformation and the Salience of Class Structure in East Central Europe", *East European Politics and Societies*, 10, December, pp. 155 – 189.
- Smętkowski M., 2009, "Zróżnicowania społeczno-przestrzenne Warszawy - inercja czy metamorfoza struktury miasta?", *Przegląd Geograficzny*, 81, 4, pp. 461 - 481.
- Smith D. M., 1989, *Urban Inequality under Socialism, Case Studies from Eastern Europe and the Soviet Union*, Up Date, Cambridge University, Cambridge, 76 p.
- Smith D. M., 1996, „The socialist city”, [in:] G. Andrusz, M. Harloe, I. Szelenyi (dir.), *Cities after Socialism, Urban and Regional Change and Conflict in Post-Socialist Societies*, Blackwell Publishers, Oxford, pp. 70-99.
- Stanilov K. (dir.), 2007a, „Taking stock of post-socialist urban development: A recapitulation”, [in:] K. Stanilov (dir.), *The Post-socialist city. Urban Form and Space Transformation in Central and Eastern Europe after Socialism, The Geojournal*, Vol. 92, Springer, The Netherlands, pp. 3 – 20.
- Stanilov K. (dir.), 2007b, „Housing trends in Central and Eastern European cities during and after the period transition”, [in:] K. Stanilov (dir.), *The Post-socialist city. Urban Form and Space Transformation in Central and Eastern Europe after Socialism, The Geojournal*, Vol. 92, Springer, The Netherlands, pp. 173 – 190.
- Stanilov K., 2007c, “Urban development policies in Central and Eastern Europe during the transition period and their impact on urban form”, [in:] K. Stanilov (dir.), *The Post-Socialist City, Urban Form and Space Transformations in Central Europe after Socialism, The Geojournal Library*, 92, Springer, the Netherlands, pp 347 - 359.
- Staniszki J., 1991a, „Patterns of Change in Eastern Europe”, [in:] P.R. Weilemenn, G. Brunner, R.L. Tokes (dir.), *Upheaval against the Plan*, Berg, Oxford-New York, pp. 5 - 26.
- Staniszki J., 1991b, *The Dynamics of the Breakthrough in Eastern Europe*, University of California Press, Berkeley – Los Angeles – Oxford.
- Stankiewicz W., 2004, “Determinanty transformacji ustrojowej w państwach Europy Środkowej i Wschodniej”, in: R. Backer, J. Marszałek-Kawa, J. Modzyńska (dir.), *Globalizacja. Integracja. Transformacja. Główne problemy globalizacji, integracji europejskiej oraz transformacji politycznej Europy Środkowej i Wschodniej*, Wyd. Adam Marszałek, Toruń, pp. 207-220.
- Stark D., 1992a, “Path Dependence and Privatization Strategies in East Central Europe”, *East European Politics and Societies*, vol. 6 (1), Published by University of California Press, pp. 17 – 54.

- Stark D., 1992b, "The Great Transformation? Social Change in Eastern Europe", *Contemporary Sociology*, 21/3, pp. 299-304.
- Sulimski J., 1982, „Struktura i procesy ekologiczne w aglomeracji krakowskiej”, [in:] Z. Pióro (dir.), *Przestrzeń i społeczeństwo, Z badań ekologii społecznej*, Książka i Wiedza, pp. 269 – 303.
- Szczepański J., 1963, *Socjologiczne zagadnienia wyższego wykształcenia*, Państwowe Wyd. Nauk., Warszawa, 367 p.
- Szczepański J., 1973, *Zmiany społeczeństwa polskiego w procesie uprzemysłowienia*, Instytut Wadawniczy CRZZ, Warszawa.
- Szczepański J., 1969, *Problemy i perspektywy szkolnictwa wyższego w Polsce*, Omega, PWN, Warszawa, 168 p.
- Szczepański M. S., 1994, „Przestrzeń miejska w realnym socjalizmie, impresje socjologiczne”, [in:] Katenberg-Kwiatkowska (dir.), *Miasto polskie w dwusetlecie prawa o miastach, Polskie Towarzystwo socjologiczne, sekcja socjologii miasta*, Warszawa, pp. 181-188.
- Szelenyi I., 1983, *Urban Inequalities under State Socialism*. Oxford University Press, Oxford.
- Szelenyi I., 1987, „Housing inequalities and occupational segregation in state socialist cities: commentary to the special issue of IJURR on east European cities”, *International Journal of Urban and Regional Research*, 11(1), pp. 3-8.
- Szelenyi I., 1996, “Cities under Socialism – and After”, [in:] G. Andrusz, M. Harloe, I. Szelenyi (dir.), *Cities after Socialism, Urban and Regional Change and Conflict in Post-Socialist Societies*, Blackwell Publishers, Oxford, pp. 286 -317
- Szelenyi I., Treiman D., Wnuk-Lipinski E., (dir.), 1995, *Elity w Polsce, w Rosji i na Węgrzech*, Warszawa, Instytut Studiów Politycznych PAN.
- Szmytkowska M., 2008, *Przestrzeń społeczna miasta w okresie transformacji, Przypadek Gdyni*, Wyd. Naukowe Scholar, 209 p.
- Sztumki J., 1997, *Elity, ich miejsce i rola w społeczeństwie*, Śląsk, Katowice.
- Śleszyński P., 2012, *Warszawa i obszar metropolitalny Warszawy a rozwój Mazowsza. Trendy Rozwojowe Mazowsza*, 8, Warszawa: Mazowieckie Biuro Planowania Regionalnego, 160 p.
- Thomas R. J., 2000, “Interviewing Important People in Big Companies”; [in:] R. Hertz, J. B. Imber, (dir.) *Studying elites using qualitative methods*, A Sage Focus Edition, Thousand Oaks, London New Delhi, pp. 3 – 17.
- Voslensky M., 1980, *La Nomenklatura: les privilégiés en URSS*, Belfond, Paris.
- Wagner A.-C., 1998, *Les nouvelles élites de la mondialisation: Une immigration dorée en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 236 p.

- Wasilewski J., 1994, « La nomenclatura : vers quel destin social ? », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 1994, 4 (décembre) pp. 33-46.
- Wasilewski J., 2000, "Polish post-transitional elite", [in:] J. Frentzel-Zagórska, J. Wasilewski (dir.), *The Second Generation of Democratic Elites in Central and Eastern Europe*, Institute of Political Studies Polish Academy of Sciences, Warsaw, pp. 197 – 215.
- Weinfeld I., 1922, *Rocznik Polski*, wydanie drugie, Warszawa-Lwów MXMXXII, tableau 55,
- Węclawowicz G., 1981, "Towards a theory of intra-urban structures of Polish cities", *Geographia Polonica*, 44, pp. 179 – 200.
- Węclawowicz G., 1988, *Struktury społeczno-przestrzenne w miastach Polski*, Prace Hbilitacyjne, IGiPZ PAN, Ossolineum, , Wrocław, 264 p.
- Węclawowicz G., 1992, "Segregacja ludności według poziomu wykształcenia w największych miastach Polski", [in:] K. Wódcz i K. Czekaja, *Szkoła Chicagowska w socjologii*, Tradycja myśli społecznej i wymogi współczesnej socjologii empirycznej, Materiały pokonferencyjne, Uniwersytet Śląski, Instytut Socjologii, Katowice – Warszawa, pp. 185 – 222.
- Węclawowicz G., 1996, *Contemporary Poland, Space and Society*, Changing Eastern Europe 4, UCL Press, London, 193 p.
- Węclawowicz G., 1997, *The changing socio-spatial patterns in Polish cities*, in: Z. Kovacs, R. Wiessner (dir.), *Prozesse und Perspektiven des Stadtentwicklung in Ostmitteleuropa*, Verlag, Passau, pp. 75-81
- Węclawowicz G., 1999, "Miasto polskie w transformacji – kształtowanie się miasta postsocjalistycznego", [in:] J. Kaczmarek, *Zróźnicowanie przestrzenne struktur społecznych w dużych miastach*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XI, Katedra Geografii Miast i Turystyki Uniwersytetu Łódzkiego. Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, pp. 33 – 43.
- Węclawowicz G., 2003, *Geografia społeczna miast, Zróźnicowanie społeczno-przestrzenne*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa, 161 p.
- Węclawowicz G., 2007, *Geografia społeczna miast*, Wydawnictwo naukowe PWN, Warszawa, 222 p.
- Węclawowicz G., Coudroy de Lille. L., 1998, « Le renouveau de secteur privé et la recomposition de l'espace Varsovie », in BERTRAND J.R., CHEVALIER J. (eds.), *Logement et habitat dans les villes européennes*, L'Harmattan, Paris-Montréal. pp. 59-78.
- Wiench J., 1980, « Atrakcyjność miejsca zamieszkania w aglomeracji warszawskiej », *Sprawy Mieszkaniowe*, nr 18.
- Więclaw J., 1999, "Nowa faza procesu urbanizacji w strefie podmiejskiej Krakowa", [in:] J. Kaczmarek (dir.), *Przestrzeń miejska jej organizacja i przemiany*, *Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XII, Łódź, , pp. 51 – 57.

- Winiarczyk-Rażniak A., 2004, „Zróżnicowanie przestrzenne warunków życia w Krakowie”, [in:] I. Jażdżewska (dir.), *Zróżnicowanie warunków życia ludności w mieście, Konwersatorium Wiedzy o Mieście*, XVII, Katedra Geografii Miast i Turyzmu Uniwersytetu Łódzkiego, Łódzkie Towarzystwo Naukowe, Łódź, p. 97 - 105.
- Wnuk-Lipinski E., 1999, “Reforma, rewolucja, restauracja 3 cechy transformacji postkomunistycznej, in: A. Jasińska-Kania, K.M., Słomczyński (dir.), *Władza i struktura społeczna Księga dedykowana Włodzimierzowi Wesołowskiemu*, Wyd. IFiS PAN, Warszawa, pp. 19-34.
- Wong D. W. S., 1993, “Spatial Indices of Segregation”, *Urban Studies*, 30 (3), pp. 559-572.
- Wong D. W. S., 2003, “Spatial Decomposition of Segregation Indices: A framework Toward Measuring Segregation at Multiple Levels”, *Urban Studies*, 35/3, pp. 179-194.
- Wright Mills C., 1957, *The Power Elite*, Oxford University Press, New York, 423 p.
- Zalewska G., 1996, *Ludność żydowska w Warszawie w okresie międzywojennym*, Wyd. Nauk. P.W.N., Warszawa.
- Zarycki T., 2003, “Cultural Capital and the Political Role of the Intelligentsia in Poland”, *Journal of Communist Studies and Transition Politics*, Vol 19, 4, pp. 91- 108.
- Zarycki T., 2008, *Kapitał kulturowy, Inteligencja w Polsce i w Rosji*, WUW, Warszawa, 346 p.
- Zarycki T., 2009, *Peryferie, Nowe ujęcia zależności centro-peryferijnych*, Wyd. Nauk. Scholar, Warszawa, 363 p.
- Zarzycka-Bérard E., 2009, « Comment le socialisme construisait ses capitales. La reconstruction à la sortie de la guerre Moscou, Varsovie, Berlin 1944-1955 », E. Bérard, C. Jaquand (dir.), *Architectures au-delà du Mur 1989-2009, Berlin – Varsovie – Moscou*, Ed. A. J. Picard, pp. 79-106.
- Zborowski A., 2005, *Przemiany struktury społeczno-przestrzennej region miejskiego w okresie realnego socjalizmu i transformacji ustrojowej (na przykładzie Krakowa)*, IGI GPUJ, Kraków, 576 p.
- Ziółkowski M., 1999, „O imitacyjnej modernizacji społeczeństwa polskiego”, [in:] P. Sztompki, *Imponderabilia wielkiej zmiany, mentalność, wartości i więzi społeczne czasów transformacji*, Wyd. Naukowe PWN, Warszawa-Kraków, pp. 38 – 93.

# Annexes

---

Annexe 1.	Terminologie et traduction des variables définissant les niveaux d'études et les professions	342
Annexe 2.	Questionnaire des entretiens	344
Annexe 3.	Questionnaire d'entretien (traduction)	346
Annexe 4.	Fond pour carte mentale 1	348
Annexe 5.	Fond pour carte mentale 2	349
Annexe 6.	Grille des revenus et des âges (pour les entretiens)	350
Annexe 7.	Exemple d'entretien	352



## Annexe 1. Terminologie et traduction des variables définissant les niveaux d'études et les professions

### *Education 1988*

Polonais	Français	Anglais
Wykształcenie wyższe pełne	Niveau d'étude supérieur (niveau Master, Ingénieur et équivalent)	Tertiary
wykształcenie średnie ukończone oraz niepełne wyższe i policealne	Niveau d'étude moyen, étude après bac (BTS, Licence et équivalent)	Postsecondary and general secondary
Wykształcenie zasadnicze zawodowe	Niveau d'étude moyen technique	Basic vocational
Wykształcenie podstawowe oraz niepełne średnie	Niveau d'étude primaire et moyen non achevé	lower secondary and Primary
Z nie ukończonym podstawowym, bez wykształcenia oraz z nieustalonym	Niveau primaire non achevé et sans éducation	Incomplete primary and without education

Source: GUS

### *Education 2002*

Polonais	Français	Anglais
Ludność w wieku 15 lat i z wykształceniem wyższym	Population de 15 ans et plus ayant un niveau d'étude supérieur (Diplôme Master, ingénieur, Docteur et équivalent)	Tertiary
Ludność w wieku 15 lat i więcej z wykształceniem policealnym	Population de 15 ans et plus ayant un niveau d'étude après bac (BTS, professionnalisant après Bac, équivalent)	Post-secondary
Ludność w wieku 15 lat i z wykształceniem średnie zawodowym	Population de 15 ans et plus ayant un niveau d'étude moyen professionnel (lycée technique)	Vocational secondary
Ludność w wieku 15 lat i więcej z wykształceniem średnim	Population de 15 ans et plus ayant un niveau d'étude moyen (niveau lycée, collège général)	General secondary
Ludność w wieku 15 lat i więcej z wykształceniem średnim zasadniczym zawodowym	Population de 15 ans et plus ayant un niveau d'étude simple technique (collège technique)	Basic secondary
Ludność w wieku 15 lat i więcej z wykształceniem podstawowym i niepełnym podstawowym	Population de 15 ans et plus ayant un niveau d'étude primaire achevé ou non	Lower secondary, primary and incomplete primary
Ludność w wieku 15 lat i więcej z wykształceniem nieustalonym	Population de 15 ans et plus ayant un niveau d'étude non identifié	no defined

Source: GUS

*Professions 1988 et 2002*

Polonais	Français	Anglais
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie parlamenta-rzysty, wyższego urzędnika i kierownika	Directeurs, et hauts cadres dans les secteurs privés ou publics	Executive managers in business and administration
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie specjalisty	Spécialistes	Professionals
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie pracownika biurowego	Employés de bureau	Clerks
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie technika i inny średni personel	Techniciens et équivalents	Technicians and associate professionals
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie pracownika usług osobistych i sprzedawcy	Employés de services et de commerce	Service workers, shop and market sales workers
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie robotnika przemysłowego i rzemieślnika	Artisans et ouvriers	Craft and related trades workers
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie pracownika przy pracach prostych	Employés aux travaux simples	Elementary occupations
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie rolnika, ogrodnika, leśnika i rybaka	Employés du secteur primaire et pêcheurs	Skilled agricultural and fishery workers
Pracujący w wieku 15 lat i więcej o zawodzie operatora i monterów maszyn i urządzeń	Ouvriers non spécialisé (opérateurs - monteurs)	Plant and machine operators and assemblers

Source: GUS



## Annexe 2. Questionnaire des entretiens

### Kwestionariusz Wywiadu

#### Historia miejsc zamieszkania respondenta

1. Czy mógłby (mogłaby) Pan/Pani wskazać miejsca, w których Pan/Pani mieszkał(a) od urodzenia do dzisiaj oraz motywacje/przyczyny zmiany miejsca zamieszkania)?

*(W trakcie rozmowy będą zadawać pytania uzupełniające dotyczące następujących kwestii:*

- przed i po 1989
  - miejsce urodzenia
  - różne adresy + typ zamieszkiwanego budynku
  - przebieg kariery zawodowej
  - dlaczego wybór na miejsce zamieszkania określonej lokalizacji w mieście, dlaczego w danej dzielnicy?
  - Drugi Dom? Gdzie?
  - Z kim Pan/Pani mieszka? Czy Pan/Pani ma dzieci? Ile mają lat?
  - Gdzie obecnie mieszka Pani/Pana najbliższa rodzina?
2. Czy Pan/Pani może określić w skali od 0 do 100 „stopień zadowolenia” Pana/Pani miejsca zamieszkania przed i po 1989 r. ?
  3. W jakim stopniu lokalizacja miejsca zamieszkania odpowiada Pana/Pani wcześniejszym założeniom/planom/wymaganiom?
  4. Czy planuje Pan/Pani przeprowadzkę? Jeżeli tak, to w jakie miejsce, dlaczego? Do której dzielnicy?

#### Aspiracje miejsca zamieszkiwania

1. Jakie jest Pana/Pani zdaniem idealne miejsce do zamieszkania? Jaka jest różnica pomiędzy miejscem, w którym Pan/Pani mieszka teraz a idealnym miejscem zamieszkania?

- w mieście, w strefie podmiejskiej, albo na wsi

- dzielnica (ulica)

- typ budynku - budynek jednorodzinny/wielorodzinny (apartamentowiec)/stara –nowa kamienica?

2. Czy Pan/Pani mieszka w zamkniętym osiedlu?

Tak: Dlaczego zdecydował(a) się Pan/Pani mieszkać w zamkniętym osiedlu?

Nie: Czy chciał(a)by Pan/Pani mieszkać w zamkniętym osiedlu? Dlaczego?

3. **MAPA MENTALNA 1:** Proszę ocenić każdą dzielnicę pod kątem jej atrakcyjności, jako miejsca zamieszkania według skali od -3 do +3 gdzie: - 3 – oznacza, że nie chciałby Pan tam mieszkać; +3 – bardzo chciałby Pan tam mieszkać; 0 jest neutralne.

4. Czy mógłby (mogłaby) Pan/Pani wymienić 5 dzielnic, które uważa Pan/Pani jako najbardziej prestiżowe w Warszawie oraz 5 dzielnic, które wręcz przeciwnie, uważa Pan/Pani jako najmniej atrakcyjne do zamieszkania?

### **Przemieszczenia w mieście i przestrzeń życiowa**

---

1. O której godzinie wychodzi Pan/Pani do pracy? W jaki sposób pokonuje Pan/Pani trasę z domu do pracy (pieszo, tramwajem, autobusem, metrem, pociągiem, autem, etc.)?
2. Czy często spędza Pan/Pani czas wolny poza domem? Gdzie? (kino, restauracja, hala sportowa, itd.)
3. W której dzielnicy/dzielnicach znajdują się miejsca rozrywki, które Pan/Pani wymienił w poprzednim pytaniu?
4. **MAPA MENTALNA 2:** Jak często bywa Pan/Pani w każdej z dzielnic? (według następującej skali: 3: Bardzo często; 2: dość często; 1: dość rzadko; 0: Wcale)

### **Elita : definicja/auto-definicja**

---

1. Czy uważa się Pan/Pani za członka polskiej elity? Jak by Pan/Pani zdefiniował(a) elitę?
2. Czy uważa się Pan/Pani za członka inteligencji? Jak by Pan/Pani zdefiniował(a) inteligencję?
3. Jakie cechy powinny charakteryzować osobę, żeby mogła być określona mianem elity? Czy mógłby/mogłaby Pan/Pani podać 5 przymiotników?
4. Czy może Pan podać nazwiska 5 osób, które uważa Pan/Pani za członków elity? Dlaczego? A z Pana/Pani otoczenia?
5. Jaki zawód wykonują Pana najbliżsi przyjaciele (Proszę wybrać trzy najbliższe osoby)?
6. Czy zna Pan/Pani swoich sąsiadów z piętra (albo z sąsiednich domów)? Czy zna Pan/Pani ich zawód, jeśli tak jaki on jest?

### **Charakterystyka respondenta**

---

1. Płeć
2. Przybliżony wiek: tabela
3. Czy ukończył(a) Pan/Pani studia? Jakie? Gdzie? To samo pytanie dotyczy żony/męża?
4. Jaki jest Pana/Pani obecny zawód?
5. Czy włada Pan/Pani językami obcymi? Jakimi?
6. Czy mieszkał(a) Pan/Pani za granicą dłużej niż 2 miesiące? 6 miesięcy? Gdzie? Dlaczego?
7. Jakie jest wykształcenie Pana/Pani rodziców i zawód, a dziadków?
8. Czy mógł(a)by Pan/Pani powiedzieć, gdzie się Pan/Pani sytuuje na tej tabeli wynagrodzeń, dochodów rodziny? Ile procent dochodów wydaje Pan/Pani na utrzymanie?
9. Z Pana/Pani otoczenia, ile osób mogłoby Panu/Pani pożyczyć 10 000 PLN, 100 000 PLN?

**Czy mógł(a)by Pan/Pani podać 3 nazwiska osób z którymi mogłabym przeprowadzić ten wywiad?**

## **Annexe 3. Questionnaire d'entretien (traduction)**

### **Histoire des lieux d'habitation de l'enquêté**

---

1. Pourriez-vous me retracer les différents lieux où vous avez vécu de votre naissance à aujourd'hui, en m'expliquant les raisons de ces déplacements?
2. *(Nous insisterons durant l'entretien sur les points ci-dessous afin d'approfondir et de mener au mieux l'enquête)*
  - avant après 1989
  - lieu de naissance
  - différentes adresses + types d'architectures (avant guerre, communiste, après 1989 etc.)
  - carrière professionnelle
  - Pourquoi ce choix dans ce quartier?
  - Résidence secondaire? Où?
  - Où habite votre famille proche?
3. Pourriez-vous identifier le niveau de contentement de votre prise de décision concernant l'emménagement aux différents lieux d'habitation? Entre 0 et 100? Avant et après 1989?
4. Avez-vous planifié de déménager prochainement? Si oui, où et pourquoi? Dans quel quartier?

### **Aspiration du lieu d'habitation**

---

1. Quel est pour vous le lieu idéal d'habitation et y-a-t-il un grand écart avec le lieu que vous habitez aujourd'hui?
  - quartier (rue)
  - type de bâtiments
  - appartement ou maison individuelle
2. Pourriez-vous me citer 3 quartiers qui selon vous sont les plus prestigieux de la ville et par opposition 3 quartiers – toujours selon vous – qui sont les moins attratifs?
3. Si vous habitez une résidence fermée: pourquoi avez-vous fait ce choix? Si ce n'est pas le cas, souhaiteriez-vous habiter une résidence fermée? Que pensez-vous des résidences fermées?

### **Elite: définition/auto-définition**

---

1. Pensez-vous être un membre de l'élite polonaise? Comment définiriez-vous l'élite?
2. Pensez-vous être un membre de l'intelligentsia? De quelle façon définiriez-vous l'intelligentsia?
3. Quelles sont les caractéristiques qui devraient définir une personne appartenant à l'élite? Pourriez-vous me donner 5 qualificatifs?
4. Pourriez-vous me donner le nom de 5 personnes qui selon vous font parti intégrante de l'élite polonaise? Pourquoi? Et dans vos relations, pouvez-vous en citer?

5. Quel est le métier de vos amis les plus proches (choisissez s'il vous plait, les 3 personnes qui vous sont les plus proches)?
6. Connaissez-vous vos voisins de palier? Si oui, connaissez-vous leurs professions, quel est-il?
7. Dans quels lieux aimez-vous passer votre temps libre? Pourquoi?

### **Caractéristique de l'enquête**

---

1. sexe
2. âge : tableau
3. avez-vous fait des études? Quel diplôme? Où? Et votre femme/mari?
4. Quelle est votre profession aujourd'hui?
5. Parlez-vous des langues étrangères, lesquelles?
6. Avez-vous habité à l'étranger plus de 2 mois? 6 mois? Où, Pourquoi?
7. Quel est le niveau d'instruction de vos parents et de vos grands-parents, ainsi que leurs dernières professions?
8. Pourriez-vous me dire où vous situez vous sur la table des revenus?
9. Combien de personnes dans votre entourage pourraient vous prêter 10 000 PLN, 100 000 PLN?

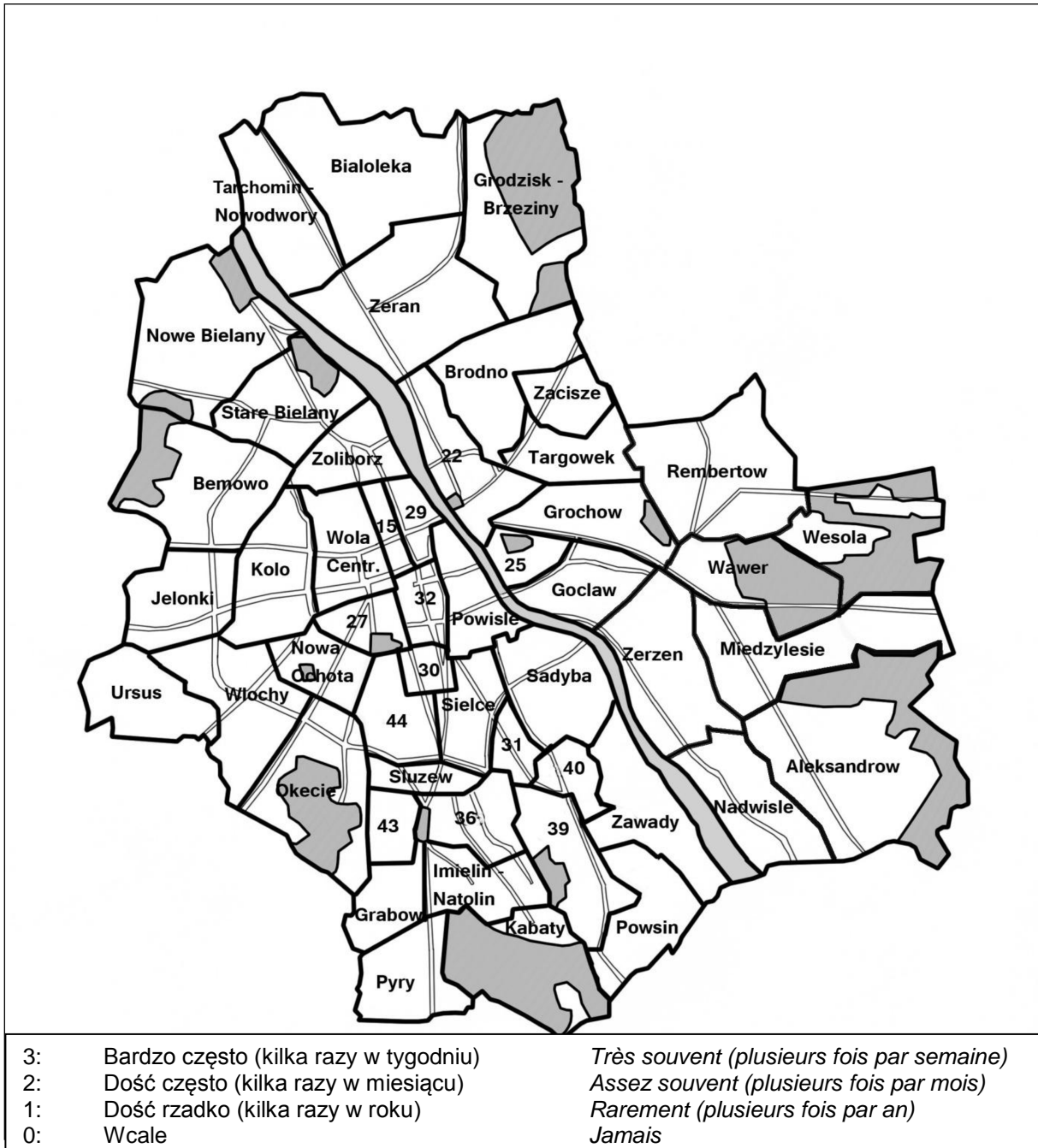
**Pourriez-vous me recommander 3 personnes avec qui je pourrais réaliser cet entretien?**

## Annexe 4. Fond pour carte mentale 1



- |                        |                   |                           |                       |
|------------------------|-------------------|---------------------------|-----------------------|
| 1. Aleksandrów         | 14. Międzylesie   | 29. Stare-Nowe miasto     | 40. Wilanów królewski |
| 2. Bemowo              | 15. Muranów       | 30. Stary Mokotów         | 41. Włochy            |
| 3. Białoleka           | 16. Nadwiśle      | 31. Stegny                | 42. Wola Centralna    |
| 4. Bródno              | 17. Nowa Ochota   | 32. Śródmieście           | 43. Wyczółki          |
| 5. Goclaw              | 18. Nowe Bielany  | 33. Targówek              | 44. Wyględów          |
| 6. Grabów              | 19. Okęcie        | 34. Tarchomin – Nowodwory | 45. Zacisze           |
| 7. Grochów             | 20. Powiśle       | 35. Ursus                 | 46. Zawady            |
| 8. Grodzisk – Brzeziny | 21. Powsin        | 36. Ursynów               | 47. Żerań             |
| 9. Imielin – Natolin   | 22. Praga Północ  | 37. Wawer                 | 48. Żerań             |
| 10. Jelonki            | 23. Rembertów     | 38. Wesola                | 49. Żoliborz          |
| 11. Kabaty             | 24. Sadyba        | 39. Wilanów               |                       |
| 12. Koło               | 25. Saska Kępa    |                           |                       |
| 13. Marymont           | 26. Sielce        |                           |                       |
|                        | 27. Stara Ochota  |                           |                       |
|                        | 28. Stare Bielany |                           |                       |

## Annexe 5. Fond pour carte mentale 2



- |                        |                   |                           |                       |
|------------------------|-------------------|---------------------------|-----------------------|
| 1. Aleksandrów         | 14. Międzylesie   | 29. Stare-Nowe miasto     | 40. Wilanów królewski |
| 2. Bemowo              | 15. Muranów       | 30. Stary Mokotów         | 41. Włochy            |
| 3. Białoleka           | 16. Nadwiśle      | 31. Stegny                | 42. Wola Centralna    |
| 4. Bródno              | 17. Nowa Ochota   | 32. Śródmieście           | 43. Wyczółki          |
| 5. Gocław              | 18. Nowe Bielany  | 33. Targówek              | 44. Wyględów          |
| 6. Grabów              | 19. Okęcie        | 34. Tarchomin – Nowodwory | 45. Zaczysze          |
| 7. Grochów             | 20. Powiśle       | 35. Ursus                 | 46. Zawady            |
| 8. Grodzisk – Brzeziny | 21. Powsin        | 36. Ursynów               | 47. Zerzeń            |
| 9. Imielin – Natolin   | 22. Praga Północ  | 37. Wawer                 | 48. Żerań             |
| 10. Jelonki            | 23. Rembertów     | 38. Wesola                | 49. Żoliborz          |
| 11. Kabaty             | 24. Sadyba        | 39. Wilanów               |                       |
| 12. Koło               | 25. Saska Kępa    |                           |                       |
| 13. Marymont           | 26. Sielce        |                           |                       |
|                        | 27. Stara Ochota  |                           |                       |
|                        | 28. Stare Bielany |                           |                       |

## **Annexe 6. Grille des revenus et des âges (pour les entretiens)**

### **Tabla wynagrodzeń (Brutto) (Tableau des revenus brut):**

- C: do<sup>278</sup> 3200 zł.
- D: od 3201 do 4000 zł.
- E: od 4001 do 4800 zł.
- F: od 4801 do 5600 zł.
- G: od 5 601 do 6 400 zł.
- H: od 6 401 do 7 200 zł.
- I: od 7 201 do 8 000 zł.
- J: od 8 000 do 9 700 zł.
- K: od 9 701 do 11 300 zł.
- L: od 11 301 do 13 000 zł.
- M: od 13 001 do 15300 zł.
- N: od 15 301 do 18 500 zł.
- O: od 18 501 do 21 800 zł.
- P: od 21 801 do 25 000 zł.
- Q: od 25 001 do 28 200 zł.
- R: od 28 201 do 31 500 zł.
- S: od 31501 zł do 48 500 zł.
- T: od 48 501 zł. do 64 600 zł.
- U: od 64 600 zł. do 96 600 zł.
- V: od 96 600 zł do 130 000 zł.
- W: od 130 000 zł.

### **Wiek respondenta (âge de la personne enquêtée):**

- 1: od 20 do 30 lat<sup>279</sup>
- 2: od 31 do 40 lat
- 3: od 41 do 50 lat
- 4: od 51 do 60 lat
- 5: od 61 do 70 lat
- 6: od 71 do 80 lat
- 7: po wyżej 81 lat

---

<sup>278</sup> Od : de ; do : à

<sup>279</sup> Lat : ans





## Annexe 7. Exemple d'entretien

(Toutes informations permettant de reconnaître la personne interviewée ont été noircies)

Pisarka, tłumaczka i publicystka /

Wykształcenie i zawód męża: wyższe -  
Dziennikarz

Wykształcenie rodziców:

Ojciec: Wyższe, Doktor.

Matka: Wyższe, Doktor

Wykształcenie i zawód dziadków:

M: wyższe

O: Nie wie

Wykształcenie: wyższe (Literatura angielska -  
Oxford University, Doktorat)

lat

Języki obce: Angielski (bardzo dobrze) i  
Francuzki i Niemiecki (Średnie), 7 lat w  
Stanach

### CB: Czy mógłaby Pani wskazać miejsca, w których Pani mieszkała od urodzenia do dzisiaj oraz motywacje/przyczyny zmiany miejsca zamieszkania?

Urodziłam się w Warszawie na Mokotowie. Mieszkałam w Stanach jako dziecko przez dwa lata i potem studiowałam też w Stanach i w Anglii. Od dziecka do 2003 roku mieszkałam na Mokotowie, a potem na Saskiej Kępie. Na Mokotowie mieszkałam na różnych miejscach. Napoczątku mieszkałam z rodzicami przy ul. [REDACTED], to jest Górny Mokotów. Potem mieszkałam na Stegnach ul. [REDACTED]. Mieszkaliśmy w tedy z rodzicami w blokach, z tym, że przy ul. [REDACTED], to były z lat 1960, a Stegny to są późniejsze bloki zbudowane w latach 1970. Pojechałam na studia w Stanach i kiedy wróciłam kupiłam sobie własne mieszkanie na Mokotowie Górnym na ul. [REDACTED], który do dzisiaj mam i wynajmuję. Jestem Mokotowianką, to jest inteligentcka dzielnica i dosyć dużo przełomon było przeprowadzenie się na Saską Kępę. Moja mama do dzisiaj uważa, że to jest problematyczna dzielnica do mieszkania, ponieważ to jest Praga.

Przeprowadziliśmy się na Saskiej Kępie (przy ul. [REDACTED] pod wpływem męża, który bardzo lubi tą dzielnicę. Też dlatego, że mój stryj ze strony ojca tutaj kiedyś mieszkał. Tak że, to jest w jakimś sposób pokoleniowa sprawa. Dla mojego pokolenia, Saska Kępa jest jedno znacznie inteligentną dzielnicą. Natomiast dla osoby z pokolenia mojej matki to nie jest takie oczywiste. Dla niej jest bardziej znacząca Wisła jako podział, który się nie przekracza. Poza tym lubie stare budownictwa, mają swoją własną historię. Nie mam na tym wiedzy, ale mi się wydaje, że to jest zdrowsze i przyjemniejsze. Estetyka starych budownictw mnie po prostu odpowiada. Tutaj są np. stare latarnie, które ja bardzo lubie. Też koją tę tkanką miejską z ulicą. Natomiast nowe osiedla nie mają ulic, tylko mają parkingi i podpożonkowanie logiki urbanistycznej i samochodowej i wydaje mi się jakiś absurdem. Bywam w takich miejscach, ponieważ mam znajomy, którzy tak mieszkają. To zupełnie mnie nie odpowiada.

Mamy dom na [REDACTED], nie daleko [REDACTED], to jest pod [REDACTED]. Jest w tej chwili w remoncie, ale spędzamy tam wakacje i kilka week-endów.

Najbliższa rodzina, mieszka na Mokotówiu i matka męża mieszka na Grochowie. A mój ojciec mieszka w Stanach.

**CB: W jakim stopniu lokalizacja miejsca zamieszkania odpowiada Pani wcześniejszym założeniom/planom/wymaganiom?**

Bardzo dużo. Uważam, że to jest idealna dzielnica. Najlepsza w tej chwili w Warszawie.

**CB: Czy planuje Pani przeprowadzkę? Jeżeli tak, to w jakie miejsce, dlaczego? Do której dzielnicy?**

Myślmy na przeprowadzkę, ale zupełnie nam nie stać na większe mieszkanie na Saskiej Kępie, a nie chcemy się przeprowadzić z Saskiej Kępie. Był moment kilka lat temu, że myśmy oglądali większe mieszkania. Ale nie było nam stać na to.

Nie mogłabym mieszkać na peryferie Warszawy. Myśleliśmy o tym nawet kupić jakąś działkę i zbudować jakiś dom, ale postanowiliśmy, że to jest zupełnie nie dla nas. Należy nam bliskość centrum.

**CB: Czy Pani mieszka w zamkniętym osiedlu?**

Nie.

**CB: Czy chciałaby Pani mieszkać w zamkniętym osiedlu? Dlaczego?**

To jest dla mnie takie izolowanie od społeczeństwa. Ja lubie być częścią społeczności lokalnej i mnie to po prostu nie odpowiada w sensie filozoficznym. Odcinanie się, podeźliwość. To są też nowoczesne budynki, nam zależało na starych murach. Saska Kępa ma swoją aurę, jakąś na pewno swoją ideologię. Saską Kępianie bardzo kochają historię swojej dzielnicy. Jest kilka książek, które ludzie mają mieszkający tutaj. Mówi się o Saskiej Kępie, że to jest wieś i też czekawie, że Saską Kępianie nie mówią, że jadą na miasto, tylko że jadą do miasta. Uważamy, że mieszkamy w jakimś sensie w osobnej miejscowości i, że ta miejscowość sytuuje się w sercu Warszawy jest przedmiotem dumy. To mi właśnie odpowiada. Mi się wydaje, że w Saskej Kępi jest większy poziom zaufaniaajemnego niż w innych dzielnicach w Warszawie. Żoliborz może być podobny, ale Mokotów nie jest taki.

**CB: Proszę ocenić każdą dzielnicę pod kątem jej atrakcyjności, jako miejsca zamieszkania według skali od -3 do +3 gdzie: - 3 – oznacza, że nie chciałaby Pani tam mieszkać; +3 – bardzo chciałby Pan tam mieszkać; 0 jest neutralne. (Wypełnione)**

**CB: Czy mogłaby Pani wymienić 5 dzielnic, które uważa Pani jako najbardziej prestiżowe w Warszawie**

Mokotów, Saska Kępa, Żoliborz, Stara Ochota i dla mnie też Powiśle. Ale wiem, że dla wiele osób Stara Sadyba np. jest prestiżowa. Mi się w ogóle nie podoba mam bardzo złe zkożażenia z tą okolicą. Mieszkałam tam nie daleko i po prostu miałam tam trudne dzieczynstwo. A potem jest za daleko. Dla mnie w chodzą w rachubę tylko dzielnice dobrze zkomunikowane z centrum, który uważam na Nowy Świat.

**CB: Czy mogłaby Pani wymienić 5 dzielnic, które wręcz przeciwnie, uważa Pani jako najmniej atrakcyjne do zamieszkania?**

Cała reszta (*Śmiech*). Daleka Wola, to w ogóle jest dla mnie obcy świat. Nie znam Woli, czasem mi się zdarza tam pojechać, to tak jak bym w ogóle byłam w obcym mieście.

Daleka Praga.

Ursynów jest dla mnie neutralne, znaczy gdyby nie mój mąż, to mogłabym brać to pod uwagę, ponieważ to jest dobrze z komunikowane po przez metra i bezpieczne.

No tak Wola, czyli Koło, Jelonki, Ursus, to wszystko jest dla mnie Wola i to jest absolutnie dla mnie nie interesujące.

Też Bródno, Zacisze, Targówek, cała ta daleka Praga. Grochów jest na granicy. Z Grochowem, trochę się oswoiłam, ale jestem pewnie jednak uprzedzona. Natomiast, są dzielnice podmiejskie, które uchodzą za atrakcyjne ale w ogóle mnie nie interesują, ale mam świadomość, że one są prestiżowe. Np. Józefosław uchodzi za dobre miejsce do mieszkania. Mi się w ogóle nie podoba, nie chciałabym tam mieszkać, ale wiem, że tam mieszka warszawska inteligencja. Jest za daleko. Natomiast już Podkowa Leśna tak. Wydaje mi się ciekawe miejsca do zamieszkania. Chociaż dla mnie naobecnym jest za daleko. Wawer jest takim dziwnym miejscem, trochę inteligenckim a trochę ze starszego pokolenia robotniczym. Tam są ludzie z mojego środowiska, które tam mieszkają. No ale trzeba chcieć mieszkać daleko. Ja absolutnie nie chcę mieszkać daleko, też ze względu na to, że mój mąż nie ma prawo jazdy. Więc po prostu logistyka byłaby nie udzwignięcia. Ale chyba ta cześć, która jest dla mnie *out limits* to jest Wola i daleka Praga.

Białółka jest też dla mnie dziwnym miejscem. Wiem, że tam ludzie mieszkają, moje znajomi. Natomiast ja bym za żadne skarby nie chciałabym mieszkać i znam ludzi, którzy z tamąd uciekają. Tam są korki i pustynia kulturowa.

**CB: O której godzinie wychodzi Pani do pracy? W jaki sposób pokonuje Pani trasę z domu do pracy (pieszo, tramwajem, autobusem, metrem, pociągiem, autem, etc.)?**

Pracuję na uczelni, bywam na uczelni raz w tygodniu, prowadzę zajęcia. Poza tym siedzę w domu.

Ostatnio jeżdę metrem, ale jest różnie, też tramwajem. mam samochód, ale ponieważ mam zajęcia na 9:00 rano, to metrem jest szybciej dojechać (20 min do pracy). Ale też jade często do centrum. Mam wykłady gościnne zachęci, na uczelni, do BUWu. krakowskie przedmieście jest dla mnie ważny punkt do odniesienia geograficznym.

**CB: Czy często spędza Pani czas wolny poza domem? Gdzie? (kino, restauracja, hala sportowa, itd.)**

Na nowym świecie. Jeżeli kino, to w Pałacu kultury. Jeżeli teatr to też Pałac kultury, Dramatyczne Studio. Jeżeli sztuka to Centrum Sztuki Spółczesnej, Zachęta, Museum Sztuki Nowoczesnej. A jeżeli kawiarnie, restauracje to okolice Nowego Świata. I też Plac Zbawiciela, jest tam kino, teatr i restauracja do której często chodzimy.

**CB: Jak często bywa Pani w każdej z dzielnic? ( według następującej skali: 3: Bardzo często; 2: dość często; 1: dość rzadko; 0: Wcale) (Wypełnienie)**

**CB: Czy uważa się Pani za członka polskiej elity?**

Trudne pytanie, ponieważ to jest bardzo oceniające słowo i gupio jest się przyznać, że się jest członkiem elity. Ale tak myślę, że tak, jestem zapraszana w różnych miejscach, gdzie się zaprasza elite.

**CB: Jak by Pani zdefiniowała elitę?**

Ja się uważam za członkiem elity intelektualnej, a nie np. finansowej. Myślę, że się nie mieszczę w górnych 5% procentach, jeśli chodzi o zarobki. Natomiast jeśli chodzi o widzialność i wpływ na rzeczywistość to być może tak. Dla mnie kategoria elity intelektualni to są ludzie obecni w debacie publicznej i mając wpływ na rzeczywistość kulturową, polityczną i myślową.

**CB: Czy uważa się Pani za członka inteligencji?**

Tak.

**CB: Jak by Pan/Pani zdefiniowała inteligencję?**

To są ludzie z wyższym wykształceniem. Nie wiem czy dzisiaj też zdefiniuje się po przez tradycje rodzinne, ale myślę że tak. Aspirujący do pewnego zestawu wartości, które się wiążą z biciem z rodzin z wyższym wykształceniem humanistycznym, choć nie koniecznie tak musi być. Są osoby, które można zaliczyć do inteligencji, którzy nie mają rodziców, którzy byli członkowie z tej klasy, ale to się żadko zdarza. Więc ja się bardziej stawiam na wartości i wykształceniem i typem uprawianej pracy. Czyli zawodami związanymi z kulturą i nauką. I też pewna odpowiedzialności za zbierowość. To nie jest to samo np. jak *intellectuals* w ameryce. Etos inteligencki ze schodniej europy ma swoją historię, w której ważną cześcią jest odpowiedzialności i też skłonność do wywyszania się też. Jest pewien etos inteligencki.

**CB: Jakie cechy powinny charakteryzować osobę, żeby mogła być określona mianem elity? Czy mogłaby Pani podać 5 przymiotników?**

Są różne elity. Nie potrafię tak to określić, kiedy się mówi o elicie w sensie bardziej ogólnym. Ja nie wieże w elicie bezprzemionikowe. Dzisiejsze społeczeństwo jest na tyle atomizowane i na tyle są różne konkurencyjne hierarchie wartości, że po prostu są różne elity, są ludzie należące do elity np. medialno-finansowe, które pojawiają się w np. czasopiśmie *Viva*, na okładkach jako elity, które ja nie tylko nie znam, ale nie chciałabym znać i z którymi mam zerowo indentyfikacje. A oni może nie mają świadomość o moim istnieniu.

Jeżeli mówimy o elicie intelektualnym, osoby z wyższym wykształceniem a często z doktoratami, to:

Intensywnie uczesniczące w debacie publicznej, czyli piszące najczęściej, związane z jednych ośrodków kultury takich jak z jednej strony *Krytyka Polityczna*, *Fundacja Batorego*; po prawej strony Klub Inteligencji Katolickiej, Instytut Pamięci Narodowej. To są elity z którymi ja się indentyfikuję. Też dosyć często, można powiedzieć, że to są osoby czytające i mający jakiś pogląd na temat ważnych książek, które się okazuje. Można w ciągu ostatniego roku, wymienić 5 takich książek, w obec których jeśli ktoś należy do elity i tych książek nie czytał, to udaje, że je czytał. To są też odbiorcy pewnych czasopism. Znaczący nie wszyscy, którzy czytają *Polityka* są elitą, ale cała elita czyta *Politykę*. Bywający regularnie w teatrze, w kinie i na ważnych wystawach. Chociaż już nie ważne na koncertach, co mnie martwi. Dla mnie pierwszą cechą jest aktywny udział w debacie politycznym i publicznym. Jeśli ktoś twierdzi, że go nie interesują polityka, to prawdo podobie członkiem takiej elity nie jest. To są osoby, które interesuje wpływanie na rzeczywistość i, które mają pogląd na temat toczących się aktualne ważnych dyskusji, dotyczący Polskiej tożsamości narodowej, pamięci z biorowej, logiki przemian po 1989 roku, miejsca kościoła w życiu publicznym, homofobi, spraw kobiet. To sa kilka set osób.

Jak by Pani chciała ich zobaczyć to są gremnia, które się jakiś czas widuje. [REDAKT], tam jest zamknięta lista gości i ciągle te same osoby się pojawiają. Bywają, też te osoby na debatach w [REDAKT]. [REDAKT] są ewidentnie miejsce, gdzie się elita widuje, to są często ludzie powiązani z teatrem zresztą. [REDAKT] był bardzo ciekawym punktem spokania tej grupy. [REDAKT] w tej chwili. Chociaż to jest nie jasne. Hierarchia tam jest zabużona ciągle. Udział w debacie o role uniwersytetu w Polsce. To są często ludzi związani w wyższymi ucielniami, ale nie wszyscy. Też bardzo czekawym miejscem, który jest prestizowym, jest być zapraszany w radia *Talk FM*, ale np. juz w tej chwili nie do telewizji. W telewizji bywają dosyć arbitralnie wybieranie eksperci o wszystkim, a *Talk FM* jest bardzo

ważnym pod tym względem. Do nie dawna taką funkcję też spełniała *TV Kultura*, ale przestała, ponieważ się rozleciała.

Osoby publikujące jest kilka set osób. Osoby publikując w *Gazecie Świątecznej*, *Gazecie Wyborczej*, a przed tem w *Europie* dodatku *Dzinnika*. Napewno nie jestem obiektywna, ale publikowanie [REDACTED] [REDACTED] jest takim akcesem do tej elity i co raz bardziej jest takim miejscem pismo [REDACTED] [REDACTED] i jest takie pismo internetowy [REDACTED].

Tak, że są realne i wirtualne miejsce gdzie ta elita się widuje i jak by mówić do siebie na wzajem. To się nie wiąże np. z nakładami książek. Są osoby, którzy publikują na bardzo wysokich nakładach a ewidentnie do tej elity nie zaliczają; Są też osoby, które mają bardzo duże pieniądze i też do tej elity się nie zaliczają. Ja myślę oczywiście o elicie opinotwórczej.

**CB: Czy może Pani podać nazwiska 5 osób, które uważa Pani za członków elity? Dlaczego? A z Pani otoczenia?**

[REDACTED]

To są dosyć przypadkowo wybranych nazwiska. Ich wypowiedzi publiczna mają dużą nośność. Mają wpływ na rzeczywistość. Osoby nadający ton rozmowie w środowisku. Ich status jest oczywiście nie porównywalne. Np. myślę, że [REDACTED] jest dużo wyżej niż [REDACTED]. To jest też inne pokolenie. Dałam Pani dwie osoby powiedzmy ze starszego pokolenia, dwie ze średniego, jeden z młodszego.

Te pięć osób, które wymieniłam to znam osobiście.

Z moi przyjaciół bliskich: [REDACTED] [REDACTED] itd.

**CB: Jaki zawód wykonują Pani najbliżsi przyjaciele (Proszę wybrać trzy najbliższe osoby)?**

Akademicy, dziennikarze i nie pracującą mamą (aktorka)

**CB: Czy zna Pani swoich sąsiadów z piętra (albo z sąsiednich domów)? Czy zna Pani ich zawód, jeśli tak jaki on jest?**

Tak, bardzo blisko. [REDACTED] [REDACTED]. A trzecia chyba jest uzędniczką nad nami mieszkająca.

**CB: Z Pani otoczenia, ile osób mogłoby Pani pożyczyć 10 000 PLN, 100 000 PLN?**

10 000 PLN: 1

100 000 PLN: Nikt



# Figures

---

Figure 1.	Méthodes d'analyse et cheminement de la réflexion	15
Figure 2.	La ville socialiste selon F. E. I. Hamilton (1979)	28
Figure 3.	Le statut social et la distance au centre ville – modèle d'I. Szelenyi	29
Figure 4.	L'influence des processus de transformation et de mondialisation sur les changements selon le domaine de développement de la ville	40
Figure 5.	Processus de développement des villes en Europe Centrale dans la perspective des processus de transformation	41
Figure 6.	Les impacts des mesures prises par l'Etat après 1989 sur l'espace urbain en Pologne	47
Figure 7.	Modèle de la ville post-socialiste polonaise selon A. Zborowski (2005)	53
Figure 8.	Proposition de classification des sous-types du capital culturel de T. Zarycki	73
Figure 9.	Schéma empirique de la méthode dite de <i>proche en proche</i>	93
Figure 10.	Âge des personnes interrogées (en nombre absolu)	95
Figure 11.	Répartition des salaires des interviewés selon leur catégorie	97
Figure 12.	Structure et thématiques des entretiens	100
Figure 13.	Imbrication des différentes définitions du terme « élite » par les personnes interrogées	103
Figure 14.	Imbrication des différentes définitions de « l'intelligentsia » par les personnes interrogées	112
Figure 20.	La mosaïque urbaine : exemple de séparation d'un même immeuble	162
Figure 21.	La construction immobilière de 1991 à 2011 en Pologne	191
Figure 22.	Prix moyen au mètre carré des logements neufs dans les cinq quartiers les plus chers de Varsovie de 2005 à 2011 (en €)	193
Figure 23.	Evolution des prix moyens des appartements de seconde main à Cracovie de 2003 à 2009	194
Figure 24.	Corrélations entre les trois variables définissant les élites en 2002 (coefficient de corrélation de rang de Spearman)	200
Figure 25.	Coefficients de corrélations négatifs de rang selon le recensement de 2002	201
Figure 26.	Indices de dissimilarité à Varsovie, Cracovie et Łódź selon le niveau d'étude en 1988 et 2002	208
Figure 27.	Indices de dissimilarité à Varsovie, Cracovie et Łódź selon la catégorie professionnelle en 2002	209
Figure 28.	Indices de dissimilarité selon la catégorie professionnelle à Varsovie en 1988 et 2002	209

Figure 29.	Schéma de la concentration des classes supérieures à Varsovie, Cracovie et Łódź en 2002	219
Figure 30.	Coefficients de corrélation de rang de Spearman positifs à Varsovie en 2002 à l'échelle des îlots	222
Figure 31.	Coefficients de corrélation de rang de Spearman positifs à Cracovie en 2002 à l'échelle des îlots	225
Figure 32.	Coefficients de corrélation positifs de rang de Spearman à Łódź en 2002	227
Figure 33.	Structure du secteur d'habitation selon le type d'appartenance des logements de 2002 à 2007	252
Figure 34.	Propriétaires selon le nombre de logements possédés et la catégorie d'élite	253
Figure 35.	<i>Gentrification</i> après 1989 (effet de « grignotage »)	259
Figure 36.	A.F.C. des individus interrogés selon des caractéristiques socio-économiques, démographiques, d'habitation, de choix de vie et de préférences (liaison des caractéristiques liées aux revenus)	274
Figure 37.	A.F.C. des individus interrogés selon des caractéristiques socio-économiques, démographiques, d'habitation, de choix de vie et de préférences (lecture par âge des individus et du bâti)	274
Figure 38.	Typologie des élites selon des caractéristiques socio-économiques, démographiques, d'habitation, de choix de vie et de préférences (AFC)	275



# Tableaux

---

Tableau 1.	Les sous-types du capital culturel dans les sociétés polonaise et russe d'après T. Zarycki (2008)	72
Tableau 2.	Moyennes des salaires bruts selon les catégories socio-professionnelles polonaises en 2010	96
Tableau 3.	Les différents groupes d'adjectifs (ou expressions) qualifiant « l'élite »	104
Tableau 4.	Les personnalités les plus citées en tant qu'élite polonaise	108
Tableau 5.	Niveau d'étude des parents et des grands-parents	114
Tableau 6.	Hérédité du statut d'élite	115
Tableau 7.	Proportion des catégories d'élites des interviewés et des amis cités	116
Tableau 8.	Nombre d'étudiants dans les villes polonaises - année universitaire 1921-1922	138
Tableau 9.	Indices de ségrégation et de dissimilarité selon le niveau d'étude à Varsovie en 1978	158
Tableau 10.	Population ayant un niveau supérieur d'éducation dans les trois villes en 1978 et 1988	169
Tableau 11.	Distribution du lieu d'habitation des enseignants-chercheurs de l'Université de Łódź selon les quartiers administratifs de la ville (en pourcentage)	172
Tableau 12.	Transactions d'achat-vente de locaux habitables sur le marché immobilier selon les dix villes-districts les plus chères au m <sup>2</sup> en 2008	192
Tableau 13.	Logements selon la date de construction à Varsovie, Cracovie et Łódź	195
Tableau 14.	Indices de ségrégation à Varsovie, Cracovie et Łódź en 1988 selon le niveau d'étude	204
Tableau 15.	Indices de ségrégation à Varsovie, Cracovie et Łódź en 2002 selon le niveau d'étude	205
Tableau 16.	Indices de ségrégation à Varsovie, Cracovie et Łódź en 2002 selon la catégorie professionnelle	205
Tableau 17.	Indices de ségrégation à Varsovie en 1988 et 2002 à l'échelle des îlots statistiques selon la catégorie professionnelle	206
Tableau 18.	Indices de dissimilarité à Varsovie, Cracovie et Łódź selon le niveau d'étude en 1988 et 2002	208
Tableau 19.	Indices de dissimilarité à Varsovie, Cracovie et Łódź selon la catégorie professionnelle en 2002	209
Tableau 20.	Indices de dissimilarité selon la catégorie professionnelle à Varsovie en 1988 et 2002	209
Tableau 21.	Indices de ségrégation entre 1988 et 2002 à Varsovie	221
Tableau 22.	Evolution des indices de ségrégation entre 1988 et 2002 à Cracovie	224
		360

Tableau 23.	Evolution des indices de ségrégation entre 1988 et 2002 à Łódź	226
Tableau 24.	Variabes qualitatives utilisées pour l'analyse multivariée	272
Tableau 25.	« Bons » et les « mauvais » quartiers en 2000 (en %)	289
Tableau 26.	Quartiers « prestigieux » et quartiers « non-attractifs » pour les élites	291

# Cartes

---

Carte 1.	Tracés et délimitations administratives de Varsovie, Cracovie et Łódź	16
Carte 2.	Morphologie urbaine de Varsovie selon l'appartenance religieuse et la langue parlée en 1897	129
Carte 3.	Population juive à Varsovie au XIX <sup>e</sup> siècle	131
Carte 4.	Croquis représentant les concentrations des habitants selon la nationalité et l'appartenance religieuse par quartiers à Cracovie à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle	133
Carte 5.	Croquis présentant la répartition des élites à Cracovie (fin du XIX <sup>e</sup> siècle et début du XX <sup>e</sup> siècle)	134
Carte 6.	Croquis représentant les concentrations des habitants selon la nationalité et l'appartenance religieuse par quartiers à Lodz à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle	137
Carte 7.	La morphologie de Varsovie selon la nationalité et l'appartenance religieuse en 1921	143
Carte 8.	La morphologie urbaine de Varsovie selon l'appartenance religieuse et la langue maternelle en 1931	143
Carte 9.	Morphologie de Cracovie selon la nationalité et l'appartenance religieuse en 1921	148
Carte 10.	Morphologie urbaine de Cracovie en 1931 à l'échelle des unités statistiques (GUS)	149
Carte 11.	Part de la population selon l'appartenance religieuse dans chaque arrondissement à Łódź en 1918	151
Carte 12.	La morphologie de Łódź selon la nationalité et la langue maternelle en 1931	152
Carte 13.	Zonage et distribution socio-spatiale des cols-blancs en 1957 à Łódź	170
Carte 14.	Lieux de résidence des élites selon la profession à Łódź en 1959	171
Carte 15.	Répartition des individus ayant un niveau d'éducation supérieure à Łódź en 1978 et en 1988	173
Carte 16.	Carte topographique de Cracovie au 1/50 000 en 1963	176
Carte 17.	Carte topographique de Cracovie au 1/60 000 en 1976	176
Carte 18.	Répartition des individus ayant un niveau d'éducation supérieur à Cracovie en 1978 et 1988	177
Carte 19.	Répartition des individus ayant un niveau supérieur d'éducation à Varsovie en 1978 et en 1988	181
Carte 20.	Les territoires des élites à Varsovie avant 1989	182
Carte 21.	Répartition des logements selon leur année de construction à Varsovie, Cracovie et Łódź	197
Carte 22.	Concentration des individus ayant un niveau d'étude supérieur en 1988 et 2002 à Varsovie (Quotient de localisation)	211

Carte 23. Concentration des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public ainsi que des spécialistes à Varsovie en 1988 et 2002 (Quotient de localisation)	212
Carte 24. Concentration des individus ayant un niveau d'étude supérieur en 1988 et 2002 à Cracovie (Quotient de localisation)	213
Carte 25. Concentration des spécialistes en 2002 à Cracovie (Quotient de Localisation)	214
Carte 26. Concentration des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public en 2002 à Cracovie (Quotient de localisation)	214
Carte 27. Concentration des individus ayant un niveau d'étude supérieur en 1988 et 2002 à Łódź (Quotient de localisation)	215
Carte 28. Concentration des spécialistes en 2002 à Łódź (Quotient de Localisation)	216
Carte 29. Concentration des directeurs et hauts cadres des secteurs privé et public en 2002 à Łódź (Quotient de localisation)	216
Carte 30. Lieux de résidence des personnes enquêtées	241
Carte 31. Lieux de résidence des élites selon leurs types (Carte et Schéma)	243
Carte 32. Evolution de la surface des terrains résidentiels entre 2000 et 2004 dans la région métropolitaine de Varsovie	246
Carte 33. Conditions de vie et attractivité des communes aux alentours de Varsovie	247
Carte 34. Préférences résidentielles des étudiants varsoviens en 1987	294
Carte 35. Préférences résidentielles des élites à Varsovie en 2011	295
Carte 36. Préférences résidentielles des élites à Varsovie selon le lieu de résidence (sur la rive gauche ou sur la rive droite de la Vistule)	296
Carte 37. La fréquence des déplacements des élites dans les quartiers varsoviens (en pourcentages)	302
Carte 38. Quartiers selon la fréquentation des élites	304
Carte 39. Lieux centraux de fréquentation des élites varsoviennes	307

## Encadrés

---

Encadré 1.	Processus d'entre-soi : un terme sociologique français	77
Encadré 2.	Les 100 Polonais les plus riches	84
Encadré 3.	Les héritages scientifiques de l'écologie urbaine dans l'analyse de la ségrégation urbaine en Pologne	156
Encadré 4.	Qu'est-ce qu'un îlot (Rejon statystyczny) ?	199
Encadré 5.	Quels indices pour quelles analyses ?	202
Encadré 6.	L'indice de ségrégation	203
Encadré 7.	L'indice de dissimilarité	207
Encadré 8.	Le quotient de localisation	210
Encadré 9.	Les limites de l'espace métropolitain varsovien	246
Encadré 10.	Pourquoi les promoteurs immobiliers construisent-ils des résidences fermées à Varsovie?	265

## Photographies

---

Photo 1.	Exemples de maisons rénovées dans le quartier de Żoliborz	262
Photo 2.	Exemple d'une rue totalement rénovée dans le quartier de Żoliborz	262
Photo 3.	Exemple d'une maison mitoyenne mi-rénovée mi-laissée à l'abandon dans le quartier de Żoliborz	262
Photo 4.	Exemples d'une maison abandonnée et d'une maison en cours de rénovation dans le quartier de Żoliborz	263
Photo 5.	Exemples de rénovation des espaces publics dans le quartier de Żoliborz	263
Photo 6.	Fréquentation dans un parc à Żoliborz vers 18h	263
Photo 7.	L'entrée de la résidence fermée <i>Marina</i> dans le quartier de Mokotów	268
Photo 8.	Clôtures de la résidence fermée <i>Marina</i>	269
Photo 9.	Clôtures à l'intérieur de la résidence fermée <i>Marina</i>	269
Photo 10.	Attirail de surveillance et de mise en sécurité de maisons individuelles dans la banlieue de Varsovie (Konstancin)	270



# Tables des matières

---

<i>Sommaire</i>	9
<i>Introduction générale</i>	11
<b>PARTIE 1 - L'ESPACE URBAIN POLONAIS ET LES ELITES (CONCEPTUALISATION D'UNE TRANSITION) .....</b>	<b>19</b>
<i>Chapitre 1 - Des espaces urbains en mutation : passage d'un régime socialiste à un régime capitaliste</i>	<i>21</i>
1. Les grands mécanismes urbains de l'époque socialiste	22
1.1. La ville socialiste : un modèle urbain à part entière	22
1.1.1. Un concept d'opposition ?	22
1.1.2. La structure interne de la ville	26
1.2. Une nouvelle forme d'urbanisation : un logement pour tous	29
1.2.1. Les différentes périodes d'urbanisation : un habitat de plus en plus standardisé	30
1.2.2. La production de logement : une pénurie constante	33
1.2.3. Les inégalités du marché immobilier : des conditions de logements semblables ?	33
2. La période transitoire : une nouvelle révolution urbaine	36
2.1. Vers une nouvelle ville capitaliste : la ville post-socialiste	37
2.1.1. La transition : quid agis ?	37
2.1.2. La transition : seule cause des bouleversements ?	39
2.1.3. Le poids du passé ou les sentiers de dépendance ( <i>path-dependence</i> )	41
2.1.4. La fin d'un processus ?	42
2.2. Les transformations urbaines à la lumière de la transition	43
2.2.1. Un phénomène difficilement appréhendable durant les années 1990	43
2.2.2. Les années 2000 : les transformations urbaines se stabilisent	46
2.3. L'évolution de l'espace urbain selon les zones urbaines	49
2.3.1. Le centre-ville comme vitrine de la transition	49
2.3.2. La restructuration de la périphérie : un étalement urbain important	51
2.3.3. Nouvelle composition spatiale de la ville	52
Conclusion	54
<i>Chapitre 2 - L'élite polonaise : définitions et théorisations</i>	<i>55</i>
1. Etat de l'art des théories sociales du concept d'élite	56

1.1.	Autour d'une définition	56
1.2.	Les théories classiques	58
1.3.	Le paradigme bourdieusien ou les élites de la distinction	60
1.4.	Les nouvelles conceptions : dégénération des classes et post-modernisme	62
2.	La place de l'élite polonaise dans les changements sociaux amorcés en 1989	65
2.1.	Une structure sociale en transformation : des approches divergentes	65
2.1.1.	Une classification socio-économique réorganisée	65
2.1.2.	Une approche sociopolitique : les élites de pouvoir	67
2.1.3.	La théorie des champs et les pays d'Europe centrale	68
2.1.3.1.	Une élite d'Europe centrale	69
2.1.3.2.	La spécificité polonaise	70
2.2.	Autres façons de conceptualiser les changements sociaux en Pologne	74
2.2.1.	Les « gagnants » et les « perdants » de la transition : une idée surfaite	74
2.2.2.	Circulation et reproduction des élites	75
3.	Typologie des spécificités historiques de l'élite polonaise	77
3.1.	La nomenklatura : l'élite du système communiste	78
3.2.	La disparition de l'intelligentsia ?	80
3.3.	La nouvelle élite économique	83
	Conclusion	85

***Chapitre 3 - Comment les élites polonaises se perçoivent-elles ? Analyse des discours et auto-définition*** **87**

1.	Une méthode qualitative complémentaire : les entretiens	88
1.1.	Pour quelles raisons faire des entretiens ?	88
1.2.	Profil sociologique des individus interrogés	89
1.2.1.	Le choix des individus interrogés	90
1.2.2.	Caractéristiques démographiques	94
1.2.3.	Des élites économiquement fortes	95
1.3.	Le questionnaire d'entretien : élaboration d'une méthode	99
2.	Comment les élites se définissent-elles? Analyse des discours	101
2.1.	S'auto-définir en tant qu'élite : des caractéristiques spécifiques mises en valeur	101
2.1.1.	Question ouverte : définissez-vous !	101
2.1.2.	Caractéristiques de l'élite idéale	104
2.1.3.	L'étude des personnalités reconnues	107
2.2.	Quelle place pour l'intelligentsia ?	110
2.3.	Circulation intergénérationnelle et entre-soi	114



Conclusion	118
<i>Conclusion de la première partie</i>	<b>120</b>
<b>PARTIE 2 - DYNAMIQUES SPATIALES DES ELITES DANS LES VILLES POLONAISES (DE LA MOITIE DU XIX<sup>E</sup> SIECLE A 2002).....</b>	<b>122</b>
<i>Chapitre 4 - Les élites dans les espaces urbains d'avant-guerre : un découpage socio-culturel complexe</i>	<b>124</b>
1. L'espace urbain du XIX <sup>e</sup> siècle: un espace fortement ségrégué entre communauté et statut social	125
1.1. Varsovie : un découpage multiculturel lié à la conjoncture	127
1.1.1. Evolution de la classe supérieure varsovienne durant le XIX <sup>e</sup> siècle	127
1.1.2. La structure multiculturelle varsovienne à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle	128
1.2. Cracovie: une dualité dans l'espace depuis le XII <sup>e</sup> siècle	132
1.3. Lodz: une spécificité liée aux communautés allemande et juive	136
2. L'entre-deux-guerres: continuité et renforcement des structures issues du XIX <sup>e</sup> siècle	137
2.1. Le maillage des établissements supérieurs : marqueur de l'espace et des élites des différentes villes	137
2.2. La morphologie multiculturelle des villes durant l'entre-deux-guerres : une société de plus en plus dichotomique	141
2.2.1. Varsovie : capteur des changements socio-politiques	141
2.2.1.1. Une ségrégation socio-culturelle qui perdure	141
2.2.1.2. La ségrégation socioculturelle : des styles de vie distincts	146
2.2.2. Cracovie : marquées par des héritages	147
2.2.3. Lodz : un caractère industriel qui perdure	150
Conclusion	153
<i>Chapitre 5 - Les élites dans les espaces urbains socialistes : une disparition des inégalités spatiales ?</i>	<b>154</b>
1. Quel espace social pour la ville socialiste ?	155
1.1. Vers une homogénéisation sociale ou une nouvelle différenciation spatiale ?	155
1.1.1. Les nouveaux facteurs de différenciation dans l'espace urbain polonais	156
1.1.2. Les anciens facteurs de différenciation ont-ils vraiment disparu ?	158
1.2. Spatialité de la division sociale urbaine : entre sectorisation, « mosaïque » et homogénéité	160
2. Mécanismes et stratégies de distanciation sociale des élites dans les villes	163

2.1.	De la prise de contrôle du système d'attribution de logements par les plus privilégiés	163
2.2.	Persistance symbolique des élites dans les quartiers prestigieux d'avant-guerre	167
3.	Les différentes dynamiques spatiales des élites selon les villes	169
3.1.	Łódź : une nouvelle élite intellectuelle	170
3.2.	Cracovie : des espaces durables et historiques	174
3.3.	Varsovie : modèle de la politique socialiste ?	180
	Conclusion	183

***Chapitre 6 - Les élites dans la ville post-socialiste : Une nouvelle fragmentation sociale de l'espace urbain.*** **186**

1.	Le secteur résidentiel : la résurgence de la différenciation économique	187
1.1.	La propriété privée et la restitution de logements : un nouveau moyen de se distinguer	187
1.2.	Le marché de l'immobilier: un nouvel outil de mesure de la différenciation spatiale	190
1.3.	Entre héritages et renouvelés : le logement dans les grandes villes polonaises	195
2.	Processus de concentration des classes supérieures dans la ville après 1989	198
2.1.	Quelles variables pour étudier l'élite ?	198
2.2.	Analyse de la concentration des élites dans les trois villes étudiées:	202
2.2.1.	Une ségrégation tempérée	203
2.2.2.	Une polarisation des deux extrémités de la société	207
2.2.3.	Un dispersement des catégories supérieures	210
3.	Entre nouveaux et anciens facteurs de ségrégation	220
3.1.	Varsovie : une métropole en redéveloppement	220
3.2.	Cracovie: l'importance de l'héritage résidentiel d'avant-guerre	223
3.3.	Łódź : une transition difficile	225
3.4.	Une redéfinition des facteurs de concentration	227
3.4.1.	Les nouveaux facteurs de concentration	227
3.4.2.	<i>Path-dependence</i> ou hystérésis socio-spatiale	228
	Conclusion	229

***Conclusion de la deuxième partie*** **232**

**PARTIE 3 - PERCEPTIONS ET PRATIQUES DE L'ESPACE URBAIN DES ELITES  
POLONAISES A VARSOVIE..... 234**

***Chapitre 7 - Lieux d'habitation, comportements et préférences résidentiels des élites  
varsoviennes 236***

1. De l'emménagement forcé au déménagement choisi: où l'élite varsoivienne habite-t-elle aujourd'hui?	237
1.1. Les trajets résidentiels de la réussite	238
1.2. Les lieux de résidence actuels	241
2. Le choix résidentiel des élites à la lumière des changements survenus dans l'espace métropolitain depuis 1989	245
2.1. Vivre en banlieue ou en ville	245
2.2. La propriété privée, une manière de se distinguer	251
2.3. La résidence fermée : un entre-soi caractéristique de l'élite ?	264
3. Typologie des élites selon les comportements socio-spatiaux et les choix résidentiels	271
3.1. Les anciennes élites et l'habitat socialiste	276
3.2. Les jeunes élites et les élites intellectuelles : un manque de capital économique	277
3.3. Les élites traditionnelles (tournées vers le passé)	279
3.4. Les élites tournées vers l'avenir	281
3.5. La classe moyenne supérieure ( <i>upper-middle class</i> ) : une non-élite ?	282
Conclusion	285

***Chapitre 8 - Représentations et pratiques sociales de l'espace varsovien par les élites 286***

1. Evolution de l'image des quartiers face aux transformations de l'espace urbain	287
1.1. Les « bons » et « mauvais » quartiers varsoviens	288
1.2. Représentation des quartiers à l'échelle de la ville	293
2. Pratiques de l'espace urbain : de nouvelles manières de se différencier ?	300
2.1. Une mobilité intra-urbaine restreinte	301
2.2. Les habitudes de déplacement	305
2.3. Les habitudes de loisirs dans la ville	306
2.4. Les pratiques en dehors de la ville	309
Conclusion	311

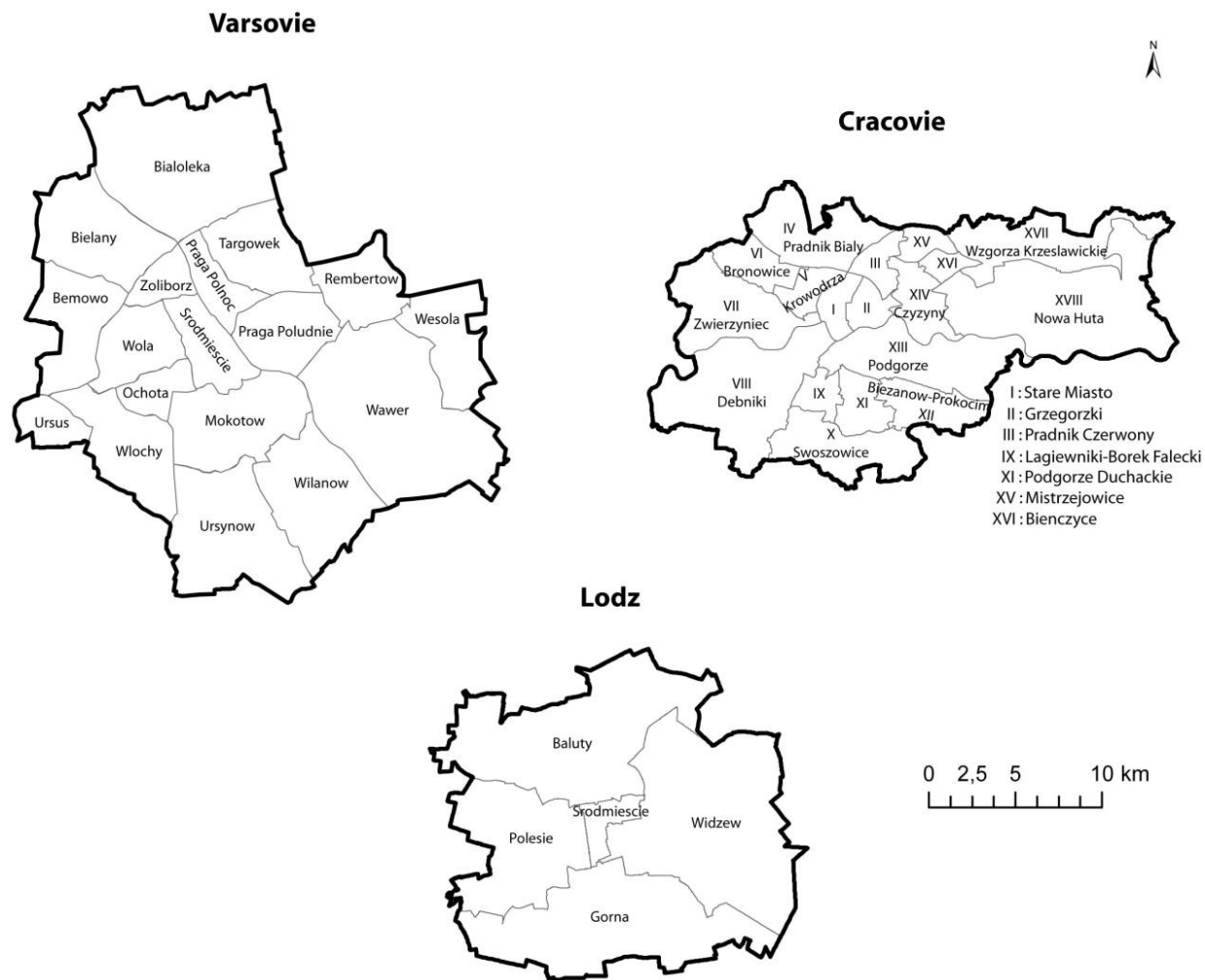
***Conclusion de la troisième partie 312***

<i>Conclusion générale</i>	314
<i>Bibliographie</i>	322
<i>Annexes</i>	340
<i>Figures</i>	358
<i>Tableaux</i>	360
<i>Cartes</i>	362
<i>Encadrés</i>	364
<i>Photographies</i>	364
<i>Tables des matières</i>	366





Tracés et delimitations administratives de Varsovie, Cracovie et Łódź



Auteur: Caroline Bouloc, 2013

## Tracés et delimitations des quartiers à Varsovie réalisés pour les entretiens



0 2 4 8 Km

Auteur : Caroline Bouloc, 2013

✂ A découper

Marque-page



## **Élites in Polish Cities: a study in social geography**

After 1989, the transition from a socialist to a capitalist economic system created major structural changes in Polish urban areas. Élites, great winners in this process, are redefining social and spatial distances between themselves and other social groups. This thesis combines quantitative approaches in the analysis of the three largest cities of Poland (Warsaw, Cracow and Lodz) with qualitative analysis (interviews with representatives of Warsaw's élites) in order to identify the new spatial dynamics of Polish élites.

Firstly, this study presents the social and urban changes due to the political and economic transition of Poland, and explains how the élites are able to redefine themselves in this new environment. A comparison of the concentrations of the upper classes in the three cities (from the mid-nineteenth century to 2002) helps to prove the persistence of social mechanisms of distinction in space at different times. Despite the homogenization of social space during socialism, pre-war good neighbourhoods never really disappeared. Against all expectations, social space in 2002 presents lower concentrations of the upper classes than before 1989, due to social dispersion. Finally, the analysis of élites' residential preferences and behaviours, together with the analysis of élites' representations and social practices in Warsaw, helps to highlight different spatial practices according to the type of élite. Changes in social practices within the city occurred against a background of stable mental representations.

**Key-words:** élites, upper-class, social and spatial distinction, social division of space, segregation, urban space, Polish cities, Warsaw, Cracow, Lodz

# Les élites dans les villes polonaises

## Etude de géographie sociale

Le passage d'un système politique socialiste à un système capitaliste a engendré de grands bouleversements structureaux dans les espaces urbains polonais après 1989. Les élites, grandes gagnantes dans ce processus, redéfinissent les distances sociale et spatiale entre elles et les autres catégories sociales. Pour cerner les nouvelles dynamiques spatiales des élites polonaises, cette thèse s'appuie à la fois sur une analyse quantitative des changements dans la répartition spatiale des classes supérieures dans les trois plus grandes villes polonaises (Varsovie, Cracovie et Łódź), ainsi que sur des entretiens réalisés avec des représentants de cette catégorie plus particulièrement à Varsovie.

Elle présente en premier lieu les résultats sociaux et urbains de la transition politique et économique démontrant que les élites ont réussi à se redéfinir dans ce nouveau contexte. Ensuite, une comparaison à macro-échelle de l'évolution des concentrations des classes supérieures dans ces trois villes de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à 2002 a permis de prouver la persistance des mécanismes sociaux de distinction dans l'espace aux différentes époques. Les beaux quartiers d'avant-guerre n'ont ainsi jamais réellement disparu durant le socialisme, malgré une homogénéisation relative à l'échelle intra-urbaine. L'espace social en 2002 présente néanmoins une baisse des concentrations des classes supérieures s'expliquant en partie par la diffusion de ce groupe dans l'espace urbain après 1989. Enfin, l'analyse des comportements et des préférences résidentielles, ainsi que des représentations et des pratiques sociales des élites varsoviennes, a permis de mettre en relief différents comportements spatiaux suivant les élites, une constance des représentations mentales, mais aussi une évolution des pratiques sociales dans la ville.

**Mots-clés :** Elites, classe supérieure, distinction sociale et spatiale, division sociale de l'espace, ségrégation, espace urbain, villes polonaises, Varsovie, Cracovie, Łódź

## Elity w polskich miastach

### Studia w ramach geografii społecznej

Przejście od systemu socjalistycznego do systemu kapitalistycznego przyczyniło się do poważnych zmian strukturalnych w polskich miastach po 1989 roku. Elity, jako wielcy wygrani tego procesu, na nowo ustanawiają dystansy społeczne i przestrzenne między sobą a innymi grupami społecznymi. Poniższa rozprawa doktorska opiera się zarówno na analizie ilościowej, przeprowadzonej w trzech największych miastach w Polsce (Warszawa, Kraków i Łódź) jak i jakościowej, w postaci wywiadów z przedstawicielami tej kategorii w Warszawie. Zastosowanie metod ilościowych i jakościowych umożliwiło identyfikację nowej dynamiki przestrzennej polskich elit.

W rozprawie doktorskiej przedstawiono zmiany tkanki miejskiej oraz przemiany społeczne, będące wynikiem procesu transformacji systemowej oraz wyjaśniono w jaki sposób elity definiują się ponownie w nowym środowisku. Porównanie koncentracji wyższych kategorii społecznych w skali makro w trzech miastach od połowy XIX wieku do 2002 r. potwierdziło trwałość społecznych mechanizmów wyróżniania się tej grupy w przestrzeni w różnych okresach. Przedwojenne prestiżowe dzielnice nie znikły w okresie socjalizmu, pomimo homogenizacji społecznej w skali miasta. Niemniej jednak, koncentracja klasy wyższej w 2002 r. była niższa niż w 1988 r., z powodu rozpraszania się tej kategorii w przestrzeni miasta. Przeprowadzona analiza zachowań i preferencji mieszkaniowych, jak również analiza percepcji i praktyk społecznych warszawskich elit, uwypukliły odmienność zachowań społecznych elit. Poza tym, zmianie uległy również praktyki społeczne elit w mieście, podczas gdy percepcja społeczna i przestrzenna pozostały niezmiennione.

**Słowa kluczowe:** Elity, klasa wyższa, dystynkcja społeczna i przestrzenna, segregacja, Polska, miasto, Warszawa, Kraków, Łódź

*An English version of the abstract is available inside*